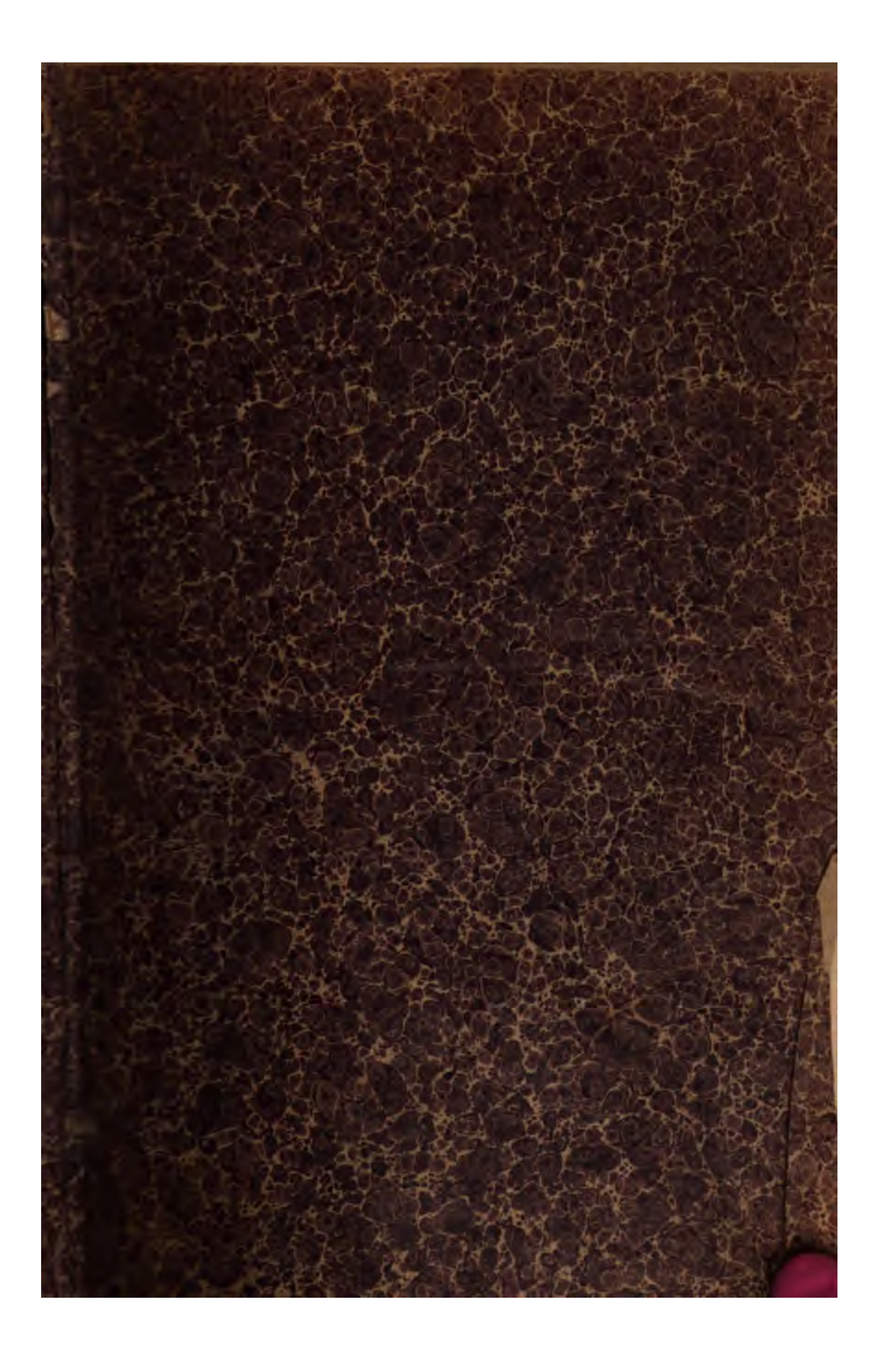







600025607Q

+
E.G.

~~64-8-21~~

64-2-13-

# VOYAGE

AUTOUR

# DU MONDE.

Tome Premier.

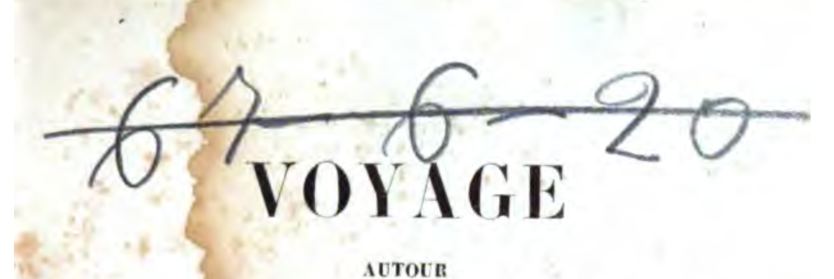
IMPRIMERIE DE LACRAMPE,
RUE DAMIETTE, 2.



R.P. LESSON.

*Membre correspondant de l'Institut*

*Publié par Pourrat Fr. à Paris.*



# VOYAGE

AUTOUR

# DU MONDE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

**SUR LA CORVETTE LA COQUILLE;**


PAR P. LESSON,

Membre correspondant de l'Institut.





PARIS.

P. POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5;

Et chez les Libraires et aux Dépôts de Pittoresques de la France et de l'étranger.

—

1838


P
27 OCT 1971
LIBRA

# VOYAGE

# AUTOUR DU MONDE.

---

## DÉPART.

> **Allons! il faut partir! J'ai soif de voyage : je veux aller d'une terre à l'autre, d'une mer à l'autre, partout où mes yeux atteindront.**
>
> (WITSWICKI.)

---

Un voyage autour du monde!!! ces mots magiques ébranlent toutes mes idées : le vœu le plus ardent de mon cœur est donc accompli ! Ce désir d'excursions lointaines, cet instinct de sensations fortes et nouvelles, qui tourmentait mon existence, va être satisfait. L'ordre ministériel qui m'enlève à mes paisibles habitudes, au sol natal, aux sollicitudes d'une mère âgée, est pour moi une faveur signalée. C'est en vain qu'une froide raison calcule les chances périlleuses d'une longue navigation, me cite avec complaisance les résultats funestes si nombreux de ces entreprises, et le martyrologe encore plus long de ceux qui tentèrent de les accomplir. Il

n'existe plus qu'une pensée, qu'une idée fixe ; et le mot *partir* vibre sans cesse à mes oreilles. Que d'illusions, que d'idées fausses puisées dans les livres, vont cependant disparaître, usées par l'expérience des choses! Ce n'est point toutefois sans quelques émotions que, le 9 mars 1822, il me fallut rompre les liens de l'habitude et ceux plus puissants de l'attachement de famille. La voiture me paraissait trop rapide dans sa course; les arbres qui ombragèrent mon enfance, l'air que j'avais si longtemps respiré, tout devenait un motif de regrets. En m'élançant hors du foyer paternel, le terme de ce premier pas m'apparaissait dans un lointain vague et indécis; et aussi menaçantes que l'épée de Damoclès, les 25 mille lieues qui me restaient à faire ne s'offraient que dans un avenir sombre, chargé d'orages, et oppressaient parfois ma raison. Paris, où je ne fis qu'un très-court séjour, n'apporta point de diversion à mes pensées. Inconnu, sans patrons dans cette ville où le mérite qui ne mendie pas est trop souvent un mérite stérile, j'en partis avec empressement (24 mars 1822), heureux de fuir cette agitation bruyante d'une population entassée, et de me rapprocher des climats où la nature pure et vierge se montre belle de ses propres attraits.

Préoccupé, je traversai la France de Rochefort à Toulon, en ne distinguant sur les bords de la route que ce que la portière de la voiture voulait bien me permettre d'entrevoir, à peu près à la manière des *touristes* anglais, mais bien décidé au moins à ne pas imprimer mes rêveries, pour en faire un *livre du boudoir* ou un *pocket-book* sentimental.

Deux mois de séjour à Toulon furent employés aux apprêts du voyage. Chacun s'empressait de rendre plus *confortable* l'étroite enceinte qu'il devait habiter sur le navire; chacun aussi étudiait la physionomie de son compagnon de

saient; le rocher de Gibraltar dominait majestueusement l'entrée du détroit qu'il commande. Là étaient ces fameuses colonnes d'Hercule, que réunissait, du temps même de Strabon, un récif nommé *le seuil de la Méditerranée*, preuve évidente qu'anciennement l'Ibérie était jointe à la Mauritanie par une langue de terre que les vagues ont engloutie! Deux frégates portugaises croisaient à l'entrée du détroit afin d'arrêter dans leurs déprédations les corsaires algériens, car cette régence, campée sur les frontières de l'Europe, semble être une sentinelle avancée de la barbarie, dont le *qui vive* menace sans cesse la civilisation [1].

*La Coquille* en sortant de la Méditerranée n'avait encore parcouru que trois cents lieues, et l'Océan qui la recevait déroulait devant elle ses immenses replis. Mais rien de remarquable ne signala sa courte traversée jusqu'à l'île de Ténériffe. Une folle gaieté régnait parmi les matelots : les chants et la danse récréaient leurs moments de loisir. Il y avait si peu de temps qu'ils avaient quitté le rivage!...... Encore quelques mois, ces voix se tairont, cette danse fera place à de sombres réflexions, et la fatigue unie au souvenir de la patrie absente y fera succéder un silence glacial. Que d'idées fausses on a cependant dans le monde sur cette classe d'hommes dont toute la vie est consacrée au rude métier de mer, de ces vrais marins dont les types deviennent de plus en plus rares, et qui, bercés dès leurs premiers ans par le roulis d'un navire, trouvent souvent dans leurs vieux jours leur sépulture au sein des flots! Ces hommes dont le caractère est à part, dont la franchise s'unit à la bonhomie, la bonté à la rudesse, dont une écorce grossière enveloppe un courage à toute épreuve, semblent être complétement étrangers à la terre; ils en ignorent les usages, les habitudes, et

[1] Ce passage a été écrit en 1825.



Santa-Crux de Teneriffe

*Voyage autour du Monde.*

*Publié par Pourrat F. à Paris.*

(le dirai-je ?) jusqu'à la langue. Leur vie s'écoule dans le monde rétréci de leur choix. Là ils accumulent leur salaire, pour l'engloutir en quelques heures dans le port où ils se trouvent transportés. Heureux dans leur imprévoyance, ils retournent sur le vaisseau, pour s'y imposer les mêmes privations, jusqu'à ce qu'ils puissent renouveler les mêmes prodigalités. Le tabac et les liqueurs fortes sont les objets de leur ardente convoitise; ils aiment ou ils haïssent sans chercher à analyser leurs affections. L'habitude d'une vie dure, d'une discipline acerbe sur un élément qui n'a pas été destiné pour l'homme, contribue à les rendre froids, insensibles aux passions douces, et le plus souvent étrangers aux liens de famille. Un sommeil toujours obéissant les repose dans leur mobile hamac, où leur goût pour les récits et les contes merveilleux de l'imagination la plus bizarre viennent souvent les délasser des fatigues de la journée, et prêter à leur physionomie morale une empreinte vigoureuse.

Le 28 août nous laissâmes tomber l'ancre sur la rade de Santa-Crux de Ténériffe. Nous avions enfin en vue une de ces îles Canaries si célèbres par leurs vins, et plus célèbres encore par les Guanches, leurs primitifs habitants, et par les opinions systématiques qui veulent y voir les îles Fortunées et les restes de cette antique Atlantide disparue de la surface de notre planète. Vingt et un coups de canon furent le salut que nous adressâmes au pavillon espagnol; mais ce bruyant cérémonial ne nous préserva point d'une quarantaine de huit jours, que la junte de santé crut devoir imposer à *la Coquille*, parce qu'elle était sortie d'un port de la Méditerranée. Tel fut notre début.

A mesure que nous approchions de Ténériffe, nous nous retracions tout ce qu'on avait déjà écrit sur cette île. J'étais pour ma part rassasié de tout ce qu'en disent les voyageurs; son éternel *pic de Teyde* et sa *Caldiera*, ses Guanches, son



Santa Crux de Teneriffe

*Voyage autour du Monde.*

*Publié par Pourrat F. à Paris.*

dragonnier, qui semble dater du déluge, et cette famille Cologant, dont le nom est stéréotypé dans toutes les relations, me revenaient sans cesse à la mémoire. Je me promettais bien d'en étudier les productions naturelles, pour ma propre satisfaction seulement, et d'en taire les résultats, à moins que quelques faits intéressants de détails ne me parussent utiles à publier. Mais, instabilité du cœur humain! dès que l'entrée de Ténériffe nous fut interdite, l'envie d'en parcourir la surface me prit avec la brusquerie d'un accès de fièvre. Ce que j'avais dédaigné me parut digne d'être vu, et cent fois le jour, retenu sur le pont de *la Coquille*, dirigeant la longue vue sur la ville et sur ses environs, je maudissais les Espagnols qui tiennent en quarantaine des gens dispos et bien portants. Tout considéré cependant, on nous rendit un grand service. Les affections les plus meurtrières sévissent sur cette population entachée de corruption, et jamais un vaisseau n'y relâche sans y infecter son équipage des infirmités les plus tenaces et les plus dégoûtantes. Semblables à ces fruits flatteurs par leur enveloppe, mais dont les vers rongent l'intérieur, il y a bien peu de femmes du commun à Ténériffe qui ne soient gangrénées de maladies honteuses ou dévorées par une gale de la plus fâcheuse nature.

Nous restâmes trois jours sur la rade de Santa-Crux, dans une inaction forcée. Notre vue errait sur les montagnes nues et brûlées qui enveloppent la ville, sur les demeures tristes des Espagnols, sur les batteries en mauvais état qui défendent l'approche du port. Mais nos souvenirs étaient agréablement alimentés par le fort *San-Christoval*, près duquel vinrent échouer les tentatives de Nelson, qui y laissa un bras, et dont le feu nourri par une poignée de Français contribua si efficacement à repousser l'attaque de l'escadre anglaise. Dans le jour les volets de toutes les maisons, soigneusement fermés, témoignaient assez que les

habitants se livraient aux douceurs de la sieste. Seulement quelques femmes de mauvaise vie venaient jusque sur le rivage agacer les matelots, et y exercer leur immoral métier, sans s'inquiéter des témoins nombreux placés de manière à ne rien perdre de leurs ébats, sur les vaisseaux mouillés en rade.

Les montagnes de Ténériffe, du côté de Santa-Crux, sont tourmentées et ravinées par les éruptions volcaniques qui leur donnèrent naissance. Leurs flancs noirs et pelés, déchirés et couverts de scories, n'offrent à la vue que quelques euphorbes et des raquettes charnues et tristes, excepté dans certains endroits où l'humus végétal a été retenu par des petits murs, et où sont plantés des oliviers et des vignes. Toutefois l'intérieur de l'île est très-fertile, et les fruits y acquièrent un excellent goût. Le nom de *Ténériffe* vient, dit-on, des radicaux *tener*, neige, et *iffe*, montagne, usités dans la langue des Guanches; mais il en est peut-être de cette étymologie comme de tant d'autres, c'est-à-dire qu'elle pourrait bien n'être basée que sur un rapprochement forcé et hypothétique. Cette île est célèbre par son pic, qu'Hornius dit être, dans son ouvrage sur l'*Origine des Américains*, l'*Aya-Dirma* des Guanches, et qu'il suppose être le *Dyris* des anciens, nom que les Arabes auraient transporté au mont Atlas, en le changeant en *Daran*. Les savants ont volontiers admis l'opinion d'Ideler, relative aux anciennes navigations des Phéniciens vers les Canaries et les îles du cap Vert. Il est dit que la vue du pic émerveilla les Tyriens et les Carthaginois, et que les fruits des orangers, sans ressembler en tout à ceux des lotos, gravèrent dans leur mémoire le souvenir d'une exquise saveur. Leurs récits, brodés par le merveilleux, devinrent un thème que les poëtes amplifièrent, et bientôt naquirent les fables si gracieuses de l'Élysée, du jardin des Hespérides, et de ses

arbres chargés de pommes d'or. Aujourd'hui que les navigateurs ont sillonné toutes les mers, que leur persévérance a visité un à un les plus petits îlots, Ténériffe n'est plus qu'une auberge nautique d'un assez triste aspect, où s'arrêtent les vaisseaux qui ont besoin de ses vins, ou de remplir quelques tonneaux d'eau.

Les Guanches, primitifs habitants des Canaries, ont été massacrés par leurs conquérants; il n'en reste plus que quelques métis croisés dont l'origine serait contestable, ou les cadavres embaumés que recèlent les grottes où ils furent longtemps cachés. Tout fait présumer, contre l'opinion qui les croit Atlantes, que ces peuples tenaient des Égyptiens leur civilisation, leurs arts et leur vénération pour des productions végétales. C'est ainsi qu'ils adoraient ce dragonnier d'Orotava, actuellement mutilé, haut, il y a quelques années encore, de 10 pieds, sur une circonférence de 36 pieds au tronc et de 45 ras du sol, et qui offrait à peu près cet immense volume en 1402, temps de la conquête de l'Archipel par les aventuriers français du nom de Béthencourt. De la rade de Santa-Crux on ne découvre le sommet du pic que par un temps clair. Mais cette montagne volcanique, devenue célèbre par les récits sans nombre qui la concernent, n'a cependant qu'environ 11,130 pieds d'élévation, bien que Borda lui en ait attribué 12,340 et Héberdeen 15,396, mesure anglaise il est vrai.

Nous nous approvisionnâmes de vin avant de lever l'ancre. Ce Malvoisie si célèbre, ce Ténériffe mélangé d'alcool, devaient ranimer notre gaieté dans le cours du voyage; c'était le seul souvenir que nous emportions de notre relâche. L'île peut au plus produire 30,000 pipes de ce vin estimé, et le prix de la qualité ordinaire, à l'époque de notre passage, s'élevait encore à 1 franc 10 centimes le litre.

Le 1er septembre nous reprîmes le cours de notre navi-

gation. Le lendemain, au lever du soleil, nous nous trouvions près de l'île de Gomère, et à une faible distance de l'île de Fer. Le pic de Tenériffe nous apparut alors dans toute sa majesté : il semblait s'élever du sein de la mer pour soutenir le ciel. Comment se fait-il que les navigateurs aient perdu l'usage de compter leurs méridiens de l'île de Fer? Chaque peuple, en prenant pour point de départ le méridien de sa capitale, a restreint l'usage des cartes publiées par d'habiles géographes, et a contribué à rendre souvent peu intelligibles les narrations de voyages. En conservant à l'île de Fer son ancienne prérogative, la susceptibilité de chaque nation était ménagée, et les cartes couservaient une uniformité bien désirable.

Le 5 nous atteignîmes le tropique du Cancer; trois jours après on reconnut les rivages de Santo-Antonio, la plus occidentale des îles du cap Vert. Bien que nous n'en vîmes que quelques mornes abruptes, voilés en partie par des nuages, cet aspect d'un coin de terre nous inspira le plus vif intérêt. Il faut habiter pendant quelque temps l'étroite enceinte d'un navire, n'avoir pour reposer ses regards que le ciel et l'eau, se trouver toujours au centre d'un cercle qui n'a de bornes que l'horizon, pour sentir réveiller dans son cœur les émotions qui y sommeillaient. Nous franchîmes bientôt l'espace que les anciens navigateurs assignaient à leur *mer Herbée*, sans apercevoir le moindre vestige des sargasses, *raisins des tropiques*, qui donnent à cette partie africaine de l'Océan, en certains temps de l'année, l'aspect d'une prairie flottante, et d'où le cap Vert tirait son nom, à ce que l'on croit. Un très-bon vent enflait nos voiles, et nous rappela l'opinion plus qu'hypothétique de l'Anglais Lister, qui attribuait les vents alisés, qui règnent entre les 32 et 18 degrés de latitude boréale, *à la respiration journalière et permanente des sargasses!*

Le soleil, en se couchant dans la soirée du 10, nous fit assister à un spectacle plein de charmes. Jamais je n'avais vu une réunion si brillante de nuées fantastiques. Le peintre le plus habile eût brisé sa palette, et le ciel de nos climats est terne et sans couleurs près de celui des tropiques. Ici, des masses sombres se prêtaient aux fantaisies de l'imagination; là, des faisceaux de lumière se dégradaient sur des teintes de pourpre, des globes de feu, des arcades d'or, des portiques d'azur; plus loin, aux bornes de l'horizon, des nuages sombres, lugubres, versaient des torrents d'eau, qui cessaient avec la même rapidité qu'ils s'étaient formés; quelques étoiles filantes, des lueurs phosphoriques et un météore enflammé ajoutaient encore à l'effet de ce tableau. La pluie nous assaillit les jours suivants, et ce phénomène n'a rien que de très-ordinaire. La température portait nos matelots à recevoir comme un bain tiède et délectable ces ondées abondantes; mais chacun d'eux me faisait sourire involontairement, en me rappelant cette phrase naïve de l'amiral de Krusenstern [1], le premier sujet des tzars qui ait commandé un vaisseau russe exécutant un voyage autour du monde, lorsqu'il dit avec une bonhomie tudesque: « C'était un spectacle assez divertissant de voir une vingt» taine d'hommes autour d'une tente ressemblant à un petit » lac, lavant leur linge et se lavant ensuite l'un et l'autre. »

Notre marche, régularisée par des vents favorables, mais faibles, s'exécuta par des journées d'une rare sérénité. Je les employai à promener un avide regard sur la surface de la mer, où venaient nager les animaux les plus curieux et les plus intéressants pour les naturalistes, qui n'ont que bien rarement l'occasion de les étudier. C'est avec une grande

[1] *Voyage autour du Monde*, traduction française d'Eyriès, tome I, page 87.

justesse que le célèbre de Humboldt a dit (*Tableaux de la nature*, tome II, page 8):

« On ne sait pas encore où la vie est semée avec le plus » de prodigalité: est-ce sur les continents, ou dans les im» menses abîmes de la mer? Dans ceux-ci paraissent des » vers gélatineux qui, vivants ou morts, brillent comme » des étoiles, et par leur éclat phosphorique changent la » surface du vaste Océan en une mer de feu. Ce sera pour » moi une impression ineffaçable, que celle des nuits tran» quilles de la zone torride sur le Grand-Océan: du bleu » foncé du firmament, la constellation de la croix inclinée » à l'horizon, et au zénith celle du vaisseau, faisaient jaillir » dans l'air leur lumière douce et planétaire, tandis que » les dauphins traçaient des sillons brillants au milieu des » vagues écumeuses. »

A ce sujet qu'on me permette de crayonner les effets d'un beau jour sous les tropiques: cette esquisse sera encore très-au-dessous de la vérité, et loin de rendre toutes les sensations qui naissent en foule sous sa bénigne influence[1].

Assis sur la poupe du vaisseau, portant sa vue sur un horizon immense, le voyageur recueille ses pensées, vit de souvenirs, se tourmente en espérances. Son âme s'exalte au milieu de la scène muette dans laquelle il est placé, elle s'élance dans l'immensité, franchit les espaces, et rien ne peut la tirer de ses méditations, ni le sifflement monotone du timonier de quart, ni l'apathique indifférence du matelot. Mais semblable au flot qui fuit sous le sillage du navire, la vie s'écoule, le temps compte nos moments d'existence et semble les rendre plus amers sur la planche sus-

[1] M. Gaillardet, dans ses Lettres sur la Louisiane (*la Presse*, n° 69, 7 septembre 1837), nous a fait l'honneur de copier servilement ce morceau sans citer l'ouvrage d'où il le tirait.

pendue sur l'abîme qui tient son enveloppe prisonnière. C'est alors qu'il est permis de saluer sa patrie d'un regret. Adieu, France, terre favorisée du ciel! loin de ton sol sacré, quelques-uns de tes enfants s'exilent pour aller porter les germes de la civilisation; n'est-ce pas remplir ta volonté et se rendre digne de ta reconnaissance? Pense-t-on qu'il n'y ait aucun mérite à quitter ses amis, ses foyers, pour aller, sur un frêle navire, lutter contre les tempêtes, dompter les vagues d'une mer déchaînée, braver les rayons du soleil de la zone torride, résister aux froids des latitudes australes, pour conquérir quelques productions de la nature, quelques-unes de ces productions, méconnues, foulées aux pieds, par le vulgaire: conquêtes pacifiques que n'empoisonne aucun regret?

Comme les réflexions se pressent lorsqu'un vent favorable enfle les voiles, que le navire sillonne avec légèreté les flots d'azur, et qu'une écume épaisse jaillit sous son étrave! La vue se promène sur la surface de la mer qu'enveloppe un ciel resplendissant et embrasé, d'où se détachent des nues diaprées, présentant à l'œil, avec l'inconstance d'un kaléidoscope, mille images fantastiques! Mais la scène est tout aussi imposante par ces belles nuits des tropiques, si pures, si sereines, lorsque la mer est paisible, étincelante, et que dans ses ondes roulent des globes de feu ou jaillissent des faisceaux de lumière. C'est alors que se plaisent à évoluer les dauphins, dont l'agile souplesse aime à lutter avec les navires les plus fins voiliers. S'élançant par bonds, nageant avec la rapidité d'un trait, ils rappellent sans cesse par leurs jeux l'intelligence que leur prêtaient les fables ingénieuses de la Grèce.

Lorsque le soleil reparaît, que sa chaleur est nécessaire pour vivifier les êtres, alors la mer se couvre de ses plus gracieuses productions. L'astucieuse physale élève sa voile

purpurine et laisse traîner ses longs filets d'azur si perfidement empoisonnés; la porpite se cramponne sur sa proie qu'elle enlace de ses suçoirs; alors naviguent les essaims de vélelles à crête argentine, les janthines, dont la nacelle violette est suspendue à un parachute aérien ou flottant; les belles méduses qui semblent être de l'eau condensée, teinte de toutes les nuances du prisme; le glaucus azuré et galonné d'argent, qui fait mouvoir avec rapidité ses branchies en éventail; et tant d'autres êtres dont la main libérale du Créateur sema les abîmes de l'Océan! Les plaines éthérées sont l'empire de l'aimable messager du soleil, du gracieux phaéton, ainsi nommé par la riche imagination du grand Linné. Les fous, les sternes ont déclaré une guerre à mort aux bandes nombreuses de poissons volants, qui sont encore la proie facile des avides scombres, des riches dorades, leurs ennemis naturels. C'est en vain que, s'élançant hors de l'eau, ils cherchent à trouver dans l'air un abri passager; de nouveaux dangers viennent les y poursuivre. Ces poissons, d'une multiplication étonnante, semblent avoir été créés pour servir de manne aux oiseaux nautonniers, possesseurs exclusifs des solitudes marines

Le 24, nous coupâmes la ligne équinoxiale, et le commandant fit saluer de onze coups de canon notre entrée dans l'hémisphère méridional. Ce jour fut marqué par la visite du *Bonhomme la Ligne*, car nos matelots, qui se préparaient depuis longtemps à la cérémonie du baptême, se partageaient avec ardeur les rôles de cette imitation grossière des anciennes saturnales. Tout ce que le goût le plus bizarre peut inventer fut employé dans cette fête maritime, que l'usage, chez tous les peuples, a sanctionnée. Malheur aux novices qui n'ont point encore franchi la limite sidérale! ils doivent s'attendre aux aspersions les plus abondantes, et, quelle que soit la mauvaise grâce avec laquelle

ils se soumettent aux jeux souvent dangereux de leurs compagnons plus expérimentés, rien ne peut les exempter des mystifications réservées aux néophytes; mais, comme *le dieu Neptune*, ou *le Bonhomme la Ligne*, à l'exemple de ce qui se pratique ici-bas, sait fermer les yeux à propos, il en résulte, pour ceux qui ont le bon esprit d'acheter son indulgence, un simulacre de baptême, et quelques gouttes d'eau versées dans la manche de l'habit sont suffisantes pour laver la tache originelle de ceux qui n'ont point encore parcouru la zone torride. Un seul des membres de l'état-major n'obtint pas grâce des matelots. C'était un jeune Parisien embarqué comme dessinateur; il fut trempé en entier dans la cuve fatale, et à cette immersion se joignirent des torrents d'eau lancés par la pompe à incendie qui le poursuivirent jusque dans sa cabane. Mais après une journée si bien remplie par la folie, l'ordre renaît, et la subordination, un instant intervertie, vient le lendemain niveler les volontés sous la verge de fer de la discipline militaire.

Des calmes parfaits nous assaillirent les jours suivants. Il n'est peut-être pas de position plus ennuyeuse que cette immobilité d'un navire sur une mer unie, dans une atmosphère où le moindre souffle ne se fait pas sentir, où les voiles frappent les mâts, où quelques vagues profondes et sourdes produisent un roulis heurté, inattendu, fatigant. Combien alors on désire même une tempête! Au moins le vaisseau ferait du chemin, il ne serait point immobile, là où nul effort humain ne saurait le faire avancer. Pour diminuer la monotonie des longues heures qui se traînaient dans les jours de calme, nous nous mîmes à pêcher des vélelles. Ces zoophytes entouraient notre vaisseau, et j'avais lu quelque part que des navigateurs en avaient mangé. Nous en fîmes faire un ragoût qu'on servit sur la table de l'état-major : mais la saveur épouvantablement salée de ce mets

le fit rejeter comme détestable, bien que je ne partageasse pas tout à fait l'avis de mes compagnons, peut-être, il est vrai, parce que je me regardais *in petto* comme l'inventeur de cet aliment. Après cet essai assez infructueux d'une tentative culinaire, car si la cuisine joue un aussi grand rôle dans l'histoire de la civilisation, certes, elle a bien plus de charmes à bord d'un vaisseau, où l'on est sevré de tous les plaisirs, un marsouin et un requin de grande taille vinrent fort heureusement mettre l'allégresse parmi l'équipage, et leur chair, bien que médiocre, servit pendant plusieurs jours aux joyeux festins des matelots et des officiers.

Le 5 octobre, nos marins crurent reconnaître une terre sur l'avant du navire. Les cartes n'en indiquaient aucune sur ce point. Tous les yeux se portaient vivement sur cette image trompeuse, et les plus expérimentés furent dupes de l'illusion. Cette terre n'était qu'une réunion de nuages ras l'horizon, très-détachés, que la brise emporta bientôt. Que d'îles anciennement découvertes, et non retrouvées, ont tiré leur origine de l'erreur qui ne nous abusa qu'un instant!

Dans la journée suivante, nous eûmes connaissance des îlots appelés *Martin-Vaz*, qui sont au nombre de trois, et près desquels les gades morues abondent en certains temps de l'année, au dire d'Hosburgh. Ces rochers s'élèvent au-dessus de la mer comme de vieux bastions dégradés, que couronnent des aiguilles basaltiques décharnées : leurs formes âpres et sauvages, leur isolement sur l'océan Atlantique, leur teinte noire et brûlée, attestent qu'ils doivent leur origine à des éruptions volcaniques. Leurs sommets, où n'apparaissent que quelques herbes à demi rôties, sont l'asile des légions innombrables de sternes, de fous, de manches-de-velours, qui mêlent leurs aigres croassements au bruit des vagues qui se heurtent et qui s'élancent à une centaine de pieds sur la base des Martin-Vaz. De grands céta-

cés s'ébattaient sur plusieurs points de l'horizon, et l'on sait que la baleine australe a de tout temps été assez abondante dans les mers des deux Amériques. En nous éloignant de ce groupe de rochers, nous nous approchâmes bientôt de l'île de *la Trinitad*, qui est très-probablement la mystérieuse Ascençao, si souvent cherchée, et qui, semblable à l'ancienne Ithaque, s'est toujours dérobée aux regards des navigateurs modernes. La Trinité ne nous apparut que sous les dehors les plus tristes; sa surface est nue, pelée, rocailleuse; les vagues se brisent avec violence sur ses côtes élevées et rocheuses : un piton qui se projette à 1160 pieds anglais en est le point culminant; et cependant, sur cette terre âpre et sauvage, patrie naturelle des bouquetins, où coulent seulement quelques ruisselets, des hommes établis en colonie réglée demeurèrent un instant : tant les peuples civilisés se tourmentent pour disputer quelques parcelles de cet empire des mers que la fortune a déjà fait trébucher des mains des Espagnols en celles des Portugais, des Hollandais, et dans le moment actuel dans celles des Anglais, qui peut-être devront le céder à leur tour au formidable empire du Nord.

C'est le 9 octobre que nous franchîmes les limites du tropique du Capricorne. Nos lignes jetées à la traîne et amorcées avec des flocons de laine amenèrent un coryphène-dorade, poisson orné de la plus splendide vestiture : car, par l'azur de son dos uni à l'argent des flancs relevé par ses teintes d'or glacé, il mérite bien la description pompeuse qu'en a faite le comte de Lacépède. « La nature, » dit ce continuateur de Buffon, « a tout employé » pour composer la magnifique parure des coryphènes, » sur lesquels scintillent les feux des diamants, de l'or, » du rubis et des saphirs. » A ces qualités extérieures qui séduisent les yeux s'en joignent de plus solides pour le

gastronome ; et le spirituel auteur de la *Physiologie du goût* n'eût pas manqué de disserter avec profondeur sur la saveur délicieuse de ce fastueux habitant de l'Océan.

Depuis plusieurs jours les oiseaux de mer se multipliaient. Des damiers au plumage mi-partie noir et blanc, des pétrels noirs escortaient notre vaisseau ; des frégates et des fous nous annonçaient le voisinage de la terre ; la mer elle-même perdait sa teinte azurée pour prendre une couleur verte et sale, et la vue des rivages du Brésil vint bientôt nous offrir le terme de cette première traversée.

# CHAPITRE II.

## Séjour à Sainte-Catherine du Brésil [1].

Du 16 au 30 octobre 1822.

> Surtout le colibri, merveille vaporeuse,
> Le frêle colibri :
> Flamme, souffle divin, ou plutôt âme heureuse,
> Ame d'une houri.
> (EMILE SALADIN.)

Le 16 octobre 1822, nous entrâmes à pleines voiles dans la vaste baie de Sainte-Catherine, en passant entre le rocher d'Arvoredo et la pointe Rapa. Des taches ou coupées très-blanches qui apparaissent sur les versants brunâtres des côtes forment une bonne reconnaissance pour les navires qui viennent du large pour chercher l'entrée du port, qu'on peut apercevoir par un temps clair de plus de quarante milles. Les îlots de Mandubis, de San-Pedro, Dezerta, de Gal, recouverts d'arbres et de forme arrondie, sont placés à l'entrée de la baie, et sur leurs bords en entier de granite, que les habitants nomment *molèques*, les vagues brisaient avec violence, tandis qu'au mouillage, sous le canon du fort de Santa-Cruz, la mer était calme et unie.

[1] Cette description de la relâche au Brésil a paru, en 1825, dans *les Annales maritimes et coloniales*, tom. II, pag. 487.

Je conserverai un vif souvenir du jour où je foulai pour la première fois le sol de l'Amérique, sur ce point de l'empire brésilien. La petite île d'Anato-Mirim, que je visitai d'abord, n'est séparée du continent que par un étroit canal. C'est un pâté de roches granitiques, sur lequel se pressaient mille arbustes vigoureux, des orchidées riches en couleurs, que surmontaient les candélabres épineux des cactes, au milieu des longs chaumes des bambous. On aborde cet îlot par sa partie occidentale, où se trouve une large rampe en pierre qui conduit au fort de Santa-Cruz. On entre dans ce dernier par un pont négligemment jeté sur des os de baleines, et trente-deux pièces de canon, que nous comptâmes au pied des parapets, étaient couchées par terre et privées d'affûts. Au milieu de l'enceinte flotte le pavillon impérial du Brésil, et le mât qui le supporte est généralement indiqué par tous les navigateurs comme le point précis de la latitude de Sainte-Catherine. Quelques soldats déguenillés composaient la garnison de ce bastion, sous les ordres d'un lieutenant colonel. Leur tournure était loin d'être martiale et répondait assez à l'aspect délabré des fortifications qu'ils étaient chargés de défendre. Santa-Cruz, cependant, vu à une certaine distance, et bien qu'il n'ait reçu aucune réparation depuis quatre-vingts ans, époque de sa fondation, a une apparence respectable, et, pendant notre séjour, arriva de Rio-Janéiro une commission d'officiers supérieurs, pour juger des réparations que nécessiterait sa mise en état de défense. Une source très-abondante, enclose soigneusement par des travaux de maçonnerie, fournirait abondamment à tous les besoins de la garnison du fort, en cas d'attaque, et lors même que les communications par terre seraient interceptées.

Guidé par un habitant qui avait rendu le même office à M. de Chamisso, je me fis débarquer le jour suivant dans une petite crique, située vis-à-vis l'îlot d'Anato-Mi-





rim, en me dirigeant au nord sur la terre ferme, en contournant la pointe Malgahaas. Le sentier que je suivis d'abord trace au milieu d'une vallée marécageuse vent de nombreux reptiles, et que coupent çà et là des drières assez profondes, de manière qu'il faut contourner le pied des hautes collines boisées ment les versants sinueux. Les plus jolis oiseaux la lisière des bois, et les principaux étaient cherolles à longs bruns, ces tangaras bec rouge de feu et tricolore. Ce sentier, qui macâo, où jadis se prenaient de nombreuses la pêche de la baleine, s'élève sur présentant mille circuits au milieu est sans cesse interrompu au travers lacent les unes aux autres. Les quadrangulaires formaient bords de la route. De grandes pées, à fruits très-divers chers, au milieu de conia, qui indiquaient et sous les pieds des Des aracaris criards, tête, mais moins benteveo. Dans les rail, et sur la cime des sajous à queue trâmes des mon croix en bois pauvre nègre

Nous dans le pl

filles, sui-
, dont elles
avec le sou-
es. Sans être
les marins
avouer, le goût
est souvent à
avec la coquet-
mettre, même
quable. Une robe
, sans en déro-
entrelacées dans
des regards ex-
naire jalousie des
. Leurs précautions
nées par le succès.
attira dans les buis-
de l'équipage occu-
lues par notre mis-
tains époux défiants
tant fréquemment on
à leurs danses; et,
de nos Français, je
hommes qui assis-
, à des réunions
dans l'intimité, à
bouderie. Nu-
sont dès l'âge de
l'hymen. Elles
qui se déclare
ceux-ci possèdent
les présents dont
une expression à

possédaient, un peu de farine de cassave, de l'eau et du poisson séché au soleil. De nombreuses claies, destinées à recevoir les résultats de la pêche, entouraient cet ajoupa; l'intérieur avait pour tout mobilier un vieux morceau de natte pour s'asseoir, une marmite pour cuire les aliments, et malgré cela, le bonheur et la sérénité régnaient sur les traits de ces Philémon et Baucis africains, exilés sur une terre lointaine.

La partie située à l'occident du fort de Santa-Cruz paraît nourrir une population plus nombreuse que sur le reste du pourtour de la baie. Les demeures des habitants sont divisées à l'intérieur en plusieurs pièces, dont les cloisons s'élèvent à peine à cinq ou six pieds. Leurs murailles en terre glaise, et percées à jour, sont recouvertes par un toit de feuillage que supportent quelques poteaux en bois non dégrossi. Les meubles répondent à ce modeste extérieur; ils ne se composent que de quelques objets usuels grossiers, et le plus souvent une large spathe de cocotier sert de berceau aux nouveau-nés. L'appartement de la maîtresse du logis, par sa propreté, comme par l'arrangement qui préside aux simples ornements qui le décorent, tels que quelques ustensiles de cuivre, une image enluminée ou une madone, est la pièce de réception; mais les parois nues des autres chambres, leur sol sans plancher et sans carreaux, couvert d'ordures, sont en revanche d'une insigne malpropreté. Tout, dans ces ajoupas, annonce le peu de besoins qu'éprouvent les ménages qui les habitent, ou plutôt indique le peu de ressources qu'ont ces habitants pour se procurer quelques-unes de ces petites superfluités que donne l'aisance. Dans mes excursions nombreuses, j'eus occasion de visiter souvent les Brésiliens du littoral de Sainte-Catherine. Je les trouvai presque toujours affables, prévenants, empressés à m'offrir des rafraîchissements, à me faire partager

avec désintéressement leurs repas; et les jeunes filles, suivant l'usage, couraient chercher quelques fleurs, dont elles composaient des bouquets, qu'elles offraient avec le sourire sur les lèvres et les manières les plus aisées. Sans être jolies, il en est de très-agréables, et d'ailleurs les marins qui arrivent de la mer n'ont point, il faut l'avouer, le goût fort difficile, et toute femme un peu gracieuse est souvent à leurs yeux une divinité. Cependant celles-ci, avec la coquetterie qui est inhérente à leur sexe, savent se mettre, même les plus pauvres, avec une élégance remarquable. Une robe d'indienne enveloppe légèrement leur taille, sans en dérober la souplesse, des fleurs naturelles sont entrelacées dans leur noire chevelure, et à cela se joignent des regards expressifs, qui légitiment assez l'extraordinaire jalousie des maris et la surveillance active des pères. Leurs précautions ne furent cependant pas toujours couronnées par le succès. Plus d'une fois l'histoire naturelle nous attira dans les buissons, où nous trouvâmes des personnes de l'équipage occupées à d'autres recherches que celles voulues par notre mission. Tant que dura notre relâche, certains époux défiants retinrent captives leurs moitiés. Cependant fréquemment on parvint à prendre part à leurs jeux et à leurs danses; et, souvent témoin de l'insinuante adresse de nos Français, je souriais à l'air contrit et maussade des hommes qui assistaient, de la plus mauvaise grâce du monde, à des réunions pour lesquelles leurs épouses auront eu, dans l'intimité, à supporter plus d'une fois les résultats de leur bouderie. Nubiles de fort bonne heure, les jeunes filles sont dès l'âge de douze à treize ans engagées dans les liens de l'hymen. Elles témoignent aux étrangers une bienveillance qui se déclare dès la première entrevue. Il est vrai que ceux-ci possèdent de nombreux moyens de séduction, et que les présents dont ils assaisonnent leurs paroles leur donnent une expression à

laquelle il est difficile de résister. Si les plus petites choses servent à esquisser la physionomie morale d'un pays ou d'un peuple, c'est souvent à l'aide de ces nuances fugitives qu'un observateur peut porter son jugement sur des mœurs qu'il n'observe qu'en passant. Les femmes de Sainte-Catherine blanchissent le linge à l'aide d'un savon noir qu'elles fabriquent elles-mêmes avec du suif et une lessive de cendres de fougères. Quelques-unes tissaient des étoffes de coton; mais en général leur industrie paraît très-bornée, et c'est de Rio-Janéiro qu'elles tirent le petit nombre d'articles qui composent leurs ajustements, et de la Plata le thé du Paraguay, ou *maté*, qu'elles aiment avec passion. Leur fécondité est très-remarquable, si l'on en juge par le nombre des enfants que l'on rencontre dans chaque cabane. Les soins de la maternité se bornent à l'allaitement, et dès que leurs nourrissons peuvent se mouvoir, on les laisse courir à leur gré, se rouler sur le sable, sans aucun vêtement. Parmi les habitants on rencontre de fort beaux hommes; les moustaches que porte une partie d'entre eux annoncent qu'ils appartiennent à la milice des côtes, et qu'au premier signal ils doivent se rendre aux batteries qui défendent le territoire de la province. Ces soldats demi-citoyens cultivent autour de leurs demeures des jardins qui fournissent à la nourriture de leurs familles, et quelques animaux de basse-cour et de la volaille qu'ils élèvent, et qu'ils vendent aux vaisseaux passagers, leur procurent des profits, qui les dédommagent de l'irrégularité avec laquelle l'état les solde. Quant aux nègres esclaves, appartenant à des maîtres peu riches, ils sont mal nourris, mal vêtus, et leur extérieur est celui d'une profonde misère et d'un abrutissement complet. La traite, qui est encore active dans tous les ports brésiliens, alimente chaque année leur nombre, et les débarquements ont surtout lieu sur les points isolés,

parfaitement connus des marchands de chair humaine. La plupart des habitants de l'île de Sainte-Catherine, de même que ceux de la Terre-Ferme, s'adonnent à la pêche : la baie est parfois couverte de leurs grossières pirogues, que deux hommes manœuvrent. Les poissons sont tellement abondants, et surtout une espèce de persèque qu'ils nomment *alvacore*, que leurs embarcations en regorgent. Ces poissons servent à la nourriture de la population, et même on les dessèche sur des claies placées à l'entour des cabanes pour les rendre propres à l'exportation par des bateaux caboteurs. L'intérieur des maisons, sous la toiture, est très-souvent garni de centaines de ces poissons séchés au soleil, et l'odeur qui s'en exhale n'a rien de flatteur pour un Européen, bien que les pêcheurs semblent se complaire dans cette atmosphère corrompue. Pour quelques vingtains, petite monnaie de cuivre d'une faible valeur, nos tables étaient couvertes de poissons magnifiques, et je remarquai que les habitants d'un même village s'associaient pour partager les résultats de la pêche, car, aussitôt leur arrivée de la mer, ils s'en distribuaient les résultats, et les femmes demeuraient exclusivement chargées de l'éviscération et de la dessiccation des poissons. Un autre genre de pêche que je ne puis passer sous silence est celui des gros lézards, nommés *teguixin*, qu'on prend avec des lignes en fil de laiton, amorcées avec de la graisse de porc. Ce reptile est un mets délicat pour les Brésiliens, qui estiment singulièrement sa chair musquée.

Le village de San-Miguel est situé à l'ouest-sud-ouest du mouillage, à six milles environ du fort de Santa-Cruz. Il se compose d'une suite de maisons distantes les unes des autres, et qui, par cette disposition, prennent un grand développement. A l'entrée du village est l'aiguade où les navires vont faire leur eau. Celle-ci est fraîche et limpide, et arrive

des montagnes voisines, par le moyen d'un aqueduc en bois qui dirige la colonne d'eau sur les augets d'une large roue extérieure d'un moulin servant à éplucher le riz. L'eau, dans ce lieu, est très-aisée à faire, puisqu'il ne s'agit que de la puiser dans le bassin où elle tombe sous la roue, et d'où elle coule à la mer qui n'est qu'à cinquante pas. On peut encore remplir les pièces à eau d'une chaloupe en se servant de manche. La côte présente un grand nombre de sources qui se jettent à la mer, en coulant dans des ruisseaux sablonneux et peu profonds qui ne pourraient servir d'aiguades, quoique leur position soit à proximité du mouillage. Non loin du moulin à éplucher le riz coule une petite rivière dont les bords sont bas et submergés. Les maisons qui constituent le village sont plus particulièrement disposées sur deux rangs très-espacés; mais bientôt le terrain s'élève et s'abaisse alternativement, et les maisons isolées ne dépassent guère une petite chaîne qui s'étend de l'est à l'ouest : dans les vallons sont établies quelques habitations dont les alentours sont vraiment attrayants. Les montagnes de cette partie sont assez élevées; comme partout ailleurs une verdure non interrompue les revêt. Nous eûmes la permission d'y prendre quelques pièces d'un bois jaune très-beau, pour le service du vaisseau.

La portion de la côte de l'île Sainte-Catherine, entre Punta-Grossa et le village de Santo-Antonio, est bordée de plages sablonneuses et de montagnes peu élevées, coupées ou interceptées parfois par les ruisseaux qui en descendent, ou par une grande étendue de savanes noyées. Une rivière assez large coule de l'est à l'ouest, à travers les marécages, et s'y ramifie; à son entrée commence un long banc de sable, à fleur d'eau, qui s'avance à plus d'un mille dans la baie. Le fort San-Josc occupe, sur Punta-Grossa, une position excellente, qu'il faudrait tourner dans une attaque, en s'enga-

geant dans un chemin étroit, sur le revers opposé de la montagne, à l'extrémité nord de laquelle il est placé; on a creusé sur ce point un canal qui se dirige dans l'intérieur, sans doute pour offrir un écoulement aux grandes masses d'eaux stagnantes des savanes. Cet endroit est très-insalubre, et plusieurs habitants, que je visitai, m'offrirent une constitution appauvrie par les maladies des lieux marécageux. Le pays de ce côté, en dedans des montagnes, est uniformément plat et recouvert d'arbrisseaux peu élevés, tandis que celles-ci sont très-boisées.

Les bords de l'île sont peuplés. Les habitants sont encore plus affables et plus prévenants que ceux de la côte ferme: leurs maisons ont une apparence plus aisée; il y en a un plus grand nombre de bâties en granite. Je me reposai quelques heures dans la demeure champêtre d'un ancien officier portugais. Nous le trouvâmes, une bêche à la main, cultivant quelques fleurs européennes; il nous reçut à merveille. Ce philosophe pratique retiré du monde était étranger depuis longtemps aux événements de l'Europe, qui ne pénétraient point dans sa solitude : sa campagne est la plus gracieuse que j'aie encore vue. C'était la plus heureuse alliance dans le site, le choix et la réunion des arbres, des fontaines, et des accidents de terrain qu'on puisse imaginer; la vue en était sublime; on découvrait un horizon immense qui embrassait la scène mouvante de la baie, couverte d'innombrables pirogues grossièrement creusées dans un tronc d'arbre, et le soleil dorait au loin les cimes des montagnes qui fuient dans l'intérieur de la contrée. Heureux celui qui, après avoir consumé une partie de sa vie dans un monde agité, peut jouir dans sa vieillesse d'un séjour aussi paisible et aussi délicieux au milieu des forêts du Nouveau-Monde !

L'île de Sainte-Catherine a environ dix ou douze lieues de longueur. Ses bords sont profondément déchiquetés, et

sa surface présente à la fois de hautes collines, des prairies basses, des savanes submergées, et sa partie centrale une large lagune, qui alimente les rio *Tacorobi* et *Ivares*, ainsi que divers autres ruisseaux. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un étroit canal qui s'ouvre au nord par la baie de Sainte-Catherine, et au sud par celle de *Arocatuba.* Ce canal, long de douze milles marins, se rétrécit à son milieu après un cours tortueux, et c'est en ce lieu qu'est bâtie la petite ville de *Nostra Señora do Desterro*, ou autrement Notre-Dame de l'Exil. Plusieurs îlots, entre autres les *Ratones* et les *Guarazes*, sont semés au milieu de la baie de Sainte-Catherine, et les premiers tirent leur nom de la grande quantité de rats que laissèrent les anciens flibustiers qui allaient y couper du bois pour l'approvisionnement de leurs corsaires. C'est encore à cet usage que servent les arbres de ces îlots, dont le plus haut, *Ratone Grande*, est défendu par douze pièces de canon.

La capitainerie générale d'où dépend *Santa - Catherina* s'étend de *Rio-Grande del sud* jusqu'au gouvernement de Saint-Paul. On estime sa population à 30,000 habitants au plus, dont les esclaves forment la majeure partie, et encore l'île de Sainte-Catherine entre pour 18,000 âmes dans cette évaluation.

Nous arrivâmes au Brésil au moment où se faisaient ressentir les vives commotions politiques qui l'agitaient. Depuis quelques jours seulement cette vaste colonie venait de secouer le joug du Portugal, et l'infant dom Pedro, que Juan VI son père avait laissé comme vice-roi des possessions américaines de la maison de Bragance, venait de prendre le titre d'empereur des dix-huit provinces réunies, qui constituaient le nouvel empire. L'exaltation est assez naturelle aux Espagnols et aux Portugais, dans les veines desquels coule un sang maure; aussi leurs colons poussent, peut-être, plus

loin que tout autre peuple ces simulacres bruyants de turbulence, dont plus tard nous devions encore avoir de nombreux exemples au Chili et au Pérou. Les actes du gouvernement, à cette époque, sont trop connus des Européens pour que nous les rappelions; mais ce qui nous étonna au plus haut degré, ce fut de voir un enthousiasme extravagant agiter tous les esprits, et donner lieu aux espérances les plus ridicules, et qui ne pouvaient découler que d'une profonde ignorance. Chaque employé du gouvernement portait autour du bras un chevron vert, sur lequel étaient brodés, en lettres d'or, ces mots, rendus si affreusement célèbres par les proconsuls de notre patrie : *Independencia o muerte*, liberté ou la mort. Le pavillon nouvellement adopté devait avoir le champ vert, et dix-huit étoiles au milieu d'un carré jaune. Toutefois, les habitants de Sainte-Catherine étaient loin d'avoir au fond du cœur une sécurité en rapport avec leur joie de ne plus relever de la couronne de Portugal. La peur les aveuglait assez pour leur faire craindre de voir arriver à chaque instant dans la baie une escadre européenne destinée à opérer un débarquement. Notre vaisseau parut même à bien des gens un émissaire chargé d'espionner les moyens de défense des côtes, et c'est à cette absurde opinion qu'on doit attribuer la mauvaise grâce avec laquelle la junte administrative de *Nostra Señora do Desterro* accueillit les visites de nos officiers, et la demande de quelques pièces de bois pour réparer des avaries.

Toute la partie du Brésil qui nous occupe est très-ravinée. Des collines, des montagnes, des prairies et des savanes submergées arrêtent la vue. Une riche verdure produite par d'épaisses fourrées s'étend à l'horizon comme un large tapis, et un navire au milieu de la baie est enfermé par de profondes forêts. Ce luxe inoui de végétation est le résultat d'une vie en excès, qui envahit jusqu'aux rochers,

et quoique les collines ne soient recouvertes que d'une faible épaisseur de terre végétale, des arbres de haute taille, des plantes à large feuillage, des herbes à tige flexible, se disputent les moindres parcelles de ce sol neuf, recouvert de sa parure primitive. De hauts paletuviers s'élèvent sur les marécages profonds qui occupent divers points du rivage. Des forêts épaisses, touffues, impénétrables le plus souvent, tapissent les montagnes; des massifs de lantana forment les buissons : les lieux découverts sont revêtus de mélastomes. Une grande variété de plantes affectent l'organisation des lianes, s'attachent aux troncs des arbres, grimpent jusqu'au faîte, retombent, se relèvent, pour former dans les ravins, sur les fondrières, des arches de fleurs, des berceaux aussi élégants que variés. Les vieux arbres, malgré la vigueur de leur croissance, sont peuplés de plantes parasites; des touffes de broméliées à longues feuilles acérées se placent sur les rameaux, et ressemblent à de gros nids. Le tillandsia barbe-espagnole pend jusqu'à terre, par filaments floconneux, blancs et grêles, qui s'attachent sur les branchages, flottent vaguement, et leur prêtent un aspect séculaire. Il n'est pas jusqu'au bois mort que d'éclatants bolets, d'un rouge de cinabre, ne fassent revivre en s'en appropriant le détritus.

Sans chercher à embellir les tableaux imposants que les divers voyageurs ont faits du Brésil, le naturaliste qui visite ces bords avec des yeux exclusivement habitués à la création des zones tempérées d'Europe, ne peut se défendre, à la vue des productions brésiliennes, d'une émotion d'autant plus forte, qu'elle surpasse encore ce que son imagination lui promettait d'après les relations qu'il avait lues. Les premiers jours il peut à peine se familiariser avec cette pompe et cette grandeur que partout la terre étale aux regards. Ce n'est qu'à la longue qu'il s'habitue à ce luxe de végétation

et à l'éclatante parure des oiseaux ou des reptiles qui pullulent sur ce sol fécond. Les roches qui en composent l'ossuaire appartiennent à celles des terrains primitifs: toutes sont formées d'un magnifique granite, parfois recouvert de gros cristaux de quartz. La chaux manque complétement, et les habitants la remplacent, pour bâtir, par celle qu'ils retirent de l'incinération des coquilles marines. Certes, nous rappellerons avec plaisir la description que le prince Maximilien de Wied a donnée d'une forêt du Brésil, tant son exactitude nous a été démontrée par celles des environs de Sainte-Catherine, auxquelles cette description convient en tout point. « La vie, la végétation la plus abondante, sont ré-
» pandues partout; on n'aperçoit pas le plus petit espace
» dépourvu de plantes. Le long de tous les troncs d'arbres,
» on voit fleurir, grimper, s'entortiller, s'attacher, les gre-
» nadilles, les caladium, les draconium, les poivres, les
» begonia, les vanilles, diverses fougères, des lichens, des
» mousses d'espèces variées. Les palmiers, les mélastomes,
» les bignones, les rhexies, les mimeuses, les ingas, les
» fromagers, les houx, les lauriers, les myrtes, les eugenia,
» les jacaranda, les manihots, les vismia, les quatelés, les
» figuiers et mille autres espèces d'arbres, la plupart encore
» inconnus, composent le massif de la forêt. La terre est
» jonchée de leurs corolles, et l'on est embarrassé de savoir
» de quel arbre elles sont tombées. Quelques-unes des tiges
» gigantesques chargées de fleurs paraissent de loin blan-
» ches, jaune foncé, rouge éclatant, roses, violettes, azu-
» rées, etc. Dans les endroits marécageux s'élèvent en grou-
» pes serrés, sur de longs pétioles, les grandes et belles
» feuilles elliptiques des héliconia, qui ont souvent huit
» à dix pieds de haut, et sont ornées de fleurs de forme bi-
» zarre, rouge foncé ou couleur de feu. Sur les bifurcations
» des rameaux croissent des ananas énormes, à fleurs en

» épis ou en panicules, de couleur écarlate ou de teinte » également vive. Il en descend des paquets de racines qui » pendent jusqu'à terre, et imitent des cordes tendues pour » empêcher de cheminer au milieu de leur lacis. Des plantes » grimpantes, de toutes les formes, enlacent les arbres et » couronnent leurs sommets de fleurs étrangères. Souvent » elles retiennent debout dans leurs entre-croisements les » cadavres des arbres dont s'est emparée la vétusté : partout, » enfin, la vie végétale se propage et multiplie ses germes » à profusion. » Qu'on joigne à ce luxe l'essaim des êtres animés qui peuplent et animent ces solitudes, cette variété infinie d'oiseaux-mouches, qui bourdonnent sur les fleurs, et que les Brésiliens nomment *chupa-flores;* ces tangaras à parures si riches et à couleurs si vives, ces serpents gracieux par leurs couleurs, souvent dangereux par leur affreux venin; ces buprestes dorés, si brillants, et que leur extrême abondance fait dédaigner des collecteurs européens, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de la création propre à cette partie du monde.

La colonisation de Sainte-Catherine date de l'année 1712, au dire de Frézier : on y déporta d'abord des vagabonds des provinces centrales du Brésil, et ce n'est guère qu'en 1740 que s'y établirent des planteurs. Leur nombre s'accrut successivement sur le littoral; mais les habitants n'osèrent jamais s'avancer dans l'intérieur, d'où les repoussèrent constamment les Indiens *Carijos*, qui sont restés maîtres de leurs forêts. Au moment actuel, il n'y a guère que le pied des collines et le rivage qui soient cultivés sur tout le pourtour de la baie. Les montagnes qui y sont adossées n'ont guère que trois cents pieds d'élévation; quelques vallées qui interrompent leurs chaînes sont unies et marécageuses, et de nombreux ravins; dans lesquels coulent des ruisseaux que les pluies les plus légères font gonfler, ont été choisis par les ha-

bitants pour placer sur leurs bords leurs cabanes. Ces ajoupas, bâtis en terre, occupent ainsi des situations délicieuses, et la nature leur a prodigué les embellissements les moins communs. Souvent placé sur les coteaux argileux, j'aimais à contempler sous mes pieds ces toits de chaume autour desquels se pressaient les immenses feuilles de bananiers, des cafeyers aux fleurs suaves et aux cerises écarlates, que défendaient d'énormes orangers et des citronniers chargés de fleurs et de fruits. Un ruisseau d'eau vive et pure coulait au fond de ces gorges sinueuses et se perdait sur les plages déchirées et sablonneuses des petites criques qui se dessinent à leur embouchure.

Pendant le temps que nous séjournâmes à Sainte-Catherine, nous eûmes fréquemment de la pluie. Le ciel était souvent voilé par des nuages noirs qui se résolvaient en grains violents et subits; les habitants croient même qu'il pleut beaucoup plus sur le village de San-Miguel que sur la partie nord-est de la même côte. D'épais brouillards, condensés sous formes de nuées blanches, paraissaient se fixer vers le milieu des montagnes, et c'est à ces brouillards épais, de même qu'aux pluies fréquentes, que l'on doit attribuer la vigueur non interrompue de la végétation. Si la baie de Sainte-Catherine est destinée à devenir un jour le port de quelque grande cité, les colons, avertis par l'expérience de plusieurs pays de l'Europe, devront conserver, autant que possible, des portions de masses végétales suffisantes pour ne pas faire cesser cet arrosement naturel. C'est ce qui manque d'ailleurs à l'île de Ténériffe, placée dans l'hémisphère nord, par la même latitude que Sainte-Catherine au sud; et bien que le sol volcanique de la première soit plus végétatif que le terrain granitique de la seconde, toujours est-il que sa surface est depuis longtemps déboisée, et que sa climature est marquée par des sécheresses presque continuelles.

Cette humidité, qui se joint toutefois à une grande chaleur pendant l'été, contribue à rendre l'air malsain, et à faire éclore les dyssenteries et les choléra-morbus, qu'un grand nombre de navigateurs ont contractés; ce qui y contribue encore est l'abondance des fruits acidules dont l'excès, dans les pays chauds, n'est jamais sans danger; enfin, les effluves qui se dégagent des vastes savanes submergées font naître des fièvres intermittentes, qui se terminent par des engorgements ou des hydropisies.

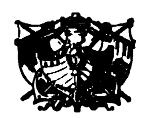
L'agriculture coloniale est encore à naître dans la province de Sainte-Catherine; les habitants n'ont point cherché à accroître leurs récoltes, car aucun débouché extérieur ne leur était offert. Ce sont les esclaves nègres qui labourent la terre ou plutôt qui en grattent la superficie. Pour défricher un terrain ils abattent les arbres à hauteur d'homme et y mettent le feu : c'est dans les espaces vides qu'ils sèment ensuite du maïs, plantent du coton ou de la cassave. La farine de ce dernier végétal, connue dans nos colonies sous le nom de *manioc*, s'obtient par le lavage de sa racine vénéneuse; c'est l'aliment ordinaire des habitants qui la mangent crue et grossièrement pulvérisée, ou qui la cuisent parfois pour en former un pain de saveur mucilagineuse et gluante. Dans les intervalles qui séparent chaque plant de manioc, sont semés des haricots ou du maïs, et un sac de cette dernière céréale coûte jusqu'à six pataques ou douze francs. En somme, les cultures principales du pays sont celles du riz, de la patate douce, du chou caraïbe, des ananas, du poivre, des orangers, des coqueros. Ce dernier végétal est un palmier dont le stipe est renflé au centre. Son enveloppe florale renferme des milliers de petits cocos qu'on introduit en Europe, où ils servent à faire divers objets d'ornements que rendent remarquables les gravures qui les recouvrent. L'enveloppe pulpeuse de ces fruits fournit une huile qui sert à plusieurs

usages, et les feuilles peuvent être employées à recouvrir les cabanes. A ces plantes équatoriales s'associent une foule de végétaux européens : c'est ainsi que nos arbres à fruits, surtout les amandiers et les pêchers, la vigne et le figuier, y ont parfaitement réussi, de même que la plupart des légumes de nos potagers. Des *corypha*, des *hibiscus*, et des agavés contiennent dans leurs feuilles ou dans leur écorce des filaments tenaces que l'on convertit en cordes excellentes. Le ricin et le tabac, négligemment cultivés, seraient susceptibles de fournir d'utiles récoltes. Les environs de Sainte-Catherine sont très-productifs en bois, que les arts recherchent pour leur compacité, la beauté de leurs couleurs, et le poli qu'ils peuvent recevoir; on m'assura qu'on y rencontrait aussi le sassafras et le gaïac; enfin Mawe rapporte qu'on a retiré une très-belle teinture purpurine du lichen rouge qui couvre les arbres et les rochers.

La seule ville de Santa-Catharina est Nostra-Señora-do-Desterro, qui en est le chef-lieu, et que nous ferons connaître par la description que nous a communiquée M. Gabert, le commis aux revues de *la Coquille*. « En partant du bord, nous côtoyâmes les îles Ratones, infestées de serpents, et où l'on fait du bois de chauffage. D'autres îlots sont placés de distance en distance, ainsi que cinq rochers à fleur d'eau, qui sont à peu près au milieu du canal. Les environs de Nostra-Señora, par les arbres fruitiers et les forêts qui les couronnent, annoncent un sol d'une fertilité peu commune. Bien des terrains étaient cultivés; mais ils étaient clair-semés sur les hauteurs, ou près du rivage où l'on rencontre de loin à loin des cases d'une apparence mesquine, mais embellies par des bosquets d'orangers et de citronniers entremêlés de bananiers et de coquéros ou de cafiers qui s'élèvent autour d'elles. A quelque distance de la ville on trouve une grande route bor-

dée de bananiers, d'orangers et de rosiers, ornée sur les bords de quelques maisons assez jolies. La ville de Nostra-Señora-do-Desterro est bâtie sur la pointe nord-ouest de Sainte-Catherine, dans la partie la plus étroite du canal qui sépare l'île du continent, et dans une anse où il n'y a de l'eau que pour les bâtiments du port de cinquante tonneaux environ. Les maisons ont jusqu'à deux étages; la majeure partie n'en a qu'un : et il y en a beaucoup qui ne sont que de plain-pied. Elles sont construites en pierre, et le granite, qui forme le seuil et le cintre des portes, leur donne un certain éclat; elles sont cloisonnées, parquetées et plancheyées en bois du pays; leur intérieur est simple, propre et élégant, mais sans luxe. Les rues sont généralement droites et sans pavé. Il n'y a qu'une seule place assez grande, dite de *Sainte-Catherine*. C'est là que se trouvent l'Hôtel-de-Ville et le Palais-de-Justice, deux établissements qui ne méritent aucune attention. C'est là aussi qu'est établi le marché, qui n'a lieu qu'une fois par semaine, tous les dimanches. Au centre de cette place est une potence en bois, où l'on attache et frappe les noirs punissables. On compte quatre églises : la cathédrale San-Francisco, Nostra-Señora-do-Rosario, et la Caridad. Il y a un hôpital annexé à cette dernière, où l'on reçoit les indigents et les infirmes. Elle est placée sur le penchant du morne qui borne la ville au sud-ouest. Le débarcadère est situé vis-à-vis la place de Sainte-Catherine; il est bien construit et commode; il y a une grue pour la facilité de la translation des marchandises. Nostra-Señora-do-Desterro n'offre aux étrangers ni hôtel, ni restaurant, ni café. Comme dans toutes les colonies portugaises, on y trouve beaucoup de boutiques de revendeurs, espèces de tavernes où l'on donne à boire et à manger, et où la populace et les noirs viennent se régaler avec du poisson

sec et de l'arack. Sa population est d'environ six mille âmes. On distingue trois classes d'habitants : les blancs, les mulâtres et les noirs ; la dernière est presque entièrement composée d'esclaves. Le petit nombre de nègres libres ne doit sa liberté qu'à la repentance ou à la superstition ; ce n'est que sur le lit de mort que, bourrelé par la crainte de la justice divine, le blanc religieux est capable d'une action généreuse. Alors seulement il abjure un pouvoir maintenu par la force, consacré par l'usage, et reconnaît pour son prochain un être sorti comme lui des mains du Créateur. La classe moyenne est la plus nombreuse, et, par sa couleur, paraît se confondre avec la première. Le costume européen est celui de toutes les classes en général. Les dames ont adopté les modes françaises, et, sous un habillement simple et élégant, elles appellent les hommages. J'en ai vu de jolies : on m'a dit qu'elles sont assez civilisées pour aimer les intrigues amoureuses ; mais il faut des amants hardis, la jalousie des maris veille ; et, dans des circonstances difficiles, elles sont toujours prêtes à sacrifier leurs galants pour sauver leur honneur. »



# CHAPITRE III.

**Traversée du Brésil aux îles Malouines**
(du 30 octobre au 18 novembre 1822);

**Et séjour sur ces îles antarctiques**
(du 18 novembre au 18 décembre).

> Connaissez-vous ces champs qu'un long hiver assiége,
> Ces rocs couverts de mousse. . . . . . .
> (A. Tastu.)

Le 30 octobre nous mîmes à la voile. Un vent propice nous éloigna rapidement des côtes si riantes du Brésil; mais les vagues agitées nous firent plus amèrement regretter les douceurs de notre première relâche. Le mal de mer accablait plusieurs de nos jeunes marins, et le roulis que nous éprouvâmes, par sa dureté comme par la rudesse des chocs, non-seulement fatiguait les hommes, mais tortura un pauvre bœuf vivant que nous avions pris à Sainte-Catherine, et qui, destiné à être dépecé en mer, devait encore éprouver avant de mourir les atteintes d'une douleur pour laquelle il n'était pas né. Certes, si les visages décolorés de nos malades, reflétant les cruelles sensations qui anéantissaient leur être, inspiraient de la pitié, la vue d'un animal puissant par sa

force, agité de mouvements convulsifs, prouvait jusqu'où peuvent aller les angoisses d'une affection qui paraît profondément léser le système nerveux. Jusqu'à ce jour, depuis notre départ de France, nous n'avions point encore essuyé de ces coups de vents tels qu'on les dépeint dans les livres. Mais le 3 novembre 1822, longeant les côtes d'Amérique, et vis-à-vis la vaste embouchure du *Rio de la Plata*, nous devions faire connaissance avec les *pamperos* si renommés de ces parages, et payer notre tribut à cette partie épisodique de la navigation. Un ciel assez pur ne nous présageait rien de semblable. Notre sillage rapide nous rapprochait du but que nous nous proposions d'atteindre. La plupart des officiers, sur le pont, *devisaient* joyeusement quelque anecdote de nos cités maritimes un peu chatouilleuse, la malice du narrateur amenait le gros rire, et bannissait pour un temps toute réflexion austère. Chacun n'avait point encore resassé le fond du sac, ni épuisé par conséquent son petit répertoire. Les historiettes étaient dans leur fraîcheur, et c'était à qui produirait plus d'impression sur son auditoire d'ailleurs peu difficile. Quelques nuages arrêtés à l'horizon s'avancèrent avec une rapidité prodigieuse ; en un clin d'œil les voiles dont le navire était chargé furent masquées. Le vent soufflait avec l'impétuosité d'un tourbillon, le navire engagea ; et c'en était fait de *la Coquille* et de son équipage, qui eussent sombré, car jamais un morceau de bois ne serait venu témoigner de la catastrophe, sans les qualités d'une solidité à toute épreuve que bien souvent depuis ce bâtiment a justifiée, et aussi, il faut l'avouer, sans la prestesse et la vigueur avec lesquelles officiers, médecins ou matelots, se portèrent sur les manœuvres. Une voilure solide, de l'avant, nommée *foc*, fut à peine tendue, que le vent la déchira, une deuxième eut le même sort. Il nous fallut courir à sec ou sans toiles, et, malgré cela, nous parcourions plus de trois lieues à l'heure, marche que

duction. Ces animaux, si stupides en apparence, si confiants envers l'homme, dont ils n'ont appris que passagèrement à connaître le penchant destructeur, nous donnèrent les témoignages les moins équivoques de l'attachement que les individus se portent réciproquement. Un mâle et une femelle nageaient de concert, et se trouvèrent près du vaisseau. L'un d'eux fut tué d'un coup de fusil, et resta sans mouvement, flottant comme un corps inerte sur la vague. Son compagnon ne l'abandonna point. Il cherchait à lui redresser la tête, à diriger sa route, il tournait autour du cadavre, le poussait devant lui, s'agitait pour lui voir reprendre les attributs de la vie, en un mot, nous le perdîmes de vue, qu'il n'avait point encore abandonné l'objet d'une tendresse qui se manifestait par les soins d'une exquise sensibilité. Le nombre et la variété des animaux marins se multipliaient à mesure que nous approchions des îles Malouines. Les dauphins crucigères, à large camail noir, réunis par troupes, semblaient des coureurs jaloux de précéder notre vaisseau, dont ils dépassaient en se jouant le sillage. Le *chionis*, que Forster décrivit le premier, et que les navigateurs prirent pour un pigeon blanc, vint se faire tuer sur notre mâture, et enrichir nos collections d'un animal rare et curieux, tandis que les *quebranta-huesos* et les labbes formaient notre escorte ordinaire.

Le 17 au soir nous reconnûmes l'île de la Soledad, la plus orientale des Malouines. Ses rivages chargés de vapeurs s'éclaircirent rapidement, et leur teinte rougeâtre et les ondulations du sol nous apparurent bientôt avec leur aspect nu et stérile. Nous contournâmes la pointe Barra, qui fut si fatale à la corvette *l'Uranie;* nous avions sous nos yeux la suite de rochers où ce vaisseau, en touchant si malheureusement, devait terminer par un naufrage le cours de sa navigation. Le lendemain nous entrâmes dans la vaste *Baie*

*Française*, ainsi nommée par Bougainville, bien que les Espagnols l'aient appelée *la Solitude*. En effet, le calme le plus profond y règne, ou, s'il est interrompu, ce n'est que par les cris sauvages de quelque animal de ces bords. L'homme n'a plus d'asile sur cette terre déserte, tristement reléguée dans les hautes latitudes du sud.

Le 18 mars nous mouillâmes au milieu de la Baie Française, à une grande distance de la terre, dans une position isolée et comme en quarantaine. Des grains de pluie, de grêle, le vent, soufflant par raffales avec une effroyable énergie, s'opposaient à ce que nous pussions communiquer avec la terre, et cependant c'était à qui témoignerait le plus d'ardeur pour s'y rendre, et qui pourrait le premier l'interroger sur ce qu'elle produit. Le 21 on se décida à expédier des chasseurs; leur retour procura le plus vif plaisir, car ils ne venaient pas les mains vides, et le grand nombre d'oies, d'huîtriers, de bécassines, qu'ils avaient tués, nous promettaient un *confort* nullement à dédaigner. Les matelots partis dans l'embarcation qui porta nos pourvoyeurs ne restèrent point oisifs sur la plage. Ils aperçurent quelques jeunes chevaux issus des races qu'y introduisirent les Espagnols. Les poursuivre avec vigueur fut leur première idée et à la suite, soit de lassitude, soit de manœuvres bien combinées, ils parvinrent à se cramponner à la crinière de l'un d'eux et à lui couper la gorge avec leurs couteaux, seules armes dont ils fussent munis. Un marin n'est jamais embarrassé lorsqu'il s'agit de se procurer des vivres; le noble animal fut bientôt dépouillé, tronçonné par quartiers, et sa chair distribuée à l'équipage. Les environs de la Baie Française ne se composent que de plaines rases, légèrement ondulées, couvertes d'herbes assez hautes, où apparaissent à peine quelques bruyères; la vue cherche en vain à découvrir un seul arbre, un seul arbuste : on ne voit qu'une

prairie herbeuse, marécageuse ou entrecoupée par de larges flaques d'eaux saumâtres ; eh bien, malgré cela, un des canotiers s'égara et ne put rejoindre *la Coquille*. Nous le crûmes tombé dans quelque fondrière, et le lendemain les hommes expédiés à sa recherche nous le ramenèrent transi de froid et mourant de faim.

Le 23 je me préparai à faire une exploration en compagnie de MM. Bérard, Lottin, Gabert, et de notre maître canonnier Roland, excellent homme, plein de bravoure, et possédant à un haut degré la gaieté et la vivacité provençales. *La Baleinière* était à nos ordres, et nous avions le projet de nous enfoncer dans les anfractuosités du port Duperrey, ainsi nommé par M. de Freycinet, et de visiter les débris de *l'Uranie*, qu'on jeta à la côte au fond de la baie, après qu'elle eut été crevée par une pointe de rocher. Cette promenade rappelait de tristes souvenirs à trois personnes de notre petite caravane, qui avaient partagé les travaux et les fatigues de la précédente campagne, et qui ne sortirent de cette île déserte qu'après un séjour prolongé et de nombreuses privations. En arrivant sur la plage où *l'Uranie* avait été abandonnée, nous trouvâmes encore la coque de ce navire, des caronades enfoncées dans le sable, des caisses en fer, des débris de toutes sortes. Les vagues bouleversées par les tempêtes des hivers rigoureux de ces hautes latitudes avaient soulevé, par-dessus une petite chaîne de rochers, sa carcasse froissée. Là se dessinait l'emplacement qu'occupaient les naufragés, là se trouvait le lieu où leurs inquiétudes, bien souvent, durent rendre amères leurs réflexions, et, reportant mes regards sur *la Coquille*, qui paraissait au loin dans toute sa grâce nautique, je me disais : A peine venons-nous de quitter la France, notre ardeur est sans bornes comme nos illusions! quel sera l'écueil où viendra se briser cette machine flottante? Reverra-

t-elle le port? Une île déserte doit-elle être notre dernière demeure, ou bien l'estomac d'un cannibale sera-t-il notre tombeau?

En quittant le vaisseau dès trois heures du matin, nous espérions jouir d'un temps passable; mais bientôt des tourbillons de vent se déclarèrent, une pluie qui tomba par nappes serrées et sans discontinuer nous trempa complétement. En vain cherchâmes-nous un abri, une grotte sur ces longues plages uniformes, bordées de dunes sablonneuses. Rien ne put garantir des averses du ciel, et notre canot était à près de deux lieues du point où nous nous étions rendus pour chasser. Des milliers de canards étaient immobiles sur la grève, mais nos fusils, imbibés d'eau, ne purent jamais faire feu. Ce canard est celui que les Anglais nomment *racehorse* ou *cheval de course*, à cause de la grande rapidité avec laquelle il court sur le sable du rivage. Les ailes de cet oiseau sont impropres au vol; aussi s'éloigne-t-il peu de la mer, qui est son élément naturel.

Nous rétrogradâmes pour trouver un abri contre le déluge qui nous inondait. J'étais chargé, pour ma part, de divers animaux destinés à nos collections, et d'échantillons de roches dont le poids ne contribuait pas peu à m'accabler. Il me fallut jeter ce résultat de notre pénible course pour alléger ma marche : et qui sait si en Europe quelque savant, assis dans un large fauteuil, la tête enveloppée de fourrure, les pieds étendus près d'un feu vif et bien nourri, n'eût pas critiqué le choix, le format et la préparation de ces objets! Enfin nous rejoignîmes notre *Baleinière*. Les rameurs avaient dressé une tente avec la voile de l'embarcation; et nous nous empressâmes de gagner ce réduit protecteur. Nous étions aux Malouines, pendant l'été, et cependant un froid piquant se faisait sentir, l'eau avait macéré nos corps, et la faim nous ai-

guillonnait. Sur le soir la pluie cessa un instant; alors nos marins firent de grands feux avec les bruyères et les disposèrent en cercle, au milieu duquel nous nous plaçâmes. La fumée qui s'échappait de ces broussailles humides, tout en nous *boucanant*, nous séchait, et, pendant ce temps, un des nôtres faisait rôtir sur une baguette de fusil deux oies à demi plumées, que nous dévorâmes avec voracité. Bientôt la gaieté vint bannir le souvenir des contrariétés du jour, et nous roidir contre les petites tribulations assez ordinaires dans les voyages lointains. Nos lecteurs pourront prendre une idée de cette excursion dans la vignette qui leur est offerte, sous le titre d'une *halte de chasse* aux Malouines. Le soir nous nous rembarquâmes dans *la Baleinière*, mais le temps était décidément mauvais. Un ciel noir, chargé de vents, une mer grosse, notre embarcation qui portait mal la voile, nous rendirent les six lieues qui nous séparaient de la corvette excessivement pénibles; nous rejoignîmes nos compagnons dans la nuit, après avoir été plusieurs fois sur le point de chavirer.

*La Coquille* n'occupait plus le même mouillage, elle était venue chercher un abri dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux *Pingouins* et aux *Loups marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville au Port-Louis. Ce fut le lieu choisi pour faire les observations astronomiques. De ce moment chacun se livra aux recherches qui rentraient dans ses attributions, et dès le matin le navire devenait presque désert : les chasseurs se dispersaient sur ces terres inhabitées par l'homme, mais où vivent en liberté une prodigieuse quantité d'animaux de toutes sortes; et jamais ils ne revenaient sans qu'on ne fût obligé d'aller chercher le produit de leurs courses. Les oies, les huîtriers, les nigauds, les bécassines composaient les rations des matelots, et cette abondance ne

tarda pas à dégoûter ces derniers, qui, vers la fin de notre relâche, réclamèrent leurs vivres de mer, consistant en bœuf et en porc salés. Les îles Malouines sont vraiment une terre de promission pour ceux que le goût de la chasse entraîne. On n'a que l'embarras du choix des animaux qui ne s'éloignent que lorsqu'on est près de les toucher. La quantité d'oiseaux et de lapins qu'on tua pendant notre séjour fut énorme, et on y joignit encore plusieurs cochons sauvages et deux jeunes taureaux. Des oiseaux de proie, d'une confiance sans égale, venaient arracher le gibier des mains du chasseur, et ceux qui dans les premiers temps cachaient des oies ou des canards dans l'herbe pour les reprendre au retour, n'en trouvèrent jamais les moindres vestiges. Une buse bleue était remarquable par son effronterie, et sa grossière gloutonnerie. Quant aux *nigauds*, espèce de cormoran singulièrement multipliée, dont le nom indique assez la stupidité, on pouvait tuer tous les individus d'une troupe, un à un, sans que leurs compagnons prissent leur vol, et parussent avoir la conscience du danger auquel ils étaient exposés; pour les manchots, leur chair huileuse et dure les fit dédaigner, car lorsqu'ils se trouvent à terre, où ils se rendent toujours par milliers d'individus, ils ne savent ni fuir ni résister.

En allant visiter le Port-Louis, le premier pas que je fis sur la grève me plaça en face d'un tombeau : une ardoise servait d'inscription tumulaire et de mausolée à un pauvre marin anglais dont les cendres reposaient en paix à une aussi grande distance de sa patrie. Le silence de mort qui règne sur ces terres, interrompu seulement par les voix criardes de quelques oiseaux d'eau, un ciel nébuleux, un soleil sans force, des prairies rougeâtres, des montagnes de grès à teinte blanchâtre, des maisons en

brique dont il ne reste plus que des ruines, tout faisait naître des réflexions nombreuses sur cette terre antarctique, improductive et jetée aux bornes du monde. C'est en vain que Bougainville tenta d'y fonder une colonie française : après quelques années d'essai, au moment où ce navigateur, devenu depuis si célèbre, entrevoyait la prospérité de son établissement, il fallut satisfaire aux prétentions des Espagnols, et leur abandonner ce coin de terre qu'ils revendiquèrent comme une dépendance de l'Amérique, que leur concédèrent les successeurs de saint Pierre. Paresseux par habitude, inhabiles à vivre là où il n'y a pas de mine d'or, les Espagnols abandonnèrent bientôt ce coin de terre, plus fait pour être défriché par des hommes laborieux, actifs, et qui savent conquérir les fruits du sol avec persévérance et avec effort, tels que les Suisses. Dans ces dernières années, la république Argentine essaya de renouveler les projets de l'Espagne et d'occuper les îles Malouines afin d'enlever à tout autre peuple la possibilité de s'en emparer. Ces îles complétement stériles, incapables d'être cultivées, ne pourraient servir que de point militaire, destiné à commander le cap Horn et interrompre le commerce de la mer du Sud. C'était ce qui avait porté les Anglais à fonder le port Egmont sur l'île Falkland, la plus occidentale des Malouines, lorsque les Français s'établissaient à la *Soledad*, tant ces deux peuples sont divisés par une rivalité que leurs mœurs et des antipathies naturelles ne permettront jamais de faire disparaître complétement.

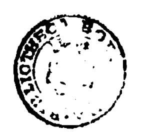
Près des ruines du Port-Louis, je cherchai un sol convenable pour confier à la terre les semences des plantes alimentaires, si utiles aux navigateurs qui viennent de battre la mer. Je comptais que mon espoir ne serait pas trahi, et que ceux qui trouveraient du cresson, du raifort, remercieraient



Établissements Français aux Iles Malouines.

*Voyage autour du Monde.*

*Publié par Furne et C^ie Paris.*



la main inconnue qui présentait à leurs malades des moyens simples de guérison ; mais le terrain artificiel que j'ensemençai me laissa peu d'espoir ; et lorsque nous partîmes, quelques germes apparaissaient seulement, et n'auront pas tardé sans doute à être détruits par les animaux.

Le 30, je quittai la corvette avec M. d'Urville, pour visiter la chaîne montagneuse qui s'étend au midi du Havre-Duperrey, et que Pernetty a nommée les *Monuments*. La plaine qui y conduit, couverte de bruyère, était incendiée, et brûlait à la surface depuis trois jours, parce que nos marins, après avoir allumé de grands feux à la manière des sauvages, ne s'étaient pas donné la peine de les éteindre. Ce sol tourbeux, charbonné, et d'où s'élevaient des tourbillons de fumée, contrastait avec l'épaisse couche d'herbe étendue à une grande distance sur cette région de l'île, et les graminées verdoyantes et baignées à leur pied étaient desséchées et rôties à leur sommet, ce qui donnait une teinte uniformément rougeâtre à toute la campagne. Les montagnes que nous allions visiter apparaissaient dans une nudité repoussante. Le grès blanc qui les compose en entier n'était caché que dans certains endroits où des agames dessinaient quelques écharpes fraîches et vertes. Les versants prolongés et roides que nous gravîmes sans efforts, présentaient de temps à autre des ravins comblés par des blocs froissés et triturés, sous lesquels on entendait murmurer des sources. Les fougères et les nassauvies envoyaient jusque-là quelques colonies gazonnantes, mais leurs efforts n'avaient point encore pu envahir ces roches éboulées.

La chaîne dont je parle se dirige de l'est à l'ouest : elle n'est interrompue que par deux bras des *baies de l'Huile* et *Choiseul*, qui s'avancent très-avant dans l'intérieur de l'île. Les crêtes de ces montagnes, hautes d'environ 300 toises, usées par le temps et par des catastrophes, sont couvertes de pans

immenses de grès quartzeux, représentant des cubes ou des tables d'un grand volume, dont les assises imitent à s'y méprendre des restes d'édifices humains. A un ou deux milles, en effet, ces monceaux de grès rappellent, à faire illusion, les vieux châteaux ruinés qui couronnent les collines escarpées du Dauphiné, ou les couvents à demi détruits que les religieux perchaient dans des endroits peu accessibles, dans les siècles de la féodalité. Ces strates de grès et de quartz sont placées avec une symétrie et une régularité telles, qu'on doit supposer que ce n'est que par des causes puissantes, à la suite de vastes irruptions d'eau, que leur parallélisme a été détruit sur certains points, et que des éboulements considérables se sont formés sur d'autres. Du sommet de cette première chaîne on domine les montagnes qui constituent une seconde rangée dans la même direction. La vallée qui les sépare ressemble à une grande route couverte de petites pierres brisées; mais il nous fallut près d'une demi-heure pour la traverser, et notre marche était extrêmement difficile sur les blocs énormes tassés pêle-mêle qui la remplissaient, et sur les arêtes vives desquels il fallait poser les pieds. C'étaient ces masses démesurément grosses, qui du sommet de la montagne nous semblaient des cailloux roulés, tassés au fond de la gorge, et sous ces rochers murmuraient d'abondantes sources, et se dessinaient çà et là des touffes vertes de fougères, imitant des oasis au milieu d'un désert. Tout, dans cette vallée, était l'image la plus parfaite du chaos; tout fait présumer que la mer a longtemps séjourné dans son bassin, après en avoir usé les parois.

Les végétaux des plaines se retrouvent sur ces montagnes peu élevées, et ce sont surtout les singuliers bolax, ou gommiers, le jonc à grandes fleurs, la gunnère de Magellanie. Le plateau est recouvert d'une épaisse couche de tourbe, au milieu de laquelle sont creusés des puits naturels, que rem-

plissent les averses pluviales. Les rochers, nus et battus des vents, sont tapissés de lichens fruticuleux, qui imitent, par leurs ramifications nombreuses, un petit arbuste. C'est l'usnée mélaxanthe que sa teinte jaunâtre, ses tiges annelées de brun et ses scutelles d'un noir profond, son habitation sur ces escarpements exposés aux tempêtes australes, rendent intéressante aux botanophiles. De la grêle, de la neige et de la pluie nous forcèrent à chercher un refuge dans des anfractuosités de la montagne; mais quelques heures suffirent pour apporter des changements dans cette température éminemment variable, et le soleil, qui brilla un instant, éclaira la surface de la Soledad. Notre vue se portait au loin sur la pleine mer, où des cétacés n'apparaissaient que comme un point noir sur sa nappe d'azur. La surface de l'île était dominée au centre par le mont Chatellux, point culminant, d'où s'irradiait une foule de petites chaînes, se dirigeant en tout sens, et entre lesquelles serpentaient des bras de mer, des ruisseaux, ou qu'interceptaient des lacs d'eau salée. Les prairies, avec leur teinte rougeâtre, le ciel, presque toujours chargé de vapeurs, un jour terne et décoloré, des vents pleins de violence, donnaient à cette scène un aspect lugubre et sauvage. Quelques troupes de chevaux galopant en liberté dans des pâturages sans enclos, ou des taureaux et des génisses, fuyant le voisinage des côtes, apportaient seuls quelque diversion à l'abandon et à la solitude de cette terre.

En rejoignant au soir *la Coquille*, nous rencontrâmes sur la grève M. Roland, notre maître canonnier. Sa chasse avait été heureuse, car il avait tué un taureau et deux porcs. Le premier pesait, tout dépouillé, cent soixante-dix-sept, et ces derniers vingt kilogrammes. Les cochons n'ont pour se nourrir que les racines sucrées et les baies d'empetrum, aussi leur chair est-elle maigre, et sans analogie pour la saveur avec celle des espèces domestiques d'Europe.

Depuis plusieurs jours je désirais visiter les îles aux loups marins et aux pingouins, qui sont placées au milieu de la baie de Soledad. La surface rase et sans le moindre arbuste des Malouines fatigue par sa monotonie. Il n'en est pas de même de ces deux petits îlots, entièrement recouverts de hautes graminées, dont les tiges pressées imitent des bois taillis qui trompèrent plus d'un navigateur, et les compagnons mêmes de Bougainville, lorsqu'ils vinrent s'établir dans ces climats. Ces gramens, à port de palmiers, sont désignés par Pernetty, dans la relation de son voyage, sous le nom de *glayeuls*. On ne les observe point sur la grande terre; ils forment des fourrées épaisses qui protégent les phoques à l'époque des amours, et les cavernes innombrables des manchots qui y vivent en république.

Quel être singulier que le manchot, dont l'existence tient et de l'oiseau et du poisson ! Ses ailes rudimentaires, ses moignons disposés en rames, s'opposent à ce qu'il puisse voler. Ses plumes soyeuses imitant des poils qu'un enduit huileux et vernissé recouvre, protégent les chairs de la macération, qui résulterait d'un long séjour dans l'eau. Ses jambes, placées très-en arrière du corps, le forcent à se tenir et à marcher droit. C'est par milliers d'individus que les manchots parcourent les grèves, où leurs deux couleurs tranchées, le noir et le blanc, les font ressembler à une procession de pénitents provençaux. Autant leur démarche est gênée sur le sol et leur allure grotesque, autant ces oiseaux-poissons nagent avec prestesse, et se plaisent au sein des mers, où ils séjournent une grande partie de l'année. Les marins leur donnèrent le nom de *pingouin*, par la ressemblance qu'ils ont avec les pingouins de l'hémisphère boréal.

L'espèce d'oiseau qui nous occupe est connue sous le nom de *manchot à lunettes*, parce que les côtés de la tête sont occupés par deux cercles blancs qui enveloppent les yeux. Les

pêcheurs de phoques l'appellent *jack-ass*, d'après l'analogie de son cri avec le braiement d'un âne, et les Espagnols *paxaros-niño*, ou oiseau-enfant. Il n'y a presque point de relations de voyages qui ne mentionnent ce manchot, très-anciennement connu, et que l'on trouve aussi au cap de Bonne-Espérance, au sud de la terre de Diémen, et sur toutes les îles placées près les limites du pôle austral, telles que la Désolation, Macquarie, aussi bien que sur l'extrémité méridionale de l'Amérique, aux Orcades du sud comme à la Nouvelle-Shetland. Partout les rivages en sont peuplés: les innombrables légions stupides de manchots, pressées, inactives, couvrent les grèves, et forment de longues files, de l'ensemble le plus bizarre. *A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfants de chœur en camail*, dit le bénédictin Pernetty. La démarche de ces oiseaux, naturellement gênée par le défaut d'équilibre, s'oppose, lorsqu'ils veulent éviter le danger qui les presse, à ce qu'ils puissent fuir sans tomber cent fois. C'est alors qu'on les voit culbuter, se relever pour retomber, et qu'ils sont réduits à employer leurs ailes informes comme un point d'appui qui aide à leur reptation plutôt qu'à leur marche. Parvenus à la mer, ils s'y précipitent, mais là ils se trouvent dans leur véritable élément. Autant leur allure est disgracieuse et peu adaptée à la marche sur la terre, autant ils savent plonger avec aisance, nager avec prestesse, s'élancer par bonds, et c'est alors qu'ils semblent, par leur assurance, défier l'ennemi qui leur paraissait si dangereux quelques instants auparavant. La stupidité de ces oiseaux est telle, que les matelots en massacraient un grand nombre, sans que ceux qui se trouvaient à leur côté parussent éprouver la moindre crainte. Leur défiance ne leur vint qu'après des scènes répétées de destruction. C'était avec des bâtons qu'on les frappait impitoyablement, et qu'on tua beaucoup de ces animaux, sans

but et sans utilité. La vie est cependant chez eux très-tenace, et j'en ai vu fort souvent qui semblaient assommés, et qui ne donnaient aucun signe de vie pendant plus de dix minutes, se ranimer peu à peu, et fuir le sort qui leur était réservé. Surpris dans leur course gênée, les manchots ne cherchent pas toujours à éviter le péril qui les menace. Ils s'arrêtent parfois, essaient de l'affronter, et, avec leur bec fort et robuste, cherchent, en s'élançant sur leur injuste oppresseur, à lui rendre blessure pour blessure.

Soit que les manchots aient à redouter des ennemis dans les animaux qui vivent sur les Malouines, tels que le chien antarctique entre autres, soit que les côtes schisteuses de la grande terre ne leur conviennent point, il est de fait que ce n'est que sur les îlots couverts de gramens qu'ils établissent leurs terriers. Ils pratiquent des sentiers à travers ces forêts herbacées, sentiers bien battus, qui permettent leurs communications avec la mer; leurs galeries souterraines sont percées dans un sol si meuble, qu'il m'arriva fréquemment d'enfoncer en marchant sur leur voûte, et d'être mordu avec force par l'oiseau couché sur son nid, et inquiet d'une visite aussi inattendue qu'inopinée. Quelques femelles couvaient encore pendant mon séjour sur ces îles, et rien ne pouvait les distraire de leurs fonctions maternelles. J'aimais à épier les soins qu'elles prenaient de leur progéniture, et leur attention n'était point distraite par la mienne, car elles se bornaient à quelque mouvement de tête en apparence ridicule. Lorsque les jeunes manchots sont élevés, et par conséquent capables de prendre la mer, la famille entière abandonne sa demeure terrestre et va vivre dans l'Océan, pendant six mois de l'année, pour accomplir ainsi les vues admirables de cette nature si féconde et si incompréhensible. Le cri de ces oiseaux est un braiement analogue à celui de l'âne, tellement ressemblant, surtout à l'instant où le soleil

se couche, que l'illusion est complète. Souvent, dans les belles soirées d'été des Malouines, si rares au reste, au moment où le crépuscule s'épaississait sur l'horizon, tous les manchots poussaient ensemble des cris sourds et continuels, de manière qu'à une certaine distance on croyait entendre le mélange de voix et l'agitation sourde d'une masse de peuple assemblé dans une fête publique, et dont l'atmosphère porte au loin, dans le calme, les sons confus et mélangés.

La chair de ces oiseaux est noire, très-compacte et indigeste : une huile épaisse l'entoure, et la peau est tellement dense qu'il faut écorcher l'animal avant de le faire cuire; cependant les marins, que la vie dure et agitée de la mer rend si inconstants dans leurs goûts, trouvaient cet aliment assez bon et en mangeaient quelquefois.

Il paraît que les manchots quittent les îles Malouines vers le 20 avril, et qu'ils y retournent dans le mois d'octobre.

Lorsque la chimère d'un continent austral occupait même les meilleurs esprits, tous les voyageurs qui s'avançaient, dans ce qu'on appelait alors *la Magellanique*, eurent occasion de parler des manchots, et tous, frappés d'étonnement à la vue de ces êtres alors aussi fantastiques, que de nos jours le parut l'ornitorhynque de la Nouvelle-Hollande, les décrivirent avec complaisance. C'est ainsi qu'ils n'échappèrent point à Magellan, à Garcie de Loaisa (1525), à Alphonse de Camargo (1539), à François Drake (1577), qui leur imposa le nom de pinguoin à cause de leur graisse huileuse; à Thomas Cavendish (1586), à Richard Hawkins (1593), qui prétendit que pinguoin venait du gallois, *pen*, tête, et *gwin*, blanche; à Sebald de Wert (1600), à François Cauche (1651), à Narborough (1670), enfin à Sharp (1680). Mais leur histoire ne fut dégagée des fables qui la défiguraient que lors des voyages de Cateret, Byron, Wallis, Pernetty, Bougainville, Pagès, Cook, Forster et Fleurieu.

On rencontre encore deux autres sortes de manchots, dont les habitudes solitaires contrastent avec la sociabilité de l'espèce précédente. Le plus robuste de taille est le roi des pingouins des navigateurs anglais, que sa cravate dorée, encadrée de noir de velours, fait distinguer de très-loin; et la seconde est le gorfou sauteur, auquel deux huppes élégantes, d'un jaune vif, dressées sur le front, prêtent un air de coquetterie.

Les Malouines se trouvent placées à 75 lieues de la terre des états et à 140 du cap de Horn. Les deux îles, qui composent ce groupe, sont traversées par un étroit canal auquel les Espagnols ont imposé le nom de San-Carlos. Occupant 51 degrés de latitude australe, elles sont par conséquent soumises aux influences d'une climature rigoureuse. Lorsque Bougainville y transporta des familles canadiennes et résolut d'y former un établissement, il crut devoir les nommer *Malouines*, parce qu'il les regardait comme n'ayant été bien explorées, dans l'intervalle de 1700 à 1708, que par les intrépides Bretons dont Saint-Malo arma pendant longtemps les aventureux corsaires. Il donna le nom de *Conti* à l'île la plus orientale, que les Espagnols connaissent sous celui de *Soledad*. C'est sans contredit aux navigateurs anglais Davis et Cavendish que l'on en doit la première mention; car ils les aperçurent en 1592, et les cartes du temps les désignent même sous le nom d'*îles méridionales de Davis*. Plus tard Richard Hawkins n'en vit que les côtes boréales qu'il dédia à sa fille, et d'autres disent à la reine Élisabeth, sous le nom d'*Hawkins's mainden-land*, ou de terre de la vierge d'Hawkins. En 1689, Strong parcourut l'île la plus sud, qu'il nomma *Falkland*. Depuis ces anciennes époques, ces terres ont été visitées par un grand nombre de voyageurs de toutes les nations, et leur destination principale semble être de fournir aujourd'hui une relâche aux

navires expédiés pour la pêche de la baleine et la chasse des phoques.

L'étendue des Malouines est d'environ 40 lieues en longueur, et leur relief a cela de remarquable, d'être composé de montagnes peu élevées, le plus ordinairement dénudées, ou de prairies tourbeuses et humides, couvertes de pelouses épaisses dues à des graminées, à des mousses et à de petites fougères. Leur surface ne supporte aucun arbre : elles sont complétement démunies de bois, et ceux qu'on a cherché à y planter n'ont même pu y croître. Leurs collines et les vallons qu'elles encaissent, les rivières poissonneuses qui y serpentent, les marais et les étangs qui découpent le terrain, de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux redevenus sauvages, un gibier abondant, concourent à rendre ces îles intéressantes sous les triples rapports de colonisations temporaires, de productions naturelles et des avantages qu'elles présentent aux navigateurs, comme point de ravitaillement avant de franchir le cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud.

Le précis historique des circonstances qui portèrent Bougainville à vouloir établir une colonie sur ces îles désertes se trouve au commencement de la relation du voyage autour du monde de ce marin justement célèbre, et le bénédictin dom Pernetty, aumônier des nouveaux colons, nous a lui-même laissé deux volumes d'observations, superficielles sans doute, mais dont les détails sont cependant d'une grande exactitude. Le port Egmont reçut une colonie d'Anglais peu de temps après que les Français se furent installés à la Soledad. Ce n'étaient point des établissements destinés à devenir florissants, c'étaient plutôt des campements de pêcheurs, et des points de ravitaillement pour les corsaires français ou anglais qui croisaient alors avec succès sur les côtes d'Amérique, et qui portaient les plus grands

préjudices au commerce espagnol, à cette époque dispensateur de l'or du Nouveau-Monde. La cour d'Espagne ne se méprit point sur le but caché de ce voisinage devenu inquiétant; elle réclama les Malouines comme une dépendance naturelle de la Magellanie, qu'on ne pouvait lui contester, et fit écouter ses plaintes, car elle était alors influente dans la balance de l'Europe. On dut renoncer à Versailles et à Windsor aux deux établissements que ces gouvernements avaient favorisés dans des temps d'hostilités, et qui blessaient une puissance devenue amie.

Sur une terre improductive, où nul arbre ne s'élève, où nulle culture ne saurait alimenter les colons; sous un ciel nébuleux qui sévit pendant une grande partie de l'année, où les approvisionnements devaient être apportés de la mère-patrie, les Espagnols, possesseurs d'un tiers du globe, des contrées les plus fertiles, ne pouvaient ni ne voulaient y séjourner d'une manière permanente. Satisfaits d'avoir expulsé leurs rivaux, ils se retirèrent en abandonnant les Malouines à l'isolement auquel elles semblent pour longtemps encore condamnées. Ce n'est pas que la nouvelle république de la Plata n'ait eu, en 1825, la velléité d'en reprendre possession; mais des tentatives incomplètes et sans résultat ne suffisent point pour remplir le but qu'elle pourrait se proposer dans des temps plus prospères, et lorsque son administration intérieure sera consolidée et à l'abri des secousses qui jusqu'à ce jour en ont enrayé les rouages.

La position des Malouines est surtout heureuse comme centre de pêcheries. C'est à ce titre que les baleiniers les fréquentent pour y poursuivre les grands cétacés communs dans les mers qui les baignent. Pendant longtemps aussi elles furent le rendez-vous des chasseurs de phoques, qui eurent bientôt détruit le plus grand nombre de ces amphibies si précieux et si utiles par les ressources que les arts en

retirent. La chasse des phoques est à peu près inconnue en France, et les détails que nous allons fournir seront neufs pour le lecteur, bien qu'ils soient vulgaires chez les peuples commerçants par excellence, tels que les Anglais et les Américains. Ces derniers, dont le génie est exclusivement dirigé vers les spéculations, ont en grande estime Hennerick, surnommé le *Cook* de l'Amérique, pour avoir tracé à ses compatriotes la route qui les a conduits à une nouvelle source de fortune. Ce marin, par une singulière destinée, a succombé aux îles Sandwick, comme le grand navigateur d'Albion, il fut coupé en deux par le boulet d'un vaisseau des États-Unis qui voulait lui rendre hommage en le saluant de son artillerie.

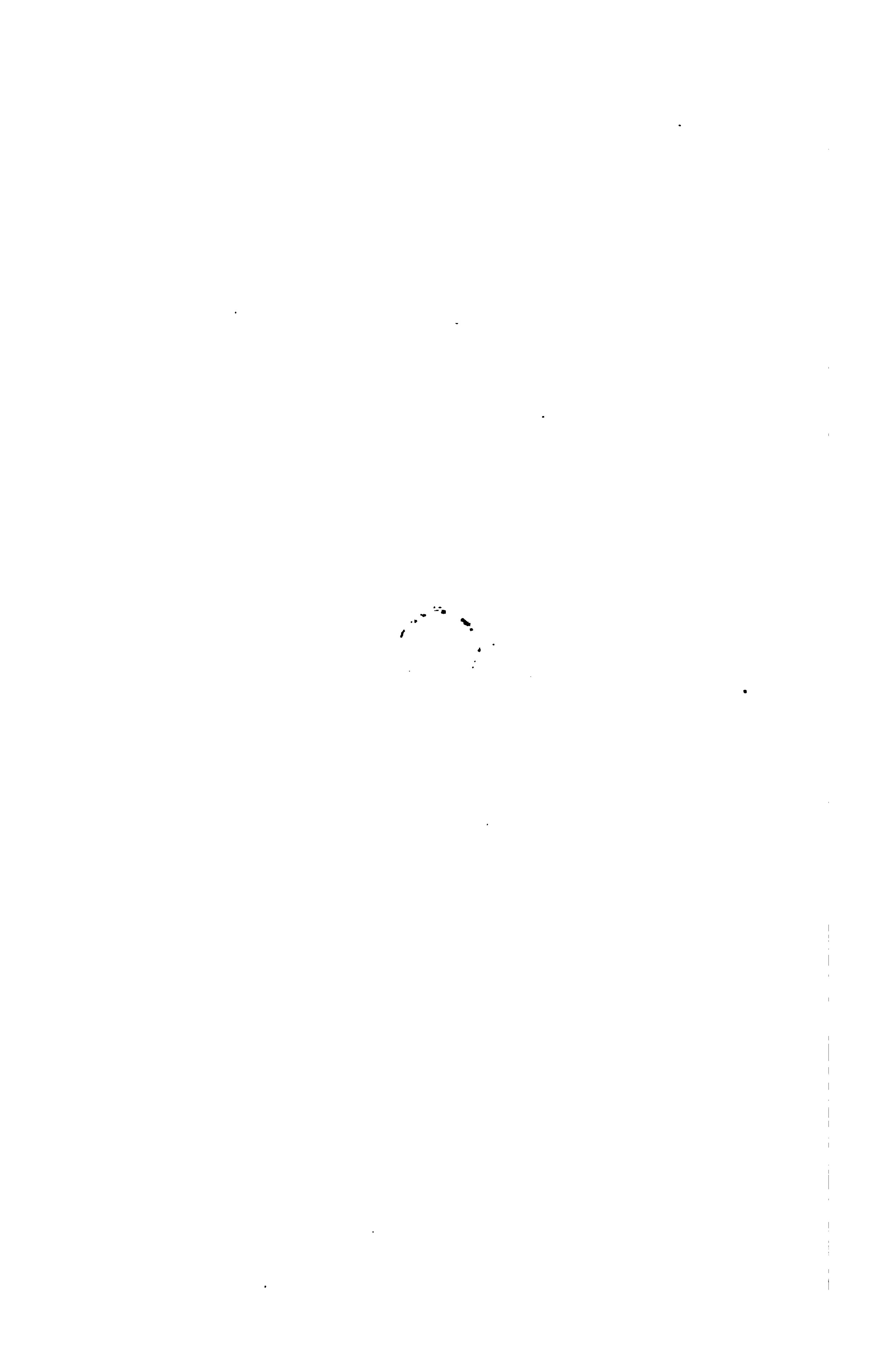
Habitants naturels des confins du monde, les phoques ne sont nulle part plus abondants, nulle part en troupes aussi considérables, que sur les côtes sauvages qu'envahissent les glaces du pôle austral. Leurs tribus s'y multipliaient en paix depuis des siècles; mais les progrès de la navigation, en faisant éclore les entreprises les plus hardies, n'ont pas peu contribué, dans ces trente dernières années, à porter parmi elles une rapide diminution, et les phoques, de plus en plus repoussés des zones tempérées où ils vivaient anciennement, sont forcés aujourd'hui de chercher un refuge sur les îlots les plus âpres du globe. Ce n'est pas que ces animaux soient complétement expulsés des côtes du Chili, du Pérou et de la Californie, qu'on ne les trouve dans la Méditerranée aussi bien que dans l'Océan indien; mais, dans ces mers, ils ne vivent qu'appariés ou par individus solitaires qu'on dédaigne de poursuivre, car les faibles gains que leur chasse procurerait seraient loin de compenser les frais des armateurs. Les phoques de l'hémisphère du Nord n'ont aucune analogie avec ceux de l'hémisphère Sud, et c'est bien à tort qu'on a cherché à les comparer, tant il est vrai

que les noms de *loups*, de *chats marins*, de *lions de mer*, qu'on a donnés à toutes ces espèces, ont singulièrement contribué à rendre inintelligibles les descriptions des voyageurs. Les îles Malouines, dont les rivages se peuplaient de phoques dans certains temps de l'année, ont été rapidement épuisées, car les amphibies qu'on y rencontre encore sont en petit nombre, et les restes de ceux qui échappèrent à des massacres régularisés par l'homme.

Les Anglais et les Américains de l'Union arment chaque année plus de soixante navires pour chasser les phoques. On se dirigea d'abord sur les côtes de Magellanie, des Malouines, de la Nouvelle-Zélande et du sud de l'Australie. Ces contrées ne fournissant plus à des expéditions fructueuses, il fallut s'élancer dans les parages les moins fréquentés, et c'est ainsi que les Shetland méridionales, dont la découverte est attribuée à Smith, étaient connues depuis plusieurs années par des chasseurs de phoques qui s'y rendaient en secret, et que Powel et Weddell, tout en dirigeant avec succès leurs entreprises lucratives, ajoutèrent des notions d'un haut intérêt sur ces terres antarctiques qu'ils explorèrent dans un but principalement commercial.

Les spéculations, dirigées exclusivement vers la chasse des phoques, exigent des vaisseaux solidement construits et du port d'environ trois cents tonneaux. Tout y est installé avec la plus grande économie. Par cette raison les fonds du navire sont doublés en bois : l'armement se compose de barriques pour mettre l'huile, de six yoles armées comme pour la pêche de la baleine, et d'un petit bâtiment de quarante tonneaux, mis en botte, à bord, et monté aux îles destinées à servir de théâtre à la chasse. L'équipage compte au plus vingt-trois hommes, et on estime à 130,000 francs la mise dehors par campagne ordinaire. Les marins qui se livrent à ces entreprises ont généralement pour habitude

*Le Phoque à trompe.* Phoca proboscidea *Péron.*



d'explorer divers lieux successivement, ou de se fixer sur un point d'une terre, et de faire des battues nombreuses aux environs. Ainsi, il est assez d'usage qu'un bâtiment soit mouillé dans un havre sûr, que ses agrès soient débarqués et abrités, et que les fourneaux destinés à la fonte de la graisse soient placés sur la grève. Tandis que le navire principal est ainsi dégréé, le petit bâtiment très-léger est armé de la moitié environ de l'équipage, pour faire le tour des terres voisines, en expédiant ses embarcations lorsqu'il voit des phoques sur les rivages, ou laissant çà et là des hommes destinés à épier ceux qui sortent de la mer. Sa cargaison totale se compose d'environ deux cents phoques coupés par gros morceaux, et qui peuvent fournir quatre-vingts à cent barils d'huile, chaque baril contenant environ cent vingt litres, et valant à peu près 80 francs. Arrivé au port où est mouillé le grand vaisseau, les chairs coupées par morceaux sont transportées sur le rivage pour être fondues dans les fourneaux qu'on y a établis. Les fibres musculaires qui restent comme résidu sont employées à alimenter le feu. Les marins ont pour solde une part dans le bénéfice, et chacun d'eux se trouve ainsi intéressé au succès de l'entreprise. La campagne dure quelquefois trois années, au milieu des dangers de toutes sortes et de privations inouies. Les capitaines ont pour habitude de jeter quelques hommes sur une île, pour qu'ils y séjournent toute une saison, et vont souvent à deux cents lieues plus loin en semer dans le même but quelques autres. C'est ce qui rend compte de ce nombre assez considérable d'Européens qui ont vécu pendant plusieurs années sur des terres désertes, par suite du naufrage du bâtiment qui devait les reprendre à une époque déterminée, et que d'autres retirent de leur cruel abandon en les ramenant dans leur patrie.

Les chasseurs qui fréquentent la mer du Sud reconnais-

sent trois espèces, plus particulièrement l'objet de leurs armements. On ne retire de la première qu'une huile destinée à l'éclairage ou à des préparations grossières, qui s'importe en Europe; c'est le lion marin d'Anson, l'éléphant de mer des Anglais, ou le phoque à trompe des naturalistes. La deuxième, recherchée pour sa peau avec laquelle on confectionne d'excellents cuirs, est le *phoque à crin*, ou l'otarie molosse dont j'ai publié une figure dans la partie zoologique du voyage *la Coquille*. La troisième, qui donne ce précieux pelage dont l'éclat, la douceur soyeuse, égalent celui de la loutre, et que les Chinois prisent beaucoup, est le *phoque à fourrure*, ou l'ours marin de Forster. Cependant, sous ce dernier nom, il paraît que les Anglais et les Américains confondent plusieurs espèces inconnues des naturalistes et bien distinctes. Ainsi, suivant eux, le *phoque à fourrure* de la Patagonie a une bosse derrière la tête, celui de la Californie a une très-grande taille, le *upland seal*, ou phoque du haut de la terre, est petit et habite exclusivement les îles Macquarie et Penantipodes, enfin, celui du sud de la Nouvelle-Zélande paraît avoir des caractères distincts. C'est en mai, juin, juillet, et une partie d'août, que les *phoques à fourrure* fréquentent la terre. Ils y reviennent encore en novembre, décembre et janvier, époque à laquelle les femelles mettent bas. Les petits tettent l'espace de cinq ou six mois. Un fait notoire est l'usage constant qu'ont ces amphibies de se lester en quelque sorte avec des cailloux, dont ils se chargent l'estomac pour aller à l'eau, et qu'ils revomissent en revenant au rivage.

Le climat des îles Malouines est marqué par des changements assez brusques de la température de l'air, et, bien que les froids soient modérés, les vents violents de l'ouest qui y soufflent et des pluies fréquentes, font que les deux seules saisons qui y règnent, l'hiver et l'été, sont peu dis-

tinctes. Notre séjour, en décembre, correspond au mois de juin de notre hémisphère, et cependant des froids piquants se faisaient sentir le soir et le matin, et la neige n'était point encore fondue sur les sommets des montagnes de l'intérieur. Tant que dura notre relâche, nous n'eûmes point un jour complétement serein. Lorsque le soleil brillait avec le plus de splendeur, des nuages chargés apparaissaient bientôt pour se résoudre en grains qui se partageaient l'horizon. Bien des fois j'ai vu des collines rocailleuses, voisines de la mer, dorées par les rayons du soleil couchant, tandis qu'à quelques pas des nuées noires laissaient précipiter des torrents d'eau, tout en resserrant leurs ondées à un étroit espace.

Bougainville se louait beaucoup des Malouines sous le rapport de la salubrité. Notre séjour a été de trop courte durée pour que nous ayons à infirmer ou à valider cette opinion, car nous en partîmes sans avoir de malades parmi les gens de l'équipage. Cependant des bancs épais de limon bourbeux encombrent les approches de plusieurs points de la baie, et surtout les rivages de l'île aux *Loups-Marins*. Cette vase, à laquelle se joignent des myriades de mollusques en putréfaction, et les épaisses couches de fucus pyrifères en décomposition, exhalent une odeur d'une horrible fétidité, et tout autorise à penser que les miasmes qui s'en dégagent auraient les résultats les plus fâcheux sur des colons qui seraient soumis à leur influence par un séjour constant. Ces changements subits de la température devraient encore y faire éclore les affections inflammatoires de la poitrine, et des phlegmasies variées et intenses.

Dans les contrées que l'homme n'anime pas de sa présence, le voyageur se trouve réduit à présenter les détails techniques des sciences qu'il appelle à son secours pour peindre le sol où ses pas errèrent à l'aventure. Ses recherches,

consacrées aux êtres qui peuplent ces régions dédaignées par le dominateur de la création entière, quoique graves et sèches en apparence, offrent cependant un charme de toutes les circonstances et de tous les temps.

L'ossature de la Soledad est formée par un terrain de schiste feuilleté, de la nature de la phyllade, qui supporte un grès blanc, à grains très-fins, constituant sans partage toutes les chaînes montagneuses, et dans ces schistes sont enclavés des débris fossiles de spirifères. Le sol proprement dit se trouve réduit à une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbes. C'est ce que Bougainville, qui aimait à se faire illusion, nommait si improprement *terre franche*, ou *arable*. Or, Forster et Cook, en décrivant la nature des roches du *Havre de Noël*, de la *Terre-des-États*, nous indiquent la même composition minéralogique, et il en résulte cette preuve palpable que les Malouines, de même que tous les îlots morcelés à l'extrémité de la Magellanie, ont formé un tout qui a été violemment séparé de l'Amérique par quelque grande catastrophe de la nature. La pierre à chaux ne s'offre que sous formes de fragments arrondis, dont l'origine est due à des polypiers qui encroûtent les rochers dans plusieurs points des baies. Les deux sortes de tourbes qui se partagent toute la surface du sol sont, ou une terre de bruyère sèche formée par la décomposition des radicules des empetrum et de vaccinium des coteaux, tandis que la seconde, due à la décomposition des mousses, des fougères, est grasse et marécageuse : la vraie terre végétale n'existe nulle part.

La végétation des Malouines est on ne peut plus intéressante pour le botaniste, sans doute ; mais les caractères qui la distinguent ont aussi, pour les yeux les plus étrangers aux mystères de Flore, une nouveauté dont on aime à se rendre compte. Sous le ciel de la France, en effet, nos

prairies émaillées, nos peupliers reflétant leur mobile feuillage sur des eaux paisibles, des bois de haute futaie dont le chêne ou le hêtre sont les robustes enfants, ont créé un type de l'Europe tempérée auquel nous rapportons toutes nos idées conventionnelles sur les paysages. Au Brésil, cette nature est grandiose. Ce sont de larges masses verdoyantes, entassant plantes sur plantes, fleurs sur fleurs; c'est, en un mot, un océan de feuillage qui ne se dépouille jamais, tout en prenant des proportions viriles et majestueuses, et rarement les formes humbles et humiles des herbes. Aux Malouines la scène est tout autre : d'immenses prairies semblent avoir été tondues au ciseau, pas un végétal ne s'élève audessus de son voisin; ils se pressent, ils s'enlacent; mais il faut chercher chacun d'eux, et les fleurs se cachent sous les feuilles, comme si elles avaient appris à redouter l'impétuosité des vents de ces régions, et toutes ces herbes forment un lacis serré et inextricable, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Le grand gramen, nommé *fétuque* en éventail, qui couvre l'îlot aux Pinguoins, fait seul exception à cette tendance générale vers des formes rabougries, ainsi que quelques petites bruyères et le chiliotrique à feuilles de romarin qui tapissent les coteaux. Certaines espèces vulgaires de l'Europe pullulent sur la Soledad, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment elles se retrouvent dans les deux hémisphères, séparées de toute la largeur de la zone torride.

Cent vingt plantes composent donc à peu près le monde végétal des Malouines. Elles ont été soigneusement décrites dans ces dernières années, et il serait assez fastidieux pour le lecteur de lui citer des noms qui n'auraient aucune influence sur son souvenir. Seulement je me bornerai à rappeler quelques-unes de celles que des propriétés, vraies ou fausses, recommandent à l'attention générale. On ne saurait trop

s'étonner de ce que les Malouines ne produisent aucun fruit comestible de quelque grosseur. Le seul qui ait une saveur assez agréable est le lucet que produit un arbousier rampant, et que les oiseaux, de même que les cochons sauvages, recherchent avec convoitise. Les vaisseaux, dont les équipages seraient affectés de scorbut, pourraient tirer d'utiles secours de l'ache sauvage qui végète dans les sables, ou de l'oxalide à fleurs blanches dont l'acidité mitigée remplacerait efficacement celle de l'oseille. Les tiges dépouillées des fétuques, préparées en salade, sont un aliment sucré qui n'est pas sans agrément, et les tiges du baccharis de Magellanie pourraient, par leur légère amarescence, remplacer le buis et le houblon dans la confection de la bière. Introduites dans nos parterres, la calcéolaire, la violette jaune et le perdicium à fleurs suaves, feraient les délices de nos florimanes. Mais, de tous les végétaux des Malouines, le bolax est peut-être le plus singulier : qu'on se figure, en effet, une agglomération de tiges serrées, pressées à se toucher, toutes égales, s'élevant sur le sol en demi-sphère régulière, et l'on n'aura encore qu'une image imparfaite du développement uniforme que le végétal acquiert. Pernetty lui donne le nom de *gommier*, parce qu'il en suinte au temps de la floraison une gomme-résine assez analogue à celle de l'opopanax.

Sur ces terres incultes les animaux n'ont d'autres ennemis que les navigateurs qui y séjournent passagèrement. Leurs espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles, et plusieurs d'entre elles n'ont même point appris à fuir les dangers qui les entourent ; car il n'est pas rare de toucher avec la main des volatiles dont la confiance, ou ce que certains navigateurs ont nommé stupidité, rappelle l'âge d'or de la création. Cette inexpérience des animaux par rapport à l'homme n'est peut-être pas la physionomie la moins neuve des contrées inhabitées qui nous occupent. Leurs plages schisteuses, noirâtres,

fourmillent d'oiseaux qui y digèrent paisiblement et dans une immobilité parfaite les poissons qu'ils ont pêchés dans le jour. Des tribus entières de palmipèdes nagent en tout sens sur la surface des baies et des étangs; des huîtriers guettent le moment où les mollusques entr'ouvrent les valves de leurs coquilles pour y enfoncer leur bec façonné en lame de couteau, en arracher l'animal imprudent, et paraissent absorbés par le besoin de nourriture qui les affame sans cesse. Là, des mouettes simulent dans l'air des nuées mouvantes, tant elles aiment à se réunir pour tourbillonner en essaims pressés. Plus loin, de vastes surfaces de rochers disparaissent sous des couches de fiente que depuis des siècles y déposent sans cesse les oiseaux qui les fréquentent. Tout est animé, plein de vie, lorsqu'on se rend compte des mœurs des animaux qui habitent ces terres en apparence désolées, et dont la solitude n'est véritablement sentie que par l'homme habitué à se considérer comme le seul être privilégié par la nature.

Les quadrupèdes qu'on trouve aujourd'hui sur les Malouines sont des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins qu'y portèrent autrefois les Espagnols. Malgré les chasses actives des baleiniers, leur multiplication n'a point été entravée; mais les seuls mammifères véritablement indigènes sont les phoques et les dauphins, et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur et misérable, sans cesse à l'affût pour saisir une proie, et obligé le plus souvent de parcourir les rivages pour y découvrir quelques débris rejetés par les flots. Si les oiseaux inoffensifs sont nombreux, cela tient sans doute à l'instinct conservateur qui leur fut donné; car les vautours et les buses se sont multipliés dans des proportions aussi fortes, et témoignent une gloutonnerie et une aveugle confiance qui annoncent une audace rare, ou une stupidité peu commune. Que de fois ces oiseaux rapaces vinrent à quelque pas de moi braver la mort pour enlever mes collections de la

journée ! Les espèces terrestres sont réduites à un très-petit nombre. Parmi elles, la plus remarquable est l'*oiseau-rouge* que les naturalistes nomment *étourneau des terres magellaniques*, qu'on rencontre dans les pampas du Paraguay, comme sur la Terre-de-Feu, au Chili, de même qu'au Pérou. Les autres passereaux n'ont que des livrées sombres et sans couleurs. Les sanderlings fréquentent les grèves, et les bécassines ne quittent point les prairies humides. Des bihoreaux solitaires, immobiles sur un rocher, guettant le poisson, se rencontrent parfois sur les bords des hâvres. Le joli vanneau à écharpe se perche volontiers sur les éminences du bolax. Les chionis, les sternes, les nigauds, les labbes, plusieurs espèces de cormorans, de canards, d'oies, s'éloignent peu des rivages, et sur la baie plane le formidable pétrel géant, auquel les Espagnols ont donné l'affreux nom de *quebrantahuesos*, ou de briseur d'os. Les longues files de manchots immobiles et droits, le long de la ligne des eaux de la mer, prêtent un effet bizarre à l'ensemble de ce tableau.

Des poissons de grande taille et d'une excellente qualité, ajoutent encore aux agréments d'une relâche aux Malouines. Quant aux insectes, ils se réduisent à plusieurs petites espèces, tandis que les coquillages, tels que moules, patelles, pavois, térebratules, oscabrions, y pullulent et se trouvent confondus avec des ascidies, des méduses, des holothuries vivement colorées, au milieu des couches épaisses des *fucus pyrifères*, et des *lessonies rameuses*. Mais jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse, nul reptile, ne se sont offerts aux recherches de l'explorateur.

# CHAPITRE IV.

**Traversée des Malouines au Chili**
(du 18 décembre 1822 au 20 janvier 1823) ;

**et séjour à la Conception**
(du 20 janvier au 13 février 1823).

> Quippe et enim ventus, subtile corpore tenuis,
> Trudit agens magnam magno molimine navim :
> Et manus una regit quantovis impete euntem ;
> Atque gubernaculum contorquet quolibet unum.
> ( Lucrèce, *Nat. rer.*, lib. IV.)

> Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève.
> ( De Vigny.)

---

Le 18 décembre 1822, nous reprîmes la mer, en nous dirigeant au sud, pour franchir l'extrémité méridionale de l'Amérique, et doubler le cap si fameux de Horn. Notre navigation s'exécuta par de gros temps, une mer creuse et profonde, une atmosphère brumeuse et humide, des vents inconstants et souvent violents. Les premiers huit jours de notre sortie se passèrent à la cape dans le canal de Patagonie, mais le 28 nous nous trouvâmes en vue de la Terre-des-États, par le temps le plus serein qu'il soit possible de rencontrer, et la mer unie et calme, dans ces parages redoutés des anciens navigateurs, contrastait avec

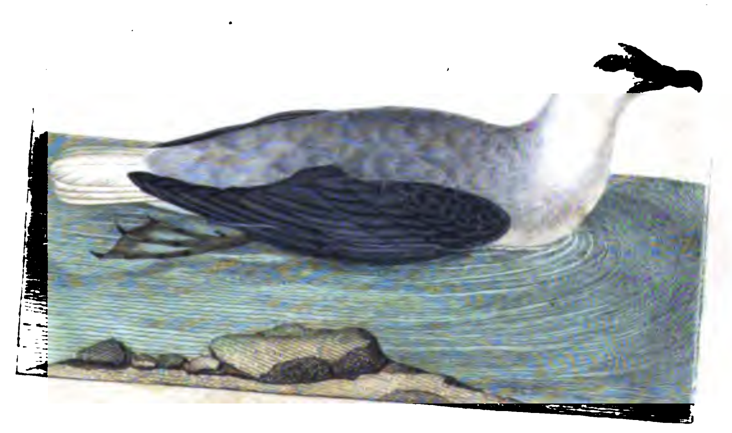
les vagues si démesurément grosses qu'on y trouve presque constamment. Ce que nous reconnûmes de la Terre-des-États se réduisit à quelques pitons hachés et aigus que revêtait un tapis de neige, et rien ne nous rappela les colonnades et les palais que Sarmiento, de mensongère mémoire, prétendait sérieusement y avoir aperçus. C'est le lendemain, par un froid assez vif, que nous nous trouvâmes près du cap de Horn, et que nous le contournâmes définitivement le 1er janvier 1823, par 59 degrés de latitude sud. Les nuits n'étaient plus que de quatre heures, car nous étions à l'époque de l'année où le soleil ne se couche presque point dans l'hémisphère austral; aussi est-ce généralement l'été que choisissent les navigateurs pour se rendre dans la mer du Sud; bien que quelques-uns préfèrent, pour effectuer de rapides traversées, les mois d'hiver féconds en tempêtes, et dont les nuits sont de dix-huit heures. Le procellaire Lesson, décrit par le docteur Garnot, volait conjointement avec le gracieux prion, que Forster a nommé *pétrel bleu*. Un oiseau, voisin du *quebranta-huesos* par la taille, possédait comme lui un bec puissant et crochu, et se distinguait par un plumage couleur de suie de teinte un peu plus foncée en dessus du corps. Des albatros tout bruns, des damiers, des baleinoptères, animaient parfois ces mers bouleversées, où apparaissent souvent les pyramides de glaces miroitantes qui se détachent des côtes des Shetland, de la terre de Sandwich, de la Géorgie, et des Orcades du Sud.

A moins de 2 degrés du point que *la Coquille* venait d'atteindre dans ces hautes latitudes, est placé l'archipel de Shetland, qui n'a point encore vu flotter sur ses austères rivages le pavillon de la France. Ces îles, qui portent le cachet d'une nature expirante, que les glaces envahissent, sont la patrie des manchots et des tribus diverses de phocacées.

1



2



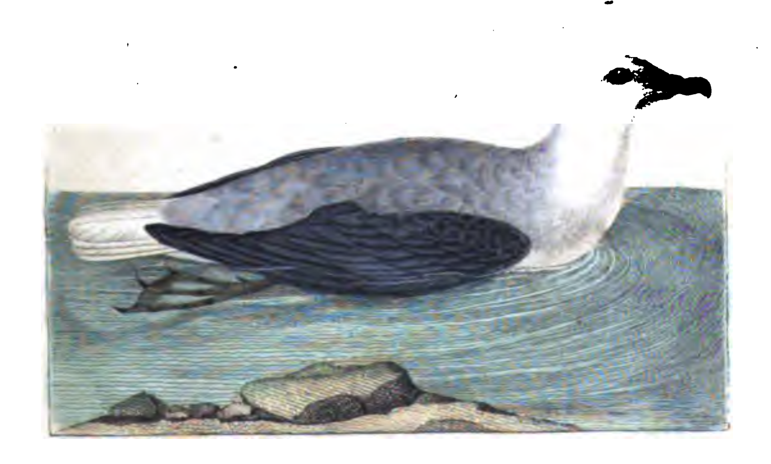
1 Le Sterne des incas, 2 Le Pétrel Lesson.

Publié par Pourrat F. à Paris

1



2



1 Le Sterne des incas, 2 Le Petrel Lesson.

Publié par Pourrat F. à Paris

Souvent leurs rochers, stériles alors que leur existence n'était point marquée sur les cartes nautiques, ont été les écueils où de nombreux vaisseaux se sont brisés, sans que jamais l'Europe ait appris ce qu'ils étaient devenus. Les débris que les vagues ont poussés sur les côtes de ces terres, attestent par leur nombre la multiplicité de ces événements désastreux; combien d'infortunés ont expiré de misère sous ce ciel inhospitalier! Des hommes jetés sur les Malouines, dont la climature est modérée, peuvent sans doute y trouver des moyens variés d'existence et de protection, et on en a un exemple dans le séjour que le capitaine Bernard fit à *New-Island*, l'espace de deux années après l'enlèvement de son vaisseau, en 1814. Ce nouveau Robinson ne sortit de l'île où il vécut dans l'isolement, qu'en 1816, où des naufragés anglais vinrent partager sa retraite, et ne tardèrent point à être recueillis par un navire en relâche. Mais aux Shetland tout espoir est refusé; la mort est la seule perspective que puisse entrevoir le naufragé.

Des baleiniers américains, en s'élevant par 61-63 degrés de latitude méridonale, rencontrèrent par hasard, vers 1813, suivant l'opinion commune, des îles stériles, peuplées d'éléphants de mer, dont ils firent mystère, dans le but d'épuiser, sans concurrence, les immenses ressources qu'elles offrirent à leurs cargaisons. Ces terres, ou plutôt ces rochers, surgirent inopinément devant William Smith, en octobre 1819, et comme elles étaient complétement ignorées des géographes, il dut, à juste raison, s'en attribuer la découverte. La dénomination de Shetland méridional fut donnée à l'Archipel entier, composé d'environ dix îlots de dimensions fort variables, et qui reçurent des noms particuliers d'Edwards Bransfield, chargé, en 1820, de les explorer avec détails: plus tard, Powel et Weddell ajoutèrent d'importants do-

cuments à ceux déjà recueillis par ce capitaine. L'île de James, la plus occidentale du groupe, est remarquable par son élévation et par la rudesse de ses bords. Le pic, qui en est le point le plus élevé, peut avoir 2500 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Ses rivages taillés en murailles verticales sont inaccessibles, et une épaisse écharpe de neige est jetée sur sa superficie; toutes ces îles nues et rocailleuses sont entièrement dépouillées de verdure; quelque gramens chétifs, végétant misérablement dans des crevasses où se tassèrent quelques parcelles d'humus, et le lichen mélaxanthe implanté sur la roche nue, sont les seuls végétaux qui bravent la stérilité de cet ossuaire décharné. Ces ébauches imparfaites de la vie végétale se développent dans le mois de janvier, époque où l'été est dans toute sa plénitude dans l'hémisphère méridional.

L'île de Bridgman a la forme d'un pain de sucre, dont la hauteur est de 400 pieds anglais. Son origine est toute volcanique; et d'entre les fissures de sa surface s'échappent des tourbillons de fumée, qui annoncent que ce mont ignivome n'est pas encore refroidi. Les autres îles paraissent différer complétement, par la nature des terrains qui les constituent; et c'est ainsi qu'on y trouve une roche quartzeuse, dont les veines sont remplies de pyrites ferrugineuses; des beaux et grands cristaux d'un quartx hyalin, et du carbonate de cuivre d'un vert pur. Ces îles, placées aux bornes du monde, sont fréquentées par les éléphants de mer; et on pourra se faire une idée de leur nombre, en disant que plus de deux mille individus y furent tués dans un laps de temps très-court, par les équipages commandés par Weddell. Les éléphants de mer, si estimés par l'huile abondante qui baigne leurs chairs, ne sont pas les seuls amphibies qui fréquentent les Shetland. On y rencontre communément aussi les phoques à fourrures, et les léopards marins; et ces derniers, encore inconnus des

naturalistes, sont remarquables par l'agréable bigarrure de leur peau.

L'éléphant de mer des îles Shetland, cet animal qu'Anson a si ridiculement représenté, dans son voyage, avec une queue frangée en feuilles d'acanthe, comme le chapiteau d'une colonne corynthienne, a jusqu'à 24 pieds de longueur, sur 14 de circonférence. Les femelles ont des proportions moindres d'un tiers à peu près, que les mâles, qui arrivent à terre en août et septembre, et reprennent la mer en décembre. Pendant leur séjour sur les rivages, ils se livrent à la reproduction, ou demeurent dans une apathique tranquillité, tandis que les jeunes acquièrent la force nécessaire pour suivre leurs père et mère au moment de la migration marine. Weddell estime que 940 tonneaux d'huile furent le résultat des chasses faites à cette espèce de phocacée, dans les années 1821 et 1822.

Les phoques à fourrure, si estimés par la beauté de leur pelage, sont encore plus nombreux aux îles Shetland que les éléphants marins. La taille des plus grands individus mâles est de 6 à 7 pieds et demi. C'est par goût, c'est en raison de leurs habitudes instinctives, que ces amphibies se réunissent en tribus considérables, qui abandonnent l'Océan en novembre et décembre, pour vaquer aux soins de la reproduction et de la maternité. Les mâles se livrent entre eux de violents combats pour la possession des femelles; et les vaincus, couverts de blessures, tout mutilés, sont forcés d'en abandonner la possession paisible aux vainqueurs; et ceux-ci, sultans jaloux, commandent avec rudesse dans leurs sérails qu'ont formés la violence et la force. Adultes dès quatre à six ans, la durée de la vie de ces animaux doit être évaluée au plus à trente ans; et, si l'on réfléchit qu'on en a tué plus de trois cent vingt mille dans les années 1821 et 1822, il sera facile de prévoir, malgré leur prodigieuse mul-

tiplication, une dépopulation rapide de leurs tribus. Certes, à une époque non reculée, ces îles ne seront plus visitées, de même que les Malouines, que par le petit nombre de ceux qu'auront épargnés les chasses actives des peuples commerçants.

Ainsi la corvette *la Coquille* naviguait par la plus haute latitude qu'il lui était donné d'atteindre (59°). La mer, également libre partout, ne nous offrit point de ces montagnes de glaces flottantes que les vents du pôle poussent quelquefois dans les parages du cap Horn. De la pluie, des brouillards épais, des vagues majestueusement élevées, déferlaient à l'entour du vaisseau, ou *moutonnaient* [1] à l'horizon. Rien n'indiquait le voisinage d'une terre, ni le vol pressé de quelque oiseau échassier, ni les brins des fucacées détachés des rochers. Toutefois, dans ces mers polaires antarctiques existent plusieurs groupes d'îlots, âprement stériles, découverts à la fin du dix-huitième siècle ou au commencement du dix-neuvième. Ces archipels sont tout ce que les navigateurs ont rencontré de ce continent austral, que jusqu'en 1770 les cosmographes regardaient comme indispensable pour pondérer le monde et équilibrer les deux hémisphères. Aujourd'hui la vieille querelle des savants, sur l'existence de ce continent, est éteinte. Elle a fini comme finiront toutes les hypothèses des écoles, par s'évanouir devant la science, qui marche au milieu du vague des opinions humaines.

Ainsi le cap de la Circoncision, vu en 1738 par Bouvet, vint donner un grand poids à cette hypothèse; ainsi l'île nord de la Nouvelle-Zélande fut regardée comme une pointe avancée de ce continent mystérieux, qu'on dotait à l'envi des

[1] Expression nautique par laquelle les marins rendent avec vérité cet aspect floconneux de la laine qu'imitent les vagues, lorsqu'elles se brisent et jaillissent en écume épaisse et blanche sur la nappe d'azur de l'Océan.

productions les plus riches ; et que l'imagination embellissait à loisir, puisqu'il était entièrement de sa création. Les explorations de Cook venaient d'embraser les nations policées de la plus vive ardeur pour les découvertes géographiques. La France surtout voulut contribuer à lever les doutes sans nombre qui planaient sur le continent austral; et c'est alors que fut expédié, en 1771, le malencontreux de Kerguelen, qui entrevit un petit coin de terre, ravagé par les tempêtes les plus furibondes, souvent enseveli sous la neige, dont il se hâta d'annoncer la découverte. Dans les transports d'une joie éphémère, on crut que la *terre de Kerguelen*, que plus tard Cook nomma *île de la Désolation*, était encore un des caps de ce continent que les doctrines avaient établi, et qu'elles exigeaient de la nature. Mais les nombreuses et persévérantes recherches de Cook, expédié en 1772, dans le but presque exclusif d'éclaicir cette question, la décidèrent irrévocablement, et firent évanouir pour toujours un vain fantôme. Sillonnant dans tous les sens les mers australes, et s'élevant dans les hautes latitudes, ce grand navigateur ne vit que des espaces libres, où il ne pouvait exister que des îlots séparés et sans importance. Le temps a justifié cette prévision. Cook, toutefois, reconnut uniquement les îles de la Géorgie, que La Roche et Guyot, tous deux Français, avaient entrevues dès 1675 et 1776, et l'archipel des Sandwich, dont il nomma *Thule australe*, l'île la plus méridionale, mais il ne retrouva point les îles Aurores, dont l'existence sur les cartes est encore problématique. Plus tard, des marins moins célèbres devaient enrichir nos mappemondes d'îles échappées à la persévérance et à la tenacité du navigateur anglais. C'est ainsi que l'océan Atlantique méridional s'accrut, il y a à peine quelques années, des Orcades et des Shetland, et l'océan Pacifique austral des

îles Beunty , Antipodes, Aukland, Macquarie , l'Évêque et son Vicaire, etc.

Toutes ces terres avancées dans le Sud se ressemblent. La vie répandue en excès, la profusion des êtres si grande sous l'équateur, et même sous les zones tempérées, s'éteint successivement à mesure qu'on avance vers les deux pôles, mais plus vivement encore dans l'hémisphère sud. Sur ces îles antarctiques une végétation spéciale dispute aux rochers leurs crevasses, pour y établir de maigres rejets; un sol humide et tourbeux est envahi dans les vallées par des graminées, qui forment des pelouses sans fraîcheur; des glaces s'élevant en coupoles resplendissantes en défendent les abords; d'épaisses couches de neige en voilent la surface pendant de longs et rudes hivers; des vents impétueux bouleversent les mers qui les baignent, des brumes et des brouillards d'une densité peu commune affaiblissent les rayons du soleil dans les beaux jours, et des aurores australes marquent souvent le cours des nuits de l'été; nuits qui n'ont alors que six heures de durée, comme elles en ont dix-huit dans la saison hiémale. Tous les êtres que leur organisation porte à s'établir sur ces terres, ont les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, tous sont accommodés pour un genre de vie aquatique. Mammifères et oiseaux se ressemblent sous ce rapport, et cette règle ne souffre point d'exception, car un ou deux passereaux, qu'on trouve sur certains de ces rochers stériles, sont migrateurs, et ne craignent point de s'aventurer au milieu des airs, où un instinct de prévoyance leur a tracé une route toujours assurée. Quel tableau que cette nature qui expire aux bornes du monde, où le silence solonnel du pôle n'est interrompu que par le craquement des glaces, le cri rauque des phocacées, des manchots ou des cormorans, qui peuplent par essaims les retraites solitaires qui leur furent dévolues !!...

Les voiles enflées par des vents dont la force impulsive et favorable ne cessait point de se faire sentir, *la Coquille* avançait rapidement dans la mer du Sud, en longeant les côtes d'Araucanie et du Chili. La journée du 15 janvier fut toutefois marquée par des grains qui se manifestèrent par des rafales violentes accompagnées d'averses pluviales. La mer grossit démesurément, et un roulis à tout disloquer élevait comme un frêle morceau de bois notre vaisseau sur le sommet des vagues, pour le laisser retomber dans le sillon profond qu'elles creusent entre elles, en imitant le jeu d'une escarpolette qui fend l'air et dont rien ne peut ralentir l'oscillation rapide et le puissant balancement.

Le 18, une mer unie, un soleil radieux, vinrent épanouir nos âmes comprimées : nous sortions enfin de ces mers antarctiques, où le froid, des vents tempétueux, des brumes épaisses et glaciales, des pluies abondantes, accablent le corps sous leur mélancolique influence. Les jours purs et sereins du Chili nous imprimaient une sensation de bonheur, nos facultés renaissaient avec une nouvelle énergie, nous nous trouvions véritablement dans l'océan que les Espagnols nommèrent *pacifique*, et qui mérite si bien ce titre tant qu'on ne quitte point les rivages occidentaux de l'Amérique méridionale. Le 19, l'île de la Motcha et puis le continent nous apparurent à moins de trois lieues de distance, et la sonde jetée par cent brasses trouva le fond. La mer était couverte de petits oiseaux échassiers, à plumes grisâtres, de la taille d'une alouette de mer. Ils se reposaient au milieu des fucus où ils cherchaient leur nourriture. Peut-être est-ce l'espèce singulière que le docteur russe Eschscholtz a décrite et figurée sous le nom de *thinocore mangeur d'oseille ?* De nombreux cachalots entouraient le navire, et, paisibles dans leur course, leur lourde masse n'apparaissait sur l'eau qu'en effleurant sa surface. Recherché pour son huile abondante, par

la matière précieuse qu'il fournit aux arts sous le nom de blanc de baleine ou de *spermaceti*, et surtout par l'ambre que renferment ses intestins lorsqu'ils sont travaillés par un état maladif, ce robuste cétacé est avec la baleine franche le géant du règne animal : la nature en le créant a voulu le mettre en rapport avec l'étendue des mers qu'il était destiné à animer, et malgré cela sa gigantesque masse n'apparaît que comme un point imperceptible sur la vaste surface des océans. Ses os, semblables à des poutres, le poids énorme de ses muscles, les torrents de sang qui parcourent ses artères et ses veines, l'enveloppe épaisse qui jette une immense couverture de graisse huileuse sur cet assemblage informe, tout en fait un animal dont la vue devrait glacer le courage de l'homme; et cependant, chassé dans toutes les mers, poursuivi avec constance, attaqué avec audace, il expire sous les coups d'un ennemi débile par ses forces physiques, mais puissant, armé qu'il est, par son intelligence. M. Lacépède avait déjà indiqué, d'après le capitaine Colnett, cette abondance des cachalots à l'entour des îles de la Motcha et de Sainte-Marie. Jamais un espace aussi resserré des mers ne nous en a tant offert par la suite. Lorsque le cachalot à grosse tête est dans un état tranquille, il nage avec lenteur, et ne laisse apparaître au-dessus de l'eau que la large voûte de son dos et l'éminence charnue qui entoure d'un épais bourrelet l'ouverture extérieure de l'évent. Parfois il demeure paisible l'espace de plusieurs secondes, le corps élevé au-dessus de la mer quand elle est calme, puis il plonge doucement, et sans saccades, pour reparaître quelques instants après. Il n'en est pas de même lorsque réuni en troupes, que l'amour maintient assemblées, l'ardeur qui l'anime vient à vouloir se répandre; on le voit soulever à moitié sa lourde tête cubique, battre les flots de ses bras façonnés en nageoires, et plonger perpendiculairement, de manière à déployer en im-

mense éventail les larges lobes de sa queue, et se servir de cette rame puissante, formée de tendons robustement énergiques, pour frapper l'eau avec bruit et la faire jaillir au loin en gerbes épaisses : ébats grossiers dont les joies ébranlent et agitent tout ce qui l'entoure.

Deux montagnes placées sur le rivage du continent, que leurs cônes arrondis ont fait nommer les *Mamelles du Biobio* (*las Tetas del Biobio*) et l'île de *Quiriquine*, nous annonçaient l'entrée de la vaste baie de la Conception. La mer était couverte de débris de toutes sortes, de frai de poissons, de matières huileuses, et peuplée de phoques, de dauphins, de cachalots et d'oiseaux de mer. Tous ces êtres remplissaient le rôle qui leur fut donné par la nature dans son vaste ensemble de création, ils animaient la scène que nous n'occupions qu'en passagers. Le sillage du vaisseau interrompit à peine le repas que prenaient les phoques au milieu même de l'eau. Les débris du festin épars attiraient des nuées de mouettes qui se jetaient avec avidité sur les bribes de ce banquet, mais avec une telle imprudence ou une telle audace, que nous vîmes un de ces oiseaux devenir la proie d'un animal qui peut au plus sortir sa tête de l'humide élément pour lequel il est façonné. Ce fait m'a prouvé la vérité d'une observation que j'avais crue jusqu'alors mensongère, que les phoques se nourrissaient aussi d'oiseaux qu'ils parviennent à saisir avec beaucoup d'adresse. Que la Providence qui régit ces êtres est merveilleuse : combien est sublime ce verset du psaume de David, qui sert d'épigraphe aux œuvres du grand Linné : *O Jehova, quàm ampla sunt tua opera, quàm sapienter ea fecisti !*

Le 20 janvier nous laissâmes tomber l'ancre dans la vaste baie de la Conception, vis-à-vis la bourgade de *Talcahuano*.

Les deux premiers jours furent consacrés sur la rade de la Conception à nous identifier avec le nouveau spectacle que

notre vue embrassait sur le pourtour de cette baie immense ; elle errait sur la bourgade de Talcahuano [1] qui en occupe le fond, sur le pavillon naguère inconnu qui flottait sur ces bords [2], car tout attire les regards du voyageur lors de son arrivée et donne matière à ses réflexions; mais il ne tarde pas à se familiariser avec les scènes au milieu desquelles il est placé, et qui finissent par cela même par perdre souvent leurs charmes.

Notre séjour au mouillage de la Conception eut lieu au moment de l'abdication forcée d'O-Higgins, président de la république. Nous assistâmes à l'une des scènes d'un long drame, marqué par toutes les vicissitudes inhérentes aux révolutions, et cependant nous n'aurons que peu de détails à fournir sur les événements qui se sont succédé avec une étonnante rapidité dans ce pays. Notre récit serait trop incomplet pour expliquer cette inconstance des faits politiques qui se pressent dans un court espace de temps ; car il faudrait un long séjour, une grande habitude des localités et une connaissance des hommes appelés à la direction des affaires pour dévoiler les ressorts cachés que les passions mettent en jeu, trop rarement dans l'intérêt général. L'Europe possède aujourd'hui de nombreux documents pour asseoir son opinion : les ouvrages et les relations de Hall, de Stevenson, de Miers, etc., sont des sources précieuses, assez connues dans leur ensemble pour qu'il soit inutile de s'appesantir sur des observations d'une époque déjà vieillie, et qui par cela même seraient peu intéressantes pour les lecteurs.

Le 26 janvier 1823, la corvette chilienne *l'Independencia* vint mouiller sur la rade de Talcahuano. Ce navire, démâté

[1] On trouve ce nom de langue arauque écrit très-diversement dans les voyages imprimés, c'est ainsi qu'on lit: *talcaguana*, *talcahuano*, etc.

[2] Mi-partie rouge, et puis bleu et blanc, avec une étoile dans l'angle.

par une bourrasque reçue à l'entrée du port, portait trois cent cinquante hommes commandés par Beauchef, ancien sous-adjudant de la garde impériale, et parvenu, à la suite de plusieurs actions d'éclat, au grade de colonel dans l'armée indépendante du Chili. Beauchef appartenait au parti de Freire, sous les ordres duquel il était placé dans son gouvernement de Valdivia. Décidé à seconder les projets de ce général contre O-Higgins, ce soldat de fortune eut alors par sa défection la plus grande influence dans les destinées du premier mandataire de l'état, dont son audacieuse détermination hâta la chute.

Le 12 décembre 1822, le général Freire publia une proclamation remplie de griefs contre O-Higgins, il la data de la *Conception des hommes libres*, en prenant le titre de général de l'armée du Sud. Relégué dans sa province, ce militaire, bien que l'idole de ses soldats, ne put toutefois agir; car ses troupes les plus aguerries, et sur lesquelles il devait le plus compter, se trouvaient renfermées avec Beauchef dans les murs de Valdivia. Il était à peu près de toute impossibilité d'expédier à ce dernier l'ordre de se rendre par terre, à travers les peuplades puissantes et belliqueuses des Araucans, alors en paix, et qui n'auraient point toléré une mesure qui les eût blessées. Tel était l'état des choses lorsque la corvette de quarante-deux canons *l'Independencia* vint mouiller sur la rade de Valdivia. L'officier anglais qui la commandait, attaché à la fortune d'O-Higgins, n'eût point prêté l'oreille à aucune ouverture de défection sans appareiller aussitôt, en abandonnant Beauchef à son inaction forcée; mais celui-ci, façonné aux ruses de guerre, se conduisit de manière à ne point faire naître de soupçons; et c'est en s'emparant à main armée de la corvette, y embarquant son régiment et mettant à la voile qu'on put apprécier la rapidité de ses déterminations. Telles étaient les circonstances qui venaient d'avoir

lieu lorsque ce navire arriva sur rade, où le lendemain quelques transports le joignirent avec le reste des soldats. Une goëlette, *la Marced*, construite dans le pays, avait une marche qui nous frappa ; mais notre étonnement ne put que redoubler lorsqu'on nous affirma qu'elle avait eu pour ingénieur un cordonnier, dont le talent pour les constructions prenait naissance dans un génie brut, mais puissant. Ces bâtiments étaient les restes de la flotte chilienne, qui rendit de grands services à la cause de l'indépendance américaine sous les ordres de lord Cochrane.

Le régiment du colonel Beauchef avait pour officiers des Français, des Anglais, des Suédois, et très-peu de Chiliens. Nos compatriotes vinrent nous visiter avec un extrême empressement; nos entretiens roulèrent sur la patrie absente, cette patrie dont le souvenir est le plus cruel supplice de l'exilé. Tous se plaignaient des gouvernements éphémères de ces malheureuses contrées, depuis si longtemps en proie aux guerres civiles; tous ne servaient plus qu'avec dégoût des peuples incapables d'apprécier les bienfaits d'une sage liberté. Parmi ces officiers, il en était un qui portait sur son front le sceau réprobateur de la trahison de son père, Drouet, fils de ce maître de poste qui arrêta l'infortuné Louis XVI; Drouet, que sa conduite irrégulière et ses habitudes vicieuses faisaient dédaigner de sa nouvelle patrie, et qui n'obtint du service du général Freire qu'à la suite de démarches pressantes et répétées de Beauchef.

Le 26 janvier au matin s'opéra le débarquement des soldats qui arrivaient de Valdivia : ils manœuvrèrent aussitôt qu'ils eurent touché le sol. Leur belle tenue militaire, la justesse de leurs divers mouvements nous surprit. Ce régiment passe pour le plus brave de l'armée chilienne, et son sang-froid au feu et dans les manœuvres les plus dangereuses de la stratégie militaire l'ont rendu justement célèbre. Freire en faisait le

plus grand cas. L'uniforme est calqué sur celui que portaient les grenadiers de l'ancienne garde : le drap bleu est tiré de la seule manufacture que possède le pays et qu'un Suisse y a établie; mais les souliers y sont inconnus et les soldats vont nu-pieds. La solde mensuelle d'un fantassin est de 8 piastres (42 francs environ), et celle d'un capitaine de 3,000 piastres par an, somme qui n'est, il est vrai, que rarement payée; car personne, depuis plusieurs années, n'avait touché un sou dans le régiment de Beauchef, et le gouvernement devait plus de 300 piastres à chaque soldat. A la suite des compagnies se trouve une classe de militaires habillés et nourris qui ont le titre de volontaires, et dont la maraude et le pillage assurent la paye. Une habitude que Beauchef n'a pu déraciner, et qu'il n'eût pas sans danger pour lui essayé de faire disparaître, est le vol. Rien n'est sacré pour un soldat chilien. Tout ce qui lui tombe sous la main est de bonne prise; et, pour donner un exemple encore plus positif de ce vice dégradant, le colonel, pour débarquer ses bagages de la corvette *l'Independencia*, pria le commandant de *la Coquille* de lui rendre le bon office de les faire enlever par nos embarcations et par nos marins; car, disait-il, « *mes soldats ne respecteraient pas le moins du monde mes propres effets.* » A cela près, les Chiliens sont faciles à conduire, très-disciplinables et d'une grande intrépidité. Leur sobriété est extrême; et fort souvent, dans les marches forcées que nécessitaient leurs guerres civiles, chaque homme ne recevait pour deux ou trois jours qu'une faible ration en blé sec, et, malgré cela, on leur faisait traverser des rivières à la nage, franchir tout habillés des gués profonds, même en hiver, et se coucher sur la rive sans murmurer, tant ils sont habitués à une vie dure et active. Les Espagnols nés en Europe et amollis dans ces colonies, découragés d'ailleurs par l'isolement de leur situation au milieu de populations indigènes armées,

lâchèrent pied fort souvent, de sorte que les Chiliens professent pour les Européens un profond mépris, et ne regardent comme véritablement braves qu'eux et les Araucanos, leurs belliqueux ancêtres.

Ces peuples, en recevant la tactique des troupes espagnoles, conservent cependant beaucoup de coutumes guerrières des indigènes. C'est ainsi qu'avant de rompre les rangs, ou lorsque les officiers leur adressent la parole, ils sont dans l'usage de battre des mains; puis, dans une charge à la baïonnette, par exemple, les compagnies entières se débandent et fondent en courant sur l'ennemi, qu'elles attaquent par individus isolés. Les Chiliens sont principalement d'excellents cavaliers : dès leur enfance ils sont dressés, comme les gaouches des pampas de la Plata, à dompter un cheval, à le saisir à la course à l'aide du *laco*. De cette habitude de leur vie entière résulte une cavalerie redoutable, plus, il est vrai, par l'adresse de chaque homme, que par les évolutions de masses qu'elles ignorent. Semblables aux cosaques irréguliers des armées russes, les Chiliens, de même que les Péons du Paraguay, dispersés sur les ailes d'un corps d'armée, toujours prêts à s'élancer sur les points vulnérables, forment cependant des escadrons dont plus d'une fois les Anglais ont pu apprécier la dangereuse tactique sous les murs de Monte-Video. Jetant à plusieurs toises de distance un lacet de cuir terminé par un nœud coulant, ou lançant à plus de quarante pas une corde de cuir tordu que terminent des boules, ils arrêtent un cheval au galop et désarçonnent un cavalier. Cette manière de combattre est celle des Araucanos, tribus éminemment guerrières, qui venaient de fournir au général Freire un renfort imposant de cavalerie, et sur lesquelles nous aurons plus tard à fournir de curieux détails. Cette soldatesque féroce n'aime point à faire de prisonniers : tout ennemi pris est presque

toujours mis à mort, dépouillé, et son cadavre abandonné aux vautours si communs dans le sud de l'Amérique.

Le 28 janvier, j'explorai les environs de l'ancienne Conception, aujourd'hui complétement ruinée, bien qu'elle ait été bâtie en 1550, par Valdivia, le conquérant du Chili, sur l'emplacement d'une bourgade araucanienne nommée *Penco*. Quelques misérables cabanes sont aujourd'hui tout ce qui reste de cette ville au milieu de laquelle coulait la petite rivière de Penco, qui lui donnait son nom, et dont les eaux fraîches et limpides vont se perdre sur le bord occidental de la grande baie de la Conception, non loin du Rio Andalien.

Le terrain qu'occupait Penco, ou l'ancienne Conception, est du côté de la mer, bas et marécageux, et se termine en plages sablonneuses déclives, sur lesquelles les vagues déferlent avec violence, ce qui force les habitants de recourir à des balsas ou à des radeaux, en place des embarcations qui ne pourraient leur être d'aucun secours. Au sud, à l'est et au nord, des collines, des coteaux se développent et s'élèvent en gradins, qui donnent naissance à une petite chaîne montagneuse de nature granitique, tandis que les vallons appartiennent à un sol de formation récente, dont la croûte superficielle revêt de puissantes couches d'une houille d'excellente qualité, et qui pourrait devenir l'objet d'une exploitation productive. Les édifices de Penco, dont il ne reste plus que des pans de murailles ruinés, étaient en granite. Le fort qui commandait la cité, et sur lequel se lit la date de 1686, époque de sa fondation, s'est conservé à peu près intact. Il en est de même de l'église, sur la principale porte de laquelle les armes d'Espagne sculptées sur pierre, avec le nom du pape Pie VI qui la consacra, subsistent encore. Dans la nef, une fresque dégradée représente le temple du Soleil, tel qu'il existait à Cusco, si l'on en croit l'opinion de

quelques Chiliens plus éclairés que leurs compatriotes. A en juger par la vaste étendue de terrain qu'occupent ces ruines, Penco devait être bien plus étendu que la ville de la Conception actuelle. C'était alors la capitale du Chili et la demeure des vice-rois espagnols. Un de ces tremblements de terre si fréquents sur la côte d'Amérique la bouleversa de fond en comble en 1751, et aujourd'hui quelques maisons en briques et une cinquantaine de cabanes en torchis et en branchages apparaissent çà et là, et servent de retraite à des pêcheurs ou à des pâtres, dont les troupeaux de moutons et de chèvres ou quelques bêtes bovines font toute la richesse. Les *ruines de Penco dureront moins que celles de Palmyre*, a dit le célèbre et malheureux de La Pérouse dans sa relation. Ajoutons qu'elles n'ont rien qui puisse les rappeler à la mémoire des hommes; point de faits historiques ne s'attachent à leurs débris sans souvenirs pour la pensée; la durée des siècles ne leur a même pas accordé le prestige de l'antiquité : tout se réduit pour elles au calme de la destruction. Élevées par un soldat farouche et sanguinaire, renversées par une perturbation de notre monde, elles gisent indestructibles par leur nature granitique, silencieuses, muettes et sans attrait pour le voyageur.

La misère la plus grande couvre de sa livrée les habitants de cette partie de la baie. Sans industrie, sans débouchés pour les produits de leur culture ou de leur pêche, ils se bornent à assurer la vie matérielle de leur nombreuse famille. Les navires en relâche pourraient donc s'y procurer, à très-bas prix, des fruits, des légumes, du poisson et du mouton. Les mœurs des habitants de Penco se ressentent de leur isolement. Elles sont empreintes d'une bonhomie et d'une naïveté qu'on ne saurait caractériser. Quant aux femmes, et il en est de fort jolies, leur *laissez-aller* est extrême; et cet abandon physique, si voisin d'un instinct purement animal, a quelque

chose de si dégradant pour l'espèce humaine, que j'ose à peine généraliser les données que je possède sur ce sujet. Les alentours de Penco sont délicieux : l'œil erre sur des gradins élevés où se dessinent de larges taches d'argile rouge ou des bouquets de bois verdoyants ; des pommiers aux cimes touffues s'élèvent sur le chaume du pâtre ; et combien de fois n'ai-je pas rencontré un misérable taudis où gisaient pêle-mêle, sur la paille, père et mère et cinq ou six enfants, au milieu d'animaux immondes, tandis que la nature redoublait de soins dans sa parure naturelle, formait d'épaisses pelouses d'amaryllis et de lis des incas à l'entour de ces gîtes agrestes.

Tout paraissait en combustion à Talcahuano et autour de cette bourgade, dans la journée du 2 février. L'exaltation belliqueuse des soldats, unie au bruit des armes, contrastait avec l'indifférence apathique des habitants, si souvent froissés dans leurs intérêts privés par des commotions politiques aussi dévastatrices que répétées. Un courrier arrivant de Sant-Yago, la capitale, annonça que les dispositions insurrectionnelles du général Freire se trouvaient d'avance couronnées de succès, et qu'O-Higgins venait d'être fait prisonnier par un bataillon d'artillerie de sa propre garde. Les notables de Sant-Yago s'étaient empressés de nommer une junte administrative composée de trois membres, et de toutes parts on se préparait à l'élection des députés qui devaient travailler à la rédaction d'un nouveau pacte social ; sorte de toile de Pénélope, sans cesse remise sur le métier et sans cesse lacérée. La joie s'empara alors de tous les esprits ; les forts et la corvette *l'Independencia* saluèrent cet événement de vingt et un coups de canon ; et la soldatesque ne cessa de crier *viva la patria !* phrase banale, sans valeur comme sans idée morale, pour cette classe portée à seconder en aveugle les projets de tout chef qui lui promettait le pillage de cette même patrie. Des ordres pressants et réitérés arrivèrent de la Con-

ception pour que les vaisseaux mouillés sur rade se disposassent à embarquer les troupes et à mettre à la voile pour Valparaiso, port le plus rapproché de la capitale du Chili. Freire, enfin, allait jouir de la réussite de ses plans, et entrer en vainqueur dans la ville de Sant-Yago, où lui-même devait bientôt résider comme dictateur suprême ; on ne doutait pas alors que la conduite de ce général ne fût dictée par des vues d'intérêt personnel, et que son ambition ne l'eût porté à se mettre à la place d'O-Higgins. La sagesse de son gouvernement et l'abandon de son pouvoir ont prouvé par la suite toute la fausseté de ces suppositions. Il était fort difficile pour un étranger de se faire, à cette époque, une opinion raisonnable des hommes que les événements mettaient en scène. L'ignorance générale de presque toutes les classes, et la violence des passions qui régnaient entre elles, faisant employer tous les moyens de nuire, et les calomnies les plus noires paraissaient aux partis des armes légitimes dont ils usaient largement. Chaque province, chaque ville, chaque autorité se querellait pour une élection, un impôt, une préséance, et le commandement militaire pesait de tout le despotisme de son épée sur les citoyens qu'il vexait sans mesure. O-Higgins, déchu du pouvoir, s'empressa de jurer obéissance à la junte temporaire gouvernant au nom du peuple, et cette démarche eut pour but de lui éviter des persécutions, car on se borna à le garder à vue dans son palais. Ses partisans étaient cependant nombreux, et l'un d'eux était surtout renommé par sa bravoure et son expérience, c'était le colonel français Vieil. Mais leurs efforts réunis ne purent en rien retarder un événement que les gouverneurs des provinces hâtaient de tous leurs efforts. A la date dont nous retraçons quelques faits, la population de la province de la Conception annonçait une profonde misère, résultat des pillages successifs de ceux qui, vainqueurs et vaincus, avaient

fait de son territoire une arène pour leurs débats sanglants ; des irruptions d'Araucanos, sous les ordres de Benavidèz, avaient joint leurs atrocités aux horreurs dont chaque maison portait l'empreinte. Les incendies, les ruines, le meurtre, étaient écrits en caractères ineffaçables au sein des cités ; quelle étrange liberté que la liberté concédée par le glaive qui présidait aux destinées du pays ! Le pouvoir pliait tout à ses projets, consommait sans produire, ruinait les finances, diminuait la population laborieuse, et dévorait les produits d'une imparfaite agriculture. Le Chili était sans forme stable de gouvernement, sans lois positives, sans industrie, sans aucune garantie enfin pour ces prétendues libertés sans cesse compromises par des révolutions produites par les ambitions individuelles.

Dans la journée du 3 je partis de Talcahuano, avec MM. d'Urville et Lottin, pour me rendre à la Conception. Quelques officiers de la corvette l'avaient déjà visitée en formant une cavalcade leste et élégante, et en étalant la grâce d'un uniforme français. Nous jugeâmes plus convenable, ces messieurs et moi, de faire notre excursion sous les dehors les plus modestes, afin de pouvoir satisfaire notre curiosité, sans trop attirer celle des habitants.

La route qui conduit de Talcahuano à la Conception est longue de neuf milles, et se trouve tracée au milieu de sables mouvants. Ses bords, garnis de clairières ou de bois, offrent çà et là de larges tapis de verdure, dus à des massifs de fraisiers de l'espèce dite du Chili, tandis que des myrtes de haute taille, chargés de fleurs, donnent un ombrage embaumé, et supportent sur leurs rameaux les tiges grimpantes et les corolles rouge de feu de la lapagerie. Un botaniste trouve naturellement dans ce petit voyage l'agrément le plus vif, et son bonheur serait sans mélange, sans la rencontre qu'on fait parfois, dans les lieux isolés, de quelque Chilien à face

sombre, que ne contribuent point à rendre gracieux un long bonnet pointu, et un sale poncho jeté sur les épaules. A trois quarts de mille, avant d'arriver à la Conception, on contourne un vaste étang, parfaitement circulaire sur ses bords, et qui se trouve encaissé au milieu de hautes collines. Une étroite gorge sert d'issue pour atteindre une immense plaine qu'occupe la ville de la Conception, au pied d'une chaîne de montagnes granitiques qui l'abritent au sud.

Cette ville, que les voyageurs nomment très-souvent *la Motcha*, est située sur la rive droite du *Biobio*, dans une direction sud-est relativement à Talcahuano. Un chemin en pente douce, percé sur les flancs des montagnes, et conduisant dans l'intérieur du Chili, permet d'atteindre un plateau d'où la ville apparaît, avec toute sa régularité, au milieu d'une plaine parfaitement unie, qu'encadre partout un sol en relief : la Conception n'est, à proprement parler, qu'une très-grande bourgade qu'aucun édifice ne rend remarquable. Elle n'a point de barrière, point de portes, point de fortifications autres que celles offertes par la nature. Sa population est bien loin d'être en rapport avec la vaste surface qu'elle occupe, et la plupart de ses rues, désertes et abandonnées, montrent, par les ruines des maisons à demi brulées, que des incendiés et la guerre civile l'ont ravagée maintes fois. D'un autre côté, les habitants n'élèvent jamais leurs demeures au delà d'un rez-de-chaussée, tant ils redoutent les tremblements de terre qui bouleversent fréquemment cette partie de l'Amérique ; ils ont aussi pour habitude de les entourer de jardins enveloppés de murs. Cependant toutes les rues, tirées au cordeau et se coupant à angles droits, forment, par leur ensemble, un carré allongé parfaitement régulier. Les appartements des Chiliens aisés sont dépourvus d'ornements, et même des meubles les plus usuels, et toutes les maisons sont bâties en briques ou en charpente de bois

dont les interstices sont remplis de terre glaise. Le plus mauvais goût a présidé à la construction de quelques édifices publics : les églises seules ont une certaine apparence; elles sont nombreuses, et dépendaient, la plupart, de couvents, dont on a chassé les possesseurs pour les transformer en casernes. Au centre de la ville est une vaste place régulière, quadrilatère, bordée de maisons d'égale hauteur et à façades uniformes. L'hôtel du gouvernement en occupe le côté du levant, la cathédrale le couchant, les logements de la garnison le midi, et la halle le septentrion. Le bazar, dont nous parcourûmes l'intérieur, est tenu avec une insigne malpropreté : chaque marchand occupe un comptoir abrité par une toiture en bois, et on y rencontre à la fois de la viande de boucherie, du poisson, du pain, de la farine, des légumes, du sel, du fromage, des fruits et des bottes de fucus, le tout pêle-mêle, exhalant un mélange d'odeurs le plus nauséabond.

La population actuelle de la Conception est évaluée à dix mille habitants; cette ville fut bâtie en 1567 pour servir de siége au gouvernement et remplacer Penco qu'un tremblement de terre avait renversé, et qu'un débordement des eaux de la mer avait submergé.

Nous assistâmes en ce jour aux revues et aux manœuvres des troupes que le général Freire devait faire embarquer dans la nuit pour les diriger sur Sant-Yago. C'était un brouhaha, un vacarme à ne rien entendre. La ville semblait être prise d'assaut et au pillage. Le roulement des tambours, les fanfares des cavaliers, les officiers en poncho, les Araucans armés de longues javelines, formaient un mélange difficile à décrire. Je me crus transporté au milieu de hordes de Tartares ou dans un camp de Cosaques; et la transition était des plus brusques, lorsque les regards, après s'être portés sur les hommes du peuple, à teint livide, vêtus à peine de quel-

ques haillons, se dirigeaient ensuite sur les officiers de l'armée indépendente, chamarrés d'or, et à épaulettes des plus massives et des plus volumineuses. A deux heures de l'après-midi ces troupes s'ébranlèrent et prirent la route de Talcahuano. Le calme alors succéda au bruit, et la Conception devint déserte. Ses rues larges, où l'herbe croît, ne furent plus fréquentées que par quelques individus pauvres et déguenillés ; et la plupart des habitants se livrèrent à la sieste, leur jouissance la plus douce, car l'on peut affirmer que la majeure partie de leur vie s'écoule dans un long sommeil.

Depuis longtemps nos recherches inspiraient une vive curiosité aux enfants, puis à quelques hommes de la populace qui nous suivaient. Le soin que nous prenions de cueillir les herbes les plus inutiles à leurs yeux, les limaçons que nous serrions soigneusement dans nos poches, notre attirail, enfin, et surtout le filet à papillons de l'un de nous, leur parurent les choses du monde les plus ridicules. Je n'ai jamais vu des gens rire de si bon cœur, mais leur gaieté, féconde en quolibets, se borna à des démonstrations bruyantes, et pendant longtemps, sans doute, nous serons pour eux un sujet fécond d'amusements et de sarcasmes : que de fois, au centre de la France, nos grossiers paysans armés de fusils ont interrompu d'une manière plus fâcheuse les paisibles herborisations des botanistes ?

En visitant minutieusement les alentours de la Conception, je pus me convaincre de la position défavorable de cette ville pour des relations commerciales quelconques ; et bien qu'elle ne soit pas très-éloignée du Biobio qui coule à une faible distance, toujours est-il que les eaux destinées à la boisson des habitants, jaillissant de la chaîne montagneuse qui borde la ville, en filets minces et peu abondants, sont de nature savonneuse, possèdent un mauvais goût, et que leur usage doit avoir de fâcheux effets pour la santé des habitants.

La rivière de Biobio est la limite naturelle des possessions de la république chilienne et du territoire des Araucanos. Elle va se perdre à la mer à trois milles de la Conception, par une embouchure rétrécie, que ferme une ligne de rochers. Des bancs nombreux de sables noirâtres rendent sa navigation impraticable et obstruent son cours qui est très-large. On prétend que ses ondes charrient beaucoup d'or et qu'elles se ressentent fréquemment du reflux de la mer en devenant saumâtres. A l'époque où nous parcourions ses bords, l'eau que nous bûmes était parfaitement douce et très-bonne. Un bac sert de moyen de communication entre la Conception et le fort de San-Pedro, sous la protection duquel s'est formé un petit village qui porte le même nom. Plus loin sont bâtis les bastions de *Corkusa* et de Tucapel, où l'on entretient une bonne garnison; car ils commandent le défilé du pays des Araucans, peuples remuants et belliqueux que les Espagnols n'ont jamais pu assujettir à leur pouvoir.

Après avoir suivi l'espace de trois milles le Biobio nous revînmes à la Conception, en rentrant dans la ville par son extrémité occidentale. Un poteau élevé, couronné par un cerceau de fer renfermant une tête humaine, frappa nos regards : nous nous rappelâmes ce mot d'un navigateur qui, au moment de toucher au port Jackson, aperçut une potence sur le rivage, et s'écria : *Dieu soit loué ! j'arrive en pays civilisé !...* Cette tête, dont la face est tournée vers le pays des Araucanos, est celle de Benavidèz, Chilien que la Conception a vu naître, et qu'il a couvert de meurtres et d'incendies. Ce monstre a été exécuté à Sant-Yago, et sa sentence portait que, traîné vivant dans une cage d'osier, par une mule indomptée, il serait pendu : que sa tête serait exposée sur le principal théâtre de ses brigandages, à la Conception, et que ses bras seraient cloués sur des poteaux à Santa-Jouana et à Tarpellanca. Benavidèz est un des

ce génie inculte et brut dans une âme fanatisée par l'amour de la patrie. Le général Freire avait plus particulièrement connu, parmi les généraux de mer qui avaient commandé la station française de l'océan Pacifique, M. Jurien : sa conversation ne tarissait point au sujet de cet amiral, bon militaire, franc et ouvert, joignant aux qualités publiques celles privées, d'un excellent homme. « Je n'ai rien tant à cœur, me disait » le général Freire, que de voir des relations de commerce » actives s'ouvrir entre la France et le Chili. Je ne puis » toutefois étayer de mon autorité le crédit dont jouissent » plusieurs de vos compatriotes. Le général Brayer a été » dégoûté du service par les intrigues de Saint-Martin; » Beauchef, lui-même, ne se soutient que par ma ferme ré- » solution de lui conserver les prérogatives de ses grades; » en un mot les créoles portent la plus vive jalousie aux » étrangers, et ne les voient qu'avec peine remplir les hauts » emplois de leur pays. » Cette phrase m'expliqua ce que j'avais déjà appris du trésorier général de la province, mais d'une manière plus obscure, lorsqu'il me disait : « Le » jour n'est pas loin où nous congédierons tous ces boute- » feux (les officiers étrangers) qui servent plus à alimenter » la guerre civile qu'à la terminer. » Il faut avouer que la plupart des aventuriers qui ont offert leurs services aux républiques de l'Amérique n'ont point donné une haute idée de leur subordination et de leur probité; et le lecteur pourra s'en convaincre par l'exemple que je vais citer d'un fait qui s'est passé sous mes yeux. Le commandant anglais de la corvette *l'Independencia* avait rang de lieutenant-colonel au service du Chili. On l'accusait de tenir au parti d'O-Higgins, et l'on supposait que Freire le démonterait de son commandement en arrivant à Talcahuano avec le régiment de Beauchef. Il n'en fut rien; ce marin conserva les bonnes grâces du général. Mais au moment de l'embar-






*Divisa de los grandes Oficiales de la Legion de Merito del Estado de Chile.*
*O-higgins, Director Supremo del Estado de Chile la Instituyo.*




*Pièce de Cuivre valant 25 Sols.*



quement des troupes pour le départ, le capitaine de port, aussi Anglais, et d'un grade inférieur, avait eu la promesse de commander la corvette. Dans son désappointement, il ne craignit point d'attaquer son supérieur et de lui fendre la face d'un coup de sabre ! Le croirait-on ? le général Freire, obligé de conserver des ménagements envers l'un et l'autre de ces officiers, se borna à priver du titre d'aide de camp le brutal capitaine de port, que partout ailleurs on eût fait passer à un conseil de guerre!... C'est à la date du 29 janvier 1823 que le président O-Higgins, fils d'un ancien vice-roi du Pérou, rentra dans la vie privée. C'est un homme doux, inappliqué, peu capable d'imprimer aux affaires une marche ferme et assurée. Les républicains lui reprochaient les mesures qu'il a prises contre eux. Les régiments qui lui étaient dévoués étaient les seuls qui fussent soldés. Il flattait ses adhérents, leur concédait de nombreuses faveurs et surveillait sans cesse ceux qui se regardaient comme des patriotes purs. Enfin l'ordre du Mérite Militaire qu'il institua, et dont il calqua les statuts sur ceux de la Légion d'Honneur, acheva d'aliéner les esprits à son égard. On lui a supposé le projet de se maintenir forcément au pouvoir et de se faire couronner. Lorsqu'O-Higgins fut appelé à la présidence de la république, il prit l'engagement de concourir à la rédaction définitive d'une constitution qui serait soumise à l'acceptation du peuple ; mais six années s'écoulèrent sans qu'il fût question de ce pacte vivement attendu, demandé avec plus de virulence encore, pacte social qu'O-Higgins ne fit promulguer que vaincu par les clameurs, et dont la rédaction, tout en faveur de l'autorité, lui accordait le titre de président à vie de la république. C'est alors que se forma l'orage qui, de toutes parts, vint assaillir son pouvoir, encore mal affermi et plus mal soutenu, et qu'il dut, sans retour, abandonner le timon des affaires.

Les derniers jours de notre relâche furent employés à diverses excursions dans la contrée : tandis que la corvette s'approvisionnait de vivres de campagne, et que nos officiers donnaient ou recevaient des fêtes, plusieurs de nos matelots, séduits par les offres des embaucheurs, désertèrent le 9 février, et bien que nous séjournâmes encore sur rade jusqu'au 13, nous ne pûmes en avoir de nouvelles.

J'employai le peu de temps qui me restait à me procurer des renseignements sur les Araucanos, dont j'avais vu de nombreux individus à la Conception, et tels sont les faits les plus positifs qu'il me soit possible d'offrir sur ces tribus valeureuses, célébrées dans le poëme de l'*Araucana* de dom Alonzo de Ercilla.

Les Araucanos ou Araucans habitent cette partie de l'Amérique méridionale qui est placée au sud du vieux Chili, entre les Andes et la mer. Ils ont été de tout temps redoutés des Espagnols, qui n'ont jamais pu dompter leur caractère remuant : aussi doit-on à bien dire regarder leur voisinage comme une source d'hostilités tantôt repoussées, tantôt tolérées par l'impuissance où le gouvernement a toujours été de les soumettre à son pouvoir. La paix entre les Espagnols et les Araucans, n'a donc été que des trèves plus ou moins courtes, des sortes d'entr'actes pour se reposer quelques instants des fatigues d'une guerre perpétuelle.

Les Araucans sont divisés en tribus nomades et en tribus sédentaires. Celles-ci habitent des villages régis par des caciques, et sont réunies entre elles par une sorte de fédération que préside le chef le plus renommé et le plus expérimenté à la guerre. Les tribus les plus voisines de la Conception n'en sont séparées que par le cours du Bobio, et Valdivia se trouve cernée de tout côté par les possessions de ces peuples qui s'étendent jusque sous les murs de la ville. Valdivia, qui a retenu le nom du conquérant du Chili, a

été bâtie en 1551, sur une éminence, et possède un port d'un ancrage sûr. On dit qu'elle a des mines d'or productives, et que c'est à cause de cet avantage que les Espagnols ont tenu à sa possession, car elle a été plusieurs fois saccagée par les Araucans, et chaque fois rebâtie, bien qu'elle soit aujourd'hui sans importance.

Les caractères physiques des peuples qui nous occupent sont loin d'être attrayants. Les hommes de cette tribu sont robustes, vigoureux et remarquables par un système musculaire éminemment développé. Leur taille médiocre, et mal prise, leur visage cuivré, aplati et large, qu'empreint de férocité un regard sombre et défiant, des lèvres grosses, un menton arrondi et volumineux, une chevelure longue, épaisse et noire, un ventre communément proéminent, des gestes hardis, donnent à leurs traits un caractère de sauvagerie repoussant. Bien que la plupart des auteurs regardent ces peuplades comme issues d'une source commune avec les Péruviens, les rapprochements qu'ils ont établis ne reposent que sur des suppositions auxquelles on ne peut s'arrêter un instant lorsqu'on a examiné des individus de ces deux races.

Les mœurs des Araucans sont entachées de cruauté quoiqu'une sorte de civilisation et un gouvernement régulier les aient façonnés depuis longtemps à des idées d'ordre et de propriété. Mais leurs habitudes guerrières, le goût effréné du pillage, s'opposent à ce que les principes de modération qui régissent les peuples policés, puissent filtrer à travers leurs tentes, et s'y naturaliser. La plupart de leurs usages rappellent ceux des Tartares nomades, et à mes yeux l'opinion qui leur donne la Mongolie pour source originelle n'est pas dépourvue de fondement. Comme chez toutes les tribus gouvernées par des traditions orales et de famille, l'égoïsme domine et impose à chacune d'elles pour sa conservation de traiter en ennemi, sans pitié, tout individu qui



Habitans du Chili dirigeant une Balza

maritimes avaient assez bien accueilli quatre navires baleiniers, mouillés sous l'île de Sainte-Marie, dont les équipages sans défiance négligèrent les précautions les plus salutaires. Cette aveugle sécurité les perdit; attaqués à l'improviste, ils furent massacrés sans qu'il s'en échappât un seul, et les navires furent dépecés pour en retirer le fer. Cet événement, que plusieurs habitants nous racontèrent, a été confirmé aussi par le capitaine Choice, commandant le baleinier anglais, *Sarah-Anne*, mouillé alors sur la côte du Chili.

Les armes ordinaires pour les combats se réduisent à la lance qu'ils manient avec une dextérité peu commune. Ils n'aiment point les mousquets ni les fusils, qu'ils pourraient se procurer par des échanges avec les créoles chiliens, bien que des mesures sévères les aient prohibés sur la frontière. Les lances que j'ai vues dans leurs mains ont un fer large de quatre pouces, sur deux pieds de longueur, et la tige, en bambou plein et droit, n'a pas moins de dix pieds. Bien que cette arme soit si longuement emmanchée, ils la manient avec la même facilité que le cavalier européen le plus habile dirige son sabre. Tous les officiers étrangers de l'armée du général Freire, nous parlèrent de la manière de combattre des Araucans, dans les termes admiratifs les plus forts, et un officier espagnol, qui s'était mesuré souvent avec eux, m'a dit cent fois, lorsque je le ramenais sur ce sujet, *terribile*, *terribile*, *señor!!!* N'est-il pas remarquable de trouver chez les Araucans, qu'on suppose d'origine mongole, quelques-uns des usages, et l'analogie dans la manière de combattre et de s'armer des Tartares!!! Et pense-t-on qu'il suffit de l'identité de climat et de sol pour amener de tels résultats? Ils est bien vrai que les peuples nomades des steppes de l'Asie, dans leur vie errante, vivent sous des tentes qu'ils transportent suivant les saisons et suivant l'abondance des vivres, et que les Arabes dans le désert, et d'une race bien distincte, sont depuis des

siècles dans l'habitude de parcourir les sables stériles où sont répandues leurs tribus éparses, mais les Araucans du Chili, divisés en hordes ou sédentaires ou nomades, placés sur un sol fertile, ou dans des pampas abondants en gibier, n'ont pu conserver les habitudes de leurs pères, que par suite de traditions religieusement respectées. Quoi qu'il en soit, les Araucans combattent encore avec beaucoup d'avantage avec le *laco* de cuir, qui dans leurs mains est un redoutable moyen d'agression.

L'ajustement d'un homme est le poncho, pièce d'étoffe de laine de Guanaco, de forme quadrilatère, percée au milieu pour y passer la tête et destinée à revêtir le haut du corps, en laissant aux bras leur libre mouvement. Ce poncho, dont toutes les classes de Chiliens ont adopté l'usage, est fabriqué par les femmes, et varie en beauté et en prix, soit par la finesse du tissu, soit par la richesse des dessins. Ceux des caciques sont d'une grande souplesse et très-ornés.

Leur goût pour la danse est vif. Les pas en sont d'abord lents et mesurés, puis, s'animant graduellement, ils se composent de mouvements désordonnés, ensuite brusques, qui tiennent du délire : le chant qui sert d'accompagnement est triste, monotone et sur une note basse et gutturale. La danse la plus en vogue est la *sapatera* : comme chez tous les peuples encore près de l'état de nature, elle n'est qu'un épisode dramatique de la vie, c'est-à-dire qu'elle a pour but de reproduire les scènes les plus vives de l'amour. Cette *sapatera*, dans laquelle un homme et une femme figurent seuls, peint assez fidèlement l'histoire entière de cette effervescence des désirs, qu'on nomme passion. D'abord les complaisances, les soins, puis l'intelligence qui s'établit, les légères faveurs qui s'accordent, les bouderies qui leur succèdent, les raccommodements qui viennent ranimer le sentiment satisfait, qui produit et la tiédeur et l'indifférence. Il en résulte que les figures de cette danse, d'abord

calmes et cérémonieuses, prennent bientôt les caractères de la licence la plus désordonnée. Au plaisir qui pétille dans les yeux des spectateurs, aux tremblements qui font vibrer les muscles des danseurs, on peut juger de leur transport pour des jeux que les demoiselles du Chili n'ont pas dédaigné d'introduire dans les salons de la Conception, où cette danse l'emporte sur le fandango national.

Puisque je viens de parler du penchant des Araucanos pour l'amour, ce qui ne leur est d'ailleurs pas plus particulier qu'à tous les peuples stationnaires dans leur demi-civilisation, je citerai, sans en garantir l'authenticité, une historiette qu'on me raconta fort souvent avec complaisance. On rapporte que le fils d'un cacique, eut occasion, en servant d'otage près le gouverneur de la Conception, de voir fréquemment une demoiselle de cette ville, dont il devint éperdument amoureux et qu'il demanda en mariage. Peu jalouse de régner sur des tribus grossières, où le sort des femmes est un rude esclavage, où la polygamie permet un nombre illimité d'épouses, cette jeune personne rejeta avec dégoût une proposition peu faite pour la séduire. Mais l'Araucan, non familiarisé avec les refus, lui signifia qu'elle eût à se décider promptement en sa faveur, sans quoi il viendrait à la tête de ses guerriers incendier les propriétés de ses parents, et les égorger sans pitié. La faiblesse des autorités de la Conception, qui craignaient une nouvelle agression de ces peuples, intervint dans cette affaire, et porta la famille à acquiescer à cette dure demande.

Les détails les plus positifs que l'on ait sur les Araucans, aussi nommés *Moluches*, ne sont ni nombreux ni très-authentiques. Ils ont été résumés avec beaucoup de sagacité par mon ami Balbi, géographe italien très-connu. Les Araucans parlent plusieurs dialectes, qui sont le *chili-duga*, le chilien propre et l'araucan. Répartis dans tout le sud de l'Amérique en tribus nombreuses et pour la plupart indépendantes, ils se

distinguent eux-mêmes par des noms que Falkner cite. Ce sont ceux de *Picunches*, ou de gens du Nord, appliqué aux naturels qui habitent les montagnes de Coquimbo, jusqu'au-dessus de Sant-Yago, en s'étendant à l'est jusqu'auprès de Mendoza, dans le *Cuyo* ou Chili oriental. Les habitants de cette dernière partie sont plus particulièrement connus sous le nom de *Puelches*, de *Huilliches* ou hommes du midi, parfois appelés *Pehuenches*, qui vivent entre les 35ᵉ et 40ᵉ degrés de latitude, et enfin d'*Auca* ou Araucans proprement dits, qui sont les habitants établis entre le cours du Biobio et la ville de Valdivia.

Les faits historiques sont enregistrés par les Araucans à l'aide de quipos, et ces peuples ont conservé la tradition d'un déluge universel qui noya la race humaine. Leur année est divisée en douze mois d'égale durée, que terminent cinq jours épagomènes, et les jours sont divisés, à la manière japonaise, en six parties de lumière et en six de ténèbres. Leurs connaissances astronomiques sont assez étendues; chaque constellation a reçu un nom propre, et c'est ainsi qu'ils appellent *rupuepuca* la voie lactée. Leur poésie a pour but de transmettre les hauts faits de leurs guerriers les plus célèbres, et de servir d'annales pour les événements les plus marquants de leur histoire. Ils savent compter, mesurer, et appliquer les formes de la géométrie; leurs *amfibes* ou médecins, et leurs *gutarves* ou chirurgiens, connaissent les propriétés d'un certain nombre de plantes dont ils font usage dans les maladies. Les femmes tissent avec beaucoup d'art les étoffes de laine qui sont employées en vêtement; les ponchos des chefs sont ornés de dessins exécutés avec goût, et remarquables par la perfection du travail, et une teinture solide et brillante. Toutefois leur costume est des plus simples; elles vont nu-tête et nu-pieds, et s'enveloppent le corps avec une tunique ample qui ne descend que jusqu'au genou. Leurs

demeures, dont les murailles sont en terre, et les toitures en feuillages, sont divisées à l'intérieur en pièces séparées, où chaque femme s'établit avec ses métiers à étoffes. La cuisine occupe une partie isolée de la cabane; et un mari, quelle que soit la quantité de ses épouses, doit recevoir au moins de chacune d'elles un plat préparé pour son repas [1].

La province de la Conception étant le boulevart des possessions des Araucanos et des Espagnols, il en est résulté que son territoire a presque toujours servi de théâtre aux hostilités de ces peuplades puissantes, qui n'ont jamais été soumises au joug des Européens, et qui, à l'abri des invasions dans leurs llanos, ont plutôt accordé la paix qu'elles ne l'ont demandée. Pour arrêter leurs déprédations, les vice-rois qui se succédèrent au Chili eurent recours à des forts qu'ils bâtirent dans les défilés qui commandent les deux pays, et c'est à ce besoin de sécurité que les bourgades de Santa-Juana, Nacimiento et Arauco durent leur naissance. Des villes s'élevèrent aussi au milieu de l'Araucanie; mais leurs dépendances furent toujours très-resserrées et leurs communications toutes maritimes. Osorno, la cité la plus sud du Chili, bien que située à vingt-quatre milles de la mer, occupe les rives du Rio-Bueno, et fut ravagée de fond en comble en 1599, trente-trois ans après avoir été fondée par Hurtado de Mendoce, et rebâtie immédiatement par Ambroise O-Higgins.

Mais je m'aperçois que les Araucanos ont assez fixé l'attention du lecteur, sans que je puisse toutefois lever ses doutes et dissiper les miens. Je n'ai fait que raconter ce que j'ai appris d'eux, et je reviens maintenant à quelques consi-

[1] Consultez, pour certains détails intéressants de la vie privée des Araucanos, Frézier, *Relation d'un voyage de la mer du Sud*, Paris, 1732, page 52, et Stevinson, tome premier de *la Traduction française*, Paris, 1826.

dérations sur la province de la Conception et sur la vaste contrée dont elle fait partie.

Le Chili, que les géographes divisent en vieux et en nouveau Chili, en distinguant sous le nom de *Cuyo* le territoire qui occupe le revers oriental des Andes, et qui dépend naturellement de la province de la Plata, tire son nom, s'il faut en croire Molina, d'une espèce de grive très-abondante, que les indigènes appellent *Tili ;* d'autres font découler ce nom de la rivière de *Chile*, ce qui est beaucoup plus probable. Bordée par l'océan Pacifique et les mers australes à l'occident, au nord, par le Pérou; à l'est, par le Tucuman, et au sud, par la Magellanie, cette contrée a près de seize cents milles terrestres de longueur, sur deux cent quarante de largeur, en y comprenant la chaîne des Andes, qui naît au détroit de Magellan, et suit une direction uniforme jusqu'à l'isthme de Panama. Les provinces et les villes principales de cet état sont : Copiapo, dont Saint-Francis de la Selva est le chef-lieu ; Coquimbo, dont la corrégidorerie est Serana; Cuyo et Mendoza ; Guillota et Saint-Martin de la Concha, Valparaiso ou le paradis du Chili, célèbre par la beauté de ses femmes ; Aconcagua et San-Felipe-el-Réal ; Melipilla et Logrono ; Bacangua et Santa-Cruz de Triana ; Sant-Yago, capitale de tout le Chili ; Colcagua et Fernando ; Chillan ,Maule, Conception et Valdivia. A ces provinces on doit adjoindre l'archipel de Chonos, formé d'un très-grand nombre d'îles, et principalement de celles nommées de Chiloë. Ces îles ont été le refuge des royalistes espagnols dans la guerre de l'indépendance. Ils y résistèrent fort longtemps, et auraient pu s'y maintenir si la mère-patrie ne les avait point abandonnés à leurs propres ressources, et ne les eût pas laissés sans appui et sans secours. San-Carlos de Chacao est un très-beau port dans la plus grande des îles Chiloë, dont la ville se nomme Sant-Yago de Castro. Le nouveau Chili, peuplé d'In-

diens nomades, est complétement inconnu; on le dit seulement partagé en forêts profondes, et en llanos sablonneux et stériles. Une sorte de route, frayée pour les mulets, traverse la chaîne des Andes, et conduit à la Plata. Ce sentier est tortueux, bordé de précipices et d'un difficile accès. Des tremblements de terre fréquents, dus à l'action souterraine des monts ignivomes qui hérissent les Cordilières, produisent ces perturbations désastreuses qui se renouvellent souvent. Le tremblement de terre qui fut si funeste à Valparaiso en 1823, et deux mois seulement avant l'arrivée de *la Coquille* sur cette côte, fut remarquable par l'intensité et les désastreux effets de ses oscillations qui durèrent plusieurs jours, et dont on trouve le récit et les détails dans la relation de madame Maria-Graham.

La température du Chili est généralement agréable et douce. Elle a la plus grande analogie avec celle du midi de la France.

Sur vingt-quatre jours que nous passâmes dans la rade de la Conception, nous eûmes généralement un fort beau temps. Le thermomètre à l'ombre n'est jamais descendu au-dessous de 15°, et a souvent atteint 19°; au soleil il marquait 33°. L'hygromètre était fréquemment au delà de 100°. Cet état était dû à des brumes épaisses qui, s'élevant avec rapidité, voilaient une partie de l'horizon ou s'étendaient sur les montagnes en longues écharpes qui y épanchent leur humidité bienfaisante. Pendant toute la durée de la relâche de *la Coquille*, au cœur de l'été de cette climature, il est vrai, il n'a plu qu'une seule fois. La chaleur, très-forte au milieu du jour quand la brise ne se fait pas sentir, est délectable, bien que les soirées et les matinées soient fraîches et que les nuits soient très-piquantes. L'atmosphère en effet est bientôt refroidie par l'abondance de ces vapeurs qui, condensées et suspendues dans le jour, viennent à se précipiter dans la

nuit. On m'a dit que les hivers étaient assez intenses; cependant la neige y est rare; et si j'en juge par les cabanes des gens qui sont en fagots, plaquées en terre d'un seul côté, ils ne doivent pas y être rigoureux. Les vents régnants durent environ six mois de la partie du sud, et six mois de la partie du nord. La brise est habituellement faible le matin, souffle avec force le soir jusqu'à dix heures, où elle cesse entièrement. Les vents du sud régnaient pendant notre relâche, et le mouillage de Talcahuano est complétement garanti de ce côté. Il n'en est pas de même pour les vents du nord dont l'île de Quiriquine est le seul abri; ce qui n'empêche pas la mer du large d'entrer par deux passes qui rendent le mouillage moins sûr. La mer, ordinairement paisible lorsque les vents soufflent du côté du midi, permet aux embarcations de toucher sans le moindre inconvénient les grèves caillouteuses qui forment les rivages. Parfois les vents, bien que fixés, d'un même côté de l'horizon, sautent brusquement à l'opposite, et la pluie alors ne manque guère de tomber à foison; mais cet état de choses dure au plus deux ou trois jours, et le plus souvent des rosées abondantes ou des nuages épais la remplacent.

Placé sous l'influence d'une température modérée, le Chili n'est point ravagé par quelques-unes de ces maladies meurtrières qui sévissent par des latitudes plus chaudes. Les affections dont je vis des habitants atteints ne différaient point par leur nature de celles qui éclosent en Europe aux divers changements de saison. L'ancre de *la Coquille* avait à peine touché le fond que les demandes sans nombre vinrent nous assaillir, et tant que dura notre séjour, elles ne cessèrent point. C'est avec un vif empressement et le désintéressement le plus complet que M. Garnot, docteur en médecine de la faculté de Paris, donna ses soins aux habitants qui les réclamèrent. Je me refusai constamment à accepter la mar-

que la plus insignifiante de leur reconnaissance; et je dois le dire à la louange de ces bonnes gens, leurs instances répétées à cet égard, et la vivacité de leur gratitude, contrastaient singulièrement avec le peu de mémoire de bien des malades de nos cités civilisées. Un cultivateur chilien, auquel je prodiguai des soins assidus dans une grave maladie, ne savait comment reconnaître mes bons offices. N'oubliez jamais, lui-dis-je, si vous désirez vous acquitter envers moi, de fournir du lait nouvellement trayé au voyageur qui parcourra vos campagnes pour en récolter les productions naturelles. Mais, peu jaloux de remettre à un temps indéfini la preuve de son souvenir, cet homme simple attendit le jour de notre appareillage pour m'envoyer le seul présent qu'il fût en son pouvoir de m'offrir, et *la Coquille* était dejà sous voile lorsque je reçus un grand nombre de sacs de pommes que je partageai avec mes compagnons de voyage, et cette attention me parut délicieuse tant par la bonhomie que par la délicatesse du donateur. Un seul médecin était établi à la Conception à l'époque de notre séjour; si d'épaisses moustaches, un long sabre traîné par un corps gigantesque, prouvent de la science, certes cet Esculape en possédait beaucoup. En dernier résultat, les maladies les plus ordinaires à la province de la Conception sont les inflammations de quelque nature qu'elles soient, et surtout les dyssenteries, les entérites et les hydropisies. La syphilis y commet d'effroyables ravages.

Les habitants possèdent presque tous quelques recettes pour la guérison de leurs maux. Ils ne pensent point que le remède de la maladie qui les afflige puisse venir de la Cochinchine ou de l'Arabie : leur magasin de drogues gît autour de leur demeure; ils y puisent sans recourir aux formules du Codex, et les préparent sans les secours de la chimie. En meurent-ils plus tôt? C'est une question dont la

réponse serait pour un médecin tant soit peu entachée d'hérésie. Ils combattent les fièvres à accès avec une infusion de cachalouai, sorte de gentiane très-amère, et qu'il serait intéressant d'importer dans les officines d'Europe. Le coulen leur procure une boisson excitante qui les enivre, et qu'ils emploient pour raviver les transpirations supprimées; avec les jolies fleurs bleues de la sempreviva ou trixis, ils produisent des purgations. Le *yanco* jouit de la plus grande faveur dans les débilités de l'estomac; la menthe chasse la mélancolie et excite l'appétit; le tupa, dont le suc laiteux est un poison actif, a pour fonctions de détruire la douleur des dents cariées; le parqui sert à traiter la teigne; l'houinam ou *schinus* est employé à la confection de boissons enivrantes, etc. Les créoles retirent encore des teintures brillantes de plusieurs végétaux. C'est ainsi que *la poquilla* produit un jaune d'or très-pur; que le *panké* donne un noir très-solide avec ses racines, tandis que ses tiges, mangées cuites, ont la saveur des cardons, etc., etc.

La vaste baie de la Conception est donc bordée de coteaux très-boisés ou dénudés, recouverts d'arbres d'un vert sombre ou de plaques argileuses, rouges et nues. Dans sa partie la plus profonde a été bâtie sur son bord occidental la bourgade de Talcahuano, qu'abrite au midi une chaîne de hautes collines terminées à la mer par le cap de l'Estero. Cette bourgade peut au plus avoir mille habitants : son extérieur est celui de la misère; car, saccagée plusieurs fois dans les réactions diverses qui ont eu lieu, elle ne se relèvera que difficilement de la profonde dégradation où l'a plongée la dernière défense qu'y firent les Espagnols avant de céder le terrain aux troupes de la république. La nature a cependant tout fait pour rendre facile la défense opiniâtre de ce point, placé au plus étroit d'un isthme, enveloppé par la mer ou par des chaînes capables de le protéger efficacement.

Les demeures des autorités sont bâties en brique, celles des gens de la classe commune, en terre plaquée sur des poteaux, en bois non dégrossi. Toutes n'ont qu'un simple rez-de-chaussée. L'église n'a point d'apparence, et un misérable clocher en charpente appelle les fidèles à la prière. Une caserne occupe l'enceinte d'un vaste champ de bataille, favorablement disposé pour les manœuvres. Huit pièces de canon sont les seuls moyens de défense que possède cette bourgade, bien qu'il soit facile de remettre en état l'ancien bastion de Castillo Galvez [1], dont la position excellente, sur le revers d'une montagne, commande impérieusement le mouillage. Quelques navires caboteurs, sur les chantiers, donnaient à Talcahuano la physionomie d'un port de mer, bien qu'isolée et sans débouchés cette place soit aujourd'hui réduite à un trafic de côte insignifiant, tandis que Valparaiso est le centre actif du commerce général du Chili. On ne prend guère à Talcahuano que du charbon de terre, du sel gemme, du blé ou des vins qu'on transporte aux *intermedios*, ou points maritimes de la côte d'Amérique en communication avec les villes de l'intérieur.

Les habitants de Talcahuano, de Penco et de la Conception descendent des peuples primitifs qu'y trouvèrent les Espagnols au temps où ils firent la conquête du Chili, ou de créoles dans les veines desquels coule un sang mélangé. Ces métis sont peu nombreux, parce que les Européens d'origine furent toujours en petite quantité au milieu de la population, et les indigènes s'empressèrent de les envelopper dans la proscription de leurs anciens maîtres lorsqu'ils les chassèrent du pays. Toutefois, la race nègre n'ayant jamais pénétré dans la province de la Conception, on n'y voit pas, comme au Pérou, ce mélange hétérogène de métis croisés à tous les degrés

[1] Galvez était ministre chargé des affaires de l'Amérique, en 1778.

issus de blancs, d'Indiens et de Nègres, dont les variétés constituent les Zambos, les Quarterons, etc. La génération actuelle est donc entièrement créole ou indigène, et sa haine pour le nom castillan est si prononcée, que ce serait une insulte pour elle si on lui supposait une descendance espagnole. Elle se prétend fille d'Arauco; elle n'a retenu de la mère-patrie que le fanatisme religieux, les supertitions absurdes ou des habitudes de fainéantise. La guerre avait depuis longtemps moissonné la fleur de la population mâle. Partout des veuves, des orphelins, ou des demoiselles destinées à rester filles, témoignaient par leur nombre la diminution de celui des hommes. Les gens riches de la province ne se distinguaient point par ces formes polies et ce vernis d'instruction qu'on était en droit d'attendre au moins d'eux. Les jeunes gens avaient pour la plupart les manières les plus grossières et les habitudes d'une insigne rusticité. Ils croupissent dans l'ignorance la plus crasse, et leurs actions offrent volontiers un mélange d'insolence et de bassesse. Les hommes du peuple, au contraire, ont une grande bonhomie, un fond de bienveillance, ceux du moins que leurs relations fréquentes avec les marins n'ont point entachés de quelques vices; pour cette classe la paresse est le premier des biens : ce n'est qu'avec la plus vive répugnance qu'elle se livre à quelques travaux pour fournir à son entretien. Cependant, là, comme partout ailleurs, on doit établir une grande différence entre les agriculteurs, plus à l'aise grâce aux produits d'un sol fécond sans grands labeurs, et les pêcheurs, dont l'industrie dangereuse ne répond pas toujours aux fatigues qu'elle nécessite.

L'individu qui va à pied est un misérable que personne ne regarde. Un Chilien doit toujours être à cheval, lors même qu'il n'aurait à parcourir que la distance la plus courte. Les harnois d'un cavalier consistent en une selle en bois grossiè-

rement taillée à la main, en deux énormes étriers sculptés, en un *laco* de cuir et en deux éperons dont les larges mollettes sont de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Le galop est la seule allure que l'usage ait consacré. Les hommes portent le poncho, sorte de vêtement que sa bizarrerie rend digne d'être décrit, et dont la forme se retrouve dans plusieurs îles de la mer du Sud; mais la finesse du tissu et la richesse des dessins établissent des différences énormes entre les individus qui les portent. La fortune peut au Chili, comme partout ailleurs, se manifester par l'inconstance des habits; et les modes d'Europe ont assujetti les deux sexes à leur empire. Il n'en est plus de même pour le bas peuple, il a conservé le costume typique de ses pères; un énorme chapeau pointu recouvre sa tête; un poncho bleu grossier flotte sur ses épaules, des manches de laine bigarrée ou des peaux de moutons écorchées enveloppent ses jambes, et complètent son ajustement. Ajoutez à ces caractères accessoires un teint basané, des cheveux noirs couverts de vermine, un aspect stupide, et on aura une représentation exacte d'un métis de la Conception.

Le poncho dont je viens de parler est une pièce d'étoffe formant un carré long, dont le milieu est ouvert pour passer la tête et qui s'arrête sur les épaules, en cachant le corps sous ses plis. Cet ajustement, emprunté aux Araucanos, a été l'objet de perfectionnements nombreux, soit dans la teinture, soit dans l'exécution des dessins, de manière que leur prix varie de douze francs pour les plus communs, jusqu'à soixante-six pour ceux d'une qualité médiocre, et enfin jusqu'à cent francs et au delà pour les ponchos blancs. Leur étoffe est d'une grande finesse, et en même temps très-serrée, de manière que la pluie ne peut même le pénétrer. Ce tissu est, dit-on, fourni par la laine du guanaco, espèce de lama sauvage des Andes de cette partie de l'Amérique.

Les femmes sont bien supérieures aux hommes, soit par les manières, soit par les grâces naturelles d'une urbanité qui ne se ressent point au premier abord de l'inculture de leur esprit; qu'on ne pense pas que ce jugement ait été influencé par quelque souvenir. Partout, chez tous les peuples, ce sexe se fait remarquer par une finesse, par un tact; par des qualités bien supérieures à celles des hommes, car ces derniers, se reposant sur leur énergie d'organisation, négligent ces accessoires qui se développent et grandissent avec les femmes. La ville de la Conception et la bourgade de Talcahuano renfermaient un essaim de jeunes personnes, dont la fraîcheur et l'éclat eussent même été cités chez les Européennes. Les lis et les roses de leur teint trouvaient des auxiliaires pleins d'attraits dans les longs cils de leurs paupières très-fendues, et dans le noir de jais d'une épaisse chevelure, tombant sur les épaules en longues tresses effilées. Leur extérieur modeste et séduisant ne tarde pas à perdre son influence dans les rapports plus intimes. Nulles connaissances, nulle teinture des beaux-arts, ce charme de la causerie demi-sérieuse, ne leur prêtent aux yeux la séduction de l'âme. Tout est physique dans leurs attraits, et les passions qu'elles inspirent naissent avec leurs charmes et disparaissent avec eux. Leurs idées inculquées proviennent de leurs relations fréquentes avec les navigateurs de l'Ancien-Monde, et, semblables à ces médailles dont une circulation active a usé les empreintes, leur conversation, qui a perdu ses caractères natifs, est un abrégé de presque tous les lieux communs des divers peuples d'Europe. Il serait injuste cependant de leur reprocher ce qui est le résultat des institutions vicieuses qui les ont régies jusqu'à ce jour, et de l'ignorance dans laquelle le gouvernement espagnol a toujours laissé croupir ses colonies. Au goût extrême des Andalouses pour la galanterie, s'est jointe l'influence du climat

et de l'oisiveté, et les révolutions sans nombre qui se sont succédé n'ont fait qu'accroître la démoralisation qui régnait déjà parmi elles. Certes, M. de Chamisso s'est servi d'une périphrase beaucoup trop douce en comparant à l'Italie, sous le rapport des mœurs, les provinces du Chili. Les femmes du peuple de race indigène ont un teint basané ou plutôt cuivreux, les cheveux très-noirs et la face aplatie; l'âge où elles apparaissent avec le plus d'éclat, est vers douze années; à vingt ans elles sont fanées et réputées vieilles. Elles donnent un libre cours à leurs passions, dont l'effervescence est telle, que des maris m'avouèrent bien souvent qu'à peine pourrait-on, dans toute la province de la Conception, en citer une seule qui aurait été fidèle par vertu au lien conjugal. Il est de fait que l'opinion publique ne trouve point à redire aux unions passagères que beaucoup de jeunes filles contractent avec les navigateurs, qu'un séjour de quelques semaines appelle dans leur pays, et le titre public de *marguerite* n'a rien qui offense leur pudeur. Or, le mot maîtresse ne pourrait pas transporter dans notre langue toute la valeur de celui dont elles ne rougissent pas de se parer.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Talcahuano, nous fûmes reçus dans toutes les maisons avec un empressement qui nous surprit; à la fin de la soirée nous étions déjà de vieilles connaissances. Livrées exclusivement à l'empire du plaisir, les Chiliennes affectent sous la mantille un extérieur austère; mais cette vertu de parade se trahit dans le tête-à-tête par l'abandon le plus complet; les petits soins, la galanterie européenne, n'ont point de charmes à leurs yeux; elles ignorent les délicatesses qui ne parlent point aux sens, et leur coquetterie aime à recevoir les hommages d'un grand nombre de cavaliers à la fois. Boire du *maté*, dormir et faire l'amour sont les seuls plaisirs que savent savourer les jeunes

Chiliennes, et c'est bien d'elles qu'on peut dire, avec madame de Staël, que si l'amour est un épisode dans la vie de l'homme, il est l'histoire entière de leur vie. A ce tableau de leurs penchants se joint naturellement ce besoin de toilette, ces changements de parure, qui contribuent à rehausser leurs attraits. Toutes les vieilles femmes que je vis étaient cependant dégoûtantes de malpropreté ; leurs filles, en adoptant les modes françaises, ont appris l'art de faire valoir leurs avantages extérieurs, et presque toutes, en effet, méritent des éloges par les contours de leurs bustes, la finesse de leurs tailles et l'extrême petitesse de leurs pieds. Elles portent aussi des robes très-décolletées, et leur cou est à peine voilé par un léger fichu qui se dérange sans cesse. Leur tête est le plus ordinairement découverte, ou des fleurs naturelles sont enlacées dans leurs cheveux. L'éventail est pour les dames un meuble de première nécessité ; par ses mouvements pressés, il évite parfois l'embarras d'une réponse, ou fait briller la délicatese d'une main potelée. La *chiaya*, sorte de jeu qui permet aux demoiselles de jeter des fleurs aux cavaliers et d'en recevoir, est une galanterie singulièrement de leur goût. C'est en effet un moyen d'agacerie qui ne peut manquer d'appeler à sa suite de l'intimité, et de faire disparaître le sérieux des premiers moments d'entretien. Mais la danse est ce que les Chiliennes préfèrent avant tout, et c'est avec une espèce de fureur qu'elles se livrent aux réunions de bal, où elles deploient des avantages qui, pour être sans art, n'en sont pas moins attrayants. Quant aux hommes, leur ton se ressent de l'habitude des tabagies : fumer un cigare, boire du punch, adresser quelques propos lourdement lestes, sont les seuls attraits que leur offrent ces réunions, où le plaisir perd de ses charmes s'il n'est enveloppé d'une gaze de convenance. Aux causes diverses que nous avons énumérées comme une sorte d'excuse de la vivacité de tem-

pérament qui porte les Chiliennes à méconnaître le plus bel attribut des femmes, la pudeur, se joint naturellement l'exemple que leur donnent leurs époux ou leurs pères, qui tous, et sans distinction aucune, ne rougissent point d'avouer qu'à sa femme légitime il est permis d'ajouter des maîtresses, et j'en ai connu plusieurs intimement qui joignaient l'exemple au précepte.

Un bal où j'assistai chez l'alcade, ne me donna point une haute idée de l'opulence des autorités chiliennes. Les fortunes, en effet, ont dû éprouver de fréquentes vicissitudes à la suite de ces révolutions partielles sans nombre qui sont venues les compromettre. L'exemple que je cite est un de ceux qui frappent les regards d'un voyageur, et qu'il enregistre avec empressement, bien qu'il soit injuste de tirer des conclusions d'un fait spécial, quelquefois insignifiant en lui-même. Dans cette fête, une ou deux chandelles éclairaient de leur lumière pâle et décolorée une vaste pièce entourée de murailles nues. Dans un cabinet voisin, quelques vases, dont le nom épouvanterait une Anglaise bien apprise servaient à calmer des besoins impérieux que la bonne compagnie n'oserait avouer, quoiqu'une sage nature ne l'ait pas dispensée d'y satisfaire. Les rafraîchissements, enfin, consistaient en eau-de-vie du pays, dont la flamme bleuâtre jaillissait d'un meuble en faïence consacré à la propreté, et que cinq demoiselles nubiles utilisaient. Quoi qu'il en soit, la danse sert aux Chiliennes à déployer des avantages qui disposent en leur faveur les esprits les plus sévères. Peu de navigateurs ont échappé sous ce rapport à ce moyen de séduction, et les matelots ont à ce sujet un proverbe qui dit que Valparaiso est le *paradis sur la terre*. Les danses du Chili sont toutes caractéristiques, et les plus usitées sont *la samba*, *el quanto*, *las oletas*, *el pericon*, *la sapatera* et *el llanto*. Mais je supprime ici une foule de détails qui ne

trouveraient pas grâce aux yeux de certains lecteurs, car trop souvent les voyageurs aiment à raconter les particularités, même les plus insignifiantes, qui fixèrent leur attention dans un pays dont les mœurs et les usages diffèrent complétement de ceux de leur patrie. On leur doit cependant quelque indulgence sous ce rapport, car il est si doux de parler aux autres de ce qu'ils n'ont point eu occasion de juger !

Le costume des femmes du peuple est des plus simples : il consiste en une robe de laine bleue grossière; leur tête est enveloppée d'une mantille noire, et leurs pieds sont nus. Façonnées dès leur enfance à un vain simulacre de religion, elles n'ont pris du christianisme que des idées rétrécies et des superstitions aveugles. C'est ainsi que j'ai vu une jeune femme tourmentée par des douleurs très-vives produites par la carie d'une dent, faire brûler des jours entiers des bougies devant une madone, en se saupoudrant la figure de farine, espérant sans doute que cette blancheur artificielle influerait sur celle de son âme, et lui obtiendrait les intercessions de la Vierge. Il est encore un préjugé religieux qu'on ne peut passer sous silence, et qui, au premier aspect, froissant nos idées sur la sainteté de la mort, a pris sa source toutefois dans un ordre supérieur de considérations, embellies des prestiges de l'espérance céleste : c'est le cérémonial qu'on suit à la mort des enfants. Le clergé du Chili a en effet admis que mourir avant d'avoir accompli sa huitième année, était pour l'enfance une exemption de péché ; qu'alors l'âme s'envolait directement dans le royaume des élus; et de cette pensée il en est résulté, pour chaque famille, que le trépas des nouveau-nés, au lieu d'y porter le deuil, est un sujet de réjouissances et de fêtes. Très-fréquemment il m'arriva d'assister à ces cérémonies de canonisation. Le cadavre revêtu de ses plus beaux habits, les mains croisées sur la poitrine, muni d'un chapelet, était exposé sans voile sous

un dais, aux coins des rues. Des fleurs jonchaient l'estrade sur laquelle il reposait, et pendant ce temps des femmes pinçant de la guitare et s'accompagnant de la voix, jouaient des airs qui permettaient aux passants de danser autour du nouveau saint ou de la nouvelle sainte, dont les prières devaient un jour faciliter leur entrée dans le ciel.

Les maisons des Chiliens sont toutes, sans exception, à un simple rez-de-chaussée. Celles des gens opulents ont des murailles très-épaisses, et sont carrelées en dedans. Des fenêtres étroites et non garnies de verre, laissent à l'air une libre entrée. Des varangues abritées occupent la façade de la plupart. Leurs toitures se composent d'une charpente de bambou qui supporte les tuiles. Un appartement commun, vaste, sert ordinairement de lieu de réunion à tous les membres d'une même famille. Des tapis ou des nattes sont jetés sur son pourtour, et c'est sur elles que les femmes accroupies reçoivent les visites ou font la sieste, car immédiatement après le dîner, vers deux heures et demie, un sommeil profond répand ses pavots sur toute la population. A en juger par les meubles sans valeur que contiennent les appartements des Chiliens, on serait tenté de les considérer plutôt comme des gens campés dans le pays que comme des hommes qui y sont nés et qui doivent y mourir. On m'a dit cependant qu'il n'en était pas ainsi autrefois, mais que les pillages sans nombre dont les habitants de la Conception avaient été les victimes, avaient fait succéder à une sorte d'opulence les dehors de la misère. Il est un meuble dont la mollesse ne s'accorderait guère, et les lits des Chiliens, par leur dureté, rappellent les sommiers de planches dont se servaient nos pères. Les appartements n'ont pas de cheminées, et lorsque la température nécessite le secours du feu, on y maintient de vastes brasiers renfermés dans des terrines. La pièce consacrée même à la cuisine n'a point

de fourneaux, de sorte que la fumée ne tarde pas à en faire une boucanière intolérable.

Le commun des habitants construit ses demeures avec des troncs d'arbres à peine équarris, dont les interstices sont bouchés avec de la terre glaise, et comme les coquilles sont très-abondantes sur leurs côtes, ils en retirent une chaux d'une bonne qualité, avec laquelle ils leur donnent une couleur blanche. Leurs objets de ménage usuels consistent principalement en sacs de capacités diverses, faits avec des peaux d'animaux, et en outre destinés à renfermer des liquides, ou qu'ils gonflent d'air pour servir de balsas ou de pirogues destinés à la pêche dans les rivières ou les baies. Chaque maison possède une large pierre plate accompagnée d'une molette, qui permet à la ménagère de broyer les grains de froment, et de les convertir en une farine grossière. L'art de faire le pain est complétement inconnu au Chili. La pâte, à peine fermentée, est cuite sous la cendre d'une manière imparfaite, et produit des galettes qui ne sont pas sans analogie avec le pain azyme des juifs.

Les pauvres de la province de la Conception, et c'est la classe la plus nombreuse, se logent dans de véritables huttes. plus grossières et plus imparfaites que celle des habitants de la Nouvelle-Hollande. Ces ajoupas misérables sont surtout très-communes sur le pourtour du port Saint-Vincent, et je n'oublierai jamais le sentiment pénible que j'éprouvai à la vue de quelques fagots à demi desséchés, négligemment jetés sur le sol, supportant, à l'aide de quelques piquets, une toiture de paille, et abritant de nombreuses familles, qu'ils ne défendent en rien des injures de l'air. Là, le père et la mère et plusieurs enfants, protégés du vent régnant par quelques rameaux, n'avaient pour meubles que les débris d'une vieille pirogue, et pour toute ressource alimentaire que des moules pêchées sur le rivage voisin, et dormaient étendus sur quel-

ques brins de paille jetés sur la terre humide. Toutes les femmes qui vivent dans ces taudis me présentèrent des ophtalmies chroniques des plus caractérisées ; et une épaisse couche de suie recouvrait leur peau et celle de leurs enfants.

L'art de préparer les mets est dans son enfance. Leur cuisine ne sait guère cuire les viandes qu'à l'aide du feu nu, ou par l'intermédiaire de l'eau. Les légumes, les poissons, les coquillages en forment la base, et le vin doucereux du Chili en est un des éléments. Ce vin, dont la force factice procure des ivresses tumultueuses, ne répugne pas même aux demoiselles, qui ne le cèdent point, sous ce rapport, à un grenadier pour vider d'un seul trait une vaste coupe faite avec un tronçon de corne de bœuf : chez les personnes les plus riches, le verre et le cristal ne décorent jamais la table. Il se fait aussi une grande consommation de piment rouge séché et mis en poudre. Les convives prennent leurs repas sans serviette et sans nappe ; et les étrangers sont sans cesse offusqués par l'entière liberté avec laquelle les habitants satisfont à un sale usage venu d'Espagne. Les pauvres gens ont principalement recours, pour leur alimentation, à du poisson séché au soleil, et leur plus grand régal consiste en fusée de maïs cuite sous la cendre avant que les grains aient acquis une certaine consistance. Les habitants les plus paresseux sont réduits à quêter leur existence sur le rivage, où ils trouvent quelques gros crabes rejetés par les flots, des moules de grande taille attachées aux rochers, ou bien enfin des tiges charnues, et qu'ils font ramollir dans l'eau, d'un fucus que les botanistes ont nommé durvillée utile.

Les breuvages que l'empire de l'usage a introduits chez la plupart des peuples civilisés, tels que le thé et le café, sont peu usités, tandis qu'au contraire il s'y fait une consommation énorme de maté, plus particulièrement connu en Europe sous le nom de thé du Paraguay, et que l'on boit très-chaud

à l'aide d'un chalumeau. C'est à l'usage de ce liquide que j'attribue volontiers la destruction de l'émail des dents chez toutes les femmes indistinctement ; car il est bien rare d'en rencontrer parmi elles qui aient une bouche saine et fraîche. Chez le peuple, on boit beaucoup d'un vin noir pourpre très-brillant, que l'on retire d'un très-petit fruit appelé *maqui ;* avant la fermentation, ce breuvage est doux et sucré ; plus tard il est capiteux, enivrant, et se détériore avec facilité.

Le marché de Talcahuano, lors même que des navires mouillés sur rade donneraient aux habitants l'assurance de placer avantageusement leurs denrées, est très-mal approvisionné : de la viande de mouton et du poisson s'y trouvent toutefois en abondance et pour un prix modique ; il n'en est pas de même des pois, des haricots et de tout autre légume que la paresse des créoles fait cultiver avec parcimonie ; les pommes et les poires, n'ayant point été greffées, n'ont pu acquérir cette saveur que l'on recherche.

Les côtes de la Conception sont très-riches en coquillages : une grande espèce de balane, connue sous le nom de *picos*, est surtout très-estimée par la délicatesse du mollusque contenu dans son enveloppe testacée. Les oursins, les concholepas, les patelles, les grandes moules et plusieurs autres espèces méritent également d'être mentionnées.

La monnaie qui a cours au Chili est celle marquée au coin d'Espagne. Le gouvernement républicain n'a fait frapper des *pesos* avec de nouveaux emblèmes qu'en 1822 : sur une face, une colonne supporte un globe surmonté par une étoile, au-dessous de laquelle on lit le mot *libertad ;* un volcan vomissant des flammes occupe le revers, avec les mots de *Chile independiante ;* l'exergue est *union y fuerza.* Les autres divisions monétaires sont le demi-pesos ou demi-piastre, qui équivaut à quatre réaux ; le réal vaut douze sous et demi de France. Dans tout le Chili, l'usage des monnaies de cuivre

est complétement inconnu, et la plus petite pièce en circulation est un demi-réal, qui vaut six sous un liard. La *quantité* est une manière fictive de compter très-employée dans les transactions des négociants : ainsi, en changeant une pièce d'or pour des piastres, on retient une quantité qui est d'environ quatre sous par piastre. Ils agissent de même pour convertir de l'argent en or, abstraction faite du cours du change de celui-ci.

Si un état de paix intérieure et des institutions consolidées permettent au gouvernement du Chili de faire fleurir son agriculture, nul doute que cette contrée, placée dans les circonstances les plus favorables pour fournir une grande variété de produits, ne soit un jour une des républiques les plus commerçantes du Nouveau-Monde; mais que d'années s'écouleront encore avant que ce sol si varié, et qui ne demande qu'à produire, puisse être fécondé par des bras moins inhabiles et moins amollis? Dans l'état actuel des choses, la province de la Conception alimente un cabotage assez actif avec les autres ports, et les exportations consistent principalement en vin, en farine et légumes secs, en bétail, en chanvre, en bois de charpente et de construction, en huile et en sel gemme. Il s'y fait aussi une grande quantité de charbon de bois, et ce combustible est le seul employé par tous les habitants qui ne se servent pas de cheminée.

Quelques navigateurs ont beaucoup vanté la qualité des vins que produit la province de la Conception. M. de Chamisso surtout, dans la relation du voyage de Kotzebue, leur accorde souvent l'épithète de délicieux. Ce vin a une couleur rouge clair et une saveur d'abord douce et sucrée, à laquelle succède un arrière-goût âcre et piquant. Toutes les fois que nos matelots en burent avec excès, il en résulta des ivresses avec un délire frénétique, que jamais je ne remarquai dans les ingurgitations des vins d'Europe. On m'assura

que ces vins, très-chargés de matière colorante, et que l'on conserve dans des vases en terre nommés *botiches*, se frelataient avec une petite quantité de chaux en poudre et une certaine dose de litharge. Les commerçants de la Conception, au milieu de quelques affaires considérables, ne dédaignent point les petits détails mercantiles : il sont au besoin fripiers, revendeurs, colporteurs, etc., et d'une grande astuce dans leurs marchés. Les deux ou trois magasins de la ville étaient fournis d'objets d'Europe très-mal assortis; il n'en était pas de même des chapeaux de paille qu'on tisse dans la contrée, et, tout grossiers qu'ils sont leur bas prix (douze sous et demi) les rend d'un prodigieux débit. Je n'ai rien vu qui ressemblât à une manufacture. Que de reproches l'Espagne mérite pour avoir laissé s'établir pendant des siècles cette croûte d'ignorance que de grands efforts ne pourraient de longtemps enlever!

Quant à l'agriculture, elle est informe, et chez les Chiliens ce n'est point un art, mais une coutume. Avant d'ensemencer un champ, les cultivateurs y mettent le feu pour en brûler les herbes, et s'empressent d'écorcher la surface de cette terre ainsi engraissée pour y jeter des semences qui y croissent avec une rare vigueur. Leur charrue est faite avec un tronc d'arbre supportant à sa base une forte branche, qui est taillée en biseau et qui sert de soc. Le froment, le seigle, l'orge et le maïs y prospèrent au point que les épis y fournissent généralement soixante grains pour un. Les vignes que j'ai vues avaient leurs rameaux maintenus par des piquets.

Les voitures agricoles sont de la plus étrange grossièreté : deux montants en bois, recouverts d'une peau de bœuf, reposent sur un essieu dont les roues sont faites avec les rouelles d'un tronc d'arbre le plus volumineux et le plus régulièrement arrondi qu'on ait trouvé. Ces voitures, traînées

par des bœufs, glissent plutôt qu'elles ne roulent. D'après ce que je viens de rapporter de l'agriculture, ce premier élément d'aisance chez tous les peuples, il sera facile de concevoir que l'horticulture ne se composera que de quelques préceptes vulgaires, et que les plantes potagères devront seulement au sol leur bonne qualité. Toutefois, quelques déserteurs anglais et français établis dans le pays cultivent des jardins qui sont remarquables par la variété et la qualité de leurs produits. Les choux, les fèves, les betteraves, les melons et les citrouilles y viennent parfaitement bien; l'ail, les oignons, les piments, le céleri, la laitue, la tomate, les navets ont à peu près le même goût qu'en France. Je n'ai jamais remarqué qu'une variété de pommes-de-terre de bonne qualité. Son tubercule est petit, oblong et recouvert d'une pellicule rouge. De grands espaces sont ensemencés en carthame, des fleurs duquel on retire une belle couleur jaune employée dans la teinture de quelques étoffes. Les vergers du Chili se composent des arbres à fruit d'Europe. Les pêchers, les cerisiers, les poiriers, les pommiers, les coignassiers croissent avec vigueur, sans produire des fruits de bonne qualité. Les oliviers, les figuiers et même les orangers s'accommodent très-bien d'une température qui a beaucoup d'analogie avec celle du Languedoc; cependant l'huile que les habitants retirent des olives est désagréable au goût, ce qui est dû sans doute au défaut de soin avec lequel ils la préparent.

Nos florimanes ont reçu du Chili des plantes qui font leurs délices, tels sont les amaryllis, les fucksias, etc.; mais ces végétaux, si brillants dans nos serres, couvrent les campagnes et les buissons de leurs éclatantes parures, et n'ont rien qui flatte les yeux des habitants. En revanche, les femmes donnent quelques soins aux rosiers, aux œillets et aux basilics, dont elles entrelacent les fleurs dans leur chevelure.

Parmi les plantes sauvages, il en est quelques-unes qu'il

serait fort utile d'introduire en France; par exemple, la racine de l'*alstroémère*, ou lis des Incas, est d'une grande délicatesse, et le fruit de l'avellane a de grands rapports avec nos noisettes; de la moelle des feuilles du *pitcarnia* on retire l'amadou employé dans les ménages, et avec ses tiges dures et spongieuses les pêcheurs font des radeaux, la *poquilla* teint en jaune les fichus de laine des femmes du peuple, et on fait des confitures avec la pulpe sucrée qui entoure les graines d'une liane nommée *lardi zabale*.

Dans un pays encore recouvert de vastes forêts, la chasse est abondante et peu difficile; toutefois, il est bon de se tenir constamment en garde, lorsqu'on va dans les bois, contre plusieurs petites espèces de tigres. De grosses colombes, appelées *palumbas*, ont une chair délicate qui les fait rechercher.

Le développement des côtes, que morcellent de nombreuses criques, s'unit à une grande abondance de poissons pour rendre les pêches faciles et fructueuses. Les pêcheurs, pour naviguer sur les baies, ne se servent que de *balsas*[1], sortes d'outres de peaux de bœuf ou de phoque gonflées d'air, de radeaux ou de pirogues informes creusées négligemment dans un tronc d'arbre, et dont la stabilité n'est pas à citer. Pour manœuvrer ces embarcations, on se sert de lanières de peaux de bœuf, en place de cordes, ou de tiges de la liane du Chili. C'est à dix pieds et plus de profondeur au-dessous de l'eau que les plongeurs vont détacher les moules si communes sur les rochers, ou bien ils emploient de longues perches armées de crochets de fer.

Les races d'animaux domestiques, qui peuvent se multiplier avec d'autant plus de facilité qu'une plus grande éten-

[1] *Voyez* l'appendice, note A.

due de terrain est couverte de pâturages abondants, ne méritent point d'être citées ni par leur beauté, ni par des avantages qui leur seraient particuliers : les chevaux sont pleins de vigueur, mais petits et rabougris : les mulets sont d'un bon service dans les routes étroites et scabreuses de l'intérieur; l'âne y est comme ailleurs le commensal du pauvre. Les bœufs sont employés comme bêtes de trait; le cochon appartient à la variété domestique dont le corps, par son ampleur, semble toucher la terre; les moutons sont petits et chétifs; mais les béliers ont presque tous quatre cornes. Quant aux oiseaux de basse-cour, ce sont les mêmes espèces qu'en Europe.

A ce tableau rapide de mes observations au Chili, j'aurai à présenter quelques généralités sur son ensemble physique, mais le lecteur voudra bien se rappeler que les navigateurs ne peuvent sous ce rapport qu'effleurer la description des pays sur les rivages desquels ils ne font que de courtes apparitions.

La baie de la Conception se dirige du nord au sud dans une étendue de douze milles sur neuf milles de largeur. Son entrée est en partie abritée par l'île de Quiriquine, qui la divise en deux passes; celle placée à l'occident de cette île, étroite et dangereuse, n'est point navigable. La bourgade de Talcahuano se trouve donc placée sur le versant d'une chaîne de collines qui cessent au cap de l'Estero. Un bras de mer, le Rio Andalien, s'avance jusqu'auprès du port Saint-Vincent, de manière que cette partie de la province est une longue presqu'île, rattachée au continent par une base étroite. La surface du pays entre Talcahuano et Penco est plate, marécageuse, et les plantes salines qui y croissent en grand nombre attestent que la mer réunissait le fond de la baie de la Conception au port Saint-Vincent, et qu'elle ne s'est retirée sur ce haut fond qu'il y a peu de temps. La presqu'île de Talcahuano était donc naguère une île, séparée de la grande

terre par un bras de mer large de deux milles, et cette surface, aujourd'hui desséchée et transformée en marécages salins, est couverte de salicornes, de ficoïdes et autres plantes d'organisation toute maritime.

Les côtes sont élevées et assez accores, et leur surface est très-boisée : les averses pluviales les ont profondément ravinées sur plusieurs points, et dans ces ravines, où l'eau coule en abondance, croissent avec vigueur de grands arbres propres aux constructions, et se pressent en buissons serrés des arbrisseaux à fleurs suaves ou brillantes, tels que les myrtes, les fucksias, etc.

Le rivage occidental de la baie de la Conception appartient à la formation talqueuse phylladiforme des derniers terrains primordiaux. Les feuillets des couches les plus inférieures sont épais, ternes, tandis que les supérieurs sont brillants, minces, et renferment une grande quantité de mica: des veines de quartz et du fer à l'état d'oxide ocreux les sillonnent dans le sens vertical : fréquemment enfin, un schiste, ayant l'aspect et la texture de l'ardoise tégullaire, effleure la surface au ras le sol, ou bien est recouverte d'une argile d'un rouge vif.

Une sorte de formation marine est plaquée sur les rivages de l'île de Quiriquine, et les faits qui lui appartiennent offriront sans aucun doute de l'intérêt pour les géologues. Ainsi, les grèves sur lesquelles les vagues déferlent sont d'un sable noir, pesant, et à grains brillants comme métallisés. Au niveau de la mer apparaît un grès argileux, friable, dont les particules sont unies par un ciment peu adhérent. Quelques écueils, qui ne se découvrent qu'à basse marée, dans la baie, sont de ce même grès, à grains grenus et rougeâtres. Des écharpes de sables argileux se superposent avec une régularité de couches assez remarquable; ainsi, sur le grès de la partie la plus inférieure du terrain, apparaît en remontant une couche de sables argileux, puis de sables agglutinés imitant un grès

grossier ; puis des sables argileux, rougeâtres, renfermant des galets arrondis du volume d'une orange ; puis des sables argileux et terreux, contenant des lits épais de coquilles, des mêmes espèces que celles qui vivent actuellement sur les rivages, tels que le concholepas péruvien, la crépidule, la fissurelle, etc. Enfin les couches les plus superficielles sont au nombre de trois, d'abord une bande assez épaisse de puddings, où des galets de toute taille sont enchâssés confusément dans un sable adhérent ; puis une argile jaunâtre et dure, et enfin une argile rouge, qui est la surface meuble du sol.

Cette disposition caractéristique du terrain de l'île de Quiriquine se retrouve toutefois sur le rivage de la presqu'île de Talcahuano. Seulement l'élévation de la base schisteuse donne moins d'épaisseur à ce sol récent, témoignages irrécusables ou d'un abaissement du niveau de la mer, où d'une élévation du terrain, facile à concevoir dans le Nouveau-Monde, où des brisures ont souvent été formées à la suite de tremblements de terre par les mouvements de bascule qui abaissent les points de certaines chaînes montagneuses pour en élever d'autres.

Le relief de la province de la Conception, en dehors de la presqu'île de Talcahuano, est de nature granitique ; mais ce granite, par l'abondance du mica noir qu'il renferme, fait le passage au gness.

Dans les environs de Penco, une mine de lignite, simulant de la houille, donne d'abondants produits. La couche en exploitation n'a guère toutefois que trois pieds d'épaisseur, et se trouve recouverte d'un lignite impur et d'argile grise et feuilletée. Tout indique sur ce point l'existence d'un lambeau de sol tertiaire qui s'étend jusqu'au delà du Pérou, dans la Colombie, et que nous retrouverons très-caractérisé dans les environs de Payta, au nord de Lima.

Quant aux métaux précieux, le Chili rivalise avec le Pérou

par les mines abondantes qu'il possède. La plupart gisent dans la partie aride des Andes; Petorca, près Sant-Yago, est renommée par ses minerais d'or. *Las minas de la Florida* n'ont pas moins de réputation, et toutes les rivières roulent dans leurs sables des paillettes aurifères abondantes qu'on en retire par le lavage, bien que les frais que nécessite ce mode peu productif l'aient fait négliger. Les mines d'argent occupent le Serro d'Upsallata. Le cuivre est très-abondant en plusieurs provinces, et principalement dans les environs de Coquimbo. Il en est de même de l'étain, du plomb, du soufre, du fer, et surtout du mercure. C'est avec ces minéraux que le commerce d'Europe opère le plus ordinairement ses retours. Une grande étendue de pays est couverte de sel gemme par masses régulièrement stratifiées : le plus estimé se retire d'un endroit qui est à trois jours de marche de la Motcha. Sur la presqu'île de Quiriquine, au village nommé *Tumbès*, le nitre naturel se récolte en abondance, et assure, par un excellent *salpêtre de houssage*, le service des manufactures de poudre à canon.

La végétation du Chili a une physionomie européenne. Ses bois touffus, qui ne se dépouillent jamais, ont une grande analogie avec ceux du midi de l'Europe. C'est le même port, c'est le même feuillage, c'est le même vert, noir et lustré. Seulement, de temps à autre, quelques pitcarnia à feuilles d'agavés interrompent cette uniformité, et rappellent aux yeux les formes étrangères du Nouveau-Monde.

Il m'arriva un jour, par un temps superbe, de parcourir les alentours de Talcahuano et les hautes collines qui dominent la baie. Un calme profond régnait sur cette création neuve; un bandeau vaporeux enveloppait dans le lointain les ruines de Penco : le mirage grossissait les hommes et les animaux, dont les formes, démesurément grandies et non arrêtées, glissaient comme des ombres au milieu des vapeurs

qui s'élevaient épaisses sur la surface unie de la mer. Assis sous un myrte luma, aussi élevé qu'un orme de France, dont le feuillage aromatique disparaissait sous des masses de fleurs blanches pressées, je me plaisais à promener mes avides regards sur cette nature vierge, belle encore, et que la main des hommes n'avait point flétrie. Les arbres qui m'entouraient semblaient, par leur beauté, s'être groupés pour former un tableau fantastique, tel que l'imagination d'un poëte aime à rêver ses bosquets. Depuis j'ai vu tout ce que la nature a pu étaler de pompe dans les forêts vierges des Moluques et de la Papuasie, mais jamais je n'ai éprouvé le même plaisir, la même émotion, au milieu de leur luxe et de leur majesté. Il en est donc des phénomènes de cette terre comme de la beauté d'une femme : souvent un assemblage de perfections commande notre admiration, tandis que des formes moins régulières, mais plus en rapport avec nos idées, bouleversent l'âme, la ravissent et la dominent par un prestige irrésistible. Pour en revenir à l'aspect de la végétation, je dois dire que rien n'est plus commun, dans le mois de janvier, que de trouver réunies aux diverses espèces de myrtes les tiges souples et volubiles de la lapagerie; supportant des girandoles d'un ponceau éclatant, tandis que le gui parasite à fleurs orangées et des sarmienta charnues grimpaient sur les écorces, comme notre lierre. Des bambous à tiges genouillées, par leur port droit, par leurs feuilles pointues, contrastaient avec les zig-zags des lardizabales, les souples rejets des fucksies, et les corolles noirâtres d'une capucine. Le calme le plus parfait laissait en repos les feuilles même les plus mobiles; le soleil épanchait vivement sa chaleur, et les élégants oiseaux-mouches, d'espèces nouvelles, bourdonnaient par leur vol précipité, en pompant les sucs miellés des corolles sur lesquelles ils butinaient.

Parmi les plantes remarquables dignes d'être citées par

leur beauté, le tupa, qui croît sur les coteaux, tient le premier rang. Ses fleurs, d'un rouge de feu, jouissent d'un rare éclat; mais cette plante se trouve être éminemment vénéneuse. Les amaryllis, les altroémères, les panké, les thilcos, et mille autres donnent un caractère remarquable à la végétation de cette contrée, qui n'a point encore été complétement épuisée sous le rapport des découvertes à faire dans le règne végetal, malgré les travaux de Ruiz et de Pavon. De nombreux voyageurs explorent en ce moment le Chili; leurs recherches seront probablement enrayées par les troubles qui agitent ce pays; mais je ne connais point de contrée sur le globe qui pourrait fournir autant de découvertes curieuses dans tous les genres à un naturaliste persévérant et habile. Une relâche de quelques jours, bien que nous n'ayons parcouru qu'un très-court rayon du littoral, a offert à notre expédition une série d'animaux et de végétaux entièrement inédits.

Les êtres qui peuplent les forêts du Chili, ou ceux qui ont été pliés à la domesticité, sont nombreux, et, pour la plupart, mal décrits dans les ouvrages des naturalistes. Les lamas, et ce cheval à pied fourchu de Molina, encore ignorés; les chinchillas, plusieurs tigres, et surtout le jaguarundi, les coatis, vivent sur les escarpements des Andes ou dans les vastes forêts du territoire des Araucanos, et comprennent des espèces sur lesquelles nos idées sont loin d'être exactes, et qu'il serait intéressant de procurer à nos musées. La race des chiens, que les habitants ont pliés à leur service, a un aspect repoussant, une forte taille, des poils longs et hérissés, des oreilles droites, une physionomie hargneuse. Des phoques que les gens du pays appellent *lobos*, fréquentent abondamment les côtes, et surtout celles de l'île Quiriquine. Dans la baie nagent des bandes de petits dauphins, nommes *funénas*, et souvent s'y présentent en grand nombre

les cachalots à grosse tête, le *hump-back* des baleiniers anglais.

De gracieux oiseaux par les couleurs de leur plumage, ou délicats par la bonté de leur chair, ou singuliers par quelques particularités de leur organisation, peuplent, vivifient, embellissent la province de la Conception. De fétides vautours yotes, sans cesse à l'affût des débris ou de quelque animal nouvellement expiré, portent en tout lieu leur vorace gloutonnerie; des chevêches se creusent des clapiers sous terre. Des passereaux variés quittent peu les bois, entre autres le clignot, singulier moucherolle noir, dont les paupières sont bordées d'une large membrane d'un beau jaune. Le *chopi*, en bande, ravage les champs ensemencés, et l'étourneau des terres magellaniques se plaît dans les prairies rases. Des oiseaux-mouches de plusieurs sortes, élegants et curieux, émigrent suivant les saisons et s'avancent même dans le sud par de hautes latitudes. La perruche-ara de Patagonie, où le *cateita* des créoles, habite par essaims nombreux : souvent j'en vis des troupes considérables traverser la vaste baie de la Conception en poussant des cris assourdissants, aigres et sauvages. Des vanneaux, des huîtriers, des corlieux et des volées d'alouettes de mer ne quittent point les grèves sur lesquelles apparaît de temps à autre la spatule aux ailes de feu. Des mouettes, des sternes à tête noire, des noddis et des becs-en-ciseaux, formaient souvent sur la baie, par leur nombre, des nuées noires composées de milliers d'individus; et je puis affirmer avoir vu une bande épaisse de ces oiseaux obscurcir le ciel depuis Penco jusqu'à l'île de Quiriquine, en imitant une écharpe étroite, mais longue de douze milles. Un pareil phénomène frappa d'ailleurs les regards de Flinders, lorsque ce navigateur explorait les côtes de la terre de Diemen. Sur la rade nagent ou plongent en une tout aussi grande abondance des

manchots, des fous et des cormorans. La grande quantité d'animaux qui pullulent dans ces mers rend leur nourriture facile, et de tous les poissons, le plus commun et le plus singulier par ses formes se trouve être le *pesce-galo*, connu des naturalistes sous le nom de *chimère antarctique*.

Quelques lézards agiles, plusieurs couleuvres innocentes, et certains crapauds vivement peints, sont les représentants des reptiles dans le règne animal qui compte surtout une variété infinie d'insectes, de mollusques et de zoophytes. Longtemps les amateurs européens accordèrent une haute estime au concholepas qu'ils croyaient très-rare sur les rivages américains, bien que des tas énormes de ce testacé s'élèvent çà et là sur les bords de la baie de la Conception, où les naturels s'en servent pour faire de la chaux.



# CHAPITRE V.

**Traversée du Chili au Pérou**
**( du 13 février 1823, au 25 du même mois );**

**et séjour à Callao et à Lima**
**( du 26 février au 5 mars ).**

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière !
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière
Demeurent oubliés.

( VOLTAIRE, Odes. )

---

Le 13 février 1823 nous vit cingler le long des côtes du Pérou, vers Lima, depuis longtemps renommée par ses richesses. Une mer unie comme dans un bassin, un ciel que n'offusquait pas le plus petit nuage, des vents doux et modérés, nous rendirent notre traversée aussi courte qu'agréable. Presque constamment la terre fut en vue. Des bancs de méduses flottaient à l'aventure, et le petit oiseau que j'ai nommé puffinure se reposait dans notre sillage. Le 25, le calme le plus parfait nous retint à une faible distance de l'île de Pachacamac, et la sérénité d'une nuit délicieuse n'était troublée que par le sourd bruissement des vagues qui se heurtaient sur les rochers. Un léger souffle nous permit

cependant de contourner l'île San-Loranzo, dont la surface mamelonnée et rouge n'offre point la plus petite trace de verdure. Du côté de la mer, toutes ces terres sont recouvertes d'une couche abondante de ganua, qui imite à s'y méprendre des flocons de neiges : ce ganua n'est autre chose que la fiente qu'y ont déposée les oiseaux maritimes depuis des siècles.

C'est le 26 au soir que nous laissâmes tomber l'ancre dans la rade de Callao, que couvrait une forêt de mâts, dont les pavillons étrangers témoignaient que ce port de Lima était le principal rendez-vous du commerce des deux mondes. Des vaisseaux de guerre français et anglais avaient pour but de protéger les intérêts respectifs des nationaux. Deux frégates péruviennes, enlevées aux Espagnols, composaient toute la marine de la république, et sur leur poupe flottait le nouveau pavillon des indépendants, dont le champ rouge était traversé au milieu par une bande blanche, portant l'emblème du soleil. L'étendard du président de la république, au contraire, entièrement rouge, avait une figure blanche de l'astre qu'adoraient les Incas.

Nous ne restâmes que six jours sur la rade de Callao; aussi je n'aurai que fort peu de détails à fournir sur les événements qui se passèrent à cette époque dans le Pérou. Ce mouillage, centre général d'un commerce lucratif, est parfaitement abrité; de la pointe de *Bocanegra*, au nord, jusqu'à San-Loranzo, ses contours se déploient en un vaste fer à cheval. Le fond, en vase molle vert olive, fournit aux ancres une bonne tenue; et la mer d'ailleurs y est presque toujours calme et unie. Le port proprement dit de Callao est situé dans un enfoncement que défendent deux môles circulaires enveloppés de fossés et susceptibles de recevoir une nombreuse artillerie, et dont la garnison se composait de 1200 hommes.

De la rade, l'aspect du pays est d'une nudité repoussante : une plaine immense s'étend de la mer jusqu'à une chaîne élevée qui la borde à l'horizon ; sa surface n'est recouverte que d'une verdure rare et monotone, et les clochers, qui s'élèvent au pied des montagnes blanches et nues qui les dominent n'ont un aspect pittoresque qu'au moment du coucher du soleil, où les rayons de cet astre sont reflétés à travers d'épais brouillards qui en rendent l'éclat douteux et vacillant.

La petite ville de Callao est assise sur le bord de la mer ; elle n'est intéressante que par son voisinage de Lima, dont elle est l'entrepôt. Un tremblement de terre la submergea de fond en comble en 1747 ; et, s'il faut en croire Frézier, un seul homme échappa à ce désastre. Toutefois, sur cette côte déclive que recouvre une prodigieuse quantité de galets, un ressac assez violent se fait sentir ; c'est pour rendre faciles les communications avec la terre, qu'on a jeté une digue à une certaine distance au large, de manière qu'elle assure aux embarcations un débarquadère commode. Callao n'a donc rien qui puisse mériter l'attention, et j'avais hâte de me rendre à *Lima*, et de juger de la réputation dont jouit en Europe cette capitale du Pérou. J'entrai par la porte occidentale, sur laquelle étaient jadis sculptés les insignes donnés en 1637 (un bouclier avec trois couronnes) par Charles-Quint avec les mots *plus ultrà*. Ces armes ont été mutilées, et il n'en reste plus que d'informes débris. La principale rue par laquelle on arrive au centre de cette grande ville, n'en donne point une haute idée. Bordée de maisons basses, et sans ouverture sur la façade, elle est dans son immense largeur d'une tristesse désespérante. Sous le plus puissant des monarques espagnols, Lima obtint le nom de la cité des rois, *la cuidad de los reyes*, que lui imposa son

fondateur Pizarre [1]; mais plus tard elle reçut sans partage la dénomination qu'elle porte aujourd'hui, corrompue à ce que l'on prétend du nom indigène de *Rimac* [2], petite rivière dont les ondes charrient de l'or, et qui prend sa source dans les Cordilières, en se divisant en ruisseaux dans les gorges des montagnes qui enclosent Lima, et dont les eaux vont se perdre à la mer, après avoir baigné les murs de cette ville, au fond de la baie de Callao.

Mon cœur palpitait en approchant de Lima, généralement regardée comme la capitale de l'Amérique du sud, la Tyr du Nouveau-Monde, la source d'où jaillit pendant longtemps tout l'or et l'argent du Pérou, le siége enfin d'un gouvernement qui s'établit sur les débris sanglants de l'empire pacifique des Incas. La renommée de cette cité a franchi les mers et retentit en Europe, mais combien il faut rabattre de ces grandes réputations qui grossissent dans le lointain, et qui ne peuvent que perdre à être jugées de près!

Lors de la relâche de la corvette *la Coquille*, Lima était, il est vrai, bouleversée par la guerre civile. Les partis politiques qui s'en disputaient la possession étaient aux prises. Les habitans tracassés, molestés cachaient soigneusement leurs richesses. Les couvents, bien que protégés par une croyance religieuse exclusive, se dépouillaient des statues des saints d'or ou d'argent massif qui en décoraient les autels. Cette ville, en un mot, n'était donc plus que l'ombre d'elle-même, et son ancienne splendeur, sous plusieurs vice-rois castillans, s'était grandement obscurcie.

[1] Lima a été fondée le 8 janvier 1534, jour de l'épiphanie ou de l'adoration des mages, et Pizarre y a été assassiné le 26 juin 1541.

[2] Les Péruviens donnaient à cette petite rivière les noms de *Rimac Malca*, qui signifient *demeure des sorciers*. Ils y exilaient les hommes accusés de magie.

La position qu'occupe Lima n'a rien d'attrayant. Un développement considérable de murailles enceint la ville à l'extrémité de la vaste plaine qu'elle occupe au pied même d'une chaîne montagneuse qui se détache de la Cordilière de la côte, dont les monts *San-Cristobal* et *Arancaes* sont les points culminants. Mais les flancs escarpés de ces montagnes repoussent la vue par leur nudité, et la plaine d'alentour, dépouillée d'arbres, n'offre çà et là que des buissons et des flaques d'eau, entrecoupées de cabanes et de quelques plantations établies au milieu des marécages. Des murs en terre solidement construits, d'après la méthode péruvienne, et nommés *tapias*, enclosent ces propriétés rurales, et se dégradent difficilement sous un ciel où il ne pleut presque jamais. Les rues sont alignées et régulièrement coupées à angle droit. Les maisons ont rarement plus d'un étage, et le rez-de-chaussée est construit de manière à présenter une longue varague abritée, commode pour prendre le frais. Ces demeures assez élégantes à l'intérieur, n'ont sur la rue qu'une façade nue, sans fenêtres, et à une seule issue. Les murailles en dedans sont communément recouvertes de fresques mal exécutées, mais qui forment un très-bon effet à une certaine distance. Les habitations des gens riches sont remarquables par la profusion des dorures, et par une disposition régulière de tous les appartements de plain-pied, de sorte que l'œil du passant, dans la rue, prolonge une longue allée, que termine d'ordinaire un gradin chargé de vases à fleurs, tandis que sur les côtés des portes grillées à jour, des treillages dorés et peints prêtent les plus doux prestiges à ces asiles voluptueux. C'est dans ce lieu que les dames arrivent respirer l'air pur, en se reposant sur des coussins placés sur le sol. Cette suite de péristyles où la vue s'égare, m'a singulièrement plu, et remplace avec quelque grâce le style plus grandiose des constructions européennes,

qui seraient impraticables au Pérou, où de fréquents tremblements de terre ondulent la surface du sol. La partie solide des maisons est donc élevée avec des briques cuites au soleil ou avec des tiges solides et légères de bambou, qu'un plâtre ductile enveloppe, et dont les surfaces polies peuvent recevoir une couleur agréable et des ornements de fantaisie. Ces demeures ont pour toiture des planches minces ou même des toiles peintes suffisantes pour garantir l'intérieur de l'influence de l'atmosphère : des reliefs, des dorures multipliées ajoutent à ces constructions souples une riche élégance, tandis que les appartements vastes et aérés, très-simples dans leurs ameublements, n'ont sur leur plancher et au pourtour que des lits de repos, consacrés à l'usage de toute la famille, dont les membres sont plus souvent couchés qu'assis.

Les gens du peuple vivent dans des sortes de cabanes bâties en terre glaise.

Des magasins très-fournis, des boutiques de toute sorte, des officines, attestent une grande activité dans le commerce [1] de la richesse de cette ville, et font diversion à la tristesse silencieuse des rues qu'habite la classe indépendante par sa fortune.

La place dite royale, *plaza major*, est remarquable par son

[1] Le commerce de Lima est considérable. Les exportations consistent principalement en or, argent, platine, cuivre, mercure, peaux de vicognes, cascarille, quinquina, coton, cacao, huile de palme, fleurs d'azarquero, gingembre, piment, baume de copahu, bezoar occidental, écorces de winter, cire, résine, carana ; culen des feuilles de la proralée glanduleuse ; coca, ou feuilles de l'erythrxilon coca (le Pérou en exporte pour plus d'un million de piastres, pour Buénos-Ayres seul) ; racines de chamico ; sang-dragon, gomme copale ; racine tinctoriale de chinchin ou chinchango ; du coton chambira ; du bois chamara ; du calaguala ; de l'encens turary ; des peaux de chinchilla, de zarilla et de pinche, du tabac, de la pulpe d'inga, etc.

étendue et sa régularité [1]. Les façades des maisons qui la bordent sont au même niveau, et leur rez-de-chaussée bâti en galeries, occupé par des magasins de nouveautés et de modes, offre une grande analogie avec le Palais-Royal de Paris, tant par sa construction que par la disposition du bazar permanent qu'elle renferme. Sous ces galeries nommées *portales*, les désœuvrés se donnent rendez-vous chaque soir, pour agacer et poursuivre les *tapadas* les plus en vogue, dont le costume singulier favorise l'incognito et la conduite irrégulière. L'ancien palais des vice-rois, destiné aujourd'hui au gouvernement républicain, occupe la partie méridionale de cette place. Au côté nord sont situés la cathédrale et l'archevêché. Le milieu est occupé par une fontaine monumentale que couronne une renommée en bronze, et huit lions également en bronze, jettent par la gueule dans de vastes réservoirs du même métal, un mince filet d'eau fourni par l'Artaxéa.

La promenade la plus en vogue est située au nord de la ville, dans un ancien faubourg. C'est un *almeyda* planté sur les bords du Rimac, dont les eaux en cet endroit coulent avec impétuosité sous un pont en pierres très-solide. De frais ombrages, de gracieux jardins d'où s'élèvent les brillants *plumiera*, rendent cette partie de la ville digne de la prédilection que lui accordent les dames de Lima. Hors des murailles est placé un monument isolé, fastueusement nommé le *Panthéon ;* c'était la sépulture des anciens vice-rois.

La place de l'inquisition est appelée aujourd'hui de la constitution. Elle est de forme triangulaire, et n'a rien de remarquable que l'affreux palais qui lui donnait son nom, et

[1] Cette place est élevée de 480 pieds anglais au-dessus du n veau de la mer. Les rues qui longent la partie occidentale sont arrosées par des ruisseaux d'eau courante.

qui reste debout comme le témoignage le moins équivoque d'un fanatisme délirant et féroce. Là tiennent séance les députés des provinces.

Le pavé des rues se compose de galets arrondis, rangés avec symétrie, mais fatigants pour les gens qui vont à pied. Rien aujourd'hui ne rappelle ce temps de flatterie et d'opulence, où des marchands se trouvèrent assez riches pour faire daler en argent massif la principale rue par laquelle le vice-roi, duc de la Palata, vint en 1682 prendre possession de son gouvernement. Une eau fraîche et limpide, sans cesse alimentée par la rivière de Rimac, coule dans les ruisseaux d'une grande partie des rues, et principalement de celles qui avoisinent les halles, reléguées au milieu d'une petite place, et abondamment fournies de fruits et de légumes.

Les établissements publics sont l'université, principalement consacrée à la théologie, la salle de spectacle, le cirque pour les combats de taureaux, la bibliothèque, où sont entassés sans ordre huit mille volumes au plus; l'hôtel des monnaies; mais rien dans ces édifices n'est digne d'être décrit. Quant aux églises et aux couvents, leur nombre est considérable : c'est en effet dans cette grande cité que se sont donné rendez-vous les mille et une congrégations monastiques, avec leurs préjugés, leur fanatisme, leur fainéantise et leurs costumes aussi variés que bizarres.

De tous les temples élevés à la gloire de Dieu, dans la *ciudad de los reyes*, ceux qui méritent le plus les regards du voyageur, sont la cathédrale et l'église de Saint-Dominique. A l'extérieur, ces édifices ne s'éloignent point du système de construction adopté dans le pays : leurs murailles sont en briques, revêtues de plâtre et peintes à l'huile : leurs clochers, appuyés sur des bambous, sont mobiles et ne redoutent point les effets des tremblements de terre si fréquents dans cette partie de l'Amérique. Mais en pénétrant dans le

sanctuaire, l'œil d'un étranger ne peut être qu'ébloui par la profusion des ornements qui surchargent les autels. Ce ne sont que ciselures, que dorures, que pierres précieuses enchâssées sur les colonnades, sur les chapiteaux. Partout l'or et l'argent étincellent, mais le bizarre et l'absurde se sont chargés de répartir ces métaux. Des statues de saints occupent des niches çà et là. Le ciseau grossier qui leur donna le jour, n'a point accordé à ces images le prestige des beaux-arts : ne pouvant les faire belles, on les a faites riches, car la plupart d'entre elles valent des sommes considérables. J'ai vu dans les églises de la Merci, de la Magdelaine et des Augustins, des saints en argent dont les manteaux étaient d'or ; les colonnes soutenant les autels garnies de plaques d'argent, et celui de *Notre-Dame-du-Rosaire*, ciselé en or et enrichi de pierres précieuses ! Les balustrades, les chaires étincellent lorsque les cierges projettent sur elles leur pâle et faible lumière ; c'est un éblouissement que de fixer le ministre qui officie au milieu de cette pompe et de ce luxe ! Que de Péruviens ont dû périr dans les profondeurs insalubres des mines, pour arracher à la terre ces richesses si orgueilleusement prodiguées sur les autels d'un Dieu clément; miséricordieux, né dans une étable !

Quoique submergée de toute part par un fanatisme qui ne pardonne point, la nouvelle république pressée de besoins, essaya de donner aux apôtres des vêtements plus modestes. Les Espagnols, possesseurs des mines, forcèrent les insurgés réduits à leur courage et privés du nerf de la guerre, à recourir dans le premier moment de leur indépendance à ces ressources inespérées. On retira en effet plus de trois millions de quelques chapelles; mais les moines crièrent si haut et avec tant de puissance, le scandale des fidèles fut si grand, qu'il fallut bien vite renoncer à ce genre lucratif d'exploita-

tion. D'après un adage bien connu, l'église reçoit volontiers, mais ne rend rien ; aussi un moine qui m'accompagnait dans cette visite, ne tarissait point en malédictions sur ces patriotes infâmes, violateurs des saintes images, qu'ils avaient appliquées aux besoins d'une république impie, maudite, me disait-il, de tout ce qui a un cœur d'homme; et de moine, surtout, ajoutai-je entre les dents. On travaillait à réparer une de ces chapelles transformées en pièces monnayées. Un artiste français, récemment arrivé dans le pays, était chargé de la restauration, et le bon goût et la simplicité de ses ornements contrastaient d'une manière fort remarquable avec la profusion et la bizarrerie de ceux des autels environnants. Des petits oiseaux en vie renfermés dans des cages, sont assez communément suspendus aux piliers du maître-autel, et les images de la Vierge sont toutes vêtues de robes de soie et d'oripeaux, avec de larges paniers. Enfin, j'en vis une avec une perruque poudrée à blanc, et dont le chignon ample et bien fourni sortait sous un large bonnet de tulle : comment un esprit vraiment religieux pourrait-il s'astreindre à prier une telle patrone, sans s'offenser de la momerie de ceux qui l'affublèrent avec tant d'extravagance !......

Bien que bâtis avec du *cañasta* ou tiges de bambous, les clochers des églises sont élevés et surchargés de cloches. Le plâtre qui forme à leur surface une couche épaisse, gît en abondance dans les vallés des Cordilières : excellent par sa ténacité et le liant de ses molécules, il reçoit facilement les moulures et les impressions qu'on lui donne pour simuler les corniches et les ressauts des pierres taillées. En gravissant dans ces clochers, on se sent vaciller sous les pieds. Ce phénomène est bien plus sensible lorsque les cloches sont mises en branle, et l'on conçoit que ce genre de construction, qui leur permet de suivre les oscillations du sol, est d'un avan-

tage inappréciable lors des tremblements de terre, si fréquents au Pérou, et qui tant de fois ravagèrent Lima d'une manière si désastreuse, notamment en 1678 et 1682 [1].

Les mœurs et les usages d'un pays à quatre mille lieues de la France, modifiés par l'influence d'un climat brûlant, par l'ignorance et le fanatisme, et surtout par l'abondance d'un métal avec lequel on se procure toutes les jouissances de la vie, doivent naturellement être en opposition avec nos idées. Qu'on ajoute à cela les guerres civiles qui ont longtemps ravagé le Pérou, et l'on concevra aisément que le tableau que je trace, loin d'être exagéré, est encore au-dessous de l'exacte vérité.

La population est évaluée à 70,000 habitants. Sur ce nombre on compte 8,000 moines répartis en quinze monastères. Les femmes occupent dix-neuf couvents, et les pauvres huit hôpitaux; dans toutes les rues, en effet, on ne voit qu'habits monastiques de toutes couleurs; et ce qui me parut le plus singulier, fut de voir des nègres sous le froc coiffés à la Basile; on les appelle vulgairement dans le pays : *las burros*, les ânes. La plus grande liberté règne dans les couvents, où les femmes peuvent aller visiter les moines sans que cela tire à conséquence. Ces asiles de la fainéantise sont vastes, spacieux et ornés de beaux jardins; la salle de réception est ordinairement décorée de peintures, qui ne brillent point par l'exécution, mais dont le sujet, quoique tiré de l'Ecriture-Sainte, est souvent revêtu de formes grotesques. Je ne puis résister au plaisir de rappeler une fresque occupant tout un côté de muraille de la salle d'entrée du couvent de la Merci. Le peintre avait représenté un grand arbre, et chaque branche des rameaux était terminée par la tête d'un frère, qui res-

[1] Les plus célèbres tremblements de terre par les ravages qu'ils ont occasionnés, sont ceux de 1586, 1630, 1687, 1746 et 1806.

semblait à une grosse pomme barbouillée de rouge. L'exécution de cette peinture était si singulière, qu'un peintre payé pour faire la caricature de l'ordre n'aurait pu mieux réussir.

La dissolution la plus grande règne dans les mœurs des habitants de Lima ; une température chaude, l'oisiveté des grandes villes, une éducation fort négligée, invitent sans doute à satisfaire des penchants que tout le monde partage, et que l'opinion publique, par conséquent, ne redresse pas. Aussi parmi les personnes les plus riches compte-t-on peu de mariages légaux, et encore ceux-ci sont-ils le résultat de l'intérêt ou du calcul qui tend à raccommoder deux familles brouillées ou à réunir leurs fortunes. Les moines ne se donnent pas même la peine de cacher leurs dérèglements ; beaucoup ont des enfants naturels qu'ils élèvent dans leurs couvents, sans que personne s'avise d'en gloser. Les visages les plus pudiques chez les femmes ne sont pas le signe le plus infaillible de la sagesse ; revêtues du saya et de la mantille, et ne laissant entrevoir de leurs visages, que l'angle de l'œil, elles peuvent faire impunément sous ce domino ce qui leur plaît.

Les femmes du peuple ne donnent aucun frein à leurs passions ; on les voit se baigner parmi les hommes, les agacer par les gestes les moins équivoques, et prouver par toutes leurs actions que la pudeur est une vertu qui n'a pas doublé le cap Horn. Chez elles ce dérèglement n'a rien qui puisse étonner : le sang africain mélangé au sang américain et au sang européen qui coule dans leurs veines, ne rend que très-naturelles les ardentes passions qui les animent. Les femmes de la classe riche aiment la toilette et le jeu ; on conçoit que les plus grandes fortunes ne peuvent résister à deux adversaires aussi redoutables.

Les réunions pour le plaisir de danser ou de se livrer aux

charmes de la conversation sont inconnues ; celles de Lima sont entièrement consacrées au jeu, et la première éducation des demoiselles avant leur entrée dans le monde, est la connaissance des cartes et le mécanisme ; elles y sont bientôt habiles, et l'on ne peut, sous ce rapport, que louer leurs heureuses dispositions. J'ai vu des demoiselles à peine âgées de dix à douze ans jouer sous les yeux de leurs mères à la plus forte carte, et jamais moins de plusieurs onces d'or ; aussi, n'était-ce qu'avec un grand dédain qu'on voulait bien, en nous honorant d'une partie, couvrir notre enjeu, à nous officiers de la France, n'ayant reçu à notre départ d'Europe que quelques mois d'appointements, et qui osions, plutôt par vanité nationale que par tout autre sentiment, risquer une pièce d'or, dont la perte ne pouvait avoir qu'une influence fâcheuse pour nous, qui étions destinés à ne pas revoir notre patrie de longtemps.

L'amour au Pérou est enfant de l'aveugle Plutus, il ne connaît que le langage sterling. Le tarif des tapadas les plus à la mode et qui appartiennent aux meilleures familles est publiquement connu. Mais après avoir ruiné sa bourse, on s'aperçoit encore de la ruine du bien le plus précieux de l'homme, la santé ; car on ne cite pas, dans tout Lima, cent dames qui soient exemptes d'une maladie que la chaleur du climat rend très-bénigne et dont elles s'informent entr'elles sous le nom de *fuentes*, avec la même sollicitude qu'on demande en France des nouvelles d'un rhume.

Les femmes, dans leur intérieur, sont vêtues à l'européenne, avec beaucoup de recherche et même de goût ; leur sein est généralement découvert ; mais les attraits les plus puissants, surtout aux yeux des Espagnols d'origine, sont leurs pieds, qui sont d'une petitesse et d'une délicatesse remarquables. Pour jouir de la promenade, elles prennent le vêtement de *tapadas*, costume inventé probablement par

des moines ou par le démon de la tentation pour voiler à tous les yeux les démarches les plus équivoques. Quelques voyageurs ont déjà parlé de ce costume : il consiste en une jupe collante nommée *saya y mante*, faite avec beaucoup d'art et en entier formée de plis serrés qui en pressant le corps en dessinent les formes plus nettement encore que les draperies mouillées des sculpteurs. Ce *saya* est fabriqué avec un mélange de soie et de laine très-fines de *Guanaco;* elles sont toutes de couleur noire ou marron et plus rarement de couleur verte. La mantille s'attache au milieu du corps, s'élève sur la tête qu'elle enveloppe, et retombe sur la face qu'elle cache ; les mains croisées sur la poitrine en retiennent les bords et ne laissent passer qu'un faible jour à travers lequel leur long œil noir se dirige à volonté et peut parler sans crainte. Cette mantille est en soie noire et quelques jeunes femmes moins revêches en apparence la conservent, mais avec le visage découvert. Chaque soir, sur les *portales* de l'ancienne place royale, les tapadas à la mode vont étaler leurs formes voluptueuses, et presque toutes les dames de Lima, jeunes et jolies, ne sortent jamais sans ce costume si favorable aux amours.

La masse de la population du Pérou est noire et les métis de toutes sortes y sont également très-nombreux. Les nègres transportés de la côte d'Afrique ou nés dans le pays et successivement libérés, y ont pris rang de citoyen ; ce sont en général les cultivateurs des terres ; ils forment la principale force du parti indépendant par la haine qu'ils portent au gouvernement d'Espagne. Cette population a une grande aversion pour les Anglais, et souvent nous avons été insultés par la populace qui nous prenait pour des officiers de cette nation, vêtus en bourgeois. Un lieutenant de la frégate l'*Aurore*, commandée par le commodore Prescot, fut grièvement maltraité sur la route de Lima quoiqu'il fût en uniforme. La

similitude de croyance religieuse les dispose davantage en notre faveur.

La coiffure de femmes métises consiste en un chapeau rond pareil à celui des hommes, et le plus ordinairement de feutre blanc, de cuir bouilli ou de paille, dont la taille est démesurément grande, et qui pourrait aisément servir de parasol. Les hommes ont pour culotte le *macum*, qui est ouvert le long des cuisses et qui ne sert guère à abriter cette partie; le reste de leur ajustement n'a rien de particulier. Hommes et femmes ont constamment le cigarette à la bouche, et les dames de bon ton suivent également cet usage: tous indistinctement portent suspendus au cou des amulettes de toutes sortes.

Les indigènes ou descendants des Péruviens portent le nom de *Scholos;* leur face est cuivrée, mais leur race est loin d'être pure. Dans le tombeau des anciens *Incas,* que l'on rencontre communément aux alentours de Lima, on trouve des poteries en terre rouge ornées de dessins curieux et bizarres, qui prouvent les progrès que ces peuples avaient faits dans l'art céramique.

L'exercice de la médecine est dans un discrédit complet au Pérou. Les médecins qui s'expatrient d'Europe dans le but d'exercer leur art à Lima, ont été obligés de se livrer à diverses occupations étrangères à leur étude, pour se procurer des moyens d'existence. Des nègres d'une ignorance profonde sont en possession d'appliquer les remèdes empiriques dont le préjugé a armé leurs mains; de stupides barbiers dont les enseignes sont couvertes de lancettes et de dents, pratiquent la chirurgie et l'art du dentiste. Quelques pharmacopes boutiquiers, en vendant une drogue, enseignent ses propriétés et la manière de l'administrer. En un mot, l'art le plus dangereux qui existe lorsqu'il n'est pas exercé par des hommes instruits et probes, l'art le plus honorable pour ceux qui s'y consacrent par de longues études

et par le désintéressement, tombé aux mains d'une tourbe avilie, est, à Lima, regardé comme une profession dégradante, que ne saurait embrasser un homme bien élevé. Quelle ignorance et quels préjugés!

Quoique nous n'ayons séjourné que peu de jours à Lima, il arriva cependant à deux officiers une aventure qui ne fut que plaisante, bien que, dans ses débuts, elle menaça d'être fâcheuse. M. d'Inville, deuxième capitaine de *la Coquille*, et passionné pour la botanique, sur laquelle il a d'ailleurs publié des travaux bien connus, partit du bord avec M. Bérard, pour visiter les montagnes qui enveloppent Lima. Ces messieurs gravissaient péniblement, vers le milieu du jour, par une chaleur énorme, les flancs rocailleux appelés du mont *San-Christobal*, et M. d'Inville ramassait des plantes, tandis que M. Bérard tirait sur des oiseaux qu'il destinait à nos collections. Quelques créoles, en les apercevant, et l'esprit sans cesse préoccupé d'Espagnols prêts à fondre sur eux, sonnèrent l'alarme, en répandant partout qu'on avait vu deux espions cherchant à fuir à travers les montagnes. D'un poste de gardes nationaux, on expédia à leur poursuite un piquet de paysans à cheval, commandé par un lieutenant, qui sans explication voulait faire feu. Ce fut avec bien de la peine que l'officier parvint à calmer le zèle bouillant de la milice, en la tranquillisant sur le peu de résistance que devaient offrir deux hommes. Mais fier de sa capture, et n'écoutant ni explications, et ne voulant pas même voir le sauf-conduit que leur avait délivré l'autorité militaire du fort de Callao, MM. d'Inville et Bérard furent mis en croupe derrière un cavalier, et conduits au grand galop dans la ville de Lima. Ils firent ainsi près d'une lieue dans la position la plus détestable sur de maigres haridelles, pour être jetés tout meurtris dans la prison de la ville. Les cavaliers qui conduisaient ces messieurs cherchaient à s'emparer de leur

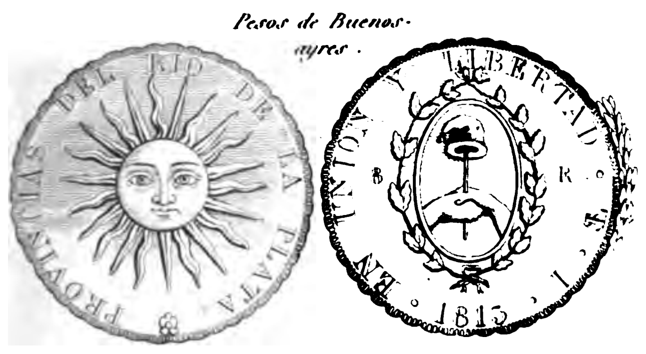
argent et de leurs montres ; et ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés que l'officier leur fit restituer les objets. Lui-même conservait soigneusement le fusil à deux coups de M. Bérard qu'il espérait sans aucun doute s'approprier par droit de conquête. Relâchés quelques heures après par ordre du général commandant la force armée de Lima, l'officier expéditionnaire se refusait encore à croire ces messieurs Français, et avec leur liberté s'évanouirent ses châteaux en Espagne, car le pauvre homme, tout fier d'avoir bien mérité de la patrie, avait déjà sollicité une augmentation de grade!

Lima est dans la position la plus heureuse pour être le centre du commerce de toute l'Amérique méridionale. A l'aide de Callao, elle a des débouchés et de faciles communications avec tous les ports de la mer du Sud, depuis le Chili jusqu'à la Californie ; et dans l'intérieur, elle alimente le haut Pérou, le Tucuman, la Plata, la Colombie. Les Européens y affluent avec les produits du sol et de l'industrie de l'Ancien-Monde. Mais pendant notre séjour, les négociants éprouvaient les plus grandes difficultés à se procurer des cargaisons de retour, et se trouvaient réduits à exporter les piastres qu'ils avaient pu obtenir. D'un autre côté, la pénurie d'argent travaillait les affaires, et le gouvernement s'était vu contraint de mettre en circulation un papier-monnaie frappé de non-valeur dès son apparition par les commerçants étrangers. Une mesure encore plus désastreuse pour la confiance avait été prise, et des pièces de cuivre d'une valeur réelle d'un sol, ayant un cours fixé et légal de 25 sols, n'avait pas peu contribué à frapper de mort toutes les transactions. Qui aurait supposé que le Pérou d'où sont sortis, pendant tant d'années, de si nombreuses masses de numéraire, se trouverait dans la dure nécessité de mettre pour la première fois en circulation des pièces de cuivre représentant une valeur fictive? Les armateurs de Bordeaux durent à cette époque

*Pesos de Colombia*




*Pesos de Buenos-ayres.*




*Pesos de Lima.*




*Monnaies d'Argent*

*des Républiques Américaines.*



blissait par son courage et sa tenacité les affaires des royalistes. La bataille de *Moquiya* décourageait les indépendants par la perte qu'ils avaient faite des plus braves de leurs soldats, qu'on évaluait à 2,500 hommes tués, quantité énorme relativement au nombre des belligérants, et les régiments de Buénos-Ayres, venus à travers les Cordilières au secours des Péruviens, avaient à eux seuls perdu plus de quarante officiers. Comme il est assez ordinaire dans les guerres de partis, les vaincus rejetèrent la faute sur les défections et les trahisons : aussi l'armée républicaine, mécontente de la junte, ne balança pas à méconnaître son existence légale, en faisant demander impérieusement la nomination d'un dictateur qu'elle désignait. Le peuple, rempli d'espérance pour l'avenir, adopta cette ouverture avec ardeur, et l'assemblée des députés se vit forcée d'accueillir la nomination du colonel Riva-Aguero, comme chef de la république. La délibération des mandataires du peuple fut violentée par l'opinion publique, et cependant ceux qui prirent la parole, terminèrent dans de longs discours par crier au danger imminent de la patrie, et par voter en faveur du nouvel élu, comme d'un sauveur envoyé par le ciel. Je ne pus m'empêcher de sourire de pitié, lorsque j'entendis le président de la junte dissoute adresser ces mots à la chambre : « *On m'eût » plutôt arraché sans vie de mon fauteuil que d'avoir sanc- » tionné de mon vote la nomination du dictateur, si elle » eût été illégale.* » Étrange contradiction, car en ce moment ces cris furibonds retentissaient sur la place : *A bas la junte ! vive Riva-Aguero !* et près de moi, un homme du peuple, de la plus mauvaise mine, ébranlait les voûtes de la salle en poussant ce même cri avec une fureur inouie et les gestes les plus menaçants ! Le petit nombre de vrais patriotes n'était point dupe de cette comédie, jouée par un homme obscur, mais riche, sans actions qui puissent le re-

commander, sans mérite intrinsèque, ambitieux subalterne, qui depuis trois années suivait avec persévérance un plan de corruption, calomniant les actes des députés, semant les promesses et l'argent à propos; en un mot, préparant avec maturité ses projets d'élévation. Telle était l'opinion de quelques personnes sensées et instruites; et l'administration ridicule et absurde de Riva-Aguero n'a pas tardé à justifier le jugement qu'elles en avaient porté.

Je me trouvais à Lima le 1er mars 1823, lorsque le nouvel élu de l'armée se présenta au peuple, en parcourant la ville, suivi d'un brillant état-major. Peu d'acclamations l'accueillirent à son passage. Deux ou trois soldats sortis de l'hôtel du gouvernement, suivis de quelques négrillons, enfilèrent les principales rues en criant : *Vive le dictateur!* et en lançant quelques pétards. Ce furent là tous les frais de l'allégresse publique. Le soir, par ordre, les maisons furent illuminées. Pendant plusieurs jours, les feuilles publiques furent remplies de morceaux de prose et de vers à la louange du *héros américain*, suivant une expression trop répétée dans tous les articles, pour qu'elle n'ait pas été ordonnée, et je lus même un long discours rimé en l'honneur de Riva-Aguero, sorti de la plume d'un prêtre, qui finissait par ces mots fort remarquables, sans doute par leurs naïve intolérance : *Fleurissent les catholiques et meurent les protestants!!!*

Dès son avénement au pouvoir, Riva-Aguero s'empressa d'envoyer un émissaire auprès du général Freyre, au Chili, réclamer son assistance; et il dépêcha dans le même but un député à Guayaquil, près de Bolivar, afin qu'il pût voler rapidement au secours des Péruviens. Bolivar alors n'était point aimé des habitants de Lima : ils lui supposaient des vues intéressées et ambitieuses et calomniaient ses intentions. Un négociant de Lima proféra même devant moi ces

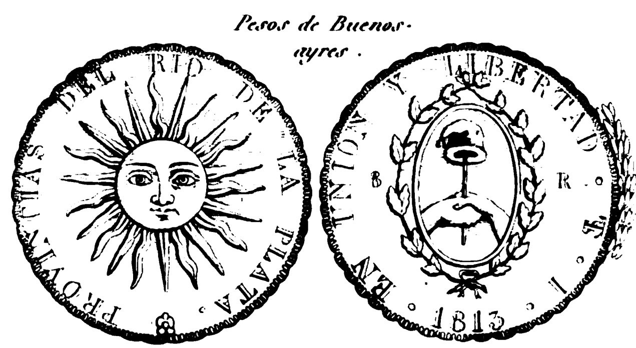
mots remarquables : « Jusqu'à ce jour on a refusé les secours » intéressés de Bolivar, mais nous sommes réduits aujour- » d'hui à choisir de deux maux le moindre, et certes notre » allié de Colombie nous dévalisera de meilleure grâce que » nos amis les Espagnols. » Bolivar n'a point justifié ces iniques suppositions. Cet homme pour lequel la postérité réserve sans doute le nom de grand citoyen [1], ou qu'elle flétrira peut-être du titre de despote, laissa Lima après l'avoir pacifiée, avec un noble désintéressement. Lord Cochrane, dégoûté de la turbulence de ces ignorants républicains, et de la versatilité de leur gouvernement, avait abandonné tout récemment le service des indépendants et s'était rendu au Brésil, où l'empereur lui avait fait offrir un grade élevé dans la marine impériale. Les Péruviens, jaloux et envieux par nature, exaspérés d'ailleurs par un état permanent de révolution, l'accusaient de toutes sortes de dilapidations : il leur avait emporté, disaient-ils, trois millions de piastres, avait pillé les villes prises; en un mot, la vindicte publique semblait le poursuivre pour outrager ses services. Quelques Anglais à la solde des indépendants partageaient aussi cette manière de voir, car le capitaine de vaisseau *Esmonday*, commandant la frégate *la Prueba*, interpellé par un de nos officiers en présence de notre état-major, sur les motifs présumés du départ de lord Cochrane, d'un pays qui était pour lui une patrie adoptive, répondit gravement en espagnol, que je traduis mot-à-mot : C'est *parce que le Brésil est plus métallique !* L'ancien directeur Saint-Martin, depuis quelque temps retiré des affaires politiques, vivait complétement ignoré, et cependant tous les journaux des premières époques de la guerre, lui avaient consacré leurs colonnes

[1] Ceci est écrit en 1825. La mort de Bolivar lègue à la postérité la gloire sans tache de ce Washington de l'Amérique du Sud.

*Pesos de Colombia*




*Pesos de Buenos-ayres.*




*Pesos de Lima.*




*Monnaies d'Argent*
*des Républiques Américaines.*

les alentours de Callao : un herbe épaisse y forme des tapis verdoyants; mais toutefois de larges surfaces sont recouvertes d'efflorescences salines, et s'étendent jusqu'à plus d'un mille dans l'intérieur. Les eaux de la mer, en couvrant fréquemment le sol, l'ont imprégné du sel qu'elles contiennent. Quelques parties de cette plaine sont livrées à la culture, et les propriétés sont encloses de murs en terre très-solides, nommés tapias. La nature de cette terre est une marne productive. Les montagnes de Lima sont complétement dénudées, si on en excepte quelques chétives plantes charnues telles qu'un solanum et un cactus, les seules qui subsistassent à l'époque de notre séjour. Leur base est formée par des roches granitiques, leur sommet est schisteux, et le schiste est très-souvent chargé de particules ferrugineuses. Ces montagnes présentent quelques traces d'un sol arénacé, dû entièrement à l'effritement du granite. Au delà de cette petite chaîne qui entoure Lima, commencent les Sierra du Pérou intérieur.

L'Ile Saint-Laurent, placée à l'entrée de la baie, et complétement nue, est en entier formée par une roche de phtanite gris : son aspect est celui d'un îlot d'un rouge foncé; chaque fragment de roche à sa surface se sépare par feuillets minces, et souvent, comme les pyrites, ces fragments tombent en déliquescence. Cette île présente à son extrémité méridionale des crevasses, et des aiguilles affectant diverses formes. Les rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer sur toutes les côtes sont recouverts d'une couche très-épaisse de matière blanche, nommée *huano*, due à la fiente des oiseaux maritimes, surtout du *huanay* ou manchot, qui, depuis des siècles, s'y reproduisent en paix; c'est un engrais très-usité et qu'on recueille soigneusement.

Plus célèbre par ses mines que par ses productions agriculturielles, le Pérou est loin de rivaliser sous ce rapport

avec le Chili, riche en métaux précieux, mais riche surtout en substances nourricières, bien que son sol soit très-mal cultivé. La majeure partie des approvisionnements de la province de Lima est fournie par les ports de Valparaiso, de Coquimbo et de la Conception; et la plupart des cargaisons expédiées sur les navires français consistent en farines et en vin : tout ce qui est nécessaire à la vie y acquiert par conséquent une valeur hors de toute proportion.

La température de Lima était très-chaude en février et mars, époque de notre relâche. Les vents régnants soufflaient du sud, variaient au sud-sud-est, au sud-est, et ne restaient que peu d'instants au nord. Pendant le jour les calmes étaient fréquents, et ce n'était même que vers onze heures du matin, qu'une légère brise venait agiter l'atmosphère. Une brume constante et épaisse apparaissait vers cinq ou six heures de la matinée, et ne se dissipait que vers neuf ou dix heures. Le soleil alors prenait une grande force. Vers quatre heures du soir, la brume tombait de nouveau sous forme de pluie très-fine, et persistait ainsi jusqu'aux approches de la nuit. Ces brouillards périodiques et diurnes sont nommés *garuas* : seuls ils entretiennent la vie végétative sous un ciel où il ne pleut jamais. Les nuits sont remarquables par leur douceur et leur sérénité. Dans le jour, vers deux heures, la chaleur était très-forte, et le thermomètre centigrade, au soleil, s'élevait jusqu'à 45 degrés : son maximum d'élévation, à l'ombre, paraissait fixé entre 24 et 25 degrés, et la température de l'eau dans la rade était, terme moyen, de 21 degrés. L'hygromètre indiqua toujours une saturation complète. Les grandes perturbations de la nature qui agitent le Pérou sont les tremblements de terre qui se répètent presque chaque année, et qui souvent renversent de fond en comble des cités entières, et font franchir à la mer les obstacles qui en resserraient les limites

naturelles. Callao, en 1747, fut ainsi abîmé, et depuis cette époque ces phénomènes se sont souvent reproduits. Suivant don Hypolite Unanue, les volcans qui sont la source de ces commotions souterraines appartiennent au second groupe des monts ignivomes du Pérou, à la chaîne volcanique de *hyaynaputina* ou *quinistacas,* dans la cordilière des Andes proprement dite.

Les principales productions des environs de Lima sont les patates douces, les papas ou pommes de terre, les pastèques, les melons, les arachis, les pepinos. Aux arbres à fruits importés d'Europe, se joignent ceux des tropiques; et près des pruniers, des jujubiers, des pêchers, des figuiers, des pommiers, des oliviers, de la vigne, viennent se placer les orangers, les citrons doux, les goyaves, les avocatiers, les passiflores édules, les ananas. Le dattier est naturalisé à Bella-Vista. Les bananiers, les cannes à sucre, les cocotiers sont plantés en plusieurs endroits. Mais parmi les productions estimées dans le pays sont : la pulpe du *mimosa inga*, nommé pois doux; la pulpe aigrelette du tamarinier, et le fruit très-gros et d'un rouge vif, nommé *tuna*, que porte une raquette ou figuier de Barbarie. La *coca*, qui fournit une substance très-employée comme un masticatoire agréable, est cultivée soigneusement, ainsi que le maïs, le blé et la salsepareille.

L'aspect de la végétation de la côte est triste et ne permet point d'espérer des récoltes intéressantes; et ce n'est sans doute qu'après avoir dépassé la ville de Lima, que se montre plus riche ou plus variée la flore péruvienne. Aucun arbre, aucun arbrisseau vigoureux n'ombragent les alentours de Callao; et les endroits humides de la plaine, en effet, présentent seulement çà et là des haies formées par un petit arbuste de la famille des synanthérées, à feuillage blanchâtre, et qui croît le pied dans l'eau. Les fossés ou les mares

sont revêtus de sagittaires, de samoles, de calcéolaires, et notamment d'une petite utriculaire à peine haute d'un pouce, et surtout de pistia stratiostes. Les lieux un peu secs nous ont offert plusieurs plantes qui s'y sont probablement naturalisées, telles que la luzerne cultivée, la verveine officinale, *datura stramonium*. Non loin de Belle-Vue commencent des espèces de petits taillis composés de broussailles : là croissent quelques végétaux plus intéressants, deux espèces de sensitives, des héliotropes, un *cestrum*, des *solanum*, et surtout une graminée, nommée carapallos dans le pays, dont les feuilles distiques, âpres et consistantes, sont disposées d'une manière flabelliforme. Les bords de plusieurs champs sont ornés d'ipomées à grandes cloches bleues, de capucines, que les créoles nomment *mortues*, de ricins palma-christi. Les bords des eaux, frais et herbeux, sont garnis de balisiers, de passiflores à très-petites fleurs vertes de fougères, d'une nicotiane. Le floribundio ou datura à grandes fleurs, et le plumiera à fleurs rouges sont les arbustes d'ornement que les Péruviens paraissent affectionner le plus. Les côtes méridionales sont garnies de prairies flottantes de macrocystes pyrifères; celles de Callao ne nous ont présenté que le *macrocyste pomifère* remarquable par ses frondes entières, non dentées, et par ses formes grêles. Tel est l'aspect d'un pays visité chaque année par un grand nombre d'Européens, et où, malgré un court séjour et des excursions bornées, nous nous sommes cependant procuré plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux.

Parmi les rapaces, je mentionnerai en première ligne deux cathartes, que les lois du pays défendent et protègent contre toute aggression, et dont les habitudes sont devenues tellement familières, qu'on les voit n'éprouver nulle crainte, et comme des oiseaux de basse-cour, au milieu des rues et sur les toits de chaque maison. Leur utilité est d'autant mieux

appréciée sous une température constamment élevée, et sous un ciel où vit la race espagnole, que ces oiseaux semblent seuls chargés de l'exercice de la police relativement aux préceptes de l'hygiène publique, en purgeant les alentours des habitations des charognes et des immondices de toute sorte, que l'incurie des habitants sème au milieu d'eux, avec une indifférence apathique. On m'a dit qu'une amende assez forte était imposée à quiconque tuait un de ces oiseaux, et le public en entier témoigna un assez vif mécontentement une fois que, cherchant à procurer à nos collections un de ces vautours, je tirai sur un groupe de plusieurs individus. *L'aura* ou catharte à tête rougeâtre, qui existe en abondance dans toute l'Amérique méridionale, est beaucoup moins commun à Lima que l'*urubu* ou catharte à tête noire. Cet oiseau laisse exhaler une odeur repoussante et nauséabonde, qui, même à une certaine distance, est encore très-forte, et qui atteste jusqu'à quel point ses goûts sont dépravés.

La chevêche grise, qui se creuse des terriers et qui a pour habitude de se percher sur les mottes de terre, est très-commune dans les champs.

Les passereaux sont assez nombreux en espèces, et la plupart ont une livrée agréablement nuancée. Ainsi, nous observâmes plusieurs moucherolles et gobe-mouches, et entre autres le rubin et le tangara oriflamme; un chardonneret noir et jaune, très-voisin du *fringilla xanthorea* de M. Charles Bonaparte; le moineau olivarez, un loxie à plumage rouge, un troglodyte, etc. Proche Lima, dans des clairières, vit le petit bouvreuil, que nous avons nommé *telasco;* et dans les grands arbres du passeo, est assez commun l'ani inédit, que j'ai décrit sous le nom d'ani de Las-Casas. Un fournier brun, flammé de fauve, habite l'île dénudée de Saint-Laurent. Mais une des découvertes les plus intéressantes de notre très-court séjour sur la côte de Lima, alors agitée par les

discordes civiles, est celle de plusieurs espèces d'oiseaux-mouches; elle nous fait regretter vivement d'avoir été dans l'impossibilité de consacrer un temps plus long à des recherches toutes pacifiques, et qui auraient indubitablement augmenté le catalogue des êtres connus. Trois espèces d'oiseaux-mouches, proprement dits, voltigeaient alors, pendant les heures les plus chaudes du jour, sur les petits buissons d'arbrisseaux syngénèse; l'espèce la plus rare est celle que j'ai nommée *Cora*, ce nom qui rappelle à l'esprit une touchante prêtresse du soleil : le corps et la tête sont d'un vert doré brillant; la gorge a l'éclat de l'acier bruni, avec des teintes de cuivre de rosette, et deux longues rectrices blanches, terminées de noir, dépassent de beaucoup la queue. La deuxième est l'oiseau-mouche amazili, moins orné sans doute, puisque la moitié supérieure du corps est d'un vert doré uniforme, et que la partie inférieure est d'un marron sans éclat métallique. La troisième espèce, très-petite, est d'un grisâtre sale.

Deux hirondelles, l'une à tête et à ventre d'un rouge ocracé et à plumage bleu-noir, l'autre à ventre blanc, sont les seuls fissirostres que nous ayons vus. Le martin-pêcheur, dont Commerson a laissé un dessin dans ces manuscrits, sous le nom de *camaronero*, a les mœurs de celui d'Europe, et fréquente les rives du Rimac et les eaux vives des canaux qui y affluent : ses couleurs en dessus sont d'un vert métallique, et le dessous du corps est blanc, le bec et les pieds sont noirs. L'étourneau blanché-raie des terres Magellaniques, que nous avons vu exister aux îles Malouines et au Chili, se retrouve au Pérou : ses couleurs y sont encore beaucoup moins vives que dans les deux localités précédentes.

Plusieurs colombes peuplent les environs de Lima. Une, surtout, à peine de la taille d'un moineau, à plumage d'un fauve clair, présentant des taches d'un rouge noir et comme sanguinolentes sur les ailes, aime à courir sur la poussière,

dont elle a la couleur et qui la dérobe à la vue ; Commerson l'a dessinée sous le nom de *tortolita :* c'est la colombi-galline cocotzin.

Les échassiers ont quelques espèces analogues à celles d'Europe : telles sont les chevalier, pélidue, et corlieu, etc. Ce dernier a la teinte de son plumage beaucoup moins foncée que le corlieu de France. Les chevaliers sont ceux aux pieds jaunes et aux pieds courts. Mais un oiseau de rivage plus spécialement propre à ces côtes est la maubèche australe.

Les palmipèdes, comme on doit le penser, sont les oiseaux qui s'offrent le plus communément aux regards du navigateur : ce sont ceux au milieu desquels il vit, sans néanmoins pouvoir les étudier à son aise ; car la rapidité de leur vol et leurs habitudes au mileu des mers, leur accordent une protection puissante et efficace. Les côtes de Lima nous ont toutefois donné quelques espèces nouvelles ; et dans une course sur l'île de Saint-Laurent, nous y avons tué la belle sterne, que nous avons décrite sous le nom de sterne des Incas.

L'îlot de San-Laurenzo et ses falaises abruptes et désertes sont le séjour habituel de légions d'oiseaux de mer, parmi lesquelles, sans contredit, il nous reste beaucoup d'espèces à connaître. Il me suffira de citer quelques palmipèdes communs, tels que la mouette à tête cendrée, les sternes tschegrava et katelkaka, le fou blanc, le cormoran, le pélican brun, et le manchot à lunettes, qui fréquente la rade ; et n'est-il pas remarquable de voir ainsi un oiseau des latitudes les plus élevées et les plus froides du sud, s'avancer sous les latitudes les plus chaudes de l'équateur ?

---

# CHAPITRE VI.

## Traversée de Callao à Payta,
(du 4 mars 1823 au 10 du même mois);

## Et séjour à Payta,
(du 10 mars au 22 du même mois).

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir, ne rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager.
(VOLT.)

---

LE 4 mars 1823, *la Coquille* vit déployer ses voiles que remplissait une brise molle, mais favorable, et son sillage longea les côtes du Pérou par une mer belle et unie. Rien de remarquable ne signala cette courte traversée, si j'en excepte une particularité d'histoire naturelle assez intéressante, bien qu'elle se soit présentée à plusieurs anciens navigateurs. Dans la journée du 8, vers les quatre heures du soir, de larges espaces de mer d'un rouge de sang s'offrirent à nos regards, nos marins crurent à l'existence de bancs profonds sur lesquels on jeta une sonde qui, filée jusqu'à cent cinquante brasses, ne donna aucun résultat. Je pris de cette eau dans un vase de cristal sans que sa transparence naturelle fût ternie; mais, en la filtrant, j'obtins une grande

quantité d'animalcules crustacés, d'une ténuité extrême, aussi brillants qu'un point de cinabre, qui donnait à l'eau cette apparence rouge très-vive, de même qu'il suffit de quelques atomes de carmin pour colorer le liquide d'un vase d'une certaine capacité. Dans la matinée du 9, la Silla de Payta, montagne conique élevée, nous apparut au milieu d'un brouillard épais, et des centaines de pélicans s'ébattaient joyeusement à une faible distance du rivage. *La Coquille* atteignit bientôt le port, où se trouvait ancré un baleinier anglais, *la Duchesse de Portland*.

Le village de Payta se trouve situé par cinq degrés et quelques minutes de latitude méridionale, au fond d'une baie, ou plutôt d'un petit golfe très-sûr, quoique entièrement ouvert. On se demande qui a pu songer à placer sur un point aussi démuni de ressources un port sans importance, et dont les alentours sont d'une effrayante stérilité. Payta, défavorisé par sa position et son sol, n'a été que bien rarement visité par les navigateurs des puissances d'Europe. Cependant lord Anson, expédié par le gouvernement anglais pour s'emparer des galions, le brûla le 12 novembre 1741, et la vanterie avec laquelle il cite une prouesse qui ne nécessita point une grande intrépidité, a donné lieu à J.-J. Rousseau de faire assister Saint-Preux, dans son célèbre roman, à l'embrasement de cette misérable bourgade. Toutefois, c'est de ce point de l'Amérique que partirent en 1595, pour leur deuxième voyage de découvertes dans la mer du Sud, les célèbres navigateurs Mendana et Fernand de Quiros; et Dampier, dans son premier voyage, en dit quelques mots.

Le golfe de la Payta se trouve ouvert depuis le nord-nord-ouest jusqu'au nord-nord-est, et les vents qui régnent le plus habituellement soufflent de la partie du sud. L'ancrage se trouve abrité et sur un fond de vase olive et compacte.

La mer y est belle et unie. Les maisons sont construites sur le penchant d'un ravin, et au pied d'une plaine uniforme par sa surface, mais élevée en falaise abrupte au-dessus du niveau de la mer. Cette falaise sablonneuse contourne la baie en simulant un parapet, et ne s'affaisse que dans le nord, où le terrain devient déclive au village péruvien nommé Colan.

L'aspect de cette partie du Nouveau-Monde est d'une nudité repoussante; partout des sables déserts, partout une teinte jaune brûlée, un rideau vaporeux sans arbres, une plaine frappée de mort. A peine quelques maigres rejets de mimeuses rabougries, s'élèvent sans vigueur aux alentours de Colan. Quelques montagnes schisteuses, à ossature décharnée, arrêtent la vue à l'horizon dans la partie méridionale. La route, qui de Payta conduit à la ville de Piura, les contourne; le désert qui isole ces deux points, distants de plus de quatorze lieues, offre à chaque pas une arène mouvante de nature marine, et remplie de débris d'ossements. Tout porte à croire que Payta n'a même été primitivement établi sur le bord de la mer que pour servir de débouché aux productions agriculturielles de Piura. Mais ce village isolé, de nulle importance, dont les autorités sans considération se trouvent éloignées de tout contrôle dans les attributions de leur place, a toujours été un centre connu de contrebande, et l'aisance dont jouissent le commandant et les employés des douanes, leur est procurée par la part active qu'ils prennent aux atteintes portées au fisc, que leur devoir est de protéger.

Mais la meilleure idée qu'il soit possible de prendre de l'intérieur du pays, résultera de la narration que M. Gabert, l'agent comptable de la corvette *la Coquille*, a bien voulu me remettre d'une excursion qu'il exécuta avec le gouverneur péruvien de Payta.

Je citerai textuellement le narré de mon estimable ami,

et je ne doute pas que ses observations vives et animées ne soient agréables à mes lecteurs.

« Le 18 mars 1823, je fis une excursion à la Rinconada, propriété de don Joaquin Helguero y Gomalla, située sur les bords de la rivière Chira, à cinq lieues au nord de Payta. C'est avec le commandant de ce port, M. Otoya, sous sa conduite, que j'entrepris cette course en compagnie de M. d'Urville.

» Nous suivîmes d'abord les anfractuosités de la côte vers le nord, et, après avoir passé la pointe Colavo, nous nous enfonçâmes dans ces vastes plaines de sable qui environnent Payta. Il m'est impossible de rendre toutes les sensations vives que j'éprouvai à l'aspect du désert immense que ma vue embrassait, et dont je parcourus en un clin d'œil toute l'étendue. Je me crus un instant lancé sur la pleine mer; mais des tourbillons de sable, que le vent soulevait en colonne épaisse devant les pas de nos chevaux, me rendirent aussitôt au sentiment de ma véritable position, par la douleur que mes yeux offusqués ressentirent. Alors je portai une attention plus directe à tout ce qui m'entourait. A l'horizon, la Cordillera et les montagnes de Piura apparaissaient dans un tel éloignement, que nous les prîmes longtemps pour des masses de nuages stationnaires; des monticules de sable disséminés çà et là, balayés par les vents, changeaient à chaque instant de forme et de grandeur, et parfois, frappés par des tourbillons, se mouvaient soudainement d'une place à une autre, ne laissant aucune trace de leur position première. Des débris de coquilles marines se montraient par couches à l'état fossile, et ne laissaient aucun doute du séjour des eaux de la mer sur ce terrain stérile. De loin en loin quelques *algarobos*, des *zapotes*, d'une constitution chétive et rabougrie, dont les tiges brûlées, les rameaux ébranchés, et le feuillage ârs et décoloré attestaient tout à

la fois l'aridité du sol et le passage dévastateur de l'armée indépendante, étaient les seuls végétaux qui servaient de sombre ornement à cet affreux désert; en vain mes yeux fatigués errèrent sur sa surface, je ne pus y découvrir le moindre brin d'herbe, la plus petite source d'eau. Aussi le voyageur qui a le malheur de s'égarer est-il certain de périr, devoré par la soif sur ces plaines sablonneuses, constamment brûlées par un soleil ardent. La nuit ne lui apporte aucun soulagement, car elle est sans fraîcheur, l'atmosphère n'est jamais chargée d'humidité, et le ciel est d'une pureté tellement remarquable, que les astres y brillent du plus vif éclat. Aussi dit-on proverbialement dans le pays : *tan claro*, *tan brillante como la luna de Payta* (aussi clair, aussi brillant que la lune de Payta).

» M. Otoya nous cita plusieurs exemples de voyageurs égarés sur la plaine de sable qui sépare Payta de Piura, morts victimes de l'imprudence qu'ils avaient eue de se confier à une route aussi mobile que le vent. Les muletiers, habitués à traverser ce désert, retrouvent facilement la trace de leur chemin quand des circonstances imprévues les en écartent. Une poignée de sable est pour eux un moyen de direction aussi infaillible que la boussole l'est en pleine mer pour les navigateurs : car le sable de la route imprégné de la fiente des animaux qui la parcourent constamment, exhale une odeur de fumier qu'elle n'a point hors de cette limite, et qui ne peut tromper le nez exercé d'un muletier péruvien. D'après M. Otoya, le ciel de cette partie du Pérou se couvre rarement de nuages, et plus rarement encore on y jouit du bienfait de la pluie; des périodes de cinq années se passent d'ordinaire sans qu'il en tombe une goutte; et, lorsqu'il pleut c'est toujours sous forme de brume; mais alors la surface de ce vaste désert se revêt d'une manière presque spontanée d'un léger tapis de verdure qui ne tarde pas à être

flétri et dissipé par l'action simultanée et dévorante du soleil et du vent.

» Cependant M. Otoya, qui depuis la révolution du Pérou, n'avait eu l'occasion de visiter la Rinconada, avait pris une fausse direction, et nous errâmes avec lui quelque temps avant d'atteindre les bords de la rivière la Chira. A l'inspection seule des sommets de la Cordillera, il reconnut qu'il s'égarait, et ce relèvement à vue d'œil lui suffit pour rentrer dans la bonne route. Ce fut ainsi que nous parvînmes dans l'encaissement de la Chira, entièrement formé de sable mouvant. Nous ne trouvâmes point sans peine un sentier qui nous en ouvrit l'accès; car les bords se présentaient partout en pente rapide, et toute leur surface était crevassée et garnie de coquilles fossiles. De même que nous l'avions remarqué sur la falaise qui borde la plage de Payta nous rencontrâmes des *ostras pennas* (pinnes marines), des *picos* (balanes), des *vénéras* (pélerines). Mais ici les monticules de sable étaient plus nombreux, plus rapprochés, affectant tous une forme constante, arrondis qu'ils étaient du côté qui regarde le sud, et échancrés fortement du côté du nord, de telle manière qu'ils semblaient être formés par les brises du sud, qui soufflent d'ordinaire sur cette côte. Le sable lui-même était plus fin, plus mobile et en couche d'une épaisseur beaucoup plus considérable. Les *algarobos*, les *zapotes* et autres végétaux se montrèrent en plus grand nombre et plus vigoureux au fur et à mesure que nous nous approchions des rives de la Chira.

» Néanmoins, depuis quelque temps l'aiguillon de la soif se faisait sentir, la faible brise qui nous avait accompagnés jusqu'ici ne rafraîchissait plus l'air; le soleil, au milieu de sa course, dardait perpendiculairement sur nos têtes brûlantes; nos chevaux n'avançaient que très-lentement, arrêtés à chaque pas par un sable mouvant, dans lequel ils en-

fonçaient assez profondément pour nous faire craindre d'être obligés de les abandonner; et parfois des tourbillons de vents subits, faisaient soulever un nuage de sable très-fin qui nous incommodait beaucoup. L'aspect de cette solitude, où le silence de la mort nous entourait, en réveillant dans mon imagination de tristes pensées, me reporta tout-à-coup, à l'époque de la conquête du Pérou par Pizarre; et, en ressentant les atteintes de la soif que je ne pouvais apaiser, je conçus combien avait dû être grande l'ardeur de ce conquérant, pour n'avoir pas reculé devant l'horreur de ces solitudes. Et ces compagnons entraînés sur ses pas par l'unique passion des richesses! qu'il était donc puissant ce besoin de l'or qui les tourmentait, pour leur faire fermer les yeux sur la faim et la soif qui, dans ces déserts immenses, devait se montrer à eux à chaque pas, sous les formes les plus affreuses! Et pourtant rien ne les a arrêtés, pas même l'horreur d'être obligés de s'abreuver de sang humain. *Auri sacra fames!* Qu'elle est poignante la pensée que telle fut la devise, qui jeta les conquérants espagnols au milieu de ces déserts; d'où ils sortirent chargés d'or, mais tout couverts du sang des innocentes victimes qui les peuplaient. Ah! les guerriers de notre chère France, aux jours de la patrie en deuil, allèrent aussi affronter les sables des déserts! mais ils y furent conduits par l'honorable passion de la gloire, et l'Égypte ne les vit qu'escortés par le noble cortége des sciences et de la civilisation. Cette idée, qui traversa comme un éclair mon esprit, me fit rêver aux beaux jours de ma patrie, et j'oubliai ainsi toutes les scènes de désespoir que l'aspect de cette solitude avait réveillé dans ma pensée.

» Malgré la chaleur qui nous suffoquait, M. Otoya, couvert d'un long chapeau de paille à bords rabattus, tenait une cigare à la bouche, toujours allumée, et ne cessait de nous répéter que le meilleur moyen de n'avoir point soif sur une

route pareille était de fumer constamment. A tort ou raison, nous ne voulûmes point user de son spécifique, que nous présentons à la méditation des physiologistes.

» Enfin, à nos regards s'offrit au loin un petit village indien. Nous nous en approchâmes; il était composé d'une centaine de cabanes couvertes de chaume et construites avec un peu de terre et des cannes; nous n'aperçûmes aucun des habitants qui, en ce moment sans doute, jouissaient du plaisir de la sieste. Nous nous rendîmes de là à l'habitation du curé, qui apparaissait à une grande distance, et où M. Otoya comptait prendre des informations sur la route qu'il avait à tenir pour arriver plus promptement à la propriété de M. Helguero. Le curé était absent, mais un domestique indien, revêtu d'un patalon et d'une jaquette de toile bleue, s'y trouva heureusement, pour nous donner les indications nécessaires. Alors, certains de la direction que nous avions à suivre, nous donnâmes de l'éperon dans le flanc de nos chevaux; et, courant à travers les caroubiers et les monticules de sable, harassés de fatigue et mourant de soif, nous atteignîmes les limites de la Rinconada. Un portail de bois, près duquel on voyait une cabane et une fabrique de tuiles et de moellons, ne nous arrêta que l'instant qu'il fallut pour l'ouvrir; et à nos regards satisfaits s'offrit une allée de superbes *algarobos*, dont le feuillage épais formait une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

» Il n'appartient pas à notre plume de peindre, mais bien à l'imagination des lecteurs de concevoir combien agréables et vives furent les émotions que nous éprouvâmes une fois que nous eûmes pénétré dans l'enceinte de la Rinconada, où nous n'avancions que sous des berceaux d'une végétation luxuriante, ranimés par la fraîcheur de l'ombre, réjouis par l'aspect continu du feuillage épais et verdoyant marié à des milliers de fleurs odorantes, enchantés par le ramage mélo-

dieux d'une multitude d'oiseaux divers qui, voltigeant de branche en branche, charmaient encore notre vue par l'éclat de leur plumage ; contraste sublime et bizarre d'une nature puissante ! A deux pas de là le silence du désert et l'épouvantable aspect d'un terrain sablonneux et brûlant ; ici les délices du frais et de l'ombre joints à la douce mélodie des chantres de la nature, et la vue enivrante d'un sol couvert de toutes les richesses de Flore et de Pomone ! Sous ces bocages sombres, la cigale mêlait son cri monotone à la voix musicale des oiseaux ; une espèce de quadrupède à pelage bleuâtre, de la taille et de la forme d'un écureuil, sautillait à travers leurs branchages touffus, et, sur le sein des fleurs, qui les couronnaient, étaient suspendus une foule d'insectes, parmi lesquels brillaient de grands et superbes papillons.

» M. Helguero nous fit un accueil plein de cordialité ; entouré d'une noble famille, il nous apparut comme un patriarche des premiers temps du catholicisme. Cousin germain du général La Serna, alors à la tête d'une petite armée royaliste qui marchait contre Lima, il faisait des vœux pour le rétablissement de l'autorité du roi *Fernando*, et il accueillait chez lui les défenseurs malheureux de cette cause. Le matin même, une famille entière, émigrée de Guayaquil, avait trouvé auprès de lui un refuge. L'isolement de son habitation et l'indifférence des habitants de cette partie du Pérou pour la cause de l'indépendance, lui permettaient de remplir avec moins de risque les devoirs sacrés de l'hospitalité envers d'infortunés fugitifs.

» La propriété de M. Helguero est située, ainsi que je l'ai déjà dit, sur les bords de la rivière la Chira, à quatre lieues de l'embouchure. Le corps-de-logis s'élève à une petite distance de la rive. C'est une grande maison construite en briques et crépie à la chaux, à un seul étage, avec un rez-de-chaussée vaste et commode, et un balcon en bois grossiè-

rement travaillé, sur la façade qui regarde la rivière, et d'où la vue s'étend sur un jardin délicieux. Là se trouvent réunis le bananier, le cocotier, le papayer, l'oranger, le citronnier, le goyavier, le grenadier, le figuier et les sandias (melons d'eau); le terrain paraît être d'un excellent rapport. On y cultive le cotonnier, le maïs, le riz, la canne à sucre, le tabac. Enfin, cette propriété, par sa position et sa fertilité, livrée à des mains plus industrieuses, serait une riche mine pour la fortune du possesseur, qui n'en retire maintenant que ce qui est nécessaire à l'entretien et à la subsistance de sa famille et de ses gens; on y élève des volailles et des cochons, et le gibier y est abondant. En face du corps-de-logis est une aire au milieu de laquelle est plantée une grande croix de bois élevée sur quelques gradins de briques. Comme dans toutes les habitations des colons espagnols, c'est au pied de cette croix que la nombreuse famille de ces lieux, entourée de tous ses domestiques et de ses paysans, vient, matin et soir, adresser de longues et ferventes prières au Seigneur.

« Après le dîner, qui fut plus remarquable par la quantité des plats que par la composition des mets, dont la préparation n'était guère de notre goût; toutes les personnes des deux sexes armèrent élégamment leur bouche d'une cigare, et allèrent sur le bord de l'eau, dans un endroit consacré au repos, goûter le plaisir de fumer nonchalamment étendues sur des nattes, à l'ombre des massifs de verdure formés par des saules superbes, de gigantesques *algarobos*, et au doux murmure des eaux fangeuses de la Chira.

» D'après M. Otoya, cette rivière prend sa source dans la montagne de Gaunguabanba. Elle est grossie par les eaux du fleuve Marauan, qui, dans la saison des pluies, arrose dans ses débordements les terres adjacentes et forme des torrents qui vont se perdre dans la Chira. Elle a environ quatre cents pieds de largeur à son embouchure; sa plus

grande profondeur est ordinairement de deux brasses à deux brasses et demie. Elle est habitée par des crocodiles qui ont jusqu'à quatre vares de longueur. Ces animaux se trouvent en très-grand nombre à l'embouchure qui est obstruée par des bancs de sable mouvant. Ils remontent d'ordinaire la rivière et dévorent les bestiaux qui viennent s'y désaltérer; ils n'épargnent même point les jeunes Indiens qui se laissent quelquefois surprendre, lorsqu'ils viennent le soir puiser de l'eau, dont la vente est un petit commerce assez lucratif pour les habitants des villages environnants. Le transport se fait sur des ânes et dans de grandes callebasses. Nous rencontrâmes, sur notre route, plusieurs caravanes d'âniers, qui avaient tous l'air bien misérables. Les eaux de la Chira ne nourrissent que quelques espèces de poissons; on ne m'en a cité que deux qui sont recherchés des habitants : le chabot et un autre que les colons désignent sous le nom de bagret.

» Pendant que chacun causait et fumait sur les rives de la Chira, nous traversâmes cette rivière dans une pirogue conduite par un seul Indien; et, guidés par M. Otoya, nous fîmes une course jusqu'au village d'Amosape. Nous suivîmes environ un quart d'heure un chemin tracé au travers de bois épais.

» Amosape se trouve à trois lieues de l'embouchure de la Chira. Il est situé dans l'encaissement de cette rivière au pied d'un morne qui en forme le couronnement, et dont les rochers, découpés et isolés, semblent attester quelque ancien écroulement occasionné soit par le débordement des eaux, soit par des tremblements de terre. Il renferme une population de deux mille âmes, qui est presque entièrement composée de familles indiennes. Les maisons ne sont que de véritables cabanes bâties en *cannitas* et en terre, ayant des nattes pour couvertures. Quelques-unes sont crépies à la chaux. Les rues sont droites. Il y a une grande place sur

laquelle on voit une église, le seul bâtiment qui attire l'attention dans un endroit aussi misérable. Le peuple, assis sur le seuil des portes, respirait tranquillement la fraîcheur du soir. La bonté et la douceur formaient le caractère dominant de la figure de ces pauvres Indiens. Étrangers à tout esprit de parti, loin des principaux lieux où retentissent les fureurs du despotisme et de l'indépendance, ils vivent paisibles, et, dans la simplicité de leurs coutumes, se trouvent satisfaits de leur sort.

» M. Otoya me cita le nom de plusieurs autres villages pareillement bâtis comme celui d'Amosape, dans l'encaissement de la Chira, mais rapprochés des hauteurs sur un terrain sablonneux, où ne croissent que des algarobos. Tels sont:

» La Guaja, à cinq lieues de l'embouchure de la Chira, avec une population de deux mille âmes, et une église paroissiale desservie par un curé;

» La Chira, à six lieues de l'embouchure de la rivière qui lui donne son nom, avec une population de mille âmes, sans église. Les Indiens dépendent du village précédent pour tout ce qui a rapport à la religion;

» Punta, à neuf lieues de l'embouchure, renferme environ trois mille cinq cents âmes, et possède une église paroissiale.

» Tous les habitants de ces villages, principalement composés d'Indiens, sont cultivateurs. Ils font, avec la ville de Piura, un petit commerce qui, sans les enrichir, leur fournit au moins les étoffes consacrées à l'entretien de leurs vêtements et les nécessités communes de la vie. Ils y transportent du coton, du maïs, du riz, des bestiaux, du gibier, des fruits et même de l'eau, dont Piura manque ordinairement durant la saison de l'été, la rivière qui lui en fournit étant à cette époque à sec, et les habitants ne pouvant se procurer qu'une eau désagréable en creusant des puits dans son lit. Ils cultivent aussi la canne à sucre; mais ils n'en tirent

pas un grand parti ; car ils sont dépourvus des machines indispensables pour la fabrication du sucre. Ils composent avec le jus de la canne, mêlé à une certaine quantité d'eau et d'anis, une liqueur qui est estimée et recherchée. J'en ai goûté chez M. Helguero ; elle est forte et assez agréable. Ils extraient aussi du maïs une boisson appelée *chicha*, dont le peuple fait beaucoup de cas. Les Indiens de ces villages sont sobres, ont un tempérament sec, et jouissent en général d'une bonne santé. Comme chez eux personne n'exerce l'art de guérir, ils sont eux-mêmes leur médecin. Ils tirent de la Cordillera, et surtout des montagnes de Piura, une plante appelée dans ce pays *chininga*, dont la racine est un excellent fébrifuge ; elle est même, à ce qu'on m'a assuré, un remède souverain contre la fièvre jaune. J'ai vu une dame de Piura, qui m'a certifié avoir été elle-même atteinte de cette dernière maladie; que, privée du secours d'un médecin, elle avait fait usage de la racine de chininga, et qu'elle avait été radicalement guérie en deux fois vingt-quatre heures. Cette racine, fraîchement cueillie, jouit d'une vertu plus spécifique contre les fièvres. On trouve sur les mêmes montagnes le *chuquirao*, qui a les mêmes propriétés que la racine de chininga. On s'en sert en faisant infuser, de même que le thé, les feuilles et les fleurs.

» Comme le soleil disparaissait de l'horizon, nous quittâmes le village d'Amosape, et retournâmes à la Rinconada. Nous y arrivâmes au moment où la nuit, ayant dissipé les derniers rayons du jour, resplendissait d'étoiles, et pendant que la cloche de l'habitation rappelait aux habitants de la Rinconada que l'heure de la prière était arrivée. M. Helguero, entouré de sa famille et de ses hôtes, debout sur le balcon, promenait sa vue tout autour de la place où s'élevait la croix ; et, semblable au berger qui, revenant des pâturages, arrêté sur le seuil de sa cabane, compte les brebis qui rentrent au

bercail ; dès qu'il fut assuré que personne ne manquait à l'appel de la cloche, il s'agenouilla et fit signe à son fils aîné de commencer la prière du soir. Le bruit sourd qu'avait produit jusqu'alors le caquetage de cette réunion d'hommes et de femmes cessa aussitôt, et fut remplacé par un silence profond qui répandit sur tout le lieu quelque chose de mystérieux et de sacré. Le signe de la croix fut répété un instant après par toutes les bouches. Le fils de M. Helguero récita seul, à haute voix, le *Credo* et le *Confiteor*, chanta, le chapelet à la main, les litanies de la sainte Vierge ; et après en avoir parcouru tous les grains, il dit un acte d'adoration avec l'expression de la plus profonde piété. Sa voix était suivie d'un bruit religieux semblable au vent léger qui murmure à travers un épais feuillage, occasionné par la répétition que chaque assistant faisait de ces prières sur un ton très-bas.

» Cette scène religieuse, qui se passait à la face du ciel, dans le silence de la nuit, à l'ombre vacillante des riches et superbes végétaux, dont le feuillage était vivement éclairé par les rayons éclatants de la lune, qui roulait suspendue à la voûte céleste comme le flambeau magique du temple de la nature, fit sur mon cœur une impression indéfinissable, dont les âmes pieuses seules pourront se former une idée, et me plongea dans une sorte de rêverie mystique, qui se prolongea bien longtemps après la fin des prières, et dont je ne fus retiré que par les cris de joie que poussaient autour de moi les personnes qui, tantôt prosternées au pied de la croix, avaient montré tant de recueillement dans leurs saintes adorations. Je ne fus pas peu surpris de leur gaieté folle et de leur appel répété à des jeux innocents. Les jeunes gens des deux sexes formèrent un cercle joyeux, et le Christ, naguère témoin des chants sacrés de leur piété ardente, le fut aussi de leur joyeuseté et de leurs amusements folâtres. L'air retentit de leurs chansons profanes ; et, dans leurs rondes à gais re-

frains, foulant la pelouse à pas cadencés, les jeunes filles, vives et légères, entraînées par la pétulance de leurs partners, se trouvaient pressées entre leurs bras et payaient d'un doux baiser leurs piquantes agaceries. Ces gracieuses hostilités n'entraînaient aucune bouderie, et excitaient au contraire des éclats de rire redoublés, expression vraie de l'humeur joviale de cette troupe aimable; aucune pensée criminelle ne se mêlait à leurs jeux, où la gaieté présidait seule dans toute sa pureté; c'était enfin comme aux premiers âges de la nature. Tous ces amusements qui, par le confiant abandon des personnes jeunes qui y figuraient, n'auraient pas eu l'approbation d'un casuiste, ou auraient exercé la médisance des beautés timides, mais éclairées de l'Europe, continuèrent la soirée entière avec toute la simplicité et la naïveté de l'innocence. L'heure du souper, que l'on servit à neuf heures et demie, y mit fin, et aussitôt après chacun se retira dans le lieu où l'on avait établi sa couche.

» Fatigué de mes courses de la journée, j'allai me jeter sur un lit de repos que l'on avait dressé dans une chambre qui donnait sur le balcon, et, après avoir contemplé quelque temps l'aspect riant du ciel, dont la pureté égalait le vif éclat des étoiles, je m'endormis profondément. Je fus bercé pendant mon sommeil de rêves agréables qui me retracèrent les plaisirs du soir. Le lendemain, debout bien avant l'aurore, j'allai sur les rives de la Chira attendre le réveil du jour; et, dans une courte promenade, je goûtai toutes les délices que peuvent produire sur un cœur satisfait, étranger aux ennuis et aux voluptés des grandes villes, le silence des bois, la fraîcheur de l'ombre du matin, l'aspect d'une nature riche et riante, le murmure des eaux à courant rapide, la vue majestueuse d'un ciel pur sur lequel se projetaient les flots de lumière du soleil levant, la voie mélodieuse des peuplades bocagères qui, saluant le lever de l'astre du jour et secouant

leurs ailes, voletaient sans crainte aucune de ma présence, et répétaient à chaque instant leur chant simple et gracieux, comme le paysage qui m'environnait.

» Je quittai ce lieu charmant avec regret, car l'heure était venue de retourner à bord de *la Coquille*. Nous nous empressâmes de prendre congé de l'obligeant M. Helguero et de sa nombreuse famille; et, guidés de nouveau par M. Otoya, cette fois, sans nous tromper, nous prîmes la route directe de Payta, où nous arrivâmes dans l'après-midi du 19. »

La population de Payta peut être évaluée à quinze cents habitants. Cette bourgade occupe un angle de la baie sur la déclivité du rivage, et se trouve bâtie en amphithéâtre. La plupart des maisons sont des cabanes construites avec des *cannas bravas*, tiges de bambous, de quinze à vingt pieds de longueur, sur un diamètre de cinq pouces, et qui jouissent de la propriété de durer un siècle sans se détériorer. Les interstices de ces roseaux sont remplis de terre glaise ou de sable argileux, assez imparfaitement toutefois, pour faire ressembler leurs parois à un crible. Les toitures en jonc des marécages, apportées de loin, sont supportées par des tiges de bambous aussi solides que gracieuses et légères. L'air pénètre de toute part dans ces simples demeures démunies de meubles, et où sont accrochés quelques ustensiles grossiers de ménage. Les maisons des personnes notables sont édifiées avec des fragments de grès coquillier, que surmonte une varangue formant galerie au premier étage. Sous cet abri, les habitants vont respirer la fraîcheur et se délasser chaque soir des fatigues du jour. Comme chez le peuple, nul meuble *confortable* destiné aux commodités de la vie, nulle décoration, ne viennent détruire la nudité repoussante de ces asiles qui ressemblent à nos corps-de-garde : quelques nattes, jetées sur un demi-plancher en bois mal dégrossi, et à peine élevé au-dessus du sol, servent de lit pour la nuit,

de bergère pour le jour, à tous les membres de la famille. Toutefois le hamac, ce lit mobile et voluptueux, si bien accommodé aux habitudes efféminées des créoles, est le meuble de première nécessité dans chaque maison. Son tissu est d'une rare finesse, et les ouvriers de Guyaquil sont en réputation pour leur confection. Pour en finir avec le mobilier d'un Péruvien de Payta, je dois dire que l'habitation du gouverneur fut la seule qui ait fait exception à ce que je viens de dire; nous y vîmes en effet quelques bancs placés autour d'une grande salle de réception, dont une table occupait le milieu, et quelques fauteuils gothiques les angles. Faudrait-il ajouter foi au dire de M. Otoya, capitaine du port, qui assura à chaque officier de l'expédition de *la Coquille*, que ce dénûment absolu devait être attribué à lord Cochrane, par les ordres duquel des soldats brisèrent tous les meubles des habitants de Payta, après la prise de cette ville, dans le but d'assurer le placement des objets domestiques dont se trouvaient chargés deux navires anglais mouillés sur rade avec son escadre. Cette supposition injurieuse m'a paru gratuite, et je la donne comme je l'ai reçue et pour ce qu'elle vaut.

Les gens du peuple sont dans la misère la plus grande. Leur existence est celle d'une abjection profonde, entretenue par une insigne paresse et une dégoûtante malpropreté. Certes, les demeures des insulaires de la mer du Sud l'emportent de beaucoup sur celles de ces hommes dits civilisés. Une chaudière en fer, des vases façonnés avec des coques de calebasses desséchées, un hamac grossier en fils tirés de la pitte ou du brou de palmier, composent toute la fortune mobilière d'une famille.

Les rues de Payta sont droites, et les cabanes, placées sur deux ou trois rangs, sont rappochées et interrompues entre elles pour laisser entre certains carrés des passages étroits. Quelques magasins consacrés au service public bordent la

mer, et un débarcadère très-commode a été jeté sur la plage : dans la partie méridionale, sont des chantiers pour des petits navires, et deux bâtiments caboteurs étaient, pendant mon séjour, en construction. Pour cette faible population on n'a bâti que deux églises ! Bien que couvertes de chaume, ce sont les monuments les plus somptueux de ce misérable endroit, et l'intérieur y brille encore de ce luxe dont les temples catholiques, et surtout ceux d'Espagne, ont la vaine et futile manie de se parer. Des feuilles d'argent battu reluisaient sur le devant du maître-autel; mais les confessionnaux attirèrent surtout mes regards. Bien différents de ceux exigés en Europe par la bienséance, et qui isolent les dévotes par une épaisse cloison fermée, ces tribunaux de la pénitence ne se composent, à Payta, que de fauteuils amples et complétement découverts ; de sorte que, pressé par celle qui se confesse, le ministre peut en paix agacer ses sens, les enflammer, et celle-ci ne peut jamais dérober ses traits, lors même qu'elle essaierait de le faire, aux regards des moines lubriques qui composent la plus grande partie (et, sans le respect humain, je dirais la totalité) du clergé espagnol américain. La ferveur des femmes, pour les cérémonies de l'église, est très-prononcée, et l'usage de prier sur des nattes jetées sur la pierre froide du parvis, semble promettre une componction plus profonde, une méditation religieuse plus sentie ; mais, fanatisées dès leur enfance, ces pratiques minutieuses sont devenues, pour les dames, une momerie, un rôle qu'on remplit pendant quelques heures, et qu'on oublie dès qu'on franchit le seuil du tabernacle. L'habitude de placer dans les églises les sépultures des gens qui peuvent payer leurs places dans ces saints lieux, est très-encouragée par le clergé. Les dépouilles dont on ne peut retirer aucun salaire sont enfouies, sans cérémonie, à quelques pas de la bourgade. Payta est le seul endroit où j'entendis avec plaisir le bourdonne-

ment des cloches appelant les fidèles à la prière, bruit partout assourdissant, et qui, à Payta, était remarquable par une cadence régulière et par une harmonie de timbres très-divers, dirigés avec beaucoup d'habitude, et je dirai même de goût. Cinq prêtres et un curé desservent ces deux églises, et ont pour auxiliaires quelques capucins. Le curé était un tout jeune homme, à visage de chérubin, ce qui est rare dans les constitutions espagnoles, et n'ayant d'apparence religieuse extérieure que la tonsure. Il avait au reste la réputation d'un galant déterminé. Enfin, les habitudes des naturels, relativement à leurs idées religieuses, et dût la Sainte-Hermandad inscrire mon nom en lettres rouges, ne sont que des formes purement extérieures de culte, qui m'ont paru la plus grave affaire d'un créole espagnol; mais, en dépit de cette ferveur apparente, malgré cette multiplicité de prières, rien n'y est plus rare que la vraie dévotion. Les églises sont pour ces peuples un théâtre où l'on se rend pour consommer quelques heures, se montrer et se parer d'un masque hypocrite. C'est un *passeo*, où les filles font des cours réguliers de galanterie; c'est un lieu où règne, avec despotisme, l'ignorance la plus absolue et le fanatisme le plus égoïste.

Payta, ainsi que je l'ai déjà dit, est un endroit très-commode pour l'introduction des objets de contrebande; elle s'y fait presque ouvertement, et les autorités ne dédaignent même pas d'y prendre part. Les prêtres eux-mêmes l'encouragent, parce qu'ils y trouvent leur compte, et d'ailleurs les commerçants, familiarisés avec les préjugés des habitants, n'oublient point de les faire tourner à leur avantage. C'est ainsi que pendant mon séjour, un navire américain, dont le chargement consistait en étoffes et en articles de modes calqués sur les produits de France, vint mouiller sur la rade. Il déclara se rendre à Guayaquil, et, par conséquent, ne relâcher à Payta que pour renouveler quelques provisions. Or,

par ce moyen, point de déclaration de chargement à faire, point de droits de douanes à payer, point de visites ostensibles; sa cargaison cependant devait s'écouler par Payta et Piura, dans l'intérieur du Pérou, car telle était sa destination. Le capitaine glissa de l'or dans les mains des autorités militaires et des douanes, puis adressa aux églises, comme un témoignage de remercîment pour la bonne réception qu'on lui a faite, un christ moulé en pâte de carton, peint et verni avec un très-grand soin, et un enfant Jésus, de même composition. Des vêtements ornés de clinquants étaient destinés à renouveler ceux des anciens saints qui étaient ternis dans les niches qu'ils occupaient. La population entière fut émerveillée d'un tel présent, et assista, comme à un jour de fête, au débarquement de ces reliques, que des embarcations pavoisées et remplies de musiciens furent chercher : des pétards, des coups de fusils saluèrent leur arrivée sur le rivage, et témoignèrent de l'allégresse générale. Comme on le conçoit facilement, le capitaine fut très-longtemps à renouveler quelques livres de légumes secs dont il avait besoin, et sa cargaison s'écoula tout entière dans le pays, sans que le trésor de la république en retirât un sou. Certes, cette image de carton fut une vraie providence pour le traficant protestant ou luthérien qui basa sur elle le succès lucratif de son expédition lointaine.

La population de Payta est presque exclusivement composée de Péruviens issus des anciennes familles indiennes, ou de métis, produits par le croisement des aborigènes avec des nègres transplantés d'Afrique. Les blancs y sont en petit nombre, et y forment une caste privilégiée, qui professe un souverain mépris pour le peuple, qui tient d'elle tous ses vices. L'administration du pays est soumise à un gouverneur qui a sous sa juridiction le capitaine du port et les divers employés du fisc. Il n'a au reste aucune force armée à sa disposition, bien qu'un arrêté ait prescrit de former une compagnie

de garde nationale, de tous les hommes en âge de porter les armes ; l'aptitude au service militaire de la population n'était point assez grande pour que cette milice essayât même de se réunir sous les drapeaux. L'emplacement du vieux fort est tout ce qui reste du système de défense établi sous le gouvernement espagnol ; les canons qui couronnaient la hauteur, ont été enlevés par l'escadre de lord Cochrane. Les anciens règlements des vice-rois, dont le but avoué était de ne jamais mettre la population indienne à même de se soulever, exemptaient du service militaire les Péruviens d'origine. Il en est résulté de la part des gens de cette race, une docilité et une soumission telles, que le visage d'un blanc suffit pour inspirer la terreur et les contenir dans les bornes de l'obéissance passive. Cependant, ce n'est pas sans avoir le cœur ulcéré contre leurs dominateurs, qui se réservèrent l'or et l'oisiveté, en leur léguant le travail et la misère, que ces Indiens supportent le joug sous lequel ils courbent la tête depuis de longues années, et que les républicains n'ont point allégé. Aussi ces hommes simples regrettent-ils le gouvernement de la métropole, qui leur offrait des garanties pour la vente de leurs récoltes, en même temps qu'ils trouvaient un repos et une sécurité que l'état permanent de guerre amené par le nouvel ordre de choses, a compromis.

Les habitudes à Payta ont une teinte de localité bien plus prononcée que partout ailleurs. L'isolement des familles sur un point défavorisé, l'infécondité du sol, le manque d'industrie et de ressources commerciales, impriment sur le type humain un cachet qui n'a rien de flatteur. Un seul mot est dans toutes les bouches, *la plata ;* l'argent est le dieu des Européens transplantés dans cette misérable bourgade : toutes les idées sont dirigées vers les moyens de s'en procurer, quels qu'ils soient. La classe riche, ou du moins celle qui passe pour telle, n'a aucune instruction, aucun sentiment de dignité.

Son ignorance des usages et de la simple politesse fait mal; sa lésinerie est dégoûtante ; sans cesse à mendier des présents, solliciter des invitations à dîner à bord des vaisseaux, à peine accorderait-on à l'étranger qui débarque un verre d'eau pour se rafraîchir. Un besoin de toilette dévore les femmes, et tous leurs sens sont en émoi à la vue des colifichets gracieux préparés en Europe, par les modistes les plus famées. Nos vaudevillistes peignent le cachemire comme le talisman auquel ne savent résister maintes Parisiennes fashionables; mais à Payta il n'est peut-être pas une seule demoiselle qui ne succombât à l'offre d'une robe de soie. C'est donc avec un empressement inouï que les dames affectionnent les soieries, les rêpous, les dentelles et les blondes que les Américains ou les Anglais y débarquent. Leur mise sous ce rapport est riche sans doute, bien que les étoffes qu'elles recherchent soient plutôt des tissus beaux en apparence, que remarquables par leur valeur intrinsèque. Leur teint basané, l'embonpoint précoce qui surcharge la corpulence des mères, ne concourent point à donner aux dames de Payta ni la grâce ni la fraîcheur qui captivent les yeux. Leurs charmes rapidement amollis par l'influence d'une chaude température, n'ont pas recours au dérangement furtif d'un fichu indiscret, mais au contraire sont étalés au grand jour sans voile et sans embarras. Leur chevelure tressée en longues mèches flottantes sur le dos et arrêtées par des nœuds, n'a pour ornement que quelques fleurs artificielles ou bien les corolles suaves d'un mongorium appelées *margaritas reyas*, dont la blancheur contraste avec le noir de jais qui la teint. C'est par la petitesse des pieds et par la couleur et la longueur des cheveux que les créoles brillent ; ce sont leurs charmes les moins contestables, bien qu'elles les gâtent en les frottant avec trop d'abondance de pommades parfumées qui les couvrent d'un verni onctueux,

Cette petitesse du pied, si estimée des Espagnols, est l'objet

principal de la coquetterie d'une créole. Aussi la chaussure la plus fine, la plus parfaite de formes, est pour chaque femme le résultat de l'étude et de soins, et pour faire des conquêtes, c'est sur la délicatesse de cette partie que toutes fondent leurs prétentions. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des dames dont les extrémités, loin d'avoir été favorisées du ciel, sont lourdes et grossières, et cependant serrées et étranglées dans un soulier que la peau déborde de toutes parts. Celles qui se martyrisent ainsi peuvent à peine marcher et rappellent les Chinoises, qui poussent les prétentions aux petits pieds jusqu'à plier les doigts sous la plante pour raccourcir leurs pantoufle d'autant !!! Certes, des coutumes et des usages relatifs à l'art de plaire, on ne saurait disputer ; mais ce qui est positif du moins, c'est que chaque peuple, chaque grande famille, s'est fait un type relatif d'agrément extérieur dont il serait bien difficile de le faire départir.

Dans les chapitres précédents j'ai déjà parlé de l'extrême *désinvoltoure* des femmes du Chili et du Pérou. Celles de Payta et de Piura, que nous eûmes occasion de voir dans des réunions de danses, l'emportaient encore de beaucoup par ce je ne sais quoi d'effronté dans la démarche, qui est moins que de la grâce, et plus que de la volupté. Créoles et d'origine espagnole, n'ayant nuls préjugés moraux, de plus, dévotes et sans culture intellectuelle, ces femmes livrées au désœuvrement et à l'influence d'une température qui excite aux plaisirs des sens, ne songent, ne pensent, ne respirent que pour l'amour. Aussi ont-elles adopté les belles manières de Quayaquil, qui consistent à se balancer en valsant de la manière la plus libre. Leur conversation ne souffre pas de gaze, et la timidité décente d'un homme bien élevé n'y est que niaiserie ridicule. Leurs gestes, leurs propos, sont de lestes agaceries. On conçoit que des habitudes si familières sont du goût des marins que la navigation transporte sur ces rivages, où leur séjour

ne doit être que de courte durée ; et bien que la beauté y soit rare, la facilité des liaisons, un abandon sans réserve, une conversation ardente ont pour cette classe cosmopolite un charme que d'autres avantages ne sauraient balancer.

Un usage, qu'il est à désirer que nos élégantes Parisiennes n'adoptent jamais, est universellement suivi par le beau sexe péruvien, du moins dans toute la province de Piura. Qu'on se figure une salle de bal remplie de femmes de tout âge, dans le costume le plus recherché : des fleurs couronnent leur tête ; des vêtements légers voilent à peine leur corps ; et leur gorge est, ainsi que leurs bras, dans une complète nudité. Mais l'œil cherche en vain à saisir l'ensemble des quadrilles ; toutes les danseuses depuis la *Ninna* la plus enfantine, jusqu'à la grand'maman, assises comme tapisserie sur le pourtour de l'appartement, exhalent avec délices des colonnes de fumée qui montent lentement vers le ciel. Une atmosphère de tabac, imprégnant de son odeur nauséeuse, les tissus, intercepte les rayons visuels, et émousse l'odorat. Chaque bouche est armée d'une cigare, dont le feu, sous les pas de chaque danseuse, ressemble à des bluettes qui jaillissent et se croisent en tous sens. Certes, n'y aurait-il pas de quoi effaroucher mille fois les amours, que de voir des lèvres vermeilles quitter une feuille de tabac roulée pour donner ou recevoir uu baiser !...

La vie d'une femme de la classe fortunée s'écoule donc dans la sieste, le caquetage, le hamac ou le repos le plus absolu ; et, à part le sommeil, leur bouche n'abandonne que rarement la cigare ; mais si les jeunes demoiselles bien élevées n'en fument que vingt par jour, les femmes ne vont jamais à moins de quarante. Ces cigares, dont le tabac est assez doux, sont de forme semblable à celles de France. On les porte soigneusement renfermées dans une sorte d'étui très-orné, placé au milieu du sein. Les hommes, en revanche, ne fument guère que la cigarette de papier. Quant aux femmes, elles avaient

autrefois une habitude encore plus dégoûtante, bien qu'elle ne soit pas complétement éteinte, car j'ai vu plusieurs dames qui la pratiquaient journellement, et cette habitude n'était rien moins que de mâcher le tabac en carotte, ainsi que le pratiquent les matelots européens, qui appellent cela *chiquer*. Un sac élégamment orné, suspendu à la ceinture, renfermait cette préparation, si peu appropriée à la bouche d'une fille.

La mode généralement suivie dans l'habillement des femmes, consiste en une robe aussi colletée que possible, et sans manche, que maintient sur l'épaule une touffe de ruban; de sorte que le bras est nu jusqu'à l'aisselle: envelopper les formes de la beauté sous un voile officieux, avive l'imagination qui leur prête ses prestiges; mais n'avoir rien à désirer l'éteint complétement. Aussi cette nudité n'a rien de favorable pour le beau sexe, à très-peu d'exceptions près. Les femmes âgées, presque toutes surchargées de graisse, due à leur vie molle et indolente, sous l'influence d'une haute température, sont d'une flaccidité dégoûtante. J'ai dit que le hamac mobile, suspendu dans le milieu de l'appartement, était en permanence. Il sert à faire la sieste, et à abréger, par ses molles ondulations, les heures trop longues de la journée. On y étale ses grâces dans des postures que la décence ne dirige pas toujours; on y cause, étendue près d'un cavalier favorisé, que les plis du hamac pressent fortement contre la fille de la maison, maîtresse de ses actions, car les pères et les mères ne trouvent jamais à redire aux préférences, aux soins, lors même qu'un mariage ne doit pas être le résultat présumé d'une intimité aussi grande. Les hommes sont joueurs et libertins. La demeure du commandant du port, où les officiers de la corvette se réunissaient parfois, était un tripot, où un grand nombre d'habitants, de la plus vilaine mine, jouaient gros jeu, le jour et la nuit, sans dé-

semparer, et les plus acharnés de la bande me parurent être des capucins et des douaniers, plus en fonds probablement que leurs co-associés.

Les dames riches de Piura viennent chaque année prendre des bains de mer à Payta : on s'y donne des rendez-vous pour satisfaire à ce plaisir, et cette bourgade est alors animée par les visiteurs. Les baigneurs et les baigneuses se mettent dans l'eau vers neuf heures du matin et à quatre heures du soir, mais sans cérémonie et sans grandes précautions. Les bains se prennent sur les grèves sablonneuses, devant tout le monde, hommes et femmes réunis. Les premiers conservent un caleçon, et les dernières s'enveloppent d'une simple jupe de laine. Si les gens de la classe plus relevée ne font pas plus de façons, on conçoit que la populace se gêne encore moins, mais rien ne prévient en faveur de celle-ci : sa physionomie est laide et flétrie par la misère.

Le village de Colan, bâti au milieu d'une vaste plaine sablonneuse, gît au nord de Payta, à une distance d'environ trois lieues. Quelques mimeuses à tiges tortueuses, à feuilles grêles composent toute la verdure que l'œil aperçoit sur la teinte brûlée d'un sol arénacé et mouvant. Les indigènes ont été contraints de transporter leurs cabanes en ce lieu pour éviter les effluves des marécages qui les moissonnaient chaque année, sur les bords d'un ruisseau où le village avait été primitivement établi. Les alentours de cette rivière, couverts de limon, sont très-fertiles, et c'est là que les habitants de Colan ont établi les cultures dont le produit alimente en partie Payta. Toutefois, bien que le séjour de la population soit temporaire en ce lieu, que les cultivateurs ne s'y rendent que pour les semis ou les récoltes des denrées que produisent ces propriétés, on remarque que la plupart des familles offrent un état sanitaire peu satisfaisant, et que les fièvres font parmi elles de grands ravages. Des Péruviens de race pure forment

la population de Colan. Le gouvernement espagnol leur permettait de se nommer un cacique, sorte de chef dont la juridiction a la plus grande analogie avec les fonctions de maire de nos communes rurales. Ce chef ne peut être toutefois nommé que pour un temps limité, et ne peut être toutefois réélu qu'après être resté sans fonctions. Ces paisibles Américains convertis dès les premiers temps des conquêtes espagnoles dans le Nouveau-Monde, par les missionnaires, isolés sur un point où les communications avec l'intérieur sont rares, et celles des étrangers presque nulles, sont d'une grande simplicité de mœurs. Deux seules classes existent parmi eux, les pauvres, qui s'adonnent à la pêche, et tirent de la mer leur subsistance, et les cultivateurs, qui possèdent les terres arrosées par le Rio de Chira, ou placées dans les vallées et les gorges des montagnes qui se développent à quelques lieues au nord de Colan. Les Péruviens montagnards presque tous alliés à ceux de Colan, ont encore plus rarement que ces derniers, occasion de renouveler leurs idées, stationnaires et paisibles depuis des siècles. C'est de Colan ou de Lambayec que les habitants de Payta retirent, par le moyen des mulets, non-seulement les légumes frais, le lait et les provisions journalières, mais même l'eau qui sert de boisson et que réclame le service usuel des ménages. Deux ou trois familles d'origine européenne et par cela même très-fières de ce titre, habitent Colan, où les naturels les entourent d'un grand respect, bien qu'ils évitent avec grand soin de contracter alliance avec elles. Les Péruviens de ce district forment entre eux une tribu dont le nombre des membres s'accroît sans cesse, parce que les lois les exemptent du service public, et de tout engagement militaire.

Je visitai Colan, par une de ces journées brûlantes des tropiques; la chaleur que nul souffle aérien ne tempérait, était réverbérée avec une puissance extraordinaire sur la surface

nue de cette partie de la côte. Le thermomètre marquait quarante-six degrés centigrades, et le sol était assez échauffé pour qu'un chien embarqué en France, et mon fidèle compagnon de route, exprimât par ses plaintes toute l'incommodité qu'il éprouvait à marcher sur ce sable brûlant. Arrivé à Colan, je me trouvai au milieu d'une population fortement empreinte des caractères typiques de sa race. Les Péruviens que j'examinais n'étaient point, il est vrai, ceux que Pizarre dominait avec le fer et le feu; mais bien que des moines fanatiques et ignorants aient dénaturé leur physionomie morale, il y a chez eux cette expression de bonté et de douceur, qui a rendu leurs ancêtres si faciles à égorger. Le cacique Matcharé fut mon guide : ce vieillard à physionomie austère et grave, me reçut dans sa propriété avec une bienveillance, avec une joie, dont ma reconnaissance ne saurait trop proclamer le souvenir. J'ai séjourné au milieu de sa nombreuse famille avec un plaisir infini; et là, j'ai vraiment eu une idée parfaite du respect dont jouissait le chef d'une famille, dans l'union qui régnait entre parents, chez les anciens patriarches des premiers âges du monde. Le vénérable Matcharé n'avait rien des temps modernes par ses manières graves et prévenantes, par son hospitalité, et même par le ton sentencieux de ses paroles. Il reçut les visites de tous nos officiers, qui s'empressèrent, d'après ce que j'en avais dit à mon retour, de visiter ce vieillard et sa peuplade. M. le capitaine Duperrey, désireux que cet homme conservât de notre nation un affectueux souvenir, s'empressa de le recevoir à bord avec distinction, et de lui remettre une des médailles frappées en commémoration de notre expédition. L'état-major y joignit des effets, des outils de fer, et divers autres objets dont il pouvait apprécier l'utilité. Nous étions les premiers Français dont le nom retentissait aux oreilles de ces Péruviens. Étrangers aux grands débats de l'Europe, sans grandes communications avec les

républicains du Pérou, habitant un pays pauvre et très-peu cultivable, leur vie s'écoule dans une sphère étroite, et leur horizon politique se borne aux relations qu'en exigent les autorités des villes environnantes. Aussi les Indiens de Colan sont doux, timides, inoffensifs, tandis que ceux de Payta, viciés par les Européens et par le contact des arrivages commerciaux, sont intéressés, résolus et turbulents.

Colan est une bourgade plus grande et plus peuplée que Payta : on évalue le nombre de ses habitants à deux mille. Ses rues sont assez droites, ses cases régulièrement alignées, et devant l'église qui est située au sud, on a laissé vacant un espace qui constitue une place régulière et vaste, au milieu de laquelle s'élève une croix. Des poteaux soutiennent au niveau de la toiture des maisons, des nattes qui en abritent le pourtour de l'action du soleil. Toutes les cabanes sont en nattes, faites avec des roseaux minces, supportées par un pieu fiché en terre. Les murailles latérales sont maintenues par des roseaux semblables à la canne de Provence; quelques gros bambous de Guayaquil forment les chevrons, sur lesquels sont jetées des nattes ou plutôt des petits bottes de roseaux ou de joncs, recueillis dans les marais du Rio de Colan. Il est facile de concevoir quel aspect misérable cette agglomération de huttes doit offrir, et quelle teinte sauvage et repoussante leur prêtent les sables mobiles environnants. Une vaste étendue de terrain autour de Colan, est frappée d'une stérilité affreuse, et l'on ne distingue quelques végétaux, qu'à trois lieues au nord, sur le pourtour de la rivière, qui prend en cet endroit, et en se perdant à la mer par de nombreux ruisseaux, le nom de *Rio de Colan*. Cette petite rivière a sa source dans la chaîne de montagnes de la côte, appelée *Guanguabanba*, passe à un village nommé *Punta*, situé à neuf lieues de la mer, et peuplé de mille habitants, puis à *Laguay*, arrose *Amotape*, *Chira*, où elle change de nom; et, en se ter-

minant, n'a que cinq ou six pieds de profondeur. Cette rivière fournit l'eau qui sert de boisson aux villages environnants et particulièrement à Payta, où on la porte dans des calebasses à dos d'ânons, et elle y est vendue très-cher et au même prix que le vin en France. Cette eau terreuse et tenant beaucoup de sels en dissolution, est malsaine, d'une ingestion difficile, et occasionne diverses maladies. Les gens un peu aisés, ne la boivent qu'après qu'elle a été filtrée, à travers une pierre d'*alcantaras*, sorte de grès argileux, très-perméable à l'eau, qui s'insinue à travers les porosités de sa surface. On assure que de nombreux caïmans habitent cette rivière, et MM. d'Urville et Gabert, qui passèrent une nuit dans une habitation, sur ses bords, croient en avoir entendu. Une végétation active due à l'humidité et à la chaleur, couvre les lieux marécageux qui doivent leur naissance à ses débordements, et contrastent par leur fraîcheur avec le pourtour de la baie qui est desséchée.

Colan possède une église assez grande, qu'un tremblement de terre renversa en partie, il y a environ dix ans. La façade à moitié détruite est bâtie en bois, recouverte de platras, sur lesquels on a appliqué des moulures et des peintures grossières, l'édifice est recouvert d'une toiture de roseaux en plans inclinés. L'intérieur est plus riche que ne le comporte d'ordinaire une église de village, et on y remarque surtout deux petites statues équestres (*saint Jacques* et *saint Philippe*) coulées en argent massif, chacune d'elles pesant plus d'une *arrobe* ou trente livres environ. Ces saints sont conservés avec soin dans la sacristie, et ne figurent que dans les jours de grande solennité. Les Indiens alors sont appelés indistinctement à la décoration de la maison du Seigneur, et travaillent sous la surveillance des anciens : ces habitants consacrent au culte toute l'aisance qu'ils peuvent acquérir. Trois prêtres y exercent les fonctions sacerdotales, et n'ont pas

peu contribué à maintenir la population dans une superstition et une ferveur peu communes. Hommes et femmes portent au cou des amulettes qui consistent en colliers auxquels sont suspendus des petits sacs de cuir, enjolivés, dans lesquels sont renfermés des billets sacrés sur lesquels sont tracés quelques versets des saintes écritures. On attribue toute sorte de propriétés à ces amulettes, qui guérissent des maladies, préservent des maléfices, etc.

Les mœurs des naturels de Colan se ressentent du voisinage de l'état de nature, et bien que douces et bienveillantes, présentent assez communément chez les Péruviennes cette facilité et cet abandon que nos usages et la morale réprouvent. Mais il faut avouer aussi que leur convoitise est fortement alimentée par le désir de posséder des bagatelles insignifiantes en elles-mêmes; mais qui sont pour elles des richesses de grande valeur. Il m'arriva souvent de faire bien des heureux dans une famille, en donnant aux enfants et souvent aux pères et mères, des colliers de verre, des miroirs, des couteaux, des mouchoirs; et plus d'une personne de l'équipage en obtinrent des salaires non avoués. Solliciteurs insatiables, on pourrait en effet se dépouiller de tous ses effets, sans éteindre l'envie de demander, qui presse ces hommes simples, auxquels tout ce que nous possédons fait envie. Mais, au moins, il est juste de dire que leur reconnaissance paraît vraie, et qu'ils n'insistent pas, lorsqu'on leur fait entrevoir l'impossibilité dans laquelle on est de se démunir des objets qui les flattent, parmi lesquels surtout sont les vêtements de drap et les tissus de toile. Une vertu fortement enracinée dans le cœur des Indiens est le respect filial. J'ai souvent admiré la vénération dont le vieux Matcharé était l'objet, au milieu de sa famille, qui le traitait comme un patriarche : « *J'ai élevé leur jeunesse*, me disait-il, *ils doivent*, *à leur tour*, *soigner ma vieillesse*. » Et, en effet,

tout dans la maison ne se faisait que par ses avis, et lorsqu'on avait préalablement obtenu son assentiment. Son fils aîné *Kossé* (*Joseph*), âgé de quarante ans, marié, et père de plusieurs enfants, ne voulut jamais se mettre à table, malgré mes instances, un jour que je dînai avec le père; et, il n'y prit place, que lorsque celui-ci lui eut dit: *don Thomas* (c'est le nom que souvent je prenais dans mes courses) *le permet, assieds-toi, mon fils*. Les femmes, par exemple, considérées comme des créatures d'un ordre inférieur, n'y sont point admises; leurs fonctions se réduisent à préparer les mets et à les servir. Dans un dîner que le capitaine donna au cacique Matcharé et à ses enfants, je me trouvais avec eux, et je suivis avec intérêt les mouvements du vieillard, qui imitait, le mieux possible, nos gestes et nos actions, pour boire et pour manger, et qui commandait ensuite à ses enfants d'agir de même. Ce qui l'occupa principalement pendant presque tout le repas fut le portrait de Louis XVIII, belle gravure exécutée par M. Sauvé. « *Il me regarde*, disait-il, *et ses traits respirent la bonté; je ne m'étonne plus qu'il ait des enfants aussi bons; c'est qu'ils ressemblent à leur père* [1]. »

La physionomie générale de chaque Péruvien, semble avoir été jetée dans un seul moule. Les traits de ressemblance entre tous les hommes que j'ai vus, étaient frappants, et l'on serait souvent tenté de rapporter à une même famille les individus qu'on rencontre isolés çà et là. Leur taille est ordinairement médiocre, et ne dépasse guère cinq pieds et deux ou trois pouces. Leurs membres peu fournis sont généralement grêles et arrondis. Leurs coloration est celle du bronze

[1] Un homme presque de la nature n'est pas tenu d'être bon physionomiste; et je cite cette phrase parce qu'elle peint les idées morales du bon Matcharé.

PÉROU.



Péruvienne de Colan près Payta.

*Jeune fille filant du Coton.*

*Voyage autour du Monde*

*Publié par Pourrat F. Paris*

un peu clair ou cuivre rougeâtre. Leur face est ovalaire, le nez légèrement aquilin ou plus rarement déprimé ; les narines sont dilatées, les lèvres un peu grosses et la bouche fendue : tous leurs traits sont en masse assez réguliers et décèlent une grande douceur de caractère. Leur chevelure noire et lustrée est longue, tressée à l'espagnole, en nattes qui retombent sur le dos. Les femmes, en général, sont moins bien que les hommes : elles ont toutes une petite taille, le visage évasé dans le sens transversal, ce qui donne à leurs traits des formes irrégulières et masculines. J'en vis à peine deux ou trois qui pourraient passer pour jolies, et encore étaient-elles à l'époque de la puberté, au moment de la fleuraison de la vie. Les hommes sont vêtus à l'européenne, et quoique sous l'influence d'une vive chaleur par leur voisinage de la ligne, ils sont recouverts de gilets et de pantalons de gros drap bleu, qu'ils se procurent à Payta. Pour coiffure, ils portent un large chapeau de paille, et marchent nu-pieds. L'ajustement des femmes est très-simple; il consiste en une ample soutane noire, à larges manches, flottante sur le corps qu'elle ne serre point, et qu'elle abrite sans le secours du linge ou de toute autre étoffe. Les plus aisées garnissent seulement la collerette avec une sorte de chemisette brodée avec des fils rouges ou bleus. L'usage de la chaussure est inconnu, et la tête, presque toujours découverte, est parfois enveloppée d'un morceau d'étoffe noire. Le tissu consacré à la confection de l'habillement est de coton, et se fabrique dans le pays. Je vis beaucoup de femmes occupées à tisser par des procédés bien simples, mais en même temps très-longs, cette étoffe qu'on teint en noir, avec les gousses d'une légumineuse appelée *chiazan* [1], qui croît dans les mon-

[1] Cet arbre est le *prosopis siliquastrum*, et ce sont les gousses qui donnent cette teinture noire très-solide.

tagnes; teinture d'un beau noir et très-solide. Les enfants vont complétement nus, exposés à l'ardeur du soleil, et j'ai vu des filles de douze ans, époque où elles sont nubiles dans les pays chauds, n'avoir aucun vêtement sur le corps; et dans l'innocence des mœurs primitives, n'attacher aucune idée d'indécence à ce costume par trop négligé.

Tous les Indiens de Colan savent généralement lire et écrire la langue espagnole, et une école élevée par des ecclésiastiques est fréquentée par tous les enfants du village.

Les Péruviens de la classe la plus pauvre se consacrent spécialement à la pêche : les plus aisés élèvent leurs troupeaux ou cultivent leurs propriétés situées dans les montagnes. Là vivent des membres de la famille qui envoient à Colan, le bétail et les récoltes destinées à l'approvisionnement de la bourgade et de Payta. Ils n'ont point d'industrie particulière, autre que celle de filer le coton et d'en tisser leur toile. Leur mobilier est réduit à quelques ustensiles creusés dans des fruits de calebasses. Les enfants en bas âge sont couchés dans des hamacs en fil de pitte, et les parents dorment sur des nattes jetées par terre. Leurs repas sont simples, et l'usage du pain leur est inconnu : ils mangent le maïs rôti, broyé grossièrement, et y joignent de la manioque et des patates douces. Ils affectionnent la viande de porc, salée ou séchée au soleil, et c'est pour eux un régal; mais ils ne connaissent, pour cuire la viande, que l'ébullition dans une marmite en fer. L'eau pure est leur boisson ordinaire; ils lui adjoignent souvent, et à la fin du repas, de la *chicha*, liquide obtenu par la fermentation du maïs; et qui jouit de propriétés très-enivrantes. J'ai goûté de ce breuvage, dont le goût pâteux se joint à une saveur aigrelette non désagréable, et à une consistance qui rappelle celle du café au lait dont il a aussi la couleur. Dans la préparation de la viande, ils ajoutent toujours beaucoup de piment long, et ils man-

gent crue une espèce très-petite et arrondie de piment âcre et brûlante, à épiderme d'un blanc légèrement rosé. A l'époque de mon séjour, les Bananes y étaient abondantes, principalement les figues-bananes, et les *guinéos ;* les premières à petits fruits, pleins d'une pulpe douce et fondante, et les secondes nommées *plantana* à fruits longs et étroits, qui ne sont mangeables que cuits et accommodés avec du sucre.

La grève de Colan, jusqu'à l'entrée du Rio, n'est point abordable pour des embarcations ordinaires à cause d'un ressac assez fort, qui règne sur ces grèves planes et déclives ; aussi les embarcations des navires ne peuvent point y aborder sans courir des risques. Les habitants alors, pour faciliter le commerce par mer, ont adopté l'usage des moyens de navigation simples, mais appropriés aux localités. Ils ont construit des radeaux, de l'espèce de ceux appelés *catimarons* dans l'Inde, radeaux formés de madriers joints ensemble et unis aux extrémités par des traverses solidement liées entr'elles ; ces madriers forment un premier plan au dessus de l'eau, et supportent quatre ou cinq autres rangées de madriers disposés comme les premiers, et terminés par une plate-forme sur laquelle reposent les marchandises. Un mât fixé par quelques cordages, s'élève au centre, et permet de manœuvrer à la voile cette barque grossière ou plutôt ce radeau, qui redoute peu les échouages. On retire encore de nombreux avantages des *balsias*, ou peaux gonflées d'air, réunies par une plate-forme, et que deux hommes manœuvrent avec facilité. C'est ainsi qu'est transporté le long de la côte le sel gemme, abondant à Sechura, à Cataké, sur la route de Piura, dont les produits constituent la branche la plus vivante du commerce extérieur de ce point du Pérou. Cependant les pêcheurs, nomment aussi *balsias* de grossiers radeaux avec lesquels ils se risquent assez loin des rivages pour jeter leurs filets, et ceux-ci ne se composent que de trois ou quatre troncs d'arbres

non dégrossis, solidement joints par des écorces filamenteuses et tenaces de *passayas*. Des lanières tortillées de peaux de bœufs leur servent de cordes, et quant à leurs filets, ils ne diffèrent point par leur texture et leur forme de ceux des pêcheurs européens. A ce sujet, je ne puis passer sous silence une remarque qui, bien qu'insignifiante au premier abord, peut cependant, par la réflexion, apporter une preuve morale de plus à nos idées sur l'homme considéré comme être créé. C'est que partout chez les peuplades les plus éloignées et les plus distantes, les races les plus opposées par les habitudes, les plus séparées par la coloration de la peau, chez les hommes civilisés comme chez ceux que nous décorons du nom de sauvages, partout, dis-je, les filets ont les mêmes formes, la même texture, et prouvent, à mon avis, que la première industrie de l'homme, fut de chercher sa subsistance, de la puiser au sein des mers quand il vivait sur les rivages, ou de la conquérir sur le sol par la chasse ou la culture, quand il se trouvait placé dans l'intérieur des terres.

Mais revenons à Payta. Les ressources de ce petit port sont donc à peu près nulles pour un navire en relâche. Les baleiniers anglais ou américains ne s'y arrêtent que pour s'y procurer quelques sacs de légumes, dont le prix est moins élevé que dans les ports du Pérou. Ils se trouvent d'ailleurs à une faible distance de *Sélango*, où ils sont dans l'habitude de se rendre, pour renouveler leur provision d'eau douce. *Sélango* placé sous la ligne, est d'ailleurs à proximité des îles Gallapagos, autour desquelles les pêcheurs de cétacés croisent dans certain temps de l'année, alors que les cachalots s'y rendent des divers points de l'océan Pacifique.

Le nombre des navires anglais ou anglo-américains qui sillonnent le Grand-Océan est considérable. Ces deux peuples possèdent au plus haut degré le goût des spéculations lointaines, en même temps que leurs marins possèdent la tena-

cité et l'expérience pour faire réussir des missions en apparence très-hasardeuses. Aussi, que de navires s'expédient des ports d'Angleterre pour se rendre aux îles des Kangourous, y tuer des animaux de ce nom, et y recueillir leurs peaux très-propres à plusieurs applications dans les arts! Parfois ces vaisseaux complètent leurs chargements en remontant le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, pour y traiter de la poudre d'or, relâchent aux Nouvelles-Hébrides pour s'y procurer quelques volailles, passent aux îles des Amis pour y chercher des perles pures et de belle eau, se rendent dans le même but aux îles de la Société et Pomontous, et y reçoivent en outre de la nacre et de l'écaille de tortue, de l'huile et de la fécule *d'arroow-root;* trouvent de l'ambre aux îles Carolines, recueillent du bois de santal à Ravavac, aux îles Viti et Marquises, ainsi qu'à Pylstaert; touchent à Ouai-Toutaté et à Palmerston pour pêcher des holothuries trépangs; enfin, vont en Chine et aux Molusques trafiquer de leur cargaison primitive pour en refaire une seconde destinée à la consommation de l'Europe. Que de gains fournit aux armateurs de ces nations la chasse des phoques et des loutres sur la terre des États, les îles Campbell, Macquarie et Nouvelle-Zélande!!! Mais quelle plus grande source de richesses que celle des cachalots dans la mer du Sud, quand on songe que le capitaine a pour sa part le douzième de la cargaison, le second un vingt-quatrième, le troisième officier un quarante-deuxième; les patrons un cent dixième; et que les matelots enfin ont jusqu'à cent trente louis de solde par campagne!!! Le tonneau de sperma-ceti se vend en Europe, environ 90 piastres (4,500 fr.) et le tonneau d'huile de phoque 35 piastres!!! Mais à part les gains énormes qu'en retirent les armateurs, quels avantages n'offrent point les longues navigations pour fournir à l'état des marins expérimentés et intrépides, de véritables hommes de mer?

La corvette *la Coquille* avait eu pour but en mouillant à Payta, de fournir au capitaine une station pour faire des observations relatives à l'équateur magnétique. Nous espérions aussi y trouver quelques-uns de ces moyens d'approvisionnement si précieux en mer. Il fallut se contenter d'embarquer quelques quintaux de pois et de haricots secs, qu'on nous fit payer 35 francs les cent livres, mais ce n'est qu'avec difficulté et à prix d'argent, que nous obtînmes de la viande fraîche de mouton, quelques volailles, que des barques apportaient de petits ports environnants. Quelques caboteurs ont établi des communications avec Guyaquil, et c'est par ce moyen qu'on se procure quelques oranges, des citrons et des cocos. Les cannes à sucre sont cultivées dans les vallées intérieures au delà de Colan. On fabrique un rhum de médiocre qualité : cette partie de la côte, arrosée par des ruisseaux, est naturellement fertile; aussi y trouve-t-on des jardins, où sont naturalisés quelques arbres à fruits européens, tels que les vignes, les figuiers, les grenadiers, les orangers : à côté de ces fruits de nos climats, et dans les mêmes vergers mûrissent les fondantes bananes, les carasols, les goyaves, les figues-raquettes, les papayes et les *ciruclas*, sortes de jujubes doucereuses et fades, à épiderme orangé, que je n'ai retrouvés nulle part. Le bord des eaux ressemble donc à un oasis, tandis que le pays est partout de la plus effrayante nudité. Mais sur ces sables sans humus et très-échauffés, végètent avec prédilection les courges et les melons d'eau. Aussi est-ce avec ces fruits qu'on nourrit à Payta le peu de chevaux qu'on y rencontre. Quelques herbes, rôties d'ailleurs pendant dix mois de l'année, ne donnent point de fourrages, et l'on remplace ces derniers par des petites bottes de roseaux qu'on va recueillir sur les rives de la Chira et du Rio de Colan. Bien que le pourpier y soit abondant, je ne sache pas qu'on en fasse quelque consommation. C'est cependant un utile moyen

de rafraîchissement dans les pays chauds, précieux surtout pour les équipages qui arrivent de la mer.

Dans ce misérable pays, il n'y a pas jusqu'au bois pour faire cuire les aliments qu'il faut aller chercher à plus de six lieues de Payta, et la charge d'un ânon se vend cinquante sous; de sorte qu'on se demande qui peut fournir aux besoins de cette population, obligée de payer très-cher les objets les plus indispensables aux besoins de la vie. Les pêcheurs seuls retirent quelque profit des salaisons de poissons qu'ils expédient par les bateaux caboteurs; et les pasteurs des environs de Piura confectionnent aussi pour l'exportation un fromage blanc, disposé en plaque arrondie, et qui n'a que de médiocres qualités. Les seuls articles qu'on puisse rechercher à Payta, sont des chapeaux en paille blanche, fabriqués à Guyaquil avec une grande solidité, et remarquables par leur finesse, mais en même temps très-disgracieux de forme.

J'ai déjà dit que les officiers de la corvette *la Coquille*, lorsqu'ils descendaient à terre pour se délasser des travaux du bord, et du service de l'observatoire, se rendaient chez M. Otoya, capitaine du port, dont la maison était un véritable tripot pour les gens du pays. Ses deux filles *Panchita* et *Jésus*, faisaient les honneurs de la maison, et recevaient avec un sang-froid imperturbable les mille et une déclarations qu'Anglais, Anglo-Américains et Français leur débitaient cent fois dans le jour. Leur conversation était au ton du pays, c'est-à-dire aussi libre que possible, mais les soupirs et les hommages ne parvenaient à leur cœur que lorsque des présents en avaient frayé la route. Pour elles le sentiment était pure duperie. Leur cousine, dont le père, ancien officier, avait été tué dans la guerre de la révolution, trafiquait publiquement de ses charmes, et malgré cela restait la meilleure amie de ces deux demoiselles, qui passaient pour fort habiles à pincer de la bigoïla, et à toucher

de la *campanita del bros*. Elles chantaient fort souvent les fameuses cantates républicaines du Pérou, de la Colombie et de Guyaquil. Grâce à leur complaisance pour un de nos officiers, je vais en faire jouir le lecteur.

## 1re CANTATE PATRIOTIQUE DU PÉROU [1],

### ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SAINT-MARTIN.

Compatriotas, nobles y leales,
Que de zelos teneis galardon,
Entonemos ecos de l'alabanzas,
Totos juntos con sonora voz.
Viva, viva, la patria y union,
Y si libertad gozamos,
Todos al autor le damos
El laurel y galardon.

(Compatriotes nobles et loyaux, qui jouissez de la récompense de vos efforts, d'une voix sonore, entonnez tous et faites résonner les échos de ses louanges. Si nous jouissons de la liberté, nous devons en attribuer la gloire et donner la récompense à l'auteur de ce bienfait.)

Viva la tranquilidad
Qui nos llena de esplendor.
El que de ella privarnos intenta
Muera, muera, que ya no hay perdon,
Perdon, perdon, perdon.

(Vive la paix qui nous couvre de gloire! Meure, meure, quiconque voudrait nous en priver, car il n'y aurait plus de pardon, pardon, pardon.)

[1] Mon ami, M. Gabert, agent comptable de la corvette *la Coquille*, a bien voulu me remettre une traduction littérale de ces trois cantates.

Del Perú los grandes laureles,
Que el tyrano le porporciono
Hoy resultan con justos motivos :
Les celebra toda la nacion,
    Sea eterno el galardon
Que supimos conseguir :
El Perú por Saint-Martin ;
Viva la patria y union,
    Union, union, union.

(L'immense gloire qu'un tyran força le Pérou de conquérir, éclate aujourd'hui par la justice de sa cause : toute la nation la célèbre ; qu'elle soit éternelle la couronne que nous avons su conquérir : le Pérou pour Saint-Martin, vive la patrie et l'union, l'union, l'union.)

---

## 2e CANTATE PATRIOTIQUE DE GUAYAQUIL.

El amor de la patria nos llama,
Del America el bien y salud;
Socorrerla es deber y virtud,
Que traidor no la quiere auxiliar.
Al cobarde le cubre el oprobrio
Y la pena, y el terror, y el despecho;
Mil puñales incendien su pecho
Y la bala le haga expirar.

REFRENO :

En el combate y la muerte,
Como en la guerra y la paz,
Siempre sera nuestro norte :
Dios, la patria, y libertad. (*bis.*)

(L'amour de la patrie nous appelle ainsi que le bonheur et le salut de l'Amérique. Voler à son secours est un devoir, une vertu, car le traître

ne prendra point sa défense; que le lâche soit couvert d'opprobres, abreuvé de remords, de terreur et de mépris; que mille poignards déchirent son sein, et qu'il expire frappé par le plomb meurtrier.)

REFRAIN :

(Au milieu des combats, dans les angoisses du trépas, dans la guerre, dans la paix, à toujours notre devise sera : *Dieu*, *patrie* et *liberté*.)

Completad, compatriotas, el gusto
Que de ser libres con ansia esperais.
No es posible que veamos frustrado
De la patria el esfuerzo y vigor.
Quiticuença con misero susto
Del tyrano sufrieron el ceño;
Mas las prendas del Guayaquileño
Son constancia, grandeza, y valor.
En el combate, etc, etc,

(Compatriotes, c'est à vous de consolider les promesses de cette liberté que vous attendez avec tant d'anxiété. Non, nous ne détruirons pas les espérances et les sacrifices de la patrie! Quiticuença toléra par d'indignes craintes la domination arrogante du tyran, mais la constance, la valeur et l'héroïsme sont les vertus des habitants de Guayaquil.)

---

## 3e CANTATE PATRIOTIQUE DE LA COLOMBIE.

El imperio del Incas destruido
Por la audacia del conquistador,
Recobrando su prima origen,
Se indepecude del usurpador.

REFRENO :

Avanzad, avanzad, Columbianos,
Con las armas al hombro, avanzad;

Acabemos de dar a la patria
Dicha, gloria, splendor, libertad.

(L'empire des Incas renversé par un conquérant audacieux, reprend son antique indépendance, et secoue le joug de l'usurpateur.)

REFRAIN :

(En avant, Colombiens, en avant, le mousquet sur l'épaule, en avant; vite rendons à notre patrie, paix, gloire, splendeur et liberté.)

Que la España pretenda aligarnos
A su rey, a sa ley sin razon,
Es delirio porque somos libres
Y formamos una gran nacion.
Avanzad, etc.

(Que l'Espagne s'arroge le droit de nous imposer son roi et ses lois; c'est une folie, car nous sommes libres, et formons un grand peuple!)
(En avant, etc.)

El que quisiese ser libre que aprenda
Que en Colombia se dicta la ley :
Ahi se matan a todos los godos,
Se aborrece el nombre de rey.
Avanzad, etc.

(Que tout homme libre apprenne que la Colombie fait ses lois; là meurt la noblesse espagnole, et le nom du roi y est abhorré.)

Sous l'influence d'une température constamment élevée, d'une sécheresse continuelle, dans un pays complétement dépourvu de végétaux, les tempéraments doivent être soumis à une série d'influences locales qui les modifient, et qu'on ne remarque point sur d'autres points de la côte, ou par les mêmes parallèles.

Les habitants ne sortent des maisons que le moins possible

dans le jour : ils demeurent couchés dans des hamacs ou étendus sur des nattes, dans une inaction absolue. Les femmes, par ce moyen, acquièrent fréquemment un état d'obésité remarquable qu'entretient l'habitude des bains chauds répétés et l'usage du chocolat pour principale nourriture. Elles sont aussi dans l'usage de s'épiler complétement; leur goût pour le tabac qu'elles fument, détériore leurs dents, que bien peu de demoiselles ont blanches et intactes. Les métisses et les négresses dont l'émail des dents est généralement partout ailleurs si pur, finissent par le voir corroder par l'abus des cigares. La plupart des dames ont des cautères aux bras, qu'elles appellent *fuentes*, et cet exutoire est une sorte de moyen prophilactique pour braver les affections pulmonaires. Les leucorrhées y sont aussi communes que tenaces de leur nature. La mode qui leur prescrit des robes décolletées, des transpirations abondantes, la coutume de respirer chaque soir le frais jusqu'à minuit, sur le seuil des maisons, ne contribuent pas peu à rendre les affections catarrhales permanentes. La classe pauvre est dévorée par la vermine, et je n'ai pu familiariser mes yeux à voir des heures entières les femmes chercher dans la chevelure de leurs maris, de leurs amants et de leurs enfants, les poux qui y pullulent, et les tuer avec un grâce et une dextérité qui n'appartiennent qu'aux Espagnoles.

Nul médecin n'est établi à Payta, bien que la population y soit fréquemment moissonnée par les maladies. Aussi de nombreuses consultations me furent demandées des habitations voisines et même de Piura. Un capucin exerçait seul dans le pays un grossier empirisme. Il chercha à me voir pour m'offrir une recette précieuse, que, suivant ses propres paroles, il avait découverte pour le bonheur de l'humanité. Ce remède était infaillible pour guérir les douleurs de dents, les cors aux pieds, la dyssenterie, en un mot, toutes les

infirmités humaines. Il avait obtenu d'un capucin du même ordre que l'inventeur, un long article apologétique dans la *Gazette de Lima*. Cette panacée *se donnait* pour la modique somme de 20 piastres (100 fr.) le petit pot; mais le bon père qui n'en trouve sans doute pas un grand débit, rabattit ses prétentions jusqu'à 2 piastres, bien que c'eût été payer dix fois plus qu'elle ne valait une drogue plus dangereuse qu'utile, composée de styrax et d'extrait d'opium. *Señor fisico*, me disait ce capucin, ma découverte est le fruit d'une inspiration divine et de la pratique. Je ne l'ai point cherchée dans les livres, car je ne lis point, ce dont je m'étais aperçu à son iguorance, et que l'épithète de *bruta* qu'on ajoutait à son nom, à Payta même, confirmait suffisamment.

La petite vérole, la *viruela* des gens du pays, fait des ravages d'autant plus grands parmi les enfants, que les naturels ont la plus grande répugnance pour la vaccine : ce préservatif n'est employé que dans les grandes villes, et par les descendants des Européens seulement; mais à Payta, où la vaccine est ignorée, il n'est pas rare de rencontrer des enfants qui ont perdu la vue par suite de la petite vérole, ou d'autres dont les traits sont hideux par les stigmates que cette affreuse maladie y a laissés. Une fécondité peu commune répare les pertes journalières de la population, et à cet égard on m'a cité plusieurs mères qui ne possédaient pas moins chacune d'une vingtaine d'enfants. Les soins que se donnent les familles pour les élever ne sont ni nombreux ni multipliés. On les laisse courir tout nus, se rouler dans les sables, et à cette insouciance générale pour leur bien-être matériel, se joint une indifférence complète pour leurs maladies. Leurs jours sont-ils menacés par une affection grave, on les abandonne dans le coin le plus reculé de la cabane, et le deuil en est terminé bien avant leur mort. Les habitants de Payta suivent l'usage du Chili, de célébrer par des

danses et des fêtes, l'exposition du cadavre sur une estrade dans les carrefours.

La réverbération du soleil sur les sables produit des inflammations très-vives des yeux, et l'usage des eaux terreuses et salines paraît y être la cause occasionnelle des rétentions d'urine qui sont très-communes dans le pays. La fièvre s'y présente fréquemment avec les types intermittents qu'elle affecte en Europe, et se combat avec des infusions de *chuquirao* et de *chinininga*, plantes amères, estimées à l'égal du quinquina. Il est une autre maladie plus dégoûtante, plus invétérée, qui règne à Payta avec une prédilection qui porterait à croire que sa malignité tient au voisinage de son berceau. Enfin la dyssenterie vient couronner cet assemblage d'infirmités, auxquelles la pauvre espèce humaine est en proie, et plus d'une personne de notre équipage vit sa santé compromise par notre court séjour dans ce triste pays.

La température de la baie de Payta, pendant notre séjour, fut constamment chaude. Les vents régnants débutaient dans la matinée par des calmes, ou quelquefois par de légères brises inégales de la partie du S.-S.-E., ou de l'E.-S.-E. Vers midi, le vent prenait de la consistance, et rafraîchissait alors l'atmosphère embrasée. Pour l'ordinaire, chaque soir, vers six heures, l'air cessait d'être agité, et le calme le plus parfait accompagnait la disparition du soleil. La mer, sur la rade, était unie, à peine la moindre ride en ondulait la surface, et un seul jour elle devint clapoteuse : très-souvent le phénomène qui s'était présenté devant Callao de ses eaux teintes en rouge, s'offrit à notre vue ; et pendant la nuit elle scintillait par la phosphorescence la plus vive. Le ciel était remarquable par sa sérénité, quoique sa voûte d'azur, émaillée d'étoiles, fût toutes les nuits obscurcie par des nuages gris et détachés, qui s'opposaient aux observations

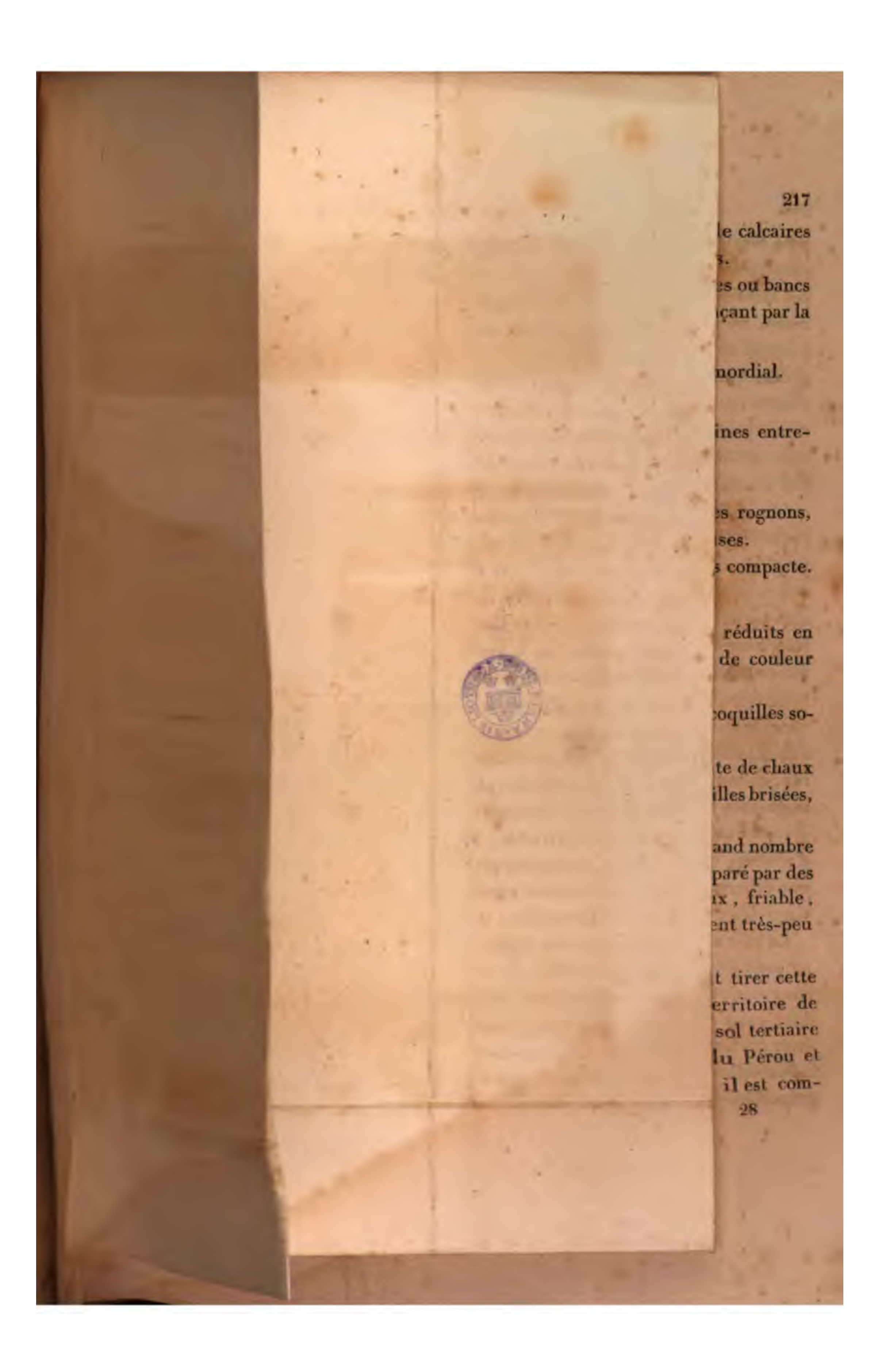
astronomiques. La pluie tombe rarement sur la côte ; mais lorsqu'il y pleut, ce sont des averses subites et abondantes, qui sillonnent le terrain par de profondes ravines. Les tremblements de terre se reproduisent avec une constance qu'atteste dans tout le Pérou le nombre de crevasses souterraines où leur cause productrice s'agite et fait effort. Nos observations physiques furent assez uniformément fixées à vingt-huit pouces pour le baromètre, de vingt-six à vingt-huit degrés centigrades pour le thermomètre à midi : la chaleur répandue dans l'atmosphère le maintenait encore à vingt-trois et vingt-cinq à minuit; tandis qu'exposé au soleil, à trois heures du soir, le mercure atteignait quarante-huit degrés centigrades. La température de l'eau de la rade fut assez uniformément de vingt à vingt-trois degrés à midi, et de dix-huit à vingt-un degrés à minuit. Tel est l'ensemble de la climature d'un pays, qu'il est intéressant de considérer sous le rapport de l'histoire naturelle.

Toute la côte, depuis Payta jusqu'à Colan, ne se compose que d'une falaise abruptement coupée du côté de la mer, et dont le sommet forme un long plateau régulier, élevé de trente-sept à quarante toises à peu près, et qui s'abaisse seulement aux marécages dans lesquels se perd le Rio de Colan. Cette falaise littorale est ainsi la bordure naturelle d'une vaste plaine, parfaitement unie, entièrement composée de sables marins stériles, qui s'étendent dans l'intérieur jusqu'à la ville de Piura, distante de quatorze lieues de Payta, et jusqu'à la *Silla*, petite chaîne de montagnes schisteuses, situées à cinq ou six lieues seulement de ce dernier bourg, et dans sa partie méridionale. Cette plaine ne se compose que de sables et de détritus de coquilles : nulles traces de sentiers ne demeurent longtemps sur un sol arénacé que les vents bouleversent fréquemment ; nulles plantes n'y croissent pour

le fixer par leurs racines, ou pour en détruire par le
lage l'aspect desséché et triste. Quelques éboulemen
enfoncements du sol offrent seuls çà et là quelques
brûlés et rachitiques, croissant au pied des petites d
les abritent.

La base de tout le terrain est de formation pri
et se compose de roches *talqueuses phylladiformes*. C
se trouvent former en entier les côtes et les rivages
ouest de Payta, ainsi que les montagnes de la Silla
plateau, au sud de Payta, sur lequel on avait placé
et qui est élevé d'environ trente-cinq toises au-dessu
céan, et entièrement de cette nature de roches, s'af
nord de ce bourg, car ce terrain de phyllade ne s
plus dans cette partie qu'au niveau de la mer, et
entièrement le vaste lambeau de sol tertiaire dont
rons à parler par la suite. Cette roche talqueuse p
forme est la réunion de feuillets dirigés de l'est à
assez minces, d'un bleu noirâtre, friables à leur su
périeure, durs et consistants dans leur portion la p
rieure, et sillonnés dans le sens vertical par des ve
gales de quartz-amorphe. La surface de ce terrain
térieurement composée d'un schiste argileux, d'au
terreux et plus friable, qu'il est plus supérieur.

Entre la formation primordiale et le terrain tertia
une large crevasse ravinée : c'est là qu'est bâtie la
de Payta. Les collines schisteuses sont au sud, le te
tiaire commence aussitôt au nord, et repose sur l
primitives affaissées. C'est ce terrain de récente f
qu'il est intéressant de faire connaître, et dont la *d*
*est aussi curieuse qu'importante*, ainsi que l'a dit, a
veillance, dans son rapport à l'Institut, le savant p
Cordier. Mais ce qu'il y a de plus remarquable est l



le calcaires
s.
es ou bancs
çant par la

nordial.

ines entre-

es rognons,
ses.
s compacte.

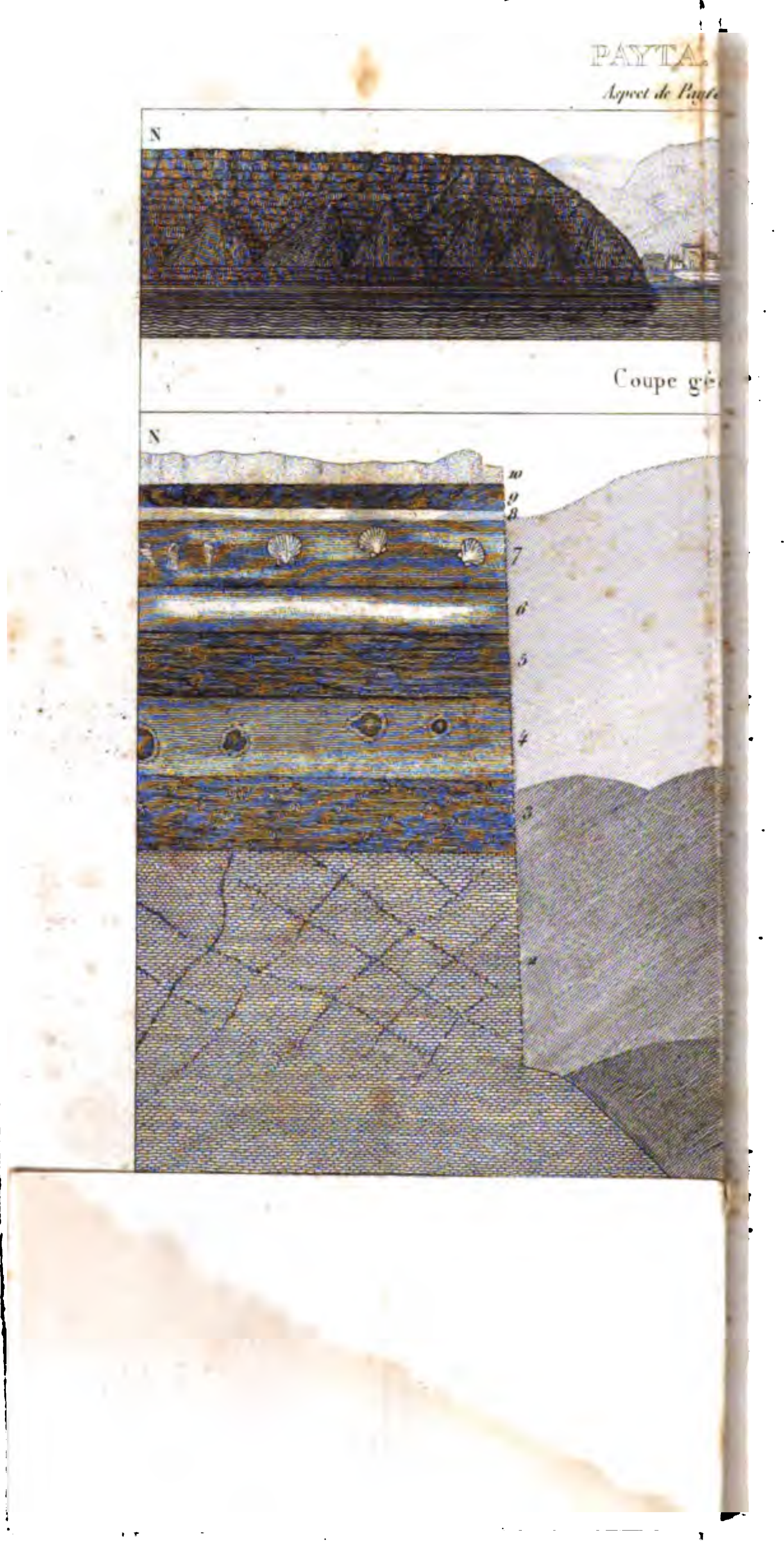
réduits en
de couleur

coquilles so-

te de chaux
illes brisées,

and nombre
paré par des
ix, friable,
ent très-peu

t tirer cette
erritoire de
sol tertiaire
lu Pérou et
il est com-


PAYTA.
Aspect de Payt
N
Coupe gé
N
10
9
8
7
6
5
4
3
2

la plus grande que présentent plusieurs espèces de calcaires grossiers de Payta avec ceux des environs de Paris.

Le lambeau de sol tertiaire se compose de couches ou bancs alternatifs, dont voici l'énumération, en commençant par la formation de phyllade qui le supporte.

1° *Roches talqueuses phylladiformes*, terrain primordial.

2° *Argiles plastiques*.

— Sable argileux, schisteux, traversé par des veines entrecroisées de gypse fibreux.

— Grès quartzeux, ferrugineux.

— Sable argileux, schisteux ou compacte, avec des rognons, et des pyrites martiales, des géodes quartzeuses.

— Argile sablonneuse, grise, feuilletée, ou parfois compacte.

3° *Calcaire grossier*.

— Couche mince de débris de coquilles tassés et réduits en petits fragments, de consistance friable et de couleur très-blanche.

— Couche calcaire, mince et sablonneuse, avec coquilles solidifiées et de couleur jaune.

— Couche épaisse d'environ un pied de carbonate de chaux mêlé de sables, et renfermant encore des coquilles brisées, mais non décomposées.

— Calcaire disposé par lits, et renfermant un grand nombre de moules de coquilles, chaque lit étant séparé par des couches très-minces d'un calcaire sablonneux, friable, ou dont les molécules sont unies par un ciment très-peu tenace.

De cette énumération pure et simple, on doit tirer cette conséquence géologique intéressante, que le territoire de Payta n'est sorti des eaux que récemment. Ce sol tertiaire paraît exister par lambeaux sur toutes les côtes du Pérou et du Chili. Les bancs épais de débris fossiles dont il est com-

posé seraient des dépôts successifs précipités par la mer avec calme par lits réguliers et dans un temps assez court. Mais ces débris, presque exclusivement formés de coquilles marines, ne méritent pas le nom de fossiles proprement dits, puisque ce ne sont que des infiltrations calcaires dans des coquilles qui ont servi de moule, et dont les têts décomposés ou altérés ne subsistent plus. Quelques-uns de ces types intérieurs sont toutefois enveloppés d'un réseau calcaire, seule trace qui atteste la désorganisation graduelle de la coquille. Ces moules sont tellement multipliés, qu'ils composent presqu'en entier le calcaire de Payta. Ils se rapportent tous à des coquilles encore vivantes sur les rivages, et qui sont des peignes, des vis, des Vénus; ce qui rend remarquables les divers dépôts par assises de ces mollusques, est la régularité avec laquelle chaque espèce semble, dans les couches les plus inférieures, composer uniquement chacune d'elles. Mais à mesure qu'on s'élève, cette disposition uniforme disparaît pour faire place à un tassement irrégulier de plusieurs espèces très-différentes, et c'est dans ces couches superficielles que se montrent les corbules, les arches, les huîtres, les murex, et tout à fait à la surface du sol, les balanes et quelques fragments d'ossements triturés. La hauteur moyenne de ces diverses assises, du sol primitif à la surface arénacée, est d'environ cent cinquante pieds. Le calcaire grossier forme une écharpe dont les diverses couches peuvent avoir environ vingt-deux pieds, et sont tout à fait supérieures.

La mer a naguère recouvert le sol de Payta, et l'époque ne peut en être très-reculée. Bien qu'on ne puisse émettre sur ce sujet que des suppositions, on doit remarquer cependant que par toute la terre le dernier niveau des eaux paraît avoir été fixé à deux cents pieds environ. Les côtes de grès de la Nouvelle-Galles du sud, dans l'Australie, les calcaires madréporiques qui flanquent les terrains primitifs ou volcaniques

des îles de l'Océanie et de la Polynésie, les atterrissements de la Méditerranée dans le golfe de Nice, suivant M. Risso, les observations de M. Brongniart dans le nord de l'Europe; tous ces faits ne semblent-ils pas témoigner qu'à cette élévation fut longtemps maintenu le dernier niveau de l'eau? Que deviendrait alors l'opinion qui admet des cataclismes partiels?

Sur des sables que les rayons d'un soleil ardent frappent sans être affaiblis, que les pluies n'humectent presque jamais, il ne doit rien croître. Ces deux principes de la vie végétale, l'eau et la chaleur, n'agissent que simultanément. La chaleur sans eau dessèche les germes, l'eau sans chaleur les énerve et arrête leur développement. Cet état de choses est celui qu'on observe à Payta. Les sables qui enveloppent cette bourgade sont brûlants comme ceux du Sahara. Nulle rosée bienfaisante, analogue au garma des côtés de Lima, ne rafraîchit leur surface; et les brumes épaisses qui s'élèvent de la mer, et qui sont vaporisées, passent au-dessus sans s'y arrêter, et ne sont précipitées en pluies que sur les forêts des Andes. L'atmosphère de Payta est trop raréfiée pour permettre à l'humidité, maintenue dans sa couche supérieure, de se faire ressentir aux couches plus inférieures, et par suite pour aider à la végétation à s'établir et à se propager. On nous a dit toutefois que, pendant l'hivernage de quelques années rares, les nuages bas, chargés d'eau en venant du large, procuraient des pluies abondantes, mais de peu de durée, et que pendant ce court espace de temps la surface du pays se couvrait, comme par enchantement, de graminées et de plantes charnues. Mais à peine ces pluies ont-elles cessé, que les pelouses magiques et nées de la veille disparaissent pour ne plus renaître, ou du moins pour ne plus reparaître que lorsque les mêmes circonstances viennent à se reproduire.

Dans nos excursions réitérées nous ne rencontrâmes jamais qu'un petit nombre de plantes, et vingt espèces à peu près

semblent former toute la flore de ce point du Pérou. L'*argarobo* mimeuse, qui croît dans le sable, atteint au plus trois ou quatre pieds de hauteur. Le *chiaran* des montagnes donne une belle teinture noire, que les habitants retirent des gousses de son légume. Les femmes affectionnent les fleurs suaves de l'acacia de Farnèze, qu'elles nomment *aroma de Castille;* preuve assez évidente de l'importation d'Espagne de cet arbre odorant. Le *sapota*, une salicorne, une linaire et quelques herbes, intéressantes seulement pour le botanophile, végètent maigrement sur des sables sans humus. Sans doute que l'alvaco ou basilic à odeur aromatique de nos parterres, que je rencontrai souvent auprès des cabanes de Colan, y a été naturalisé. Il en est de même d'un bon nombre de végétaux ou arbres à fruit, que les habitants cultivent dans les environs de ce village, et qui constituent des bosquets d'une épaisse verdure, d'autant plus agréable, qu'elle forme un contraste plus frappant avec l'air nu et triste de tout ce qui les entoure.

Par le tableau que je viens d'exquisser de la végétation, il sera facile de concevoir que les animaux, dont les végétaux assurent l'existence, n'y sont pas nombreux. Les oiseaux terrestres en effet, et notamment les granivores, manquent complétement, à l'exception d'un seul, qui est une alouette. Mais en revanche les palmipèdes et les échâssiers trouvent sur les côtes, où pullulent les vers gélatineux, une abondante pâture, aussi leurs espèces y sont-elles nombreuses. Les vautours Aura et Urubu, hideux rapaces qui semblent régner sur toute l'Amérique, ne trouvant point assez d'immondices ni de charognes dans les rues de Payta, se sont abattus sur les matières que vomissent les flots, sur les grèves sablonneuses, et là, fouillant les tas de fucus détachés des rochers, ils trouvent des aplysies, des poulpes, dont ils font leurs délices. Jouissant, comme à Lima, du privilége de ne jamais être inquiétés, ils se perchent sur les toits des maisons, et se dérangent à peine

dans les rues pour laisser passer les habitants. L'urubu surtout, malgré la grossièreté de ses penchants, aime à se réunir aux oiseaux de son espèce. On en voit des troupes familières et confiantes, imitant, par leurs dorures, leurs couleurs et leur taille, ces troupeaux de dindons que l'on fait cheminer à certaines époques vers nos cités.

Une fois une espèce d'aigle, puissante par son envergure, par son vol énergique, s'élança d'un piton sur lequel elle dominait. Ses cris sauvages, le bruit que ses ailes produisaient en frappant l'air, témoignent et de la force et de la cruauté de ses penchants. Je ne doute point que ce soit la grande harpie d'Amérique de nos livres d'histoire naturelle.

La rade est couverte de cormorans entièrement noirs, de la même espèce que ceux du Chili et de Lima, et qu'on retrouve aussi sur toute la côte occidentale d'Amérique. On sait combien est grande leur stupidité ou plutôt leur confiance envers l'homme, au dire de tous les voyageurs; car, dans les expéditions destinées à accroître le domaine de la philosophie, ceux chargés de cette honorable mission, sacrifiant aux préjugés de notre ordre social, ont appelé *stupidité*, ce qu'il serait peut-être plus juste de nommer confiance et bon naturel.

L'alcataraz ou le pélican, le type de ce phénix merveilleux des anciens, dont l'organisation avait frappé l'imagination des peuples du Nord, qui consacra à son sujet une fable ingénieuse, où nos peuples septentrionaux ne voient qu'un large sac, destiné à engloutir des poissons, que l'oiseau plus tard fait passer dans son estomac, ce pélican que les matelots nomment tout simplement *grand gosier*, s'ébat par douzaine d'individus sur les flots paisibles de l'océan Pacifique, à dix ou vingt lieues des côtes, que chacun regagne le soir.

Les fous, les noddis, les sternes, la frégate, à ailes rapides comme la flèche, à œil perçant, à voix rauque, sont la

terreur des poissons, et peuplent les rivages qui sans eux seraient inanimés. Quelques corlieux, au cri triste et monotone, des œdicnêmes, et le hideux tantale au bec monstrueux, visitent solitairement les criques et les grèves, d'où le plumage blanc d'une aigrette au long cou se détache parfois. Enfin, dans les petits lacs d'eaux saumâtres qui existent en plusieurs endroits de la côte, scintillaient les ailes rouges de feu du *flamingo* des Espagnols, qui n'est pas autre que la belle spatule *aïaïa* des naturalistes.

La baie de Payta n'est pas très-poissonneuse, et quoique les longues plages déclives qui la bordent soient très-propres pour semer, nous ne réussîmes à prendre qu'une très-petite espèce de poisson, dont on aurait pu charger nos embarcations, mais dont la qualité était plus que médiocre.

Les rivages sont jonchés de débris de coquillages que les flots y accumulent, la plupart de ces têts sont identiques avec ceux dont on trouve les débris fossiles aux environs. Les espèces les plus remarquables sont: la belle Vénus, ou *concha Junonis*, que les habitants nomment *tirana* de Colan, et dont ils emploient par superstition les valves pour guérir les inflammations des parotides; les tonnes, la natice gluque, la colombelle, les pyrules, les volutes, les huîtres feuilles, les solens, les pholades, les policipes, etc., etc.

De nombreux crustacés, tels que hippes, maïa, cancre, squille; des zoophytes, tels que l'astérie hélianthe, des holothuries, des actinies de toutes sortes et de toutes couleurs, attestent en ce genre la fécondité de cette partie du Pérou, si voisine de l'équateur, et baignée par l'élément de mer Pacifique.

---

# CHAPITRE VII.

## Traversée de Payta à O-taïti
(Du 22 mars 1823 au 3 mai suivant).

(Navigation dans l'archipel des Pomotous. Iles découvertes.)

. . . . . . . . . Les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
(De Musset, *Rolla.*)

---

Nous appareillâmes de *Payta* le 22 mars 1823, pour voguer à travers le Grand-Océan pacifique vers les îles de la Société, ces îles où régnait l'âge d'or au dire de nos anciens voyageurs. Le 30, jour de Pâques, nous nous régalâmes de préparations d'Appert, que l'on avait mises à bord pour être jugées par l'expérience d'une longue campagne. Ces viandes, bien que surmontées après leur cuisson par une odeur de recuit, nous parurent excellentes, plus tard nous devions les trouver bien supérieures, et d'ailleurs dans ces longues journées l'imagination, fatiguée d'une monotonie d'idées stagnantes, n'est même pas aiguisée par les plaisirs matériels de la table. Des salaisons âpres, des mets calcinés par le feu et corrosifs par leurs aromates, ajoutent encore leurs causes attristantes à celles de l'isolement. Qu'on ne s'étonne donc point de ces plaisirs minimes, qui laissent aux voyageurs des souvenirs

profonds, qu'on ne s'étonne point si le nom d'Appert doit figurer à l'avenir dans les journaux des marins : c'est un tribut de reconnaissance; car l'estomac, ce régulateur du moral, a aussi *sa mémoire du cœur*.

Notre navigation n'offrit rien de remarquable, la mer, généralement calme, méritait bien ce nom de *Pacifique*, que lui donnèrent les premiers Castillans qui la sillonnèrent; nos journées s'écoulaient sous un ciel à ton chaud, à voûte d'azur; puis des grains noirs venaient tacher sa robe céleste; puis des averses pluviales, se précipitant sur quelques points, changeaient l'aspect du tableau. Nous consacrâmes quelques jours à la recherche d'îles placées sur les cartes françaises de 1797 (revues en 1818) par 17° 52′ de lat. S. et 99° 36′ de long. O., et nommées de la *Récréation* et le *Trépied*. Mais vaines recherches; ces îles mystérieuses, bannies des cartes anglaises, ne paraissent avoir d'existence que sur le papier.

Jusqu'à plus de cent lieues au large des côtes d'Amérique, notre compagnon de route se trouvait être cette espèce de frégate à gorge blanche, dont le vol unit la puissance à la grâce. Elle nous quitta vers les 90° de long. O., pour paraître par les 130° dans le voisinage de l'île des Chiens, par les 118° jusqu'aux 135° de long. O., nous vîmes en abondance ces *fous manche-de-velours* des Portugais, dont le corps, d'une blancheur de neige, est relevé par le noir profond de l'extrémité des ailes. La présence de ces oiseaux nous indiquait très-positivement le voisinage d'une terre, en suivant des yeux leur direction, au soir nous eussions pu en reconnaître le gisement.

Nous rencontrâmes presque constamment volant au-dessus de nos têtes le phaëton aux brins rouges. Ce bel oiseau, de la taille d'une corneille, a le corps couvert de plumes satinées et blanches comme le lait, tandis que leurs tiges sont noires et lustrées, puis des moustaches brunes encadrent son bec de

corail, dont les bords sont armés de dentelures profondes, espèces de scies vivantes d'où ne peuvent s'échapper les poissons dont il fait sa pâture, ses petits pieds blancs sont munis de palmures noires, et de sa queue courte et conique partent deux longs brins grêles et rouges, qui lui firent donner par les marins le nom vulgaire de *paille en queue;* aussi rapporte-t-on qu'un officier provençal, pour qui ce nom avait été pris au sérieux, écrivit sur le journal du bord : « *On a tué une paille-en-cul;* nota bene *que ce n'est pas une paille, mais bien une plume qu'il a dans le cul.* »

Le phaëton a le cri aigre, le vol paisible, la vue perçante; bien qu'élevé dans les airs, il distingue à la surface de la mer les poulpes ou les petits poissons volants dont il se nourrit. Il s'abat alors avec prestesse, puis, se relevant avec grâce, il plane avec majesté dans les latitudes des intertropicales. On lui a donné le dieu du jour pour père, et les plaines de l'Éther pour domaines; celui à brins blancs est assez rare dans la mer du Sud, et très-commun au contraire dans l'océan Atlantique.

Dans ce grand espace d'eau qui sépare le Pérou des archipels de la *mer Mauvaise*, nous n'observâmes qu'un petit nombre d'êtres animés : c'étaient des baleines, dont le dos en voûte venait affleurer le niveau de la mer; des exocets qui par leur nombre et leurs allures imitaient des nuées de sauterelles s'élevant d'un champ nouvellement moissonné; quelques poissons scombéroïdes qui suivaient notre sillage; diverses bonites qui servies à la table des officiers occasionnèrent de légers empoisonnements; déjà Forster avait eu occasion de signaler un pareil fait, dont on trouve quelques exemples dans plusieurs relations. Cet aliment, si savoureux en apparence, amena des défaillances, des vertiges, une vive rougeur sur tout le corps; mais les accidents cessèrent bientôt, et avec eux les inquiétudes.

Le 15 avril nous rencontrâmes le navire baleinier améri-

cain *le Charles de Nantuchet*, qui battait la mer depuis dix-huit mois. Il avait formé une cargaison de deux cents tonneaux d'huile, résultat de la pêche de soixante-six baleines, entre les 100° et 130° de longitude O., sous la ligne et dans l'intervalle qui sépare les îles Marquises des îles Gallapagos; ce navire y avait laissé plus de quarante bâtiments de sa nation, occupés au même genre d'industrie; mais, comme son équipage comptait quelques scorbutiques, il se dirigeait vers l'île Pitcaïrn, où il espérait trouver des légumes, des fruits et de la chair de cabri. Pitcaïrn n'a pas de port, mais ses rivages accores permettent de rester en panne près de terre. Cette île sera à jamais célèbre pour avoir servi de refuge aux révoltés de Beunty; qui ne se rappelle ce Christian donnant l'exemple de la révolte, abandonnant en pleine mer Blight, son capitaine et son protecteur, avec quelques marins fidèles, et les lançant à l'aventure dans une chaloupe non pontée et comme à une mort certaine, puis retournant à O-taïti avec les conjurés, enlevant les femmes dont ils étaient épris, brisant leur vaisseau sur les écueils de Pitcaïrn, et cachant leur coupable action sur cette île jetée comme un point perdu sur la surface du monde? Blight, après des misères inouies et un trajet de plus de douze cents lieues dans une frêle embarcation, aborda l'île de Timor, et put revoir l'Europe. Le gouvernement anglais, jaloux de ne point laisser impuni l'acte de rébellion de l'équipage de Beunty, expédia dans la mer du Sud un vaisseau qui devait le poursuivre; mais les recherches les plus persévérantes laissèrent les principaux coupables impunis, et ce n'est que très-longtemps après que le hasard mit sur les traces des révoltés. Ce fut sur l'île Pitcaïrn qu'on trouva les descendants de Christian et Adam, ce patriarche vénérable, faibles restes d'une population que les jalousies et les haines avaient en partie détruite par le meurtre.

Dans les journées du 17 au 20 avril nous avions sur les divers points de notre horizon un grand nombre de frégates à gorge neigeuse, des pétrels à ventre blanc, et des pétrels noirs, que les marins appellent cordonniers, des fous manche-de-velours et des sternes, oiseaux dont la présence était un signe infaillible du voisinage des archipels des Pomotous; le temps nous apporta aussi de la pluie, des vagues grosses, ce qui nous força de naviguer avec beaucoup de prudence.

Le 22 nous faisions route par un beau temps, dans un espace de mer complétement libre, lorsqu'à trois heures du matin M. d'Urville crut entendre les mugissements sourds des vagues qui se brisaient sur les écueils; on mit en panne, au lever du soleil nous nous trouvâmes en vue à moins d'une demi-lieue d'une île basse, à peine élevée au-dessus des flots, dont les côtes déclives se composaient de sables blancs réverbérant au loin la lumière, et dont le centre était verdoyant par les massifs de vaquois et de cocotiers qui en couvraient la surface. Les habitants nous manifestèrent leur présence en allumant un grand feu; mais, comme ils nous virent ne point répondre à ce signal, ils expédièrent bientôt une petite pirogue à balancier, montée par trois hommes, que nous ne pûmes engager à accoster *la Coquille*, et cependant c'étaient les premiers insulaires qui frappaient nos regards, c'étaient les premiers hommes de cette race des Océaniens dont nous étions si avides de contempler les traits. En vain nous leur prodiguâmes les épithètes de *tayo*, qui en o-taïtien veut dire ami; en vain nous leur montrâmes des étoffes vivement peintes que nous leur destinions : leur défiance l'emporta sur la curiosité. Ces naturels étaient complétement nus, à cela près d'une étroite bandelette d'étoffe qui leur ceignait les reins; ils étaient frottés d'huile de cocos, et sans armes ni objets d'échange; ils répétaient en riant et en gesti-

valent le mot d'amitié que nous leur prodiguâmes, et les deux jeunes gens qui accompagnaient le vieillard possédaient à un haut degré l'insouciance et la gaîté de leur âge: impatientés de ne pouvoir vaincre leur obstination ou de détruire leur soupçonneuse prudence, les voiles furent mises au vent et nous continuâmes notre exploration. Cette île est celle que le commandant de la *Coquille* nomma *Clermont-Tonnerre*, et qui gît sur les cartes par 18° 28' de latitude sud et 138° 46' de longitude occidentale.

A peine étions-nous à quinze milles de la terre précédente que nous reconnûmes l'île *Serles*, découverte en 1797 par Wilson, commandant *le Duff*; mais nous eûmes bientôt dépassé cet îlot, de même que le précédent, jeté comme une bandelette découpée sur la surface de la mer.

Le 23 au soir nous eûmes connaissance d'une terre devant nous, et le lendemain au jour nous reconnûmes trois îles, dont nous devions regarder la découverte comme notre propriété, bien qu'il semble qu'elles aient été entrevues par les capitaines Bonechet et Clerk. C'étaient les îles *Narcisse*, *Humphry* et *Good-Hope*. Au milieu de cette mer semée d'îles basses, à chaque instant nous devions nous attendre à voir surgir, devant nous ou par côté de ces plages déclives, de ces verdures trompeuses couchées ras l'eau, sur lesquelles il est si facile de se jeter au milieu de la nuit ou d'être porté par les courants; aussi, après avoir encore relevé l'île que M. Duperrey nomma *Lostange* et avoir reconnu les îles *Moller* de *Bellingshausen* et la *Harpe* de Bougainville, nous sortîmes de ce dédale de rochers, de cette mer si bien décorée de l'épithète de *Mauvaise*, où le navigateur doit être tout yeux, tout oreilles, écueils semés çà et là avec une redoutable prodigalité, et sur lesquels les grains fréquents et brusques des tropiques, les nuits sombres et chargées d'orages, ont terminé plus d'une vie aventureuse de marin.

Toutes les îles que nous longeâmes se ressemblent par leur aspect extérieur, toutes semblent être le résultat de bandelettes d'un calcaire saxigène, reposant sur les contours des sommets de montagnes sous-marines, et dépassent de quelques toises seulement le niveau de la mer. Bordées par des récifs, recouvertes par un petit nombre de végétaux nourriciers, privées d'eau douce [1], sans cesse menacées d'être englouties par les vagues lors des grandes perturbations de l'atmosphère, ces îles n'offrent à l'espèce humaine qui les habite que des ressources bornées et une existence précaire. Leur sol, résultat du détritus des coraux, serait inhabitable, si des forêts de cocotiers, dont les noix transportées par les courants y ont pris racine, n'y étaient venues fournir aux hommes, que des naufrages ou un excès de population forcèrent à y émigrer, leur principale ressource pour y maintenir leurs familles; toutes les îles basses de la mer du Sud, en effet, quelle que soit la petitesse de leur circonférence, deviennent habitables, et reçoivent des colons aussitôt que le cocotier peut produire. Dans cette partie du globe l'exitence humaine est donc liée au développement de ce magnifique et utile palmier. On conçoit que des besoins entourés d'inquiétude, qu'une industrie constamment dirigée vers les moyens d'accroître les ressources alimentaires, peu ou point de communications avec les Européens qui sillonnent ces mers, ont dû avoir une grande influence sur le caractère moral de ces peuplades. Aussi remarque-t-on qu'elles sont ombrageuses, défiantes, et qu'elles présentent une grande sauvagerie de mœurs.

Ainsi que je viens de le dire, lorsque nous traversâmes l'ar-

[1] L'eau douce s'obtient en creusant les sables, ou des eaux pluviales retenues dans des creux du sol calcaire.

chipel de la mer Mauvaise, ou mieux des *Pomotous*[1], ainsi que les habitants le désignent, des naturels vinrent à une certaine distance de la corvette *la Coquille* sans vouloir en approcher; ils nous adressèrent de longs discours d'une voix forte et aigre, qui nous arrivaient comme un long roulement de voyelles pressées. Enfin nous leur prodiguâmes les noms de *tayo* (amis), ou nous leur criâmes *e-no-mai* (venez ici); nous fîmes route sans avoir pu les examiner de près. Les habitants de l'île *Narcisse* (île que M. Duperrey avait d'abord nommée île Dangier), nous parurent nombreux; des groupes d'insulaires s'agitaient sous les massifs de cocotiers, armés de longues javelines reluisantes; bientôt de nombreuses pirogues à simple balancier furent jetées à la mer et s'arrêtèrent proche de notre vaisseau, sans qu'aucune osât l'accoster; la taille des hommes était généralement élevée, des colliers de coquilles entouraient leur cou, un morceau d'étoffe blanche, fabriquée sans doute avec le mûrier à papier, ceignait leur tête. Ils se levèrent tous à la fois lorsqu'ils jugèrent leurs pirogues assez approchées de *la Coquille*, et se tinrent debout en poussant de grands cris et en gesticulant outre mesure. J'en remarquai un entre autres qui se plaça sur l'avant d'une pirogue, sans discontinuer d'agiter ses bras et de les placer sur sa tête d'une certaine manière : était-ce une preuve d'amitié? était-ce un défi? au reste, la grande défiance qu'ils nous témoignèrent doit faire préjuger défavorablement de leur caractère.

Nous n'avons donc sur les Pomotous que des notions incomplètes; mais à O-taïti, où nous rencontrâmes de ces insulaires, je me procurai quelques détails, qui sans être impor-

[1] Les Océaniens, dans leur langue riche en images, ont appelé ces terres les *îlots de la nuit*, *po* nuit et *motous*, îles de corail.

tants ne sont pas dénués d'intérêt. Ces insulaires sont constitués comme les O-taïtiens, auxquels ils ressemblent en tout point; mais, s'ils ont leurs formes corporelles unies à plus de vigueur, ils n'en ont point le caractère bienveillant ni les manières affectueuses. Leur aspect est rude, le jeu de leur physionomie sauvage, l'ensemble de leurs traits est empreint de férocité, et, ce qui ne contribue pas peu à leur prêter des dehors repoussants, est le tatouage, qui couvre non-seulement le corps, mais même la figure; les dessins de ce tatouage consistent en losanges sculptés sur la peau du front et en cercles repliés sur eux-mêmes, et recouvrant les joues, et leur nudité disparaît, tant sont épaisses les masses qui incrustent les diverses parties du corps. Sous ce rapport ils ont la plus grande analogie avec les nouveaux Zélandais et les insulaires des Marquises, tandis que les O-taïtiens, leurs plus proches voisins, avec lesquels d'ailleurs ils ont d'assez fréquentes communications, ne se tatouent que très-légèrement quelques dessins peu compliqués.

Les Pomotous habitant des îles pauvres, et menant une vie chétive, qu'ils entretiennent surtout à l'aide des ressources puisées dans la pêche, regardent comme ennemi tout étranger qui essaie d'aborder parmi eux, et leur premier mouvement est de le repousser par la force. Par opposition les O-taïtiens, dont l'existence a toujours été à l'abri des besoins, n'ont jamais été célèbres par leur humeur belliqueuse, tandis que les Pomotous, adonnés à la guerre, sont marins audacieux, et livrés constamment sur les écueils et au milieu des vagues à la conquête de leur subsistance, en conservent des habitudes pleines de résolution, bien éloignées de cette mollesse et de cette indolence qui caractérisent les insulaires d'O-taïti; les îles basses qui nous occupent ne paraissent point avoir à part leurs cocotiers d'arbres à pain ni de pommes de

Cythère, mais quelque peu de *taro* ou chou caraïbe, et beaucoup de *fara* ou vaquois.

Les pirogues de mer des Pomotous sont grandes et solidement construites pour les navigations lointaines, et nous en vîmes plusieurs à Papaoa qui arrivaient des îles basses à O-taïti, bien que la distance qui sépare ces terres soit considérable, relativement surtout à la construction de ces embarcations. Ces pirogues, de la dimension des chaloupes de pêcheurs d'Europe, sont pointues à leurs extrémités, et fortement liées entre elles, à deux pieds de distance, par des madriers qui supportent une plate-forme solide. Leur coque est pointée, surmontée d'un plat bord, et les bordages sont solidement fixés avec des chevilles en bois. Sur la pirogue de gauche est établie dans toute sa longueur une banne en branches pliantes, lissées à la manière de nos ouvrages de vannerie, à surface convexe en dehors, verticale en dedans, où s'ouvre une issue par laquelle s'introduit l'équipage dont elle est le longement; on y place aussi les vivres de campagne. Le gouvernail de ces pirogues doubles est remarquable par la simplicité du moyen qui le fixe, il consiste en un long morceau de bois s'évasant à l'extrémité en queue de poisson et tournoyant sur une cheville. Le mât est fait d'un long bambou maintenu par des cordes d'écorces d'*hibiscus*. Une grande natte quadrilative sert de voile, et ce qu'il y a de particulier pour un marin, c'est que l'amure ne diffère point de celle de nos canots d'Europe, et l'écoute se fixe sur l'un ou l'autre bord avec une petite cheville de bois.

Les Pomotous se servent d'un bois très-dur, rare sur leurs îles, pour façonner des javelines souvent longues de quinze pieds, s'élargissant à leur sommet comme le fer d'une hallebarde, et couvertes de sculptures travaillées avec délicatesse;

leurs pagaies sont également ornées de gracieux dessins ; il en est de même de leurs haches, dont la partie coupante est en corail, et de quelques autres ustensiles ; les femmes portent autour du cou des colliers formés d'écailles imbriquées de nacre, dentelées sur les bords, dont la surface polie est des plus brillantes.

Le goût de ces naturels pour l'*ava ava*, boisson âcre et piquante qu'ils composent avec une plante propre à toutes les îles de la mer du Sud, est très-prononcé, aussi recherchent-ils avec empressement nos liqueurs fermentées, différents en cela des O-taïtiens, qui les redoutent pour la plupart. C'est ainsi que dans la visite que nous reçûmes à O-taïti, des hommes formant les équipages de deux grandes pirogues, nous eûmes à les régaler avec une eau-de-vie brûlante du Chili, qui dissipa l'air sombre de leur visage et y appela une folle gaieté. Ces Pômotous se livrèrent à la danse, et huit d'entre eux, assis sur le pont, frappaient avec l'accord le plus parfait sur les parties charnues des cuisses et des jambes, la main étant disposée en creux, afin d'obtenir un bruit sourd, d'abord lent, puis de mesure pressée ; en même temps tous chantaient des couplets sur un air monotone, en modifiant parfois la voix naturelle, de manière à lui donner une expression rauque et stomacale ; à mesure que le rhythme devenait plus vif, un des huit Pomotous, assis, se levait avec prestesse et dansait seul ; sa pantomime se composait de mouvements très-rapides des jambes et des bras ; ce premier danseur fatigué, il en parut un second, après celui-ci vint un troisième, et les huit se remplacèrent successivement ; mais alors la danse perdit son premier caractère et devint excessivement indécente ; le plus souvent cependant c'est un mimodrame caractéristique retraçant les habitudes de ces peuples, soit dans leurs guerres, soit dans leurs usages domestiques. Les Pomotous se livrent avec tant d'ardeur et de plaisir à cet

exercice, ils y mettent une telle action, leur âme en est tellement absorbée, qu'on les voit bientôt haletants, ruisselants de sueur et tombant de lassitude.

Comme chez les Océadens purs, leur langue, remplie de voyelles, leur permet d'improviser sur tous les sujets qui ébranlent leur imagination mobile; leurs vers ont un rhythme; ils sont cadencés et formés d'un nombre uniforme de mètres; le plus ordinairement ces improvisations ont pour but de solliciter des étrangers quelques présents, et c'est ainsi que nos Pomotous exprimaient que leur gosier était sec, et qu'ils s'attendaient que dans la grande pirogue de France on leur donnerait de l'*ava ava* pour l'humecter. D'autres fois ils se moquaient des O-taïtiens soumis à la domination des missionnaires anglicans. Ces Pomotous ne sont au reste qu'une jeune colonie des archipels de la Société, et tout en eux rappelle la souche dont ils sont sortis.

Le 29 avril le temps devint mauvais, des orages éclataient sur plusieurs points de l'horizon, nous nous hâtâmes de sortir de l'archipel Dangereux pour reprendre les routes battues par les anciens navigateurs, en nous dirigeant sur O-taïti; quelques heures de calme nous montrèrent la mer couverte d'un insecte marin nommé *vélia océanique*. Aux pluies et aux vents qui nous assaillirent pendant quelques jours, succédèrent des calmes avec une chaleur étouffante. L'entre-pont ressemblait à une fournaise, et la sueur ruisselait du corps de ceux y qui séjournaient quelques instants. Nous profitâmes de ce que le navire se balançait sans faire route pour jeter à la traîne des hameçons amorcés par des flocons de laine, et nous prîmes des coryphènes aussi savoureux que brillants, poissons chasseurs qui vaguent dans les solitudes des grands océans, qu'ils animent par leurs riches parures scintillantes d'or et d'azur, tandis que leurs sens sont obtus, et leur appétit grossier. Les phaëtons à brins blancs erraient avec ce

vol calme et cette sorte d'insouciance qui atteste la régularité du banquet que leur sert la nature.

Le 1er de mai, par une de ces journées des tropiques éblouissantes de lumière, sous l'influence d'une atmosphère brûlant le corps à la manière de la vapeur qui s'échappe de l'eau en ébullition, à l'horizon se montra à nos regards un cône solitaire en partie vêtu d'une riante et fraîche verdure. Notre sillage, en diminuant à chaque instant la distance qui nous séparait de cette îlette océanienne, permit à l'œil d'en embrasser les contours et la petite étendue, et de la reconnaître pour cette île d'*Onasbrug*, que Wallis découvrit le 17 juin 1767 et, qu'il nomma ainsi en l'honneur d'un *prince Frédéric*, évêque d'Onasbrug. Que de noms bizarres, ridicules et sans avenir ont été prodigués ainsi par les Européens à des terres qui un jour doivent reprendre ceux plus légitimes donnés par la race qui la première les a colonisées? Bougainville, qui en eut connaissance le 2 avril 1768, dont l'imagination ardente et sensuelle crut signaler aux géographes ce même fragment de notre planète, l'appela le *Boudoir*, en ajoutant toutefois, ou *le Pic de la Boudeuse*, pour rappeler le nom de la frégate qu'il montait. Mais les noms d'*Onasbrug* et du *Boudoir* doivent disparaître des cartes pour conserver la dénomination si douce et si euphonique de *Maïtéa*, que lui donnent les Océaniens [1].

Il y a une suavité de charmes dans les plus minces îlots de l'Océanie, et Maïtéa, ressemblant à une gerbe de verdure sortant des eaux bleues de la mer, reposait notre vue et nous procurait des délices qu'on ne peut apprécier que dans une position semblable à la nôtre; u'on se figure, en effet, un

1 L'île de Maïtéa ou Maïttia gît 17° 53' 51'' de latitude sud, et par 150° 25' 24'' de longitude occidentale.

vaisseau en panne roulant sur les vagues sourdes qui viennent heurter ses flancs, et d'où s'élancent des regards plongés sur un seul endroit, placés à distance comme le serait la toile d'une lanterne magique? On conçoit que tout devient spectacle alors. L'arbre qui élève sa tête au-dessus de son voisin, l'oiseau qui vole et se cache dans les fourrées. les nuages colorés qui viennent se poser sur le sommet du pic, comme un ruban sur la chevelure d'une belle fille. L'île de Maitéa est le cratère éteint d'un ancien volcan, qui a surgi sur les bas-fonds de cette partie de l'océan Pacifique: et. sous ce rapport, toutes les îles vraiment océaniennes partagent sa constitution géologique, car les motous, ou îles basses. sont toutes formées par les madrépores, tandis que les terres hautes, sans exception, sont le résultat d'éruptions volcaniques, et appartiennent par conséquent à la formation plutonienne. Elle s'élève au-dessus de la mer comme un sein mamelonné, n'ayant au plus que deux milles de circonférence sur deux cents toises d'élévation; sa base est formée de colonnes prismatiques rangées avec la symétrie ordinaire des couches de basalte, tandis que quatre à cinq pitons déchirés découpent le sommet et marquent les contours déchiquetés du cratère. La végétation est très-active sur toute la surface de Maitéa, seulement elle ne commence à se développer qu'à une certaine distance du rivage, là où la mer cesse de déferler avec violence. Ce rebord est donc nu, mais les couleurs volcaniques et les matières brûlées qui le constituent, tranchent avec le vert du feuillage, par les teintes les plus vivement colorées, depuis le rouge foncé jusqu'au noir intense. Au niveau de la mer une ceinture de corralligènes défend cette île, qu'il est très-difficile d'aborder avec des embarcations, des arbres à pain aux feuilles découpées comme celles du figuier, des bananiers aux larges bannières vertes et souvent déchirées par les vents, des cocotiers à tige svelte comme la

taille d'une sylphide, balançant leur cime avec la nonchalance prétentieuse d'une coquette, des vaquois phallifères à feuilles engaînantes en spirale et taillées en lames d'épées s'harmonient gracieusement avec la plèbe des végétaux. Wallis, lorsqu'il reconnut cette terre, y trouva des Océaniens avec leurs grandes pirogues, nous n'y aperçûmes point d'habitants, mais il est à peu près certain qu'elle n'est visitée par les insulaires des archipels circonvoisins que d'une manière passagère, et comme un port de ravitaillement dans leurs navigations lointaines. Les seuls hôtes de ce séjour paisible sont quelques oiseaux de rivage, entre autres une giarole et un fou; ce dernier de couleur marron pourpré sur le corps, d'un blanc de neige sur le ventre, à queue brune puis frangée de blanc, est très-certainement inconnu aux naturalistes.

Dans la journée du 3 nous reçûmes beaucoup de pluie, qu'apportaient des grains noirs, souvent renouvelés et chargés d'orage. Mais O-taïti, qui nous apparaissait à l'horizon, à une distance de douze milles, nous promettait une de ces relâches délicieuses que chacun de nous, dans sa vie d'homme de mer, avait rêvée bien des fois. Nous hâtions donc de toute l'anxiété de l'impatience la marche trop lente de notre vaisseau : il arriva enfin à cet endroit tant désiré de notre campagne, et une large tache rouge, dite la pointe de l'arbre, vint nous faire reconnaître les passées et le mouillage de la baie de *Matavai*, où nous laissâmes tomber l'ancre dans la soirée.



# CHAPITRE VIII.

## Séjour dans l'île d'O-taïti
(du 3 mai 1823 au 22 du même mois).

Homme d'Europe à la peau blanche!
Laisse-moi sous mon toit de branche,
Où j'ai mon hamac qui se penche!
Et ma compagne au teint si beau,
A la ceinture de feuillage,
Au frais collier de coquillage,
Et sans moi rejoins au rivage
Ta case qui marche sur l'eau.
(Anaïs Segalas.)

---

Pour qui a lu les narrations pleines de charmes de Bougainville et de Cook (et quelle personne tant soit peu instruite en Europe en ignore les principaux détails?), Taïti, nommé d'abord *Nouvelle-Cythère* par le navigateur français, O-taïti par son nom seul fait palpiter le cœur et retrace à l'imagination mille scènes voluptueuses. L'homme est ainsi fait. Il n'a pas retenu les formes gouvernementales, les idées religieuses des O-taïtiens, mais dans sa mémoire sont gravés en traits de feu les peintures libres d'un sensualisme dans toute sa naïveté, des tableaux de l'Albane à coloris remarquable par sa nudité. Pour lui O-taïti est ce paradis de Mahomet, où l'âme n'est pour rien dans les plaisirs des sens qu'il prodigue.

O-taïti dans notre tableau ne se présentera pas avec cette

physionomie si riante que lui prêtèrent les premiers découvreurs. Ses paysages, il est vrai, n'ont pas changé. C'est toujours la même pompe, la même richesse de végétation [1]. Ses habitants sont comme ils étaient, doux, hospitaliers, bienveillants; ce sont encore de grands enfants dont la physionomie naïve a été défigurée, il est vrai, par les nouvelles habitudes que leur ont imposées les missionnaires anglicans. Les O-taïtiens ne sont donc plus ceux des temps où Wallis, Bougainville et Cook exploraient leurs rivages, le cachet qui caractérisait ces peuplades a disparu sous un vernis de dissimulation que leur a porté la ferveur du rigorisme des prêtres protestants. Si les missionnaires, de quelque couleur qu'ils soient, sont aujourd'hui un vrai *non sens* parmi les popu-

[1] Nous tracions en 1825 le tableau suivant que peint parfaitement l'ensemble de la création de cette île célèbre :

Au milieu de la vaste mer du Sud s'élève, comme la reine de l'océan Pacifique, la délicieuse O-taïti; une verdure toujours fraîche couronne ses pics volcanisés; ses rivages et ses réoifs disparaissent sous les forêts de cocotiers, dont les immenses parasols de verdure sont sans cesse balancés par les molles brises des vents alisés. Là, sous un ciel dont la température est tiède, vivent d'heureux insulaires. Leurs jours se succèdent sans secousses, et leurs occupations du lendemain sont semblables à celles des jours écoulés. Quelle émotion doit éprouver l'Européen transplanté du sol de la France sur une scène neuve et si opposée aux tableaux qui fixèrent ses premiers regards! Aux prairiès émaillées de l'Europe classique, au miroir limpide des étangs qu'ombrage le pyramidal peuplier, succèdent des cascades dont les ondes mugissent en se précipitant sur des lits de basalte, ou dont les eaux s'engouffrent dans des crevasses profondes, sur lesquelles d'immenses arches de liserons chargés de fleurs se projettent en ponts suspendus, tandis que les larges scolopendres et les bananiers sauvages lèvent sur leurs coros leurs longues feuilles luisantes. Dans des fourrés presque impénétrables, les arecs dressent vers le ciel leur cime aiguë, semblable à la flèche d'un paratonnerre, tandis que les vaquois, aux racines serpentiformes, s'unissent aux gardenias suaves ou aux roses de Chine couleur de feu, sous la protection des rameaux aux larges feuilles des arbres à pain.

lations civilisées, que pense-t-on que doivent être ces hommes, sans talent, sans élévation dans l'âme, à idées rétrécies et bigotes, agissant comme des énergumènes au milieu des peuplades de la mer du Sud, leur portant, disent-ils, le pain de l'Évangile, pain lourd et indigeste pour des estomacs qui n'y sont pas préparés : combien je regrette pour ma part la physionomie native des peuplades océaniennes que gâte chaque jour le contact des Européens ! Certes cette vie molle et efféminée des O-taïtiens, ce libertinage qu'on leur reproche, étaient encore loin de celui de nos villes et de la corruption de notre civilisation. Chez eux l'habitude convertissait en cérémonial de politesse cette prostitution dont on a exagéré les résultats. Sacrifier à l'amour était une sorte de rite, à laquelle ils n'obéissaient que dans des circonstances particulières. Et puis enfin dans une île fertile où la vie inactive est assurée, dont la température est élevée, où les habitants ne se livrent que rarement à des guerres désastreuses, où l'existence coule heureuse et sans grands besoins, le penchant à l'amour n'est que la conséquence des autres besoins de l'économie humaine satisfaite. J'ai bien réfléchi sur tout ce que l'on a écrit sur les naturels des îles de la Polynésie : et je dois l'avouer, le plus souvent les écrivains qui ont parlé de ces peuples ne les ont pas compris ou ne les ont vus qu'à travers le prisme de notre civilisation vaniteuse.

Les marins des diverses nations, qui ont été leurs historiens, ne se piquent pas non plus de philosophie, et trop souvent leurs livres ont été dictés sous l'influence des préjugés d'une éducation incomplète et spéciale. Si jamais les Océaniens écrivent l'histoire des navigateurs qui auront séjourné sur leurs bords, je ne pense pas que nos manières y soient traitées avec faveur.

Longtemps on a cru en Europe, et les Anglais surtout étaient intéressés à propager cette erreur, que Wallis était le

premier Européen qui ait découvert Taïti le 18 juin 1767; et suivant la ridicule coutume d'alors, ce marin en prit possession au nom de son gouvernement, en lui donnant le nom d'île *du roi George III*. Mais les Espagnols ont revendiqué, pour leur compatriote Quiros, l'honneur d'avoir le premier abordé en 1606 dans cette île, qu'il nomma *Sagittaria*; d'autres disent de la *Belle Nation*. Il paraît même que, quelque temps après Quiros, un navire, parti de Lima, y laissa un missionnaire catholique, qui y séjourna une année seulement en y déposant, pour l'usage des habitants, un grand nombre d'animaux domestiques. Neuf mois après l'apparition de Wallis, Bougainville, parti de France en 1767, sur la frégate *l'Étoile*, séjourna en avril 1768 sur la partie orientale de l'île, qu'il se crut en droit de nommer la *Nouvelle-Cythère*, désirant rappeler par cette désignation la beauté des femmes et les faciles plaisirs que procura cette relâche. Cook, en se rendant à O-taïti pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, y demeura trois mois, et dans les autres voyages, attiré par une prédilection décidée pour les îles de la Société, il y apparut fréquemment pour y reposer ses équipages. De sorte que Cook et ses compagnons, Banks, Solander, Parkinson, et surtout les deux Forster, dans les journaux imprimés, ont accumulé les détails les plus minutieux sur l'histoire générale et particulière des îles d'O-taïti, de Borabora, de Huaheine, etc. Mais c'est à Forster surtout, naturaliste aussi habile qu'écrivain élégant, que sont dues les observations les plus sagaces et les plus piquantes sur O-taïti, et sous ce rapport son livre a été une mine féconde qu'ont exploitée à l'envi tous les compilateurs. Après Cook, le capitaine Sever, commandant le navire *Lady-Penrhyn*, visita O-taïti en 1788, et le lieutenant Walts en publia la relation. Bligth y fit deux voyages successifs; il y arriva la première fois le 26 octobre 1788, et la seconde fois le 7 avril 1792. Sa

première campagne avait pour but d'enrichir cette île de divers arbres utiles, tels qu'orangers et citronniers, et d'y recueillir des plants d'arbres à pain et de cannes à sucre, pour les transplanter à la Jamaïque. J'ai déjà dit quelques mots de la révolte des gens de son équipage et des suites qu'elle eut pour cet officier et quelques-uns des marins qui lui restèrent fidèles.

En peu d'années cinglèrent vers O-taïti, en 1792, le navire du commerce *Matilda*, capitaine Weatherhead; en 1793, *le Dédalus*, capitaine New, et le 27 décembre 1794, les vaisseaux du célèbre hydrographe Vancouver : puis enfin les pavillons russes et américains s'y montrèrent successivement. Un laps de cinquante-cinq années s'était écoulé sans que la bannière française vînt signaler son existence sur une île, où elle flotta une des premières. *La Coquille* reprit l'anneau de la chaîne des temps, nouée par *l'Étoile* et *la Boudeuse* [1].

Les missionnaires anglais, établis dans l'île, ont redigé, dans la langue taïtienne, des éphémérides incomplètes sans doute, mais dont on sera aise de posséder le texte original avec sa traduction.

## ÉPOQUES TAITIENNES.

1. *Té pahi paniola a Quiro té tipaé raa i Vaiourou paha (Taiarapou) fébé.*
Le vaisseau espagnol de Quirós aborde à Vaiourou, presqu'île de Taiarapou, le 11 février. . . . . . . . . . . . . 1606

2. *To ofaa raa (cap. Wallis) i Tahiti, iulai.*
Le vaisseau *le Dauphin* (ofaa), capitaine Wallis, aborda à O-taïti en juillet. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1767

[1] Vaisseaux que commandait Bougainville.

3. *To Boukanvile i Hitia.*
Bougainville touche à *Hitia* en. . . . . . . . . . . . . . . . . 1768

4. *To touté.*
Le capitaine Cook (*touté*) y relâche en 1769, 1773 et. . . 1774

5. *Paniola no Lima té parahi raa i Tautira* (*Taiarapou*) *é té haéré raa du.*
Deux navires espagnols de Lima abordent à Tautira, presqu'île de Taiarapou, en. . . . . . . . . . . . . . . . . 1773

6. *Té tarapou* (*le Duff*) *té tipaé raa, é té maou misionari té parahi raa i Tahiti mari.*
Arrivée des missionnaires anglais à Taïti sur le navire *le Duff*, en mars. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1797

7. *Té maou misionari té harou raahia i taraé i paré, haéré é adoura té rahi.*
Guerre à la suite de laquelle les propriétés des missionnaires sont pillées. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1798

8. *Té maou misionari ité royal amiral té tipaé raa, é té parahi raa i Tahiti, iulai.*
D'autres missionnaires arrivent à O-taïti sur le vaisseau *Royal amiral* en juillet. . . . . . . . . . . . . . . . 1801

9. *Té toupou raa i té tamai ia Roua.*
Guerre désastreuse à Roua en. . . . . . . . . . . . . . . 1802

10. *Té pohé raa o Vairaatoa sépé* 3.
Mort de Vairaatoa le 3 septembre. . . . . . . . . . . . . 1803

11. *Té toupou raa i té tamai ia Taatarii.*
Guerre à Taatarii en. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1807

12. *Té pohé raa o M. Jefferson* 26 *sépé.*
Mort de M. Jefferson le 26 septembre. . . . . . . . . . 1807

13. *Té tamaï rahi i Arahouraïa a·héé ai té arii ra.*
Guerre à Arahouraïa, à la suite de laquelle le roi a été banni. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1808

14. *Té pohé raa o M^e Henry, iulai*, 28.
Mort de madame Henry le 28 juillet. . . . . . . . . . . 1812

15. *To M, Davies é M' Hayward atoa.*
Mort de mesdames Davies et Hayward en. . . . . . . . 1812

16. *Té toupou raa o té paraou a té atoua i Tahiti é Papétoai (Moorea).*
La parole de Dieu est reçue à Taïti et à Papétoai (île Moorea ou d'Eyméo) en. . . . . . . . . . . . . . . . . 1813

17. *Té papai raa ioa o té feia i maou i té paraou a té atoua i Moorea iulai 26.*
Les habitants de Moorea (Eyméo) sont enregistrés comme serviteurs de Dieu le 26 juillet. . . . . . . . . . . . . . . . 1813

18. *Té feia i maou i té té paraou ra té riri raahia i Tahiti, té tiavarou raa, é té tutoui raa i to ratou maou fare.*
Les chrétiens de Taïti sont persécutés par les idolâtres. . . 1814

19. *To pohé raa o M. Scott.*
Mort de M. Scott en février. . . . . . . . . . . . . . . . . 1815

20. *Té ora raa o té* « Buré *atoua* » *i Tahiti, iulai* 7, *é té tamai rahi murih'o.*
Les chrétiens se défendent, et après une invocation à Dieu (*Buré atoua*), la guerre cesse, 7 juillet. . . . . . . . . 1815

21. *Moorea té maou raa i té paraou a té atoua.*
L'île Moorea (Eyméo) reçoit la parole de Dieu.

22. *Nove* 15, *é Tahiti o toa té maou raa ité paraou a té atoua murih'o.*
15 novembre, bataille dont le résultat est la destruction de toutes les idoles. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1815

23. *Huahiné, Maiaoiti, Raiatea, Tahaa, é Borabora, té maou raa i té paraou a té atoua*
Les îles de Huahène, Maiaoiti, Raiatéa (Uliétéa de Cook), Tahaa et Borabora, adoptent l'Évangile. . . . . . . . . 1816

24. *Té taé raa mai o M. Crook i Tahiti.*
Arrivée de M. Crook à Taïti en. . . . . . . . . . . . . 1816

25. *Maurua té maou raa i té paraou a té atoua.*
L'île de Maurua reçoit la parole de Dieu. . . . . . . . . . 1817

26. *Té taé raa mai o M. Ellis é té nénéi raa paraou te faatia raahia i Moorea.*
Arrivée de M. Ellis et établissement d'une imprimerie à Moorea (Eyméo de Cook). . . . . . . . . . . . . . . . 1817

27. *Té taé mai o M. Orsmond, i Tahiti.*
Arrivée de M. Orsmond, à Taïti. . . . . . . . . . . . . . 1817

28. *Té taé raa mai o té maou misionari* MM. Barff, Bourne, Darling, Platt, Threlkeld é Williams *i Tahiti.*
Arrivée des missionnaires Barff, Bourne, Darling, Platt, Threlkeld et Williams à Taïti le 17 novembre. . . . . . . 1817

29. *Té to raa o té pahi, taraihia é té maou misionari i Moorea, décé* 9.
On lance à Morea (Eyméo) le 9 décembre, le navire construit par les missionnaires. . . . . . . . . . . . . . . . 1817

30. *Té Evanelia a Luka té néné i raa i Moorea.*
On imprime dans l'île de Moorea l'évangile de saint Luc. . . 1818

31. *Té societi Tahiti té faatupu raahia, mé* 13.
La société de Taïti s'organise le 13 mai. . . . . . . . . . 1818

32. *Té haéré raa o té maou misionari, é haéré ai i té hoé paé i Tahiti, été, tahi, paé i huahiné, iuné.*
Des missionnaires partent d'O-taïti pour aller s'établir à Huahène en juin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1818

33. *Tè sociéti Huahiné té faatoupou raahia oca.*
La société de Huahène se constitue en octobre. . . . . . . 1818

34. *Té pohé raa o M*[s] *Wilson.*
Mort de madame Wilson en août. . . . . . . . . . . . . . 1818

35. *Té taé raa mai o M. Gyles, é té taviri raa to té outa raahia mai i Tahiti.*
Arrivée de M. Gylles qui fabrique du sucre à O-taïti en août. 1818

36. *Té pohé raa o M*[s] *Orsmond.*
Mort de madame Orsmond le 20 janvier. . . . . . . . . . 1819

37. *Té tomo raa o té faré rahi* (royale chapelle) *i Papaoa ra, mé* 11.
Ouvrture de la grande chapelle à Papaoa le 2 mai. . . . . 1819

38. *Té pohé raa o Papaihia, raoua Horopaé, i rii hia, no té orouré haou, oca 25.*
Exécution de Papaihia et d'Horopaé, tous les deux pendus pour avoir conspiré le 25 octobre. . . . . . . . . . . . 1819

39. *Té societi Raiatéa té faatoupou raahia.*
Établissement de la société de Raiatéa. . . . . . . . . . . . 1819

40. *Té societi Tahaa té faatia raahia, augu 12.*
Celle de Tahaa fut créée le 12 août. . . . . . . . . . . . . 1819

41. *Té nenei raa o té évanélia à Mataio i Tahiti.*
L'évangile de saint Mathieu est imprimé à O-taïti en. . . 1820

42. *Té pohé raa o M. Tessier, julai 23.*
Mort de M. Tessier le 23 juin. . . . . . . . . . . . . . 1820

43. *Epiti pahi no rusia. té tipaé raa i Tahiti.*
Deux navires russes touchent à Taïti en. . . . . . . . . . . 1820

44. *Té pohé raa o M. Bricknell, augu 7.*
Mort de M. Bricknell le 7 août. . . . . . . . . . . . . . . 1820

45. *Té évanélia a Joané té nénéi raa i Tahiti.*
On imprime à Taïti l'évangile de saint Jean. . . . . . . . 1821

46. *Té pohé raa o Pori raoua Mariri, i rii hia, no té méa oua aboua raoua, é taparahi i té arii augu.*
Exécution de *Pori* et de *Mariri*, pendus pour avoir tenté d'assassiner le roi en août. . . . . . . . . . . . . . . . 1821

47. *Té taé raa mai o MM. Tyermann é Bennett na taata i tonohia mai, é té societi i Londona ra*, *é* hio haéré *to Tahiti néi haapao raa, sépé.*
Arrivée à O-taïti de MM. Tyermann et Bennett, envoyés par la société royale des missions de Londres, pour inspecter les travaux évangéliques en septembre. . . . . . . . . . 1821

48. *Té taé raa mai o M. Jones, i Tahiti.*
Arrivée de M. Jones à Taïti. . . . . . . . . . . . . . . 1821

49. *Té taé raa mai o MM. Blossom, é Armitage é té nino, raa ahou atoa sépé.*
Arrivée de MM. Blossom et Armitage, et établissement d'un métier de tisserand, septembre. . . . . . . . . . . . 1821

50. *Té pohé raa o Pomaré II, decema* 7.
Mort de Pomaré II le 7 décembre. . . . . . . . . . . . 1821

51. *Té faa tia raa o Pomaré III, ei arii* (*tamaidi iti oia reira*, *é* 19 *avaé*) *januari.*
Avénement au trône de *Pomaré III* (enfant âgé de 19 mois) en janvier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1822

Taïti[1] est le nom que les insulaires donnent à leur île, et ce nom est peu connu des Français, qui ont adopté celui d'*O-taïti*, que popularisa Bougainville. Aux demandes réitérées de ce navigateur, *comment se nomme votre île*, les naturels répondirent, *O-taïti*, c'est *Taïti*, *Taïti* la délicieuse, la terre favorisée du ciel : car chaque peuple aime par-dessus toute autre contrée celle qui lui donna le jour, celle où se passèrent ses belles années, les heures fugitives des illusions, les étreintes du cœur. La terre sur laquelle on vit transplanté peut bien devenir une seconde patrie, procurer les jouissances matérielles de la vie, mais l'âme n'y trouve plus les émotions qu'inspire le sol natal. Les Anglais traduisirent ce nom si euphonique et si doux de Taïti, en *O-taheite*, que leurs missionnaires écrivent aujourd'hui *Tahiti*.

La pointe Vénus, en dedans de laquelle notre corvette se balançait gracieuse au mouillage enceint de récifs, est célèbre par les observations de Cook, expédié d'Europe pour y observer en juin 1769 le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Là ce célèbre navigateur préluda à son immense réputation nautique. On est effrayé quand on songe qu'un simple caprice de quelque membre obscur du bureau de l'amirauté eût pu faire accorder à un dandy de la marine une mission qu'il eût accomplie en la tronquant, tandis que

[1] Je me servirai le plus ordinairement du nom d'O-taïti, parce qu'il est universellement connu des lecteurs français.

dans les mains de Cook elle est devenue une immense source de gloire pour sa patrie? La pointe Vénus est donc placée par 17° 29′ 21″ de latitude méridionale, et par 151° 54′ 59″ de longitude occidentale du méridien de Paris. C'est une pointe de terre basse, s'avançant à une médiocre distance en mer, et que bordent des bancs de récifs coralligènes. Couverte de végétaux nourriciers, de cocotiers, de cabanes, parcourue par la rivière de Matavai, elle est devenue le principal établissement de la mission anglaise.

Si l'on jette un coup d'œil sur les cartes, on est frappé de la configuration assez régulière dans les deux presqu'îles soudées par la base, qui constituent l'ensemble géologique de *Taïti*. Le profil se découpe légèrement sur les bords, dans un développement de près de quarante lieues. Le relief est en entier formé de hautes montagnes volcaniques, éteintes depuis longtemps, et qu'une mince bandelette de terre cultivée encadre harmonieusement. La jonction des deux presqu'îles consiste en une langue de terre large d'un mille, et nommée *Teravao*, qui semble être plutôt une soudure artificielle, un seuil exhaussé conduisant d'une île à l'autre. *Oporionou*, la plus grande, est arrondie, et peut avoir de neuf à dix lieues de diamètre; *Tatrapou*, ou la presqu'île S.-E., est de forme ovalaire, et peut avoir six lieues de longueur sur quatre de largeur.

A quelques lieues d'*O-taïti*, dans le N.-E., s'élève l'île d'*Eyméo* de Cook, bien que les naturels ne la connaissent pas sous d'autre nom que celui de *Moorea* : c'était la terre que Wallis nomma île du *duc d'York*. Souvent en guerre avec *O-taïti*, *Eyméo*, dans ces dernières années, avait subi le joug de sa rivale, et reconnaissait la souveraineté des Pomarés. Mais une haine profonde avait jusqu'à ce jour divisé les deux populations, tant il est vrai que les voisins les plus proches sont souvent les ennemis les plus dé-

clarés : *Eyméo*, que rendent remarquable les hauts pitons déchirés qui la hérissent, n'a reçu toutefois le culte protestant qu'après un baptême de sang et à la suite de guerres opiniâtres : convertie aujourd'hui, sa population nombreuse et guerrière chante les psaumes de la liturgie anglicane ; elle est, au dire des missionnaires qui résident au milieu d'elle, animée d'une rare ferveur de prosélytisme : elle est citée comme une réunion de catéchumènes zélés et conquis à tout jamais aux croyances chrétiennes.

Des ravines profondes, d'immenses crevasses sillonnent ces hautes montagnes si boisées, où s'arrêtent les nuages, qui y entretiennent une humidité tellement grande, que le corps semble dans un bain de vapeurs tièdes lorsqu'on s'élève à une certaine hauteur. Les bas-fonds, couverts de végétaux, sont alors arrosés par de nombreux ruisselets, ou par de petites rivières, et les plus remarquables de celles-ci sont le *Haaounou*, le *Païano*, le *Pouranou*, le *Tarou*, qui coule dans le district de *Papara*, et le *Haaounou* ou rivière de *Matavai* qui prend sa source sur le revers oriental du mont *Oroena*, le point culminant de l'ossuaire de *Taïti*. A trois journées de marche de la pointe Vénus, par des sentiers scabreux, que le pied agile de l'O-taïtien n'a marqué que d'une manière fugitive, se trouve, dans le district d'*Uiridi*, *Papeida*, haute montagne volcanique dont le sommet ou le cratère s'est converti en un vaste lac, le *Ouiihirea*, dont les eaux sont froides, et qui nourrit de gigantesques anguilles, lac mystérieux entouré de contes populaires, et où les naturels croient voir errer les ombres de leurs pères, et sur les bords duquel se sont accomplies la plupart des croyances de leurs mythes payens.

Le 4 mai un empressement des plus vifs nous portait à fouler le sol dont nous n'avions jusqu'alors saisi l'aspect que par d'avides regards. Une cabane jetée toute brute sur la

pointe de Vénus nous servit de quartier général : elle fut bientôt le rendez-vous des habitants, qui venaient nous apporter des vivres en échange de nos instruments de fer, ou des hardes, qu'ils prisaient par-dessus tout. La gaieté des naturels, leur bonhomie franche, la jovialité de notre caractère national eurent bientôt rapproché les distances : nos nouveaux amis avaient peine à se séparer de nous. Les hommes restaient la journée entière accroupis sur leurs talons, suivant de leur prunelle obliquée nos gestes et nos moindres actions, et les filles se glissaient avec un rare instinct de coquetterie, se décelant sous une modestie feinte et une pudeur d'emprunt, sous la toile qui enclosait notre caravanserail, pour se rapprocher de nous. Il faut le dire, le sentiment de jalousie ne dominait point les hommes, et les femmes âgées, que nulle avance, que nuls présents ne venaient chercher, ne songeaient point à quitter le rôle passif auquel l'indifférence les condamnait : il n'en était pas de même des jeunes filles, les laides exceptées. C'était à qui leur prodiguerait les verroteries, les colliers, les présents de toute sorte, espérant de doux salaires ; mais le rigorisme des missionnaires leur imposait des dehors de sagesse, que plus tard cependant elles abandonnèrent afin de ne pas encourir les punitions infligées à celles qui vendent ou donnent leurs faveurs. Les premiers jours un cruel désappointement assiégea ceux que tourmentaient des images sensuelles. Les récits de Bougainville avaient fait naître tant de douces espérances, qu'il était cruel de les voir se détruire : mais des O-taïtiennes ne pouvaient manquer à leur ancienne réputation, et filles d'Ève d'ailleurs, elles nous montrèrent bientôt que leur sagacité et leur adresse n'avaient point besoin d'une éducation civilisée pour pécher en secret, et qu'elles aussi savaient entourer leurs actions d'un voile épais et mystérieux.

Notre observatoire fut placé au même endroit qu'occupait

celui de Cook, abrité par de grands hibiscus, non loin du lieu où flottait le pavillon o-taïtien à champ rouge, ayant une étoile blanche à l'angle supérieur du bâton, étendard que les missionnaires ont fait adopter sans que nous puissions en voir la nécessité. Des cocotiers, des arbres à pain. couvrent ce point de l'île, et s'élèvent au-dessus des cabanes qui forment le village de *Matavai* où résident deux ministres de l'Évangile, auprès d'un petit temple construit à l'européenne. Plusieurs bras du *Haaounou* sillonnent cette langue de terre, et en couvrent, lors des pluies, quelques points par des débordements fréquents.

*La Corvette* n'était point délaissée toutefois : des centaines de naturels, ayant jeté à la mer leurs sveltes pirogues blanches, couvraient son pont et parlaient tous à la fois. Au silence prescrit par la discipline européenne à bord des vaisseaux de guerre, succéda un vacarme que l'éclat du tonnerre n'eût pas dominé. C'étaient des rires fous, des cris d'appel, des conversations animées entre interlocuteurs qui ne comprenaient pas un mot de leur langue : ici les jurements énergiques du Provençal au diapason heurté avec le Celtique ; là la pantomime rusée du Normand aux prises avec la finesse du tact *o-taïtien*. Avec le sérieux et la gravité de quelques insulaires, la dignité des chefs, se croisaient l'étourderie et la brusquerie des jeunes gens, l'astuce des trafiquants, les gestes lubriques de quelques vauriens, la conduite équivoque des filles. Ajoutez à cela le costume écourté, mesquin, de nos habitudes d'Europe, opposé aux formes de la statuaire, à une nudité robuste drapée de tissus d'écorce, fins et moelleux ? Otapouha et Faeta étaient surtout les plus remarquables des O-taïtiens qui se trouvaient à bord : ce dernier avait une taille bien prise, de cinq pieds huit pouces six lignes, et ses membres, largement musculés, prêtaient encore l'aspect de la force à cette haute stature.



Vue de Matavai, île de Taïti.

piti. Elle venait de transporter dans les autres îles de l'Archipel les deux inspecteurs des missions, envoyés de Londres par la société biblique. M. Debs faisait habituellement les voyages de Port-Jackson, pour convertir en étoffes et autres objets usuels de la vie domestique, les produits que les missionnaires anglicans prélèvent en nature sur leurs néophytes o-taïtiens. A la pointe de Taoni flottait encore le pavillon anglais sur le brig *l'Active*, commandée par M. Charton. Ce marin était parti d'Angleterre, emmenant avec lui sa jeune femme, que n'avait point épouvantée une longue navigation entreprise dans le but de se livrer presque exclusivement à la pêche des perles dans les îles basses de la mer Mauvaise.

M. Ellis, second de *l'Active*, fut moins réservé que son capitaine M. Charton, et nous donna quelques notions générales sur la nature de la spéculation commerciale à laquelle il prenait part. Les îles basses ou le *Po-Motous* (les îles Mystérieuses, suivant le dire des O-taïtiens, bien qu'on n'y comprenne point les îles de la Chaîne ou *Loou*), sont le rendez-vous des navigateurs anglais et des Anglo-Américains pour la pêche des perles. Ils prennent à leur solde un certain nombre d'insulaires, Pomotous ou Taïtiens, qu'ils engagent comme plongeurs, et auxquels ils allouent pour salaire des mousquets, de la poudre ou des étoffes, en s'approvisionnant pour les nourrir de vivres du pays. La manière la plus usitée consiste à se munir de trois canots, montés par trente plongeurs disséminés sur divers points du lagon. Ce nombre de pêcheurs suffit pour fournir par jour environ un tonneau d'huîtres à perles, que l'on va chercher jusqu'à treize brasses de profondeur, bien que leur gisement soit le plus ordinairement par cinq brasses. Chaque plongeur reste sous l'eau trois ou quatre secondes, et rapporte trois à quatre coquilles. Mais, comme il est difficile d'exercer sur chacun d'eux une surveillance efficace, il en résulte que beaucoup de perles sont ca-

chées dans leur bouche et volées. On estime que si les huîtres à perles n'étaient jamais ouvertes qu'en présence des gens du navire, vingt tonneaux d'huîtres donneraient, terme moyen, une livre de perles. Le prix du tonneau d'écailles d'huîtres à perles va jusqu'à treize louis à Londres, bien que la valeur soit toutefois variable suivant le plus ou moins d'abondance sur les marchés de cette nacre. Une livre de perles vaut cent louis, car ces perles sont très-mélangées et de qualité fort différentes. Les perles se tiennent de préférence dans les coquilles âgées, couvertes de corps étrangers et d'arbres coraux. Les habitants des îles basses ne se livraient à la pêche de ces huîtres que pour en manger le mollusque dans les temps de disette, et ils en rejetaient les perles qu'ils prenaient pour de petits cailloux. L'huître à perles, cette coquille bivalve si précieuse par la pureté et la beauté de sa nacre, et par les concrétions délicates que son extravasation produit, est pour les naturalistes l'aronde aux perles, si célèbre par les anciennes pêches de Ceylan, du cap Comorin et du golfe Persique.

M. Charton n'espérait point compléter son chargement avec la nacre, ses projets de spéculation s'étaient étendus sur l'écaille des tortues, qui pullulent sur ces îles dans les mois de mars et d'avril, car l'écaille blonde qu'on en retire est très-estimée. Puis il avait déjà commencé à se procurer de l'huile de cocos, de la racine d'ava, de la fécule d'arrow-root, du sucre et du coton. Enfin il comptait se livrer à des salaisons de porc, et prendre des denrées qui se conservent pendant huit à dix mois. L'ava est la racine d'un poivrier (*piper methysticum*), que les médecins de Londres ont introduit dans leurs officines, et qu'ils emploient en teinture contre les rhumatismes, et la fécule d'*arrow-root*, obtenue des *pya* et des *maranta*, jouit, comme analeptique, d'une vogue qui n'a fait que s'étendre depuis lors. A ces détails M. Ellis en ajouta d'autres,

qui d'abord piquèrent bien vivement notre curiosité, mais qui bientôt nous parurent chimériques. Ainsi il nous rapporta qu'un baleinier anglais, en traversant le détroit de Torrès, avait recueilli, sur une île inconnue, un des hommes échappés au naufrage de l'infortuné La Pérouse. Ce récit, rapproché de la découverte des débris de vaisseaux faite depuis à Vanikord par le capitaine anglais Dillon, et revue par les capitaines Le Goarant et d'Urville, prouve que dès cette époque de vagues données circulaient parmi les marins qui sillonnent le Grand-Océan.

Nous devons aussi mentionner la rencontre que nous fîmes à Matavai de MM. Bennett et Tyermann, inspecteurs des missions protestantes, envoyés dans l'Océanie par la société de Londres. L'un et l'autre nous parurent d'une grande crédulité, et le premier, questionneur infatigable, était en revanche d'un laconisme étonnant quand nous lui adressions la plus simple demande. Son refrain éternel était : Messieurs, ceci devient politique. Les Anglais mettraient-ils de la politique jusque dans la religion? La conduite étrange des missionnaires d'O-taïti, à une exception près (M. Ellis), et celle de MM. Tyermann et Bennett me porteraient à le penser. Ces deux messieurs vinrent fréquemment à bord, et notre capitaine leur donna même une copie du rapport qu'il adressait au ministre de la marine, où de grandes louanges étaient prodiguées aux missions anglaises d'O-taïti; mais ce rapport avait été écrit quelques jours après notre arrivée, et les idées de notre chef ne devaient pas être arrêtées sur ce sujet scabreux. Mon opinion est fort différente de celle émise dans cette lettre au comte de Chabrol, qui paraît avoir été publiée lors du retour de MM. Tyermann et Bennett dans leur patrie [1]. Je ne doute point que dans le voyage imprimé de

[1] MM. Tyermann et Bennett ont imprimé, dans les Transactions de la société des missions, en juillet 1825, cet aperçu biblique de leur voyage :

ces messieurs il n'y soit même pas question de la corvette *la Coquille*, et de toutes les notes d'histoire naturelle que j'ai moi-même fournies à ces deux voyageurs. Leur album se composait de croquis informes faits sans la plus légère idée du dessin ; mais, à Londres comme à Paris, il y a des peintres qui se chargent volontiers de faire des vues qu'on pourrait placer tout aussi bien dans une relation de la côte N.-O. d'Amérique que dans celle relative à telles ou telles îles de l'Océanie. Ces vues, et nous en connaissons de même genre dans de grandes publications nationales, sont des images et rien de plus.

L'île d'O-taïti se trouve depuis longtemps divisée en quatre provinces qui sont : 1° *Faa*, à l'ouest, 2° *Akétura*,

« A O-taïti nous ne nous sommes pas contentés de recevoir les visites des indigènes, nous avons été les voir souvent dans leurs propres demeures. Nous étions toujours très-bien reçus; on s'empressait de nous offrir des rafraîchissements; la table était proprement servie, et nous étions assis sur des sofas à la manière anglaise : ces tables et ces sofas sont fabriqués dans le pays même. Un assez grand nombre d'O-taïtiens s'habillent le dimanche en bon drap anglais; tous voudraient pouvoir en faire autant, et travaillent avec ardeur pour y parvenir. Nous avons eu une agréable occasion de nous assurer encore mieux de leurs progrès, dans une fête qu'ils célébrèrent à notre intention. Toute la congrégation, divisée par familles, s'était réunie sur une vaste plate-forme en pierres, qui était autrefois l'emplacement d'un temple des idoles; chaque famille avait apporté sa table, ses sofas et son dîner; les mets étaient apprêtés à l'anglaise, toutes les tables étaient couvertes de nappes blanches, et une tenture de toile du pays nous préservait du soleil. Les hommes, les femmes, les enfants, étaient proprement habillés. C'était avec un grand ravissement que nous allions d'une table à l'autre, étonnés de voir tant de propreté, de bien-être, et tous les signes d'un vrai bonheur. Plusieurs chefs nous adressèrent des discours ; et tous se plaisaient à faire remarquer le merveilleux changement qui s'est opéré chez eux depuis qu'ils ont reçu la parole divine; ils opposaient leur ancienne dégradation et l'état misérable dans lequel ils vivaient à leur condition actuelle, et ils terminaient en rendant grâce à Dieu, et en s'exhortant mutuellement à persévérer dans le bien. »

comprenant deux districts de Faa à Tératauta, et qui est situé dans les parties sud et sud-sud-ouest de la grande Péninsule; 3° *Térérauta*, renfermant quatre districts, et qui s'étend d'Ahetura jusqu'à l'isthme. La 4e enfin est *Tereratai* ou *Taiarapu*, qui embrasse toute la Péninsule et qui est subdivisée en quatre districts.

Les districts eux-mêmes sont au nombre de vingt-deux [1], et sont régis chacun par un chef qui porte le nom de *Tavana*. Ces districts renferment un grand nombre de villages [2] semés

[1] Ces districts sont : Matayi, Papiti, Vaha, Até-ourou, Pounaouié, Tetaemo, Papera, Papeouriri, Papeiri, Papeourou, Mataoua, Tiaope, Outoupou, Papeoté, Vaïouroua, Taoutira, Tioneouri, Avaïta, Perouai, Maïna, Meiti et Papeno.

[2] Nous donnons leurs noms, sans les garantir tous, en commençant par Matavai, et contournant les deux presqu'îles par l'est, le sud et l'ouest.

Matavai.
Mahono.
Ornara.
Fanpo.
Papenoo.
Totaboué.
Nouai.
Aroumaï.
Eouaou.
Apoupini,
Nononou.
Matira.
Mahena.
Etiaa.
Papeaaou.
Avaiti.
Tioro.
Tenoa-ouri.
Tatoutira.
Paouma.
Tonepoto.
Apouaa.
Aïoniva.
Atomoané.
Temouou.
Faraou.

Outouara.
Teorua.
Areoua.
Tonéaré.
Falaouoo.
Pouanaoua.
Maouero.
Térououmé.
Taapea.
Tepaounou.
Outoumoina.
Terourouaa.

Varoa.
Toupari.
Papeourou.
Tomaotaï.
Paparoa.
Talavao.
Oobou.
Papeari.
Paperouriri.
Maripeai.
Atimounou.
*Papara.*
Malaa.

Avaaina.
Paroa.
Aoua.
Pounaou-eya.
Atioué.
Tatiparé.
Atoumaroo.
Fanaouo.
*Faaa.*
*Papeati.*
Faré-outé.
Tapea-odou (Pointe de Taoni).
Taoni.
Araidi.
Oudou-aiaïly.
Apo-oura.
PARI.
PAPAOA (résidence de la cour).
Oroua.
Aroué.
Tara (la pointe dite de l'*arbre* de Cook), et MATAVAI.

sur les côtes de l'île, et jamais dans les vallées de l'intérieur. Ces villages épars et isolés ont un aspect enchanteur.

Wallis avait appelé O-taïti, l'île de Georges III, aussi les géographes anglais donnent-ils maintenant au groupe formé de O-taïti, d'Eyméo et de Tapoua-manou, ou île de Charles Saunders, le nom d'îles géorgiennes, en réunissant sous le nom d'archipel de la Société, imposé par Cook aux îles Huahène, Raiatea, Taha, Borabora, Maurua, Maupiti et Tubaï. Quant au nom d'*archipel de Bourbon*, que Bougainville appliqua à ces îles, il est complétement oublié. Lorsque Cook séjourna en 1769 à O-taïti, il évalua, très-superficiellement il est vrai, la population totale de l'île à 30,000 habitants. En 1797, le capitaine Wilson en porta le chiffre à 16,050, en donnant 12,042 habitants à Taïti et 4,008 à Taïarabou. En 1802, les missionnaires Jefferson et Scott ne l'évaluèrent qu'à 7,000, et enfin un recensement, fait en 1818 par ordre de la mission, s'arrêta au total de 8,000. Les missionnaires anglicans font beaucoup de bruit de cette dépopulation considérable d'une île aussi heureusement placée par son climat, et aussi riche en matières nutritives, et ils l'attribuent aux guerres intestines qui ravagèrent cette contrée, à l'atroce coutume de sacrifier sur les moraïs des hommes et les nouveau-nés, et surtout aux nombreuses sociétés d'Arreoys.

On pourrait croire que toutes ces causes ont été exagérées par les missionnaires, intéressés à faire croire en Europe aux immenses avantages qu'avait produits l'introduction du christianisme. M. Wilson m'a souvent entretenu, il est vrai, dans ce sens, et voici à peu près le résultat de son opinion : Les femmes, qui jadis tuaient leurs enfants, les chérissent aujourd'hui avec la plus vive tendresse, et leur donnent les soins qui leur manquaient autrefois. De plus, les malades et les vieillards étaient mis à mort par leurs proches, afin de les soustraire aux infirmités et aux souffrances de la

décrépitude. Si les victimes par leurs cris parvenaient à émouvoir la sensibilité de leurs bourreaux, on remettait leur trépas à une autre époque. On préférait alors agir par surprise, et les jeter à la mer ou parfois les lancer sur l'Océan dans une frêle pirogue. Maintes fois on pratiquait un grand trou dans lequel on les plongeait, de manière à les écraser sous les pierres ou sous la terre qu'on y jetait en abondance. Heureux ceux qui parvenaient à s'échapper dans les montagnes, ils y vivaient misérablement, loin de leurs compatriotes, dont ils redoutaient la présence, mais au moins ils y vivaient.

L'association des Arreoys, sur laquelle on a tant fulminé d'anathèmes, ne me paraît pas non plus être une des principales causes de la dépopulation. J'adopte même tout ce que l'on a dit de cette réunion de jeunes libertins, appartenant à la classe des chefs, et vivant, comme les Adamites, avec un grand nombre de femmes que le hasard livrait à leur amour : mais cette association, protégée par l'impunité, n'a jamais dû compter qu'un nombre restreint d'individus, et bien qu'on ait dit que les femmes qui faisaient partie de ces sociétés de plaisir se faisaient avorter dès qu'elles se voyaient enceintes, ou mettaient à mort leurs enfants pour ne pas en être chassées, toujours est-il qn'on ne doit pas croire à l'universalité de cette pratique dans les îles de la Société. Les peuples les plus proches de l'état de nature sont peu sensuels. Ils ne pratiquent aucuns des raffinements si usités chez les nations civilisées. L'amour chez eux n'est qu'un appétit des sens, il ne va jamais au delà d'un besoin satisfait. Ni les regards, ni les baisers, ni les attouchements, ne sont chez ces hommes des accessoires ou des préludes, et si leur conversation est libre, leurs actions, que nulle contrainte de bienséance ne gêne, ne dépassaient jamais les forces physiques. Que des fils de nobles familles s'associent dans le jeune

âge à des fêtes de plaisir, que la danse et les vers (car les Arreoys étaient pour la plupart poëtes comme nos trouvères) se joignent à un épicurisme sans voile, cela n'est pas plus extraordinaire à Taïti que ce fait ne l'était en France lors des petites-maisons, en Angleterre sous divers règnes, et qu'il ne l'est encore de nos jours dans la vieille et prude Europe.

Aux lois douces qui régissaient les Taïtiens, lorsque Wallis, Bougainville et Cook abordèrent leur île, avaient succédé, au dire des missionnaires et de M. Wilson en particulier, vers 1780, les rites sanguinaires et les coutumes absurdes que les naturels de Raïatea pratiquaient avec une ferveur barbare. Ces usages, qui s'impatronisèrent dans les habitudes molles et faciles des Taïtiens, étaient de diverses sortes. Ainsi un chef de famille ne pouvait manger en compagnie de sa femme et de ses fils : la femme prenait ses repas seule. Il en était de même de chaque enfant en particulier, suivant son sexe et son âge. Les liens de famille se trouvaient relâchés par cette singulière et bizarre loi, et comme chaque père se trouvait obligé de construire de nouvelles cabanes à mesure que le nombre de ses enfants s'accroissait, il en résultait une gêne, dont ces insulaires s'affranchissaient en étouffant les derniers nés, et ne gardant pour leur succéder qu'un petit nombre d'enfants, le plus ordinairement du sexe masculin, car on a remarqué que les filles n'ont jamais été, relativement aux garçons, qu'en nombre très-restreint.

Je pense que Taïti doit sa dépopulation aux guerres civiles qui désolèrent l'archipel de la Société, et surtout à la maladie syphilitique que les Européens y introduisirent avec l'ivrognerie et la plus sale débauche. Il se pourrait que le nombre de ses habitants ait été d'une douzaine de mille, car la portion vraiment habitable est strictement réduite à l'étroite bandelette de terre qui enveloppe le pied des montagnes et que borde

directement la mer. Cette bandelette, fraîche et bien arrosée, dont le sol est gras et fertile, se couvre de végétaux nourriciers suffisants pour faire vivre sans travail une quantité donnée d'individus. Mais je ne crois pas que les ravines aient pu offrir autre chose qu'un séjour temporaire, et que jamais le sol argileux et ferrugineux des flancs des montagnes ait été apte à recevoir des habitations.

L'épidémie de dyssenterie que Vancouver y apporta, et l'introduction de la petite-vérole, n'ont pas été sans causer une mortalité notable; mais les guerres acharnées, suscitées par l'introduction du christianisme, ont eu plus d'influence que toutes les causes précédentes, et rendent compte suffisamment des différences que peut présenter le dénombrement de la population à diverses époques. On sait aussi que des famines ont maintes fois ravagé cette île, et l'on conçoit que la population, vivant exclusivement de cocos, de fruits à pain et de taros, ait eu son existence subordonnée au plus ou moins d'abondance de ces bases premières de la vie.

D'ailleurs les coutumes fondamentales pratiquées par les Taïtiens, au dire des mêmes missionnaires, devaient avoir une influence directe sur le peu d'accroissement de la population. Il est positif que chez ces peuples les mariages inégaux, très-fréquents, apportaient de graves perturbations dans les familles, et que lorsqu'une mère de race supérieure épousait un mari inférieur à elle par la naissance, un certain nombre des enfants nés de cette union devaient être immolés. Il y avait une foule de distinctions établies entre le mari et la femme, suivant la distance qui les séparait dans l'ordre social. On ajoute toutefois qu'une loi générale défendait de tuer les nouveau-nés une demi-heure après leur sortie du sein de leur mère. Ces faits, bien que bizarres et contraires aux premières lois de la nature, paraissent mériter toute confiance, car les Taïtiens ne les désavouent pas.

Mais revenons aux événements journaliers de la vie de bord.

Dès le 4 mai, le dimanche excepté, la corvette *la Coquille* fut constamment entourée d'une centaine de pirogues, montées par des naturels de tout âge, cherchant à échanger les marchandises qu'ils avaient apportées, et qui consistaient en fruits de *vy* ou pommes de Cythère, en poules, cochons, bananes et cocos. Ils y joignaient des coquillages souvent en grande quantité, tels que porcelaines, vis tigrés et casques, etc., des nattes, des paquets de flèches provenant des îles Pomotous, des pagaies sculptées avec goût, des chasse-mouches gracieux, des toiles de mûrier ou d'écorce d'arbres à pain, etc. L'empressement que chaque personne du bord montrait pour acquérir ces curiosités, leur donna bientôt une haute valeur, et les Taïtiens ne voulaient s'en défaire que pour des objets d'un certain prix. C'étaient surtout des chemises blanches et neuves, des mouchoirs de Rouen aux vives couleurs, des habits de draps qui avaient la vogue. Mais l'indécision et la lenteur apportées dans la conclusion des marchés par les naturels, eût fait perdre patience à un juif, et, quelque neuve que fût l'étoffe qu'on leur proposait, si elle présentait un trou ou si elle était décousue quelque part, ils la rejetaient comme de nulle valeur. Cela prouve, en passant, que l'Évangile qu'on leur a porté n'a point encore appris à leurs femmes à manier l'aiguille, et puisque les missionnaires tiennent à voir leurs néophytes affublés de vêtements européens, ils auraient bien dû leur apprendre au moins à les fabriquer ou à les raccommoder.

Pendant plusieurs jours on toua *la Corvette* pour l'approcher du rivage : ce travail fastidieux, qui nécessite des mouillages fréquents et l'action répétée de lever les ancres, est des plus fatigants dans les pays équatoriaux. Il est peu de navire où cette manœuvre ait été plus souvent faite qu'à bord de *la Coquille*. A ce sujet une vive alerte eut lieu parmi nos officiers. On se servait pour la première fois de la chaîne en fer, et en

laissant tomber l'ancre, la chaîne par sa pesanteur resta droite. M. d'Orville cria de l'avant qu'il n'y avait pas de fond, et que nous allions chasser. Il s'ensuivit un brouhaha infernal lorsqu'on s'aperçut que l'ancre avait bien mordu et que la chaîne restait droite par l'effet de sa propre pesanteur.

Dans ces diverses manœuvres [1] le bon naturel des insulaires se montra dans toute l'expansion d'une turbulente gaieté. Ces hommes rieurs se prêtèrent de bonne grâce à virer au cabestan pour lever les ancres, à tirer sur les cordages dans diverses manœuvres ; et le lendemain ils travaillèrent avec nos marins à remplir les pièces à eau dans la rivère de Matavai, dont les ondes sont si fraîches et si limpides. La cabane, bâtie par nous sur l'extrémité de la pointe Vénus, devint bientôt le rendez-vous de toute la population désœuvrée de ce point de l'île, car elle lui offrait de nombreux motifs de distraction. L'armurier avec sa forge travaillant le fer, le voilier et ses aides occupés aux réparations de leur ressort, le maître canonnier et l'agent comptable se livrant au commerce d'échange pour approvisionner de vivres frais l'équipage de la corvette, formaient une petite colonie européenne, transplantant les arts de la vieille Europe au milieu d'une population paresseusement livrée à la douce nonchalance de la vie naturelle. Une seule personne faisait ombre à ce tableau, par les angoisses produites par la grave maladie qui menaçait ses jours. C'était mon confrère le docteur Garnot, gisant dans cette cabane, où

[1] Le mouillage définitif de la corvette *la Coquille* présentait les relèvements suivants :

| | |
|---|---|
| Pointe S.-O. au | S. 58° 30′ O. |
| Pointe de l'arbre, | S. 10° 30′ O. |
| Le temple protestant, | N. 77° 00′ E. |
| Le mât du pavillon, | N. 30° 32′ E. |
| La pointe Vénus, | N. 24° 00′ E. |
| L'extrémité du brisant, | N. 39° 30′ O. |

il avait demandé à être transporté, afin de respirer plus à l'aise les émanations des plantes, et que dévorait depuis huit mois une dyssenterie chronique contractée à Payta sur la côte du Pérou. Rien n'est cruel comme ces souffrances interminables qui minent l'existence, loin de la patrie et d'une famille dont le souvenir ne fait encore qu'accroître la vivacité des douleurs.

M. Wilson, missionnaire, ayant réclamé mes conseils pour son épouse qui était malade, je descendis à terre, désireux, après avoir rempli ce devoir, de faire une visite à Pomaré Nehoraü, fils de Vuaïnini, et que Pomaré II avait en quelque sorte adopté. Ce prince se trouvait alors sur les terres de Matavai, et habitait la vaste cabane où les grands reçoivent d'habitude les hommages publics qui leur sont adressés. Je me joignis à MM. Duperrey, Charton et quelques autres officiers que le missionnaire Nott devait présenter à Pomaré. Nous arrivâmes ainsi à cette demeure princière, qui est bâtie sur la pointe dite des Cocotiers : elle occupe une assez vaste étendue, et ses parois latérales sont complétement à jour. Des colonnes en bois supportent une élégante toiture tissée en feuilles de *fara* ou de pandanus, tandis qu'à quelques pas de distance une cloison, peu élevée et formée de pieux fichés en terre, lui sert d'enceinte protectrice pour en éloigner les femmes, sans doute, qui me parurent ne jamais franchir cette barrière. Le sol de cette demeure, ouverte à toutes les influences atmosphériques, était jonché de feuilles, sur lesquelles avaient été jetées des nattes pour recevoir l'hôte et les chefs qui forment sa cour, de même que les visiteurs de quelque importance. Partout l'orgueil humain se manifeste par les mêmes actes dans la cour de toute aristocratie, qu'elle soit de puissance, de naissance, de richesse ou de talents. Certes Pomaré croyait sans doute, lui prince presque nu, trônant sur sa natte malpropre, nous faire beaucoup d'honneur en nous permettant de nous asseoir à ses côtés. C'est une faveur que nous eus-

sions bien voulu décliner, car nous étions en tenue militaire, et certes ce costume ne prête point à des évolutions faciles lorsqu'il s'agit de s'asseoir sur le sol. La garde de Pomaré salua notre apparition de quatre coups de fusil. Cette garde se composait d'hommes superbes ; mais combien j'aurais mieux aimé les voir revêtus de leur gracieux costume national, et de ces draperies flottantes et légères qui vont si bien à la beauté de leurs formes et à la souplesse de leurs mouvements? Au lieu de ces étoffes d'aouté, quelques vieux habits noirs râpés et aux trois quarts usés, provenant sans doute de la défroque de quelques missionnaires décédés, couvraient assez mal le haut du corps, tandis que des culottes mal ajustées en étranglaient la partie inférieure. Les jambes et les pieds avaient seuls leur entière liberté, car, malgré leur zèle pour l'imitation, les O-taïtiens n'ont jamais pu se résoudre à emprisonner ces parties dans des bas et dans des souliers. Le chef de ces grotesques soldats semblait singulièrement enorgueilli d'un long plumet rouge, implanté dans un chapeau rond à feutre plus que fatigué. Ces vieilleries sont le signe représentatif le plus frappant de la civilisation que les ministres anglicans ont porté à ces insulaires : en échange de leurs coutumes, ils leur ont inculqué des dogmes incompréhensibles et qu'ils rejetteront, car ces dogmes ne se lient à rien dans leur esprit, et il fallait, pour leur donner de la durée, les accompagner des arts appliqués aux premiers besoins de la civilisation. Ce n'est point en détruisant violemment leurs croyances, les couvrant de guenilles et leur apprenant à chanter des hymnes sacrées dont ils ne peuvent apprécier le sens, qu'on les convertira à la civilisation européenne. Ils en ont pris les vices les plus honteux, en perdant leurs bonnes qualités, et quelques années encore on les verra retourner à une sauvagerie bien-autre que celle dans laquelle leur superstition première les retenait.

Notre cortége, après avoir franchi l'enceinte extérieure de

la demeure princière, fut introduit par un Taïtien armé d'une longue lance en bois de fer. Pomaré nous attendait gravement assis sur une natte à une des extrémités de ce palais de chaume, tandis qu'une population nombreuse se trouvait accroupie à l'autre extrémité, et à une distance fort respectueuse du prince. Nous le saluâmes à l'anglaise, sans trop de cérémonie, car le faste de la cour n'en imposait pas à nos yeux : n'est-il pas ordinaire en Europe de se laisser séduire plutôt par les prestiges de la souveraineté que par les talents ou les vertus d'une tête couronnée !

Pomaré était vêtu d'une chemise en toile blanche, ornée d'un de ces jabots que les Anglais portent si roides et si empesés sur l'écarlate de leur uniforme, mais une pagne d'écorce de mûrier à papier lui ceignait les reins et rappelait le costume national. A peine âgé de seize ans, ce prince était déjà affligé d'une énorme corpulence, et passait pour l'homme le plus volumineux de toute l'île. Cet état d'obésité, cette graisse formant sur toute son individualité une épaisse atmosphère, lui prêtaient une physionomie inanimée, empreinte de stupidité. Les insulaires le méprisent généralement pour son peu de capacité, et pour le servilisme qu'il professe envers les missionnaires anglais. Ceux-ci, au contraire, sûrs de leur ascendant sur ce débile esprit, seraient heureux si les événements lui donnaient le titre de roi d'O-taïti, auquel il devrait aspirer si l'enfant qui gouverne sous le nom de Pomaré III venait à mourir. Les titres de Pomaré Nehoraii sont fondés sur son adoption par le feu roi ; et aussi par son mariage avec la princesse Aïmata.

Un usage traditionnel veut que dans les visites d'apparat des présents soient offerts aux étrangers ; et Pomaré ne crut pas devoir déroger à cette hospitalière coutume. Sur un signe qu'il fit, des insulaires de la maison disparurent, et comme nous retournions à nos embarcations, nous les vîmes





Habitans de l'Isle de Taiti.

*Voyage autour du Monde*

*Publié par Pourrat F. Paris.*

chargés de cocos et d'un cochon qu'on nous offrit de la part du prince. Pomaré demeura encore quelques jours sur la pointe de Matavai, avant de retourner à Papaoa, sa résidence habituelle ; car Matavai est un séjour délicieux. La cabane ou le palais du prince est remarquable par le site qu'il occupe dans une vallée couverte de végétaux vigoureux, arrosée par des eaux limpides, et qui jouit d'une molle températrure.

Les O-taïtiens ne cessaient pas d'affluer chaque jour à bord de la corvette *la Coquille*, mais alors beaucoup d'entre eux y venaient avec le privilége d'*ami* de la maison ou de *tayo*. C'est une grave affaire qu'un tayo, et autrefois la cérémonie de donner son nom à un insulaire qui vous transmettait le sien en devenant votre ami dévoué, était un sincère échange d'appui et de protection réciproque. Cet échange désintéressé et loyal rappelait involontairement celui des frères d'armes dans la chevalerie. L'insulaire devenait le protecteur de l'Européen parmi ses compatriotes, et ce dernier était l'appui du naturel parmi les gens du vaisseau. N'est-ce pas un touchant souvenir de la coutume sarrasine [1], par laquelle l'Arabe, qui a mangé le sel avec un pèlerin, lui donne protection dans sa tente et parmi les gens de sa tribu! Mais aujourd'hui le titre de *tayo* ou d'*ami* n'a guère plus de valeur qu'en Europe. Il est donné par l'égoïsme à celui qui est utile. Le sentiment n'entre pour rien dans cette transaction dictée par l'intérêt. Aussi il fallait voir le soin que les naturels

[1] Cette confraternité se trouve à Madagascar chez les hovas, qui appellent *serment du sang* l'engagement que prennent deux personnes de s'aider réciproquement pendant la durée de leur existence, et de se considérer comme si elles dérivaient d'une souche commune. Cette fraternité, en s'établissant entre deux individus, les oblige à se secourir chaque fois que l'un des deux se trouve dans des circonstances à avoir besoin d'aide. Ce serait un crime que de manquer aux obligations prescrites par ce devoir.

apportaient à bien choisir leur nouvel ami parmi ceux dont le caractère était le plus facile ou le plus généreux. C'était une étude pour eux, et dans ce but aucune *câlinerie* ne leur coûtait. Le premier jour l'adoption des tayos fut donc remarquable par le désintéressement de ces amis improvisés. Le mien se nommait *Ilaïa*, et me donna une très-belle pagaie sculptée et une corbeille remplie de coquillages appelés porcelaines. En vain j'essayai de lui faire accepter un présent, il persista à le refuser. En ce jour les us et coutumes voulaient sans doute que toute la générosité restât à l'habitant du sol. Nous étions tous émerveillés à bord de la corvette de la grâce parfaite que ces insulaires apportaient dans l'offre des objets qu'ils supposaient nous plaire, et nous ne tarissions pas sur la libéralité de leurs dons, si peu en harmonie avec les habitudes des peuplades dites sauvages, qui ont pour maxime de ne rien donner pour rien. Le lendemain, les pirogues nous vomissaient à bord les tayos empressés, car, depuis le capitaine jusqu'au matelot-novice, chacun avait trouvé à placer son affection, et la plupart de ces tayos arrivaient cette fois-ci les mains vides, bien que quelques-uns aient encore jugé convenable de se faire accompagner de présents consistant en poules, en bananes ou autres fruits. Il paraît qu'après les dons vient la récolte, car les tayos faisaient main basse sur tout ce qui paraissait à leur convenance. En vain j'accablai Ilaïa de dons en étoffes de laine et en linge; plus je lui donnais, plus la soif de posséder était vive chez lui, et je crois qu'il eût emporté tout ce que contenait ma chambre sans être satisfait. Mon habit d'uniforme tentait surtout sa convoitise, puis il demandait du rhum, puis ceci, puis cela, etc.; force fut donc de renoncer à une amitié aussi coûteuse, tandis que par des échanges il était facile de se procurer les objets de curiosité que nous désirions tous apporter en Europe. Chacun mit son tayo de côté et s'en

trouva bien. M. d'Urville rencontra dans O-touri un homme que des fonctions sacerdotales plaçaient au-dessus des habitants vulgaires. Ses connaissances en botanique usuelle lui furent utiles, car O-touri lui donnait les noms de toutes les plantes indigènes, et lui indiquait les propriétés dont elles jouissaient dans leur croyance. O-touri enfin allait chercher au loin des paquets d'herbes qu'il apportait soigneusement à bord et qu'il remettait à cet officier, chargé de cette branche des connaissances dans l'expédition de *la Coquille*, et O-touri, un des catéchumènes les plus zélés des missionnaires, donnait des notes sur chaque végétal, car il savait très-bien écrire. Le portrait de cet insulaire est gravé dans l'atlas du voyage de M. Duperrey, et le commandant de *la Coquille* lui remit une attestation écrite qui le recommandait aux navigateurs appelés sur les côtes d'O-taïti. Un soir qu'il coucha seul à bord, et qu'il ne craignait pas par conséquent d'être dénoncé aux missionnaires, il voulut bien, à notre prière, exécuter une des anciennes danses martiales pour lesquelles les O-taïtiens étaient si passionnés, car ces sortes de jeux sont aujourd'hui sévèrement défendus par les nouvelles lois que leur ont imposées les ministres protestants. O-touri, porteur d'une de ces physionomies où se peint plutôt la trivialité que la bonhomie, nous parut un tout autre homme sous l'influence des émotions que sa mimique faisait naître en lui. Ses traits, ordinairement empreints d'une ridicule teinte de jovialité niaise, s'exaltaient jusqu'à l'héroïsme, et passèrent brusquement aux sentiments de la haine et de la férocité. Le combat simulé à la javeline, dont il figurait toutes les phases, demandait une grande puissance musculaire et une profonde habitude de cette arme, et il nous semblait voir un habile maître d'escrime attaquant avec vigueur, tout en parant avec adresse les coups de son adversaire. Certes O-touri, dans cet exercice qui lui rappelait

tous les préjugés de ses ancêtres et les jeux de son enfance, s'était identifié avec la réalité des scènes où il avait figuré maintes fois. Empire de nos premières idées, que tu as de puissance, car ce pauvre O-taïtien, renommé par sa ferveur de néophyte et par son dévouement aux missionnaires, redevenait un instant un des fils belliqueux de la vieille O-taïti, et les interdictions du nouveau culte disparaissaient dans la satisfaction que l'homme ressentait au souvenir de ses antiques mœurs guerrières. Mais O-touri, ruisselant de sueur, reprit après quelques instants de repos son masque habituel du béat sacristain.

Nous avions fréquemment la visite d'Upaparu, frère du célèbre Tati, possesseur du district dans lequel est enclavé le territoire de Matavai. Ce chef, dont la taille est de cinq pieds six pouces, est aussi remarquable par la blancheur de sa peau que par son embonpoint et la régularité des traits de sa physionomie, où respire cependant la finesse et peut-être l'astuce de sa caste. Une double pirogue, nagée par de vigoureux rameurs, servait à le transporter à bord de *la Coquille*, et la première fois qu'il y vint nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette riche stature, que voilait à peine une ample chemise de toile peinte, arrêtée à la ceinture par une natte très-fine d'écorce de mûrier, garnie d'une longue frange.

Upaparu est justement célèbre parmi ses compatriotes par son éloquence et par la sagesse de ses conseils : cet insulaire devint le tayo de M. Lottin; mais, tout en faisant de légers présents à cet officier, il surveillait de l'œil les échanges que ses gens opéraient à bord parmi l'équipage, par son ordre et pour lui. C'est alors que nous acquîmes la première preuve d'un système corrupteur introduit par les missionnaires anglais dans les mœurs des naturels. Ils ont établi une surveillance générale fondée sur la dénonciation publique : chaque

habitant doit, dans la conférence du jeudi, déclarer les objets qu'il a vendus aux navigateurs, et le prix qu'il en a reçu. Les chefs et la mission prélèvent une part dans les marchés. On conçoit toute l'adresse et tout le mystère que les naturels cherchent à apporter dans leur petit commerce pour soustraire les objets qu'ils ont reçus, et surtout la crainte qu'ils ont d'avoir des témoins de leurs transactions, témoins qui ne manqueraient pas de les dénoncer à la prochaine réunion des insulaires et des ministres. J'achetai à Upaparu une flûte o-taïtienne: on sait que les insulaires jouent de cet instrument en soufflant avec les narines. Or, les sons qu'ils en tirent n'ont, certes, aucune analogie avec ceux de la flûte de Tulou. Mais tout imparfaits qu'ils sont, ils étaient pour les naturels, dans leurs anciennes cérémonies, une source de vifs plaisirs. Les missionnaires ont proscrit cet instrnment, dans la crainte qu'il ne leur rappelât trop vivement leurs habitudes païennes. Comme Upaparu devait coucher à bord de la corvette *la Coquille*, nous le fîmes descendre dans le carré des officiers, au soir nous eûmes le soin de fermer toutes les portes. Ce chef, jusque-là fort inquiet, céda alors, quoiqu'avec répugnance, à nos désirs, et joua de la flûte à nez avec plus d'habileté que je ne l'aurais supposé. Je le répète, l'air était lent, monotone, mais le musicien y mettait toute sa science. Upaparu cependant cessa bientôt cet exercice, qu'il semblait regarder comme au-dessous de sa dignité, en même temps que cette complaisance pouvait le compromettre aux yeux des missionnaires, dont les espions sont partout, car on peut dire d'eux, à O-taïti, ce que l'on dirait des jésuites pour le monde entier, que si la poignée de leur poignard était à Rome, la pointe en était en tout lieu. Upaparu, comme tous les autres naturels, et même les membres de la famille royale, lorsqu'on leur faisait quelque présent, descendait dans les chambres des officiers, en fer-

mait soigneusement la porte, tirait les rideaux pour masquer les fenêtres, puis il tâchait de cacher dans sa pagne les objets qu'il désirait garder. Ceci fait il remontait sur le pont avec une bonhomie feinte, et après quelques instants de promenade au milieu des autres insulaires, il tâchait de s'esquiver pour aller à terre enfouir son butin. Ce fait et beaucoup d'autres nous permettent de dire que le pouvoir des missionnaires n'a nulle racine dans les cœurs, et qu'il ne repose que sur l'adresse qu'ils ont eue pour désunir les chefs, et se servir de ceux dont ils ont payé le dévouement pour maintenir la masse du peuple dans une obéissance factice à leur omnipotence.

Le 8, dans la matinée, de grandes pirogues doubles sortirent de la crique de Papaoa, résidence de la cour, en se dirigeant vers *la Coquille*. Elle naviguait de conserve, une exceptée, qui se détacha de la flottille, en forçant de rames pour arriver la première à bord nous annoncer la visite de la famille royale. Dans cette pirogue étaient les présents, qui précèdent, suivant l'usage, toute visite amicale; ces présents consistaient en fruits à pain, en cocos, en pommes de Cythère ou vy, et en deux gros cochons. Bientôt le convoi royal se trouva bord à bord de notre corvette, et lorsque Pomaré III eut été monté sur le pont par sa nourrice, qu'escortaient *Pomaré-Vahiné*, régente, et *Terra-Vahiné* ou *Térémoémoé*, reine-mère, une salve de six coups de canon salua les gouvernants d'O-taïti. La garde du jeune roi se composait de cinq hommes d'élite, vêtus à demi à l'européenne, sous le commandement d'un chef, étalant avec orgueil, sur le drap rouge de son habit, les galons sans nombre d'un tambour anglais. Cette garde s'empara du gaillard d'arrière de la corvette *la Coquille*, d'où elle chassa impitoyablement, et à coups de crosse de fusils, les pauvres naturels qui s'y étaient blottis, dans l'intention de ne rien perdre

de ce qui pourrait se passer dans cette région privilégiée. Partout, dans tous les coins du monde, règne l'abus de la force et de la puissance, et, avouons-le, l'homme est fait de telle façon qu'il cède plus volontiers à la crainte qu'aux bons procédés. L'ivrognerie est sévèrement défendue par le nouveau code, émis par les missionnaires et sanctionné par les grands; mais à la cour on peut se permettre ce qui est interdit au bas peuple, car le chef de la garde, après s'être occupé un instant des devoirs de sa charge, allait quêtant à chaque personne de l'équipage des boissons spiritueuses. Il avala d'un trait un verre d'alcool à 32°, destiné à la conservation de nos collections d'histoire naturelle, et ce breuvage corrosif parut lui procurer la plus vive satisfaction. J'ai maintes fois été étonné du désir effréné qu'ont les peuplades diverses de la mer du Sud pour les spiritueux les plus concentrés, et le peu d'action que ces liquides semblent avoir, en apparence du moins, sur la robuste organisation de ces hommes habituellement soumis à un régime diététique peu animalisé et peu excitant.

Hitoti, gouverneur de Pomaré III, ne put suivre le roi à bord de *la Coquille*, et dut rester assis sur une natte, dans le fond de la pirogue double qu'il montait. Ce personnage était atteint d'un de ces hydrosarcocèles énormes, qui pèsent considérablement et qui affligent un bon nombre d'insulaires. Cet Hitoti, déjà sur le déclin de la vie, était petit de taille et contrefait, ce qui contredit assez le dire de quelques voyageurs, qui affirment que la caste des nobles forme, en quelque sorte, une race à part par la beauté de sa coloration et le développement de ses formes.

Térémoémoé n'était âgée que de trente ans environ lorsqu'elle vint visiter *la Coquille*: c'était une Océanienne de souche pure, faisant de la galanterie sa principale affaire, et coquette comme le serait la femme la plus civilisée de la sage

Europe. Sa beauté n'est pas de celle que nos idées conventionnelles puissent citer avec éloge, et cependant elle est incontestable pour les O-taïtiens, qui aiment par-dessus tout l'embonpoint exagéré des chairs. La reine-mère n'a cependant pas cette obésité que d'autres femmes présentent; elle est fort grasse, sans doute, mais assez bien prise dans sa taille épaisse: si ses traits ont trop d'ampleur, ses épaules, en échange, gagnent dans cet embonpoint des beautés peu communes. Sa démarche est empreinte de noblesse, et ses traits sont remarquables par leur expression de bonté. On voit même sur son visage qu'elle craindrait de faire souffrir des malheureux, et sa compassion semble surtout fort vive pour les peines du cœur: mais il est vrai de dire qu'à O-taïti ces peines ne sont jamais de longue durée.

Le reine-régente et Térémoémoé perdaient de leurs grâces natives à être affublées du costume puritain des Anglaises dévotes: qu'on se figure en effet une ample robe d'indienne, serrant à peine de robustes, corpulences où nul corset ne venait offrir un officieux ministère, indispensable cependant. Puis la tête était surmontée d'un très-petit chapeau de paille, garni d'une grosse touffe de rubans couleur de feu, et sur les épaules flottait un petit châle de mérinos barriolé de diverses couleurs. Telle était la toilette de ces dames, à chevelure noire, à teint jaune clair, n'ayant ni bas ni souliers. Leurs jambes n'étaient pas nues, cependant, car d'élégantes broderies tatouées simulaient ces bas à jour, avec lesquels nos élégantes complètent leur parure.

La famille royale passa la journée à bord, et demandait sans cesse des présents. La reine-mère bouda quelques instants, parce que le capitaine lui refusa notre seule baleinière; mais divers colifichets de nos modes firent bientôt diversion à ses regrets, et le sourire reparut sur son visage à la vue de rubans et de mèches de cheveux que les belles dames

de cette île aiment tout autant que nos têtes féminines à demi chauves. Quant au roi, sa majesté parut extraordinairement heureuse de recevoir un grand pantin en bois peint, dont elle aimait à faire gesticuler les articulations. Ce petit prince avait une figure intéressante, des traits délicats, et eût passé pour un bel enfant, même en Angleterre, le pays par excellence des poupons frais et vermeils.

Enfin, à la nuit tombante, les hauts et puissants visiteurs regagnèrent Papaoa, émerveillés d'un nouveau salut, cette fois-ci de sept coups de canon. Les insulaires, qui aiment le bruit comme de grands enfants qu'ils sont, répétaient en refrain le *pouou pouou*, qui chez eux sert à désigner les bouches à feu, quel que soit leur calibre.

La journée du 9 promettait d'être magnifique, et les hauts pitons des montagnes n'étaient point enveloppés de ces ceintures de nuages qui semblent leur être habituelles. J'allai, en compagnie de M. Lejeune, le dessinateur de l'expédition, visiter la fameuse colonnade basaltique, que les O-taïtiens nomment *Pya* ou *Pyha*, et qui occupe une gorge profonde où coule le Haonou, ou la rivière de Matavai, sur la presqu'île de ce nom.

Cette romantique vallée est le site le plus célèbre de toute l'île, au dire même des naturels, et n'a été visitée que par Forster, car le récit qu'en a imprimé Banks paraît avoir été écrit sous la dictée des habitants. Je m'appesantirai sur les moindres détails de cette excursion, qui peindra la vraie physionomie des paysages d'O-taïti, où la nature, aussi fraîche que pittoresque, sème avec profusion les accidents divers qui constituent d'admirables sites dont mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté.

En débarquant sur la pointe Vénus, on chemine sur les terres basses qu'arrose la rivière de Matavai, dont il faut traverser à gué le cours sinueux quatre ou cinq fois avant

d'atteindre la profonde vallée, ou plutôt la gorge, au fond de laquelle elle serpente, après avoir pris naissance au mont Oreena; dans son cours elle est alimentée par les eaux qui tombent en nappes dès flancs des montagnes qui lui servent de parois, eaux qui résultent de la condensation des épais nuages sur les pitons morcelés qui hérissent cette partie de l'île.

Au lieu de nous engager directement dans la gorge noire et profonde qui s'ouvrait devant nous, nous essayâmes de gravir sur l'escarpement de la montagne placée à droite, guidés par deux jeunes naturels pleins de bonne volonté et enchantés de nous diriger dans cette excursion. Nous cheminâmes ainsi l'espace d'une heure à travers de hautes fougères serrées, sur des versants roides, et dans des sentiers à peine marqués par le pied nu de l'insulaire. Nous étions cachés par des herbes ayant plus de six pieds, et nous atteignîmes ainsi la lisière des bois qui couvrent l'élévation moyenne de ces hautes montagnes, sur l'arête desquelles nos guides nous conduisaient par erreur, car nous leur avions demandé le chemin du Pya, et ils avaient entendu un tout autre nom. Il nous fallut donc rétrograder, car la montagne est, dans cette partie, brusquement coupée en muraille du côté de la vallée, et elle n'a pas moins de quelques centaines de toises d'élévation. Mais le sentier que se frayèrent nos guides à travers une ravine nous parut dés plus fatigants; car nos pas étaient incertains dans des herbes touffues et épaisses, enlacés par des lianes volubiles, des arbustes rampants, et nos chutes devinrent fréquentes. Bientôt nos vêtements laissèrent de longs fragments dans les buissons, et une cypéracée, nommée *piripiri*, couvrait nos membres d'incisions saignantes. Nos guides cependant, entièrement nus, car on ne peut regarder comme un vêtement l'étroit maro qui ceignait leurs reins, traversaient avec courage ces forêts

herbées et malfaisantes, et poussaient le soin jusqu'à battre le sentier. Puis avec cette finesse d'instinct si éminemment développée chez tous les Océaniens, ils savaient nous faire éviter les endroits qui nous auraient conduits à des éboulements dangereux ou a des fondrières sans issues. Plus d'une fois, arrêtés par des crevasses profondes, M. Lejeune et moi nous hésitâmes à les traverser, suspendues à des filaments de pouraos ou d'hibiscus, que nos guides arrachaient aux longues branches pliantes d'un arbre textile très-répandu. Mais l'expérience nous apprit bientôt de quelle solidité jouissaient ces cordes improvisées, et, grâces à elles, nous escaladâmes ainsi des passages vraiment périlleux. Après deux heures de ce laborieux pèlerinage sur des rochers rendus glissants par l'eau qui suinte sans cesse sur leurs parois, nous arrivâmes enfin à un mamelon bas et arrondi, couvert de cocotiers, de mapé et d'arbres de vy. Nous nous y arrêtâmes avec ce plaisir infini que l'on goûte d'être sorti d'un mauvais pas, et nos guides, qui s'élançaient avec la prestesse des chats sur le long stipe des palmiers ou des spondias, nous apportaient à profusion des noix de cocos remplis de leur bienfaisante boisson, si rafraîchissante et si agréable dans des courses du genre de la nôtre. Certes je n'ai jamais goûté peut-être de breuvage plus délicieux que cette émulsion limpide, retenant une saveur aigrelette adoucie par le principe sucré, qui tempère la soif, tandis que la faim s'apaise avec ces châtaignes savoureuses de mapé, et que les pommes de vy, parfumées et fondantes, à chair mi-abricot et mi-orange, accompagnent, comme le dessert le plus délicat!

Le repos que nous goûtions avait d'autant plus de charmes, qu'il succédait à des fatigues inaccoutumées, et nous en jouissions tous en admirant la prestesse avec laquelle les O-taïtiens atteignent le sommet des palmiers les plus élevés, et dont quelques-uns ont plus de soixante pieds. Sans cordes,

sans s'attacher au tronc, à l'aide de leurs mains et de leurs pieds, nous étions étonnés de l'agilité qu'ils déploient pour gravir sans efforts apparents sur ces stipes minces, lisses et élancés. C'est en appliquant les pieds sur la rugosité que laisse la feuille qui se détache, et en embrassant avec les deux mains la tige du palmier, qu'ils parviennent ainsi jusqu'au parasol formé par les feuilles. Là, pour détacher les cocos de leurs stipes; ils en tordent le pédoncule jusqu'à ce qu'ils soient libres, et les jettent sur le sol. C'est avec les dents qu'ils arrachent le brou filamenteux et coriace qui leur sert d'enveloppe, et quand la noix osseuse est débarrassée de ce caire, ils frappent une des extrémités d'un coco avec un second, et brisent d'un seul coup la coque, en pratiquant par ce moyen une ouverture arrondie. Le liquide qui remplit cette noix baigne une chair blanche, peu épaisse, très-molle, que les insulaires regardent comme la plus appétissante des friandises, en la nommant *totonadi* ou *totomoude*, sans doute par corruption de quelque nom étranger : dans les colonies françaises cette immaturité du fruit constitue le *cocos à la cuiller*.

Nous arrivâmes enfin à la partie déclive de la vallée et sur les bords du Haonou, que nous n'abandonnâmes plus, car, pour éviter les obstacles de ses rives, nous en suivîmes le cours assez rapide, et nous cheminâmes au milieu de son lit, ayant parfois de l'eau jusqu'à la ceinture. Ses ondes sont entravées par de nombreux obstacles, formés principalement par de gros blocs de trachyte, qui imitent çà et là des batardeaux. Il en résulte, comme on peut le penser, des chutes ou sauts assez répétés, et des *rapides* qui rappellent en miniature ceux des fleuves de l'Amérique du nord. Le ruisseau de Matavai a donc ses eaux fraîches et limpides toujours courantes sur des galets ou sur un gros sable noir volcanique, et qui se dirigent en décrivant de nombreuses sinuosités du S.-S.-E.

au N.-N.-O. Plus on remonte vers ses sources, plus les chutes rapides, plus les éboulements s'accumulent, et bientôt la vallée se rétrécit au delà de la muraille basaltique, nommée pya, et s'enfonce dans une gorge impénétrable, en partie comblée par d'énormes quartiers de rochers. La vallée, jusqu'à ce point, n'a pas plus de cent à cent trente pas de largeur, et semble être le résultat d'un retrait produit dans le basalte lorsque l'ossuaire de l'île était en incandescence. Mais il serait fort difficile d'atteindre au delà, et nos guides nous dissuadèrent de nous engager dans cette sorte d'antre, que n'éclaire jamais le soleil, et que la superstition leur rend redoutable, car c'était là une des ouvertures de l'enfer o-taïtien. Lorsque nous arrivâmes devant le Pya, qui forme sur la rive gauche une sorte de colonnade de faisceaux prismatiques de basaltes dénudés et rangés avec la plus grande symétrie, nous éprouvâmes, par suite de notre immersion prolongée, un sentiment très-vif de froid, car ce n'est que vers midi que le soleil pénètre un instant dans cette vallée étroite et sinueuse, de sorte que le voyageur qui en occupe la partie déclive semble n'apercevoir le ciel qu'à travers une fissure de l'enveloppe terrestre.

Le cours du Haonou est cotoyé par un étroit sentier herbeux, embarrassé d'arbustes, et tellement entrecoupé de rochers éboulés, qu'il est préférable de remonter dans le courant de la petite rivière, en grimpant dans les intervalles que laissent les quartiers de trachyte précipités des montagnes. Cette humidité, aidée par la température tiède propre à ces climats, active la végétation à un point extraordinaire. Des forêts de bananiers presque nains couvrent jusqu'à la roche dénudée, et leurs larges feuilles ondoient sous la brise qui s'engouffre dans ce val profond. De longues flammes de scolopendres s'harmonient avec les poivriers et les fougères qui se pressent : les élégantes cyathées qui se dressent comme des colonnes

que surmonte le feuillage le plus gracieusement découpé; et la colombe o-taïtienne, à plumage vert, à couronne légèrement purpurine, aime à faire résonner ces solitudes de son roucoulement plaintif. Dans cette vallée d'un difficile accès, et reculée, n'habitèrent jamais que passagèrement des insulaires, victimes des discordes civiles et de l'introduction du nouveau culte : autrefois ceux que l'impitoyable Oro appelait à la mort, lorsqu'ils parvenaient à s'échapper, y vivaient comme des bêtes fauves, traqués par les préjugés religieux de leurs compatriotes, et lors des guerres sanglantes que l'introduction du christianisme fit éclore dans l'île entre les habitants, plusieurs vécurent longtemps dans ces sauvages retraites, en restant fidèles à la croyance de leurs ancêtres. A l'époque de notre excursion, un naturel, coupable de s'être fait tatouer, vivait misérablement dans ces profondeurs rarement visitées. Nous le rencontrâmes comme il arrachait des racines de taro pour sa chétive nourriture, et à notre approche il eut une vive frayeur, mais nos paroles le rassurèrent, et il nous offrit quelques bananes sauvages qu'il portait dans une sorte de panier fait avec des feuilles de vaquois. Lorsque nos guides se furent éloignés, il nous montra la grotte qui lui servait de retraite. L'eau suintait de toutes parts sur les parois, et se réunissait en épaisses gouttelettes sur les rosettes délicieusement verdoyantes des marchanties, ou sur la pelouse gazonnante en tapis serré d'une mousse drue et émeraudine. Mais que l'existence de cet homme, sur lequel pesait l'ostracisme des missionnaires, devait lui rendre amère cette vie de réprouvé, et quand on songe à l'existence efféminée et molle des O-taïtiens, on ne peut que plaindre l'infortuné, qui préférait vivre exilé que de renoncer à la parure dont ses ancêtres étaient si fiers !

Pour en revenir à la coulée ou muraille basaltique qui avait été le but principal de notre excursion, et que les na-

turels connaissent sous le nom de *Pyha*, elle occupe le revers oriental du mont Oroena, à six milles à peu près de la pointe de Vénus. Elle est formée de tronçons ou prismes à cinq faces, rangés les uns à côté des autres avec la plus grande régularité. Son épaisseur doit être considérable, à en juger par le grand nombre des prismes brisés à l'une des extrémités, et qui laissent voir les couches les plus inférieures et les plus profondes. La vue de ces orgues, résultant d'une fusion puissante et dont la matière a été vomie par le vaste cratère de l'Oroena, nous rappela naturellement cette grotte de Fingal et cette chaussée des Géants, si célèbre en Europe, qui ont la même origine et presque le même aspect. Pendant que M. Lejeune prenait une vue du Pyha, que nos guides, fort indifférents à cette scène, s'ébattaient dans l'eau vive comme des poissons de rochers, j'en étudiais les divers détails. C'est ainsi que la largeur de cette muraille dénudée est, du nord au sud, d'environ deux cents pas, sur une élévation approximative de cent cinquante pieds, en ligne perpendiculaire. Les colonnes prismatiques sont très-régulièrement symétriques et dirigées dans le sens vertical. Les cinq faces du prisme ont chacune huit pouces, et comme tous ces corps pentagonaux se soudent par leurs arêtes, il en résulte une sorte de mur taillé à pic, brisé seulement en haut et en bas. Ces ruptures paraissent avoir été produites par des sources abondantes, dont les eaux se réunissent au faîte en une large nappe qui se précipite en cascade, en jetant au vent une épaisse bruine retombant en perles diaphanes sur les feuilles glauques et veloutées des arunes et des colocases, qui çà et là se sont implantées dans quelques interstices. La portion méridionale de cette large coulée s'est déjetée en demi-cercle en se refroidissant, et forme, en venant se perdre dans la rivière, un segment d'arceau gothique doublé du vert le plus suave et le plus frais.

La façade formée par cette colonnade est uniformément noire, mais cette page sombre est relevée par les gracieuses mouchetures blanches des rosettes d'un lichen d'aspect lactescent, puis, d'entre les fissures des prismes brisés, s'échappent en légères guirlandes des tiges souples et volubiles, des piper charnus et rampants, des gouets, et les folioles si gracieusement découpées des adianthes et des davallies. Mais rien ne peut rendre la grâce du fronton de cette colonnade naturelle. La cyathée médullaire, élevant son rigide stipe d'entre les pointes aiguës des banbous projetés comme des paratonnerres, couronne les vaquois aux crampons radiciformes, qui laissent flotter les longues banderolles vertes de leur feuillage taillé en lame d'épée. Puis le pouaro, disputant le sol au *musa* sauvage, tandis que dans la partie déclive de la ravine, quelque cocotier égaré élevait gracieusement sa cime ombrellaire et se plaçait au premier plan du tableau.

Enfin nous dûmes nous arracher à cette scène neuve et belle. Nous étions partis de la corvette dès quatre heures du matin; déjà nous venions d'atteindre la troisième heure du soir, et depuis longtemps le soleil, caché par les bois des sommets des montagnes, n'éclairait plus le Pyha, enveloppé d'une ombre religieuse. Nos guides paraissaient être impressionnés par tous les souvenirs qui se rattachaient à ce lieu dans leur ancienne croyance; nous revînmes donc sur nos pas, mais cette fois, à la mode des sauvages. Nous fîmes, M. Lejeune et moi, un paquet de nos vêtements, que nous plaçâmes sur notre tête, et armés d'un bâton nous descendîmes le cours de la rivière. Nous nous occupâmes de notre toilette, la plus indispensable, à l'ouverture de la gorge, où des coups de fusil nous indiquèrent la présence de nos compagnons; c'étaient en effet M. Bérard qui chassait les gracieuses tourterelles vertes qui se tiennent dans les spondias, et le maître canonnier

Roland, qui travaillait, avec son ardeur ordinaire, à accroître nos collections. Nous nous assîmes dans quelques-unes des cabanes des naturels, éparses sur cette partie de la côte; partout nous reçûmes le plus aimable accueil; par tout on s'empressait de nous offrir à manger et à nous rafraîchir, et la bienveillance des insulaires, après s'être manifestée par mille petits soins, allait jusqu'à vouloir nous porter sur leurs épaules dans les gués du Haonou, afin de nous empêcher de nous mouiller. Mais ils ignoraient, ces bons naturels, que le sybaritisme n'est pas de saison pour ceux qui entreprennent des campagnes de découvertes, et que nous étions déjà familiarisés aux longues macérations, soit dans l'eau douce, soit dans l'eau salée.

Dans la journée du 10 je suivis les gens de l'équipage, qui allaient couper du bois à brûler pour la consommation de la corvette en mer. On s'arrêta dans ce but sur la pointe de Taoni, à peu de distance de Papaoa; mais les arbrisseaux qui croissent sur les rivages sont, par la mollesse de leur tissu et le peu de densité des fibres, peu propres à un bon usage. Ils donnent un bois pliant et tendre, appelé *pourao*, et que les naturalistes connaissent sous le nom d'hibiscus à feuilles de tilleul; avec son écorce les O-taïtiens confectionnent presque tous les cordages qui servent à leurs pirogues, et lorsque ce bois est sec ils s'en servent pour allumer du feu par un vif frottement. Ces insulaires étaient émerveillés des propriétés de nos briquets pneumatiques, ou contenant de l'acide sulfurique, pour obtenir instantanément des parcelles ignées; combien j'étais plus étonné, moi fils de la vieille France, de leur procédé, aussi simple que débarrassé de toute combinaison savante, pour enflammer les corps combustibles. Un fragment de *pourao* écorcé est coupé par le milieu : l'autre moitié est rendue pointue à une extrémité : ils placent l'extrémité aiguë de celle-ci dans la rainure que forme le canal

de la moelle, et en en frottant vivement l'extrémité dans la médule du bois, horizontalement fendu, la pression fait développer la chaleur, et celle-ci ne tarde pas à s'élever jusqu'à l'inflammation de la moelle, qui fait l'office d'amadou. Au reste, cette manière de faire jaillir du feu est tellement naturelle à l'homme, resté stationnaire dans sa civilisation, que toutes les races de l'Océanie, soit jaunes, soit noires, pratiquent ce procédé traditionnel.

Pendant que je sillonnais en divers sens les campagnes d'O-taïti, M. Duperrey avait fait élever une tente, sous laquelle nos officiers placèrent les instruments de physique, et commencèrent dès le 10 une série d'observations, soit astronomiques, soit magnétiques.

Le 11 était un jour consacré à la prière, c'était par conséquent un dimanche, que les ministres anglicans fêtent avec toute la rigidité d'un puritanisme aussi soucieux de la forme que du fond. Ce dimanche répondait au samedi de notre semaine, car nous étions en retard d'un jour par suite de notre circumnavigation. Nous avions été invités par les missionnaires à assister à un des principaux offices du mois, et cette invitation me parut ensuite avoir été motivée par deux considérations puissantes; d'abord les ministres avaient à cœur de ne point appeler les réflexions des naturels sur une différence de rites, et puis leur orgueil d'homme trouvait quelque satisfaction à nous montrer leur influence sur l'esprit d'une population entière catéchisée. Le commandant de l'expédition enjoignit, aux officiers qui devaient l'accompagner au temple de Matavai, de se revêtir de leur habit de grande tenue. Notre cortége trouva au débarcadère une garde o-taïtienne, armée de fusils, qui nous servit d'escorte jusquè dans l'enceinte où affluaient les insulaires, au milieu desquels M. Wilson paraphrasait un chapitre du livre des apôtres, traduit en dialecte taïtien, de la sonore langue océanienne. Notre

garde d'honneur laissa ses armes à la porte du temple, et chaque homme, en échange, se munit d'une longue verge flexible, destinée à fixer l'attention des fidèles, par une petite correction qui nous sembla peu orthodoxe. La métamorphose opérée dans le rôle de ces gardiens d'élite nous parut singulièrement plaisante, et là aussi, *cedant arma biblioribus:* la réunion des nouveaux chrétiens était complète; mais les hommes, les femmes et les enfants, suivant leurs sexes, occupaient des bancs séparés. Le silence observé dans cette masse de peuple était exemplaire, et leurs regards avides et curieux, qu'attiraient nos uniformes, ne se risquaient à un fugitif examen que par d'éphémères coups d'yeux, car la redoutable verge de la milice du temple tombait assez rudement sur l'épaule de l'indiscret pris en flagrant délit. J'arrêtai au passage, cependant, plus d'un de ces regards obliques que les femmes savent si bien décocher, et je pus en conclure que dans cet instant elles étaient plus sous l'influence du diable que sous celle de Jésus-Christ. Quel spectacle bizarre que celui d'un Européen vêtu de noir, prêchant des événements aussi inintelligibles que le sont ceux racontés par la Bible à un auditoire nullement façonné à des croyances dont les termes de comparaison lui manquent! Mon œil errait sur l'ondulation que formaient toutes ces têtes disgracieusement tondues. Que les missionnaires aient fait raser la chevelure des hommes à toucher la peau, on pourrait tolérer cet acte de mauvais goût, bien que la chevelure soit le plus bel ornement d'une tête façonnée à l'image de celle de Dieu; mais qu'ils aient imposé cette brutale fantaisie aux femmes, c'est en quoi ils ont été absurdes. Les O-taïtiennes, avec leurs traits prononcés et évasés dans le sens transversal, pouvaient paraître belles sous la forêt de cheveux entrelacés de fleurs qui ombrageait leur tête; mais aujourd'hui leur crâne, tonsuré comme celui d'un moine, leur imprime un cachet de dégra-

dation physique qui les flétrit à leurs propres yeux. Quelques-unes des épouses de hauts personnages étaient coiffées du ridicule *bibi*, petit chapeau de paille à l'anglaise, écourté et peu fait pour abriter une grosse face bronzée. Que ce chapeau soit délicieux sur la tête d'une mise fraîche et rose, de seize ans, c'est ce que nous reconnaissons, car à cet âge il n'est pas de costume malséant, mais il faut avouer que les missionnaires anglicans sont de bien pauvres législateurs en s'arrêtant à tous les misérables petits détails par lesquels ils ont caricaturé une race remarquable, que son costume national embellissait encore. Mais, me dira-t-on, quelle influence ont eue les missionnaires dans l'adoption de modes qui leur sont sans nul doute étrangères ? A cela, la phrase citée en note, et tirée de leur rapport annuel imprimé en 1822 [1], servira d'explication. Un chapitre sera plus exclusivement consacré d'ailleurs aux missions protestantes de la mer du Sud.

Cependant rien de ce qui peut intéresser les mœurs ne doit être omis par le voyageur, et l'on ne peut que gémir sur les fausses idées que la doctrine nouvelle leur a inculquées. Les dogmes de la religion chrétienne sont fondés sur la morale la plus pure, et cependant plus d'une insulaire, jalouse d'assister aux cérémonies religieuses parées des accessoires de la toilette européenne, se prostituent en cachette pour obtenir quelques aunes d'indienne vivement peinte, ou pour des rubans qui sont pour elles un objet de convoitise trop puissant pour qu'elles essaient de lui résister. Quelques pauvres

[1] « Agreat number Were clothed in european style, and not a single » female was observed without a bonnet some few of *english manu-* » *facture*, but the greater part made by themselves out of the bark of » the *Purau*, platted and sewed in imitation of english straw bonnets. » (Page 11.)

*Printed at the mission press Burder's point.* (*Atehourou.*)

filles, trop laides sans doute pour avoir pu obtenir des navigateurs ces précieux tissus, avaient conservé, toutes honteuses, le costume taïtien; et cependant que de grâces leur prêtait la toile de *naiore* ou d'*aouté*, ondoyant en larges plis sur leur corps drapé comme les statues antiques, et s'attachant au milieu du sein qu'elles cachent à demi! Dans le temple il leur est défendu, à ces filles de Bélial, de se parer de fleurs, de s'oindre d'huiles odorantes, comme au temps de leur idolâtrie; mais hors l'enceinte sacrée elles s'empressent de retourner au culte de leur primitive coquetterie; elles s'ondoient le corps d'huiles parfumées, et dans les tresses de leur noire chevelure elles aiment fixer la rose de Chine, si éclatante de pourpre, et la corolle virginale et suave des gardenia.

La cérémonie religieuse dura deux heures, et les auditeurs se comportèrent avec décence, en écoutant avec assez d'attention les Évangiles, traduits en o-taïtien. De temps à autre on chantait en chœur des hymnes, qui formaient des sortes d'intermèdes à des allocutions religieuses. Ces peuples ont adopté avec une vive ardeur les chants sacrés, qui les ont séduits, car du méthodisme sec et austère ils n'ont reçu, pour remplacer leurs anciennes fêtes, que cette musique vocale, aujourd'hui leur seul délassement et leur unique plaisir. Combien les cérémonies, catholiques avec leur imposante majesté, eussent été plus appropriées à l'imagination mobile et enthousiaste de ces peuplades, que le grave protestantisme, qui parle plus à la raison qu'aux sens. Mais nous reviendrons dans un chapitre spécial sur ce sujet, que nous avons envisagé avec une entière liberté et de bonne foi, quelqu'irritable qu'il soit pour des castes antagonistes et orgueilleuses dans leur feinte humilité. A notre sortie du temple il nous fallut fendre la foule qui se précipitait pour examiner de plus près nos uniformes, dont les broderies attiraient vivement les regards. Mais nous apprîmes quelques jours après que l'empressement

des naturels avait encore été excité par la terminaison d'un sermon prononcé le jeudi qui avait précédé notre apparition au temple en tenue militaire, et par laquelle le prédicateur (M. Orsmond), par un zèle évangélique peut-être forcé, avait peint les Français de la corvette *la Coquille* comme appartenant à un peuple pauvre, sans industrie manufacturière, habitant un maigre territoire, inférieurs en puissance aux Anglais leurs vainqueurs, courant le monde pour ramasser des herbes et des plantes qu'ils vendaient aux autres Européens, etc. Cela nous expliqua l'étonnement que les habitants manifestèrent si bruyamment, et les mots qui sortaient de toutes les bouches : Préoué, *mataie*, que ces ratisas ont de beaux habits ! Plus d'un naturel intelligent ajouta : Ils ne sont pas aussi pauvres qu'on nous l'a dit. Il est vrai que notre tenue habituelle prêtait aux accents du missionnaire un grand fond de vérité, car tous les officiers étaient à peu près vêtus, pour l'ordinaire, d'habillements en fortes toiles de Bretagne, très-propres aux chasses, aux fatigants travaux, auxquels chacun de nous se livrait dans les relâches, et sous ce rapport l'état-major se confondait, à la propreté près, avec les matelots. Notre lieutenant, M. d'Urville, aujourd'hui capitaine de vaisseau et très-connu par les deux expéditions qu'il a dirigées, se piquait d'un dédain philosophique de toilette, qui en maintes circonstances, chez les Anglais surtout, si soigneusement agrafés et rigoristes pour la sévérité du costume d'officier, a produit de singuliers quiproquos. Plus d'une fois le second commandant de *la Coquille* a été pris pour un aide-coq, se dandinant sur le gaillard d'arrière, avec un chapeau de paille informe et troué, acheté au Chili quelques centimes, une veste de coutil qui avait oublié d'être neuve, un pantalon de toile qui aurait pu servir de canevas tant son tissu avait vu dilater ses mailles ; ajoutez à cela, pas de cravate, pas de bas, des souliers ferrés, et vous

aurez plutôt le portrait d'un jardinier maraîcher que du futur chef de deux célèbres expéditions. Tant d'écrivains ont peint M. d'Urville en tenue de convention, que ses compagnons doivent être jaloux de conserver pour la postérité la simplicité de son déshabillé scientifique.

Le 12 mai 1833, Pomaré Néhoraii vint nous rendre sa visite et nous présenter Aïmata, sa jeune épouse, fille du feu roi et de Térémoémoé. Ils accostèrent la corvette *la Coquille* avec une des plus grandes pirogues doubles que j'aie encore vues; et que nageaient plus d'une trentaine de vigoureux pagailleurs. Aïmata, en princesse timide, manifesta une grande frayeur lorsqu'elle sut qu'on devait les saluer avec du canon; aussi son mari nous pria-t-il de ne point accomplir ce cérémonial. Après son départ seulement, et lorsque leur pirogue était déjà loin, on tira cinq coups de canon. Suivant la coutume, Pomaré s'était fait précéder d'un présent; et en échange M. Duperrey lui offrit divers objets d'Europe, et entre autres un long sabre, que ce prince accueillit avec une grande satisfaction. Pomaré est, ainsi que je l'ai déjà dit, d'une corpulence peu commune, sa tournure n'a rien de martial, et son humeur n'est pas citée pour être belliqueuse, et cependant ce grand enfant ne cessait de se faire ajuster un sabre sur le côté, de serrer son énorme abdomen par le cuir vraiment trop court d'un ceinturon destiné à une taille plus svelte. Pomaré Néhoraii n'est pas né à O-taïti, mais bien à Taha. Fils d'un guerrier célèbre dans tout l'Archipel, le feu roi fondait sur lui des espérances qu'il est loin de légitimer. Doué d'un vaste appétit, sa plus grande habileté se décèle aux heures des repas, où il engloutit d'énormes morceaux de cochon rôti, escortés de bon nombre de racines de taro ou fruits à pain, le tout copieusement arrosé de lait de coco.

Aïmata n'avait que douze ou treize ans quand elle vint visiter notre corvette. Ses formes sont grêles et délicates, et

sa coloration est un jaune très-clair tirant sur le blanc. Sa physionomie intéressante avait une expression fine et spirituelle. Ses manières plurent à chacun de nous à bord, par ses terreurs gracieuses, ses bouderies mutines et tous ses caprices d'enfant gâté. Vêtue d'une étoffe d'*aouté* très-blanche, la chevelure nouée sur la tête n'avait pour ornement que des fleurs naturelles de gardenia, fleurs qui étaient aussi passées dans les trous de ses oreilles. A son départ Aïmata était couverte de colifichets rapportés de France, tels que colliers en verroterie, pendants d'oreille en or faux, et que chacun s'empressait de lui offrir. Princesse par la naissance, belle entre les jeunes insulaires de son âge, l'influence de ces deux puissants moteurs agissait sur le cœur de chacun, et c'était à qui se piquerait de la plus grande libéralité.

Nous eûmes dans le même jour la visite des deux inspecteurs des missions de la mer du Sud, MM. Bennett et le révérend Tyermann, le premier accepta l'invitation qui lui fut faite de s'intaller à bord, où il séjourna plusieurs jours. On salua avec du canon les toasts portés à la santé des rois de France et d'Angleterre, coutume qu'il serait bien temps de bannir de nos campagnes, où leur moindre inconvénient est de brûler de la poudre sans but, mais aussi de compromettre souvent la marche des chronomètres.

Mardi 13 du mois, suivant notre manière de compter, ou mercredi 14, suivant le calendrier des missionnaires, eut lieu la fameuse réunion annuelle de tous les ministres répandus dans l'Archipel et de la majeure partie des habitants. Cette convocation célèbre a pour but de percevoir les impôts et de fixer la rédaction du compte rendu de l'année écoulée, qui doit être imprimé et envoyé en Europe : elle s'accompagne de nombreuses cérémonies, et surtout d'offices inaccoutumés qui se pratiquent à la résidence des rois d'O-taïti, dans la grande chapelle royale de Paris, fondée en 1818. Cette cérémonie du

jubilé annuel était trop intéressante pour ne pas stimuler la curiosité d'un observateur ; aussi je m'empressai de me joindre à MM. d'Urville, Jacquinot, Bérard et de Blosseville, afin de ne rien perdre du piquant coup d'œil qu'elle me promettait. M. Duperrey nous avait prescrit d'être en uniforme, et MM. Wilson et Bennett vinrent nous demander de les conduire dans notre embarcation, armée par nos meilleurs matelots.

Nous arrivâmes à Paris à 10 heures du matin. La plage était bordée des pirogues des habitants venus des îles voisines et de tous les districts d'O-taïti, et le peuple en flots pressés couvrait la grève et la jetée que Pomaré avait fait établir, et sur laquelle il avait voulu se loger en y faisant bâtir une maison. Une avenue régulière de fort beaux arbres se dirige à la demeure royale occupée par Pomaré-Wahiné : partout la même affluence de naturels, vêtus de leurs plus beaux atours, formait des masses aux abords du temple. J'examinais avec curiosité les impressions diverses qui venaient éclore sur toutes ces physionomies réfléchies, et dont la mobilité habituelle disparaissait sous la gravité d'un masque d'emprunt, lorsque la première scène de ce drame vint fixer plus particulièrement mon attention. Plusieurs longues files de filles et de femmes, se tenant silencieuses comme des nonnes, à égale distance les unes des autres, formaient une procession régulière, n'avançant qu'à pas lents : à leur tête marchait un ministre protestant, et elles entrèrent dans l'enceinte par chacune des portes latérales. Les voilà donc, ces O-taïtiennes si célèbres par leur sensualisme, revêtues du cilice et sanctifiées par la religion ! Honneur aux efforts de ceux qui ont amené des résultats aussi grands s'ils sont sincères, et si la crainte des châtiments corporels n'y entre pour rien !

Lorsque les femmes eurent pris place sur les bancs qui leur sont réservés, les hommes entrèrent alors, mais sans observer

aucun ordre. La chapelle est longue de six cent soixante pieds sur cinquante-quatre de largeur, et n'a pas moins de cent cinquante-trois fenêtres. Trois chaires se partagent son étendue, et les naturels se rangèrent en nombre assez uniforme autour de chacune; ces chaires me rappelèrent trois paroisses différentes. M. Bennett nous fit placer sur le siége des chefs, en arrière de la première chaire; mais l'ordre admis ne parut pas convenir à quelques missionnaires, car après divers pourparlers nous remarquâmes qu'on faisait changer de place tantôt certains insulaires, tantôt d'autres : peut-être enfin établissaient-ils une préséance parmi les nouveaux venus des autres îles. Nous suivîmes ces fluctuations, et ce ne fut qu'après diverses promenades de bancs en bancs que nous restâmes définitivement devant la troisième chaire, où devait prêcher M. Orsmond, renommé par la véhémence et la verve colorique de sa parole. Pomaré Néhoraii, le roi enfant, et les deux reines, étaient placés vis-à-vis la chaire du milieu, et le silence s'étant établi dans l'enceinte, la cérémonie débuta par des prières et par des hymnes chantés en chœur. Puis vint le tour du prédicateur, qui parla plus d'une heure avec volubilité, en commentant en taïtien un passage de l'évangile de saint Jean. Je ne tardai pas à me convaincre que l'attention des naturels ne pouvait guère se soutenir au delà de quelques minutes, car les nouveaux mots qu'il a fallu forger dans leur propre langue, pour leur peindre des mœurs très-éloignées de leurs idées, exige une tension d'esprit dont ils sont incapables. Notre ami Otouri paraissait humblement fier sous l'habit d'officier de la marine du Chili qui le revêtait, et je remarquerai en outre que des insulaires, remplissant sans aucun doute les fonctions analogues à celles de marguilliers de nos paroisses, jouissaient de la prérogative de s'asseoir dans un banc en face de la chaire, et que leur costume répondait à leur saint ministère. Tous

portaient une longue robe de soie verte, ayant des fleurs ou des oiseaux brodés en soie rouge, et il ne leur manquait qu'un bonnet et un lårge ruban pour simuler la toilette de chambre d'un gentleman de bonne compagnie. Ce mélange bizarre de costumes-mi-partie sauvages et policés, la singularité aussi neuve que piquante d'assister à un sermon méthodiste à O-taïti, nous portait à redoubler de patience pour attendre la fin de cette longue et interminable séance. Elle eut un terme enfin; aussi nous empressâmes-nous, au risque de déplaire aux missionnaires, de parcourir les rangées de bancs; mais vain espoir, la Nouvelle-Chytère nous parut transformée en un moutier composé d'assez chétives créatures, et à peine vîmes-nous un certain nombre de visages gracieux. Quelque temps après je pus me convaincre que l'île renfermait encore quelques filles dignes de l'ancienne réputation de leurs mères.

Je décrirai le temple dans le chapitre consacré aux missions proprements dites; comme nous en sortions, M. Bennett nous présenta aux missionnaires qui s'étaient rendus de tous les points de ce vaste archipel; car, outre ceux d'O-taïti, il en était venu d'Eyméo, de Huahène, d'Uliétea, de Maurua, de Borabora, etc. Plusieurs de ces ministres étaient accompagnés de leurs dames et de leurs enfants, et M. Crook nous présenta à ses deux gracieuses miss, âgées de seize et de vingt ans. Dans cette réunion nous fîmes aussi connaissance d'un marin fort expérimenté de ces parages, commandant la goëlette l'*Endeavour*, appartenant à Tamatoa, roi de Raïatea, M. Deps, qui donna à M. de Blosseville le gisement de quelques-unes des îles qu'il avait découvertes.

La reine nous fit inviter à dîner avec la famille royale, les missionnaires et les officiers européens des bâtiments l'*Active* et l'*Endeavour*. Nous saisîmes avec empressement cette occasion d'un gala de cour pour visiter le palais rustique du feu

roi, et son tombeau qui y est attenant. Cette demeure, que Pomaré-Wahiné occupait lors de notre visite, est située sur la pointe de Papaoa; elle avait dû primitivement être bâtie sur un massif de coraux jeté sur le côté de la passe, qu'elle eût commandé en quelque sorte en servant de citadelle. Des circonstances particulières en décidèrent autrement. Son enceinte extérieure est formée par une cloison en bois, haute de trois pieds, sans aucune ouverture; cette barrière est franchie à l'aide de deux poteaux, l'un en dehors, l'autre en dedans, et la reine ne fait pas plus de façon que le plus humble de ses sujets pour enjamber la palissade. De chaque côté du carré régulier, ainsi enclos, sont bâties deux vastes cabanes, à parois à jour sur les côtés, construites en piliers supportant une élégante toiture. Lors des grandes pluies on se sert de nattes épaisses pour clore les parties latérales des appartements que ne décore point un riche mobilier; nous y remarquâmes quelques coffres de vaisseaux donnés par les navigateurs anglais, quelques vieux fauteuils, des nattes grossières pour tapis, des nattes fines et tendues pour lits. On conçoit que le déménagement est facile dans des mobiliers aussi simples; aussi la cour se trouve prête en quelques minutes à vider les lieux et à se rendre aux cabanes du domaine royal, éparses çà et là dans les autres districts. La cabane placée vis-à-vis celle-ci était destinée au logement des personnages de quelque importance, appelés par leurs relations à suivre la famille royale.

Sur le rivage baigné par la mer est placé le tombeau de Pomaré II, l'émule de Taméaméa, le Pierre le Grand de la mer du Sud. Pomaré, Radama et Taméaméa, qui ont vécu presqu'à la même époque, se sont rendus célèbres par leur génie civilisateur, et par leur audace à substituer aux croyances religieuses ou politiques de leurs pays celles qu'on leur importa d'Europe. Un quatrième nom devrait être joint

à ceux-ci, c'est celui de Shongi, le nouveau Zélandais, que nous verrons figurer plus tard dans cette relation; mais n'embrassant des idées civilisées que celles qui pouvaient faciliter la destruction des hommes, ce sauvage, belliqueux et brutal, a repoussé obstinément tout ce qui n'avait pas trait à la guerre.

La sépulture du roi d'O-taïti occupe une bâtisse crépie à la chaux, à la manière européenne, sur des murs de corail recouverts d'un toit de feuillages. Une porte ouvre dans cet édifice, qu'éclaire une fenêtre, au centre duquel est un mausolée pyramidal en bois, renfermant le cercueil : nulle inscription ne décore cette tombe élevée, sans aucun doute, par les conseils des Anglais établis dans l'île; mais si la simplicité de son architecture n'appelle point l'attention, il n'en est pas de même de l'admirable site qu'elle occupe. La nature a tout fait pour l'embellir, et en architecte habile, elle a semé à profusion les riches décorations dont elle est prodigue. Ce tombeau s'avance sur la plage et repose sur un banc de polypiers dépouillés de leurs animalcules, et que recouvre une épaisse couche de terre végétale. A en juger par l'âge des arbres implantés sur ce sol factice, un moraï sépulcral a dû jadis occuper cette position, car de vieux cocotiers inclinent leurs faisceaux de palmes sur l'humble toiture de vaquois, tandis que les magnifiques baringtonia y sèment leurs belles corolles blanches lavées de rose, et que les rameaux grêles et pendants de l'aëto ou ato [1], tombant comme ceux des saules pleureurs, s'y dessinent avec leur port funèbre. Peu d'arbres inspirent plus volontiers que l'aëto la mélancolie ou la douleur; aussi les Taïtiens l'avaient-ils consacré aux sépultures et aux autels mystérieux des moraïs. Les casuarinas de Papaoa étaient les plus grands que j'aie jamais vus de cette espèce de

[1] Casuarina equisitifolia, aiton, persoon, 2, 33.

végétal; et c'est aussi avec toute la vivacité des sensations neuves que j'admirai les magnifiques baringtonia que je voyais pour la première fois, et que j'ai rencontrés si souvent depuis dans d'autres îles de l'Océanie. Couvert d'un feuillage vernissé et luisant, cet arbre, que les Taïtiens appellent *houtou*, est aussi remarquable par l'épaisseur de sa cime touffue que par ses grandes et belles fleurs, qui tombent après s'être ouvertes au jour, et qui ne brillent qu'un instant. Ses fruits verts, très-gros et quadrangulaires, avaient reçu de Bougainville le nom de *bonnet carré*, pour rappeller la coiffure du docteur Commerson.

On nous arracha à cette douce étude pour nous prier d'assister aux manœuvres de la garde royale taïtienne. Voir quelques pauvres naturels, façonnés par un sous-officier anglais au maniement du fusil, nous parut un assez insipide passe-temps; car nous n'étions pas venus, dans la mer du Sud, en effet, pour assister à l'école de peloton, dont nos yeux depuis nos jeunes ans, avaient été repus à satiété. A O-taïti aussi, une revue armée après une sorte de *Te-Deum*, en vérité les Européens ont bien peu d'esprit d'invention!

Enfin, après ce spectacle prétendu militaire, dont les insulaires qui formaient la galerie parurent enchantés, on annonça le dîner. Cette bonne nouvelle mit la joie au cœur de tout le monde, et à des titres fort divers. La curiosité l'emportait, certes, chez nous sur l'appétit; toutefois nous avions déjà éprouvé tant de mécomptes en retrouvant souvent le mélange bizarre des idées d'O-taïti et d'Angleterre, que nous pensions avec chagrin ne point assister à un de ces repas, où le génie sauvage apparaît avec ses coutumes traditionnelles, mais bien à quelque *olla podrida*, où le cochon rôti dans le four souterrain, à l'aide de pierres chaudes, serait dépecé avec des fourchettes au lieu de l'être avec les doigts. Hâtons-nous de dire cependant qu'à peu de nuances près, le

repas fut servi suivant les *us* et coutumes du bon temps du pays.

En entrant dans la salle du banquet j'éprouvai quelque contrariété de voir deux tables formées de planches couvertes de linge et de faïence d'origine anglaise. La table la plus élevée, beaucoup mieux servie qu'une table basse et garnie de deux vieux fauteuils, me parut destinée aux membres de la famille royale; mais il n'en fut rien, car MM. Tyermann et Bennett eurent les honneurs de ce haut bout. A leur côté se placèrent les autres missionnaires, leurs femmes et leurs filles. Un jeune ministre, tout honteux que devant des étrangers assez moqueurs on manquât ainsi aux convenances, déserta la table privilégiée pour venir s'asseoir à la nôtre. Sa politesse lui coûta quelques friands morceaux préparés à la méthode anglaise par les mistriss de la mission, tandis que nous étions servis purement et simplement à la taïtienne, ce qui au reste nous convenait davantage. Les officiers de *la Coquille*, MM. Charton, Ellis et Deps, se trouvaient placés ainsi côte à côte de Pomaré, de la régente et de la reine-mère, personnages assez négligés dans cette circonstance, et que les ministres traitaient par trop cavalièrement, sans contredit, dans l'intérêt même de leur apostolat. Je fis asseoir à ma droite l'un des rois de Borabora, qui clignait l'œil depuis quelques instants sans trop savoir où prendre place. Maï, ce potentat sans diadème enrichi de diamants, avait cependant revêtu son riche costume, car il portait une ample redingote rouge tombante, qui le faisait ressembler à un bedeau de paroisse. Quand j'ai vu les comptes rendus des missionnaires publiés en Europe, quand j'ai lu toutes les exagérations ridicules, et sans le moindre fondement, qu'impriment nos journaux de toutes couleurs, j'en suis à croire que dans ce monde la vérité ne peut se faire jour. Certes, je conçois la haine dont les peuples, dits sauvages, s'en-

flamment inopinément envers les Européens : il est si rare qu'ils aient été traités avec équité et justice, et ils ont tant de griefs accumulés contre eux, que l'on vante la mansuétude des missionnaires, leurs égards envers les chefs de ces peuplades, et les apparences d'une vaine considération, dont ils se targuent, je n'en croirai jamais rien, car maintes fois j'ai vu ces ministres jeter brusquement à la porte des chefs qui venaient sans doute les importuner de leurs demandes ou les fatiguer de leurs obséquiosités.

Le révérend Davies, homme instruit et supérieur à plusieurs de ses collègues, dit à haute voix la prière, puis le repas commença. Un naturel, presque nu, apporta sur notre petite table, à peine élevée au-dessus du sol, un cochon entier rôti dans les fours souterrains avec des pierres brûlantes. Je me crus un instant aux festins que décrit Homère, et, certes, les héros grecs et troyens de ces temps nous donnent l'idée la plus complète de la civilisation stationnaire des Océaniens de race jaune. Cet écuyer tranchant placa sur une large feuille de bananier l'animal haï des juifs, dont les chairs fumantes exhalaient la plus appétisante odeur; en un clin d'œil elles furent dépecées et distribuées par gros quartiers, que se partagèrent les convives. Jamais je n'ai vu manger avec plus de voracité que Pomaré et Maï, mes voisins, qui en engloutissaient des bouchées de quatre à cinq onces; au cochon succédèrent des poules rôties et bouillies, puis de larges feuilles circulèrent remplies de fruits à pain ou maïorés, des taros, des ignames et des patates douces, cuits également sous terre. Un de nos officiers prit pour des morceaux de savon le faro que l'on servait en fragments cubiques, à parenchyme blanc, veiné de bleuâtre; la saveur de cette racine est bien moins agréable que celle du fruit à pain, dont le goût est délicieux quand il est cuit à la manière des O-taïtiens, car jamais nous ne pouvons, dans nos fours

européens, lui donner cette perfection : les fruits à pain de l'Ile-de-France n'ont aucune analogie avec ceux que nous mengeâmes en ce jour. Le maïoré ressemble donc à nos pommes-de-terre farineuses, mais il est bien plus sapide et bien plus délicat. Notre breuvage consistait en limonade émulsionnée de cocos et en rhum, tandis que la sainte table avait quelques bouteilles de vin d'Espagne. Le dessert consistait en fruits de mapé, de vy ou bananes, etc. Mais ce que les gourmets prisent par-dessus tout, sont des friandises fabriquées avec toutes les connaissances de la confiserie taïtienne, moins renommée sans doute que celle du Fidèle Berger de la rue des Lombards ; ainsi on nous fit passer de l'*etii*, marmelade de bananes pétries avec de la fécule d'arrow-root; du *popiri* en boules, ou chair de cocos broyée avec des fruits à pain, etc., etc. Les ananas apparurent à la fin de cette séance gastronomique, que M. Nott termina par une prière à l'Eternel.

J'avais pris quelqu'intérêt au frère de la reine-mère, chef puissant d'une île voisine, qui mangeait avec une voracité de dogue et buvait du rhum à plein verre, comme un individu pressé d'en finir avec un grand chagrin. C'était un fort bel homme, à tournure dégagée et martiale; sa tristesse ne tint pas contre le correctif qu'il employait pour la chasser, et nous apprîmes par le capitaine Deps que, surpris en flagrant délit avec une des jeunes et jolies suivantes d'Aïmata, il devait comparaître à quelques jours de là devant les missionnaires assemblés pour juger sa condamnable action. La pécheresse qu'on me montra avait un de ces airs lutins et coquets qui nous annonçait qu'elle recommencerait à la première occasion un péché fort véniel à ses yeux.

Les missionnaires rentraient vers deux heures au temple, où recommencèrent leurs cérémonies; mais M. de Blosseville et moi ne jugeâmes pas prudent de renouveler l'acte de

patience que nous avions accompli au matin. Je profitai de quelques moments que le ministre Crook avait de libres pour l'accompagner dans plusieurs cabanes, où il désirait nous montrer, à M. de Blosseville et à moi, diverses affections pathologiques graves et rares; car M. Crook, qui réside à Papiti, se rend utile en cherchant à soulager les insulaires dans leurs maladies. Dans les cabanes où nous fûmes conduits, nous rencontrâmes des cas nombreux d'éléphantiasis et des tumeurs appelées hydro-sarcocèles, si remarquables par leur énorme volume. Mon compagnon, fatigué de ce hideux spectacle, m'entraîna bientôt hors de ces asiles d'incurables infirmités; et comme M. Crook était appelé au temple, nous consacrâmes le restant de la soirée à étudier les mœurs des insulaires, dont nous visitâmes les nombreuses habitations semées sur le rivage, et plus ou moins rapprochées les unes des autres. Tous ces agrestes gîtes sont tenus avec propreté, entourés de plantations bien entretenues, et ombragés par les cocotiers que balance la brise de mer; çà et là les magnifiques orangers, que Blight y planta en novembre 1788, étalent leur verdoyante âme, émaillée de fleurs suaves et de fruits à divers degrés de développement. Ce qui frappa nos regards, ce fut de voir échoué et abandonné sur la côte un grand brig de guerre de la marine du Chili, nommé *l'Araucano*. M. Deps nous raconta, à son sujet, que son équipage, révolté, se livrait à la piraterie et croisait entre les îles Sandwich et l'archipel de la Societé, lorsque la goëlette de Pomaré II, commandée par MM. Henry fils et Ebrill, qu'il poursuivait depuis longtemps, vint mouiller à Toubouai, où ce brig était en relâche. M. Ebrill, par un coup d'une audace inouie, prévoyant le sort qui leur était réservé, se décida, à la nuit tombante, à profiter de ce que la majeure partie des pirates était descendue à terre pour s'emparer de *l'Araucano*, aidé de quelques insulaires, que sa résolution

décida à le seconder; ce coup hardi, d'un courage peu commun, réussit complétement, et le brig chilien fut conduit à O-taïti deux ans environ avant notre arrivée dans l'île. L'artillerie de ce brig était restée couchée sur le rivage de Papaoa, et nous remarquâmes surtout deux obusiers, portant en relief les armes royales d'Espagne. La demeure habituelle de Pomaré Néhoraii est placée vis-à-vis de ce navire, dans l'enfoncement de la baie : elle est bien bâtie et fort proprement tenue. Nous y rencontrâmes Aïmata, que des gardiens vigilants et robustes ne quittent plus depuis qu'un chef d'un parti scissionnaire, opposé aux anglicans, a essayé de la faire enlever, pour utiliser l'influence de sa naissance et la faire coopérer au retour des anciennes coutumes nationales. M. Deps, en homme familiarisé avec le pays dont il parlait assez intelligiblement la langue, nous conduisit dans les cabanes des plus jolies Taïtiennes; il choisissait surtout celles dont les parents, en néophytes fervents, étaient à la prière; et, nous devons le dire, le pudique de Blosseville, à âme candide, eut à rougir plus d'une fois de la naïveté ou du laisser-aller de ces filles de la Nouvelle-Cythère : à leur beauté près, elles nous parurent avoir conservé les traditions qui rendirent leurs aïeules si célèbres dans les narrations de Bougainville, de Wallis et de Cook. Cependant, pour être juste, nous en rencontrâmes quelques-unes assez jolies.

Nous attendions, de Blosseville et moi, la fin de la cérémonie, où s'étaient rendus MM. d'Urville, Jacquinot, pour gagner notre vaisseau; mais sur ces entrefaites on me pria de visiter deux malades de l'*Endeavour*, auxquels je fis une prescription qui ne me tint que quelques minutes. Ce laps de temps suffit cependant pour l'embarquement de notre premier lieutenant avec MM. Tyermann et Bennett, que l'on reconduisait galamment à Matavai; nous arrivâmes sur la grève, que le grand canot de *la Coquille* était à peine à quel-

ques encâblures du rivage; mais M. de Blosseville était un simple aspirant ( un aspirant de haute espérance et bien supérieur à plus d'un officier de la marine française, sans doute, ) et moi un naturaliste ayant le titre de second chirurgien ; devait-on des bienséances à ces deux parias de *la Coquille* [1]? aussi nous fallut-il songer à regagner pédestrement le havre de Matavai. J'ai rarement vu M. de Blosseville, garçon doué d'un beau et bon caractère, se mettre en fantaisie; mais dans ce jour l'amertume de ses réflexions débordait en flots pressés, et de cet instant data l'aversion prononcée qu'il ne cessa d'avoir pour M. d'Urville, qui à bord d'ailleurs s'est toujours piqué d'une rudesse ( pour me servir d'un mot poli ) trop prolongée pour ne pas être inhérente à son organisation. Le temps, qui jusqu'au soir était resté incertain, se chargea de gros nuages bas qui nous promettaient de la pluie; mais comme la distance qui sépare Papaoa de Matavai n'est que de deux lieues, nous résolûmes de gagner notre vaisseau, car MM. Deps et Charton, en nous engageant à coucher dans leurs navires, ne nous avaient pas dissimulé qu'ils pensaient que l'orage serait assez violent pour forcer *la Coquille* à prendre la mer, tant est peu sûre, dans les tourmentes, la rade qu'elle occupait à la pointe Vénus. Or, il n'entrait pas dans les projets de M. de Blosseville ni de moi de courir les chances de rester à O-taïti. D'ailleurs nous n'avions que deux lieues à faire, avec de la pluie il est vrai, mais un tel trajet n'avait rien de trop effrayant; à peine avions-nous quitté Papaoa, que la pluie tomba par torrents, et qu'une tourmente se développa avec fureur. Le vent soufflait par violentes raffales, et la pluie imbiba en un clin d'œil nos vêtements; on se rappelle que

[1] Je supprime ici toute la partie du journal écrite sous l'impression de la plus vive contrariété.

nous étions en uniforme, et que ce costume n'a rien de convenable pour traverser les innombrables ruisseaux qui coupent les sentiers, et qu'on ne peut passer à pied sec, démunis qu'ils sont de ce qui peut ressembler à un pont. Nous suivîmes le sentier, franchissant les gués sans nous dévêtir; mais le plus épineux de notre voyage s'effectua à la pointe *Tara*, dont le terrain de glaise, imbibé de pluie, se refusait à la marche, tant le chemin est roide sur le versant de la montagne dite de l'Arbre. Nous fîmes ces deux lieues en une heure et demie, car nous courions dans les espaces qui étaient libres, et nous arrivâmes à la tente occupée par MM. Gamot et Fabert, qui nous fournirent de quoi changer. Un sommeil bienfaisant vint bannir cette tribulation bien légère, si nous la comparons à mille autres que trois années de campagne et une position subalterne durent faire naître pour l'achèvement de notre éducation morale.

Le 14 nous remarquâmes parmi la population un mouvement extraordinaire; c'étaient des allées et des venues, un air mystérieux et affairé qui nous surprit. On nous informa que les missionnaires avaient convoqué à Papaoa les principaux personnages de l'île, pour présenter à leur sanction une loi qui aurait imposé des tributs à la population. Mais comme des chefs influents des autres districts s'opposaient vivement à ce nouvel empiétement, les missionnaires se concertèrent entre eux pour ne pas exaspérer les esprits déjà fort échauffés, car une scission était imminente. La prédication se réduisit à un texte vague, dont l'épigraphe résumait le but, car le ministre débuta par cette phrase: *Rendez à César ce qui appartient à César*. MM. Bennett et Tyermann décidèrent leurs collègues à renoncer pour le moment à un projet qui soulevait contre lui une aussi virulente opposition. Les naturels, partisans de la mesure comme ceux qui la combattaient, s'étaient rendus à la séance, armés de leurs fusils, et nous avions

remarqué la veille que les habitants des alentours de notre mouillage avaient fondu des balles, et qu'ils avaient apporté un grand nombre de porcs pour obtenir en échange de la poudre de guerre, seul prix auquel ils voulussent les céder. En se désistant avec souplesse de cette demande les missionnaires firent preuve de tact, et lorsque nous interrogeâmes au soir ceux qui revenaient gais et folâtres du temple, où s'était tenue l'assemblée générale, ils nous dirent que tout s'était bien passé (*maï maitaï*).

Nous avions été étonnés de l'abondance que notre marché avait présentée la veille, car d'ordinaire il était peu fréquenté. Mais la connaissance du fait que je viens de rapporter nous en expliqua les motifs. La dépréciation de nos objets d'échange avait été l'objet d'un sermon fait, dit-on, par M. Orsmond, et qu'un Anglais, établi depuis longtemps à O-taïti et que nous prîmes comme second chef de timonnerie, le sieur Williams, nous traduisit. Bien que je n'ajoute pas une foi complète au dire de cet homme, dont la conduite à bord de notre vaisseau a toujours été cependant des plus exemplaires, je ne puis me dissimuler toutefois qu'il doit y avoir quelque chose de vrai au fond, car les O-taïtiens montraient un dédain pour nos armes et nos étoffes les meilleures, qui ne s'alliait pas avec leur avidité pour les produits anglais les plus chétifs. Williams nous raconta, longtemps après notre départ de Borabora, que cette exhortation avait roulé sur notre infériorité dans la fabrication de nos armes et de nos produits, généralement de la plus mauvaise qualité, et sur l'intérêt que les naturels avaient pour ne pas déplaire à Dieu, à n'avoir avec nous que le moins de relations possibles. Que nous étions les protégés du démon, et un peuple méchant qui avait coupé la tête à son roi et massacré ses missionnaires (prêtres); mais que Dieu nous avait punis, et que nous supportions la peine de nos péchés, etc., etc. Et cependant

M. Orsmond, dont le caractère est fougueux et emporté, ainsi que quelques faits qui seront relatés à leur place semblent le prouver, malgré ce manque de charité chrétienne, sollicita et obtint du commandant de *la Coquille* d'être conduit à Borabora avec notre vaisseau, espérant peut-être inspirer à ses ouailles une plus grande idée de sa puissance en se faisant escorter par un navire de guerre.

Grâce à l'échauffourée mentionnée plus haut, et puis à la jovialité de notre caractère qui cadrait singulièrement avec celui des O-taïtiens, les naturels se relâchèrent vers la fin de notre séjour de leur extrême défiance. Avec ce tact profondément instinctif des intérêts privés que les hommes proche l'état de nature possèdent à un haut degré, ils comprirent bien vite que nous n'avions ni le sordide intérêt des trafiquants ordinaires, et que nos objets d'échange l'emportaient sur ceux qu'ils recevaient d'habitude; aussi les cochons affluaient dans les derniers jours de notre relâche, et notre parc, placé sur le gaillard d'avant, et longtemps vide, s'encombra. Deux brasses de toile peinte ou de mouchoirs de Rouen, des mousquets et de la poudre, étaient les seuls objets qu'ils préférassent. Cette abondance d'animaux, que nous ne pouvions nourrir en mer, porta le commandant à essayer de faire des salaisons : on abattit un certain nombre de porcs; mais l'opération du salage fut mal faite, il fallut en jeter le produit à la mer.

Quant aux cabris et aux poules, leur prix le plus habituel était un couteau de la valeur de trois sous en France. Nos bastingages regorgeaient de giraumons, de courges, de bananes, de cocos, de vy, d'oranges et de citrons, de racines de taro et d'ignames, de tiges de cannes à sucre. Les matelots usaient de ces substances à discrétion, et en abusaient même : mais je dois dire cependant que leur santé n'en éprouva aucun inconvénient. Les insulaires alimentaient la table des officiers

de poissons, de crustacés et de coquillages, et nous leur donnions en échange des hameçons ou d'autres bagatelles. Le capitaine Deps nous reprochait cependant de gâter le métier d'acheteur en payant tout au gré de leur caprice et sans principe fixe.

Notre relâche touchait à son terme, aussi quelques officiers et moi nous avions hâte de faire une dernière excursion dans l'île. La journée du 17 promettait être des plus belles, et comme la mer était calme et unie, nous nous décidâmes à aborder Papiti et Papaoa, après avoir cotoyé les bassins de récifs qui se découpent au loin dans la mer sur cette partie du rivage d'O-taïti. Nous fûmes émerveillés du tableau dont nous jouissions, car il est impossible de se faire une idée en Europe de la magnificence et de la richesse des parterres sous-marins sur lesquels errait notre vue; quelqu'imparfaite qu'en soit l'esquisse, je vais essayer de rendre par des mots les magiques effets de cette création neptunienne: notre grand canot, par sa marche lente, que maintenait une légère brise, troublait à peine la limpidité du miroir de cristal que pénétraient en faisceaux les rayons d'un soleil radieux; la mer, à peine ridée sur sa surface, était d'un bleu transparent et limpide, et le regard arrivait jusqu'au fond du bassin, que remplissaient des coraux de toutes sortes, végétant comme des arbustes branchus, ou tapissant des rochers à la manière des mousses. Ce corail, doué de vie, orné des plus vives couleurs, se découpait en festons merveilleux et fantastiques; c'était une pelouse de vie créée par des myriades d'animalcules. De longues holothuries jaunes s'étalaient sur l'azur sablé d'or du manteau des tridacnes, tandis que les anémones de mer, rouge de feu ou blanches, contrastaient avec le vert émeraude des corticifères gazonnantes. Dans ces labyrinthes mystérieux et splendides nageaient les seares, les girelles, les labres, les chœtodons, poissons peints des plus riches

couleurs, à reflets métalliques; la pourpre et l'azur, l'opale, le rubis et l'émeraude, l'argent et l'or, chatoyaient, sans hyperbole, sur leurs écailles. Souvent les riches broderies apparaissaient sur une robe de nuance sombre, et il ne faut que jeter un coup d'œil sur les planches de notre atlas zoologique, publié par le gouvernement, pour concevoir la vérité du tableau que nous esquissons à grands traits. De longues murénophis aux replis entortillés, et des serpents de mer annelés de nuances diverses, serpentaient dans les crevasses sinueuses de ces parterres féeriques, où de gros crabes et des langoustes aux longues antennes bleues se cachaient au plus léger bruit. Ce spectacle curieux déployait la magie la plus puissante sous les mille facettes de la surface de la mer, qui, jouant le rôle de prisme, renvoyait les images multipliées sous divers aspects, ou semblait, en se pénétrant des rayons du soleil, lancer des étincelles qui s'irradiaient de proche en proche, de sorte que la mer semblait recéler des gerbes de feu.

Nous nous arrêtâmes à Papaoa pour faire une visite à la famille royale, ou peut-être que quelque joyeux compagnon de notre bande, las de la contrainte imposée par les missionnaires, n'était pas fâché de s'éloigner de ses compagnons et de chercher quelque heureuse rencontre avant de quitter les rivages d'O-taïti. Malgré l'inflexible rigueur des nouvelles lois, nous savions combien les O-taïtiennes avaient d'adresse pour voiler leurs intrigues, et le système de corruption générale qui s'était introduit, et qui avait transformé la plupart des insulaires en Mercure de la galanterie de leurs sœurs, de leurs filles ou de leurs femmes. Cette démoralisation générale avait déjà fait de tels progrès, qu'il suffisait d'un mouvement imperceptible des doigts dans un serrement de main à l'anglaise pour savoir à quoi s'en tenir sur une demande faite directement ou par un tiers; la parole était

complétement inutile. J'entre dans ces détails pour prouver combien les missionnaires sont peu fondés à vanter leurs conversions; ils ont ajouté aux vices des naturels le plus hideux de tous, un masque grossier d'hypocrisie; le langage des signes est donc aussi perfectionné à O-taïti que l'est celui qu'a propagé le vertueux abbé de l'Epée; mais, certes, dans un but tout autre: et pour ajouter à ce tableau, tout en voilant les détails, un des officiers de *la Coquille*, prenant un croquis du temple de Matavai, alors complétement désert, fut tout étonné de voir passer vivement un robuste Taïtien, qui lui jeta dans les bras une jeune insulaire à peine âgée de treize ans, et lui montrant une cravate de soie bleue, puis la chaïre à prêcher!.... Alliance monstrueuse d'une rare dépravation, et que n'ont jamais inscrite dans leurs louangeurs rapports les inspecteurs des missions, Tyermann et Bennett!.... Papaoa passe pour la partie de l'île où règne le dévergondage le plus grand; la pureté évangélique est inconnue dans cette Gomorrhe impie : cela tient, dit-on, aux exemples des reines qui ont renchéri sur la crudité du culte primitif de l'île. Mais l'amour aux yeux des philosophes était-il donc un si grand crime, surtout quand il avait pour garant les lois religieuses et politiques? Tandis que ce culte, jadis presque innocent dans sa nudité, est devenu aujourd'hui dégoûtant de cynisme, couvert qu'il est des apparences d'une feinte pudeur. Un fait propre à prouver que les Taïtiens ne faisaient de l'amour qu'une affaire de passe-temps soumise à des règles religieuses, c'est leur peu de sensualisme; aujourd'hui encore ils ne cónçoivent point les sensations qui dérivent du tact et de la vue : nos marins ne manquaient jamais de déranger la faible toile de mûrier jetée négligemment sur les épaules des jeunes filles ou des femmes, et celles-ci, riant aux éclats de cet acte immodeste qu'elles trouvaient ridicule, leur avaient donné le sobriquet de *miri-*

*miri*, équivalant à celui de les : *regardeurs;* ce geste était l'objet de leurs sarcasmes et de leurs plaisanteries, et elles venaient elles-mêmes, dans les derniers temps de notre séjour, et lorsqu'elles voulaient se moquer de nos gens, leur dire, en se découvrant la poitrine, *miri-miri;* puis elles fuyaient à peu près à la manière de la Galathée de Virgile, tant il est vrai que tous les humains semblent avoir été jetés dans un même moule.

Les missionnaires, en imposant des punitions sévères aux femmes qui succombent à une action qui dans leur croyance était des plus naturelles, ont dépassé le but qu'ils se promettaient, et fait naître peut-être les germes du mépris pour la moralité d'un culte qu'il importait de leur voir adopter dans toute sa pureté. On conçoit, en effet, que les méthodistes n'ont pas été de prime-abord maîtres du pays, qu'ils ont dû par conséquent montrer, dans maintes circonstances, une tolérance obligée envers les chefs les plus influents, les guerriers les plus célèbres, les hommes à passions énergiques et appartenant au parti de l'opposition à leur culte; or, en punissant avec inflexibilité d'ailleurs les gens du peuple et les femmes, plus excusables par leur faiblesse, tandis que leurs séducteurs puissants n'avaient pas même d'admonition, il en est résulté, chez toutes ces créatures, le sentiment de rancune pour ce qu'elles appellent leur partialité. Plus tard les missionnaires ont bien essayé d'arrêter le débordement des passions des chefs, mais la digue qu'ils ont posée a bien souvent été franchie; d'ailleurs la chronique scandaleuse n'a pas ménagé quelques missionnaires eux-mêmes : à tort ou raison, une croyance générale, parmi les Européens établis à O-taïti et aussi parmi des chefs de qui nous le tenons, veut que M. N., avant que sa femme quittât l'Angleterre pour venir le joindre, ait eu successivement pour ménagères trois O-taïtiennes, bien connues à

Matavai; que MM. L. et D. aient été accusés de paternité avec des insulaires; et enfin qu'une fille de M. Y., née en Europe, se soit éprise d'une folle passion pour un jeune Taïtien, et se soit enfuie avec lui dans les vallées de l'intérieur de l'île; tous les chefs s'employèrent pour arrêter les coupables, qui furent bientôt repris; le sauvage fut sévèrement puni, et la jeune fille, renvoyée en Europe, s'est très-bien mariée à Londres, où elle existe peut-être encore. De tels exemples, s'ils sont vrais, ne peuvent que protester contre la pureté des dogmes que leur prêchent des bouches qui ne pratiquent pas toujours les préceptes qu'elles enseignent; les missions demandent, dans les hommes qui entreprennent ces œuvres de haute moralité, les vertus les plus rares, l'instruction la plus étendue et le courage le plus éprouvé. On ne saurait trop admirer le dévouement de ces ouvriers évangélistes portant la doctrine du Christ, au péril de la vie, chez des idolâtres souvent adonnés à l'anthropophagie et aux sacrifices humains; mais avec cette doctrine il faut leur donner les arts et les connaissances qui s'y rattachent, et le bien-être qui doit en découler, sans quoi l'architecte bâtit sur un sable mouvant, et commet la plus coupable des actions, celle de lèse-humanité, quand il renverse un état de bien-être pour y faire succéder une dégradation morale pire que l'état de paganisme.

Un grand nombre de jeunes femmes fixèrent donc, aux gens de l'équipage de *la Coquille*, leurs rendez-vous dans les massifs épais d'hibiscus, semés de pelouses, et formant des sortes de bosquets impénétrables, situés à toucher le grand temple protestant, du côté de la route de Papiti; là, dans le costume d'Eve, elles bravent l'inquiète surveillance des agents des missionnaires qui rôdent sans cesse, car elles ont des vedettes intelligentes qui sifflent au loin l'apparition des gardiens de leur sagesse, et la direction qu'il faut prendre

pour les éviter; à O-taïti, comme en Europe, *les verroux et les grilles sont de tristes garants.....*

Notre canot déborda de Papaoa et se dirigea vers la pointe de Taoni, où le brig de M. Charton était mouillé à toucher terre et amarré aux cocotiers du rivage. Nous visitâmes la sucrerie établie en ce lieu par M. Bicknell, neveu du missionnaire du même nom, et qui voulut bien nous montrer en détail l'usine qu'il a établie aussi économiquement que possible, et qui suffit grandement aux cultures existantes. Le moulin est placé à une faible distance de la demeure de cet Européen intelligent; il est entouré d'un champ de cannes à sucre, et possède trois cylindres en fer, mus par des hommes; un réservoir en plomb reçoit le suc sucré qu'un tuyau conduit dans la chaudière. M. Bicknell nous dit qu'en 1823 il n'avait retiré que cinq tonneaux de sucre, tant les naturels apportent de négligence à la culture de la belle cannamelle qui est propre à leur île; ce planteur avait ses plus vastes cultures établies à Eyméo, et comptait dans l'avenir sur de fortes récoltes pour donner de l'accroissement à ses produits.

M. Bicknell soumit à la pression des cylindres quelques tiges de la canne à sucre d'O-taïti, pour nous montrer la quantité de suc qu'elle recélaient, car on sait de quelle réputation elle jouit par la grosseur de ses chaumes et leur hauteur, qui passe quelquefois huit pieds, et par le long intervalle des entre-nœuds [1].

[1] M. de Humboldt, dans ses Tableaux de la nature (tome I, page 66) s'exprime ainsi sur cette variété de canne à sucre introduite avec empressement dans les colonies européennes :

« Dans les vallées d'Aragua, voisines du lac, on cultive les deux variétés
» de canne à sucre, la commune, appelée *canna creola*, et la canne de
» Taïti, nouvellement apportée des îles du Grand-Océan. Celle-ci est d'un
» vert plus tendre et plus agréable; de sorte qu'à une grande distance

Après avoir pris congé de M. Bicknell, nous longeâmes la côte jusqu'à Papiti, et les sinuosités que décrit le rivage sont garnies de hauts cocotiers, dont le pied est baigné par l'eau salée, et coupées par de nombreuses rivières peu larges et peu profondes, ou par de faibles ruisseaux. Tous les sites environnant Papiti sont enchanteurs, et la demeure de M. Crook, qui occupe ce point de l'île, est encadrée par le plus délicieux paysage. Nous trouvâmes chez ce missionnaire M. Bennett, qui voulut à toute force que je lui dise mon opinion sur la formation géologique des îles de l'Archipel; mais comme M. Bennett entremêlait son discours de mots anglais, sifflés plutôt que parlés, d'expressions françaises estropiées et d'o-taïtien assez médiocre, nous ne pûmes que

» on distingue facilement un champ planté en cannes de Taïti. Cook et » Forster, ont les premiers fait connaître ce végétal; mais on voit, dans le » traité de Forster, sur les plantes du Grand-Océan, utiles pour la nour- » riture, qu'ils n'ont pas assez connu la valeur de cette précieuse pro- » duction. Bougainville l'introduisit à l'Ile-de-France, d'où elle passa à » Cayenne, et depuis 1792 à Saint-Domingue ou Haïti, à la Martinique » et aux autres petites Antilles. L'intrépide et infortuné capitaine Bligh » l'apporta de Taïti avec l'arbre à pain, à la Jamaïque. De la Trinité, île » si proche du continent, la nouvelle canne est arrivée sur la côte de » Caracas, puis sur celle du Grand-Océan; elle est devenue pour ce pays » un objet plus important que l'arbre à pain, qui ne fera pas renoncer » à un végétale aussi bienfaisant et aussi abondant en substance nutritive » que le bananier. La canne de Taïti contient plus de suc: et, sur une » surface égale de terrain, elle donne un tiers de plus de produit que » la canne commune, dont la tige est plus mince, dont les articulations » sont plus rapprochées, et que l'on suppose venir de l'orient de l'Asie. » Dans les îles Antilles, où l'on commençait à éprouver une grande di- » sette de combustibles, puisqu'à Cuba on chauffe les chandières à sucre » avec du bois d'oranger, la nouvelle canne est d'autant plus intéressante, » que sa tige exprimée (bagasse) est très-compacte et très-ligneuse. Si » son introduction dans les Antilles n'étoit pas arrivée à la même époque » où commença la guerre sanglante des nègres à Saint-Domingue, le prix » du sucre aurait à cette époque atteint en Europe un taux encore plus » élevé que celui où l'avaient porté la destruction des sucreries et du

prêter à rire, sans contredit, à notre auditoire, en dédommagement de l'ennui que nous dûmes lui causer. Cette visite, rendue maussade par cet incident, eut un terme, et les officiers de *la Coquille* regagnèrent le canot que nous avions laissé à Taoni. Nous nous décidâmes, M. de Blosseville et moi, de profiter des heures de beau temps qui nous restaient pour nous rendre à Papaoa en herborisant, et nous laissâmes partir l'embarcation, espérant la rejoindre à ce dernier endroit.

Le chemin qui s'étend de Papiti à Matavai, comme un ruban riverain interrompu seulement par les innombrables ruisseaux qui descendent des montagnes, est bien tracé,

» commerce. Une question importante se présente; la canne de Taïti, » arrachée à son sol natal, ne dégénérera-t-elle pas insensiblement, et » ne deviendra-t-elle pas entièrement semblable à la canne commune? » L'expérience a décidé contre cette dégénération. Dans l'île de Cuba, » une cavalleria, ou superficie de 34,969 toises carrées, rend 870 quintaux de sucre lorsqu'elle est plantée en canne de Taïti. Celle-ci produit la moitié des 261,795 caisses de sucre, ou des 4,188,720 arobes de » sucre qu'exporta l'île de Cuba en 1822. Il est assez singulier que ce végétal intéressant, des îles du Grand-Océan, soit précisément cultivé » dans la partie des colonies espagnoles les plus éloignées de cette mer. » On va en vingt-cinq jours du Pérou à Taïti, et cependant, à l'époque » de mon voyage, la canne à sucre de cette île était encore inconnue » au Pérou et au Chili. Les habitants de l'île de Pâques, qui éprouvent » une grande disette d'eau douce, boivent le jus de la canne à sucre, » et, ce qui est un phénomène très-remarquable en physiologie, l'eau » de la mer. La canne d'un vert clair et à tige épaisse est généralement » cultivée dans les îles des Amis, de la Société et de Sandwich.

» Indépendamment des deux espèces de canne dont nous venons de » parler, on en cultive encore en Amérique une troisième, qui est rougeâtre, et qui vient de la côte d'Afrique : on la nomme canna de » Guinea, elle contient un peu plus de suc que la commune; on assure » que celui qu'elle rend présente plus d'avantages pour la fabrication » du rhum.

» Dans la province de Caracas, le vert clair de la canne de Taïti » contraste agréablement avec l'ombre épaisse des cacaotiers. »

très-uni, large de dix à douze pieds, et recouvert à la Mac-Adam de fragments broyés de trachyte, qu'on a enveloppé de terre pour amortir les aspérités des angles coupants de cette sorte de pierre; cette route a été faite sous le règne de Pomaré II, le monarque le plus dévoué aux idées des missionnaires, par les indigènes coupables de désobéissance au nouveau culte, et surtout par les femmes ou les filles accusées du péché de la chair. Certes, à la perfection et à la longueur de cette route, qui serait trouvée belle, même en Angleterre, le pays par excellence pour les chemins bien entretenus, on doit concevoir de quelle horrible masse de péchés se sont rendues coupables les volages Taïtiennes. Des ruisseaux sectionnent çà et là le sentier, et les missionnaires avaient fait placer des troncs d'arbres équarris pour les franchir, mais les averses les ont enlevés; quand les ministres voyagent d'ailleurs, ils sont escortés de naturels qui les portent sur leurs dos à travers les gués. Ce chemin cesse dans le district d'Aroué, et l'on marche sur une grève sablonneuse jusqu'à la montagne de Tara, que l'on gravit par un sentier en zigzag et presque à pic, pour en redescendre de la même manière.

Nous étions émerveillés, M. de Blosseville et moi, de l'éclat et de la fraîcheur de la végétation qui borde cette route; ce n'étaient que festons et girandoles de feuillages semés de grandes fleurs vivement colorées. De Matavai à Papaoa le sol est couvert d'un gazon de basilic, tant cette plante fragrante, qui paraît être d'origine étrangère, y pullule; les bords de cette grande route sont garnis d'épais fourrés qui sont disposés en amphithéâtre sur le pied des montagnes et sur leurs flancs. Les cocotiers occupent la partie déclive, et s'élèvent comme les colonnes des stylites égyptiens, tandis que les amples cimes des arbres à pain, avec leur large

feuillage découpé, sont, avec les mapés [1] spondias ou pommiers de Cythère, les grands arbres à fruits qui se plaisent dans les ravelins ou sur le bord des eaux : les bancouliers [2], chargés de leurs noix huileuses, sont communs dans les futaies ou les broussailles, qui consistent en hibiscus de diverses espèces, et surtout en *aouai* [3], dont les fleurs sont du plus éclatant ponceau, en *nonos* [4], dont les fruits sont disposés en cône et dont le feuillage est du vert le plus intense, et en *gardenia*, qui se chargent de fleurs blanches très-odorantes; les cotonniers frutescents, aux feuilles lobées et aux capsules laineuses, croissent pêle-mêle avec les citronniers et les orangers, aussi forts que les plus vieux pommiers de la Neustrie, tandis que les bambous et les cannes à sucre, avec leur port d'herbes géantes, laissent des places vides au gingembre, au curcuma, au pya, et à une foule de plantes aussi curieuses que bizarres par leur port, leurs fleurs, ou qu'utiles par leurs propriétés. Le faîte de toute cette création est couronné par les guirlandes d'un liseron, qui jette à de grandes distances ses tiges souples et volubiles, et couvertes de larges feuilles vernissées, découpées en cœur, s'accrochant aux rameaux les plus élevés, retombant en festons, pendants ou rampants sur les étages inférieurs, pelouse aérienne se garnissant çà et là d'élégantes et larges cloches purpurines.

Nous n'arrivâmes qu'à quatre heures du soir à Papaoa; mais le temps, qui avait été fort beau jusqu'à cette heure, se dérangea complétement; car à O-taïti il est rare de voir un jour s'écouler sans pluie, et en quelques secondes les cataractes du ciel semblèrent ouvertes, tant les nuages

[1] Inocarpus edulis.
[2] Aleurites trilobata.
[3] Hibiscus rosa sinensis.
[4] Morinda citrifolia.

s'épanchaient en violentes ondées. Cette averse dura plus d'une heure, et comme nos compagnons, qui se rendaient à bord dans le grand canot, au lieu de s'engager au milieu des rescifs à fleur d'eau qui longent le district de Paris, avaient pris le large, nous dûmes renoncer à nous rendre coucher à bord.

Nous essayâmes d'utiliser notre longue soirée en étudiant les mœurs des naturels dans leur *for* intérieur, mais nous étions fort incommodés par les myriades de moustiques qui s'attachent à la peau, y enfoncent leur trompe pour en sucer le sang, et causent une démangeaison insupportable; notre épiderme le lendemain n'était qu'ampoules et bouffissures. Dans notre première visite nous dirigeâmes nos pas chez le gros Pomaré; nous le trouvâmes assis sur une escabelle, au milieu de son palais de chaume, et entouré de clients et de serviteurs; il soupait avec sa mère, à la lueur d'une lampe consistant en une coque de noix de coco remplie d'huile puante de la chair de ce fruit, ayant pour mèche des filaments de la spathe du même végétal: les naturels ont appris à obtenir de l'huile des fruits du cocotier, et s'en servent, les chefs du moins, pour s'éclairer, tandis que le peuple conserve encore l'usage de brûler, en guise de bougie, des noix de bancoule enfilées en grains de chapelet sur de petits bâtonnets; ces noix, dont la coque est très-dure et l'amande très-huileuse, s'enflamment et brûlent avec assez d'éclat pour éclairer parfaitement l'intérieur de leurs chaumières. Pomaré et ses convives ne se dérangèrent point à notre approche, mais ils nous firent signe de partager leur repas. Le menu de ce souper consistait en poisson grillé et en fruit à pain, servis dans des assiettes de noix de cocos coupées par le milieu et reposant sur l'herbe sèche qui jonche le plancher de la salle à manger; après s'être repu, Pomaré termina son repas par cette chair tendre et spongieuse, qui

garnit de quelques lignes d'épaisseur les cocos non mûrs, dont l'émulsion lui avait servi de boisson; nous avions pour truchement, auprès de ce chef, un Espagnol âgé, fixé à O-taïti depuis près de vingt-cinq années, et qui parlait parfaitement la langue o-taïtienne, et Pomaré, plus causeur ce soir-là qu'à l'ordinaire, nous dit qu'un homme de notre nation avait habité O-taïti pendant un certain temps, et qu'il avait rendu à Pomaré II les plus signalés services dans la grande bataille qui extermina les idolâtres en 1814. Ce Français paraît être parvenu à monter sur une pirogue double, une caronnade de fort calibre, laissée par un vaisseau étranger, qu'il a pu faire jouer en la conduisant au fort de la mêlée, où sa décharge produisit un tel effet, que les païens s'enfuirent épouvantés et jonchant le champ de bataille de leurs morts; cet homme, dont je n'ai pu retenir le nom garbé à la taïtienne, avait acquis un grand ascendant sur l'esprit de Pomaré; les missionnaires en prirent de l'ombrage, parvinrent à le faire exiler, et il partit sur un navire baleinier pour les îles Sandwich, où il habite maintenant. Pomaré ne tarissait pas sur ce Français, petit de taille, très-adroit et très-entreprenant, d'un caractère excessivement jovial, et que les insulaires avaient baptisé d'un nom qui signifie *mime*. Je ne sais jusqu'à quel point cette histoire mérite quelque confiance, mais peut-être que dans ce vague récit il s'agit du gascon Rives, qui a joué un assez beau rôle aux îles Sandwich, et dont Taméaméa fut le protecteur déclaré.

Pomaré nous offrit à coucher dans sa cabane, sans que ses instances aient été assez pressantes pour obtenir notre adhésion; et d'ailleurs il nous eût fallu reconnaître cette complaisance gênante par des présents en rapport avec la dignité de l'hôte. Un grand nombre de naturels nous offraient avec un empressement des plus vifs un gîte pour la nuit;

[illegible]

[illegible]

c'était un commérage dans toute la force du mot, absolument comme dans un salon de Paris, ou, si vous aimez mieux, une petite ville de province. Après avoir pris congé de la régente nous gagnâmes notre gîte, M. de Blosseville et moi, et nous nous trouvâmes en compagnie d'une trentaine d'insulaires, parmi lesquels on comptait huit à dix femmes; nous nous jetâmes tout habillés dans le même lit taïtien, qu'on nous offrit, au milieu des habitants de la cabane, et qu'on se figure quatre poteaux élevant à deux pieds du sol une natte fortement attachée à chacun d'eux; tels sont les lits des chefs, car les gens du peuple font moins de façon, ils se couchent sur une natte grossière étendue par terre, et ont pour couverture une seconde natte plus fine, et par conséquent plus souple, en paille moelleuse tissée avec adresse. C'est en vain que nous eussions espéré sommeiller dans cette demeure, dont les parois, formées par des bâtons fichés dans le sol, et par conséquent à claires voies, nous laissaient soumis à toutes les influences de l'atmosphère; d'ailleurs les naturels, pour nous honorer, avaient allumé de grandes mèches baignées d'huile rance, qui jetaient des tourbillons d'une fumée épaisse et noire, capable de nous aveugler; et puis, curieux comme des enfants, ils s'accroupirent sur leurs talons, formant un cercle à l'entour de notre lit de camp, et leurs yeux, attachés à nos moindres gestes, les suivaient avec une rare tenacité; à cette incommodité se joignit celle des piqûres d'une tipule, aussi hâtions-nous de tous nos vœux le lever du soleil: malgré notre entourage enfin, de temps à autre un bras nous tirait doucement et prononçait le seul mot bien énergique de *Wahiné;* mais sourds à leurs équivoques propositions, le silence fut notre seule réponse; eh bien, quelques jours après nous sûmes par notre interprète, qu'un naturel était parti de Papaoa pour nous dénoncer au missionnaire de Matavai, M. Nott. Voici le petit dialogue qui eut lieu à ce

sujet, tel que Williams [1] me l'a rendu. Le Taïtien à M. Nott : Deux ratiras (officiers) de la pahie (pirogue, navire) de Frany (France) ont couché cette nuit à Papaoa, ils sont restés tranquilles, mais il est impossible qu'ils y soient venus sans avoir l'intention de séduire quelques femmes ; au reste, ils n'auraient pu se faire entendre, parce qu'ils ne prononcent que peu de mots de notre langue. Trouvez-vous bien cette conduite, monsieur Nott? — Si le fait est exact, ce n'est pas bien. — Alors, ajouta l'O-taïtien dévot, vous devriez aller à bord leur faire un sermon. — Ce n'est guère possible, dit le missionnaire; et le rapport n'eut pas d'autre suite : je suis en droit d'en conclure que le système que les missionnaires ont fait prévaloir de dénoncer les moindres actions des Européens, les porte en maintes circonstances au mensonge, en leur faisant dénaturer les faits, et prêter un but deshonnête aux actions les plus innocentes. Tout Papaoa nous avait vus rester paisiblement couchés au milieu des chefs qui composent l'escorte habituelle de la famille royale (et certes beaucoup de naturels avaient fait de pressantes prières pour ne pas nous voir choisir ce gîte pour la nuit) ; le rapport au missionnaire était donc d'une évidente et bénévole fausseté.

Enfin, au point du jour, après cette nuit que nous passâmes gaiement, puisqu'elle enrichissait notre journal de quelques détails, nous quittâmes Papaoa pour rejoindre la corvette *la Coquille ;* c'était l'heure où les O-taïtiennes font leur toilette, et se livrent publiquement, dans les ondes fraîches des ruisseaux des montagnes, aux ablutions les plus secrètes, sans s'ocuper des passants ; nous nous arrêtâmes

[1] Williams, protestant et Anglais, second d'un navire baleinier, parlait parfaitement le taïtien, ayant séjourné dans l'île pendant plusieurs années. M. de Blosseville, qui me communiquait toutes ses notes et son journal, entendait l'anglais comme sa langue maternelle.

maintes fois, ne pouvant résister au singulier spectacle qui frappait d'étonnement nos regards; mais les Taïtiennes ne se dérangeaient point, et nous pouvons déclarer qu'elles sont de la plus minutieuse et de la plus excessive propreté; elles aiment, à cette heure du jour, et sans voiles, s'étendre nonchalamment sur le sable de ces ruisseaux, à peine recouverts par l'eau limpide qui les parcourt; et elles s'occupent avec amour de leur chevelure, qu'elles enduisent d'huile parfumée, ainsi que leurs corps.

Nous nous arrêtâmes assez longtemps à Aroué, dans la cabane d'Otouri, ce zélé catholique dont nous avons parlé, pour y prendre quelques rafraîchissements; il était absent, et nous n'y trouvâmes que sa nièce, la plus jolie Taïtienne que j'aie vue, mariée depuis peu; cette jeune femme, remarquablement belle par la régularité et la pureté de ses traits, par une taille admirablement dessinée, et qui eût été trouvée telle, même en Europe, ne m'était pas inconnue : je l'avais vue plusieurs fois déjà, étant en herborisation en compagnie de son oncle, et son maintien avait toujours été modeste et empreint d'une excessive réserve; mais en ce jour son mari et son oncle étaient absents pour longtemps; elle ne craignait ni les espions ni les soupçons; aussi fut-elle folâtre jusqu'à l'étourderie, et nous témoigna-t-elle, par sa joie expansive, le souvenir qu'elle conservait des bijoux et des verroteries qu'elle avait reçus, et qu'elle tenait soigneusement cachés. Après que notre fatigue se fut dissipée et qu'elle nous eut offert des cocos pour étancher notre soif, la conversation prit une tournure o-taïtienne, c'est-à-dire qu'elle fut assez familière, lorsqu'un air soucieux parut sur ses traits, son visage, gai et folâtre passait instantanément de la préoccupation à une coquetterie qui semblait lutter avec la crainte et la défiance; nous n'étions pas forts dans la langue toute métaphorique d'O-taïti, et son dépit perçait de ne pouvoir faire

comprendre ce qu'elle avait tant à cœur de nous exprimer. Certes, en jugeant avec la fatuité des Européens, son regard semblait dire beaucoup, lorsque la pauvre enfant nous tira dans un des angles de sa cabane, et, défaisant l'étroit maro qui lui enveloppait le corps d'une pagne assez étroite, nous en montra la partie postérieure, moulée par Callipyge elle-même, en attendant patiemment nos éloges : c'était un somptueux tatouage placé sur la partie profane du corps, et dont les O-taïtiennes sont orgueilleuses, qu'elle voulait nous faire admirer ; ce tatouage, défendu par les lois des missionnaires, se composait de cercles et de dessins gravés dans les chaires, et qui ont dû produire de vives souffrances ; aussi la nièce d'Otouri cherchait-elle dans nos yeux le signe de notre admiration, lorsque la pauvrette fut toute décontenancée de voir que nous trouvions de fort mauvais goût la noirceur indélébile de surfaces peu faites pour recevoir un *niellage* aussi complet.

Les trois ou quatre derniers jours de notre relâche se passèrent à bord de la corvette, car les pluies ne discontinuaient pas ; nos collections de plantes se détérioraient par l'influence d'une grande chaleur, accompagnée d'une humidité profonde ; l'herbier que j'avais formé se pourrissait comme celui de M. d'Urville, malgré l'espace dont cet officier pouvait disposer pour changer les plantes de papiers et les serrer dans des lieux favorables à leur conservation, dans les soutes et ailleurs.

La réputation de bonne humeur de nos marins s'était propagée dans les derniers temps ; les craintes avaient disparu, et une folle générosité, en clinquants séducteurs, avait banni la défiance et excité la convoitise. Pendant ces dernières nuits, leur sommeil fut agréablement interrompu par de nombreuses pirogues, pagaillées avec une gaucherie et un silence qui nous annonçaient des marins peu hardis, ces pirogues sus-

pectes étaient en effets ramées par des femmes qui désertaient leurs cabanes ; d'autres venaient à la nage, bien que notre vaisseau se trouvât à plus d'une demi-lieue des habitations ; elles grimpaient comme des chats sur les porte-haubans, où bientôt un caban provençal leur offrait un confortable abri. Une nuit, que je ne pouvais dormir, je montai sur le pont de *la Coquille ;* je fus étonné d'y trouver une si nombreuse compagnie et d'y reconnaître surtout maintes femmes de chefs, maintes jeunes filles, que leur ferveur religieuse ne m'aurait jamais fait soupçonner d'avoir un goût si vif pour les promenades sur l'eau au clair de la lune, et au risque d'être mangées par les requins.

J'aurais pu taire ces détails, je le sais ; mais cependant pourquoi cette pudeur factice et mensongère dont sont empreints trop souvent les récits des voyageurs, excellents moralistes, la plume à la main ? Ces faits sont vrais ; ils peignent des mœurs bien voisines des nôtres, et je les raconte, sinon avec goût, du moins avec bonne foi.

Le 20 mai 1823 on fit les préparatifs d'appareillage, non sans regrets de quitter cette terre que nous ne devions plus revoir ; mais le 21 le manque de brise ne nous permit pas de quitter le mouillage, et nous ne mîmes à la voile que dans la journée du 22. Notre traversée devait être bien courte, il est vrai, puisque nous portions M. Orsmond à Borabora, île que ce missionnaire nous avait beaucoup vantée, et dont nous avions vu les deux rois à Taïti. Plusieurs Anglais demandèrent à être embarqués comme matelots jusqu'à notre relâche au port Jackson [1].

[1] Les nommés John Morfi, Georges Taylor, John Robert, Henry Ritt, Williams More.

# CHAPITRE X.

## Observations générales sur les productions naturelles de Taïti [1].

Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie,
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.
(Delille.)

L'aspect d'O-taïti est enchanteur, ai-je dit : et comment en serait-il autrement? ses pics volcaniques, qui s'élèvent dans les nues, s'abaissent graduellement à leur base pour se perdre à la mer ; des gorges profondes, des valléee sinueuses à colonnades de basalte, des rivières qui en descendent, coupent en divers sens les chaînes des principales montagnes : les rivages sont formés par un plateau horizontal et bas, constamment frais et humide, et couvert de cocotiers. Tout le reste de l'île ne forme qu'une masse de verdure, où les plantes nourricières, mêlées aux arbustes sauvages, entrelacées par des lianes vivaces, forment un lacis inextricable.

La température, pendant notre séjour, n'a jamais dépassé 30° du thermomètre centigrade à midi et à l'ombre, et n'a

[1] Ce chapitre a été rédigé en 1826.

pas été au-dessous de 27°; son terme moyen était de 29°; à minuit, le maximum indiquait 27°, le minimum 24°. Le baromètre s'est maintenu à 28 pouces. La température des eaux de la mer était généralement de 27°, la nuit, elle était d'un degré inférieur seulement. L'hygromètre à cheveux indiquait toujours une saturation complète.

La climature de Taïti est chaude et en même temps humide; l'atmosphère tient sans cesse en suspension une grande quantité d'eau : aussi est-il rare de voir un jour s'écouler sans nuage et sans que des averses se manifestent de temps à autre. Les pitons élevés de l'*Oroena* se découvrent rarement dans leur entier, et le plus ordinairement ils sont voilés par d'épaisses écharpes de nuages noirs. Il pleut fréquemment dans les gorges des montagnes lorsque le plus beau temps règne sur la côte. Pendant notre séjour, la presque totalité des journées fut pluvieuse : aussi l'humidité et la chaleur, ces deux sources de vie, rendent-elles la végétation d'O-taïti extrêmement brillante et active. Souvent, dans les beaux jours, un calme parfait règne dans l'atmosphère; mais, lorsque le vent s'élève, il souffle par grains, auxquels succèdent et du calme et de petites brises. Les vents de la partie de l'est règnent plus ordinairement dans le mois de mai.

L'île d'O-taïti est le résultat d'une agglomération de montagnes volcaniques, dont les cimes sont élevées et les pieds bordés par une lisière de terres plates, produites par le détritus du sol accumulé dans les parties les plus inférieures. Cette lisière est aussi la partie fertile et productive de l'île, et celle que les habitants ont choisie pour établir leurs demeures. Les montagnes d'O-taïti semblent ne constituer qu'un seul plateau, dont le mont *Oroena* [1] est le point culminant. Tous

[1] On lui donne 3,323 mètres d'élévation.

les autres pitons ne sont que des sommets de monts secondaires qui s'irradient vers le pourtour de l'île : ils sont séparés par de profondes crevasses, par des précipices, par des vallées où serpentent de petites rivières. Souvent les flancs, brusquement coupés de ces montagnes, sont colorés en rouge vif par une sorte d'argile ; tantôt de hautes murailles basaltiques les terminent brusquement, et tranchent par le noir de leurs colonnades, dans les interstices desquelles se cramponnent quelques arbustes, avec la teinte verdoyante et fraîche des masses végétales, qui partout ailleurs en voilent les surfaces.

Ainsi cette île si séduisante par la riche végétation, que l'œil suit partout sans interruption, cette île dont le sol de la côte est tellement fertile, que les arbres nourriciers des O-taïtiens viennent sans soin fournir à ces insulaires la base de leur existence; O-taïti n'est que le résultat de déjections volcaniques, et son sol est empreint partout des traces du feu qui lui donna naissance. Les laves, les ponces, les matières vitrifiées qu'on rencontre communément, réunies aux dolérites et au basalte qui forment son ossature, viennent partout affirmer cette origine, et nous savons qu'elle est commune à toutes les îles hautes de la mer du Sud. O-taïti, Eyméo, Huahène, Taa, Borabora et Maupiti, qui sont les terres les plus considérables de l'archipel de la Société, forment une chaîne d'îles volcaniques qui s'avance à l'est vers les Pomotous, et s'arrête à Maïtea ou pic de la Boudeuse, puis se continue à l'ouest, par divers petits groupes, avec les archipels de Tonga et des Navigateurs.

Les coteaux élevés qui terminent le rivage entre le district de Paris et la baie de Matavai sont en entier d'une belle espèce de dolérite. Les galets que roulent les petites rivières, et qui forment leurs lits, sont des fragments de trachytes ou de laves poreuses, dans les vacuoles desquelles se trouvent encore des fragments de matières vitrifiées; des portions de laves soumises

à l'action de l'air extérieur se dilatent et se désagrégent en un sable terreux. Les Taïtiens nomment le basalte *oieaie*, et *toioaié* une belle espèce d'obsidienne, avec laquelle ils fabriquaient leurs haches et leurs instruments sacrés, et qu'ils vont chercher sur une montagne appelée *Papeida*, couronnée par un large cratère, aujourd'hui remplacé par un lac d'eau douce. Le fer à l'état d'oxide est abondamment répandu dans cet ancien terrain igné; les missionnaires nous ont même assuré qu'ils avaient découvert, dans la partie sud d'O-taïti, une mine facile à exploiter de cet utile métal. Quant au basalte, il constitue d'épaisses murailles, dont les colonnades sont mises à nu dans quelques gorges profondes de l'intérieur de l'île, et que nous avons décrites dans le chapitre IX.

Le noyau central de chaque île de la Société est enveloppé de petites îles basses, appelées *motous*, îlots dont la formation toute spéciale est le résultat du travail des polypiers madréporiques. Comme l'île de Taïti n'a que fort peu de ces îlots de corail, mais qu'elle est au contraire entourée d'une ceinture de récifs à fleur d'eau, destinés un jour à former eux-mêmes des *motous*, nous parlerons plus spécialement de ces créations neuves lorsque nous aurons à décrire l'île de Borabora et ses annexes, très-intéressantes sous ce rapport, et qui peut servir de type pour expliquer cette sorte de création géologique.

Presque partout l'eau des nuages, condensée, s'échappe en gerbes, et jaillit au milieu des masses de plantes les plus touffues. Nulle part, en effet, la végétation n'est plus variée que sur les sommets des montagnes, et c'est même là seulement que le botaniste peut espérer aujourd'hui trouver des plantes rares et nouvelles. Avant de s'enfoncer dans les sentiers ardus de ces cimes escarpées, il est nécessaire d'avoir un guide, et encore plusieurs des montagnes ne peuvent être visitées. C'est la patrie des gougères, surtout des élégantes cyathées.

Cette famille est très-variée à O-taïti, et nul doute qu'elle ne puisse offrir des découvertes à faire à un explorateur intrépide. C'est là que se trouvent de hautes fougères arborescentes, imitant le port des palmiers, des arbres nombreux et variés, tels que des figuiers, un vaquois sans épines, un bananier, et des bambous de formes très-diverses. La partie moyenne des montagnes est couverte de trois espèces de fougères, une, entre autres, appelée *érimou*, sert aux naturels à imprimer des dessins sur leurs étoffes; la canne à sucre y croît à l'état sauvage, et y forme des sortes de champs remarquables par la hauteur de leur chaume, qui atteint plus de six pieds. Un indigotier frutescent, et le charmant *metrosyderos*, à sommités velues et à fleurs d'un rouge ponceau éclatant, nommé *pou-a-rata*, y sont les arbustes les plus ordinaires.

La botanique de Taïti [1] présente un bon nombre de plantes qui se retrouvent sur toutes les îles du Grand-Océan, entre les tropiques, et qu'on observe communément dans les Moluques et jusqu'aux îles de la Sonde.

La végétation rivulaire de la rivière de Matavai, et de la vallée étroite qu'elle arrose, est très-active, quoique peu variée. Les bords de cette rivière sont occupés par des prairies, ou plutôt des lisières formées par un gramen appelé matice [2], des *jungermania* [3] couvrent les rochers humides, sur lesquels filtre sans cesse une eau limpide. Une petite linaire, très-jolie, croît çà et là dans les interstices, ainsi qu'un piper rampant et à feuilles charnues. Une fougère très-rameuse [4]

1 *Paspalum reimarioides*, Brong....

2 *J. multifida*, L.

3 M. Guillemin a publié, sous le nom de *zephyris taitensis*, une série d'articles sur la flore o-taïtienne, insérée dans les *Annales des sciences naturelles* (année 1837). Il y mentionne parfois nos propres recherches.

4 *Aspidium exaltatum*, Swartz.

(*anouai*) et une large scolopendre croissent dans tous les rochers et dans les bouquets de bois qui bordent cette vallée (*metou à boua*). On y trouve l'*erooua* (*urtica argentea*), dont les fibres fournissent les meilleures cordes; un beau *phaseolus*, probablement le *caracolla*, qu'on nomme *pubi*; et à chaque pas, on est accroché par les fruits d'une cypéracée, nommée *piripiri*, très-incommode et très-multipliée.

Les plantes qui croissent dans les stations inférieures se ressemblent toutes. On les retrouve également dans les ravins: c'est un scirpe, c'est le *pouroumou* (malvacée), un *physalis*, un liseron volubile; l'*hibiscus esculentus*, une *persicaire* [1], une petite cucurbitacée (*caca*), le *menonoïi* (*verbesine?*), une graminée appelée *moou* (*eleusine indica*), etc.

Les grands arbres, tels que les rima, les cocotiers, permettent sous leur ombrage, à une végétation plus humide, de croître dans un sol frais. Aussi le *curcuma*, appelé *erea*, y est-il très-commun, de même que le *pouai* (*convolvulus pes capræ*), un énorme liseron qui enlace plusieurs arbres à la fois, et les couvre de son vaste feuillage et de ses larges fleurs. C'est aussi dans cette localité que se trouve le *tacca pinnatifida* ou *pya*; le *tii* ou espèce de *maranta*, qui croît aussi très-bien dans les montagnes. C'est parmi ces plantes que l'on trouve des buissons de *nono* (*morinda citrifolia*), de *tirae* (*Gardenia taifensis*, DC.), d'*aoutai* (*hibiscus rosa sinensis*), de *piquipiouio* (*abrus precatorius*), un joli *mimosa*, l'*hibiscus trilobatus*, une orchidée, nommée *oboï*, à fleurs enveloppées dans des écailles pleines de mucilage et colorées en rouge; le tévé, plante qui servait à la nourriture dans les temps de disette, mais dont nous ne vîmes point la fleur ni le fruit.

De toutes parts des végétaux remarquables forment des

[1] *Polygonum imberbe*, Solander.

groupes imposants. L'arbre le plus commun de l'île, le *pouaro* (*hibiscus tiliaceus*) et le *populneus* du même genre, ainsi que le *fara* (*pandanus*), auquel toutes les expositions conviennent, en s'unissant aux touffes d'arbres à pain (*ourou*) et de cocotiers (*aari*), au *mapé* et au *tiairi* (*aleurites triloba*), composent des massifs d'une rare beauté. Mais rien n'égale l'agrément des voûtes du *baringtonia* [1] (*houtou*), opposé au feuillage filamenteux de l'*aeto* (*casuarina equisetifolia*); aux feuilles argentées du *taanou* (*Tournefortia argentea*); au vert gai et gracieux du *toumanou* (*calophyllum inophyllum*); au *tainioa*[2] qui les enlace; au *ninité* (*papayer*) qui s'élève comme une colonne roide au milieu des larges feuilles déchirées du *meia* (bananier) ou du *tianina*.

Tel est l'aperçu rapide qu'il nous suffit de donner de la botanique taïtienne pour remplir notre but. Seulement il nous paraît plus utile d'offrir quelques renseignements sur les végétaux nourriciers des insulaires.

La nature semble avoir tout fait pour l'existence des O-taïtiens : elle leur a prodigué les substances alimentaires sous toutes sortes de formes; elle y a joint un sol fécond et productif, couvert de végétaux usuels, et pour lesquels la culture est peu utile. Sous un ciel tempéré, entourés de fruits savoureux, de racines nutritives, les Taïtiens devaient contracter dans leurs habitudes cette mollesse et cette douceur de mœurs qu'on a reconnu faire le fond de leur caractère indolent et enclin aux plaisirs des sens.

Au premier rang des arbres utiles qui croissent sur ce sol productif, et qui reçoivent une sorte de culture, sont l'arbre à pain, que l'on multiplie par la transplantation de ses raci-

[1] Le *baringtonia* ne croît que sur le bord de la mer, très-souvent le pied baigné par l'eau salée.

[2] *Loranthus Forsterianus*, Schutt et DC.

nes, et que l'on protége pendant les premières années de sa croissance ; le cocotier, dont on enfonce les noix au moment de leur germination, et dont on garantit les stipes pendant leur jeunesse ; le bananier, qui est aussi soumis à de légers soins, etc. Peut-être lira-t-on avec intérêt quelques détails sur les plantes usuelles de la flore taïtienne.

L'arbre à pain est nommé par les naturels *ourou*, et son fruit *maïoré ;* les Sandwichiens l'appellent également *ourou*, qu'ils prononcent *oulou :* c'est le *rima* des îles Moluques, et le jaquier à feuilles découpées des auteurs (*artocarpus incisa*). Divers voyageurs ont dit que l'arbre à pain comptait un grand nombre de variétés : malgré tous nos soins, nous n'en avons rencontré que deux, que les naturels distinguent, et auxquelles ils ont consacré les noms de *maïoré maoui*, pour désigner la variété à folioles moins découpées que celle qu'ils ont appelée *maïoré theoa*, dont les feuilles sont déchiquetées presque jusqu'aux nervures.

Le port de cet arbre est élégant; son tronc est droit, sa tête est souvent mutilée; mais un large feuillage d'un vert sombre, épars sur le sommet des rameaux, forme une sorte de large parasol; les feuilles sont alternes. Celles de la première espèce sont très-découpées; celles de la seconde sont effilées en lanières plus étroites, de sorte que la nervure n'est souvent bordée que d'une aile légère. Le fruit est ovalaire, terminal ou axiliaire, il est gros comme un boulet de trente-six : sa surface extérieure est verte, parsemée d'aréoles. Son parenchyme est blanc. Les graines sont toutes avortées. Il ne se mange que rôti.

Avec le tronc de cet arbre on fabrique tous les ouvrages de charpente qui demandent de la solidité : les pirogues sont construites avec ce bois, dont l'écorce fournit des vêtements. Par tous ces avantages, l'arbre à pain est trop précieux pour qu'on ne cherche point à le renouveler et à le multiplier : aussi

les naturels ont-ils le soin, lorsqu'ils ont planté de jeunes rejets, de leur faire un entourage protecteur, et d'arracher les mauvaises herbes qui croissent au pied. Le *maioré* ne produit point de graines, et l'arbre prend très-difficilement par bouture, de sorte qu'on est réduit à transplanter les rejets radiculaires; souvent nous avons vu employer ce moyen, qui paraît être le seul usité; et lorsqu'on détruit un vieil arbre à pain, le sol se couvre bientôt de jeunes rejetons. Cet arbre précieux est très-long à croître, de sorte que le grand nombre de ceux que les missionnaires ont fait abattre pour construire leurs temples n'est pas encore remplacé, et a de beaucoup diminué les ressources des habitants, qui peuvent un jour ressentir de cruelles disettes, résultat de cette mesure imprévoyante.

L'arbre à pain ne produit ses fruits que pendant neuf mois; il se plaît sur les bords de l'île et dans les lieux frais. Il ne croît que très-rarement à quelques centaines de toises au-dessus du niveau de la mer, et on en voit bien peu dans les bas ravins des montagnes : les plus grands produits de la récolte se retirent en mai et juin.

Après le jaquier, on ne peut se dispenser de parler du cocotier, si éminemment utile, et qui l'emporte peut-être sur celui que nous avons placé avant lui. Ce précieux palmier couvre les îles de la mer du Sud. Son long stipe, couronné par un brillant faisceau de palmes, atteint jusqu'à quatre-vingts pieds et plus. Sans cesse il porte des fruits, les uns parvenus à maturité, les autres encore en fleurs et en boutons. Les Taïtiens en ont coupé un grand nombre, dans ces dernières années, pour jeter des ponts sur les ravines, par l'ordre des missionnaires. Ses feuilles servent à faire des paniers; son fruit présente le mets et le breuvage, sous le nom de *toto nadi* : il est mangé en bourgeons, sous le nom d'*eouto*. Sa coque fournit leur vaisselle; sa chair, lorsque la germination

s'effectue, est pour les Taïtiens un aliment délicieux. L'enveloppe florale sert de vase à vider l'eau des pirogues; et, avec la toile qui isole les feuilles à leur base, les habitants de Borabora se fabriquent des vêtements qui ont la forme de nos habits, et qu'on nomme *eaa*. Les Taïtiens appellent le cocotier *aari*, le lait émulsif de la noix *pape aari ;* aux Sandwich, ce palmier est nommé *niou*.

Ce végétal prête un charme particulier aux paysages de l'Océanie. Il s'élève généralement sur les bords de la mer, qu'il préfère, et où il atteint ses plus grandes dimensions. Il couvre les îles de corail et les *motous* de Borabora, de Maurua et de Raïatea. Il se rapetisse dans sa taille à mesure qu'il monte sur les collines, et ceux qu'on y voit sont généralement peu élevés; car ce palmier s'arrête vers cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, et encore n'atteint-il cette ligne que sur des montagnes favorisées; bien rarement il dépasse ce terme.

Le plus grand avantage qu'on puisse retirer du cocotier pour le commerce, est l'huile que fournit sa chair, et qu'on appelle dans l'île *mori*, quand elle est pour brûler, et *monoi* lorsqu'elle sert aux frictions et à oindre les cheveux. Le procédé que les naturels emploient pour retirer l'huile est simple, et c'est principalement à Borabora que nous l'avons vu pratiquer. Il consiste à conserver longtemps en tas les cocos mûrs, et à râcler la chair en fragments minces, qu'on triture avec les mains dans une petite pirogue consacrée à cet usage, et qu'on élève au-dessus du sol. On a soin d'abriter la masse de la chair par une petite toiture à faux-frais, et on laisse cette masse soumise à l'action de la chaleur et de la fermentation. Elle prend bientôt une couleur jaune foncée à mesure que l'huile se dégage. Lorsque l'opération préliminaire est à point, on soumet à la presse cette chair de cocos broyée et fermentée, et l'huile s'écoule. L'instrument pour

presser cette huile est également plus compliqué. Qu'on se figure le tronc très-vieux d'un *Baringtonia*, entaillé assez profondément en carré; une planche épaisse d'arbre à pain y est engagée, et son extrémité libre est soutenue par des pierres. Sa surface est déclive, et a deux rainures latérales, se réunissant pour former une rigole sur un des côtés. Par-dessus et dans l'entaille on engage un madrier de la même largeur que la planche épaisse du dessous. Son extrémité est longue pour faire levier, et, par ce moyen, on presse la substance du coco qu'on a renfermé dans une toile naturelle, qui entoure les pétioles des feuilles de ce palmier. Un homme se place au bout du levier, et, par le seul poids du madrier, uni à la force qu'il emploie, il parvient à exprimer toute l'huile, qui s'écoule dans les rigoles et tombe dans un tube de bambou destiné à la recevoir, et nommé *ohé*. Ces bambous sont la seule mesure de capacité employée et reconnue dans toutes les îles de la Société; ils sont longs de deux pieds, et coupés entre deux nœuds. Celui du sommet a son diaphragme percé; l'huile qu'on y met ne peut s'écouler, parce que c'est la seule ouverture, et qu'on la bouche soigneusement; et cette huile est destinée à être échangée ou donnée en tribut, mais elle conserve toujours une odeur de rancidité dégoûtante.

On a calculé que vingt cocos donnaient un bambou d'huile, que sept cents bambous formaient un tonneau; ce qui produit le nombre effrayant de quatorze mille cocos par tonneau d'huile.

Le bananier croît abondamment à Taïti; les naturels le nomment *meia* [1]. Les lieux qu'il préfère sont humides et

[1] Bananes-meïa { 1. Bonne espèce, *oraya*.
2. Plantain de cheval, *paparoa*. *Fayi*, N.
3. Banane de montagne, *fayi*. *Musa*.

dans la plaine, quoique ce soit le végétal qui, dans cette île, s'élève à une plus grande hauteur. On trouve en effet sur les montagnes une espèce de bananier qui croît spontanément, à plus de six cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Nous ne savons où on a recueilli les détails qu'on lit dans les ouvrages, de dix-sept espèces de bananes existantes à Taïti. Dans les districts que nous avons parcourus, nous n'en avons vu que trois : la banane *guineos* (*oraya*), à fruits jaunes, butireux et sucrés ; une deuxième espèce (*paparoa*), à régimes très-fournis de fruits très-gros et très-longs ; une troisième enfin (*fayi*), dont la peau était orangée. Il y a des centaines de bananes à chacun des régimes de ces deux dernières espèces, mais leur goût est médiocre, et leur chair peu agréable. Peut-être cela tenait-il aux pluies qui inondèrent celles que l'on apportait à bord ? Les naturels font avec ces fruits des conserves agréables.

Le *taro* est la racine qu'on appelle dans nos colonies *chou caraïbe*, *arum esculentum* (*caladium*) : il s'en fait une grande consommation, et on en tire une belle fécule qui sert à gommer les étoffes, ou qu'on utilise comme aliment.

On cultive cette plante dans des mares ou sur le bord des eaux, de manière à ce qu'elle ait ses tiges constamment baignées : elle est indigène, car les gorges profondes des vallées en sont remplies.

Une autre espèce d'*arum*, à très-larges feuilles, nommée *apeoa*, est également comestible : elle atteint une grande taille, et son tubercule acquiert jusqu'à plus de dix livres de poids. Mais la fécule se trouve mêlée à un principe âcre, qui nécessite de nombreux lavages avant de s'en servir. Les Taïtiens employaient cette fécule comme le vrai *pya* pour gommer leurs étoffes de papier et les coller. Ils nomment *yappi* une espèce de *taro* qui croît dans les montagnes, et ils lui recon-

naissent plusieurs variétés, entre autres les *mapoura* et les *diwi*.

Les ignames, nommés *eoui*, ainsi qu'une sorte de patate douce très-volumineuse, nommée *oumara*, sont abondants. Une plante rampante, volubile, et qui s'élève dans les buissons, porte à ses articulations des tubercules parfaitement analogues aux pommes-de-terre, dont ils ont l'apparence et la couleur. Ses feuilles sont en cœur, et son port a quelque analogie avec celui du *tamne*. Dans les années de disette, on mangeait les racines d'une plante appelée *tévé* (*tacca phallifera*, Rumphius), dont le port est analogue au *tacca*, mais qui en diffère par ses tiges charnues et hérissées d'épines. Le *tacca pinnatifida* est lui-même très-employé. Son plateau radiculaire fournit un aliment nourrissant, et cette plante croît sauvage dans les prairies et sur les revers des montagnes abritées. Les naturels la nomment *pya*, et en retirent une abondante fécule, à laquelle les Anglais ont donné le nom d'*arrow-root*.

Une plante de la famille des drymyrhizées, appelée *tii*, qui végète à l'ombre des bois, a de très-fortes racines blanches, qui fournissent aux habitants du sucre et une sorte de rhum et aussi de la fécule. Ses feuilles, d'un beau vert, sont oblongues et larges. C'est sans doute un *maranta*. Autrefois les naturels en tiraient par la fermentation une liqueur qu'ils nommaient *ava*, aussi bien que celle obtenue du *piper methysticum*. Le gingembre couvre les lieux ombragés de l'île; les naturels le récoltent pour vendre à bord des navires, et ses racines y acquièrent toute la chaleur et la vivacité du principe aromatique qu'elles possèdent dans l'Inde [1].

[1] L'*ehuogi* est une fougère qui croît dans les montagnes, et dont la racine est excellente à manger : *pteris esculenta*, Forst.

La canne à sucre, nommée *toa* aux îles de la Société, et *toou* aux îles Sandwich, est indigène à Taïti : c'est le *saccharum spontaneum* des auteurs. Cette cannamelle est cultivée négligemment proche des cabanes, où elle sert pour les bestiaux ; elle croît dans un état sauvage en beaucoup d'endroits. Seulement elle est rare à Borabora, où n'existe point l'espèce cultivée. Ses tiges, pleines d'une quantité notable de séve sucrée, atteignent en hauteur plus de huit pieds. Les espaces des entre-nœuds sont grands, et l'épiderme est coloré en rouge. Leur circonférence est variable, mais toujours de forte dimension. Les naturels ne se servent nullement de la canne, et c'est en vain qu'on leur a montré qu'on pouvait en retirer un principe sucré cristallisable.

Parmi les fruits que produit Taïti, nous plaçons au premier rang, par son abondance comme par son goût, celui du *spondias dulcis* de Forster, appelé *pomme de la Nouvelle-Cythère* par Bougainville, et *vy* par les Taïtiens. C'est à tort qu'on écrit ce mot dans les ouvrages botaniques *evy*, et plus mal encore *hevy*. Ce fruit est de la grosseur d'un citron : sa pellicule est lisse et colorée en vert avant sa maturité, en jaune brillant lorsqu'il atteint sa perfection. Son noyau central est ligneux et filamenteux. Il suinte de cet arbre une gomme transparente nommée *tapou*, que les Taïtiens emploient pour calfeutrer les joints de leurs pirogues.

L'arbre qui produit ce fruit croît abondamment sur les coteaux, dans les ravins des montagnes ; il est planté autour des cases. Son tronc acquiert souvent une taille énorme, et il sert alors à faire les grosses pirogues doubles, dont il fournit la partie flottante. Son bois est blanc, mais dur. Les rameaux sont nombreux et étalés. L'écorce est crevassée. Les feuilles sont composées, alternes, très-longues, à neuf folioles, avec une impaire : les folioles sont ovales, lancéolées, coriaces, et d'un vert lustré. Les fruits sont réunis plusieurs ensemble

au sommet des branches, ou isolés; un long pédoncule les supporte. La chair est très-pulpeuse, fondante et sucrée. Une résine abondante remplit le réseau vasculaire qui parcourt l'épicarpe.

Cet arbre donne un nombre prodigieux de fruits, que les naturels aiment passionnément. On pourrait utiliser ses feuilles, qui ont l'acidité agréable de l'oseille.

Le *ohhi*, bambou si utile, et le *hou toumo*, l'arec à chou, croissent abondamment dans les montagnes.

L'ananas est cultivé autour des cabanes, et nous avons vu de nombreux carrés couverts de ce fruit délicieux à *Papaoa*. On le nomme *fara*, en y ajoutant une épithète qui veut dire *étranger;* car le mot *fara* sert à désigner les vaquois ou *pandanus*.

Le *mapé* (*inocarpus edulis*), arbre moyen, à feuilles très-entières et oblongues, produit un fruit appelé *manaré ai*, dont l'épicarpe est un brou coriace, et l'amande très-grosse et à deux lobes, dont la saveur, lorsqu'elle est grillée, imite parfaitement celle de la châtaigne. Les Taïtiens aiment singulièrement ce fruit, et l'arbre est très-multiplié, jusque sur les revers mêmes des montagnes peu élevées : c'est le *rataa* du capitaine Wilson.

L'oranger [1] et le citronnier ont été apportés par Bligh, et plantés dans le district de Pari. De là ils se sont propagés dans d'autres lieux, où ils sont abandonnés au milieu des bois et sur le bord de la route. Leur taille prend souvent un grand développement. Les oranges ne sont pas très-douces, parce qu'elles ont un peu dégénéré par l'inculture : on les nomme parfois *anani*. Les citrons ont deux variétés bien tranchées. L'une, appelée *demene*, est à gros fruits oblongs et pointus, très-rugueux sur leur surface. L'autre espèce

[1] Nommé *ourou papaa* (fruit à pain étranger); ce sont des shaddoks.

est à fruits très-petits, presque ronds, on la nomme *taporo*. Ce petit citron est délicieux pour la mer, où il se conserve bien, et il est plein de sucs.

Les papayers, dont le fruit est nommé *ninite*, n'offrent rien de particulier. On les observe au milieu des massifs d'arbres à fruits plantés dans les bois de Borabora, où il y avait sans doute anciennement des cabanes. Il en est de même des pastèques, *mérémé* (*poa* aux Sandwich), qu'on y a introduites, ainsi que les *giraumons éoué* (*paoténi* aux Sandwich), et le maïs (*tourina*).

Parmi les plantes utiles sous le point de vue commercial, le *tabac* croîtrait parfaitement bien, et déjà même il s'est naturalisé au point de couvrir de grands espaces. Les naturels lui ont consacré le nom de *varé*, et l'on se rappelle que c'est à Cook qu'ils en sont redevables. Les Taïtiens ont cependant eu le bon esprit de ne point s'habituer à cette herbe, dont ils ne recherchent que la fleur; et si quelques-uns en préparent les feuilles, c'est pour les vendre aux Européens sous le nom *d'avaava*. Les Sandwichiens l'ont désigné par le mot *paca*.

Parmi les végétaux textiles, le coton, appelé *vaïva*, croît spontanément : on en recueille la bourre soyeuse pour payer le tribut exigé par les missionnaires anglais. Le mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*, Lh.), nommé *ouaouké* par les Sandwichiens, et *aouta* par les Taïtiens, est très-rare dans la portion de l'île que nous avons visitée. On n'en voit quelques pieds que près de la cabane d'Opaparu, dans le district de Matavai. On cultive cet arbre pour obtenir de son écorce très-soyeuse les filaments avec lesquels on fait des chapeaux très-jolis à Borabora. Nous avons rencontré ce mûrier, à peine haut de trois pieds, renfermé dans de petits jardins environnés de pierres, derrière la demeure de Maria, fille du roi Maï, et quelques plantations imparfaites près l'an-

cien moraï. Le *pourao* ou *hibiscus tiliaceus*, si éminemment utile par le grand usage qu'on en fait, croît partout pour former des sortes de bois analogues à ceux de coudrier d'Europe, dont il a un peu le feuillage et entièrement le port. Les fibres de l'enveloppe corticale de ce végétal jouissent d'une très-grande force : aussi est-ce la substance la plus employée pour les cordages des pirogues, les lignes pour la pêche, etc.

Le *toumanou*, *calophyllum inophyllum*, fournit aussi une matière textile, mais assez rarement usitée. Il produit une gomme assez analogue à celle du tacamaque, avec laquelle les naturels enivrent les poissons. La noix sert à parfumer les vêtements des naturels.

Le *fara* ou *vaquois* (*pandanus spiralis*, Brown ?) est remarquable par son port *aloétique*, par ses tiges très-rameuses, terminées par des feuillés engaînées en spirales, au centre desquelles sont placés des fruits agglomérés, comme ceux d'une pomme de pin quant à la forme superficielle. Ces fruits sont ligneux, et vivement colorés en rouge à leur maturité. Le tronc pousse des rejets de toute sa circonférence, qui vont joindre le sol et s'y enraciner. Ce végétal croît partout, sur les rivages de la mer comme au haut des montagnes. Autrefois il était sacré, et ses fruits étaient disposés sur les moraïs funéraires. Ses feuilles sont employées à recouvrir les toitures des cabanes.

Une petite cucurbitacée, fort commune, enlace les taillis, la coloquinte qu'elle produit est arrondie, et desséchée elle prend le nom d'*eaca*. On s'en sert alors pour y renfermer de l'huile de cocos, plus pure que celle ordinaire, destinée à servir de parfum, et que les femmes emploient par coquetterie à se frotter la figure.

Parmi les produits végétaux utiles, on pourrait tirer un grand parti du rouge de vermillon que fournit le maki (*ficus tinctoria ?* Forst.). Cet arbre latescent est abondant dans les

bois des montagnes. Ses feuilles sont entières, ovalaires et d'un beau vert. Les figues sont petites et axillaires.

Le *tiaïri* des Taïtiens est le plane sauvage de Cook. C'est un arbre moyen, ayant le port d'un vieux poirier de France. Son écorce est lisse et textile; son feuillage est blanchâtre; ses feuilles sont à trois lobes. On le trouve solitaire auprès des cases; ses fleurs sont remarquables en ce qu'elles sont terminales et disposées en un large corymbe blanc, auquel succèdent un ou deux fruits arrondis, à épicarpe ou à brou âpre. La noix intérieure est ligneuse et connue sous le nom de *noix de Bancoul*, et le *tiaïri* sous celui d'*aleurites trilobata*. La noix est usitée à Taïti pour faire du noir de fumée propre au tatouage. L'amande agréable qui la remplit donne dans l'Inde une huile qu'on en exprime pour divers usages.

Quelques végétaux fourniraient aussi à la médecine des remèdes actifs.

Tel serait le *ricin*, qui croît abondamment et spontanément, surtout à la descente de la montagne de l'Arbre. Il serait facile d'en retirer en quantité une huile qu'on sait être utile dans bien des maladies. Le ricin porte le même nom indigène que *l'aleurites* : comme lui on le nomme *tiaïri*. Un liseron, commun sur toutes les prairies ou dans les lieux humides et frais, est le *pou-aï*. Ses tiges ne sont point volubiles; ses feuilles sont ovalaires, très-entières, mucronées, portées sur un long pédoncule. Ses corolles sont purpurines et assez grandes; on en retire une résine par la dessiccation de son suc laiteux, qui a la plus grande analogie avec celle de jalap, comme les rapports botaniques le prouvent, et qui jouit des mêmes propriétés. On se sert des feuilles en place de savon pour nettoyer le linge (*convolvulus pes capræ*).

La plante la plus active est celle qui fournit l'*ava*. C'est un *piper*, nommé *methysticum* par les auteurs (*inebrians*,

Virey?). Cette espèce de poivre ne grimpe point : ses tiges sont fermes, genouillées, et hautes de cinq à huit pieds, et partent de la racine par touffes épaisses. Les feuilles sont très-grandes, en cœur. Les fleurs forment des épis très-courts dans l'aisselle des feuilles. La racine est très-volumineuse, brunâtre à l'extérieur dans l'état frais, se desséchant facilement au soleil, et conservant une couleur parfaitement blanche dans l'intérieur. Les racines représentent des souches très-fortes, d'où partent les autres jets radiculaires et ligneux. Cette plante se plaît sur les montagnes, dans les lieux les plus abruptes ou sur les pentes rapides. Les naturels la recueillent soigneusement pour faire quelques tonneaux de ses racines, qu'ils vendent à des navires anglais qui les portent en Europe.

Parmi les arbres véritablement remarquables par leur port et par leurs fleurs, on ne peut se dispenser de citer le *baringtonia*, *houtou* ou *tiraoutou* des Taïtiens; le *gardenia florida* ou *tiraé ;* l'*hibiscus* rose de Chine ou *aoutai*, qui orne la chevelure des femmes par ses belles fleurs, dont on obtenait encore un remède pour les yeux ; le *calophillum inophyllum* ou *toumanou* ; le *metrosyderos spectabilis ?* Gœrtn., ou *pou-a-ra-ta* [1].

Le *baringtonia speciosa* embellit les rivages de Taïti, à Papaoa, et ceux de Borabora. Ce superbe arbre ne se trouve que sur les bords de mer, où il prend un grand développement en se ramifiant à l'infini. Les feuilles sont grandes, coriaces, d'un vert brillant, ovalaires, éparses, plus nombreuses aux sommités des rameaux. Les fleurs sont grandes,

[1] Les Taïtiens adoraient un grand nombre de plantes dans leur ancienne religion. La principale était une fougère, qu'ils vénéraient au point de lui donner le nom de leur grand dieu Oro : ils ont aujourd'hui conservé encore quelque estime pour elle.

en faisceau terminal ou axillaire. Les étamines sont soudées par la base; leur tiers supérieur est purpurin; les anthères sont jaunes. Un tube inférieur donne passage à un long style persistant. La corolle est grande, composée de quatre pétales blancs. Le calice est persistant, à deux folioles ovalaires. Le fruit est quadrilatère, très-gros, renfermant une grosse amande arrondie.

Le gardenia [1] fait les délices de nos florimanes par son parfum délicieux : mais cet arbuste se développe à peine dans nos serres, tandis qu'à Taïti il prend dans les bois la taille de l'*aubépine*, et se couvre de milliers de fleurs suaves, qui embaument l'air et annoncent de loin le voisinage du *tiraé*, dont les Taïtiennes se couvrent la chevelure et se garnissent les lobes des oreilles. Il en est de même de l'*hibiscus rosa sinensis*, dont les corolles, d'une brillante nuance ponceau, servent à faire des couronnes [2].

Le *toumanou* est un arbre magnifique par son port et son feuillage. Les feuilles sont en effet d'un très-beau vert, très-entières, et composées de nervures serrées et rangées parallèlement les unes près des autres. Des bouquets de fleurs blanches terminent les rameaux. Le *metrosyderos* est une plante des lieux élevés, et même des sommets des montagnes. Il forme un arbrisseau très-garni de branches, et à feuilles ovalaires,

[1] C'est le *gardenia florida* de Forster, n. 122, p. 20, du *Florulæ insularum australium prodromus*.

[2] *Plantes usuelles inconnues : piripiri*, graminée dont la paille sert à faire de jolies pagnes. *Oracaoua :* c'est un arbre dont l'écorce est textile; les feuilles sont entières et lancéolées : peut-être l'*urtica argentea* de Forster? *Apeoa*, sorte d'arum très-grand, dont on mange les racines. *Aoutaraa*, fruit rouge, d'un bon goût, analogue à la prune, dont les feuilles sont coriaces, ovalaires et entières (Mirobolan ?). *Moou*, graminée dont la paille est très-fine, et sert à faire des chapeaux. *Roa ;* on en fait d'excellentes cordes.

entières et coriaces. Les fleurs sont terminales, réunies plusieurs ensemble pour former des pompons d'un rouge éclatant. Il y en a beaucoup sur la pente déclive de la montagne de l'Arbre, du côté de la mer.

Parmi les produits commerciaux et utiles qu'un navire européen trouverait à Taïti et dans les îles environnantes, on doit citer : 1° L'huile de cocos. Cette huile prend une odeur de rancidité insoutenable, due à l'imperfection des moyens qu'on emploie pour la fabriquer : on pourrait, en la raffinant, atténuer ce principe. 2° Fécule d'*arrow-root*. Cette fécule est principalement utilisée par les Anglais, qui en font une consommation prodigieuse, et qui l'emploient dans toutes les maladies consomptives en place de salep. 3° Racine d'*ava*. L'usage de cette racine n'est pas encore connu en France; mais on s'en sert beaucoup en Angleterre, comme remède stimulant. 4° La pêche des perles. Objet lucratif, et qui ne nécessiterait que des déboursés bien faibles, puisqu'on paye les plongeurs par échanges, et qu'il s'agit de passer dans diverses îles, indiquer le jour où l'on doit revenir, prendre le fruit des pêches auxquelles les naturels se seront livrés dans l'intervalle. La nacre des huîtres a déja par elle-même une valeur réelle. 5° L'écaille de tortue. Ce reptile ovipare, nommé *ehonou*, est tellement commun dans les îles de la Société, qu'on pourrait tirer un parti avantageux de son écaille [1]. 6° Le porc salé. On pourrait ainsi compléter ses vivres de campagne, en même temps que les barils excédants seraient avantageusement vendus au profit de l'armateur. Il faudrait apporter le sel d'Europe, et des pièces non destinées pour la campagne, en bottes. 7° On pourrait tirer quelque peu de *sucre* et de *coton*; mais ces deux articles, encore insignifiants, ne doivent pas être mis en ligne de compte. 8° Il est permis de

[1] L'écaille se vend quinze piastres la livre aux Moluques.

compter l'économie qui résultera, pendant le séjour, des vivres ou provisions de bord, parfaitement remplacés par les racines et les fruits du pays, et l'avantage qu'on aurait d'obtenir les belles fécules de *taro*, d'*arrow-root*, de *pya*, etc.

Enfin il serait utile de s'occuper d'une neuvième branche, ou de la pêche des *trépangs* ou holothuries. L'espèce nommée priape marin, et qui est si recherchée en Chine et dans les îles soumises aux habitudes malaises, où on la nomme *siala*, se trouve en grande abondance sur les récifs de l'île d'O-taïti. La préparation des trépangs est peu connue en France, et cependant est peu difficile à pratiquer, puisqu'il s'agit simplement de faire dégorger les holothuries dans de l'alun en poudre ou dans de la chaux, d'en enlever l'épiderme, et de soumettre ce zoophyte ainsi écorché à une légère ébullition, puis de le dessécher sur des claies à la chaleur solaire. Lorsqu'il est bien sec, on le tasse régulièrement dans des barils. Le *pikoul* de cette susbtance se vend jusqu'à 45 piastres [1].

L'île d'O-taïti n'a point de mammifères propres à son sol, autres que quelques animaux qui y ont été importés. Peut-être cependant devons-nous regarder comme y étant indigène un petit rongeur d'un gris roux, à queue presque nue, qui y est fort commun, et que les habitants nomment *ioré*. Quant aux quadrupèdes que les Européens ont cherché à y naturaliser, nous avons déjà eu occasion de les mentionner, et de dire que les chèvres seules, et surtout la variété nommée *cabri* dans les colonies, s'y étaient propagées; que les moutons n'avaient

[1] Tous les peuples de race malaise, les Chinois et les habitants du Tonquin, font un grand usage des analeptiques, et, sous ce rapport, les *trépangs*, les nids *salanganes*, produits par diverses espèces d'hirondelles, les *agal-agal*, jouissent chez ces peuples d'une réputation extraordinaire.

pu s'y acclimater, et que les vaches et les chevaux, importés par les missionnaires, ne l'avaient été qu'en si petit nombre et dans un si mauvais état, qu'aucun de ces animaux n'avait survécu. Il n'en est pas de même des oiseaux. Plusieurs espèces fort intéressantes sont propres au groupe des îles de la Société; et bien que le nombre n'en soit pas considérable, et que la plupart aient été décrites, leur rareté dans les collections, et le peu de renseignements que nous possédons sur leurs habitudes, nous permettront d'entrer à leur sujet dans des détails pleins d'intérêt.

Les oiseaux qui peuplent les bois sombres et frais d'O-taïti sont distribués dans des stations assez limitées, et c'est ainsi que les espèces répandues dans les terrains plats des bords de l'île ne se trouvent point sur les montagnes, et que là vivent des oiseaux qui ne descendent jamais dans la plaine. Depuis longtemps, d'ailleurs, les naturels étaient habitués à en chasser quelques-uns, remarquables par les vives couleurs de leur plumage, et c'est ce qui explique la grande diminution de plusieurs espèces autrefois très-communes, et même l'extinction totale de quelques races. Les vieillards nous parlèrent souvent d'un petit oiseau tout rouge, dont les chefs portaient les plumes arrangées comme en diadème, en petit manteau, ou même en grosses touffes passées dans les trous des oreilles; et cet oiseau, aujourd'hui complétement éteint, était sans doute l'*héorotaire* de la mer du Sud, et qu'on indique aux îles Sandwich. Il en est de même d'une grosse perruche verte, d'une belle colombe bleue, mentionnées par les premiers Européens qui se présentèrent sur ces bords, et dont aujourd'hui on ne peut découvrir de traces.

Plusieurs oiseaux indiqués comme de Taïti, dont ils portent même le nom dans nos species, et tel, par exemple, le *cuculus taïtensis* de Sparrman, ne se présentèrent à nos re-

cherches que dans l'île de Borabora, et c'est en parlant de cette île que nous les mentionnerons. Mais nous devons dire cependant que toutes les îles de la Société, séparées les unes des autres par de courtes distances, habitées par la même famille humaine, soumises aux mêmes influences, ont d'une manière exclusive les mêmes productions.

Il n'est pas inutile de faire remarquer combien les auteurs européens se méprennent lorsqu'ils s'étayent de l'homme dit sauvage pour prouver combien l'absence de toute notion des sciences exactes le laisse plongé dans ce qu'on appelle une grossière barbarie. Nous sommes bien loin de partager cette manière de voir, et il ne nous paraît pas bien prouvé que le mot sauvage puisse être appliqué à aucun peuple de la mer du Sud; et, pour nous renfermer dans ce qui est relatif seulement à l'histoire naturelle, nous devons dire que chaque insulaire possède, avec une rare sagacité, les noms de toutes les productions au milieu desquelles il est né; qu'il en connaît les formes et les états divers, les propriétés médicales ou usuelles, ou bien enfin qu'elles deviennent pour lui, par suite d'idées transmises, l'objet d'un culte, dont sa raison, encore enveloppée des langes de l'enfance, ne lui permet pas de se rendre compte. Ainsi les Taïtiens, avant l'arrivée des missionnaires, estimaient singulièrement les phaétons, ou oiseaux des tropiques, qu'ils épiaient lorsqu'ils venaient nicher dans leurs montagnes escarpées, et auxquels ils arrachaient les longs brins qui rendent leur queue si remarquable; et ces longs brins rouges (le *phaeton phœnicurus* est plus rare dans la mer du Sud que le *phaeton leucurus*), servaient à former les ornements de leur grand dieu *Oro*, le Jupiter de la mythologie taïtienne; ou bien ils étaient employés au vêtement mystérieux et funéraire du *Paraai*. Mais si le phaéton, qui plane avec tant de grâces au haut

des airs, que Linné regardait comme le messager du char du soleil, a paru digne aux Taïtiens de fournir la parure emblématique de leur divinité, on se demande qui a pu les décider à offrir leurs hommages à une espèce de héron blanc, qui était sacré, et qu'on ne pouvait tuer sans encourir la colère d'Oro et celle plus redoutable de ses prêtres. Ce culte des animaux descendrait-il de quelque analogie éloignée, soit de la forme, soit des habitudes riveraines de ce héron, nommé *e-houtou*, avec celles de l'ibis, également l'objet de la vénération des anciens Egyptiens?

Parmi les oiseaux terrestres remarquables par leur plumage comme par leurs formes gracieuses et délicates, la *perruche e-vini* (*psittacus taïtensis*, Gm.), tient sans contredit le premier rang. Elle est décrite dans Buffon d'après les notes de l'illustre Commerson, mais sous une dénomination fautive, résultat d'une erreur typographique; car elle y est appelée *arimanon*, tandis qu'on devrait lire *ari-manou* ou *manou* (oiseau) *ari* (de cocotier). Cependant les naturels ont oublié cette épithète; car le nom qu'ils nous donnèrent est *e-vini* ou *vini* tout court, syllabes qui, prononcées vivement, rendent assez bien le cri de cette jolie perruche. Elle se tient constamment sur les cocotiers, et ce n'est que bien rarement qu'elle les abandonne pour aller se percher sur quelques arbres voisins; et nous remarquâmes qu'elle a la singulière habitude de se renverser fréquemment la tête en bas.

Grosse à peine comme le moineau de France, la perruche d'O-taïti a son plumage bleu d'azur; mais la gorge, les joues, le devant du cou, sont d'un blanc pur chez les individus adultes, tandis que ces mêmes parties, chez les jeunes, sont d'un brun-noir foncé. Sur cette teinte bleue lustrée, et assez semblable à celle du lapis-lazuli que présente le plumage, tranchent les couleurs rouge de corail du bec, et aurore des

pieds. La queue courte et conique de cette espèce la fait placer dans le genre psittacule, *psittacula* de Kuhl.

Mais l'*e-veni*, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux de l'Océanie, et presque tous ceux de l'Australie, a la langue modifiée par son genre de vie, et au lieu d'être, comme chez la plupart des espèces de la grande famille des perroquets, recouverte d'une épiderme lisse, elle se termine par une sorte de couronne qui résulte d'une grande quantité de fibres longues, roides, régulièrement disposées les unes à côté des autres, et que M. de Blainville regarde comme les papilles nerveuses de l'extrémité de l'organe lingual et gustateur énormément développées. L'*e-vini*, en effet, ainsi que tous les oiseaux qui se nourrissent d'exsudations miellées, qu'ils puisent au sein des fleurs ou dans les bourgeons de certains arbres, ne recherche que les spathes des cocos au moment où elles s'entr'ouvrent, pour y puiser un liquide sucré, abondant, qui s'en échappe à cette époque de la fleuraison. Cette perruche s'accommode cependant de fruits sucrés, et surtout de bananes, et nous en conservâmes assez longtemps en vie par ce moyen; mais le refroidissement des régions tempérées suffit pour la faire périr aussitôt qu'elle abandonne les latitudes chaudes de la zone intertropicale.

Nous avons vu un dessin de l'*e-vini* dans les manuscrits de Commerson, qui la nomme *perruche nonnette*. Sparrman, dans le *Museum Carlsonianum* [1], en a publié une médiocre figure (Pl. XXVI) sous le nom de *psitacus cyaneus;* et la description qu'il en donne se borne à peu près à ces mots : *Corpore toto saturate et splendidè cæruleo*, *pedibus nigris*. Shaw, *Misc.*, t. I, Pl. VII, et Levaillant, ont encore donné des portraits de cette perruche gracieuse, que Latham

[1] *Museum Carlsonianum*, *in quo novas et selectas aves exhibet Andreas Sparrman*. Fasc. in-4°. Holmiæ, 1786-1787, etc.

a décrite dans son Synopsis, sous le nom de *otaheitan blue parraket*.

Les naturels nous indiquèrent encore une autre espèce de perruche; mais, comme nous ne l'avons pas vue, nous ne rechercherons pas si déjà elle a été observée par d'autres voyageurs. Il est possible d'ailleurs que ce soit la perruche fringillaire que nous nous procurâmes à Borabora.

Nous n'omettrons point une tourterelle que les naturels appellent *ouba*, et qui vint nous offrir encore une nouvelle variété de cette *columba kurukuru*, qui se trouve dans toutes les îles de la Malaisie et de l'Océanie, depuis les Moluques, les Philippines et les Mariannes, jusqu'aux Sandwich et aux îles de la Société, et qui, en tout lieu, semblable par l'ensemble de ses formes et les masses de couleurs de son plumage, offre partout des nuances variées qui ont déjà cent fois torturé les naturalistes systématiques, aux définitions précises desquels elle semble vouloir échapper.

La colombe *kurukuru* est le type du genre *ptilinopus* de M. Swainson, genre destiné à faire le passage des vraies colombes aux colombars. Elle est figurée nº 254 des Pl. coloriées de M. Temminck, et Pl. XXXIV et XXXV de l'Histoire des pigeons.

Le kurukuru d'O-taïti [1] a la taille un peu plus forte que la variété de Timor, dont elle se rapproche le plus. La calotte purpurine qui revêt le sommet de sa tête est d'un rose très-pâle, que circonscrit une raie assez large d'un jaune peu intense. Le cou en entier, jusqu'aux épaules et tout le dessous du corps, sont d'un gris cendré uniforme, teinté de verdâtre plus foncé sur la poitrine. Le menton, la gorge et le devant du cou sont blanchâtres. La région anale et les couvertures

[1] *Columba kurukuru*, var. *taïtensis*, Less.

inférieures de la queue sont d'un jaune vif. Le manteau, le dos, le croupion et les ailes sont d'un vert doré, avec des teintes rousses. Les rémiges sont brunes en dedans. La queue est régulièrement rectiligne ; chaque rectrice est d'un vert métallique en dehors du rachis, brune en dedans, et terminée par une large raie blanchâtre bordée de brunâtre. Le bec est plombé et blanc à l'extrémité. Il est recouvert, dans l'état de vie, par deux petites caroncules orangées qui surmontent les narines. Les tarses, à moitié emplumés, sont de couleur orangée.

La colombe kurukuru n'habite que les endroits montueux et les plus sauvages de l'intérieur d'O-taïti : les habitants en recherchaient les plumes pour s'en parer.

Les cocotiers ne sont pas seulement fréquentés par la perruche *e-vini*, mais une autre espèce d'oiseau s'y tient constamment, et se nourrit de moucherons et des petits insectes que le suc miellé des bourgeons florifères y attire. C'est le martin-pêcheur sacré de Latham, dont nous avons fait le type de notre nouveau genre todiramphe (*todiramphus*, Less.) [1]. Ces todiramphes jouaient un grand rôle dans la religion des anciens naturels.

Les auteurs ont décrit sous deux noms différents un gobe-mouche, que nous avons appelé *muscicapa Pomarea* (Atlas, Pl. XVII), en l'honneur de *Pomaré*, chef des îles de la Société, et dont le gouvernement était empreint d'une sorte d'élévation. Cette espèce de gobe-mouche se trouve décrite, le mâle, sous le nom de *muscicapa nigra*, figuré Pl. XXII, *Fasc.* I, du *Museum Carlsonianum* de Sparrman [2], tandis

1 *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Paris*, t. 3, p. 419, pl. 11 et 12.

2 *Muscicapa nigra*, Latham; *corpore toto nigro; rostro, capite, interscapulio pedibusque atris; habit. in insulis Societatis oceani Pacifici.* Sparrm., pl. 23 (figure mauvaise).

que la femelle est le type du *muscicapa lutea* de Latham [1]. Cet oiseau varie singulièrement dans son plumage, non-seulement suivant les sexes, mais encore suivant les âges. Les Taïtiens le nomment *o mamao*, et il a pour habitude de se tenir dans les buissons de *pourao* (*hibiscus tiliaceus*), où il trouve les moucherons qui forment sa nourriture et qu'attirent les larges feuilles de cette malvacée.

Une sittèle nouvelle (*sitta otatare*, N.), que les habitants connaissent sous le nom d'*otataré*, habite avec le gobe-mouche précédent; et fréquemment nous tuâmes une petite hirondelle très-voisine de l'*hirundo rustica* de France, dont elle avait la taille. Son plumage était d'un brun assez foncé, excepté le ventre qu'un gris brun colorait.

Parmi les oiseaux de rivage, nous n'eûmes occasion d'observer qu'un très-petit nombre d'espèces. Entre autres nous citerons deux petits hérons (*ardea*), sans y comprendre le *o-houtou* dont nous avons déjà parlé. La première est un petit crâbier de la taille d'un râle, à bec mi-partie de noir et de jaune, ayant le tour des yeux et des pieds de cette dernière couleur. Les plumes du cou et de l'abdomen sont brunes, et marquées au centre d'une flammette jaune; celles des parties supérieures du corps ont leurs tiges blanches, et sont d'un vert lustré sur les barbes; les couvertures alaires sont brunes et terminées par un triangle blanc. La seconde espèce est un crâbier gris, de la taille de la petite aigrette. Son bec est en partie noir et rougeâtre. La tête, le cou et le dessus du corps sont d'un brun teinté de bleuâtre. Un trait blanc naît de la

[1] *Muscicapa lutea*, Lath. Cet oiseau a, suivant l'auteur anglais, cinq pouces et demi de longueur totale. La teinte de son plumage est jaune d'ocre, noirâtre sur les couvertures et les rémiges. Les rectrices sont brunes; le bec et les pieds sont plombés, et les ongles noirs. Il habite Taïti, et y est nommé, dit Latham, *oo mamao-pooa hoa.*

mandibule inférieure et descend comme deux rubans longs d'un pouce sur les parties latérales du cou. La région abdominale et les couvertures inférieures de la queue sont d'un gris enfumé. Ce héron nous paraît évidemment nouveau, et nous proposons de le nommer *ardea jugularis*.

Le chevallier gris, que les habitants nomment *torea*, à bec gris et à pieds jaunes, à plumage gris cendré, foncé en dessus, et blanc varié de brun en dessous, est très-commun sur les rivages.

Nous n'observâmes qu'une fois une espèce de canard, *anas*, appelée *mora* dans l'île, et qui a la taille de notre grosse sarcelle d'Europe. Sa tête est recouverte par une calotte brune. Un trait marron passe au-dessus de l'œil, tandis qu'une bandelette noire traverse toute la région oculaire, et qu'au-dessous se dessine un deuxième trait marron. Le plumage du corps est entièrement brun; mais chaque plume est bordée de rougeâtre; un miroir vert métallique, encadré de noir, occupe le milieu des ailes.

La classe des reptiles se compose d'un très-petit nombre d'espèces, et ne présente aucun *ophidien*, ni aucun *batracien*. La tortue franche (*testudo mydas*) fréquente, en certain temps de l'année, les rivages, et les habitants, qui en estiment la chair, l'élèvent dans une sorte de domesticité, en recueillant les jeunes avec précaution, et les renfermant dans des parcs clos par des murailles élevées avec des fragments de coraux, et constamment baignés par la mer: ils lui donnent le nom de *e-honou*. Les seuls autres reptiles qui s'offrirent à notre recherche sont deux *sauriens*: l'un, que les habitants nomment *emo*, est remarquable par sa très-petite taille, l'agilité de ses mouvements, son abondance dans tous les lieux exposés au soleil, et surtout par sa queue, dont la coloration est celle de l'azur le plus pur, et enfin par les cinq raies longitudinales dorées qui occupent tout le dessus du corps; l'autre est une

espèce de *jecko*, que les habitants confondent avec le scinque, sous le nom commun d'*emo*. Cependant ils ont horreur de ce *jecko*, tandis que ce dernier ne leur inspire aucune aversion. Ce *jecko* sort principalement le soir et dans la nuit, et se tient dans le jour dans les troncs pourris des cocotiers, ou dans les endroits les plus frais et les plus humides de l'intérieur des cabanes. Il a environ trois pouces de longueur totale, et est nuancé de gris linéolé, n'imitant pas mal les teintes des papillons de nuit.

Les côtes de l'île d'O-taïti sont très-poissonneuses, et la plupart des espèces qui y vivent sont ornées des plus brillantes couleurs. Nous ne connaissons pas de plus beau spectacle que celui qui s'offre à la vue d'un naturaliste, lorsque, par une mer calme, il parcourt les récifs alors seulement recouverts d'un pied et demi d'eau. Au milieu des nuances les plus vives qui décorent les saxigènes et revêtent leur masse pierreuse d'une enveloppe animalisée brillante, les poissons viennent encore embellir cette scène par leur parure éclatante d'or, d'argent et reflétant l'éclat des pierres les plus précieuses. Notre Atlas a prouvé que ce n'est point une hyperbole, et que nos peintures sont restées encore bien au-dessous de la vérité. Nous décrirons ailleurs ce phénomène pompeux, parce que la scène qui fixa notre attention à la Nouvelle-Islande renfermait toutes les circonstances les plus développées d'une magnificence dont il est très-difficile qu'un lecteur européen puisse apprécier l'exactitude et la vérité.

Pour en revenir aux poissons d'O-taïti, nous n'en citerons que quelques exemples; ainsi on y trouve des *parara* (*chætodon*) nombreux et variés, des *oïri* (*balistes*), des *eparaï* et *eoumé* (*acanthures*), des girelles, dont les couleurs sont fantastiques et les espèces nombreuses : telles sont l'*eapi*, le *pao*, le *tabeou*, l'*étaapé*, le *pareva*, le *mato*, etc., etc. Des *murænophis* variées sillonnent, par leur nager rampant, la surface

des rochers, et s'enfoncent dans les trous qu'elles y rencontrent, et ne laissent dépasser que leur tête, afin de guetter plus sûrement les petits poissons et les autres animaux marins dont leur tribu vorace fait sa pâture. Mais des spares, le filou, des syngnathes, des coffres, des lutjans, des serrans, des serpes, viennent encore apporter de la variété dans l'ichtyologie très-riche de cette île; et ces poissons, dont nous avons déposé de nombreux individus au Muséum, sont d'autant plus intéressants, que plusieurs d'entre eux ont été primitivement décrits par Commerson et Forster, et qu'ils n'avaient jamais été déposés dans les collections publiques.

Pendant notre séjour à O-taïti, nous n'eûmes point occasion d'observer un grand nombre d'insectes. Nous ne vîmes que deux espèces de papillons, qui sont, il est vrai, fort communes, et que les habitants nomment *pépé*, et une grosse zygène, appelée *poureoua*. La mouche des chaires, *erao*, et les moustiques, fourmillent dans les bois et autour des cabanes, et là, comme partout ailleurs, annoncent leur présence par leur incommodité. Un truxale vert, *evivi*, se tient dans les herbes de prairies humides; et sur les rameaux des arbustes on rencontre fréquemment un grand phasme, que les Taïtiens appellent *evava*, et parfois *kivi*.

Lorsque la mer est calme et que sa surface est unie, la baie de Matavai est couverte de *vélia*. Les naturalistes ont donné à cette espèce le nom d'*océanica*, parce qu'en effet on la rencontre sur la surface entière du Grand-Océan, aussi bien aux environs des îles Sandwich que de l'île de Pâques, au milieu des archipels de Tonga, comme dans les mers de Carolines.

Les îles qui sont entourées de longs récifs que recouvrent à peine quelques pieds d'eau nourrissent une grande quantité de crustacés; et le nombre de ceux qu'on observe sur les rivages d'O-taïti est très-grand, malgré la consommation

qu'en font les habitants, qui les recherchent avec empressement. Au premier rang nous devons citer une espèce de langouste, *oui-ou-ra-rou*, remarquable par sa belle couleur marron variée de blanchâtre, par son test hérissé de tubercules et d'épines, par ses pieds bleuâtres garnis de lignes blanches, par ses pinces hérissées de poils roux épais et touffus, par sa queue bordée d'une large ligne de points blancs, etc. En peu de temps nous recueillîmes pour nos collections un scyllare, des palémons, des ranines, des portunes, des plagusies. Les eaux douces et fraîches de la rivière de Matavai nourrissent une chevrette nommée *tataraio*, à enveloppe hyaline, à pinces très-longues et marquées de taches d'un pourpre vif. Ses bords sont creusés d'une grande quantité de petits trous où se tient caché un ocypode, *toupa*, dont le test est d'un brun foncé avec des points verts, et dont la pince droite, beaucoup plus forte que la gauche, est colorée en rouge vermillon. Le pagure moucheté, *eoua*, figuré dans l'Atlas zoologique de MM. Quoy et Gaimard, est très-commun sur les grèves sablonneuses, que recouvre constamment une certaine épaisseur d'eau salée, où il atteint une grande taille, qui lui fait choisir pour sa demeure les coquilles les plus volumineuses, et principalement les tritons. Le genre cancer, proprement dit, compte de nombreuses espèces : le *papa* est de grande taille et de rouge vineux ; son test est marqué de onze taches rondes, d'un rouge foncé; son corps, complétement glabre, est jaune en dessous. Le *titi-éréti* est rouge de brique et très-velu ; le *titi-aoouarou* est ocellé de points blancs ; le *aatea* est d'un violet foncé et couvert de tubercules ; enfin un grapse peint très-commun est nommé *totoé*, etc., etc.

Si déjà dans les animaux que nous venons d'indiquer on en a reconnu plusieurs qui soient propres aux mers indiennes, on verra que la plupart des mollusques que nous allons mentionner se trouvent à peu près vivre indifféremment sous

toute la zone équatoriale, et aussi bien dans l'océan Atlantique que dans le Pacifique. De toutes les coquilles, la plus commune est sans contredit le *poréo*, ou la porcelaine tigre (*cypræa tigris*). Mais on peut encore s'y procurer un grand nombre d'espèces, qui sont : la porcelaine géographique, le *poupou taratara* (chicorée rameuse), le ptérocère scorpion, le *pououpouou* (casque), le triton trompette, coquille qui mérite d'autant mieux son nom, qu'elle sert chez tous les insulaires de la mer du Sud de signal pour courir aux armes ou pour se rendre à quelques cérémonies religieuses ; les volutes, les mitres, les harpes, le poupou (*vis tigre*), les rouleaux, les cônes, les rhomdes, nommés *poupou ari*, les cylindres, les trochus, les tonnes, le cadran, le bronte cuiller, etc., etc., voilà pour les univalves.

Parmi les mollusques testacés bivalves on doit citer en première ligne l'aronde aux perles (*mitylus margaritiferus*), que les habitants nomment *tirana*. Cette précieuse coquille n'est point très-commune sur les côtes d'O-taïti ; mais en revanche elle forme des bancs épais au milieu des îles basses de l'archipel Dangereux. Les naturels se servaient depuis longtemps des perles comme objet de parure, et étaient, ainsi que les habitants de Ceylan, dans l'habitude de plonger pour aller les chercher au fond de l'eau. Des spéculateurs européens ont profité de l'industrie des O-taïtiens pour la faire tourner à l'avantage de leur commerce.

La tridacne, nommée *paoua*, est communément enchâssée dans les récifs de coraux, et, bien que sa chair soit dure et très-coriace, elle fournit aux naturels un aliment qui leur plaît.

A l'indication de ces deux coquilles bivalves nous joindrons seulement celle de quelques moules, de la pinne marine, de plusieurs vénéricardes et corbules.

De toutes les coquilles terrestres, la plus commune est

celle que les habitants nomment *ooa*, que l'on trouve sur le sommèt des montagnes et dans les aisselles des feuilles du vaquois. Ce petit bulime, couleur de chair, est le *partula otaheitana*. L'*ehii* des Taïtiens est la nérite couronne qu'on rencontre dans toutes les petites rivières de l'île avec une ancyle.

Nous observâmes trois espèces d'astéries: l'*eouata* est l'*asterias discoïdea* des auteurs; la *bamataï* est à cinq rayons très-allongés et étroits. Nous ne trouvâmes qu'une ophiure.

Le *vétoué* est l'oursin à baguettes, que les naturels mangent; il est très-commun, ainsi que l'*echinus atratus*. Deux autres espèces plus petites ne sont pas rares sur la côte: la première, *ina*, a des baguettes rondes, petites, acidulées, blanches au sommet et violettes à la base; tandis que la deuxième est hérissée de baguettes pointues, effilées et entièrement noires.

Diverses espèces d'holothuries, de méduses, de béroés et de madrépores, etc., doivent être ajoutées à cette esquisse rapide de la Faune d'O-taïti.



# CHAPITRE XI.

## Observations générales sur les O-taïtiens [1].

> La philosophie a tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique, c'est là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.
>
> ( Dupaty, lettre 33.)

---

Les naturels de l'île d'O-taïti sont devenus célèbres en France par les récits pleins de charmes et de naïveté que

[1] Cet article, qui a paru en 1828, a été mis fréquemment à contribution, concurremment avec mes études sur les autres peuples de la mer du Sud, dans des ouvrages récents, sans être cité ; nous avons conservé sa rédaction première, parce qu'elle concorde avec un ouvrage estimable publié en 1837, presque exclusivement sur O-taïti, par M. Mœrenhout.

Le silence gardé sur quelques-uns de mes mémoires par les écrivains qui s'en sont emparés, me force à citer une opinion émise à leur sujet par un géographe étranger justement célèbre. M. Balbi a dit (page 1233) dans sa géographie : « Notre franchise nous impose le devoir de lui si- » gnaler surtout deux ouvrages classiques, *que quelques littérateurs exploi-* » *tent depuis quelque temps*, en y puisant à peu de frais une vaste érudi- » tion qui ne leur appartient pas, et auxquels nous nous faisons un devoir » et un plaisir d'avouer les nombreux emprunts que nous leur avons » faits. Ces ouvrages sont : *The history of Indian archipelago*, par » M. Crawfurd, et l'*Histoire naturelle de l'homme*, par M. Lesson. »

Je pourrais citer tel autre auteur qui a donné sous son nom des pages entières de moi, sans même changer la ponctuation, de sorte qu'il se peut que je passe dans certains esprits pour plagiaire de mes propres écrits, dispersés çà et là dans des recueils du temps.

Bougainville a publiés sur leurs mœurs et sur leurs habitudes, et seront ici l'objet d'un aperçu sommaire. Notre opinion ne coïncidera pas toujours avec celle qui est assez généralement répandue; mais on voudra bien se rappeler que cette notice historique a été tracée sur les lieux, et que par conséquent il ne nous est plus permis de rien changer à notre premier sentiment.

Les O-taïtiens sont le type de notre rameau océanien, bien qu'on ait pensé que le peuple et les chefs n'appartenaient point à la même race : mais cette distinction des *tiaous* ou *tiracas* (les chefs) avec les *toutous* (bas peuple), ne repose que sur des indications vagues et superficielles; car si la plupart des *tious* diffèrent des autres insulaires par une taille plus avantageuse, par une teinte de peau plus claire, cela tient à ce qu'ils sont mieux nourris et moins exposés à l'influence du soleil: d'ailleurs on observe dans la caste privilégiée, quelques hommes contrefaits et très-basanés. Tous les Taïtiens, sans presque aucune exception, sont bien faits : leurs membres ont des proportions gracieuses, mais en même temps robustes en apparence; et partout les saillies musculaires sont enveloppées par un tissu cellulaire épais qui arrondit ce que les muscles ont de trop saillant. Nous mesurâmes deux des plus beaux hommes du district de Matavai, nommés Faeta et Upaparu : leur taille était de cinq pieds huit pouces et quelques lignes, et il n'est pas rare de rencontrer des insulaires qui aient cette stature; cependant les dimensions les plus ordinaires du reste des habitants sont, terme moyen, de cinq pieds trois à cinq pouces.

La physionomie des O-taïtiens est généralement empreinte d'une grande douceur et d'une apparence de bonhomie. Leur tête serait européenne sans l'épatement des narines et la grosseur trop forte des lèvres. Leurs cheveux

sont noirs et rudes. La teinte de la peau est d'un jaune rouge très-peu foncé, ou celle que l'on connaît vulgairement sous le nom de couleur de cuivre clair. Cette coloration varie toutefois d'intensité, et c'est ainsi que beaucoup de naturels des deux sexes n'ont que ce brun qui distingue les peuples du midi de l'Europe. La surface de la peau est très-lisse et douce au toucher; mais il s'en exhale une odeur très-forte et très-tenace, qui est due en grande partie aux frictions d'huile de coco dont elle est sans cesse lubréfiée, et cette odeur persiste malgré les bains journaliers dont ils font usage. Hommes et femmes portent les cheveux coupés assez ras; ni les uns ni les autres ne s'épilent; mais les premiers s'arrachent la barbe, et ne laissent croître que les moustaches, qu'ils taillent de manière à former un léger rebord sur la lèvre supérieure. Les membres sont nettement dessinés, et les jambes, d'après nos idées sur la beauté, sont remarquables par leurs belles proportions. Tout le système musculaire est largement développé; mais, comme il n'a jamais été façonné pour un exercice de force, il en résulte la mollesse et l'inertie qui sont propres aux Taïtiens. Leur démarche, en effet, est chancelante et comme mal assurée, et s'ils agissent, c'est d'abord avec vigueur, mais bientôt leurs efforts sont épuisés. Comment en serait-il autrement sur un sol où les produits alimentaires furent jetés en abondance, et où, pour les obtenir, il ne faut employer aucun travail ni aucun effort? De cette heureuse position, de cette fécondité de la nature, il en est résulté pour les O-taïtiens ces mœurs molles et efféminées, cette enfance dans les idées qui les distinguent. C'est à cause de cela que les habitants de Borabora, moins favorisés, s'adonnèrent à la piraterie, et leur firent souvent la guerre avec succès. C'est par la même raison qu'ils ont adopté sans obstacle les nouvelles maximes qui leur furent portées par

les missionnaires anglais, maximes qu'ont repoussées tous les autres peuples de la même race, dont l'ame est plus fortement trempée.

On a longuement discuté anciennement sur ce que les Américains ne présentèrent point aux premiers observateurs un système pileux aussi épais que celui de beaucoup d'autres peuples : la question est aujourd'hui bien résolue ; mais, pour ne parler que des O-taïtiens, cette partie accessoire de l'organisme est très-abondamment fournie. Légers à la course, ces naturels sont habitués dès l'enfance à gravir à la cime des plus hauts cocotiers et les arêtes des rochers les plus escarpés. Ils savent lancer les pierres avec la plus grande adresse, et leur coup d'œil est si juste, qu'ils frappent le plus souvent le but qu'ils se proposent d'atteindre. Dressés dès la plus tendre jeunesse à la natation, les O-taïtiens dans l'adolescence se plaisent à évoluer au milieu des récifs ; ils exécutent de très-longs trajets sans éprouver de fatigue. Leurs sens, habitués à des observations tout instinctives, leur font avoir la conscience d'un oiseau caché dans le feuillage d'un arbre éloigné, ou d'un petit lézard qui bruisse au loin sous une pierre, lorsqu'un Européen essaie en vain de voir ou d'entendre ces animaux. Mais cette faculté du reste ne leur est point exclusive, on sait qu'elle appartient à tous les peuples isolés ou disséminés sur la surface de la terre, qui en font un usage journalier.

Dès leur bas âge les petits Taïtiens sont familiarisés avec les intempéries des saisons. Nous en avons vu qui restaient hors des cabanes et dans un état de nudité parfait, bien que la pluie tombât par torrents. D'ailleurs ces enfants de la nature peuvent se développer en paix ; lutter contre les vagues au milieu des brisans, grimper sur les arbres, et parcourir sans cesse les bois, forme leur première éducation, et, d'après cela il n'est pas étonnant que les membres acquiè-

rent cette aisance dans les mouvements, qui est si opposée à la roideur et à l'immobilité d'un Européen.

Les femmes d'O-taïti, ces prêtresses de Vénus, dont les attraits séducteurs sont peints avec tant de charmes dans Bougainville Wallis et Cook, sont généralement très-laides de figure. Ce n'est pas, nous le savons, l'opinion reçue en Europe; et les tableaux gracieux et fantastiques qu'on a faits de leurs traits se trouvent en quelque sorte présents à la mémoire pour infirmer notre jugement. Mais nous avons vu la plus grande partie du beau sexe taïtien, et nous pouvons affirmer sans crainte que dans toute l'île à peine trouverait-on une trentaine de figures passables, d'après nos idées sur la beauté, ou en citer une dizaine qui aient une physionomie attrayante, et encore faudrait-il les chercher parmi celles qui sont à l'aurore de la vie; car la maternité et les travaux du ménage les flétrissent de bonne heure. Toutes les femmes âgées sont dégoûtantes par une flaccidité générale, qui est d'autant plus grande qu'elle succède ordinairement à un embonpoint considérable. Les premiers navigateurs, en abordant dans cette île si belle par la pompe de sa végétation et la douceur de sa température, ont-ils été séduits par les plaisirs sensuels dont on les enivra après de longues privations, ou bien la beauté du sang s'est-elle altérée à la suite des maladies vénériennes, ainsi que le pensent les missionnaires? Tout porte à croire que la première idée est la plus probable; la vie des gens de mer s'écoule au milieu de rudes vicissitudes, de privations de toutes sortes, et, dans les courts moments où ils peuvent satisfaire leurs goûts, ils s'y livrent avec un entier abandon. On conçoit facilement alors comment leur imagination dote de tous les avantages réunis le sol qui leur offre de faciles plaisirs, et l'éducation même ne garantit pas de ces prestiges, puisque nous voyons des hommes graves partager le même sentiment. Le Camoëns

entre autres n'a-t-il pas consacré un chant à peindre les voluptés que Gama et ses compagnons goûtèrent dans une île fortunée? Bougainville, Wallis, Cook, Bligh, ont rivalisé, dans leurs relations, en peintures un peu vives et à la manière de l'Albane lorsqu'ils tracent les contours gracieux, la tournure agaçante, les yeux langoureux des O-taïtiennes, qui, au dire de ces navigateurs, auraient pu soutenir la comparaison aves les Françaises, dont le front n'est bruni que de cette demi-teinte qui ne messied point au visage des Andalousiennes. Si ce tableau ne concernait qu'un petit nombre de jeunes filles, nous serions les premiers à en reconnaître la vérité; mais le sexe féminin, quoique doté assez universellement de certains traits dont s'enorgueillissent les Européennes, est tellement défavorisé sous d'autres rapports, qu'un observateur judicieux ne peut se dispenser de détruire les préventions fautives généralement répandues. Les O-taïtiennes, avant le mariage, présentent cet embonpoint raisonnable qui prête de la grâce au corps, en arrondit les contours, et est le signe le plus infaillible d'une santé robuste; elles ont la jambe forte et bien proportionnée, les mains très-petites; l'élargissement singulier des traits de la face tient peut-être à l'usage qu'ont les mères de comprimer dès l'âge le plus tendre la tête de leurs enfants, de manière qu'il en résulte l'agrandissement de la bouche, l'aplatissement des ailes du nez et la saillie des pommettes; de sorte que le nez, qui est assez généralement volumineux, et les lèvres fort grosses, ne concourent point, comme on peut le penser, à l'embellissement du jeu de la physionomie; mais les avantages dont la nature libérale les a dotées ne sont point à dédaigner. Elles ont, ainsi que les hommes, les dents du plus bel émail et parfaitement rangées; leur œil est plein de vivacité et de feu, il est bien fendu, placé à fleur de tête, recouvert par de longs cils effilés, et abrité par un

large soucil noir; leur chevelure est de cette dernière couleur; et le luisant qu'elle affecte est dû à l'usage de coco ou *monot*, dont elle est généralement enduite; leur sein offre avec assez de régularité une demi-sphère, dont la fermeté soulève la toile qui le recouvre si imparfaitement; mais le bouton de rose que la libérale nature plaça sur l'orbe d'albâtre de la femme issue de race caucasique n'a plus cet incarnat et cette fraîcheur; c'est une sorte de mûre noire, longue, grosse comme le bout du doigt, entourée d'une auréole couverte de papilles saillantes, et colorée en brun foncé: tels sont les avantages physiques de l'O-taïtienne la plus favorisée. La coloration de la peau des femmes est, ainsi que celle des hommes, d'un cuivre clair. Quelques-unes cependant sont remarquables par une très-grande blancheur, et les épouses des chefs surtout, qui ne sont point soumises à des travaux rudes ni à l'action du soleil, ont une teinte beaucoup moins foncée que celle des Provençales. Mais les jouissances précoces, le mariage et l'allaitement, ont bientôt détruit les avantages que nous venons de signaler. Vers dix ans les filles sont nubiles et de très-bonne heure elles sont mères, et très-fécondes. Le plus grand service que les missionnaires européens aient rendu à ces peuples, est de les avoir portés à abolir l'affreuse coutume de sacrifier leurs enfants; le grand nombre de ceux-ci promet à la population d'O-taïti un accroissement d'autant plus nécessaire, qu'elle avait été diminuée par des guerres, des maladies et des sacrifices humains. Les mères regardent comme le plus sacré de leurs devoirs de nourrir leur progéniture; elles ne s'en dispensent que dans des cas très-rares; et les épouses des chefs, qui jouissent là comme ailleurs d'une prérogative que ne partage point le vulgaire, peuvent seules se dispenser de ce pieux devoir. Les femmes s'entr'aident dans les douleurs de l'enfantement; la plus proche voisine sert d'accoucheuse et coupe le cordon

ombilical avec la valve tranchante d'une huître. Aussitôt que le nouveau-né a vu le jour, on le plonge dans un bain d'eau fraîche; la mère l'allaite pendant longtemps, et nous avons vu des enfants âgés de trois ou quatre ans courir après le sein maternel. Une observation dont nous nous sommes difficilement rendu compte est le petit nombre de vieillards qu'on remarque parmi les O-taïtiens. On ne rencontre en effet que très-peu d'individus auxquels on puisse par diverses supputations donner soixante-dix ans au plus. Aujourd'hui les missionnaires anglais tiennent des registres exacts des mutations civiles, et cette question sera un jour complétement résolue.

Plus les hommes sont restreints dans la sphère de leurs idées, plus ils sont près de ce qu'on appelle état de nature, plus leurs liens de famille ont de force; les O-taïtiens, en effet, ont la plus vive tendresse pour leurs enfants; ils leurs parlent avec douceur, ne les frappent jamais, et ne goûtent rien d'agréable sans leur en offrir. Ces bons sentiments n'ont pu être détruits que par la force tyrannique des superstitions reli gieuses; et tel père qui chérissait tendrement son fils le voyait sacrifier sans regret à la demande et sur les autels du redoutable dieu *Oro*.

D'où peut provenir ce grand nombre de bossus qu'on rencontre de toutes parts à Borabora, à Taïti, et dans toutes les îles de la Société? Comme ceux d'Europe, ils sont spirituels, gais, et portés à la satire. Les missionnaires attribuent cette dégénérescence aux funestes effets des maladies siphilitiques; mais nous ne partageons pas une opinion qu'ils ont sans doute adoptée comme un thème de déclamation contre les navigateurs.

Ces bossus sont alertes, et plus d'une fois nous avons été étonnés de les voir gravir avec aisance jusqu'au sommet des plus hauts cocotiers.

Les travaux qui appartiennent à l'un ou l'autre sexe sont ainsi répartis: les femmes fabriquent les étoffes, tissent les

nattes et les chapeaux de pailles; elles sont là comme ailleurs les gardiennes des maisons. Les hommes élèvent les cabanes, creusent les pirogues, plantent les arbres, en cueillent les fruits, et cuisent les provisions dans les fours souterrains. Seuls ils vont à la pêche, ou parcourent les récifs pour y recueillir les mollusques dont ils se nourrissent.

Paresseux par essence, les Taïtiens trouvent dans le sommeil ou le repos le souverain bonheur; ils se couchent généralement dès le crépuscule. Depuis l'arrivée des Européens, cependant, quelques familles ont pris l'habitude des courtes veillées; et le père ou le grand-père, éclairé par la flamme vacillante que jette une mèche imbibée d'huile de coco et renfermée dans la coque de la noix, raconte à ses enfants des aventures de pêche, ou les instruit de l'histoire d'O-taïti ou des mystères de leur religion. Le narrateur, dans ses récits, accommode ses gestes, les inflexions de sa voix au sujet dont il s'occupe. Tous les membres de la famille couchent le plus ordinairement pêle-mêle dans une même pièce, sur des nattes jetées sur le sol. Nous avons fréquemment vu de jeunes époux couchés sur la même natte que leurs pères et mères, frères et sœurs. Les chefs seuls couchent sur des nattes tendues sur des châssis, et des étoffes d'écorce d'arbre à pain sont suspendues alentour en forme de draperie. Ils ont aussi l'usage de la sieste, et tous les insulaires dorment habituellement depuis midi jusqu'à trois heures.

Les O-taïtiens font trois repas principaux : nous disons principaux, car ils mangent presque à toutes les heures du jour. Cependant les repas de famille se font le matin de très-bonne heure, vers midi à peu près, et le soir au coucher du soleil; mais il est bien rare de rencontrer un naturel sans qu'il ait dans la main un morceau de fruit à pain cuit sous la cendre, ou une noix fraîche de coco, dont ils aiment passionnément le lait émulsif.

Leur cuisine est simple, et la nature a pourvu d'une manière libérale aux substances alimentaires et aux fécules, que nulle part on ne rencontre en si grande abondance. Pendant sept à huit mois les arbres à pain ou *maïore* donnent leurs fruits; pendant le reste de l'année ils ont ou des *cocos* ou des *taros*, des ignames ou des racines de *tévé* (*tacca pinnatifida* Linnæus). Ils ont aussi le soin de faire des préparations destinées à varier leur nourriture ou à servir dans des temps de disette: ainsi ils retirent des fécules très-pures et très-belles des racines d'*arrow-root* et de *taro;* ils font du *saïpaï*, sorte de pouding composée de chair de fruit à pain et de coco, qu'ils nomment *poe-taro* lorsqu'on y ajoute des feuilles d'*arum*, et *poe-pya* lorsque c'est du jus de coco et de la racine de *pya* râpée. Mais de toutes ces préparations la meilleure sans contredit est la confiture, qu'ils appellent *popoe-fayi*, et qui est un mélange de fruits à pain cuits avec des bananes de montagnes.

D'après les idées nouvelles que leur ont transmises les missionnaires, les Taïtiens sont dans l'usage de n'allumer leurs fours souterrains que les samedis ou la veille des grandes fêtes; et les aliments qu'ils y font cuire servent pour toute la semaine: lorsque les provisions viennent à manquer, ils se bornent à rassembler devant leur porte quelques charbons, sur lesquels ils grillent des fruits à pain ou des racines. Quoiqu'on ait décrit bien au long des fours dont se servent surtout les insulaires de l'archipel de la Société, cette méthode est si avantageuse pour donner un goût exquis aux mets qui y sont soumis, elle est si simple, mais en même temps si remarquable, que nous ne pouvons nous dispenser d'en parler, au moins brièvement. A quelques pas de leurs cabanes les habitants creusent un trou circulaire assez vaste, mais peu profond, dont ils garnissent le fond avec des pierres (des morceaux de trachytes); puis ils allument un grand feu, sur lequel ils

placent une couche de terre pour empêcher que la chaleur ne s'évapore. Lorsque le degré de caloricité est assez élevé, ils découvrent le four, et ils mettent au fond, sur un lit de pierres échauffées, recouvertes de feuilles de bananiers, un cochon, dont le ventre est rempli de pierres chaudes : on fait un lit de ces dernières par-dessus, et on renouvelle le feu par le moyen d'enveloppes filamenteuses ou brou de cocos très-sec. En dessus ils forment des soupiraux, par où s'écoule la fumée en colonnes épaisses. Souvent ils placent en deuxième plan divers rangs de fruits à pain ou *maïore*. L'ensemble du four est ensuite recouvert, et le feu entretenu environ une demi-journée. Lorsque la cuisson approche de son terme, on enveloppe le four entier d'une couche épaisse de terre, et la chaleur se concentre et donne le dernier degré de cuisson. Les pierres du pays, très-poreuses d'après leur origine volcanique, sont très-propres à propager la chaleur. C'est au moment de servir, dans les repas d'étiquette donnés par les rois, qu'on découvre le four; et les fruits à pain qu'on en retire, et les viandes rôties, conservent un parfum délicieux et une succulence qu'on chercherait en vain dans celles préparées par les procédés européens.

Les aliments usuels consistent donc en viandes, en fruits et en racines. La chair qu'ils estiment le plus est celle du cochon, qu'ils appellent *poua;* mais tous les habitants ne peuvent en goûter que rarement. Ils aimaient autrefois les chiens (*ouri*); ils élèvent des poules (*mœna*), ramassent les œufs dans les broussailles, et n'en font aucun usage. Ils aiment passionnément le poisson, qu'ils mangent presque constamment cru, et consomment beaucoup de coquillages, d'holothuries, d'aplysies, que la mer jette à la côte, ainsi que de gros crustacés.

Mais la base réelle de leur existence est le fruit qu'ils appellent *maïore*, que l'utile arbre à pain produit. Avec le

coco, la Providence divine a assuré à ces peuples une vie exempte de besoins, ou pour laquelle ils ne sont pas forcés de conquérir avec peine les premiers aliments.

Le *rima*, ou fruit à pain, se mange cuit : l'arbre produit pendant une partie de l'année des fruits verts, qu'on recueille au fur et à mesure qu'on en a besoin ; mais en janvier, février, novembre et décembre, il cesse de produire. On a alors eu le soin de convertir sa pâte en une sorte de conserve aigrelette, qui dure cet espace de temps, et qu'on mange conjointement avec les bananes séchées au soleil et pressées par de fortes ligatures appelées *piri*, et qui ressemblent entièrement à des carottes de tabac. Les Anglais estiment beaucoup cette dernière préparation, dont les marins font usage comme un excellent antiscorbutique. Avec le *rima* frais ils fabriquent une friandise en triturant sa pâte unie à celle des bananes cuites ; ils étendent aussi sa fécule, qu'ils font fermenter un instant, pour faire une boisson instantanée qui a une saveur aigrelette, une consistance épaisse, et une couleur blanchâtre, qu'on nomme *popoe*.

Le cocotier paraît avoir été créé pour être utile dans toutes ses parties : aussi les Taïtiens vénéraient-ils ce brillant palmier. Ses noix, encore fraîches, servent de préférence pour leur nourriture et leur boisson. Ils appellent le palmier *ari* et *totomoude* le fruit : dans cet état ils aiment avec délices le lait butyreux contenu dans son intérieur ; ils mangent la chair molle qui tapisse les parois de la noix, en la râclant avec les doigts ou quelquefois avec un fragment de la coque, et la dévorent en un clin d'œil. Les jeunes cocos, non développés ou encore en bourgeons dans la spathe, sont une friandise recherchée, qu'ils appellent *eouto*.

Les cocos parvenus à parfaite maturité sont conservés pour la fabrication de l'huile. Mais les naturels vont dans les bois recueillir ceux qui sont germés, et ils mangent l'inté-

rieur, qui est spongieux, avec une grande sensualité, tandis qu'ils rejettent la chair qui reste encore autour de la noix comme trop dure et seulement propre à fournir de l'huile.

Enfin, avec l'amande ou la chair de l'*ari*, ils forment, en la broyant et la soumettant au lavage, de grosses boules qu'ils dessèchent afin de les conserver, et qui servent à fabriquer d'autres mets.

Les bananes sont également un article important de consommation; elles sont mangées crues à l'état frais, ou bien cuites et mélangées avec du *maïore* ou fruit à pain. On en fait des conserves nommées *pire*, en les pressant fortement les unes contre les autres, et les séchant au soleil après les avoir coupées par lanières. Dans cet état elles prennent une saveur sucrée, et sont excellentes. Nous en avons souvent mangé avec le plus grand plaisir. Elles peuvent, ainsi ficelées et préparées, se conserver longtemps.

Le *taro* rôti fait partie intégrante des matières alimentaires. On en retire une très-belle fécule par le lavage; mais la plus estimée s'obtient des racines d'une espèce de *maranta*, appelée *tii*[1], qui donne ce que les Anglais appellent *arrow-root*, et sur laquelle les missionnaires ont imposé un tribut. Cette matière est très-blanche, très-gommeuse et très-employée pour les maladies consomptives et les dyssenteries chroniques. Par elle-même, d'ailleurs, elle ne jouit d'aucune propriété spéciale autre que celle dévolue aux fécules de pomme de terre, de blé, etc. Ils emploient encore dans le même but les tubercules radiculaires que produit le *tacca pinnatifida*, qu'ils appellent *tévé*, tandis qu'ils donnent à la racine le nom de *pya*. Les ignames fournissent leurs racines douces et sucrées par tronçons volumineux longs de

1 On retirait du *tii*, par la fermentation de la racine râpée dans l'eau, une sorte de rhum très fort.

plus d'un pied, et recouverts d'un épiderme rougeâtre qu'ils nomment *eoui*. Ils utilisent encore diverses plantes sauvages éminemment nutritives, et ils ont en quantité une sorte de courge. Ils ne font que sucer la canne à sucre, dont ils rejettent la portion ligneuse. Ils ont d'ailleurs pour fruits l'orange, le citron, la papaye, qu'on leur a portés; mais au premier rang on doit mettre le *vy*, fruit du *spondias dulcis*, dont la saveur déplaît d'abord à cause d'un goût résineux qui domine dans l'épiderme, mais qui disparaît lorsqu'on enlève la peau pour faire place au goût exquis et sans mélange de la chair. Ce fruit, dont il se fait une grande consommation, est aqueux, et fond sur les lèvres lorsqu'il est mûr; mais à ce point il ne peut se conserver. On le cueille lorsqu'il est encore vert, pour le transporter à bord des navires et le faire mûrir en mer.

La boisson ordinaire des O-taïens est l'eau pure. Ils buvaient, avant l'arrivée des missionnaires, une liqueur spiritueuse très-enivrante, appelée *ava*, obtenue de la macération dans l'eau, pendant deux ou trois jours, de la racine du *piper methysticum*. Cette liqueur occasionne un sommeil profond, puis des transpirations abondantes, et par suite des ivresses furieuses. Ils s'en servent encore aujourd'hui, mais principalement comme remède. C'est par analogie avec l'*ava*, quant aux effets, qu'ils ont nommé *ava-ava* cette plante nauséabonde, dont ils ne font pas usage, ou du moins fort peu, connue dans l'univers sous le nom de *tabac*.

Le goût des O-taïtiens pour les vêtements d'Europe est effréné. Il semble que sous l'habit d'un homme éminemment civilisé ils doivent acquérir le mérite qui le distingue, et s'attirer la considération qu'on lui porte. Telles sont du moins leurs idées à ce sujet. Aussi les voit-on chercher par tous les moyens imaginables à obtenir des habits, des chapeaux, des cravates de soie, et particulièrement des

chemises. Ils n'en sont pas encore au point de porter des culottes et des souliers. Le petit nombre des navires qui y relâchent, proportionnellement à la masse de la population, ne peut assez fournir de nos tissus pour vêtir la plupart des naturels : ils ont donc été forcés de conserver leurs anciennes étoffes faites avec l'écorce des arbres, de s'habiller en mêlant fréquemment les vêtements européens et taïtiens.

Le costume journalier est assez simple pour le commun du peuple : il se compose chez les hommes d'un morceau d'étoffe servant de pagne, et s'ajoute sur le *maro*. Quelquefois ils jettent sur les épaules une pièce légère, trouée au milieu pour le passage de la tête. La pagne sert à recevoir divers petits objets. Les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans, sont complétement nus, hormis l'étroit *maro* qui recouvre les parties génitales. C'est habituellement une bride étroite qui ceint les reins, et dont un pli enveloppe les testicules et retombe sur le pubis; un autre bout passe sur le périnée et l'assujettit. Les chefs ont des *maro* faits avec des écorces très-molles et tissées à la manière des nattes fines : ils sont longs de plusieurs aunes, et larges de trois pouces. Les jeunes gens portent souvent un réseau de vieux filets sur la tête, et ont les oreilles percées pour recevoir des fleurs.

Dans les jours de cérémonie les chefs portent une longue pièce d'étoffe ouverte au centre, appelée *tipouta*, retenue sur les épaules par la tête, semblable au *poucho* des Araucans, et retombant jusqu'aux chevilles, à la manière des chasubles de nos prêtres. Sa couleur est blanche : mais les bords et surtout les angles sont ornés de feuillages imprimés, et vivement colorés en rouge par le suc rutilant du *maki*. Une autre pièce d'étoffe ceint le corps, sa finesse est plus grande que celle de la précédente : elle forme plusieurs tours sur les reins, et ses couleurs varient du brun au jaune serin.

de la trop vive action du soleil, une visière faite avec les folioles du cocotier, et qu'elles appellent *niao* : cette coutume est aussi suivie par quelques hommes et surtout par les jeunes gens.

La fabrication des étoffes est l'occupation principale du sexe féminin, et quoique fréquemment décrite, elle mérite de fixer l'attention. On aurait de la peine à croire en effet qu'avec des moyens si imparfaits et en même temps si simples ces peuples aient pu se façonner des vêtements aussi ingénieux et si commodes, en se servant d'écorces d'arbres. Les voyageurs jusqu'à ce jour n'ont mentionné que le mûrier à papier ou le *broussonetia* comme le végétal qui fournit son *liber* pour la fabrication des toiles très-fines : mais cet arbre qui sert aux mêmes usages en Chine et au Japon, est rare à O-taïti, quoiqu'il y soit cultivé, on n'emploie guère aujourd'hui que ses fibres dont on tisse des chapeaux, ou des sortes de fichus très-légers. Plusieurs arbres ont des écorces que les O-taïtiens utilisent, mais celui qui fournit à l'habillement de presque toute la population est l'arbre à pain. On choisit à cet effet les branches les plus jeunes ou les plus tendres, on les fend longitudinalement, et on les dépouille avec facilité. Leur liber est épais, composé de plusieurs couches, enduit d'un suc gommeux très-tenace, très-propre sous le battoir à lier les fibres entre elles, et à permettre qu'elles s'étendent largement, à mesure qu'elles perdent de leur épaisseur. On fait macérer pendant trois jours ces écorces, afin de les dépouiller de l'épiderme qui les recouvre, et on garde souvent le feuillet du liber le plus voisin des fibres qui est coloré en marron. Ajouté aux autres écorces il sert à donner plus d'épaisseur à l'étoffe portée dans la saison des pluies, en même temps que celle-ci prend la couleur brune qui le distingue.

Outre le mûrier à papier principalement réservé aux tissus

très-fins, et l'arbre à pain, appelé *ourou*, qui est universellement employé ; ces insulaires se servent encore au besoin des écorces de l'*hibiscus tiliaceus*, de celles d'un arbre à feuilles lancéolées, nommé *oraeaoua*, de l'écorce du *tiaïly*, ou plante de Cook, de celle du *tamanou*, et de quelques autres dont les noms nous sont inconnus.

Avant de commencer leur préparation, les femmes font macérer les écorces dans l'eau ; elles en apportent ensuite la pâte dans un local où l'on fabrique les toiles, et qu'on appelle *hao* : les morceaux de pâte n'ont alors que trois à quatre pouces de largeur sur une longueur déterminée, et les parcelles sont conservées soigneusement pour fermer les trous lorsque la toile déchire, ce qui arrive dans le premier moment du battage. Ces écorces malaxées sont appliquées sur un madrier en bois un peu épais, et l'opération est entamée à l'aide d'un battoir appelé *eyeyé*. Cet instrument, aujourd'hui très-connu en Europe, est long de quinze pouces ; il est régulièrement quadrilatère, et a un pouce et demi sur chaque face et quatre à cinq pouces de manche ; il est fait d'un seul morceau de bois très-dur. La première face, celle avec laquelle on commence à frapper les étoffes, est rayée longitudinalement par des lignes un peu fortes et en petit nombre ; dans la seconde les rainures diminuent de profondeur et leur nombre augmente ; ainsi de la troisième ; la quatrième est couverte de rainures extrêmement fines : c'est aussi celle qui sert à terminer l'étoffe en lui donnant la dernière façon.

Alors l'écorce, constamment humectée avec de l'amidon et tenue fraîche dans des paquets de feuilles de *mapé*, est frappée dans le même sens par plusieurs *eyeyés*. On a en effet le soin de ne jamais battre sur le même endroit : les coups vont de proche en proche. Cette opération dure longtemps, et se continue tantôt dans le sens de la longueur et tantôt dans celui de la largeur, de sorte que les fibres, solide-

ment agglutinées entre elles, forment une espèce d'entre-croisement qui imite la trame de nos toiles. Lorsqu'on arrive sur les bords, on apporte quelque soin à n'étendre de l'écorce que ce qui est nécessaire pour conserver la régularité du carré. Il y a maintenant des cabanes consacrées à la fabrication des étoffes destinées aux chefs ou aux missionnaires; on condamne les jeunes filles qui ont commis quelques fautes, ou qui ont eu quelques faiblesses, à en faire tant de pièces dans un temps donné. Souvent elles se réunissent une dizaine pour travailler; mais dans ce cas une femme âgée et expérimentée préside toujours à l'opération : elle porte le premier coup, et ses jeunes compagnes continuent, en frappant en mesure, sur l'air d'une chanson du pays. C'est principalement à Borabora que souvent nous avons entendu cette harmonie assez bruyante, qui dans le lointain, au milieu des bois, produit un singulier effet.

Ainsi sont fabriquées les étoffes communes. Le même procédé est usité pour les toiles très-fines, seulement on y apporte plus de soin. Quelques étoffes ordinairement très-blanches et destinées à être jetées sur les épaules présentent des dessins à jour. On les fait en se servant du battoir ordinaire; mais lorsque leur confection avance, on fait succéder un instrument fait exprès, dont les faces sont couvertes de ronds, de losanges qui s'impriment sur la toile, et qui, en éclaircissant l'épaisseur de (l'étoffe) l'écorce, y applique les dessins qui sont sculptés sur ces faces.

Non contents d'être parvenus par des moyens si simples à se vêtir, les O-taïtiens ont voulu embellir les produits de leurs manufactures. Leur sol leur a encore fourni des matières colorantes que ne dédaigneraient pas nos arts, et ils possèdent surtout un rouge qui jouirait d'un magnifique éclat s'ils savaient les moyens de le fixer solidement. Ce rouge est exprimé simplement du fruit d'un figuier, qui

croît partout dans les bois des montagnes, et qu'ils appellent *maki*. La figue du maki[1] est à peine de la grosseur d'une petite aveline; elle est axillaire le long des rameaux, et peu élevée; son suc intérieur est verdâtre, ainsi que l'épicarpe; ce n'est que dans l'eau que la matière colorante rouge se dissout, étant avivée par le suc astringent et acidule du fruit d'un *sébestier*. La couleur du maki tient du vermillon uni au carmin, et prend une teinte brillante. Nous avons vu les mains de quelques femmes occupées à y plonger des étoffes, aussi rouges que si elles eussent été trempées dans un bain de pourpre. Mais son éclat se perd sur les toiles, parce qu'il faudrait, pour le fixer, l'emploi de l'alun ou d'un autre sel aussi actif. Avec ce rouge ils peignent ordinairement le milieu et les angles des grandes *pièces* qu'on jette sur le corps. Les dessins du milieu sont informes, ceux des angles représentent un feuillage très-découpé et très-élégant, qu'ils impriment par le moyen des feuilles d'une jolie fougère des montagnes, nommée *erimou*. Ils trempent cette fougère dans la liqueur colorante toujours obtenue à froid, et ils lui font ainsi remplir l'office de planche, propre à transmettre ses découpures et ses formes. Ce rouge se nomme *meaoutéouté*.

On teint encore ces toiles d'écorce d'arbre en jaune serin, très-tendre, nommé *mearéaréa*. Cette autre couleur est obtenue d'un arbre appelé *nono* [2].

Les lavages répétés dans l'eau courante, et en se servant des feuilles d'un convolvulus non volubile, nommé *pouai*, en place de savon, donnent aux étoffes usuelles une blancheur aussi pure que celle de la neige.

[1] *Ficus tinctoria*, Forster, Prod., n° 403. Fol. *oblique ovatis*, *obtusis*, *recept. turbinatis*, *basi calyculatis*. *Ins. societatis*. Persoon, t. II, p. 610.

[2] *Morinda citrifolia*, L. Rumph. Amb. 2, page 158. Persoon, t. I, page 201.

Ces naturels ont enfin trouvé le moyen de former des vêtements imperméables à la pluie, en les enduisant d'une gomme d'un brun-rouge, dont l'origine et la préparat on nous sont inconnues.

Après les vêtements, il est indispensable de parler de cet accessoire durable, dont la peau conserve des traces indélébiles, et qui résulte du tatouage. Les habitants des îles de la Société aiment passionnément ce genre de décoration, et ils ont poussé aussi loin que possible l'art de se tatouer. Chez eux, et surtout à Taïti, cet ornement servait à indiquer les rangs de la société, ou les services rendus par quelques guerriers. La mode et les habitudes locales exerçaient aussi leur empire dans les distributions des dessins. Mais les missionnaires ont défendu sous des peines sévères les pratiqnes de ce tatouage, sous prétexte qu'il ne servait qu'à produire de grands désordres, par les passions tumultueuses qu'il excitait dans le cœur des femmes, qui ne pouvaient résister à un charme aussi puissant et aussi séducteur. Les enfants nés depuis l'établissement du christianisme sont, malgré cette interdiction, les seuls qui ne soient pas tatoués; tous les naturels, et surtout les jeunes gens, sont si envieux de faire ajouter à leurs dessins des accessoires nouveaux, qu'ils préfèrent fuir dans les bois pour s'y barrioler le corps à leur fantaisie. Ce qui inquiétait les missionnaires pendant notre séjour était le désir que manifestaient divers chefs pour sacrifier à cette ancienne coutume, et la conduite de ces ministres devenait très-embarrassante; car le refus de même que l'adhésion avaient à leurs yeux des inconvénients réels.

L'opération par laquelle on incruste des dessins dans la peau est nommée par les Taïtiens *tatou*, d'où nous avons fait le mot *tatouage* Elle se pratique au moyen d'un très-petit morceau d'écaille de la largeur d'un ongle, et garni sur son bord d'une suite de dents très-fines et très-aiguës. Un petit

manche est fixé à la portion opposée aux dentelures. On trempe ces dents dans du noir de fumée, qu'on obtient en brûlant l'écorce ligneuse de la noix de Bancoul (*aleurites*), et on les applique sur le lieu qu'on veut tatouer; alors on tient de la main gauche cet instrument qu'on dirige, tandis qu'on a dans la droite une petite baguette légère, avec laquelle on frappe sur le manche pour faire entrer les dents sous le derme. Il faut beaucoup de temps et de patience pour graver les dessins nombreux qui couvrent le corps des naturels, mais ces broderies sont renouvelées plusieurs fois dans le cours de la vie. Les déchirures qui résultent de l'introduction de l'instrument se boursouflent et s'enflamment, et donnent souvent lieu à une fièvre intense.

Le tatouage forme ainsi une sorte de vêtement indélébile à des hommes le plus ordinairement nus. Aussi les mieux tatoués sont-ils fiers de cette parure, qu'ils montrent avec orgueil : les représentations hiéroglyphiques varient quant aux détails, mais elles se ressemblent toutes par la disposition générale. Les O-taïtiens n'ont aucun dessin sur la figure, ils diffèrent en cela du plus grand nombre de leurs voisins du même archipel. Les princesses et les femmes de chefs ont toutes les mains et les jambes tatouées de la même façon, et de manière à imiter des gants ou des brodequins élégants. Les épouses des simples ratiras ont aussi le droit de porter des dessins gravés sur les fesses et sur les reins, attribut plus spécial du haut rang. Ce blason, placé dans un endroit qui paraît peu convenable, se compose de cercles nombreux et entrelacés, tantôt simples, tantôt dentelés, et se terminant en suivant la courbure de l'os iliaque. Chacun d'eux se compose d'une réunion de lignes, tantôt droites, tantôt flexueuses, tantôt étroites, tantôt larges. En un mot, l'exécution est bien supérieure aux dessins mal tracés que portent

sur le corps les matelots d'Europe. Les bras sont bordés, en dedans et en dehors, de lignes en losanges qui aboutissent aux doigts; et les cuisses et les jambes, aux parties intérieures et extérieures, offrent de larges bordures. La poitrine est souvent revêtue de soleils, d'idoles, et autres représentations plus ou moins bizarres. Un insulaire de Pomotou s'était fait recouvrir la moitié du corps d'un damier, dont l'effet était horrible : aussi passait-il pour un guerrier fameux, mais féroce et sans pitié. Upaparu, chef du district de Matavai, n'avait qu'un petit carré placé derrière l'oreille, ce qui conjointement avec d'autres circonstances nous porte à penser qu'on attache à cet usage des idées dont nous ne possédons pas la clef. Du reste, c'est aussi l'opinion des missionnaires, mieux instruits que nous sur quelques-unes des coutumes de ces peuples. Tout porte donc à croire qu'il était le symbole des fonctions de chaque individu, et l'armoirie des familles. Le tatouage se pratiquait dès l'âge de treize ou quatorze ans, et l'opérateur recevait pour récompense un cochon.

Les femmes avaient anciennement l'usage de porter en signe de deuil la chevelure de leurs parents : parfois on la déposait comme offrande sur les *morais* des dieux. Aujourd'hui ces cheveux, tressés avec une grande patience et nommés *tomou*, ne sont plus d'aucun usage, et sont volontiers vendus aux Européens qui abordent dans l'île.

La construction des cabanes appartient aux hommes; elles sont toutes bâties sur le même modèle : celles des gens du peuple sont formées de bambous enfoncés en terre par une de leurs extrémités, ou en branches d'égale grosseur et serrées les unes contre les autres, mais de manière à laisser du jour entre elles. Quelques traverses maintiennent le tout. La toiture se compose de chevrons qui supportent les feuilles

de *fara* ou vaquois[1]; et ce mot de *fara* a été transporté aux cabanes mêmes, qu'on nomme *faré*. Les feuilles du *fara* sont séchées et réunies par paquets : pour les mettre en œuvre on les assemble en un certain nombre sur des baguettes en bois pliant. L'extrémité lancéolée de la feuille demeure libre. On applique ces baguettes de la même dimension sur des chevrons, en commençant par le faîte : elles s'adaptent tellement entre elles que les toitures fabriquées de la sorte sont beaucoup meilleures pour l'usage que celles qu'on fait dans les pays civilisés avec les ardoises ou les tuiles. L'extérieur ressemble aux toits de chaumes de nos villages, parce que les parties libres du *fara* sont réunies en couche épaisse, tandis que dans l'intérieur de la maison la toiture est lisse et régulière.

Les cabanes des Taïtiens sont généralement vastes. L'air y circule librement à travers les barreaux, qui en forment les parois. Souvent même, chez les plus pauvres, il y pleut dans l'intérieur par les côtés : les plus industrieux ajoutent des nattes pour enclore le pourtour et se garantir des vents régnants et de la pluie. L'élévation de ces demeures est peu considérable, et on ne peut guère y entrer que par une étroite ouverture. D'ordinaire on y trouve pêle-mêle plusieurs familles établies qui y résident avec une nombreuse lignée. Les aleutours des cabanes, sans exception, sont fermés par un entourage en piquets plantés très-près les uns des autres et hauts de trois pieds. On ne peut les enjamber que par des pieux plantés à cet effet. Le principal avantage de ces ceintures est sans doute de s'opposer à ce que les ani-

[1] Que M. Brown a différencié du *pandanus humilis*, et qu'il appelle *pandanus spiralis*, par rapport à l'insertion des feuilles qui vont en spirale.

maux qu'on laisse en liberté, et notamment les porcs, ne puissent s'y introduire.

Les cases des chefs sont grandes et vastes, construites, quant à l'extérieur, comme les précédentes; mais elles ont de plus un grand nombre d'appartements. Ceux-ci ne sont point isolés par des cloisons compactes, mais seulement par des treillis. La séparation des appartements ne s'élève pas jusqu'au faîte, car elle s'arrête au milieu de la hauteur de la maison. Dans ces sortes de cabinets sont des nattes tendues sur quatre montants ou jetées sur le sol, destinées aux divers membres de la famille.

Les maisons du domaine public, sorte de caravanserails, où tout habitant d'un district qui va pour affaire dans un autre peut aller tendre sa natte et résider, sont bâties sur de plus grandes proportions. Elles n'ont qu'une toiture supportée par des rangées de piliers, en bois d'arbre à pain.

Quelques missionnaires ont voulu se loger entièrement à la mode des sauvages, M. Nott entre autres. La plupart se sont fait édifier un vaste local, dont les murailles, comme celles des temples du culte, sont fermées par des lacis de branches flexibles, entrelacées et recouvertes de chaux. L'interieur, garni de planchers en beau bois rouge d'arbre à pain, est distribué à l'européenne; seulement on a conservé judicieusement la méthode des naturels de ne point élever les cloisons jusqu'au toit, ce qui permet à l'air de circuler librement.

Par la disposition que nous venons d'indiquer, on a vu que les cabanes sont ouvertes de manière à tempérer les effets de la chaleur du climat. Mais cet avantage est plus que compensé par les pluies abondantes qui tombent fréquemment à Taïti, et qui entrent dans ces demeures et en rendent l'intérieur humide et malsain. Les insectes, d'ailleurs, n'ont aucune barrière, mais il paraît que, redoutables aux Européens, leur action est moins sensible sur le derme endurci

des naturels. Les tipules et les mouches sont surtout insupportables.

Les habitations des insulaires ne sont établies que sur les bords de l'île d'O-taïti, et ne sont jamais beaucoup agglomérées, car les villages qu'elles concourent à former ont souvent une très-grande étendue par suite de cette disposition.

Le mobilier des O-taïtiens se réduit à quelques meubles usuels : ces peuples, d'ailleurs, n'ont que des besoins bornés, et ils n'en sont pas encore venus à désirer des objets de pure commodité ou d'agrément.

Les chefs ont pour lit des nattes tendues sur quatre montants en bois, ressemblant à nos anciennes couchettes. Le plus souvent, au lieu de nattes, c'est un fort lacis fait en fibres de cocotier, qui est élastique, mais très-solide. Ils se couchent en s'enveloppant d'une autre natte très-fine. Le commun du peuple dort dans les plis d'une natte de paille simplement étendue sur le sol, jonché de quelque peu d'herbe sèche, et ne ressemblant pas mal à nos étables.

Aux parois de la cabane sont pendus divers ustensiles, tels que des sacs en filets fort bien faits, des bambous vides destinés à recevoir l'huile de coco, des petites coloquintes vidées et qui servent de boîtes de senteur, des cocos dont les noix sont travaillées en tasses, en vases ou en bouteilles.

Leurs principaux ustensiles de cuisine consistent d'abord en une sorte de molette nommée *panou*, façonnée et formée avec du basalte noir très-dur, dont ils se servent pour broyer le fruit à pain et le convertir en bouillie avec d'autres substances ou le malaxer en pâte. On emploie comme espèce de mortier un petit vase épais et solide, ayant quatre forts pieds, et creux dans son centre, retiré d'un seul morceau de bois. Ces deux objets sont de première nécessité, et servent à divers autres usages.

Les Taïtiens ont reçu des navigateurs tous les instruments

de fer qui leur sont nécessaires pour la confection de leurs cabanes ou celle de leurs pirogues. Depuis longtemps aux haches de pierre ont succédé les outils de fabrique européenne. Pour savonner leurs étoffes, ils employaient les feuilles d'un liseron nommé *poué* (*convolvulus pes capræ*).

La manière de prendre les repas ne demande pas un grand apprêt. Le sol, voilà la table et les chaises; quelquefois, chez les chefs, on se sert d'un petit siége en bois. Des noix de cocos font l'office de coupes et de plats; un coco plein de liquide est la bouteille. On conçoit que le service n'est pas compliqué, et que les doigts remplacent en ce cas et les fourchettes et les couteaux.

Il en est des nations comme des individus : on peut juger de leur degré de civilisation, de leurs besoins, de leurs idées, par les progrès de leur industrie. Les objets d'arts que confectionnent les O-taïtiens méritent donc notre examen; au premier rang nous citerons les nattes qui leur sont indispensablement nécessaires : ce sont les femmes qui les tissent, et leur ampleur et la nature de leur fabrication demandent, pour leur entier achèvement, un temps assez considérable; aussi ces nattes, appelées *moua*, sont-elles peu répandues dans le commerce d'échange : elles sont faites avec des bandelettes préparées et obtenues des feuilles du *fara*. On emploie des procédés différents pour tisser des nattes élégantes qui servent de pagnes aux chefs : celles-ci, destinées à envelopper le corps depuis les reins jusqu'aux genoux, sont garnies dans leurs bords de franges effilées, et paraissent être faites par des moyens plus délicats, et avec des écorces fines et soyeuses.

Un des arts que les Taïtiens modernes semblent négliger est celui de l'architecture nautique. La fertilité de leur sol leur a rendu moins nécessaires les navigations lointaines. Ces insulaires, cependant, ont une parfaite connais-

sance des îles qui de toutes parts les entourent, et qu'ils visitaient plus fréquemment autrefois, soit comme amis, soit comme ennemis. Nous voyons en effet dans les gravures, que nous ont laissées les premiers navigateurs qui abordèrent aux îles de la Société, les pirogues ornées de sculptures emblématiques très-soignées, dont on ne découvre nulle trace en ce moment. Depuis que les naturels ont pu faire succéder à leurs instruments informes des outils de fer bien plus avantageux pour l'exécution de leurs travaux, ils semblent avoir renoncé à polir et à orner aussi soigneusement qu'autrefois tous leurs ouvrages. Les embarcations employées aujourd'hui sont étroites, non pontées, très-grandes, et alors réunies deux à deux pour former des pirogues doubles, ou simplement creusées dans un tronc d'arbre, et libres.

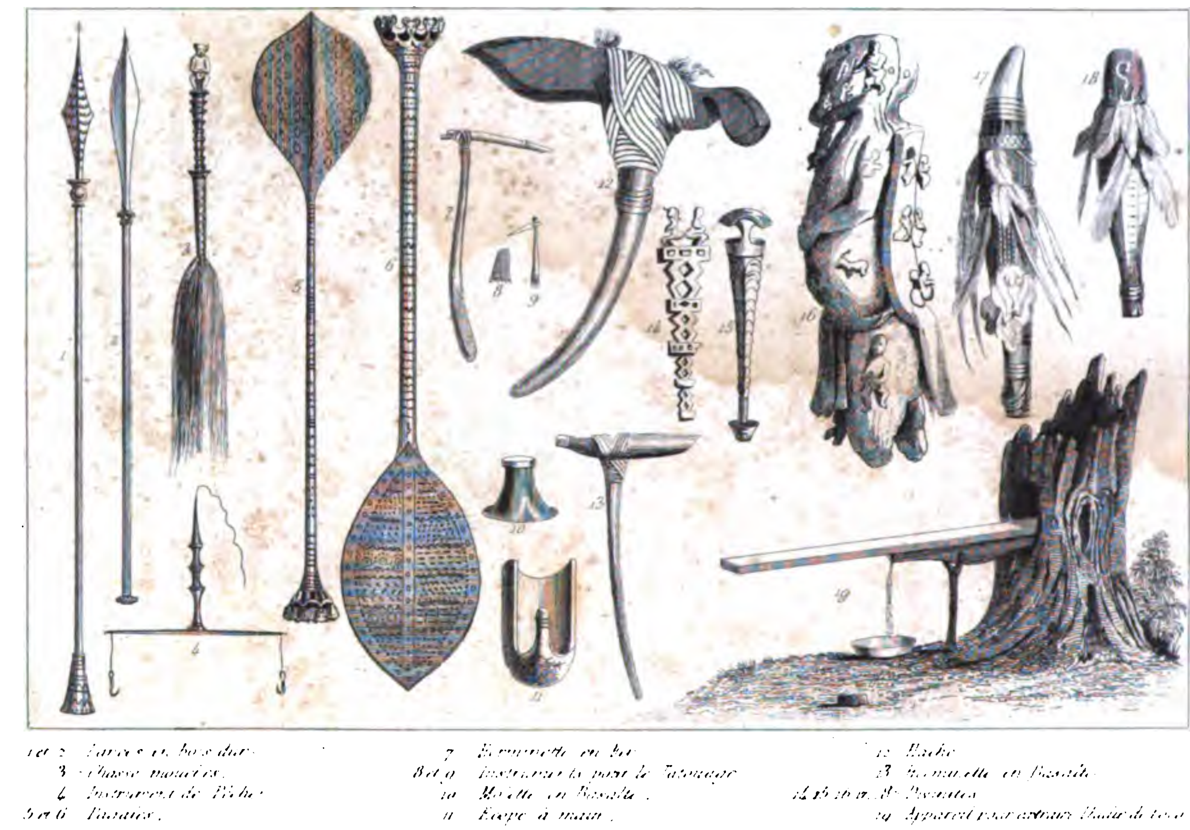
Ces pirogues doubles sont des embarcations de guerre qui appartiennent aux divers chefs de districts : leurs équipages se composent d'un grand nombre de nageurs, et l'arrière est habituellement réservé aux personnages de distinction. Ces deux pirogues, fortement assujetties entre elles par des traverses en bois, sont unies sur l'avant par une seule plate-forme, sur laquelle se placent les guerriers aux jours des combats. En temps de paix ces embarcations sont destinées à porter les présents de cochons et de fruits divers que les chefs offrent au roi sous forme de tribut. Les pirogues doubles sont construites en bois blanc, et ont de trente à trente-cinq pieds de longueur sur deux pieds et quelques pouces de largeur; la coque en est le plus ordinairement creusée dans un seul tronc d'arbre, et les bordages qui la surmontent sont fixés par des lanières de peaux de chiens. Leur arrière se trouve élevé de trois à quatre pieds au-dessus de l'eau, et a la forme d'un écusson. En creusant la pirogue, les charpentiers laissent dans son intérieur des saillies sur lesquelles on place une petite planchette qui sert de siége aux nageurs : ceux-ci manœu-

vrent leurs pagaies avec beaucoup d'ensemble, et souvent à la manière des Malais, en s'accompagnant par des chansons. Ces embarcations, qu'on serre précieusement à terre sous des hangars pour les abriter de la pluie, naviguent quelquefois à l'aide d'une natte quadrilatère qui sert de voile. Les pirogues simples par leur étroitesse ont besoin d'un contrepoids pour ne point chavirer; aussi ont-elles ce qu'on nomme balancier, qui les maintient avec solidité sur la surface de l'eau.

Qu'on ne pense point que ce soit pour satisfaire une vaine curiosité que nous donnons tous ces détails : les arts que pratique une race humaine restée stationnaire sont tout aussi caractéristiques que les attributs physiques, les mœurs, les idées religieuses et la langue; et les pirogues, par exemple, peuvent servir à distinguer chaque rameau qui vit sur les îles de la mer du Sud. Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, les pirogues doubles ou simples à balancier sont propres aux Océaniens; celles à double balancier aux Papouas, et les *pros* aux Carolins ou Mongols-Pélagiens.

Les anciens instruments de guerre sont fort négligés aujourd'hui, depuis que, par la fréquentation des Européens, ils ont reçu des armes à feu. Les longues lances à pointe effilée ou en fer de hallebarde, qu'employaient leurs pères, ne sont plus pour les habitants d'aujourd'hui que des objets de commerce. Il en est de même des frondes faites avec le brou de la noix de coco, dont ils se servaient pour lancer des pierres, et des carquois de bambous remplis de flèches en roseaux. Nous ne croyons pas, à dire vrai, que jamais cette armé ait été en usage chez eux, car l'habitude de l'arc et des flèches paraît avoir été inconnue à tous les Océaniens; et ces flèches, d'après celles que nous avons vues, ne devaient pas être très-dangereuses. La patience et le temps contribuaient jadis à la fabrication des rames de pirogues ou pagaies, qui

Iles de la Société et Iles d'O Taiti.




1 et 2 Lances en bois dur.
3 Chasse mouches.
4 Instrument de Pêche.
5 et 6 Pagaies.

7 Herminette en fer.
8 et 9 Instruments pour le Tatouage.
10 Molette en Basalte.
11 Écope à main.

12 Hache.
13 Herminette en Basalte.
14. 15. 16. 17. 18. Divinités.
19 Appareil pour extraire l'huile de coco.

étaient finies avec une délicatesse de travail que n'auraient pas désavouée nos plus habiles ouvriers. Leurs haches de basalte étaient également taillées avec soin, et pour polir le bois ils se servaient de limes empruntées à la peau raboteuse d'une raie. Encore quelques années, et ces objets, que nul peuple civilisé n'a daigné recueillir dans un musée consacré à l'histoire des races répandues sur notre planète, ne figureront plus que dans les livres.

Le *paroai* était le plus singulier de tous les objets de parure : c'était l'ornement du grand-prêtre dans les cérémonies de deuil. Les Taïtiens avaient encore, dans quelques-unes de leurs solennités religieuses, des coiffures faites avec les plumes du phaéton, des diadèmes de plumes rouges de perruches, ornés de morceaux de nacre, etc. Les prêtres, dans leurs fonctions sacerdotales, chassaient les mouches, que les chairs déposées sur le *moraï* attiraient, avec une sorte de martinet dont les brins filamenteux étaient habilement entortillés, et le manche terminé par une petite idole sculptée du dieu Oro.

Les O-taïtiens aiment passionnément la danse ; ils se servaient, pour marquer la mesure, d'un tambour long de près de cinq pieds, dont le cylindre était un tronc d'arbre creusé, et à parois très-délicatement amincies, et les peaux de chiens des extrémités étaient tendues par des rubans d'écorce. Leur danse la plus solennelle était la *pomara*, à laquelle se livrait un grand nombre de naturels au milieu de la nuit ; celle de jour était nommée *heiva*.

La flûte usitée dans les îles de la Société est fort remarquable, non par la douceur des sons qu'on en retire, mais parce que les habitants ne savent pas en jouer autrement qu'en soufflant avec le nez, et cependant les sons qui en sortent, quoique monotones et graves, ont quelque chose de gracieux ; un morceau de roseau d'environ un pied, ayant

trois trous à son extrémité ouverte et un seul à celle qui est munie d'un diaphragme, compose tout l'instrument. La diététique d'un peuple insulaire tire d'ordinaire une partie de ses ressources des productions marines; aussi les O-taïtiens, dont le sol est couvert de substances alimentaires farineuses, ont un goût extrêmement vif pour les mollusques et les poissons; mais ce qui est fort remarquable, est l'habitude qu'ils ont de manger le plus ordinairement ces derniers crus. Ils vont chercher les premiers sur les récifs, ou plongent à une certaine profondeur pour aller les détacher du lieu où ils se tiennent. Souvent ils jettent sur la surface de l'eau l'amande d'un arbre qu'ils nomment *eoutou* (*baringtonia*), semblable au fruit du ménisperme, et qui jouit de la propriété de stupéfier les poissons qu'on prend alors avec la main. Ils emploient encore une sorte de foëne, formée d'un long bambou que terminent des pointes en bois, qu'ils dardent avec le coup d'œil le plus juste. Ils fabriquaient autrefois leurs hameçons ou *matao* avec des morceaux de nacre pointus et fixés sur un corps en bois; ceux destinés pour les grands poissons, tels que les squales, ressemblaient à des crochets, et étaient faits d'un bois très-dur. De tous leurs moyens de pêche, le plus ingénieux est celui connu dans leur langue sous le nom de *poreo*, destiné à aller chercher au fond de l'eau les poulpes et les autres céphalopodes. Ce *poreo* se compose d'une petite baguette en bois, garnie à l'une des extrémités d'un grand nombre de fragments de la coquille d'une porcelaine, assujettis entre eux, et formant un corps ovalaire qui descend dans l'eau par son propre poids, et qui, lorsqu'on l'agite, produit un petit bruit destiné à attirer les poulpes, dont les bras ne tardent point à enlacer ce singulier appareil. Les femmes s'occupent encore à pêcher dans les rivières à l'aide de filets.

Nous avons plusieurs fois mentionné la fécondité du sol

d'O-taïti; l'agriculture se réduit donc à en creuser légèrement certains endroits pour y placer quelques végétaux. C'est ainsi que parfois les O-taïtiens multiplient leurs arbres à pain par des rejets radiculaires, qu'ils transplantent des pousses de bananiers ou des germes de coco qu'ils défendent de l'atteinte des animaux par un entourage, et qu'ils cultivent les racines de *taro* dans les lieux submergés où elles se plaisent. Chaque insulaire enveloppe sa cabane d'un petit verger; les massifs de bananiers, de cannes à sucre, les papayers qui les composent, contribuent à embellir ces agrestes demeures.

Les mœurs d'un peuple sont le résultat de ses institutions, mais sont aussi soumises à l'influence du climat qu'il habite. Ces mœurs sont très-difficiles à préciser; et ce n'est point en ne demeurant que quelques jours dans un pays qu'un voyageur peut arrêter ses idées sur un aussi grave sujet; rien n'est plus ordinaire cependant, et ne voyons-nous pas, au dix-neuvième siècle, des nations jugées dans l'ensemble de leurs habitudes sur la physionomie particulière de quelques individus? Les détails que nous donnerons sur le moral des O-taïtiens ne doivent donc être considérés ici que comme des aperçus. L'influence du climat, avons-nous dit, se fait sentir sur les qualités et les défauts de toute une population; et là où tous les moyens d'existence sont nombreux, les besoins restreints, les mœurs auront un grand fonds de douceur et de bienveillance. Ainsi les O-taïtiens, vivant dans une île fertile et sous une température égale, sont généralement affectueux et indolents; tandis que les nouveaux Zélandais, qui leur ressemblent en tous points, jetés hors des tropiques, sous une climature âpre et rigoureuse, sont féroces, et ne respirent que pour la guerre. Toutefois, les actes de perfidie que l'on reproche aux peuplades océaniennes, et dont tant de navigateurs ont déjà été victimes, ne sont que la sombre

défiance d'hommes qui ne voient dans les étrangers que des ennemis déguisés dont ils doivent suspecter les intentions.

Les O-taïtiens ne passent jamais les uns à côté des autres, ou près d'un étranger, sans se saluer d'un *iourana* bienveillant, ayant pour signification, que la paix soit entre nous; ou des mots *tayo eoa*, qui veulent dire ami. Ils sont hospitaliers. Jamais nous n'avons rencontré un insulaire sur le seuil de sa cabane sans qu'il ne nous engageât à y entrer, et sans offrir avec un vif empressement un fruit à pain pour apaiser la faim, un coco pour étancher la soif, et la plus belle natte pour servir de siége. Ils sont d'une complaisance extrême pour guider les voyageurs au milieu des bois dans leurs montagnes, et leur rendre tous les petits services qui dépendent d'eux; mais il est vrai de dire que, depuis leur fréquentation prolongée avec les Européens, ils semblent avoir perdu l'habitude du désintéressement, et attendre quelque présent en retour de leurs bons offices. La curiosité est un sentiment naturel aux hommes comme aux femmes, et sous ce rapport ils ressemblent aux anciens Gaulois. Lorsqu'ils nous rencontraient dans nos courses journalières, ils aimaient à s'enquérir d'où nous venions, où nous allions; hommes, femmes, enfants, rangés en cercle et assis sur les talons, nous entouraient parfois, nous parlaient avec volubilité, examinaient avec la plus scrupuleuse attention nos moindres gestes.

La religion chrétienne, que les ministres protestants leur ont portée, n'a point encore éclairé leur esprit, mais a modifié quelques-unes de leurs habitudes; l'histoire de cette religion, que la majorité des naturels a longtemps repoussée avec force, formera un chapitre à part; il nous suffira de dire, pour le moment, qu'ils sont tremblants au nom de Dieu, mais du reste très-peu religieux. Ils vont assidûment aux temples élevés dans plusieurs districts, parce que leurs chefs,

gagnés par les nombreux présents des missionnaires, les y contraignent par des punitions corporelles. On leur a défendu le dimanche les jeux, les danses, les divertissements de toutes sortes, et ils ont pour tout dédommagement de se réunir et de chanter en chœur quelques hymnes médiocres, traduites en mauvais taïtien; et comme leur voix est généralement douce et flexible, que leur langue, riche en voyelles, est mélodieuse, ces hymnes, auxquelles ils ont pris goût, remplacent leurs anciens chants et leur servent de récréations. Mais les missionnaires européens, envoyés dans la mer du Sud sous le prétexte de propager l'Évangile, sont d'anciens artisans à vues étroites et souvent sans éducation, dont toutes les idées consistent en pratiques minutieuses et ridicules, mais nullement en doctrines pures et vraiment religieuses. Les O-taïtiens, déjà un peu corrompus par la fréquentation des convicts qui s'échappent du port Jackson et qui infestent toutes les îles de la mer du Sud, s'étudient à la dissimulation, et nous ont donné mille preuves des pernicieuses pensées que les idées européennes faisaient germer dans leurs cœurs.

Un des grands défauts de ces peuples était le vol; mais cette action n'a jamais été considérée chez eux comme chez nous, et regardée comme déshonnête. Entre eux la propriété était sacrée; mais envers des étrangers qui débarquaient tumultueusement sur leur rivage en tentant leur convoitise par mille objets différents, le vol ne pouvait qu'être un tour d'adresse, et le voleur, comme chez les Spartiates, devait recevoir les applaudissements des siens lorsqu'il avait montré de la dextérité. En dernier résultat, les Taïtiens sont habiles encore aujourd'hui à s'approprier le bien d'autrui, et cela de l'air le plus innocent du monde. Leur conversation roule généralement sur des sujets licencieux. Ils ne tarissent jamais sur cette matière, et paraissent éprouver un grand plaisir dans

l'embarras le plus souvent simulé qu'éprouvent les femmes ou les filles qui sont l'objet de leurs vives plaisanteries. Il n'en est pas de même pour satisfaire à leurs besoins naturels, car ils se cachent avec les plus minutieuses précautions. Mais une de leurs habitudes les plus dégoûtantes est celle de border les sentiers les plus étroits et le pourtour des cabanes de leurs excréments; cette malpropreté n'est pas la seule, et, quoi qu'on en ait dit, ils ne se gênent nullement pour laisser sortir avec bruit, et par l'une et l'autre extrémité, les gaz internes: pour toute politesse ils disent avec sang-froid *piro piro*, mauvais. Un de leurs défauts habituels est l'astuce qu'ils mettent dans leurs échanges: l'israélite le plus délié serait leur dupe, tant ils sont experts et rusés pour profiter de toutes les circonstances qui peuvent leur rendre le marché avantageux.

Un des objets qui doivent fixer maintenant notre examen, est l'ancienne tradition religieuse des habitants des îles de la Société; cette matière est d'autant plus importante, qu'elle sert de base fondamentale à la filiation qu'on peut établir entre eux et les autres insulaires du Grand-Océan.

Quelque bizarres et souvent ridicules que soient les idées religieuses des peuples dans l'enfance de la civilisation, elles nous intéressent toujours en nous offrant des détails pleins de nouveauté qui servent à notre instruction, en nous démontrant jusqu'où peut s'étendre la singularité de l'esprit humain. Dieu créa les hommes à son image, et ceux-ci le peignent avec leurs vices et leurs défauts, en lui prêtant leurs pensées et leurs actions.

La cosmogonie des Taïtiens se composait [1], autant qu'on

[1] *A missionary voyage to the southern Pacific Ocean;* performed in the years 1796 to 1798; in the ship duff, comm. by cap. James Wilson; with appendix, 1 vol. in-4°, London, 1799.

a pu l'apprendre, de dieux d'un ordre supérieur, de dieux puissants, qui au milieu du chaos durent la naissance aux ténèbres, et que pour cela on nomma *feïouhaniou po* (nés de la nuit), et des dieux du second ordre, qui sont nombreux, quoique parfois ôn n'en compte que neuf. Dans cet ordre chaque Taïtien rangeait son ange gardien, son *tii*, et l'âme de ses pères, *eatoua*, qui voltige sans cesse autour des sépulcres.

Les trois puissants dieux qui durent l'existence à la nuit se nommaient :

Tane, *Te Médoua*, le père, l'homme ;

Oro, *Mattiou*, dieu le fils, le dieu sanguinaire et cruel (*Tooa tei te myde*) ;

Taroa, *Manou te hooa*, l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur.

Ces dieux, dont la puissance était infinie, ne recevaient des prières et des offrandes que dans les circonstances importantes ; mais le culte d'*Oro* exigeait toujours des sacrifices humains. Le grand temple de *feïouhaniou* occupait un vaste espace au milieu des forêts, dans le district de Pari, résidence de l'*erahi raï*, ou roi de l'île.

*Taroa* ou *Faroa,* lorsqu'il lui plut de faire le globe, sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre (*fenoa noui*), Taïti, et les parcelles donnèrent lieu aux îles environnantes, et à mesure qu'il devint vieux il ajouta pendant son mariage les rochers qui en forment l'ossuaire, les arbres et les plantes qui la recouvrent, et les animaux qui y vivent.

*Tane* s'associa au dieu [1], l'esprit ou l'oiseau, et épousa

[1] Observations des premiers missionnaires.

*Taroa*. Leur hymen fut tellement fécond, qu'ils eurent six enfants qui vinrent presque ensemble. Ce furent :

| | |
|---|---|
| *Avyi*, eau fraîche ; | *Matai*, le vent ; |
| *Timydi*, la mer ; | *Aryi*, le ciel ; |
| *Aoua*, les rivières ; | *Eo*, la nuit. |

*Taroa* ne tarda pas à enfanter *Mahanna*, le soleil, qui grandit rapidement, et se revêtit des formes d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa Taboua*.

Lorsque *Mahanna* eut reçu le jour, ses frères et ses sœurs furent renvoyés du ciel, et vinrent s'établir sur la terre; *Aryi* fut seulement excepté, et *Matai* eut la permission de se fixer dans l'espace intermédiaire, où il occasionne les tempêtes lorsqu'il éprouve des contrariétés.

*Taroa* eut enfin une fille, *Toonou*, qu'il garda dans le firmament, et qu'il fit épouser à *Oreoa Taboua*. Cet hymen fut fécond, car elle devint mère de treize enfants, qui eurent pour fonctions de présider à chacun des mois de l'année lunaire taïtienne. Ce sont : *apaapa* (janvier), *firia* (février), *teeri* (mars), *tetai* (avril), *ovarehou*, *faaahou*, *pipiri*, *aounounou*, *paroromoua*, *paroromouri*, *mouriraha*, *hiaia* et *tema* [1].

Des mésintelligences s'élevèrent entre *Toounou* et son époux. Celle-ci quitta le ciel, et vint sur la terre où *Oreoa Taboua* la suivit : de ses embrassements avec un rocher naquit *Popohara Hareha*, qui conçut *Tetoubou amata hatou*. Le rocher, qui avait eu la beauté d'une jeune femme, reprit sa forme naturelle, et *Toounou* elle-même vint à mourir.

[1] Les Taïtiens les plaçaient bien différemment. Ici ils suivent l'ordre de nos mois.

Le fils d'*Oreoa Taboua* se maria aux sables de la mer : il en eut un fils nommé *Tii*, et une fille nommée *Opira*, qui restèrent sur la terre, et furent seuls après la mort de leurs parents. Ils se marièrent ensemble, et eurent trois filles, *Ohira*, *Rini*, *Mounoa*. Alors mourut *Opira* : avant d'expirer elle supplia son époux de la guérir de ses maux ; mais il refusa, et s'empressa d'épouser une de ses filles aussitôt après la mort de sa compagne. *Tii* eut de sa propre fille trois garçons et trois filles. Les premiers se nomment *Ora*, *Ouanou*, *Titory*. Les filles sont *Hennatonu-Marourou*, *Henaroa* et *Nououya*. Les garçons épousèrent leurs sœurs, se répandirent sur la terre et la peuplèrent.

Telles sont les idées que les Taïtiens se sont formées de la création du monde, et telle est la fable qu'on a pu obtenir des connaissances qu'ils se transmettent par la tradition orale, non sans l'altérer sans doute. On doit même croire qu'ils n'ont pu expliquer clairement des idées aussi obcures que celles que nous venons de rapporter, et que celles-ci doivent être erronées en bien des points.

Les dieux du second ordre étaient au nombre de neuf. *Tii* seul était redoutable par sa méchanceté. C'est le démon qui porte l'homme au mal, et qui fait pleuvoir sur lui les infirmités et les maladies ; aussi les Taïtiens cherchaient-ils à l'apaiser en lui offrant des aliments, et ils se reposaient sur leur ange tutélaire du soin de les préserver de sa cruauté. Son pouvoir était plus étendu dans l'autre monde que dans celui-ci.

Les habitants de Taïti professaient le dogme de l'immortalité de l'âme, et aussitôt que leurs parents venaient à mourir, ils ne doutaient point que leurs âmes ne fussent à leur sortie du corps saisies par *Taroa*, ou le dieu esprit ailé, qui les avalait dans l'intention d'en purifier la substance, et de la pénétrer de la flamme céleste et éthérée que la Divinité peut seule donner. Alors ces esprits purs, débarrassés de leur en-

[illegible] erraient autour des tombeaux, et avaient des petits tombeaux pour recevoir des offrandes, et les apaiser par des sacrifices. Les âmes heureuses se nommaient [illegible] qui [illegible] par sa présence [illegible] des [illegible] ou les cérémonies mystérieuses des funérailles [illegible] la mort. L'âme seule des justes était admise à partager la divinité, et à devenir eatoua. L'âme des méchants était au contraire précipitée dans l'enfer, qui avait son ouverture sur la haute montagne [illegible], où se trouve un grand lac.

[illegible] près du grand [illegible] espace qui est aussi un lac [illegible] sur le sommet d'une haute montagne. Ils pensaient que le dieu *Ti* résidait sur ses arbres voisins et défendait la chair des [illegible] des malheureux à l'aide d'une coquille qui était [illegible]. Il était défendu de manger le mollusque de cette coquille sous peine de mort.

Les étoiles étaient, dans l'opinion des Taïtiens, les enfants du soleil et de la lune; elles pouvaient contracter des unions entre elles, et les étoiles fixes étaient les âmes, ou *eatouas*, de ces enfants célestes.

Tout homme qui avait offensé *eatoua* devait s'attendre à mourir, à moins d'obtenir son pardon par des offrandes et par des sacrifices. La puissance attribuée à ces âmes divinisées était immense: pendant la nuit elles se plaisaient à renverser les montagnes, entasser les rochers, combler les rivières, et donner ainsi des preuves non équivoques de leur pouvoir. Leurs demeures habituelles étaient les environs des tombeaux, la profondeur des forêts, la solitude des gorges des montagnes. On les entendait murmurer dans les ondes, bruire dans le feuillage, ou voltiger comme des fantômes blancs aux reflets argentés de la lune.

C'est l'*eatoua* protecteur qui inspirait les songes auxquels

les Taïtiens ajoutaient la plus ferme croyance. Ils pensaient que son génie tutélaire prenait son âme dans le sommeil, l'enlevait du corps, et la guidait dans la région des esprits. De celui qui rendait le dernier soupir, on disait *aripo*, il va dans la nuit.

Mais ce peuple n'avait point borné aux dieux et aux esprits divinisés ses hommages et son culte. Il adressait encore des prières à divers oiseaux, à des coquilles et à beaucoup de plantes. Les hérons étaient sacrés, de même qu'un martin-pêcheur, appelé *otataré*. Parmi les plantes, plusieurs jouissaient d'une rare estime, particulièrement une espèce de fougère, qui portait même le nom de leur grand dieu *Oro*.

Ce culte des productions de la terre découle de la pensée qu'ils ont que la lune a des pays riches et fertiles, plantés de beaux arbres couverts de fruits excellents. Ils croient qu'un oiseau de Taïti vola une seule fois jusqu'à ce lieu, mangea d'un fruit, et qu'à son retour il en laissa tomber quelques semences. Il en naquit un grand arbre, que cet oiseau recherche encore, tandis qu'aucun autre ne l'imite.

Mais outre ces divinités communes à tous les insulaires, chaque famille avait aussi ses dieux pénates, qui occupaient une partie de la cabane, façonnés en idoles, dont les formes étaient aussi bizarres que leurs ornements étaient absurdes et ridicules. Le plus souvent c'était l'image d'un homme assis, dont la physionomie était difforme. D'autres fois c'était une tête humaine terminée par un corps, en bois arrondi, et couverte de plumes d'oiseaux des tropiques. Lorsque le roi Pomaré eut embrassé le christianisme, il donna aux missionnaires les dieux de la famille royale, qui figurent maintenant au muséum britannique : ils ont été gravés dans le *Missionary register*.

Les idoles, chez tous les païens comme chez les peuples

où les arts ont acquis un haut degré de perfection, destinées à reproduire les attributs de la Divinité, ont toujours chez les premiers partagé une partie de la vénération qu'on portait à l'être dont elles étaient la représentation matérielle.

D'après les renseignements que les missionnaires ont pu obtenir sur les idoles, il paraît que la première, nommée *Teriapotououra*, était destinée à figurer un fils du grand *Oro*, qui était protecteur de Taïti et de quelques autres îles de la Société, telles que *Borabora*, *Raïatea*, *Taha* et *Maurua*. Oro eut un autre fils nommé *Tetoïmata*, dont on ne connaît point les fonctions.

*Temeharo* était dieu principal de la famille royale de Pomaré; il étendait sa protection puissante sur l'île entière de Taïti. Cette divinité avait pour frère *Tia*, qui a reçu pour domaine la petite île de *Maïtea*, qu'il protégeait.

*Tupa* était roi des vents; sa puissance, comme celle d'Éole, avait pour but de calmer ou de bouleverser les flots suivant ses caprices ou d'après les ordres des dieux supérieurs.

D'autres idoles, nommées *oro-matouas*, ou *eatouas*, étaient destinées à rappeler la mémoire des parents décédés, aux âmes desquels on adressait des prières pour les bonnes actions, ou pour obtenir la guérison des malades.

Enfin venaient les idoles de *Tïi* ou des méchants génies, plus souvent invoquées que les *eatouas*, et toujours inspirant les mauvais desseins et les favorisant; tels étaient les deux ordres de lares ou de dieux domestiques.

Le grand-prêtre se servait du *tahiri anaounaehaou*, ou *tahiri* sacré, pour chasser les insectes qui vont se reposer sur les chairs offertes dans les sacrifices, et s'en repaître. Le fouet est en fibres végétales très-sèches, et le manche en est très-soigneusement travaillé. Nous en possédons un qui servait également aux usages funèbres des *moraïs*.

Ces idoles étaient ordinairement faites en bois dur, travaillées avec soin, malgré l'imperfection des instruments que les Taïtiens avaient alors. Elles étaient enveloppées de cordes, et parfois de morceaux d'étoffes blanches, ornées de plumes de hérons et de longs brins du phaéton. Le goût le plus bizarre présidait à leur confection. Plus elles étaient antiques, plus on leur portait de vénération, et elles occupaient toujours une partie secrète de la cabane.

Le sacerdoce était exercé par des hommes influents qui prenaient le titre de *tahouras*, et dont les fonctions mystérieuses avaient une puissance extraordinaire sur l'esprit des insulaires. Le roi lui-même était considéré comme le premier pontife, et après lui les dignités les plus élevées étaient distribuées aux diverses classes de la société, suivant l'importance des attributions.

Les prêtres se divisaient en deux ordres, dont l'un, affecté aux cérémonies des *moraïs* et aux grands sacrifices, conférait à ceux qui en faisaient partie le titre de *tahouras moraï;* et dont l'autre, plus secondaire dans ses attributions, donnait le nom de *tahouras des eatouas* à ceux qui présidaient aux mystères domestiques et aux petits intérêts des membres de la société.

Les prêtres jouissaient dans l'opinion des Taïtiens de la science la plus surnaturelle; lire dans l'avenir, annoncer les volontés des dieux, interpréter les songes, guérir les maladies les plus invétérées, demander des offrandes, étaient leurs attributions les plus ordinaires et leurs occupations journalières. Honorés, respectés, leur personne était généralement sacrée dans les combats; car ces Calchas, à l'exemple des anciens prêtres de Mars, unissaient l'encensoir au glaive; et, après s'être battus sur un champ de carnage, ils adressaient aux dieux les prières de la tribu victorieuse.

Jongleurs astucieux, ils prêtaient aux dieux des volontés

atroces et sanguinaires. Longtemps prosternés sur la pierre funèbre du *moraï*, ils recevaient les offrandes des fidèles, consistant en fruits de la terre, ou bien en poules, en poissons, en chiens, en cochons même, et les déposaient sur l'autel d'*Oro*, attendant qu'il voulût bien ou rejeter ces dons ou en accepter les prémices. Mais dans toutes les circonstances un peu sérieuses, soit qu'il fallût attaquer ou repousser un ennemi, soit qu'il fallût conjurer des maladies, des disettes ou d'autres calamités publiques, alors le *tahoura*, morne et silencieux, repoussait avec effroi les dons que le roi déposait sur l'autel du dieu de ses pères, et, rompant enfin le silence qu'il observait, il menaçait au nom de la Divinité l'île entière des désastres les plus grands si on ne faisait pas fumer aussitôt sur le pavé du *moraï* le sang des victimes humaines. « Dieu est fâché contre *Taïti*, disait-il au roi et aux chefs; il faut au plus vite détourner sa colère et obtenir son pardon. »

Le roi, très-souvent, désignait l'homme qui devait servir de victime expiatoire; mais, lorsqu'il ne voulait participer à la mort de ses sujets que d'une manière indirecte, il envoyait aux *ratiras* et aux *tavanas*, chefs des districts, une petite pierre qui indiquait à ceux-ci ce qu'on exigeait d'eux, et qu'ils eussent à fournir pour le sacrifice un homme de leur choix. Dans les grandes cérémonies le roi manquait rarement d'expédier en divers endroits plusieurs pierres, et le nombre des malheureuses victimes accroissait la solennité de la fête impie qu'on adressait aux dieux.

Ces offrandes humaines étaient presque toujours prises dans la classe du peuple, ce n'était que dans des circonstances rares qu'on sacrifiait des femmes enceintes; et l'on dit même que les chefs ou le roi avaient le soin de choisir des individus qui, sans amis ou sans parents, n'excitaient les regrets de personne, et dont la mort ne pouvait occasionner de troubles.

Souvent aussi on réservait cette sorte de vengeance publique pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur turbulence ou par des actes criminels.

C'est au milieu des ombres de la nuit qu'on entourait la maison de la victime : on l'appelait, et à peine mettait-elle le pied sur le seuil de la cabane qu'elle était mise à mort. D'autres fois des hommes vigoureux s'élançaient sur elle ; et alors le patient, résigné à son sort et encore religieux adorateur du dieu qui ordonnait son trépas, faisait ce que les Taïtiens appelaient *tipapa*, c'est-à-dire qu'il se couchait et attendait avec calme le coup de casse-tête qui devait lui briser le crâne. Mais les odieuses divinités qui inspirèrent aux Taïtiens, doux par caractère, des superstitions aussi barbares, ne se bornaient point à voir arroser les marches des *moraïs* avec le sang humain ; elles leur inspirèrent la pensée, tant leur aveuglement sacrilége les asservissait au culte affreux d'*Oro*, que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux, étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant, et la longue agonie d'un malheureux se débattant contre les tourments sans cesse renaissants, jusqu'à ce qu'un trépas vivement attendu vînt l'y soustraire. Ainsi les victimes attachées aux arbres des *moraïs* étaient frappées avec des bâtons pointus, couvertes de blessures mortelles, et expiraient dans une lente agonie, en adressant aux cieux des cris de douleur et de rage.

Les enfants étaient souvent offerts en holocauste, et la barbarie avec laquelle les Taïtiens traitaient ces innocentes créatures ne peut se concevoir. Que le levier de la superstition est puissant pour transformer en choses sacrées des actions que la simple morale réprouve comme des atrocités !.... Les enfants, exposés sur les *moraïs*, étaient écrasés sur la pierre qui en formait les marches. Leurs débris épars étaient supposés servir de nourriture aux âmes renfermées sous ce tombeau.

Parfois encore on leur attachait au cou ou aux oreilles une grosse pierre, et on les lançait à la mer, ou même dans les rivières des environs; et les parents se réjouissaient de leur mort, comme si le bonheur de leurs enfants était à jamais assuré dans une vie future pour avoir servi d'offrande à la colère d'*Oro*. Telles étaient les sanglantes cérémonies que les Taïtiens [1] pratiquaient souvent avec un empressement barbare, et on dit même que chaque mois voyait dresser les préparatifs d'une fête de cette sorte. Les victimes, après les sacrifices, étaient enveloppées de feuilles de cocotier. On les accrochait aux parois des *moraïs*, ou on les suspendait aux branches des arbres d'alentour. Les enfants étaient ornés de colliers et autres objets, qu'on regardait ensuite comme sacrés. Les cadavres restaient ainsi en plein air jusqu'à ce que les lambeaux pourris tombassent sur le sol, où ils servaient de nourriture aux animaux immondes que leur odeur attirait; et leur sépulture dernière se trouvait être l'estomac d'un cochon ou d'un chien, ou celui d'une oiseau de rapine.

Les *moraïs* qu'ont décrits Cook, Wilson et autres, étaient formés de pierres de corail d'un volume parfois énorme, entassées avec régularité en formant des gradins. Ces *moraïs* avaient de grandes proportions et servaient de sépulture aux rois ou aux grands personnages, et étaient consacrés aux divers ordres des dieux. Les Taïtiens ont prouvé qu'ils sentaient parfaitement toute l'impression que pouvaient faire dans l'âme du vulgaire des endroits ainsi consacrés, en les entourant de fables, de spectres qui terrifiaient ceux qui les approchaient; et même aujourd'hui, quoiqu'ils soient convertis, ils redoutent encore le voisinage de ces lieux, qu'ils ne visitent qu'avec

[1] On dit qu'il n'y avait que quatre-vingts ans qu'ils avaient reçu cette coutume sanguinaire de l'île de *Raiatea*.

crainte, et sur lesquels ils débitent les histoires les plus absurdes. C'est du moins ce dont nous avons eu l'expérience en visitant avec deux guides les ruines d'un grand *moraï* royal de *Pari*.

Les autels homicides des *moraïs* étaient toujours placés dans des lieux retirés, au milieu des bois, sous des massifs de verdure formés par le gigantesque *eyto*, l'arbre des regrets et des morts (*casuarina* à feuilles de prêle), sous le feuillage sombre du *tamanou* (*calophyllum*), des *haoutou* (*baringtonia*), et des arbres à pain ; de larges liserons festonnaient de guirlandes ces temples rustiques, analogues à ceux que nos pères arrosaient de leur sang sous le couteau des druides.

Les cérémonies n'avaient jamais lieu que le soir, au moment où le crépuscule venait apparaître et jeter une clarté vacillante et éteinte sur la scène, qu'un peuple immense entourait lorsque la nature de la fête le permettait, mais qui n'était occupée que par les initiés lorsqu'on devait y pratiquer des offrandes mystérieuses. Alors malheur à quiconque y portait par hasard ses pas ! il payait de sa vie la faute qu'il avait commise involontairement.

Les grandes cérémonies commençaient par une danse nocturne nommée *pomara*. Le son aigu des *tritons* [1] résonnait au loin dans les gorges des vallées et la profondeur des forêts, et servait à indiquer aux insulaires que le grand *erahi* allait commencer les mystères. Les roulements rauques d'un long tambour, ou tam-tam, ne cessaient point de se faire entendre dans l'enceinte. Alors on déposait sur le *moraï* les plus beaux régimes de bananes, les cocos les plus butireux, enfin des

[1] Très-grosse coquille qui leur servait de trompette; ils la perçaient d'un trou à sa petite extrémité.

offrandes nombreuses et variées. C'est alors que le pontife dictait ses oracles, annonçait la protection de son dieu ou menaçait de sa colère, exigeait des victimes, ordonnait la guerre, et promettait la victoire, ou enfin décidait de la paix et des traités que les chefs devaient effectuer pour le bien-être de tous.

Dans les cérémonies funèbres, tous les habitants non initiés devaient se tenir cachés dans leurs maisons, ou du moins se tenir éloignés du lieu où les prêtres faisaient leurs prières. On sait que le principal personnage du deuil était revêtu du *paraï*, vêtement mortuaire, que Pomaré Nehoraï nous montra à Matavai. A la vue du *paraï* tous les insulaires prenaient la fuite. Ce costume singulier était un mélange d'ornements de nacre, de plumes de phaéton, sur un large croissant en bois, et cachait sous un bonnet de poils la tête de celui qui en était revêtu comme sous un masque.

Les corps étaient exposés sur des plates-formes élevées sur des pieux, et parfois embaumés comme les momies d'Egypte avec des résines de *vy*, et des bandelettes d'étoffes de *mûrier* ou de *jaquier*. On les laissait se sécher lentement, au milieu des suaves parfums du *gardenia*, où sont les corolles éclatantes de l'*hibiscus* rose de Chine.

Telle était la masse fondamentale des opinions religieuses des insulaires de Taïti, lorsque les missionnaires anglais de l'église réformée vinrent, en mars 1797, leur inculquer de nouveaux dogmes. Ce ne fut qu'après un intervalle de plus de seize années à la suite de guerres désastreuses, que la religion chrétienne sapa leurs superstitions traditionnelles, vint régner triomphante sur les idoles renversées, et détruire les divinités mensongères de leur mythologie[1].

[1] Nous croyons devoir citer comme pièce à l'appui une lettre adressée

Le langage des O-taïtiens est le dialecte le plus pur de la langue océanienne ; il ne s'éloigne pas beaucoup de celui

au commandant de la corvette *la Coquille*, par un des missionnaires anglais établis aux îles de la Société, bien qu'elle ne nous paraisse pas devoir mériter une croyance complète en tous ses points.

Borabora, 13 mai 1823.

MONSIEUR,

Quoique je vous sois complétement étranger, je vous prie de vouloir bien accepter les deux livres renfermés dans ce paquet comme un témoignage de mon respect. L'un est les rites des apôtres, l'autre un recueil d'hymnes, dont nous faisons usage dans nos adorations publiques. Vous ne serez pas blessé que je prenne un peu de votre temps.

Quelque déplacée que soit l'idée qu'on vous aura donnée de la déclaration d'indépendance de ces peuples, ils ne jouissent cependant par le fait que d'une force nominale, et d'une simple possession des îles. Ce sont les seuls avantages dont ils puissent se glorifier. Les rois ne sont rois que de nom. Leur pouvoir réside en entier dans les *tiaaus* et les *ratiras*; les rois sont les premiers par leur rang, les *tiaaus* marchent ensuite, et les *ratiras* viennent après.

Les *tiaaus* (prononcez *tiaous*) sont par le fait petits rois de districts. Les désirs du roi ne peuvent être remplis que par la volonté et l'influence des *tiaaus* et des chefs; ils peuvent détrôner le roi quand il leur plaît. Le monarque n'a jamais eu de revenus; mais il reçoit de temps en temps des *tiaaus* et des chefs les objets et les vivres que les îles produisent. Les *tiaaus* et les chefs forment en effet l'ordre le plus formidable.

Les îles sont : Taïti, Morea, Maïaoiti, Huahène, Raïatea, Thaa, Borabora et Maurua.

Les rois de chacune sont : *Pomaré III*, roi de Taïti ; *Mahiné*, de Morea et de Maïaoiti ; *Mahiné* et *Hautia*, d'Huahène; *Tamatoa*, de Raïatea; *Fenuapeho*, de Tahaa ; *Mai* et *Tefaora*, de Borabora (qui a peut-être le plus beau port, et qui, sous tous les rapports, est la plus belle île de tout l'archipel) ; et *Tairo*, de Maurua.

Le gouvernement de chaque île est exclusif et entièrement indépendant*. Chacune a ses prêtres, ses prophètes, son enfer, ses contes et ses

* Nous ajouterons à ces détails quelques renseignements historiques sur les rois d'O-taïti. Le gouvernement est monarchique et héréditaire dans

parlé aux Tonga, à la Nouvelle-Zélande, aux Marquises et aux Sandwich. Cette langue océanienne, qui est répandue

traditions, qui composent un ensemble curieux, discordant et absurde. L'enfer à Raïatea était le grand réceptacle. Ce n'est qu'un lac au sommet de la plus haute montagne; le dieu résidait sur les arbres voisins, et avec une espèce de coquille (dont je renferme un échantillon dans cette lettre), il était censé enlever la chair des pauvres malheureux qui venaient là pour lui servir de nourriture. La coquille était déifiée, et celui qui en mangeait l'animal devait mourir. Les poissons, les oiseaux, les insectes,

une famille; la marque distinctive de la royauté est le maro royal, et le titre *erahi rahi;* les distinctions sociales se composent de quatre classes, qui sont celles des *ratiras* ou nobles, des *mahaounis* ou cultivateurs, des *touhas* ou peuple, dans la rigueur du mot, et des *toutous* ou serviteurs.

Lorsque le commodore Wallis aborda à O-taïti, cette île était gouvernée par la reine *Oberea*, célèbre par le récit de ce navigateur, et surtout par la narration de Bougainville. Elle était mariée à *Oammo*, qu'elle força à vivre en simple particulier à Papara, après s'en être séparée. Oberea descendit de *Temari* par une longue suite d'aïeux; et cette branche, depuis longtemps en possession du pouvoir, en fut dépossédée par la branche d'*Otou*, qui chassa la reine Oberea, seul et dernier rejeton des *Temari*.

Cet *Otou* est le chef de la famille des Pomaré. Il eut pour fils Pomaré I^er^, qui prit en naissant le nom d'Otou, tandis que son père changea de nom, et prit celui d'Otehi. Ce nom d'Otou, par les lois taïtiennes, passait toujours au premier-né, et le père devait ainsi cesser de porter un titre qui appartenait de droit à son héritier. Otou (Pomaré I^er^) vécut longtemps, fit la guerre avec succès, et mourut vers 1798. C'est de lui que parle si fréquemment Cook et avec éloge; car il en fut accueilli avec une grande bienveillance. Il eut un fils qui, prenant le nom d'Otou, le força à se faire appeler *Teina*. Cet autre *Otou* (Pomaré II), avait un frère nommé *Oripia*, qui mourut fort jeune, et se maria à deux femmes, *Tetoua* et *Whyridi*. Cette dernière fut épousée vers 1796. Pomaré II avait environ dix-sept ans lorsque le capitaine Wilson, commandant *le Duff*, toucha à O-taïti en 1797. Il régnait alors; il accueillit avec empressement les missionnaires; et, adoptant leur religion, il fit briser les idoles. Mais, chassé du gouvernement par son peuple, il parvint à ressaisir le pouvoir, régna sans obstacle, quoique obligé de calmer des soulèvements, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en décembre 1821. Son fils Otou (Pomaré III), enfant de trois ans, lui succéda en janvier 1823, et O-taïti était nominalement gouvernée par la veuve nominale de Pomaré ou *Pomaré Wahinè*, régente. Ce n'est point ici le lieu de présenter un tableau du règne de Pomaré II, bien qu'il soit remarquable par les événements qui en forment le cours.

dans la plus grande partie des îles de la mer du Sud est généralement, par le grand nombre de voyelles qui en composent les mots, d'une grande douceur. Elle se corrompt, elle s'altère par le mélange des langues papoues aux Fidjis, aux îles des Navigateurs, à la Nouvelle-Calédonie, etc.

Ce dialecte a été longtemps sans être fixé; cela tenait au singulier usage que le roi et les chefs avaient, en prenant un nom quelconque, de le faire bannir du langage usuel. Ainsi, pour en donner un exemple plus facile à saisir, supposons qu'il ait plu à un chef de prendre pour surnom le mot *manou*, qui veut dire, oiseau, le peuple ne pouvait plus se servir de ce mot pour désigner ces êtres, et on en créait un autre, qui tôt ou tard finissait par être remplacé. La langue est pleine de cette surabondance de noms qui n'expriment plus les mêmes objets, et c'est pour cela que les dictionnaires que nous ont transmis les navigateurs renferment tant de mots inusités aujourd'hui. De tous les Européens,

et les reptiles, ont tous été déifiés: il y avait dix ou douze cérémonies accompagnées de sacrifices humains. Le premier et leur plus puissant dieu était appelé *Faroa*: dans une coquille de la forme d'un œuf il tourna dans le vaste espace jusqu'au jour où il en brisa les enveloppes; alors il l'occupa, et commença à former la base de la terre, à laquelle, lorsqu'il devint vieux, il ajouta les corps qui l'accompagnent, jusqu'à ce que la terre eût acquis sa grandeur actuelle.

Une profonde ignorance, pire que les ténèbres de l'Egypte, couvrait ces îles. Mais, monsieur, l'étoile du jour de la vérité et la liberté ont brillé. Maintenant, au lieu des absurdes murmures de l'ignorance, des inventions artificieuses de prêtres rusés, des rites sanguinaires de déités méprisables, des lois de sang du démon et du déluge de guerres qui ravageaient ces côtes, nous voyons la plus grande partie de ce peuple suivre les instructions de la parole pure du Dieu vivant.

Je vous demande pardon, monsieur, de fixer si longtemps votre attention. Je ne puis que vous exprimer mes souhaits pour votre conservation.

Je m'intitule votre très-humble et très, etc.

*Signé*: J. M ORSMOND.

les Espagnols et les Français sont ceux qui peuvent le plus aisément parler et écrire l'o-taïtien ; il n'en est pas de même des Anglais, qui éprouvent des difficultés telles, que beaucoup de leurs missionnaires ont été forcés de retourner dans leur patrie, n'ayant pu en saisir la prononciation ; et même, parmi ceux qui ont le mieux compris le génie de cette langue, a-t-il fallu près de trois années pour leur en inculquer les principes. Que penser alors de Cook, quand on lit, dans son *deuxième voyage* (p..353) : « ..... Nous » dire à plusieurs que M. de Bougainville était de France, » nom qu'ils ne vinrent jamais à bout de prononcer : ils ne » prononçaient guère mieux celui de Paris, et il est pro» bable qu'ils auront bientôt oublié l'un et l'autre : au con» traire, tous les enfants prononçaient celui de *Pretany* » (Grande-Bretagne), et il est presque impossible qu'ils » l'oublient jamais ? » Que de fausseté dans ces lignes ! et comment se fait-il qu'un homme de génie soit si petit dans ses préventions nationales ? Ainsi les naturels, privés du son euphonique de plusieurs de nos consonnes, traduisaient le nom de Bougainville en le rendant par le mot de *Poutaveri*, comme celui de Cook par *Touté;* quant à celui de Paris, c'est entièrement la même prononciation que *Pari*, district dans lequel est *Papaoa*, la résidence des rois, et que le navigateur anglais écrit *Opare ;* ce mot de Pari leur était donc familier ? quant au nom de France, ils le prononçaient sans doute alors comme aujourd'hui, et aussi bien que celui de Grande-Bretagne, l'un par *Frany* et l'autre par *Pretany*. Sous le rapport du souvenir que Bougainville y a laissé, il est vrai que la mémoire des naturels ne l'a pas conservé ; mais il n'avait jamais fait couper un grand nombre d'oreilles à ces insulaires, titre durable [1] pour ne pas être oublié.

[1] Nous avons longtemps médité la vie de Cook ; nous en connaissons

Les règles grammaticales des langues sont trop avantageuses à l'étude des races humaines pour que nous ne cherchions pas à conserver l'ébauche informe de celles relatives au langage o-taïtien, que nous avons recueillies sur les lieux et souvent dans la conversation de M. Nott.

D'après l'*E buka haa pii raa neia Parau tahiti* ou abécédaire taïtien, l'alphabet ne se compose que de seize lettres, qui sont :

A, B, D, E, F, H, I, M, N, O, P, R, T, U, V, W.

Il lui manque donc dix lettres de notre grammaire, qui sont : C, G, J, K, L, Q, S, X, Y et Z. La privation de ces lettres, que ne peuvent prononcer les Taïtiens, est le seul obstacle qui force ces peuples à travestir nos noms. La prononciation de chacune d'elles peut se rendre par les sons français suivants :

A, *a*; B, *bi*; D, *di*; E, *e*; F, *fa*; H, *esse*; I, *i*; M, *mo*; N, *nou*; O, *o*; P, *pi*; R, *ro*; T, *t*; U, *ou*; V, *vi*.

L'assemblage des syllabes se fait comme pour les nôtres, et nous n'en donnerons qu'un exemple, *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, etc.

Depuis la fixation de la langue, qui date de l'introduction du christianisme, il n'y a plus que les noms propres qui changent.

Les conjugaisons, moins compliquées que les nôtres, ne peuvent être mieux comparées qu'à celles de la langue

une foule de particularités qu'ont répandues ses compagnons et qu'ont passées sous silence ses biographes. Les circonstances que nous rapportons sont assez légères, et nous croyons devoir omettre celles qui n'ont point de rapport avec notre sujet.

hébraïque. Ils n'ont point de verbes auxiliaires comme être, faire; ils ont donné à presque tous les verbes la double acception d'avoir. Tel est ce verbe remarquable par le grand nombre de syllabes, j'avais, faire, et souvent le génie de cette langue, qui est riche en figures belles et nombreuses, un [illegible], qui signifie faire augmenter l'espace entre les choses, ou, en d'autres termes, ce qui veut dire qu'un homme engraisse beaucoup.

Voici un exemple de ces déclinaisons :

SINGULIER.

| | |
|---|---|
| Le navire. | *te pahi.* |
| Du navire. | *o te pahi.* |
| Au navire. | *i te pahi.* |
| Le navire. | *te pahi.* |
| O navire. | *e te pahi.* |
| Du navire. | *e te pahi.* |

PLURIEL.

| | |
|---|---|
| Les navires. | *te mau pahi.* |
| Des navires. | *o te mau pahi.* |
| Aux navires. | *i te mau pahi.* |
| Les navires. | *te mau pahi.* |
| O navires. | *e te mau pahi.* |
| Des navires. | *e te mau pahi.* |

DUEL.

| | |
|---|---|
| Les deux navires. | *te na pahi.* |
| Des deux navires. | *o te na pahi.* |
| Aux deux navires. | *i te na pahi.* |
| Les deux navires. | *te na pahi.* |
| O deux navires. | *e te na pahi.* |
| Des deux navires. | *e te na pahi.* |

La négation diffère par des temps distincts, et plusieurs

mots servent à l'exprimer. Ainsi *aeta* (non), *ainea*, *aina*, *aipa*; *aore*, expriment le passif; *eita*, *aima*, *eina*, *eipa*, *eore*, *ehene*, *ehere*, indiquent le futur et le présent. Une autre location est *eioha*, qui veut dire que cela ne soit pas

Pour l'affirmative ils ont *e*, oui; et *ouetia*, qui veut dire d'accord.

Les comparatifs et les superlatifs sont les mêmes que dans le français; seulement quelques-uns ont des modifications. Ainsi *maïtai*, bon; *maitai ae*, meilleur; *maitai roa*, le meilleur que; *maitai tei i tena*, ceci est meilleur que cela.

Beaucoup de mots expriment souvent une même chose, et une même chose est exprimée par un grand nombre de tournures différentes. Les plus petits changements dans la prononciation des mots modifient leur valeur.

Exemple. Le mot *au* signifie, pris isolément, fumée, fiel, un, courant, natation, être d'accord, préparer, un pronom, une aiguille, coudre, convenable, un arbre, un oiseau.

Le mot *oe* veut également dire une épée, une cloche, une erreur, un pronom, une famine.

On remarquera que dans aucun cas deux consonnes ne se suivent.

Les missionnaires ont donné le nom de *palatiale* à cette langue; et, lorsqu'ils se sont réunis pour se communiquer leurs divers travaux relativement au dictionnaire projeté, ils se sont trouvés d'accord pour l'orthographe et les étymologies; mais ils ont beaucoup différé pour la prononciation, qui, suivant eux, est la principale difficulté; car le mot que nous avons vu exprimer diverses choses, se prononce avec autant d'accentuation ou inflexions différentes. Cela n'empêche pas que le vulgaire du peuple la parle avec délicatesse; mais les chefs seuls connaissent les tournures expressives, les mots significatifs; ils sentent les

fautes les plus légères de la prononciation, et la basse classe se sert de certains idiotismes qui lui sont propres, de même qu'on en a introduit un bon nombre qui sont anglais et défigurés ou travestis. Les noms européens sont traduits pour la plupart, mais d'une manière à ne pas les reconnaître : tels sont, par exemple, M. Orsmond, *Otamoni;* France, *Frani;* *la Coquille*, *Totire;* gouverneur, *tavana;* *le Dauphin*, *Ofaa;* *le Duff*, *Tarapu*, etc.

EXEMPLES DE PHRASES.

*Te pahi paniola a Quiro te tipae raa i Vaiuru paha*, 1606. ( Le navire espagnol de *Quiros* aborda sur la côte du district de Vaiourou, 1606. )

Le nom de *Quiros* n'est point écrit suivant l'orthographe des naturels.

*D. Naite anei outou ta Otamoni parau?* ( Comprenez-vous M. Orsmond parlant? )

*Naite anei* ( Williams ) *te outou parau?* ( Le sieur Williams comprend-il votre langue? )

*R. Enaite*, il entend.

EXEMPLES DE NOMS.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Homme, | *tane.* | Mouchoir, | *taamou.* |
| Femme, | *vaine.* | Encre, | *apou.* |
| Fille, | *aine.* | Souliers, | *tima.* |
| Fils, | *meotua.* | Assez, | *aima.* |
| Crayon, | *peni.* | Ami, | *eoa.* |
| Livre, | *pouta.* | Papier, | *parao.* |
| Couteau, | *tipi.* | Bague, | *tapea.* |
| Fourchette, | *patimara.* | Chemise, | *tapa.* |
| Habit, | *proue.* | Biscuit, | *amou.* |
| Pagaies, | *eoe.* | Eau-de-vie, } | |
| Javelot, | *omore.* | Vin, } | *ava.* |
| Chasse-mouche, | *tairi.* | Eau, } | |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Cordage, | *aourou.* | Nacre, | *etou.* |
| Sabre, | *oe.* | Fil, | *taoura.* |
| —Fourreau, | *vii.* | Huile de cocos, | *mori* ou *monoï.* |
| Ceinturon, | *tatia.* | Pendants d'oreilles, | *poe.* |
| Clef, | *tariri.* | Siffler avec les doigts, | *ehto.* |
| Mât d'un navire, | *etira.* | Tabac, | *avaava.* |
| Poule, | *moua.* | Vrilles, | *ehou.* |
| Chapeau, | *tapou.* | Clou, | *nero.* |
| Arc, | *phana.* | Collier, | *al.* |
| —La corde, | *roa.* | Ficelle, | *eaho.* |
| — Le carquois, | *ohe.* | Petite hache, | *toe.* |
| — La flèche, | *emola.* | Nom (désign.), | *ioa.* |
| Brisant, | *vae.* | Pavillon, | *ereva.* |
| Ciseaux, | *paoti.* | Soleil, | *mana.* |
| Cochon, | *poua.* | Venez ici, | *arimai.* |
| Chien, | *ouri.* | —promptement. | *eare.* |
| Montre, | *mana.* | Hameçons, | *matao,* etc., etc. |
| Pagne, | *aati.* | | |
| Culotte, | *tatoe.* | | |
| Bouteille, | *moona.* | | |
| Aiguille, | *nira.* | | |

On pourra consulter le *Vocabulaire taïtien* donné par Bougainville; et, quoique quelques mots soient inusités, il rendra encore de grands services. En général, cependant, il faudra supprimer l'*e* et l'*o* qui précèdent le plus grand nombre des mots: ce sont deux articles qui signifient *le* ou *la*.

Notre manière de mesurer le temps a été introduite par les missionnaires de la manière suivante :

60 *amo raa mata i ïa* minute (soixante secondes font une minute).
60 *minute i ïa hora* (soixante minutes font une heure).
24 *hora i ïa mahana* (vingt-quatre heures font un jour).
7 *mahana i ïa hebedoma* (sept jours font une semaine).
4 *hebedoma i ïa avae* (quatre semaines font un mois).
13 *avae* 1 *mahana* 6 *hora i ïa matahiti* (treize mois un jour six heures font une année taïtienne ou lunaire).

52 *hebedoma i ïa matahiti* ( cinquante-deux semaines font un an ).
365 *mahana i ïa matahiti* ( trois cent soixante-cinq jours font une année ).

Le nom des jours de la semaine sont traduits ainsi :

| | |
|---|---|
| *Sabati*, | dimanche. |
| *Monedi*, | lundi. |
| *Tuesedi*, | mardi. |
| *Wenesedi*, | mercrdi. |
| *Turesedi*, | jeudi. |
| *Feraidi*, | vendredi. |
| *Saturedi*, | samedi. |

Les mois sont également empruntés des Anglais, et ils n'en diffèrent pour les noms que par l'arrangement des voyelles qui séparent les consonnes. Les mois taïtiens étaient appelés *apaapa*, *firia*, *te eri*, *te tai*, *ovarehu*, *faa ahu*, *pipiri*, *aununu*, *paroromua*, *paroromuri*, *nuiriraha*, *hiaia* et *tema*. Les douze premiers sont rangés dans l'ordre de notre calendrier, et répondent à nos mois; mais les insulaires les plaçaient bien différemment : leur année était lunaire.

L'ancienne manière de compter usitée à Taïti, comme dans les îles voisines, est celle-ci :

1, *atahi*.
2, *arna*, et le plus souvent *apiti*.
3, *atoru*.
4, *aeha* ou *amaha*.
5, *arima* ou *apae*.
6, *afene* ou *aono*.
7, *ahitu*.
8, *avaru* ou *avaou*.
9, *aiva*.
10, *aahuru*, prononcez *aahourou*.

11, *ahuru matahi* ou *hoe ahuru mahoe.*
12, *ahuru marua* ou *hoe ahuru mapiti.*
13, *ahuru matoru* ou *hoe ahuru matoru.*
14, *ahuru maaehá* ou *hoe ahuru mamaha.*
15, *ahuru marima* ou *hoe ahuru mapae.*
16, *ahuru mahitu* ou *hoe ahuru mahitu.*
18, *ahuru mavaru* ou *hoe ahuru maraou.*
19, *ahuru maïva* ou *hoe ahuru maïva.*
20, *erua ahuru*; on dit aussi *epiti ahuru.* De 20 à 29, on commence par *erua ahuru*, auxquels mots on ajoute *matahi*, *marua*, etc., comme pour les premières dizaines.
30, *etoru ahuru.*
40, *ehá ahuru.*
50, *erima ahuru.*
60, *efene ahuru.*
70, *ehitu ahuru.*
80, *evaru ahuru.*
90, *eiva ahuru.*
100, *atahi rau.*

Les signes des neuf premières unités s'ajoutent devant *rau*, pour exprimer le nombre de centaines. Ainsi :

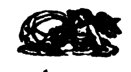
200, *arua rau.*
300, *atoru rau.*
400, *aeha rau*, et ainsi des autres.
1000, se dit *atahi mano;* 2000, *arua mano*, comme pour les centaines.

Par ce simple aperçu il sera possible de comparer le dialecte o-taïtien avec celui de la Nouvelle-Zélande ou de plusieurs autres systèmes d'îles océaniennes, et nous le terminerons par un petit vocabulaire de noms donnés aux diverses parties du corps humain. Ces noms doivent être ceux qui subissent le moins de changements, et qui traversent intacts le laps le plus considérable de temps, et parmi

lesquels on doit trouver des caractères moins variables pour les analogies.

Tête, *aai*.
Cheveux, *o-ou-rou*.
Œil, *tone-ma-ta*.
Nez, *e-hi-ou*.
Sourcils, *tou-à-ma-ta*.
Bouche, *ou-tou*.
Joues, *papari-a*.
Le globe de l'œil, *opomata*.
Cils, *outi-outi*.
Narines, *popooyou*.
Dents, *tariniou*.
Menton, *toa*.
Oreille, *taria*.
Barbe, *ourounourou*.
Favoris, *ounaouna*.
Poitrine, *houma*.
Mamelles, *oh nou*.
Sein, *nami*.
Nuque, *ereï*.
Côté du thorax, *aoao*.

Ventre, *obou*
Nombril, *pito*.
Anus, *ououre*.
Vagin, *pipititoe*.
Verge, *tapa*.
Fesses, *toai*.
Epaule, *tapauno*.
Aisselle, *aï-aï*.
Bras, *rima*.
Avant-bras, *vati-a*.
Coude, *pororima*.
Main, *erima*.
Paume de la main, *teabourima*.
Les doigts, *rima-rima*.
Ongles, *ma-ï-ou-ou*.
Cuisse, *ouaa*.
Jambe, *avaai*.
Tibia, *eoufara*.
Cheville, *momoa*.
Pied, *tapouai*.



# CHAPITRE XI.

**Détails sur les anciennes coutumes des O-taïtiens et sur les missions protestantes dans les îles de la Société.**

> Toute perfection dans cette vie est toujours unie à quelque imperfection, et toutes nos lumières sont toujours mêlées d'ombres.
> (Jésus-Christ.)

> Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.
> (*Ecclésiaste*, chap. 1, vers. 2.)

En traçant ce chapitre je me crois dégagé de toute influence et ne sacrifier à aucuns préjugés. Ce que je dirai des missions sera grave, car j'apprécie tout ce qu'a d'élevé le dévouement qui entraîne certains hommes à vivre au milieu des populations, que nous appelons barbares, afin de les éclairer ; je louerai donc sans crainte comme je m'expliquerai sans réserve lorsque les éloges ou le blâme se présenteront, sans prétendre que ma manière de voir soit infaillible. Ceci expliquera la teinte de sarcasme qui a passé dans un des précédents chapitres, et que j'ai laissé couler de ma plume sans intention hostile, mais comme l'expression des faits qui m'avaient frappé.

Sans créer une utopie sur la civilisation o-taïtienne, j'en

suis venu, après avoir commenté les nombreux documents qui ont été publiés [1] sur ce peuple, et par les vestiges de ses mœurs, que j'ai été à même d'observer pendant mon séjour au milieu de lui, à croire que nulle association d'hommes sur la terre n'avait reçu une plus grande somme de bonheur! Climature, nourriture délicieuse, prodiguée sous toutes les formes; île vaste et fertile; race forte et belle; gouvernement paternel bien entendu et composé de rouages fonctionnant avec régularité; idées religieuses puissantes et protégées par la loi rigoureuse du *tabou;* demeures saines et agréables; jeux, danses et chant faisant, le délassement de chaque jour; versification et improvisation très-répandues; constructions des pirogues et des meubles décelant le sentiment des arts; conversion des écorces en tissus moelleux; agriculture suffisante pour les besoins de la population; mœurs douces, bienveillantes, joviales, spirituelles; langue euphonique et sonore, prêtant à l'éloquence et riche d'images; caractère confiant et

[1] Les principaux documents que j'ai médités pour O-taïti sont : Wallis, *Voyage autour du Monde* : Cook, ses trois *Voyages;* Bougainville, *sa Relation imprimée;* de plus les *manuscrits* de Commerson et le *Journal de* M. Vivès, chirurgien-major de la flûte *l'Etoile :* Forster, ses *Observations et celles* de Banks; Bligh, son *Voyage à la mer du Sud* et la *Relation de l'abandon* du Beunty. Wilson, *Voyage pour transporter les missionnaires;* Turnbull, *Voyage dans la mer du Sud;* Vancouver, son *Voyage autour du Monde;* les *Voyages des Espagnols à Taïti* (Viajero universal, XVII, 324); le *Missionary register*, et les *Report of the missionary, stations entahiti and eymeo*; William Ellis, *Polynesian researches* (London, 2 vol. in-8°, 1829; Moerenhout, *Voyages aux îles du Grand-Océan*, 2 vol. in-8, Paris, 1837; les *Annales de la propagation de la foi*, les n°s 48 et 49 notamment (septembre et novembre 1836).

Le journal de M. Vivès, dont je viens de citer le titre, est très-curieux par les détails qu'il rapporte, et que Bougainville a passés sous silence dans sa relation officielle. M. Vivès, né à Rochefort le 14 septembre 1744, est mort dans cette ville le 3 septembre 1828. Je possède le manuscrit de cette relation inédite.

hospitalier : en faut-il plus pour que le peuple o-taïtien ait été l'idéal des peuples?

Que lui a-t-on reproché? Le vol, mais tous les hommes proche l'état de nature, séduits par la nouveauté des objets que les Européens étalent à leurs yeux, ont une tendance à s'en emparer, quitte à jeter après l'objet qui a excité leur convoitise. Son *libertinage*, mais d'abord je crois qu'on l'a exagéré; les O-taïtiens étaient scrupuleux sur la fidélité conjugale, et leurs filles seules jouissaient de la plus complète liberté. L'amour chez eux était une cérémonie d'hospitalité religieuse, et c'est à ce titre qu'on le voit figurer dans toutes les réceptions d'apparat; mais l'antiquité païenne professait elle-même ce culte, que le christianisme est loin d'avoir éteint en Europe; seulement, chez eux, cette erreur découlait de leur religion, tandis que chez nous elle est en contradiction flagrante avec les préceptes du culte. La société des *arréoïs*? Mais cette secte, analogue à quelques loges de franc-maçonnerie, ou plutôt à l'ordre des jésuites, était purement politique; les hauts initiés avaient seuls le mot de l'énigme, tandis qu'ils laissaient au bas grade les pratiques ridicules ou frivoles qui voilaient le but secret de l'association. L'*infanticide* est le crime capital dont on ait chargé la mémoire de ce peuple; il est de fait que l'on conçoit mieux l'impérieuse nécessité, pour les insulaires établis sur les îles basses, de ne jamais laisser augmenter leur population, parce que leurs vivres sont mesurés pour ainsi dire, et que toute bouche nouvelle apporterait la famine; mais chez les O-taïtiens ce crime légal était moins impérieusement réclamé : l'infanticide, si commun chez les Chinois, n'est malheureusement pas rare chez nous, malgré l'effrayante masse d'enfants abandonnés à la charité publique que recèlent nos villes. Quant *aux sacrifices humains*, ils découlent des lois imposées par une religion sanguinaire sans contredit, et seraient

incompréhensibles pour l'homme qui ne jugerait que sur les mœurs habituellement douces de ces insulaires; mais on le sait, le fanatisme religieux est le plus implacable de tous les fanatismes. Tout ce qu'il est possible de dire pour excuser les O-taïtiens de ces *homicides sacriléges*, c'est qu'ils étaient chez eux institués dans un but principalement politique, car les mauvais sujets, les perturbateurs de la paix publique, étaient choisis de préférence par les chefs lorsque les esclaves faits à la guerre venaient à manquer.

Aujourd'hui voilà, sans contredit, l'état présent d'O-taïti. Les premiers decouvreurs empoisonnèrent les habitants de la syphilis, et cette maladie, par ses ravages, a moissonné une partie de la population et abâtardi la race, car les femmes sont généralement laides et flétries. Des guerres désastreuses et faites avec une insigne barbarie, à l'aide des armes à feu portées par les Européens, ont été entreprises par certains chefs pour s'emparer du pouvoir et des biens de ceux qu'ils ont cru déposséder avec succès. Les liens se sont relâchés; l'ancienne famille royale a été détrônée, et l'usurpation a été suivie de querelles intestines opiniâtres; les idées religieuses se sont affaiblies par le mépris que les Européens enseignaient envers des dieux inférieurs en pouvoir à celui des chrétiens. La propreté des demeures a été négligée; l'usage des bains et des ablutions qu'un climat chaud réclame a été abandonné, pour conserver les sales guenilles européennes qui les couvrent à peine, lorsqu'autrefois ils avaient un costume de la plus grande propreté. De cet oubli des préceptes hygiéniques sont suivies la malpropreté qui engendre les maladies, la vermine qui s'attache au corps. Les liqueurs fortes portées à profusion ont rendu générale une ivrognerie brutale, d'où sont découlés des rixes, des meurtres et le libertinage le plus effréné. Voilà la civilisation o-taïtienne aujourd'hui; car les insulaires, au rebours de ce qu'ils étaient

jadis, ne croient plus à rien. La religion chrétienne n'a nul empire sur leur esprit; l'autorité des chefs est méconnue, la probité a cédé le pas à la mauvaise foi, et les passions les plus cupides ou les plus dangereuses ont succédé à des mœurs inoffensives, enfantines et d'un laisser-aller plein de charmes.

Le gouvernement d'O-taïti était féodal, c'est-à-dire qu'il reposait entre les mains d'un chef suprême, dont le pouvoir despotique à l'armée subissait le contrôle du grand-prêtre et des gouverneurs de territoires dans une foule de cas. Ce chef suprême était appelé *arii rahi*, il pouvait destituer un gouverneur inhabile ou hostile, en nommer un autre, s'emparer de ses terres ou les distribuer, mais cependant il ne pouvait rendre valables ses décisions que par la sanction des chefs principaux. Pomaré II, mort d'un hydrosarcocèle, le 17 novembre 1821, favorisa les missionnaires anglais, dans l'intention de s'en servir pour exterminer les grands, qui n'avaient point courbé la tête devant son usurpation et celle de son père, car l'un et l'autre s'étaient emparés du trône d'O-taïti, dont ils avaient expulsé les héritiers légitimes[1]. Ce roi, que les missionnaires ont exalté, et qu'ils ont peint comme un homme habile, mais de caractère faible, et, suivant leur propre expression, timide comme une vieille femme, était au contraire très-cauteleux, et rien moins que dévoué aux intérêts de la nouvelle religion; il avait abandonné sa croyance pour devenir chef suprême de son pays et terrasser ses ennemis; il chercha à consolider son usurpation et rien de plus. Il trouva dans les Européens des

[1] Pomaré, fils d'Otou, ne se trouva placé sur le trône que par la mort accidentelle du jeune *Oripaïa*, fils d'*Amo*. Ce Pomaré Ier, habile politique, mourut en septembre 1803. Otou, son fils, prit alors le nom de Pomaré II.

auxiliaires puissants qui décidèrent la fortune en sa faveur ; ce ne fut toutefois qu'après des scènes de meurtres et de barbaries que Pomaré parvint à asseoir sa domination. Sa mort fut accueillie avec une vive satisfaction par les missionnaires, et M. Bennett me dit à son sujet ces paroles bien remarquables « : Sa vie n'était plus nécessaire à la mission ». Pomaré, en effet, dans les derniers temps de son existence, se repentait de sa condescendance envers les missionnaires et les contrariait le plus qu'il pouvait. C'est ainsi qu'il tint, à l'assemblée de mai 1818, ce discours fort remarquable, en réponse à une demande faite au nom des missionnaires, par M. Gilles, pour établir une sucrerie, que les naturels auraient été forcés par une loi d'alimenter de cannes à sucre. « J'ai appris que les sucreries avaient été » la cause, dans une autre partie du monde, de l'esclavage » et de la mort des habitants. Craignant un pareil sort pour » mes sujets, je vous prie instamment de ne pas songer à » former de ces établissements à O-taïti, à moins que ce ne » soit pour votre propre usage. » Mais immédiatement après le trépas de ce roi furent installés une sucrerie et des appareils de distillation. Pomaré s'était surtout opposé à ce que les missionnaires conservassent le monopole du commerce avec les Européens, ainsi qu'ils avaient essayé de le faire, car ce monarque avait pris goût aux transactions par les bénéfices qu'elles lui rapportaient, et se montrait très-jaloux de s'en réserver les avantages. Il avait fait construire un brig, qu'il entretenait armé avec le plus grand soin, et qui lui servait à prélever dans les îles de sa dépendance ses tributs, ou avec lequel il avait maintenu sa domination. Pomaré, en mourant, institua son épouse Terra Wahiné ou Térémoëmoë, mère du petit prince, régente de Taïti; mais cette jeune femme, inhabile aux affaires et livrée à la galanterie, se démit du pouvoir en faveur de sa sœur aînée, re-

nommée par son courage, et appelée Pomaré Wahiné ou Ariipaya; ces deux princesses, nées à Huahène et par conséquent étrangères à O-taïti, n'y sont vues qu'avec déplaisir et n'y sont point aimées. Le fantôme de roi [1] était donc connu sous le nom de Pomaré III [2], enfant en bas âge,

[1] On a même imprimé, à l'occasion de la succession au trône de Pomaré par un enfant, ce qui suit. (*Le Globe*, n° 178, 1er novembre 1825), *Nouveaux détails sur le couronnement du roi* d'O-taïti (extrait de *l'Asiatic journal*, n° de septembre 1825) : « Cette cérémonie a eu lieu à O-taïti le 21 avril 1824. Une foule considérable était venue de toutes les îles voisines. On avait construit une vaste plate-forme en pierres, au milieu de laquelle était placé le trône. Autour étaient rangés les membres de la famille royale, les chefs, les juges, les magistrats et les missionnaires. Pendant la cérémonie, l'assemblée présenta un spectacle intéressant. Le jeune roi se plaça sur son trône; devant lui, sur une table, étaient la couronne, une bible et le code des lois. On lui demanda : « Promettez-vous de gouverner par la justice, de suivre la parole de Dieu, et de vous soumettre à ce code? » Il répondit : « Oui, avec l'aide de Dieu. » On répandit sur lui une huile consacrée; ensuite M. Notte (*missionnaire*) lui mit la couronne sur la tête, en lui disant : « Pomaré, je te couronne roi d'O-taïti, Eiméo, etc. : » et il lui donna la bénédiction. M. Darling (*autre missionnaire*) prit alors la parole : « Roi Pomaré, dit-il, nous présentons à votre majesté les saintes Écritures : là est la sagesse, c'est le code des rois, et les vivants oracles de Dieu y sont renfermés. Heureux celui qui lit ce livre, heureux ceux qui en comprennent les paroles et qui en gardent les commandements. » Après le couronnement, l'assemblée se rendit à la chapelle royale, pour y entendre le service divin.

On sait quelle affreuse dépopulation régna longtemps à O-taïti ; on dit qu'en 1803 on ne comptait plus que cinq à six mille habitants dans l'île principale, qui en 1796 en renfermait encore 15,000.

Il y a déjà quelque temps que l'Evangile a été traduit en o-taïtien ; on commença par imprimer à O-taïti même 3,000 exemplaires de l'évangile de saint Luc; depuis on a vu ces insulaires convertis envoyer à Londres un présent d'huile de coco, avec la prière d'en conserver le produit (qui s'éleva à plus de 1,000 livres sterlings), à envoyer l'Evangile à d'autres peuplades payennes.

[2] Pomaré III est mort, en 1827, de la dyssenterie. Il a été enterré à Papaoa, dans le tombeau de son père.

qui ne devait pas tarder à mourir, en laissant le trône à Aïmata, aussi fille de Pomaré, et mariée à Nehoraii, fils du chef de Taha, et par conséquent ne jouissant d'aucune influence à O-taïti, où il n'était que le mari de la reine. Tati, chef renommé par son courage et son éloquence, fixé à Paparo, et descendant des anciens rois de la grande presqu'île, était redouté comme un prétendant à la couronne; mais devenu chrétien fervent, Tati, et Oupaparou, son frère, se sont seulement opposés aux projets qu'avait formés la Messaline Aïmata, de revenir aux coutumes de l'ancien libertinage, mais sans sa naïveté religieuse, et fortifiée au contraire des dépravations importées par les convicts européens.

Le promoteur des missions dans la mer du Sud a été le capitaine Wilson, marin expérimenté, qui fit sa fortune par de nombreux voyages de l'Inde, et qui se trouvait être directeur de l'association biblique de Londres pour la propagande protestante, lorsque la société qu'il dirigeait résolut d'envoyer prêcher l'Évangile dans la plupart des grands archipels de l'Océanie.

Les missions protestantes sont donc le fruit tardif d'un servile esprit d'imitation qui semble être inhérent à la race humaine. Ces missions, pour lesquelles je professais une haute estime avant de les bien connaître, ont perdu leurs prestiges à mes yeux; ce sont, dans la mer du Sud du moins, de pâles copies des missions catholiques, dont elles ont exagéré les défauts sans en conserver la dignité et l'abnégation personnelle.

Sans être imbu d'une philosophie trop sceptique, on peut raisonnablement penser qu'en thèse générale les missions n'ont pas produit au sein des populations qui les ont accueillies la somme de bien que les hommes pieux des contrées européennes s'en promettaient. Le clergé est trop absorbé par une seule pensée dominante, pour marcher avec

rectitude dans le labyrinthe des passions humaines, telles que les ont faites l'organisation, les climats et les diverses nuances de leur civilisation. Châteaubriand (*Génie du christianisme*, livre IV, ch. 1) a dit : « Les cultes idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin qui anime l'apôtre de l'Evangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies[1]. » J'admire ces lignes éloquentes d'un beau talent, mais peut-être y avait-il plus d'humanité chez les philosophes de l'antiquité à ne point imposer leurs croyances. Laissons à la persuasion seule à conquérir des âmes, car ceux qui soldent leurs néophytes ou achètent leur adhésion à leur culte par des toiles peintes ou des cadeaux, ne peuvent espérer de conversions efficaces. *Instruire l'ignorant*, mais le dernier insulaire de la mer du Sud, de race jaune, a plus de connaissances en poésie, en cosmogonie, en religion, plus d'adresse en gymnastique, plus d'industrie, que n'en ont jamais eu les paysans de la France ; *guérir le malade*, est je le suppose pour l'effet de la phrase ; *vêtir le pauvre*, vêtir dans des climats brûlants ! là où n'existèrent jamais de pauvres, là où les étoffes s'obtiennent de l'écorce des arbres ! Non ! on leur fait naître une ardente convoitise pour des toiles peintes ; mais comme on ne leur a appris ni à les tisser ni à les coudre, il en résulte que les femmes ne peuvent avoir qu'un seul genre d'industrie pour se les procurer[2].

[1] Je me borne à citer, de l'admirable morceau sur les missions de Châteaubriand, ces deux ou trois lignes, car il me faudrait le copier en entier, et cependant je le regarde comme de la belle prose, sans rien de plus.

[2] Je citerai un exemple frappant entre mille. Aux îles Mariannes, sou-

[illegible] qu'on ne pourra [illegible] par des [illegible] malheureusement trop nombreux et trop réels. Je conviens qu'on ne puisse se [illegible] des crimes commis par le fanatisme [illegible] des Espagnols, [illegible] brûler et massacrer une partie des populations entières de l'Amérique, où les Européens pénétrèrent pour le malheur des races qui l'habitaient. Ce christianisme [illegible] a été justement flétri par le clergé lui-même, porté aujourd'hui à une plus grande mansuétude et à l'observation plus fidèle des lois de l'humanité. Que sont devenus tous ces peuples de l'Amérique du nord qui fournirent les missions des Hurons, du Canada et de la Louisiane? Ces races décimées par les blancs, chassées de leur patrie, ne comptent plus que quelques débris qui errent malheureux et avilis, et qui ne tarderont pas à disparaître. Disons-le donc avec franchise, le contact des peaux blanches est mortel pour les peaux colorées : là où pénètre la race européenne, la race indigène doit disparaître. Les missions si célèbres du Paraguay, celles de la Californie, ont à peine laissé des traces après quelque demi-siècle d'existence. La Chine, la Cochinchine, la Corée, jadis occupées par de florissantes missions, sont aujourd'hui le tombeau des

nises au culte catholique par les Espagnols et la ferveur des Espagnols est assez connue), la fille d'une autorité respectable de Guam convoitait une croix en or que lui offrait le docteur G., si célèbre dans les salons de Paris par la vivacité de son esprit provençal. Pour obtenir ce signe de *rédemption*, il n'y avait qu'un salaire capable de flétrir le possesseur, et cette jeune fille, avant de se livrer, eut cependant un autre scrupule, car, se levant brusquement, elle dit en espagnol : *Vous êtes chrétien au moins, monsieur ?* — *Très-chrétien*, dit le spirituel docteur, de qui je tiens l'anecdote, bien connue d'ailleurs parmi ses compagnons, et rapportée aussi dans le récit imprimé de M. Jacques Arago. Cette fille eût certainement résisté, malgré son désir pour la croix d'or, si on se fût dit protestant. Comment appeler cette entente de la religion ?

Européens qui s'introduisent dans des pays où ils sont proscrits. De tout ce sang des martyrs massacrés, de cet or englouti dans ces saintes entreprises, quels résultats peut-on indiquer à l'époque actuelle? Les Indiens de la vile caste de parias, relevés par le christianisme, sont presque les seuls qui se soient convertis dans l'Inde. Les missions du Levant ont-elles adouci le fanatisme musulman? Nullement, ce fanatisme a été miné par le scepticisme, qui semble vouloir étendre son empire sur le monde entier. Eh! cependant, s'il est un culte fait pour séduire les populations peu avancées en civilisation, c'est celui sans contredit qui prescrit les cérémonies catholiques de l'Église romaine : la richesse des costumes, le nombre des images et des statues que ce culte autorise, la musique du rituel, le chant des hymnes, tout contribue à une pompe qui parle aux yeux, séduit l'oreille, pénètre à l'âme par les sens. Cette forme du christianisme est donc la plus appropriée aux intelligences impressionnables des peuples de la mer du Sud. Il n'y a pas jusqu'au célibat des prêtres, célibat dangereux dans nos pays civilisés, qui ne fasse reverser sur le ministre de Dieu une haute et profonde vénération; ce célibat permet à l'homme qui l'observe un point d'honneur plus complet, un dévouement plus absolu, un désintéressement plus grand; il fait plus volontiers le sacrifice de sa vie pour un apostolat qui enflamme son âme, et la couronne du martyre n'arrête point son fanatisme passionné. Le culte protestant, au contraire, par la gravité et la froideur de ses cérémonies, ne parlant qu'à l'intelligence et à la raison, n'en impose aucunement par les dehors; il faut être en mesure de comprendre la haute morale qu'il enseigne (morale identique avec celle du catholicisme) : mais cette sagesse divine, tirée des livres saints, si peu comprise par la classe du peuple en Europe, le sera-t-elle par des races soumises à des préjugés enracinés?

[illegible] enfin [illegible] [illegible] tolérants, affables, conciliants, et je les ai vus le plus souvent durs, intolérants, despotes, [illegible]. Certes, on ne peut que reconnaître d'un autre côté tout ce que demande de force de caractère, de dévouement et d'abnégation la périlleuse carrière des missions religieuses. Des hommes animés de la ferveur du prosélytisme doivent quitter parents, amis, patrie, pour s'aventurer dans des contrées où leur présence est proscrite, où les plus affreux supplices les attendent, s'ils sont découverts, où leurs jours s'écoulent dans une crainte perpétuelle. Combien sont morts martyrs de leur foi, en Chine et ailleurs, combien ont arrosé de leur sang les forêts du Canada et les rivages de l'Orénoque! Vivre de privations et de misères au milieu de populations nomades ou féroces, se reléguer dans des contrées malsaines pour parler de vertu et de modération à des races belliqueuses et guerrières, façonnées pour la destruction, est sans contredit une tâche

sublime. Mais la foi seule ne doit pas suffire : ce sont les arts et l'état de bien-être moral qu'il faut procurer à ces peuples, et c'est ce que les missionnairés ne songent presque jamais à leur donner, ou sont dans l'impuissance de faire.

Quel bien pourront produire dans les îles de la mer du Sud les ministres de l'Évangile que Londres leur a envoyés, quand Sydney les inonde chaque jour de la population la plus avilie de l'Angleterre; Sydney, séminaire de criminels endurcis, qui sous le nom de convicts, ont purgé leur temps de déportation, ou qui, par suite de désertion, s'embarquent à bord des baleiniers et filtrent un par un dans toutes les îles semées sur la route de ces navires; les Océaniens accueillent avec une joie naïve ces dangereux hôtes, qu'ils recherchent pour leur adresse dans le maniement des armes à feu; ils les comblent de faveurs et en échange ils en reçoivent les plus pernicieux conseils; pas un navire enlevé par les naturels ou jeté à la côte, pas un bâtiment pillé, sans que ces Européens, flétris et repoussés de leur patrie, n'aient cherché à se venger de leur flétrissure. On verra, dans le cours de cette narration, que *la Coquille* elle-même a contribué à répandre cette pernicieuse engeance, aujourd'hui naturalisée dans toutes les îles océaniennes, à peu d'exceptions près.

On ne saurait trop reconnaître les services rendus par les missionnaires catholiques latins : leurs connaissances en mathématiques leur firent donner les premières places en Chine. Les *Lettres édifiantes* sont peut-être la mine la plus féconde que puisse exploiter l'homme de science. Une foule d'animaux furent introduits en Europe par leurs soins; ces missionnaires étaient agronomes, naturalistes et généralement lettrés. Aujourd'hui les écrits des missionnaires, et ceux des protestants surtout, sont trop communément d'un mysticisme fastidieux; on lit de nombreuses pages sans y puiser le moindre

renseignement intéressant sur les mœurs, les habitudes et les productions naturelles des peuples qu'ils visitent. Ces ouvriers évangéliques sont trop souvent au-dessous de leur haut sacerdoce : ils méprisent ou ils dédaignent trop la culture des sciences; ils se trompent, car la réputation des plus distingués d'entre eux découle positivement de ces connaissances, qui tiennent une grande place dans le bonheur matériel des hommes. Les missionnaires envoyés dans la mer du Sud par les protestants [1] sont communément des artisans d'une capacité notable: ce sont des imprimeurs, des charpentiers, des cordonniers, etc.; ce serait un fort bon choix si, conservant les traditions de leur métier avec les idées religieuses, ils apprenaient leurs arts aux peuplades qu'ils veulent diriger; mais il n'en est rien; ministres, ils croiraient déroger à leur nouvelle dignité en se souvenant de leur première profession, et il en résulte l'orgueil uni à la rudesse produite par les habitudes des professions manuelles, qui imposent plutôt qu'elles ne commandent le respect.

Pour en revenir aux missions de la mer du Sud, le capitaine Wilson se proposa pour commander le navire qui devait porter dans les divers archipels les méthodistes. La narration

[1] Je lis dans l'ouvrage de M. Mœrenhout (lié d'amitié avec la plupart des missionnaires d'O-taïti, au milieu desquels il a résidé pendant plusieurs années), cette phrase remarquable : « Si les missionnaires s'étaient arrêtés là, tout leur promettait le succès le plus complet : malheureusement les missionnaires étaient hommes, ou plutôt prêtres, et prêtres appartenant à une secte des plus sombres et des plus rigides.... Ils eurent la faiblesse de renoncer à la douceur qui leur aurait fait tout obtenir, et poursuivirent criminellement les moindres écarts de conduite, etc. » (tom. 2. page 474).

Tout ce morceau de l'auteur belge, consul des Etats-Unis à O-taïti, est remarquable par la vérité de l'observation et la justesse des vues qui y sont émises.

du voyage de ce vaisseau, appelé *le Duff* [1], a été imprimée et est d'un véritable intérêt, car le capitaine Wilson était un homme d'un mérite incontestable. C'est en mars 1797 que s'établirent d'abord à Eyméo et à Taïti les premiers arrivants, auxquels vinrent se joindre, en 1801, les nouveaux missionnaires déposés par le vaisseau *le Royal-Amiral*. Parfaitement accueillis, leur vie ne courut jamais aucun danger, à ce que m'a dit M. Wilson ; mais ils éprouvèrent les plus grandes difficultés pour apprendre la langue, chargée de voyelles de cette portion de l'Océanie. Le roi qui les avait accueillis, l'usurpateur Otou ou Pomaré Ier, comptait les faire servir à ses desseins pour les combats, et par les connaissances qu'il leur supposait dans le maniement des armes à feu ; mais lorsqu'il vit qu'il s'était trompé, il ne les entoura plus que d'un profond dédain ; les missionnaires s'attachèrent par gratitude à leur unique protecteur, Pomaré II. Un entre autres (M. Nott) suivit aveuglément sa fortune longtemps chancelante, car Pomaré fut expulsé d'O-taïti : mais enfin, après une guerre civile des plus meurtrières, des massacres atroces de femmes et d'enfants, Pomaré II, idolâtre jusqu'alors et remportant une victoire signalée qui lui ouvrit les portes d'O-taïti, nouveau Clovis, en attribua la faveur au dieu des

[1] *A missionary voyage to the southern pacific Océan — performed in the years* 1796—1797 and 1798. In the ship *Duff*, command. by capl. James Wilson. Compiled from journals of the officiels, and missionaries, illust., With maps, charts aud wiews. With prelim. disc. of the hist. of the south sea ; and appendix : by directors of the miss. society. Lond., in-4°, Chapman, no 15, 1799. On dit qu'un navire espagnol, commandé par don Juan de Langara, visita Teriarabou en mars 1773 pour y porter des missionnaires catholiques. Une tentative de ce genre paraît avoir été faite en 1774 par deux navires espagnols partis de Lima, qui y déposèrent deux prêtres : un des commandants mourut à Taïti.

armées, au Jehovah des chrétiens, et brûla les idoles de sa famille en se faisant chrétien (1813). Les missionnaires revinrent triomphants toutefois après seize années d'attente, s'emparèrent de l'esprit du monarque, gouvernèrent sous son nom, firent des lois; mais ils ne prêchèrent, à O-taïti, le nouveau culte en toute liberté qu'en juillet 1815, alors que les idoles du paganisme furent brûlées dans tous les districts, à la suite d'une guerre de religion des plus opiniâtres. Enfin les missionnaires se brouillèrent bientôt entre eux; ils cherchèrent à se rendre indépendants dans leurs îles, sous le nom des chefs qu'ils engagèrent à secouer l'autorité de Pomaré; bientôt enfin leur conduite imprudente fit ouvrir les yeux aux plus aveugles, car ils étaient les souverains de fait, tout en prêchant l'humilité évangélique. Comment avaient-ils dominé ces grands enfants, séduits dans les premiers temps par les chants sacrés, si ce n'est par le don d'un manteau rouge, de chemises blanches, et leur succès s'irradiant de proche en proche, gagnèrent bientôt d'île en île, de manière que tout l'archipel devint chrétien en juillet 1818. Les missionnaires, dans les premiers temps de leurs succès, prêchaient dans tous les lieux où avaient existé des temples pour les idoles, en parcourant l'île entière; puis ils se partageaient les districts pour y demeurer d'une manière sédentaire. Des missionnaires arrivèrent d'Europe et se disséminèrent à Huahène, à Borabora, à Raïatéa (Ulietéa de Cook), et ceux qui se fixèrent à O-taïti se trouvaient être au nombre de huit, à l'époque de notre passage en 1823. MM. Nott et Charles Wilson étaient placés à Matavai; M. Crook à Papiti (*Wilsks' sharbourg* des Anglais); M. Darling à *Burder's point ;* MM. John Davies et Thomas Jones à Papara; MM. Williams, Henry et Georges Platt à *Roby's place*, île d'Eyméo. La sucrerie de M. Bicknell occupait la pointe Taoni, et MM. Eli-

jah Armitage et Thomas Blossom, manufacturiers, s'étaient fixés à Pirai [1].

M. Ellis, ancien typographe, établi à Eyméo, et qui avait apporté de Londres une petite imprimerie, mit sous presse, dans l'année 1817, quelques publications, dont la plus importante, l'évangile de saint Jean, parut en 1821 [2]. Les évangiles de saint Mathieu et de saint Luc virent le jour en 1822. Déjà la mission avait émis un alphabet intitulé : *E. Buka Haapii raa neia ei parau tahiti*, accompagné de quelques notions sur la Genèse, et sur les époques historiques de l'île. Les ouvrages imprimés par M. Ellis portent indifféremment les noms de Taïti, de Huahène, de Morua ou d'Eyméo, bien que sortant des mêmes presses; ce fait peu important en lui-même a cependant eu beaucoup de retentissement en Europe, car j'ai lu maints passages où l'on vantait les imprimeries répandues dans la plupart des îles de la mer du Sud.

Dès 1817, l'époque la plus florissante pour la mission, les ministres eurent un navire à eux pour les transporter d'île en île et pour porter au Port-Jackson les tributs d'huile de cocos, de porc salé, de fécule d'arrow-root et de coton, qu'ils vendaient à leur profit. Le premier bâtiment qu'ils firent construire était un brig nommé *le Jervis*, qui fut lancé des chantiers d'Eyméo. Pomaré échangea au Port-Jackson, pour des denrées de son île, un brig dont il confia le commandement à M. Henry, fils d'un des missionnaires, et ce brig devint pour les ministres des îles voisines un objet d'envie et

[1] Un grande église a été bâtie à Huahène en 1820, desservie par MM. Barff et Ellis. Dès 1818 un temple fut élevé à Raïatéa par les missionnaires Trelkeld et John Williams.

[2] Te evanelia a Joane no Iesu-Christ to tatou fatu, iritibia e parau tahiti : printed at the Windward mission press.

[illegible]

[illegible] pour traiter les affaires [illegible]

[illegible] imprimée et placée dans les lieux [illegible] du but de la société.

suivant Oupaparou, secrétaire de la société pour O-taïti, les missionnaires reçurent neuf mille deux cent vingt-six bambous d'huile, vingt-quatre cochons, deux cent soixante-sept balles de fécule d'arrow-root et cent quatre-vingt-onze paquets de coton. Mais les Taïtiens se lassèrent bientôt de ces tributs imposés à leur zèle plutôt que réclamés à leur charité, et employèrent toutes sortes de subterfuges pour tromper les missionnaires; c'est ainsi qu'ils diminuèrent la grandeur des bambous, la grosseur des paquets de coton, etc. Pendant notre séjour, à la grande assemblée de mai, dont nous avons précédemment parlé, on devait demander un surcroît d'impôt, mais ce projet, accueilli avec une défaveur marquée, fut prudemment abandonné.

Les missionnaires d'O-taïti, pour asseoir plus sûrement leur autorité, après avoir asservi l'esprit de divers chefs, avaient lancé, sous le nom de l'un d'eux, leur fameux code de lois, qu'ils firent adopter par Pomaré. Ce document est inconnu en Europe, car il a été imprimé en o-taïtien à Huahène, sur une grande feuille in-folio, signé par huit chefs de Raïatéa, cinq de Taha, neuf de Borabora et neuf de Naupiti. Son titre est : *Tamatoa, e te arii atoa no Raïatéa, e no Tahaa, e no Borabora, e no Naupiti*, etc.[1].

[1] En voici la traduction, faite par M. de Blosseville, sur une version anglaise écrite par le sieur Williams, qui parlait parfaitement la langue o-taïtienne. Je possède l'original de ce document devenu très-rare.

Tamatoa, roi, les principaux chefs de Raïatéa, de Tahaa, de Borabora et de Maupiti, ayant, par la grâce de Dieu, trouvé convenable de publier les lois suivantes pour être observées dans ces îles, nous souhaitons à vous tous, grâce, merci et prospérité au nom de Dieu.

Les lois qui suivent ont été écrites, pour le public, par David Oire, à la requête du roi et des chefs des îles de Raïatéa, Tahaa, Borabora et Maupiti, le 11 mai 1820.

1° Vous ne tuerez personne.

Il n'y a personne qui puisse tuer aucun de ses enfants mâles ou fe-

Les missionnaires ne redoutent rien tant que la présence des navires européens, dont les équipages, peu scrupuleux en

melles, sous le prétexte des sacrifices; finalement vous ne commettrez point de meurtres. Tous ceux qui se rendront coupables de ce crime souffriront la mort.

2° Vous ne, etc.

Toute personne coupable de blasphème ou d'idolâtrie, de quelque genre que ce soit, dans ses adorations, en retournant en quelques manières à ses coutumes idolâtres et méchantes, en vertu de la loi, souffrira la mort.

3° Vous ne déroberez point.

Toutes les personnes coupables de vol, ou convaincues d'avoir caché des objets volés, d'aider ou d'assister le voleur, souffriront la peine de la loi, qui consiste dans une restitution quadruple, et un travail pénible, selon que les juges et le jury le jugeront convenable.

4° Vous ne, etc.

Toute propriété particulière sera regardée comme sacrée. Personne ne fera tort à la propriété de son voisin sans encourir la punition de la loi. Tous les cochons égarés, qui porteront une marque, appartiendront à leurs propriétaires respectifs: ceux qui seront sans marque deviendront la propriété des chefs principaux ou de la caisse des missionnaires. Toute personne qui refusera d'obéir ou de consentir sera condamnée à l'amende ou à un travail pénible, selon que les juges et le jury le croiront convenable.

5° Vous ne, etc.

Toute personne qui sera coupable de sédition, ou de tentative pour troubler la paix des îles, ou de trahison contre le gouvernement, sera punie suivant les lois anglaises, les missionnaires étant consultés, puisqu'eux seuls peuvent juger convenablement.

6° Toute personne mariée n'aura qu'une seule femme mariée, suivant la loi, par les missionnaires principaux ou leurs assistants. Toutes personnes ayant autrefois plus d'une épouse, renverront toutes leurs femmes, excepté une. Tous les anciens contrats sont annulés.

7° Si un homme cherche à forcer, ou consent que sa femme se prostitue, ou le lui conseille par l'appât du gain, par des preuves reconnues à la conférence publique, et par le consentement des missionnaires, le contrat du mariage sera annulé, le transgresseur sera puni par un travail pénible, et s'il appartient à l'église il sera exclus et regardé comme infâme.

8° Vous garderez le sabbat: le sabbat sera conservé sain au Seigneur:

fait de conduite, détruisent rapidement ce qu'ils ont conquis à grand'peine dans l'esprit de ces insulaires. Dans tous leurs

on ne se livrera à aucune espèce de travail. On enjoint à tout le monde d'assister à l'adoration publique. Tous les parents qui permettront à leurs enfants de se promener en liberté seront coupables d'infraction à la loi. Quiconque fera faire quelque ouvrage à ses domestiques le jour du sabbat sera coupable de désobéissance aux lois de Dieu et du roi, et puni en conséquence.

9° Si quelqu'un est trouvé coupable de s'être querellé ou battu, ou d'avoir injurié ses compagnons, vieux ou jeunes, mâles ou femelles, l'agresseur sera puni par le travail pénible, suivant que les juges le trouveront convenable.

10° Vous ne commettrez point d'adultère. — Si ayant commis un adultère, mâle ou femelle, des preuves de ce crime sont représentées à la conférence publique : les missionnaires déclarent le contrat de mariage rompu. Le mari ou la femme du transgresseur sera libre de se remarier, et le transgresseur sera exclus de l'église et puni par la loi civile. Si l'homme a péché avec la femme d'un autre homme, il payera au mari quatre grands cochons, ou d'autres objets, pour le montant desquels les missionnaires devront être consultés.

11° Toute personne mâle ou femelle, coupable de fornication, d'avoir donné des conseils à d'autres, d'avoir caché ou de n'avoir point informé sur-le-champ les missionnaires ou les juges à la conférence publique; toute personne trouvée coupable sera jugée par les lois civiles et punie par une amende ou par un travail pénible, suivant les circonstances. Si une personne non mariée a des liaisons avec la femme d'un autre homme, le délinquant payera l'amende de quatre cochons, outre les autres peines qu'il encourra. Cette amende appartiendra au mari de la femme adultère.

12° Tout homme qui conseillera ou qui consentira que sa femme se rende à bord d'un navire sans un motif légal, et sans le consentement des missionnaires et des juges, sera puni suivant la loi.

Toute femme, mariée ou fille, qui se rendra secrètement à bord d'un navire, ou qui sera connue pour avoir une correspondance particulière avec quelque Européen, sera punie par la peine des ceps, ou par un travail pénible, suivant que les juges et le jury le trouveront convenable. Toute personne recélant de tels coupables souffrira la même punition.

13° Toute personne coupable de diffamer le caractère des missionnaires, sans une cause spéciale, ou d'essayer de prouver qu'il est contre

rapportés ici ne jugeraient des efforts que leur coûtent leurs travaux apostoliques et des heureux résultats produits par

la vie d'autres missionnaires, ou de sa personne, ou avoir une partie des objets dont on peut être en possession, sera convaincu d'infraction à la loi, et puni comme les juges et le jury le trouveront convenable.

[illegible] la moitié des confiscations et des amendes appartient à la caisse des missionnaires.

14° Toute personne trouvée coupable de soutenir un mensonge sera punie par un travail pénible. Toutes pratiques frauduleuses et trompeuses subiront la peine de l'amende et un travail pénible.

15° Toute personne qui entendra blasphémer le nom ou le caractère des missionnaires par un naturel ou par un étranger, et qui n'en donnera pas avis à l'assemblée publique, sera punie par un travail pénible. S'il appartient à l'église il en sera exclus, et enfin déclaré une personne indigne.

16° Si quelqu'un adoptait quelque nouvelle doctrine ou forme de doctrine autre que la vraie religion apostolique enseignée par les missionnaires, il serait déclaré coupable d'hérésie, et puni d'après la décision des missionnaires, personne autre, n'étant juge compétent, et ce cas étant hors des limites des *lois civiles*.

17° Si quelqu'un prête attention à quelques écritures ou traductions d'un étranger résident, qui n'appartient point à la société des missionnaires; qui recèlera ou fera recéler de pareilles écritures sans les porter aux missionnaires dès la première connaissance qu'il en aura; et si ces écritures ne sont pas la parole sacrée de Dieu, elles seront brûlées publiquement, et les coupables punis selon la loi et les décisions des missionnaires.

18° Toute personne allant à bord d'un navire et y recevant quelque présent, doit faire connaître à la conférence publique la quantité et la qualité des présents, la personne de qui il les a reçus, et ce qu'il a l'intention de donner en retour. Celles qui agiront autrement seront punies par une amende et par la confiscation desdits présents. Tous ces présents doivent être considérés comme des instruments de corruption, à moins qu'ils ne soient faits aux rois et aux princes.

19° Toute personne qui portera à bord d'un navire quelque marchandise sans en avoir reçu la permission des principaux chefs et des juges, les missionnaires étant aussi consultés, perdra par confiscation les marchandises ou leur valeur, et payera une amende déterminée par la loi civile.

20° Tout homme qui forcera ou essaiera de forcer une femme, contre son inclination, à avoir avec lui des liaisons charnelles, souffrira la mort

le séjour trop prolongé des navires de leur propre nation, dont les marins rendent illusoires leurs recommandations

pour ce crime. Mais dans ce cas particulier, comme dans tous les cas sérieux, les missionnaires seront consultés.

21° Le principal chef, et les juges avocats, doivent être les principaux chefs; les juges inférieurs et le jury doivent être hommes de bon caractère, et il faut que tous soient baptisés et appartiennent à l'église. Lorsqu'une cause est jugée par les juges inférieurs, la personne accusée peut en appeler au juge en chef et aux missionnaires. Mais de leur décision il n'y a point d'appel.

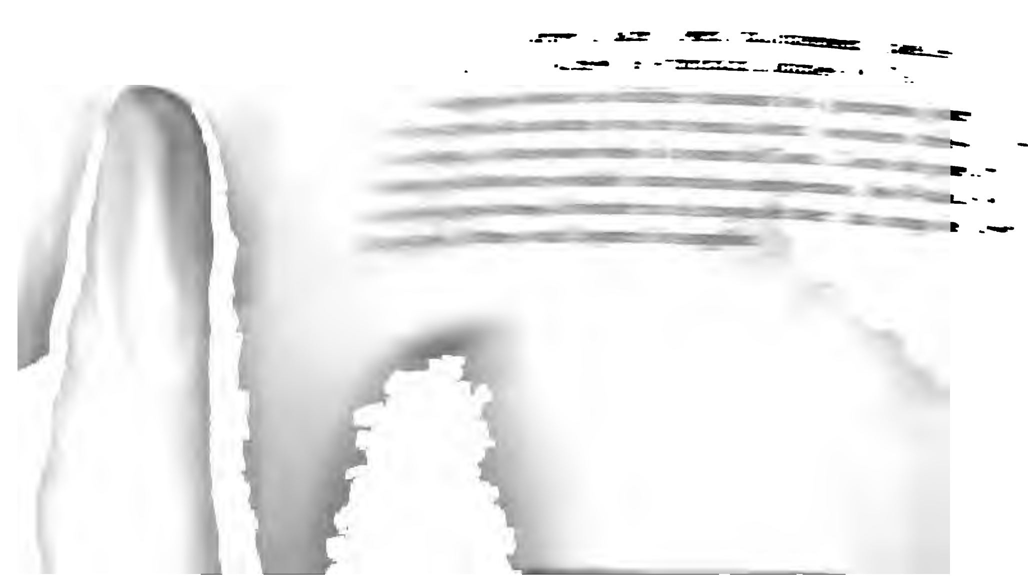
22° On fait aussi connaître qu'aucune personne ne sera jugée digne d'une place de confiance, ou d'occuper un emploi du gouvernement, ou d'avoir un vote, si elle n'est souscripteur d'une contribution pour la société des missionnaires. Mais en cela il n'y a pas de contrainte, chacun agira suivant les conseils de sa conscience. Tout présent, de quelque dénomination qu'il soit, sera accepté avec reconnaissance, et on en disposera honnêtement à la discrétion des directeurs des missionnaires. Les antiquités sont aussi reçues avec plaisir. Le profit de tous ces objets servira à aider les fidèles missionnaires à répandre les vérités évangéliques chez les nations païennes.

Toute personne refusant une demande légale de son roi, soit en fait de travail, soit en fait de nourriture, et ne voulant pas y consentir autant que ses moyens le lui permettront, sera regardée comme infâme, et privée de la protection des lois.

23° Toute personne qui marquera ou fera marquer quelque partie de son corps sera forcée de faire une étendue de chemin qui n'excédera pas cinquante brasses, ou tout autre ouvrage pour la première offense; pour la seconde, elle fera le double, et ainsi en proportion. Toutes chansons, jeux ou divertissements lascifs sont strictement défendus. Aucune femme ne paraîtra dans la maison de Dieu ayant la tête ornée de fleurs, les coupables seront punies par un travail pénible; tous les parents ou chefs de famille qui négligeront l'adoration particulière le soir et le matin, seront punis par la loi. Toutes les personnes qui cacheraient de semblables coupables seront soumises à la même punition.

24° Toutes personnes qui mettront au jour et feront connaître les pratiques illégales des pêcheurs aux chefs, aux missionnaires, ou à la conférence publique, avec des preuves en règle, seront regardées comme éligibles pour obtenir un rang plus élevé, soit dans l'église, soit dans l'état.

25° Tous les vagabonds incorrigibles, que ni les travaux ni la peine



toiles d'écorce d'arbres, pour les missionnaires, et son séducteur doit exécuter de vingt à cinquante brasses de grand chemin. Après une rechute, la femme elle-même est soumise à cette dernière peine, mais avant elle est liée avec des cordes, et doit subir en public une admonition à laquelle souvent vient s'adjoindre une marque au front[1]. Flétrie, elle doit à toujours se précipiter dans le désordre, car rien ne la porte plus à pratiquer une vertu qui ne laverait pas ses souillures premières. Mais ce qui est souverainement injuste, disons-le même, immoral, est que le même châtiment est infligé à ceux ou celles qui se livrent à la danse ou qui se font tatouer ! La danse est libidineuse, disent les missionnaires, et le tatouage est tellement séducteur, qu'il inspire aux femmes ou aux hommes de frénétiques passions. Qu'en résulte-t-il ? que des insulaires préfèrent fuir dans les lieux les plus cachés pour se livrer en paix à leurs jeux, à la danse, au tatouage, ou même pour y jouer de la flûte à nez, car ce maigre plaisir leur a été aussi interdit ! Pendant notre séjour les missionnaires se plaignaient de l'esprit des naturels : ils avaient raison, ils ont voulu aller trop vite, ils seront chassés de ces îles tôt ou tard, car ils ont fait naître parmi les naturels une profonde dissimulation, et la dissimulation, chez les peuples proches l'état de nature, est le premier degré de la sauvagerie avec toutes ses atrocités.

M. Duperrey contribua de tous ses efforts à ne point aggraver la position des missionnaires anglicans qu'il entoura de la plus grande considération. Il retint l'équipage dans une discipline aussi sévère qu'il lui fut possible, afin

1 Les missionnaires, qui ont sévèrement défendu le tatouage, font tatouer une certaine marque sur le front des femmes galantes. Il est vrai de dire que cette punition, que M. Orsmond a fait infliger dans l'île de Borabora, a été blâmée par quelques-uns de ses collègues.

[illegible]

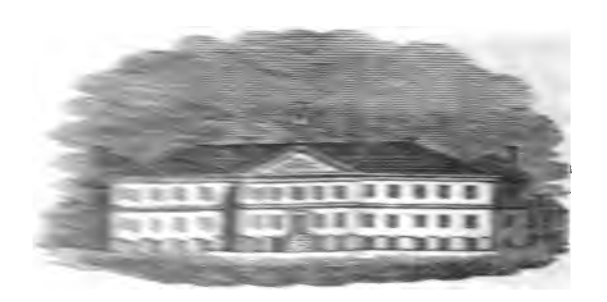
[illegible] le Pari. [illegible] et a pour but [illegible] qui se rendent [illegible] le mai. [illegible] pieds [illegible] est enveloppé d'une clôture [illegible] le monument dans [illegible] de la chapelle sont en bois [illegible] fenêtres et de plusieurs portes [illegible] assemblées avec beaucoup [illegible] se trouve supportée au milieu par de forts [illegible] de bancs sont rangées devant [illegible] qui permettent à trois missionnaires

de parler à la fois. Le sol est jonché de feuillage, et la voûte est tapissée d'un nombre considérable de nattes, grosses ou fines, appendues comme dans une friperie. Tout le bois qui a servi à cette construction gigantesque a été emprunté aux arbres à pain, qu'il a fallu abattre, et certes ce n'est pas une petite perte pour la nourriture des insulaires que tous ces arbres précieux, si lents à croître, et que la hache a jetés à bas. Ce temple est tellement vaste, qu'il a fallu renfermer dans son enceinte un ruisseau assez large, sur lequel on a jeté un pont; on dit qu'il peut contenir huit mille personnes, mais qu'il n'en reçoit habituellement que trois à quatre mille. Les étrangers qui viennent visiter cette mecque océanienne, se logent dans les cabanes publiques, faites en forme de grands hangars ouverts à tous les vents; ils jettent une natte sur le sol, et dorment ainsi en attendant le grand jour de la solennité; c'est à cette réunion que se rédigent les rapports que les missionnaires envoient à Londres.

Le temple de Papiti, que dessert M. Crook (le même qui abandonna les îles Marquises pour échapper aux agaceries de la reine d'une de ces îles, nouveau Joseph [1], qui une nuit se trouva réveillé par les embrassements d'une Putifar sauvage et puissante); le temple de Papiti est petit, mais il suffit aux besoins de la population, peu nombreuse, qui est éparse à l'entour.

Celui de Matavai est assez vaste, et rappelle nos maisons européennes, parce que les murailles en bois sont closes et blanchies à la chaux de corail; sa forme est ovale allongé, percé de vingt-six fenêtres et de deux portes aux extrémités;

[1] Ceci n'est pas une moquerie: M. Crook passe pour un homme d'une réserve extrême, et, dans notre pensée, notre phrase est un éloge.



# CHAPITRE XII.

## Traversée d'O-taïti à Borabora
(du 22 au 25 mai 1823);

## Et séjour dans cette dernière île
(du 25 mai au 9 juin suivant).

« Les îles de la Société ont perdu leurs danses, leurs chœurs, leurs mœurs voluptueuses. Les belles habitantes de la Nouvelle-Cythère, trop vantées peut-être par Bougainville, sont aujourd'hui, sous leurs arbres à pain et leurs élégants palmiers, des puritaines qui vont au prêche, lisent l'écriture avec des missionnaires méthodistes, controversent du matin au soir, et expient dans un grand ennui la trop grande gaieté de leurs mères. »
CHATEAUBRIAND, préface du *Voyage en Amérique*.

---

Le 22 mai nous appareillâmes de la rade de Matavai par une légère brise d'est qui ne nous permit pas de faire un bon sillage, car le lendemain au matin nous nous trouvions à peine par le travers de Huahène, que nous ne pûmes doubler qu'au soir. Taha, réunie à Raïatéa (l'Uliétéa de Cook) par une même ceinture de récifs, est d'origine volcanique, et des montagnes déchirées se projettent sur l'une et l'autre terre à une assez grande élévation.

Le 24 nous aperçûmes dans le lointain l'île de Borabora,

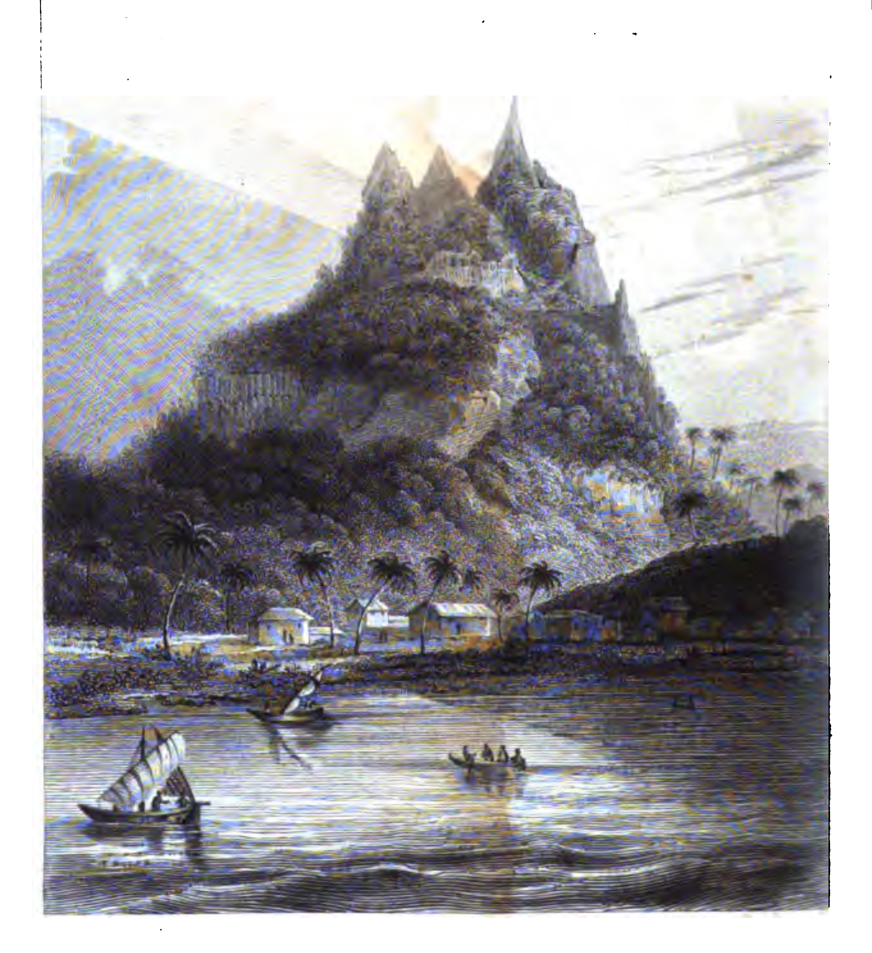
dont la forme conique se détachait des nuages obscurs qui voilaient le ciel, lorsque près de nous une trombe vint appeler notre attention pendant plusieurs minutes que durèrent les phénomènes de ce météore, nommé *epouou* dans la langue océanienne. Le lendemain nous reconnûmes Tupaï, île plate et couverte de forêts de cocotiers, qu'entoure une immense chaîne de récifs, et au centre de laquelle est un vaste lagon et des passes étroites entre les bancs de corail. Les insulaires séjournent temporairement sur cette île pour leur récolte de fruits ou pour pratiquer des pêches abondantes. Au couchant apparaissait Maurua (Maupiti des navigateurs européens), formée par une montagne centrale de forme conique, d'où s'irradient les petits mamelons que bordent des terrains bas, ainsi que cela a lieu assez uniformément dans la constitution zoologique de toutes les îles de la Société. M. Orsmond nous dit que Maurua[1] ne comptait que trois cents habitants que visitaient de temps à autre les missionnaires de Taha ou de Borabora, mais que les enseignements du culte étaient pratiqués par un indigène de la classe des moniteurs. M. de Blosseville, doué d'un esprit aventureux et actif, profita de ce que le brig de M. Deps, *l'Endeavour*, se rendait dans cette île pour la visiter et en dresser une carte qui porte le cachet d'exactitude que ce jeune officier savait donner à tous ses travaux; ce plan porte le n° 7 dans l'atlas hydrographique du voyage de *la Coquille*.

Au moment de donner dans la passe de Borabora, à un tiers de mille de la côte, la brise vint à manquer, et il nous

[1] On trouve communément dans cette île un crustacé nommé *cypaie* dans l'Inde, et qui est le *pagure voleur* des naturalistes.

Les insulaires disent qu'il se nourrit principalement des cocos tombés sur le sol, et qu'il parvient, à l'aide de leurs trous, à les vider presque complétement.





L'ILE DE BORABORA.

Voyage autour du Monde



L'ILE DE BORABORA.

fallut mettre les embarcations à la mer et nous faire remorquer au large, où les courants, d'ailleurs, contribuèrent à nous porter également. Le vent ayant repris à souffler du N.-E. avec assez de force, on en profita pour s'engager dans l'étroit chenal, où nous nous trouvâmes repoussés par la sortie de la mer, que nous ne surmontâmes sous vergues, que grâce au vent qui nous poussait avec vigueur vers la baie de *Bola*, où nous laissâmes tomber l'ancre, par dix-neuf brasses, sur un fond blanc et dur de corail, assez semblable, pour la consistance et l'aspect, à du mortier. Nous jetâmes une amarre à un cocotier du rivage, et nous restâmes ainsi presque à toucher terre, protégés par l'île de *Topua* ou *Toubouai* au sud-ouest, mais nullement abrités des vents du sud, qui soufflent avec violence, et qui ne sont pas arrêtés ni par la pointe Daïlily, ni par l'îlot de *Toubouai-iti*. Cette baie vaste, et regardée comme sûre toutefois, ne communique avec la mer que par une passe fort étroite, cotoyant l'île basse du nord, appelée *Motou-ouna*, et les courants qui, lorsque les flots entrent ou sortent, deviennent excessivement rapides.

Borabora[1] que Cook, et d'autres navigateurs ont appelé Bolabola, offre les mêmes productions qu'O-taïti : elle est aussi habitée par la même race humaine, ayant les mêmes croyances et les mêmes mœurs; aussi réunirons-nous, dans un chapitre consacré à l'histoire naturelle, tout ce qui peut se rapporter aux impressions générales que l'aspect de cette île fait naître, en nous bornant dans celui-ci à signaler les événements qui se succédèrent pendant notre re-

[1] L'île de Borabora gît par 154° 51′ 56″ 7‴ de long. O., et par 16° 30′ de lat. S. (Duperrey, *Mém. sur les op. géographiques*, etc., p. 36.)

On nomme *Motou-iti* l'îlot bas; *Takahiroa*, le grand Motou; *Paoua*, la pointe ouest; *Matira*, le récif sud; *Taérao*, la baie du sud; *Pitiou*, la pointe est; *Takahi*, la pointe nord.



L'ILE DE BORABORA.

[illegible]

gnirent qu'il ne respectât plus leurs lois, et lui firent une guerre acharnée où ils furent défaits. Maï, roi actuel, commandait les révoltés; mais Tapao, vainqueur, pardonna à son rival d'une illustre naissance et l'associa à son pouvoir; cette bataille, mémorable chez ces insulaires, fut livrée vers 1810, près du grand moraï des Pouny et des Tapao, sur les bords de la baie de Bola.

Les naturels ne montrèrent point un empressement aussi vif que les Taïtiens pour venir à bord, et leur extrême circonspection leur était sans doute inspirée par la verge inflexible sous laquelle ils courbaient la tête. Maï, cependant, ne crut pas devoir déroger à l'hospitalité océanienne, mais le présent de bien venue, qu'il adressa à M. Duperrey, nous parut peu digne d'un chef, car il ne consistait qu'en cocos, en vy et en racines de taro.

Le 26 mai, le capitaine descendit avec l'état-major de la corvette faire une visite de corps au missionnaire Orsmond, qui s'était embarqué avec nous à O-taïti, et que nous avions déposé dans son île. Nous ne pûmes qu'être étonnés, en descendant sur le rivage, d'accoster avec notre grand canot à l'extrémité d'une jetée longue de 140 mètres, bâtie en gros blocs de corail, et que M. Orsmond est parvenu, à force de ténacité, à faire exécuter par les naturels. Dans cette masse, portée à mains d'hommes, on a ménagé des intervalles vides, que les eaux de la mer baignent, et que l'on remplit de poissons provenant des pêches abondantes; dans quelques-uns de ces carrés on nourrit aussi, afin de les faire grossir, des jeunes tortues marines. A la jetée aboutit une avenue qui conduit directement à la façade du temple : ce fut là où le missionnaire dirigea nos premiers pas, et bien que ce lieu de prières n'ait rien de remarquable à l'extérieur, nous ne pûmes qu'être étonnés de l'aspect satisfaisant de son intérieur. Ce temple est vaste,

et divisé en trois parties, ayant chacune leur porte d'entrée et un grillage en bois; la salle de droite est consacrée aux assemblées des chefs, aux instructions du ministre, et aux dénonciations des habitants les uns envers les autres; elle n'a pour mobilier qu'une vaste table encadrée de bancs. L'enceinte du temple, proprement dit, occupe la partie moyenne de l'édifice : des gradins élevés sont placés sur les côtés et entourent la chaire. Les hommes, les femmes et les enfants se placent dans des bancs distincts et séparés. Le missionnaire éprouvait la plus vive satisfaction à nous montrer une œuvre dont il pouvait à bon droit se glorifier pour la plus forte part, car la coupe et le poli des bois des bancs et de la chaire étaient vraiment dignes de la réputation d'un bon maître charpentier anglais; c'était en effet l'ancienne profession de M. Orsmond à Londres, et j'avoue que ce travail manuel, enseignant aux insulaires l'application d'un art utile, est ce qui m'a paru le plus propre à honorer M. Orsmond et le caractère du vrai missionnaire. Toutefois je n'ai pu que gémir en pensant à la masse des arbres à pain qu'il a fallu abattre pour cette profusion de boiseries, et je conçois que des famines puissent désormais devenir menaçantes. Ce bois, de l'arbre nourricier par excellence, est d'une belle couleur rouge; il se travaille avec facilité, et sa surface peut acquérir un lustre remarquable; mais cet arbre précieux, qu'on abat avec tant d'imprévoyance, est cependant d'une croissance désespérante de lenteur. On serait tenté de blâmer l'incurie des missionnaires, qui facilitent l'accroissement de la population, tout en lui enlevant les éléments d'une nourriture assurée. Un faux principe a aussi dirigé M. Orsmond, car il nous disait : « Il n'est pas mal que les naturels soient contraints à la culture, car l'abondance des vivres les maintient dans leur paresse, et le désœuvrement s'oppose à leur conversion. »

nous le suivîmes, dis-je, à travers le village, en cheminant sur la belle route qu'il a fait construire, sur une étendue de plus d'un mille et demi et sur une largeur de quelques pieds. Des troncs de cocotiers, couchés en long, servent à maintenir les terres de la chaussée, et jetés sur les petis ruisseaux qui descendent de la montagne centrale pour se perdre à la mer, en forment les ponts. Que de cocotiers il a fallu abattre pour tous ces travaux! encore si on avait été les chercher sur les îles basses, là où ils sont multipliés? mais non, on s'est borné à les couper sur le pourtour de la baie, où ils formaient un magnifique rideau de verdure, et leurs stipes mutilés, restés sur le sol qu'ils surmontent de quelques pieds, témoignent d'un véritable vandalisme.

Enfin M. Orsmond, après nous avoir fait visiter ce qu'il appelait ses créations, dut songer à nous accompagner chez le roi, ou plutôt chez son premier vicaire, Maï. Le collègue de ce dernier, Téfaora, n'était point encore rendu de l'île d'Ulietéa où il était allé pour débattre quelques intérêts de territoire. Nous trouvâmes sa majesté boraborienne dans une mesquine cabane; mais, comme j'avais eu le plaisir de faire sa connaissance à O-taïti, elle me salua d'un *iourana* plus accentué, et tel qu'on en donne à une ancienne connaissance. Maï a une rotondité remarquable, et qui fait disparaître ce que pourrait lui prêter de noblesse, sa taille de cinq pieds sept pouces, ses traits réguliers, empreints d'une grande douceur, et cependant Maï a joui de la réputation d'un vaillant guerrier. Absorbé par la dévotion la plus minutieuse, c'est un grand enfant que M. Orsmond domine et dirige comme il le juge convenable; aussi ce missionnaire nous louait-il Maï, qu'il vantait outre mesure, tandis qu'il nous peignait Téfaora comme un imbécile méchant; mais plus tard nous vîmes que ce jugement avait pour mobile la docilité extravagante de Maï, tandis que Téfaora, récalcitrant, ne passait pas pour un

chrétien bien zélé, et semblait regretter les anciennes coutumes. On travaillait alors à exécuter un projet de M. Orsmond pour le logement des deux chefs : il consistait à placer deux maisons sur des massifs de coraux établis sur le rivage même et au-dessus des eaux, comme deux guérites de sentinelles; chaque roi se trouvait placé sur son propre domaine, car l'intervalle de leur maison était la ligne de séparation des districts de *Ouaitei* et de *Taamoutou*, et les bornes de leur empire.

En sortant de chez Maï, et après avoir fait visite à la reine, nous nous rendîmes chez *Maria*, fille de Maï, et veuve d'un grand chef. La princesse était loin d'être belle, et ce qui nous frappa le plus dans sa demeure fut la présence d'un bossu jovial et conteur serviteur du roi, qu'il devait égayer, comme à la cour de nos monarques figuraient jadis les Triboulet et les Angely. Il va sans dire que pendant toute notre promenade la population entière nous servait d'escorte; mais il était facile de voir que les insulaires avaient moins l'habitude des communications avec les Européens que leurs voisins les O-taïtiens, et les enfants surtout, qui nous suivaient, fuyaient rapidement aussitôt que quelques personnes de notre cortége venait à tourner la tête.

Le 28 nous reçûmes la visite de M. et de madame Orsmond, et les naturels se montrèrent plus empressés qu'à l'ordinaire; ils nous apportèrent des fruits en abondance et des paniers remplis de coquillages, qui paraissent être excessivement communs sur les bas-fonds hérissant les rivages de l'île. C'étaient des mitres [1], des vis tigrés, des porcelaines, des tridacnes [2], des vénus [3], des limes [4], des cérythes blanches; ces insulaires

[1] *Poupou*.
[2] *Paoua*.
[3] *Eai*.
[4] *Touparé*.

accrurent ainsi nos collections d'une foule de poissons vivement peints, de zoophytes [1] et de polypiers, que je payais largement pour exciter leur zèle : ils témoignaient une préférence décidée pour le papier et les crayons, qu'ils employaient pour écrire des prières sous la dictée des moniteurs ; car jusque-là ils s'étaient servis de feuilles de bananiers. Ils montrèrent aussi la plus grande convoitise pour les étoffes, les outils d'acier, tels que couteaux, ciseaux, les hameçons, le cuivre ouvré, etc. Plusieurs demandaient de l'argent, *moni*, et préféraient aux piastres les larges pièces de cuivre portugaises que nos matelots avaient rendues luisantes en les fourbissant. Un insulaire échangea à M. d'Urville, pour deux chemises et des toiles imprimées, une médaille laissée dans ces îles par Cook, et frappée en commémoration de son voyage ; cette médaille était depuis longtemps entre les mains d'un nommé *Temena*, qui l'avait reçue d'un Européen mort au service de Pomaré. Les missionnaires, qui recherchent avec soin tous les objets d'art qu'il leur est recommandé d'envoyer à Londres, furent très-surpris d'apprendre cette circonstance, et *Temena* se sera repenti plus d'une fois, sans doute, d'avoir changé sans leur permission un objet de cette valeur historique [2]. Cette médaille représentait l'effigie de Georges III, avec cette légende, *roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande*, ayant sur l'envers deux vaisseaux avec leurs noms, *la Résolution* et *l'Aventure*, et ces mots : *Partis d'Angleterre en mars* 1772.

[1] Je passais des journées entières à dessiner les animaux vivants sur les récifs mêmes, et je rédige en ce moment une histoire générale des zoophytes, qui n'aura pas moins de 20 volumes in-4°. Les 4 premiers volumes sont terminés. Ils comprennent les *Béroïdes* et les *Méduses*, avec 267 pl. coloriées et peintes sur vélin.

[2] Voyez la note que j'ai fait insérer à ce sujet dans le *Journal des Voyages*, tom. XXVIII, pag. 249, avec une gravure représentant les deux faces de la médaille.

Nous remarquâmes que les insulaires furent religieux observateurs des injonctions que leur avait faites M. Orsmond pendant les premiers temps de notre séjour au milieu d'eux, mais qu'ils se relâchèrent ensuite de la sévérité de leur conduite. Ils ne paraissaient pas à bord avant le lever du soleil, et disparaissaient aux approches de la nuit. Les femmes, après leur toilette du matin, se rendaient à l'église et passaient une partie des heures dans des conférences mystiques, puis le soir tous les habitants se réunissaient pour la prière. Vers neuf heures le son d'une cloche, comme le glas des plaisirs impurs, tintait dans le village et donnait le signal d'une retraite absolue; malheur aux retardataires, car des agents de surveillance rôdaient dans l'obscurité, et notaient, pour les faire punir, ceux qui commettaient la moindre infraction à la sévérité de ce règlement, qu'on n'était supposé transgresser que dans des intentions de péché.

Le 30 mai MM. Bérard et Lottin contournèrent l'île pour en faire la géographie, et chaque jour, depuis notre arrivée, nous remarquâmes cette inconstance du temps, qui nous avait si souvent contrariés à O-taïti, et ce passage brusque d'un soleil radieux à des grains violents et orageux de vents et de pluie. Téfaora arriva en ce jour et vint nous visiter aussitôt; il me fit présent d'une perruche vivante des îles basses, la plus délicieuse perruche [1] que j'aie vue, tant elle a une coloration vive et des formes sveltes et gracieuses, un plumage varié de vert glacé, de bleu azur, de rouge ponceau et de jaune paille éclatant, à bec rouge de corail, se nourrissant de la pulpe fondante des bananes.

Le 31 mai fut un jour des plus remarquables pour la corvette *la Coquille*, et peu s'en fallut qu'elle ne restât à

1 C'est la *psittacule de kuhl* des naturalistes, dont nous donnons la figure.

jamais sur les rochers, où elle fut jetée pendant quelques heures. J'avais déjà pris mon parti, je devenais colon de Borabora, et j'aurais abandonné de grand cœur la vie civilisée pour la vie dite sauvage, mais j'avoue que cette vie n'eût pu être que gâtée par le sombre et incessant fanatisme de l'homme des missions qui gouvernait ces îles par le despotisme religieux, à mon avis la plus intolérable des dominations. Cependant, obéissant aux lois de l'humanité que les hommes se doivent entre eux, et tout aussi heureux sans doute de débarrasser son île des perturbations qu'un équipage abandonné sur le rivage n'aurait pas manqué d'amener, M. Orsmond en ce jour rendit un signalé service à la corvette *la Coquille*, et nous ne pouvons que lui en témoigner franchement notre sincère gratitude.

Voici le fait: la matiné du 31 fut très-orageuse, et des coups de tonnerre, entrecoupés de violentes raffales, ne cessaient que pour faire place à des ondées qui tombaient massives. On se rappelle qu'ancrés à toucher les rochers, nous avions une amarre à terre fixée à un cocotier du rivage; derrière nous, comme à l'entour, étaient des récifs de corail s'étendant en bancs nombreux et sinueux, protégés dans cette baie de tous les vents, moins celui du sud, qui règne dans l'hivernage, et dont nous bravions l'influence après avoir pris la précaution d'affourcher. Vers dix heures le calme se fit sentir, mais vers midi les raffales reprirent avec une telle force, que bientôt la tempête devint continue. A midi et demi nous trouvant réunis dans le carré, une violente secousse nous frappa de stupeur, c'était le câble-chaîne qui venait de casser à dix brasses de l'ancre, et la corvette qui, en un clin d'œil, venait à l'appel de son ancre d'affourche en talonnant sur les rochers du rivage, bien qu'on eût jeté à la mer de nouvelles ancres préparées à être mouillées à la moindre alerte. Le banc sur lequel *la Coquille* avait été

jetée présentait une surface assez accore, dont la basse était couverte de sables madréporiques; elle touchait donc sur ce lit de gravier pulvérisé, tandis que son arrière talonnait lourdement sur le haut du récif; aussi s'empressa-t-on de démonter le gouvernail. Le péril de la situation donna une nouvelle énergie à chaque homme: en quelques minutes le cabestan, qui était à terre pour être réparé, fut hissé à bord et mis en place; en quelques instants des ancres furent portées au large, afin de touer la corvette, et ce rude travail s'effectuait par une mer devenue démesurément grosse dans la baie, par une pluie battante, et luttant contre un vent soufflant avec la plus rare violence. Dans l'intervalle un exprès fut envoyé à M. Orsmond, qui prêchait au temple, car c'était le jour du sabbat pour les insulaires, et ce ministre arriva bientôt escorté des rois Maï et Téfaora à la tête de la population virile de l'île; plus de trois cents insulaires montèrent à bord, bien qu'on n'en utilisa qu'une trentaine, car les autres devenaient embarrassants par leur inexpérience. Ils me parurent beaucoup souffrir du froid, occasionné par la pluie qui inondait leur corps, tant le derme est épanoui par une chaleur presque permanente, bien que M. Duperrey eût fait délivrer des cabans provençaux aux chefs et aux plus laborieux d'entre eux Cette alerte eut son terme: le temps se calma, et au soir *la Coquille* flottait au mouillage qu'elle occupait précédemment. On fit plonger pour connaître les avaries qui avaient pu être faites, et qui se réduisirent à des feuilles de cuivre emportées et la fausse quille broyée. Les insulaires refusèrent l'eau-de-vie qui leur fut offerte, mais acceptèrent avec plaisir le biscuit qu'on leur distribua. M. Orsmond, en effet, était parvenu à leur interdire l'usage des liqueurs fortes, et c'est certes un grand pas qu'il leur a fait faire dans la voie de la moralité. Le travail fini, les auxiliaires pleins de zèle, ayant leur roi Téfaora

à la tête, se rendirent à terre en se jetant à la mer et nageant avec une rare vigueur; ce ne fut pas pour nous un médiocre étonnement que de les voir, à l'instar de grenouilles qui s'élancent des bords d'un fossé au milieu de l'eau, plonger presque tous à la fois et au signal de l'un d'eux, en s'élançant du pont de la corvette à la mer.

Après la tempête le calme : la tempête qui, semblable aux passions, trouble l'harmonie du monde physique, comme ces dernières agitent et bouleversent la vie des êtres animés, la tempête fut suivie d'un ciel pur et serein et d'un calme profond : mais ses ravages existent pour attester son passage, et il en fut de même à bord de *la Coquille ;* il fallut remettre tout en place, prendre de nouvelles précautions, et l'équipage, en multipliant son travail, se trouva bientôt sur les dents.

Je profitai de la belle journée du 1er juin pour parcourir l'île et visiter les naturels dans leur intérieur ; mais tout chez eux annonce la filiation la plus évidente avec leurs voisins les O-taïtiens, dont ils ne diffèrent ni par la race, ni par les usages, ni par les mœurs. Cependant la physionomie des habitants de Borabora a quelque chose de plus dur que celle des Taïtiens : leur peau est plus hâlée, le regard plus féroce; nul doute que ces nuances tiennent à leurs anciennes habitudes de piraterie, et aussi aux longues insolations qu'ils éprouvent en se livrant à la pêche sur les bancs à fleur d'eau. Les chefs sont très-blancs, et quelques jeunes gens ont des formes arrondies et bien modelées; il n'en est pas de même des femmes, que nous trouvâmes communément laides et flétries. Leurs mœurs ne diffèrent point par la facilité de celles des O-taïtiennes; mais comme la population est très-restreinte, il en résulte une surveillance plus active, et par suite une grande frayeur des châtiments infligés publiquement, car le sexe redoute surtout le funeste triangle tatoué, que M. Orsmond fait attacher d'une manière indélébile au front

des pécheresses. Eh cependant, malgré des craintes si justement fondées, que de filles se rendirent à bord pendant la nuit, ou à l'observatoire établi sur le rivage !...

En débarquant à l'extrémité nord du village, je visitai une sorte de cabane publique, qu'occupait alors un assez grand nombre de femmes faisant de la *tapa* ou des étoffes d'écorce, s'accompagnant dans ce travail de chants cadencés. J'ai décrit le procédé qu'elles emploient dans un précédent chapitre; non loin on avait pratiqué un hangar recouvrant des pièces cerclées en fer, et destinées à recevoir les salaisons de porcs et l'huile de cocos, que le missionnaire expédie annuellement au Port-Jackson, je me rappelai que la religion de Jésus-Christ *chassait les marchands du temple*... De grands tas de cocos, provenant des récoltes faites sur les motous, et devant servir à l'extraction de l'huile, gisaient çà et là sur plusieurs points du rivage.

Tout le long de la mer je rencontrai des enfants s'exerçant à la pêche, en se servant d'une ligne terminée par un hameçon, à la manière européenne. Dans les cabanes les femmes préparaient de la paille pour la confection des chapeaux; les hommes pétrissaient des fécules ou des fruits, ou arrangeaient les fours pour la cuisson de leurs aliments. Un naturel, que les Anglais ont baptisé du sobriquet de *captain Thomas*, et qui se nomme Thamaïti, voulut absolument être mon *tayo* et changer de nom avec moi; cet usage si touchant du changement de nom commence à s'effacer des mœurs des insulaires et devient chaque jour plus rare. Ce Thamaïti, sorti de la classe du bas peuple, était parvenu au grade de chef de canton pour avoir dirigé l'attaque de ses compatriotes contre un navire américain qui relâchait à Borabora, et dont ils massacrèrent l'équipage. Mais Thamaïti, devenu chrétien zélé et ardent, ne voulait plus entendre parler de ce fait de sauvagerie féroce, et témoigna le plus vif déplaisir lorsque je

le lui rappelai. Entre autres cadeaux, Thamaïti me donna une coloquinte d'*eaca*, remplie d'huile parfumée pour les onctions du corps, et diverses publications faites par les missionnaires en langue o-taïtienne; c'est de ce chef que je tiens aussi les fameuses lois promulguées sous le nom de Tomatoa, et que nos lecteurs ont pu lire dans le chapitre précédent.

Thamaïti me conduisit chez son roi Téfaora, superbe homme, à formes athlétiques et bien proportionnées pour sa grande taille, car il a plus de six pieds. La physionomie de ce chef a cet empâtement de chairs si commun chez la race océanienne et cette finesse du regard qui lui est propre. Il était revêtu d'un véritable poncho chilien fait d'écorce d'*eaoua* [1], et avait près de lui sa femme, laide de visage, courte de taille et surchargée d'embonpoint, et sa fille *Tapeta Farepiti*, jeune enfant de huit ans, aux traits fins et gracieux. Téfaora fut très-démonstratif dans son amitié pour moi : il pressait mes mains, qu'il conservait dans les siennes, et affectait ce patelinage de caresses qui semblait flairer des présents. Il me pria de lui faire son portrait; mais, chose singulière, il ne voulut jamais me laisser employer ni le crayon noir, ni l'encre de Chine, ni la seppia; il me fallut, pour le rendre complétement heureux et satisfaire ses désirs, le barbouiller de vermillon le plus cru; ces peuples n'ont donc aucune idée des formes du dessin ni du coloris. Dans la case de ce chef, des femmes étaient occupées à pulper avec le *penou*, sorte de mollette en trachyte, une grosse pomme-de-terre, qu'on nomme *patava :* elles paraissaient jouir de la plus grande liberté, car elles riaient et folâtraient sans être jamais réprimandées ni par Téfaora ni par sa femme. Divers naturels me parurent singulièrement vêtus, car ils portaient, sans doute pour rem-

[1] L'*eaoua* est un arbre élevé, ayant le feuillage d'un poirier, dont l'écorce est grise, lisse et très-textile.

placer la feuille du figuier, de gros paquets d'herbes formant autour du corps une vaste circonférence; d'autres, au contraire, s'étaient fait une sorte d'habit, appelé *ea*, d'après la coupe de celui des Européens, avec cette toile grossière qui occupe la base des pétioles des feuilles de cocotiers. C'est dans l'île de Borabora que nous rencontrâmes très-communément ces *févée* ou cas d'éléphantiasis qui défigurent, par leur masse informe, les membres des naturels; quelques vieillards, espérant arrêter les progrès de cette disgracieuse et funeste affection, s'étaient fortement ficelé les jambes, dans le but de mettre des bornes à la tuméfaction.

Comme je regagnais le navire au soir, je fus attiré par des chants qui partaient d'une *papara-oura*, ou école de moniteurs : ces moniteurs sont les néophytes qui ont le plus rapidement répondu aux espérances des missionnaires, et qu'ils ont chargés de l'enseignement secondaire. Des jeunes garçons, des jeunes filles, étudiaient des hymnes o-taïtiens, qu'ils chantaient en chœur; et, comme M. Orsmond se pique de posséder une belle voix, il avait donné un soin particulier à cette partie de l'enseignement, dont il s'énorgueillissait en toute circonstance : je ne pris qu'un médiocre plaisir à écouter ces chants liturgiques.

Non loin de cette *papara-oura* est une autre école pour les adultes : j'y vis des mères entourées de leurs enfants apprenant l'*a*, *b*, *c*, *d*, ou épelant des syllabes pendant des heures entières. Quelques femmes écrivaient, tandis que les moniteurs s'exerçaient à des compositions.

Le système d'éducation donné à cette peuplade est résumé par les deux extraits suivants. Pendant que M. Orsmond était à O-taïti, il reçut une lettre écrite au nom des petits garçons et des filles, ou, entre autres passages, on lit celui-ci :
« Nous ne pouvons plus boire parce que les sources sont
» taries. L'eau ne coule plus et ne rafraîchit plus nos cœurs,

» mais bientôt la fontaine va se répandre, et l'eau de la parole
» divine va couler sur nos lèvres. »

L'autre lettre, que ce missionnaire reçut dans le même lieu et de la part des moniteurs, a été traduite par lui-même, et remise à plusieurs personnes de l'expédition; elle s'exprime ainsi :

« Cher ami Monsieur Orsmond,

» Salut à vous, dans le vrai Dieu et en Jésus-Christ, le
» vrai roi, par qui a été détruit le pouvoir de l'enfer : c'est
» la parole que nous vous adressons; c'est celle de nous tous,
» frères et sœurs, à raison de notre amour pour vous, qui
» vous accompagne dans votre voyage sur la mer profonde,
» et dans votre visite aux missionnaires qui demeurent à
» Taïti et à Moorea. Telle est la prière que nous adressons
» pour vous à Dieu du fond de notre cœur.

» Depuis que l'on ne nous prêche plus l'Évangile, nous
» sommes comme des enfants qui n'ont pas de parents, comme
» la bonite qui ne peut jouir du repos. Nous avons l'usage
» de participer au sacrement (*oma* [1]); il nous serait essen-
» tiel d'y participer encore. Notre corps seul est séparé de
» vous; notre souvenir et notre amour pour vous ne sont pas
» perdus.

» Tous les jours en prière pour que nous persistions dans
» notre conduite sur cette terre qui est la nôtre, nous nous
» attachons à l'Évangile de Jésus, et nous supportons patiem-
» ment le mal; nous sommes, comme l'*otaha*, frappés de
» l'*atoa*, exerçant notre patience avec les mauvaises coutumes
» qui sont sur la terre.

[1] Mot à mot manger l'*oma*.

» Na Terena, et tous les frères et sœurs, et aussi les amis
» Tyermann et Bennett, vous faisons salut en Jésus; nous
» avons de l'amour pour vous deux; votre image n'est pas
» perdue pour nous; elle est en nous, et ne sera jamais per-
» due jusqu'à ce que nôtre corps soit mêlé avec la poussière,
» jusqu'à ce que nous soyons réunis dans le ciel.

» Borabora.

» A. M. Orsmond, à Taïti. »

Les missionnaires sont enchantés de cette tournure métaphorique exagérée, ils la regardent comme la preuve d'une complète éducation religieuse; quant à moi, je trouve ce système d'éducation faux de tout point.

Au crépuscule je vis les femmes se rendre dans les nombreux ruisseaux qui coupent le village pour y faire leurs ablutions et s'y baigner.

Dans la matinée du 2 juin, Téfaroa et Maï signèrent un billet que M. Orsmond écrivait à M. Duperrey, pour lui demander de la poudre à canon. Cette poudre fut portée par le sieur Williams qui nous rapporta, qu'en la recevant M. Orsmond avait dit: « *C'est de la poudre française, elle n'a jamais fait grand mal.* » L'Europe entière aurait pu répondre au missionnaire, qui ce jour-là devait dîner à bord de la corvette *la Coquille* avec les deux rois de l'île. Il va sans dire qu'on tira du canon et qu'on rendit des honneurs, dont on eût pu grandement se dispenser.

Je donnai quelque attention aux ruines du fameux *maraï* ou *moraï* [1] de Pouny, le plus célèbre des temples païens en plein air de Borabora, où s'accomplirent tant de sacrifices

1 Quelques voyageurs ont adopté de préférence le nom de *maraï*.

humains! Cet homicide autel était formé de blocs très-gros, de madrépores compacts, disposés en carré avec des gradins élevés. Ce *moraï* occupait dans la profondeur d'un bois une assez grande surface, et offrait plus d'un point d'analogie, quant au but, avec les pierres druidiques. Il me semblait voir les *toas* ou images grossières des *atouas*, ou dieux, couronnant ce monument aux formes rudes et sinistres, et par la bouche des prêtres, des prophètes ou des inspirés, prescrire le meurtre ou ordonner des guerres. Les femmes, sous peine de mort, ne pouvaient pénétrer dans ces sanctuaires, ni visiter les *fata* ou autels qui supportaient les victimes. Là, sur le *moraï*, le roi recevait, le jour de son installation, le *maro* de plumes rouges, le *maro òurou* qui devait le rendre sacré. Là le grand-prêtre (*faaoua pouré*) ne paraissait revêtu du vêtement sacerdotal que dans les occasions marquantes, tandis que les *amoi toa*, ou gardiens des images, les *pouré* et les *opo-noui*, prêtres subalternes, étaient préposés aux détails du culte journalier. Là se présentaient les hommes inspirés par la Divinité, à l'instar des voyants des Hébreux. Là régnait, dans toute sa puissance, le redoutable *tabou* [1], cette loi que nul Océanien ne pouvait transgresser sans périr.

En revenant à bord de *la Coquille*, de fort bonne heure, je vis des pirogues, montées par des femmes seules, qui pagayaient le long du navire. Les sollicitations pleuvaient vives et pressantes, pour que ces jeunes filles, qui avaient au milieu d'elles la princesse *Maria*, voulussent bien monter

[1] *Tabou*, chose sainte et sacrée.

On remarque que le mot arabe *habous*, qui signifie lien, exprime parfaitement le tabou des Océaniens. Les Arabes qui veulent pieusement consacrer leurs biens dans un but d'utilité publique, ou conserver cependant leurs revenus au profit de leurs héritiers, font leurs biens *habous*.

sur la corvette ; mais, malgré leur extrême désir, elles craignirent le fameux triangle tatoué au front : cette *Maria* est cependant célèbre dans l'île par sa galanterie ; car le haut rang brave les foudres de M. Orsmond, et quelques-unes de ses compagnes ne lui cédaient en rien sous ce rapport. Une de ces filles était remarquable par la perfection de ses formes, que recouvrait très-mal une sorte de fichu que le vent dérangeait souvent au grand plaisir de nos matelots, qui les dévoraient du regard, en leur lançant tous les quolibets des répertoires bas-bretons ou provençaux ; elles, folles et rieuses, semblaient ne pouvoir s'arracher des côtés de notre corvette, car elles y restèrent plus de deux heures, montrant leurs trésors sous plus d'un aspect.

Nous consacrâmes la journée du 7, qui était un dimanche, à draguer sur les parties sablonneuses des rivages de *Tubouai* et de *Motoutapou*, afin d'enrichir nos collections d'histoire naturelle. Plusieurs de nos compagnons étaient allés chasser dans le même but, entre autres le maître canonnier Roland ; M. Orsmond, qui les rencontra, les força de retourner à bord, en envoyant pour les saisir une troupe de naturels armés, et ces messieurs, par prudence, ne voulurent pas s'exposer à des voies de fait en repoussant cette injuste agression. Ce missionnaire nous donna un autre exemple de l'intolérance des bibliques, en faisant saisir, dans ce jour que les protestants ont consacré à un repos absolu, le linge que nos hommes avaient lavé au matin et mis à sécher, et il fallut le faire réclamer. Que serait-il advenu si, moins prudent, M. Duperrey avait jugé convenable de repousser, comme il le méritait, cet oubli des égards dus au navire de guerre d'une nation puissante, parcourant les mers dans l'intérêt seul de la civilisation !

La nuit qui précéda notre départ, une vingtaine de naturels restèrent à bord et éludèrent la surveillance des agents du

missionnaire; ils profitèrent de leur liberté pour se livrer aux danses et aux jeux qui les récréaient avant leur conversion au christianisme, et le bossu du roi Maï nous divertit beaucoup par son talent prononcé de mime : ce bossu, qui adopta avec esprit le surnom de *gibbous*, que lui donnaient nos Provençaux, singeait M. Orsmond, et ne tarissait pas en ne cessant de dire : *Mitonary fofo*, fi des missionnaires. Ce naturel, de même que quelques insulaires, voulaient absolument nous suivre en France.

Le 9 juin nous appareillâmes vers les onze heures du matin, par une bonne brise, et le roi Téfaora voulut nous accompagner jusqu'en dehors des récifs; une cinquantaine de naturels couvraient le pont, et au fur et à mesure que le sillage nous éloignait de la baie de Beula, ils plongeaient successivement et regagnaient le village à la nage. Trois matelots anglais délaissés sur l'île de Borabora avaient été embarqués par le capitaine, c'étaient les nommés Paul-Georges, Smith et John Douglas, que nous laissâmes sur diverses îles, où ils demandèrent à rester, après n'avoir pu gagner le Port-Jackson, comme nous en avions eu le projet. Bientôt des nuages noirs et amoncelés nous voilèrent l'île de Borabora.



# CHAPITRE XIII.

**Observations générales sur les productions naturelles de l'île de Borabora, et sur les maladies qui règnent le plus ordinairement dans les îles de la Société.**

> Pourquoi quitter notre île ? en ton île étrangère,
> Les cieux sont-ils plus beaux ?
> (Victor Hugo, *Ballades*.)

---

L'ÎLE de Borabora ressemble complétement à O-taïti. Ce sont les mêmes productions, les mêmes habitants, les mêmes circonstances atmosphériques. Tout le système d'îles, qui constitue ce que l'on nomme *archipel de la Société*, présente en effet une parfaite identité de création. Les détails que nous avons donnés sur O-taïti sont donc applicables à Borabora ; mais comme notre séjour dans cette dernière île a enrichi nos collections d'objets qui ne se sont point offerts à nos recherches dans la première, nous en tracerons dans ce paragraphe une esquisse dégagée de tout ce qui a pu être déjà signalé dans le précédent travail.

Borabora est, malgré sa petite étendue, extraordinairement pittoresque. Ses sites, très-accidentés, sont remarquables, sinon par leur variété, au moins par la pompe de la végétation. le luxe et le développement du feuillage, la teinte diversement foncée de la verdure. Elle n'est distante d'O-taïti que d'environ quarante lieues. Un immense récif, qui peut avoir sept

lieues de tour, l'enceint d'une barrière de corail, sur laquelle s'élèvent quelques *motous* verdoyants, tels que *Toubouai*, *Toubouai-iti*, *Motouiti* et *Tenahiroa*. Les rivages en dedans de la chaîne extérieure des bancs de polypiers sont morcelés par de nombreuses baies, rétrécissant et découpant profondément la surface de l'île, qui ne se compose, à bien dire, que d'une montagne solitaire et conique, dont les flancs se prolongent sur les côtés, et en arêtes déclives et sinueuses. Cette haute montagne est un volcan éteint, dont le cratère est en partie affaissé vers le rivage, et a formé une portion de la baie de Beula, seul lieu où les naturels aient réuni leurs cabanes pour en composer un village.

Pendant la durée de notre séjour les vents soufflèrent de l'est en variant au nord-est et à l'est-sud-est. Un seul jour nous eûmes une brise très-violente du sud-ouest. Les vents les plus ordinaires étaient entremêlés de calmes, et venaient du nord-ouest, de l'ouest-nord-ouest, ou sud-ouest, et n'avaient qu'une courte durée. Les brises de l'est-sud-est descendaient fréquemment par raffales des flancs du mont Paya. Le médium du baromètre fut de 28 pouces 1 pouce 6 lignes, et celui du thermomètre de 29 degrés centigrades à midi, et 28° à minuit. Une seule fois il marqua 24 degrés et deux fois 25°. La température de l'eau était, à midi, de 27 à 28 degrés, et baissait dans la nuit suivant la force de la brise. L'hygromètre à cheveu ne marqua qu'une fois 95 degrés, et indiqua communément 101°, et jusqu'à 106 et 110° à deux fois différentes.

La baie de Borabora, nommée Beula par les habitants, est vaste et bien abritée de toutes parts, excepté peut-être aux vents du sud, qui soufflent avec force dans l'hivernage, et qui passent au-dessus des pointes de Daïly et de la petite île de *Toubouai-iti*. Une passe étroite, bordée de récifs à fleur d'eau, y conduit en venant du large, et est traversée par

des courants d'autant plus forts que son étendue est plus étroite. Le mouillage se trouve être à une demi-encâblure du village, sur un fond de corail recouvert de sables madréporiques; il est abrité par la montagne centrale, ou Paya, dont les flancs s'élèvent si perpendiculairement, que, vus de cette partie, ils semblent être taillés à pic. A ses pieds, et sur le rivage bas et au niveau de la mer du pourtour de la baie, sont de loin en loin établies les cabanes des naturels, séparées chacune par des plantations d'arbres à pain, et entourées de bosquets d'autant plus gracieux, que la nature en a fait tous les frais. Ce village peut contenir environ mille cinquante-trois habitants, et son étendue n'a pas moins d'un mille : il est composé de deux districts, nommés *Wuatéi* et *Taamoutou*, et gouvernés chacun par un roi : Téfaora possède le premier, et Maï le second.

Ainsi Borabora se compose d'une montagne volcanique centrale, d'un terrain plat qui y est adossé, d'îles basses ou *motous*, et de récifs à peine recouverts par la surface de la mer. Le paysage, vu de la rade, est un des plus gracieux qu'on puisse imaginer; et pour peu qu'on soit favorisé par un de ces beaux jours des tropiques, son aspect, résultant d'un mélange de pitons volcaniques nus et décharnés et de sites verdoyants, est enchanteur. Des forêts de cocotiers, dont les parasols de verdure, balancés par les brises du large, servent de dôme impénétrable au soleil, couvrent les îles basses ou *motous*; des bancs de récifs forment sous l'eau des labyrinthes peuplés de madrépores et de zoophytes que teignent les plus riches couleurs. La mer contribue elle-même à l'ornement de ce tableau, lorsque le calme règne sur sa surface légèrement ondulée, ou lors même qu'agitées, ses vagues viennent heurter contre les roches animalisées et jaillir au loin en gerbes écumeuses. La blancheur du sable qui couvre les grèves, la verdure sombre des baringtonia qui

croissent seulement sur les rivages, les feuilles larges et découpées des arbres à pain, achevent d'embellir cette scène d'une nature vierge et imposante. La montagne centrale de Borabora donne naissance à de petites chaînes de collines qui s'irradient sur divers points, et notamment la première au nord-nord-est; la seconde court du sud au sud-ouest, et la troisième se dirige de l'ouest à l'ouest-nord-ouest, en se terminant à la baie de Fanoüi. Son élévation est d'environ six cent dix-sept toises; ses flancs, très-abruptes, sont composés d'assises épaisses, d'une belle dolérite, formant des murailles hautes de près de cinquante pieds, et qui sont çà et là complétement nues, et le plus souvent à l'endroit où les assises reposent l'une sur l'autre, recouvertes d'une abondante végétation. Son sommet déchiré est couronné par deux pitons, dont l'un, d'une nudité repoussante, a plus de deux cents pieds d'élévation. La pyramide qu'il forme repose sur une base étroite, et sa surface, noircie et fendillée, présente partout le trachyte à nu. Une excursion que nous eûmes occasion de faire sur le sommet de la montagne Paya, et jusqu'au pied du haut piton dont nous venons de parler, donnera l'idée la plus étendue de la végétation et de la nature du sol de Borabora, et pourra faire passer dans l'âme de nos lecteurs quelques-unes des sensations qu'elle nous a fait éprouver.

Le 27 mai 1823 nous partîmes du bord, MM. Bérard, Lottin et moi, par le plus beau temps du monde, dans l'intention de gravir la montagne et d'en escalader les arêtes; deux insulaires nous servaient de guides. Débarqués sur le rivage, nous prîmes un étroit sentier qui se déroule, en formant des zigzags, sur une petite chaîne de collines se dirigeant au nord-ouest, et qui descend de la portion moyenne de la montagne elle-même. De beaux arbres à pain, des *mapé* (*inocarpus edulis*), des *nono* (*morinda citrifolia*), bordaient ce petit chemin, qu'embarrassaient d'ailleurs les

tiges volubiles des liserons grimpant sur les branches et retombant en festons; nous remarquâmes surtout parmi ces lianes un dolichos, que les naturels nomment *toutou vifaroa*, dont les tiges s'étendent au loin. Bientôt on se trouve sur le sommet de cette petite chaîne, formée entièrement de dolérite, recouverte d'une argile très-rouge, et le sentier alors s'abaisse jusqu'au fond de la baie de Tipoto. Là on commence à s'élever sur le côté nord-ouest de la montagne, qui, en cet endroit, est encore roide et escarpé; çà et là cependant des débris de cabanes temporaires attestent que les insulaires viennent y séjourner passagèrement pour récolter les fruits des nombreux arbres à pain croissant aux alentours. La végétation est très-active; et aux citronniers à fruits rugueux et aux *cratæva* religieux se mêlaient des buissons d'*hibiscus rosa sinensis*, et de *gardenia*, que l'arome suave de ses corolles décelait au loin. De grands arbres de vy (*spondias dulcis*) nous fournissaient en abondance leurs pommes aqueuses et sucrées; tandis que nos guides, gravissant sans effort les longs stipes des cocotiers, allaient en cueillir les noix pleines d'une liqueur émulsive toujours fraîche et agréable, mais dont le voyageur altéré apprécie bien plus le goût savoureux. Nous nous trouvions en ce lieu à cinq heures du matin, au moment où l'abondante rosée qui couvrait les feuilles, se dissipait sous l'influence des rayons naissants du soleil; un profond silence reposait l'âme qu'une fraîcheur délicieuse disposait à jouir des beautés de sites si opposés à ceux des zones tempérées. De toutes nos excursions dans l'Océanie, celle-ci est sans contredit la seule qui ait laissé des traces profondes dans notre imagination.

A mesure que nous nous élevâmes sur le versant de la montagne, par le seul côté qui soit abordable, le chemin devint si abrupt, qu'il fallut bien souvent nous confier à l'expérience et à l'adresse pratique de nos guides. Quelques jeunes

branches d'hibiscus furent écorcées, et les naturels qui nous accompagnaient en firent des cordes qu'ils allaient attacher au tronc des arbres pour nous aider à gravir des quartiers de rochers coupés presque verticalement, dont la surface était rendue glissante par des couches de bissus humectées sans cesse par des nappes d'eau filtrante. C'est au milieu des bois que nous eûmes occasion de nous apercevoir combien les indigènes, dont l'appareil locomoteur est constamment exercé, l'emportent sur les Européens. Leurs pieds, dont les articulations n'ont jamais été gênées par une chaussure en cuir, jouissent de mouvements assez étendus dans les doigts, et le gros orteil surtout, très-écarté des autres, peut saisir avec force le sol sur lequel il appuie, et servir ainsi à soutenir le corps sur une pente humectée et glissante, et seconder les mains dans cette fonction. Les souliers, en nous déformant les pieds, nous ont entièrement fait perdre cet avantage. Nous escaladâmes donc ainsi plusieurs fois des murailles de basalte, hautes de douze à quinze pieds. De chaque côté, sont d'épais massifs de végétaux que forment des *hibiscus*, des *pandanus*, des *erooua*, ou orties argentées, dont l'écorce textile donne des filaments tenaces et soyeux; les figuiers maki. Nous remarquâmes que quelques cocotiers, maigres et rachitiques, s'étaient élevés sur les collines jusqu'à environ cent trente-neuf pieds; mais que, passé cette élévation, ce précieux palmier cessait de croître, qu'il ne produisait jamais davantage, et que sa végétation n'était vigoureuse qu'autant qu'il se trouvait au niveau de la mer. Après deux heures de marche, nous parvînmes à l'arête terminale de la montagne : là on trouve un plateau circulaire assez étendu, et qui supporte un haut piton de forme conique, nommé *otée* par les naturels. Ce morne n'a pas moins de deux cents pieds d'élévation, et les quatre faces qui en composent le corps sont complétement nues; tandis que son

sommet, où croissent quelques arbustes, paraît beaucoup plus large que la base, puis est terminé par une pyramide aiguë. La nature de ces roches volcaniques appartient à la dolérite, la face orientale de ce mont ignivome est formée de murailles verticales de cette belle dolérite, et ressemble, vue du bord de la mer, à une tour gothique immense. Ces murailles toutefois sont formées de strates hautes de quarante à cinquante pieds; et leurs rebords, larges au plus de douze à quinze pieds, sont couverts de grands arbres très-pressés, et qui, vus du village, ressemblent à de courts arbustes, formant à la base de chaque strate un étroit liseré vert. Assis au pied de l'*Otée*, MM. Bérard et Lottin prirent des vues, tandis que, portant au loin nos regards, nous avions en perspective la haute mer et la plupart des îles de la Société. Un horizon clair nous permit de suivre parfaitement les sinuosités et les accidents du sol de Taha et de Raïatéa au sud, de Tupaï au nord-ouest et de Maupiti à l'ouest. Du pied de la montagne partent trois petites chaînes qui sillonnent l'île au nord, au sud et à l'ouest; l'une d'elles, dont la direction incline au nord-est, est couverte d'une riche verdure, du milieu de laquelle saille un roc décharné s'élançant d'entre les arbres, et que sa forme nous a fait nommer *le marteau*.

L'*Otée*, ou ce piton qui termine la montagne de Borabora d'une manière si remarquable, paraît être inaccessible: un de nos guides nous assura, cependant, que les indigènes le gravissaient parfois pour attraper les phaëtons à brins rouges, qui y nichent en certains temps de l'année. Ce plateau, élevé et solitaire, est l'asile d'une jolie tourterelle qui descend rarement dans la partie inférieure de l'île: depuis plusieurs instants ses roucoulements nous annonçaient sa présence; mais son plumage vert la faisait échapper à nos regards: nous parvînmes pourtant à en tuer plusieurs. Cette tourterelle, que les naturels nomment *ouba*, était nouvelle:

au vert brillant des ailes et du dos succèdent un vert jaunâtre pâle sur le cou, un jaune serin sur la gorge, et un jaune vif sur le ventre et sur les couvertures inférieures de la queue. Une calotte, d'un violet tendre que borde une auréole jaune, couvre la tête de la manière la plus gracieuse; les rémiges sont œillées de blanc à leur extrémité; le bec est jaunâtre, et les pieds sont orangés. L'ouba a huit pouces de longueur totale, et appartient à la race des *kurukuru*.

Nous recueillîmes en cet endroit quelques coquilles terrestres : un petit bulime, couleur de chair, y était entre autres très-commun. Déjà nous l'avions rencontré à O-taïti, mais sur le sommet du *Paya*, on le trouvait abondamment dans les aisselles des feuilles du vaquois inerme, et sur les frondes des fougères : c'est l'*ooa* des naturels, et le *partula taïtensis* de M. de Férussac.

Malgré le froid vif que nous ressentions avec d'autant plus de force qu'une sueur abondante ruisselait du corps, nous restâmes quelques heures pour prendre une vue de l'île et de l'archipel environnant. Telles sont les réflexions que leur aspect fit naître dans notre esprit. Les îles de la Société reposent toutes sur un plateau peu enfoncé sous la surface de l'Océan, et qui a été tourmenté par des éruptions nombreuses. Chaque île, en effet, se compose d'un noyau volcanique, plus ou moins élevé, dont les flancs présentent çà et là de larges coulées basaltiques, tandis que le sommet est inégalement dessiné et retrace l'aspect d'un ancien cratère, dont les bords sont hérissés de pitons en certains endroits. Or, à ce noyau primitif et central s'adjoint une lisière plus ou moins large, très-plate, peu élevée au-dessus de l'eau, qui repose sur une base de corail. Ce terrain récent, en se moulant ainsi sur les bords du noyau primitif, a reçu, par l'action des pluies et des ravines, la plus grande partie de l'humus que la végétation avait successivement créé sur ses pentes. Cette lisière,

aujourd'hui couverte de végétaux et de culture, la seule que les Océaniens aiment à habiter, est donc la première formation des polypiers, et celle que depuis longtemps les animaux créateurs ont abandonnée pour se reporter plus au large, et former une deuxième ceinture encore en partie cachée sous l'eau, dont les zigzags et les interruptions prouvent que les zoophytes saxigènes ont besoin pour les établir, de trouver, au fond de la mer et à une certaine profondeur, des arêtes capables de supporter leur travail. Enfin les îles basses, ou *motous*, qui paraissent quelquefois à une distance assez notable de l'île principale, ont été élevées indubitablement sur l'irradiation de quelques chaînes du noyau volcanique central. Jamais, en effet, les bancs de coraux ne s'étendent au large, et toujours ils sont la dépendance de l'île qu'ils entourent. On conçoit que, lorsque l'éruption du volcan sous-marin ne lui a pas permis de s'élever au-dessus des vagues, et que son sommet occupe ainsi une certaine profondeur, il en résultera que les polypiers madréporiques se serviront des rebords des cratères pour appuyer la base de leur édifice et de la chaîne des récifs qu'ils formeront au moment d'atteindre la surface de la mer, et qu'ils présenteront des zigzags rubanés, ou même les trois quarts d'un cercle indiquant quels ont dû être les contours des cratères : l'intérieur présentera un immense lagon, ainsi qu'on l'observe dans la plupart des îles basses; et il sera d'autant plus profond au centre, que le cratère aura émis des déjections plus considérables, et que l'érosion qui en sera résultée aura creusé un sillon sur les flancs du mont ignivome, qu'on observe à l'entrée de ces lagons; et c'est ce qui explique comment, dans ces passes, le plus souvent très-profondes, des navires européens peuvent y pénétrer et mouiller au centre même des îles.

Vers midi nous descendîmes le *Paya* par le côté opposé à celui que nous avions d'abord pris. Le premier chemin oc-

cupe le nord-ouest de la montagne ; le second se dirige au sud et ne peut servir qu'à descendre, encore est-il hérissé de dangers : les naturels qui nous servaient de guide ne l'avaient jamais pratiqué ; mais, nous voyant décidés à ne pas rétrograder, ils ne balancèrent point à s'engager dans les épaisses broussailles qui nous cachaient les précipices, afin de nous diriger sans accident. Nous avons déjà dit que l'élévation perpendiculaire du *Paya* au midi était à peu près verticale : aussi nous fallut-il, en quittant l'*Otée*, descendre une vingtaine de pieds à l'aide de cordes. Une fois parvenu à ce point, l'arête de la montagne forme une pente d'environ quarante degrés, entièrement recouverte de l'espèce de poivrier qui donne l'ava, dont les tiges genouillées, mais cassantes, soutiennent le voyageur qui s'y accroche, et dont elles assurent la marche sur une pente éminemment rapide. On contourne ainsi toute la face méridionale des hautes murailles nues de la montagne sur un rebord formé par les assises du trachyte ; et l'immense précipice qui est au pied est caché par les tiges nombreuses et disposées comme en taillis des *hibiscus tiliaceus*, de l'*aleurites*, etc., d'un figuier à rejets nombreux, ayant le port du *ficus religiosa*. Pour atteindre la face orientale, on est forcé de gravir, pendant un certain temps, au milieu des quartiers de roches éboulées sur lesquelles des lianes rampantes forment un lacis presque impénétrable, et dans les anfractuosités desquelles poussent de hautes fougères dont les tiges fragiles se brisent comme du verre dans les mains de ceux qui s'y accrochent péniblement, et qui emploient tous leurs efforts pour se tirer de ce dédale. Déjà nous avions franchi de longues voûtes de rochers, des pics aigus, les arêtes étroites et la moitié de ces blocs de roches entassées pêle-mêle, lorsque nos guides s'égarèrent. Enfin, après de longs tâtonnements, des inquiétudes fort vives, et des efforts répétés, après avoir mis nos vêtements en pièces

et baignés par la sueur, quoique l'air fût froid sur cette montagne, nous parvînmes au milieu du côté exposé au levant, où nous pûmes descendre avec moins de fatigues et moins de dangers, à l'aide de mamelons en pente très-abrupte, il est vrai, mais qui ne nous offraient plus qu'un sentier semé de roses, au lieu de la dangereuse descente que nous avions jusqu'à ce moment suivie. Les tiges du *pourao* et les racines qui rampent sur le sol humide que ne sèchent jamais les rayons du soleil, nous furent d'une utilité incontestable, mais n'empêchèrent point cependant que nos chutes fussent fréquentes; et M. Bérard surtout se blessa d'une manière assez grave. Vers deux heures nous atteignîmes avec une vraie satisfaction la région des cocotiers; c'est alors que nous trouvâmes, dans la boisson fraîche et limpide que ces coques ligneuses protégent, un breuvage délicieux. Le pied du mont *Paya* est légèrement déclive dans sa partie sud; et comme le terrain, en cet endroit, est un peu onduleux, et recouvert d'un terreau meuble, il en résulte que les arbres à pain ne sont nulle part ni plus nombreux ni d'une plus belle venue; il nous fallut prolonger tout le village avant de rejoindre *la Coquille*. Nos guides paraissaient enorgueillis de pouvoir raconter à leurs compatriotes l'excursion de la journée, et tous exprimaient le plus vif étonnement de ce que des *ratiras* de la *pahi* de France s'exposaient à de telles fatigues pour cueillir quelques herbes ou casser quelques fragments de rochers. Un missionnaire anglais, M. Orsmond, profita de cette circonstance pour dire aux naturels, dans un sermon, que nous appartenions à une nation pauvre et misérable, n'ayant que très-peu d'industrie, envoyant ainsi des vaisseaux pour recueillir des objets que son sol ne possède point, afin de les vendre aux autres nations. Nous étions rendus à bord à quatre heures du soir.

A une faible distance du rivage existent encore les ruines du *moraï* de *Pouny*, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas



Psittacule de Kuhl, Psittacula Kuhlii, Vigors

Publié par Pourrat Frères à Paris

pour patrie le cap de Bonne-Espérance et les îles de la mer du Sud. Sur les grèves où croissent des *baringtonia* et le *too*, arbre majestueux par son feuillage et ses fleurs de couleur orangée (*guettarda speciosa?*) des crabiers gris et blancs guettaient de petits poissons; et ces oiseaux, nommés *e-hotou*, étaient jadis vénérés dans l'ancienne religion des habitants. On nous donna à Borabora une espèce vivante de perruche très-voisine du phigy de Levaillant (pl. 64 de son histoire des perroquets), peut-être encore plus voisine de la perruche fringillaire (pl. 71 du même ouvrage), et que M. Vigors a décrite récemment (*Zool. journ.*, n° 3, p. 412) sous le nom de *psittacula Kuhlii.* Cet oiseau a la langue terminée par un petit cercle de papilles nerveuses; ses habitudes sont vives et colériques, et son naturel sauvage.

Pour donner une idée des récifs dont nous avons déjà fréquemment parlé, nous nous bornerons à raconter les observations que nous avons pu recueillir dans une excursion que nous fîmes sur les *motous* les plus éloignés de Borabora, dans le double but de faire draguer sur les côtes sablonneuses de quelques points de ces îlots et d'en étudier la formation. Nous abattîmes, en traversant la baie, plusieurs frégates qui volaient au-dessus de nos têtes. Cette espèce, que les naturels nomment *otaa*, est de moitié plus petite que la frégate qu'on trouve dans l'océan Atlantique. Son plumage est entièrement noir, et même le dessous du bec et la gorge sont de cette couleur; de sorte que nous ne pouvons pas supposer que ce soit le *pelecanus minor* de Linné, bien qu'elle paraisse former une espèce distincte. Le premier endroit que nous visitâmes fut *Motou-Tapou*, qui n'est séparé de *Toubouai* que par un étroit canal parsemé de pâtés de coraux. *Motou-Tapou* n'est qu'un plateau madréporique récemment sorti du sein des eaux, et que la végétation a déjà en grande partie envahi. On n'y compte toutefois que douze pieds de cocotiers qui,

n'étant garantis par rien, sont froissés par les vents violents du large. La flore de ce *motou* se réduit à cinq ou six plantes, qui sont les *lobelia arborea* (Forster, *Prodr.*, n° 808), l'*hibiscus tiliaceus*, le *Tournefortia* à feuilles soyeuses, le *convolvulus pes-capræ* ou *pouai*, et un liseron volubile à fleurs blanches. Ses habitants étaient : un chat, que quelque navire européen y aura laissé, réduit à manger des crustacés, et qui parut se délecter avec de la chair de coco que nous lui donnâmes; une hirondelle de mer à calotte noire, nommée *tera-poupa;* des pluviers dorés et des chevaliers aux pieds rouges, que les habitants confondent sous le nom de *torea*. Nous abandonnâmes *Motou-Tapou* pour visiter le banc de récif sur lequel la mer déferle avec violence, et qui forme le côté droit de l'étroit canal dans lequel il faut s'engager pour pénétrer dans la vaste baie de Borabora. Cette masse de corail ne se découvre qu'à basse mer; elle se compose de madrépores informes, unis entre eux comme le calcaire grossier de nos carrières, et dont la croûte la plus supérieure est la seule vivante. C'est à la surface de ces bancs qu'on voit s'élever, sous mille formes variées, des arbres à axes pierreux et à écorces animalisées, ornées des couleurs les plus vives et les plus pures. A ces polypiers rameux en succèdent de flabelliformes; aux méandrines sont opposées des caryophyllies : à côté des astrées vivent les disques des fongies. Joignez à cela les teintes blanches, rouges, bleues les plus vives, et vous aurez une faible idée de ces parterres d'amphitrite, d'autant plus variés et fanstastiques, que le miroir de l'eau reflète de mille manières les rayons lumineux qui les éclairent. Une espèce de caryophyllie, assez rare, a ses cellules terminales disposées en soucoupes, qu'isolent intérieurement plusieurs cloisons minces occupées par les bras filiformes et courts d'un polype d'un jaune d'or brillant, tandis que la matière calcaire est enveloppée par une écorce

d'un rouge de cinabre fort vif; ce sera notre *caryophyllia sanguinea*. La coquille de la tridacne bénitier est très-commune en ce lieu, et nous remarquâmes que constamment ses valves étaient engagées complétement dans la masse des madrépores, et que le mollusque n'avait de place que celle qui lui était impérieusement nécessaire pour les entr'ouvrir : aussi doit-on supposer qu'il s'est ménagé cet espace étroit en ouvrant chaque jour ses valves, à moins qu'il n'ait, comme les saxicaves ou quelques autres coquilles perforantes, les moyens d'élargir sa demeure à mesure que son test s'accroît. Le manteau de ce mollusque que les habitants nomment *paoua*, est de l'azur le plus éclatant que relèvent encore de nombreux points brillants et dorés. Nulle part nous ne trouvâmes en plus grande abondance, dans les crevasses des rochers, l'espèce d'holothurie édule, que les Malais nomment *trépang*, dont la pêche occupe un grand nombre de navires anglais et américains de l'Union, et leur procure des profits considérables. Ce *trépang* (*holothuria edulis*, N.) est long de huit pouces environ, de forme cylindrique, et coloré en rouge-brun. Sa surface est recouverte de sables et de graviers qui s'incrustent sur la peau; et lorsqu'on le presse il en jaillit un liquide d'un beau rouge. Plus rarement apparaît sur ces récifs une holothurie cylindrique, longue de douze à quinze pouces, et remarquable par de nombreux tentacules placés sur le rebord de la bouche, et composés chacun d'un plateau pédicellé; leur couleur est jaunâtre, tandis que celle du corps de l'animal est d'un gris clair, sur lequel tranchent des cercles plus foncés, et que hérissent çà et là de nombreuses éminences papillaires d'un beau jaune.

Sur ces bancs de coraux, que recouvrent ordinairement un pied ou dix-huit pouces d'eau, se trouvent encore de nombreux petits bassins assez profonds, où vivent des poissons remarquables par leur splendide vestiture. Leur nager

[illegible] *Lesson* [illegible].

Les [illegible] les madrépores arrondis en tête ; les [illegible] et [illegible] De petites [illegible] et de [illegible] de l'eau. Le premier est l'*erimou* des naturels, et est souvent entremêlé à un polypier rameux et gélatineux, formé de grains arrondis, de couleur verte transparente, enfilés comme des grains de chapelet, que l'on appelle aussi, dans le pays, *erimou*, en lui ajoutant l'épithète d'*onini*. Les frondes flabelliformes de l'*ulva pavonia* sont mollement balancées à côté des tiges comme noueuses des halimèdes, voisines du *tuna* de Solander et d'Ellis, et dont les articulations sont d'un vert gai à l'état frais, et blanchissent en desséchant, lorsque leur axe calcaire se trouve privé de l'écorce animalisée et colorée qui le revêtait. L'halimède est l'*érimou orou* des habitants de Borabora. Des thétis, des *ava-ei-matapé* ou spatangues, à piquants courts et serrés, de couleur marron ; des *tavouaé* ou oursins orbicu-

laires, à piquants roux à la base et blancs à la pointe, de gros *trochus* comestibles, des cônes dits piqûres de puce, vinrent accroître le nombre des objets que nous recueillîmes sur ces récifs.

La petite île isolée de *Toubouai*, sur laquelle nous nous dirigeâmes ensuite en quittant les écueils de la passe, diffère des motous en ce qu'elle est de la même constitution géologique que Borabora, c'est-à-dire monstrueuse, et, nous pensons, de dolérite; mais comme elle est partout très-boisée, nous ne pûmes nous assurer d'une manière positive du fait. Le pois corail (*abrus precatorius*), si commun en Amérique, couvrait la lisière de cet îlot; et ses gousses, alors en maturité, étaient remplies de ces graines rouges et noires si vivement colorées. Les moustiques pullulaient en ce lieu et nous en chassèrent. Sur la grève vivaient les *toupa*, espèce inédite d'ocypode, l'holothurie *eouari*, et la dolabelle *térémidi*, espèce nouvelle et remarquable, dont nous avons communiqué la figure et l'animal en nature à M. Rang, pour faire partie de sa *Monographie des apysies*, et où on la trouve décrite page 48, et figurée pl. 3.

La baie de Borabora est souvent fréquentée par des essaims de ces énormes raies, que les marins nomment *diables de mer*, et que les naturels appellent *aapiti*. Cette espèce vit en troupes, nage avec rapidité, et vient souvent à la surface de la mer, de manière à simuler le sommet d'une roche à fleur d'eau. Elle a de douze à quinze pieds de largeur, et la queue d'un individu que nous donna un pêcheur avait cinq pieds de longueur. Les habitants des îles de la Société s'en rendent maîtres en leur lançant des harpons, et se servent de leur peau pour faire des râpes avec lesquelles ils polissent les ouvrages en bois.

Nous terminerons le tableau physique de Borabora par

[illegible]

[illegible]

Parmi le grand nombre de noms que le cocotier porte dans les diverses contrées [illegible] nous citerons les suivants.

*Cocappa*. Rumphius [illegible] p. [illegible]

*Tenga* [illegible]

*Ianyr-Cenarnin*. [illegible]

*Coquero* [illegible]

*Reul* [illegible] aux Maldives:

*Narque...y*, chez les Guzarates:

*Berca*, dans l'Inde, Taylor, [illegible] p. 190.

*Klapa*, *kalapa*, [illegible], des Malais:

*Niu*, aux Tonga et aux Fidjis:

*Nou*, à la Nouvelle-Calédonie:

*Serail*, à Waigiou, d'Entrecasteaux, II.

*Kasout*, à Waigiou; *lamaté* (le lait), *kambi* (la chair), *ouanaté* (la coque), *kanu* (le brou);

*Ari*, à O-taïti;

*Lamass*, à la Nouvelle-Irlande; *larime* (la coque), *kaourou* (le lait), *lamass* (la chair);

*Sera*, à la Nouvelle-Guinée, havre de Doréy; *karafia* (la chair), *rouria* (le lait émulsif), *yeffia* (le brou filamenteux), *sekëia* (la coque ligneuse).

nouveau. Il ne croît jamais que sur le littoral des contrées situées entre les tropiques : il a besoin, pour vivre, d'une atmosphère marine et chaude ; partout ailleurs il végète sans vigueur et sans grâce. Mais dans les îles innombrables de la Polynésie et de l'Océanie, dans celles surtout qui s'élèvent à peine au-dessus des vagues, il paraît être dans sa patrie de prédilection, et forme des forêts délicieuses que l'œil du navigateur contemple de loin avec satisfaction.

Décrit dans presque toutes les relations des voyages nautiques, le cocotier a reçu des marins le titre de roi des végétaux. Son utilité est immense, et tout en lui est formé pour les premiers besoins de l'homme. Ses longs stipes, composés de fibres tenaces, servent, aux Indes, de ponts sur les ravines et sur les petites rivières : aillieurs on en fait quelques meubles domestiques ; en Chine ils constituent la charpente des cabanes des gens pauvres des provinces du sud. Ses immenses feuilles composées sont utilisées pour faire des toitures, des paniers, des ouvrages variés de vanneries ; parfois même elles remplacent le papier, en recevant des Indiens les lettres qu'ils y incrustent avec un poinçon. Ces feuilles, tissées avec art aux Mariannes, sont employées pour faire des corbeilles gracieuses dont se servent les femmes. Les nervures sont réunies en balais ; enfin, tissées, modifiées de mille manières, on les transforme en parasols, en éventails, en voiles de pirogues, etc. Il est rare qu'on cherche à obtenir du cocotier la séve, qui fournit, dans plusieurs autres espèces de palmiers, le vin dit de palme, ou *souva*, *tari*, *touba*, etc. ; séve que l'on peut concentrer en un sirop, puis en une sorte de sucre noir hydruré, que les Malais appellent *jagra*, *jaggari* et *goula itan*. Avec cette matière sucrée, les habitants des Mariannes font des *sapa*, ou sortes de confitures fort agréables ; et unie à de la chaux et du blanc d'œuf, on s'en sert à Madras pour en composer un stuc ou mastic

tenace, qui résiste à l'action du soleil et de la pluie, et qui, dit-on, acquiert un beau poli.

La toile grossière, disposée en filaments entre-croisés à la base des pétioles, est fréquemment utilisée pour servir de filtre ou de tamis grossier. Les fibres longitudinales des stipes, nommées *dock* à Java, font des cordages excellents pour la marine. Le bourgeon terminal fournirait un chou d'un excellent goût si l'on pouvait se décider à détruire, pour un si frêle avantage, les ressources infinies et importantes que le cocotier donne dans le cours de sa vie. Parfois cependant, dans les colonies, on prépare, par luxe de table, des tiges de jeunes cocotiers encore herbacées, et n'ayant pas dépassé trois ou quatre ans, remplies, dans leur intérieur, d'une moelle saccharine muqueuse, très-agréable au goût.

Mais les ressources les plus importantes fournies par ce palmier sont ses noix, qui, suspendues par grappes sous le feuillage, se succèdent pendant longtemps sans interruption, et offrent des fruits naissants à côté de ceux complétement mûrs, et d'autres dans un état intermédiaire. L'enveloppe filamenteuse, ou le brou qui entoure chaque noix, est connu dans l'Inde sous le nom de *caire* ou de *bastin* [1], et au Brésil sous celui de *cairo*. On en retire, dans les ports de l'Inde, une bourre avantageuse pour calfater les vaisseaux; car on dit qu'elle résiste beaucoup plus longtemps que l'étoupe de chanvre à une immersion dans l'eau. Les câbles, tous les cordages employés dans les ports de l'Inde et du

1 On obtint les filaments du *caire* ou *kair* en les macérant, et en les séparant par le battage. Leur adhérence est rompue à coups de maillet, de manière que l'eau dans laquelle on les immerge a plus d'action pour dissoudre les matières gommeuses et solubles qui les invisquent. Ces filaments sont séchés, battus de nouveau, et mis dans le commerce lorsqu'ils sont nets. Quarante cocos donnent environ six livres de ce *caire*.

Brésil sont faits de cette matière textile; ils n'ont point la force de ceux du chanvre; mais ils l'emportent sur eux par l'avantage de pouvoir surnager, étant très-légers. Quoique leur durée ne soit point inférieure aux cordages d'Europe, ils ont le désavantage d'être hérissés de barbes rudes sur leurs surfaces, qui les rendent peu maniables [1].

La coque ligneuse située sous le brou qui enveloppe l'amande est, par sa dureté et par sa forme, en possession de servir de vases et de vaisselles à tous les insulaires dans l'enfance de la civilisation. Lorsque ces noix n'ont pas encore acquis leur maturité parfaite, elles contiennent un liquide aqueux, d'abord limpide, d'une saveur sucrée, aigrelette, dont les propriétés rafraîchissantes et tempérantes ne sont point équivoques, Ce liquide, dont les cocos contiennent jusqu'à près d'un litre, est la boisson ordinaire de tous les peuples répandus dans la mer du Sud. Les dames créoles s'en servent aux Antilles, pour faire disparaître les taches du visage et dans l'espérance de rendre la peau vermeille et satinée. Nous avons remarqué que l'usage de cette boisson, dans les blennorrhées, occasionnait une vive cuisson, et que les écoulements en recevaient la propriété de tacher le linge en noir; ce qu'on doit attribuer, sans doute, aux acides carbonique et malique qui y sont contenus, ou au sel à base de chaux et de potasse que M. Trommsdorff y a trouvé. Par l'analyse chimique, en effet, on reconnaît que le lait émulsif de coco est composé de beaucoup d'eau, de sucre, d'un peu de gomme et de sels végétaux; dans la maturité du fruit, ce liquide acquiert de la densité, ressemble à une crème onctueuse, et finit par se transformer en une substance tenace, d'une saveur douceâtre, dure, d'une blancheur éblouissante,

[1] Trois tourons de neuf fils de carret se rompent sous un poids de 162,000 liv.

et qu'on nomme chair ou lard de coco[1]. Au centre de cette chair séjourne quelque peu de liquide primitif qui n'a point changé de nature; et au milieu duquel se trouve parfois une petite concrétion oviforme, d'un blanc de porcelaine, qui paraît être déposée par couches dues à la précipitation du carbonate de chaux. Ce corps jouit d'une réputation d'autant plus grande chez les Malais, qu'il ne se trouve que dans des circonstances très-rares et encore inappréciées : ils l'ont doté d'ailleurs des propriétés les plus miraculeuses, et ce n'est qu'en le payant fort cher qu'il est possible de se le procurer.

L'usage de la chair de coco fournit une nourriture agréable, soit qu'on la mange lorsqu'elle n'a encore que la consistance de crème, ou soit qu'étant mûre, elle serve avec beaucoup d'autres substances à composer des mets qui varient suivant le goût des tribus. Sous le rapport commercial, le cocotier peut encore fournir de grands produits : on retire de la chair de coco râpée, une huile grasse d'une saveur très-douce lorsqu'elle est épurée, brûlant avec une belle flamme, se figeant aisément et propre à faire un savon amygdalin; trente-deux cocos donnent à peu-près dix-sept livres de pulpe, dont on peut retirer trois livres d'huile.

Nous n'étendrons pas plus loin ces recherches, bien qu'il soit possible de les compléter par une foule de détails sur

[1] Cette chair est ainsi composée, d'après M. Trommsdorff (*Journ.*, t. XXIV, et *Journal de Pharmacie*, 1816, t. II, p. 97):

1° D'huile butireuse, surnageant le suc laiteux qu'on en retire par expression, se figeant aisément, et qu'on pourrait nommer beurre végétal;

2° De liquide aqueux;

3° D'albumine;

4° De sucre liquide, ou mucoso-sucré, remplaçant la partie caséeuse du lait des animaux, tandis que le beurre est l'analogue de l'huile grasse.

l'utilité dont est ce précieux palmier chez tous les peuples disséminés sur les rivages des régions équatoriales. Nous nous bornerons à dire que la mythologie indienne l'a divinisé en le faisant naître du sang de *Ceuxy*, immolé dans un accès de jalousie par son père *Ixora*. Aussi les pauvres Malabares ont l'usage, dans leurs cérémonies nuptiales, pour mettre le sceau à leur promesse de s'aimer toujours, d'échanger une de ces noix avec leurs épouses.

Le climat d'O-taïti et de Borabora a été regardé, par quelques voyageurs, comme très-salubre et exempt de maladies endémiques ou propres au sol. Cet énoncé n'a pu être établi que d'après des observations superficielles et peu rigoureuses, et nous pouvons affirmer que ces îles, sans être malsaines, n'offriraient point un séjour exempt de dangers pour la santé des Européens qui s'y fixeraient, de même que les influences du climat ne ménagent point la race qui l'habite. Comment en serait-il autrement d'ailleurs, sous un ciel dont la température est chaude et humide, le sol frais et constamment humecté, dans des maisons sans parois latérales closes, et dont le sol n'est recouvert que d'un peu de paille? L'abondance des fruits et des racines alimentaires rend la vie facile et abondante, mais l'ichthyophagie serait-elle sans inconvénients?

La première preuve d'ailleurs qu'on puisse citer, comme corroborant cette opinion, est le petit nombre de vieillards qui atteignent une carrière avancée. En général les exemples de longévité sont très-rares.

Les habitants de ces îles, avant l'arrivée des Européens, connaissaient une sorte de médecine qu'ils appelaient *erapao maï* (qui guérit). Leurs médecins appartenaient à la classe inférieure des prêtres et se nommaient *Erao*. Souvent aussi c'étaient des guerriers qui faisaient marcher de front l'art de faire des blessures et l'art de les guérir. Quelques-uns de

ces nouveaux machaons jouissaient d'une grande réputation. Cependant la plupart des chefs de famille exerçaient eux-mêmes ce pieux ministère, et ils connaissaient un grand nombre de plantes qu'ils allaient recueillir dans les montagnes et dont ils exprimaient le suc pour en faire des remèdes. Toutefois leurs connaissances ne furent jamais très-étendues ni bien positives, et ils avaient fréquemment recours à des superstitions ou à l'invocation des idoles du Moraï.

La chirurgie était simple chez ces insulaires. Ils abandonnaient aux seuls soins de la nature, les blessures qui résultaient de leurs combats fréquents avec leurs voisins. Rapprocher les bords d'une plaie, la préserver du contact de l'air, était toute leur science; et par ce moyen, sur lequel est fondée aujourd'hui la saine théorie des Européens, ils obtenaient du temps une guérison durable. Nous vîmes quelques naturels, un peu âgés, porteurs de larges cicatrices, résultat des profondes blessures que produisait le choc des javelines, des massues ou des haches de pierre. Mais il est probable que le plus grand nombre des blessés périssait, soit par les hémorragies subséquentes, soit par la suppuration énorme qui venait à les épuiser. On nous indiqua, dans l'île de Borabora, voisine de Taïti, un naturel qui jouissait d'une grande réputation comme guerrier et comme habile dans l'opération du trépan. Nous eûmes le regret de ne pouvoir converser avec ce naturel qui habitait l'autre côté de l'île. Il nous avait promis une collection des instruments qu'il s'était fabriqués lui-même; mais il ne tint pas parole. Il se vantait d'avoir trépané plus de deux cents hommes dans le cours entier de sa vie. Il paraît qu'il pratiquait cette opération lorsque quelques coups avaient intéressé le crâne; et, d'après l'ancienne manière de se battre des insulaires, c'était la partie la plus ordinairement affectée. Aurait-on pensé trouver, au milieu des peuplades peu civilisées de la mer du

Sud, la pratique (sans doute grossière) d'une opération si souvent infructueuse dans les mains des plus habiles chirurgiens d'Europe?

La race qui habite Taïti et Borabora est composée d'hommes bien faits, dont les formes sont dessinées avec régularité, et cependant on trouve parmi eux un grand nombre de bossus. En assistant à la grande assemblée qui se tient annuellement à Papaoa, dans le district de Pari, nous y observâmes plusieurs albinos dont la teinte d'un blanc fade, les cheveux blonds-rouges, relevaient mal des traits empreints d'idiotisme.

Presque tous les jeunes gens ont la figure et le corps couverts de boutons, signe le moins infaillible de l'effervescence de leur sang. Il en était de même des filles, et les deux sexes présentaient fréquemment des furoncles ou de larges plaques dartreuses sur le corps. Beaucoup d'enfants ont des scrofules, ou les adolescents en portent les stigmates.

Parmi les maladies internes, la dyssenterie tient le premier rang; mais ses symptômes ne revêtent point une forme alarmante. Elle paraît due à l'abus des fruits mucilagineux ou acidules, que ne manquent point de commettre les marins arrivant de la mer. On observe aussi diverses fièvres, quelques vomissements cholériques et des obstructions viscérales que présentent surtout les jeunes enfants.

La maladie la plus ordinaire et qui mérite le plus de fixer un instant notre attention, est l'éléphantiasis. Il est étonnant que les premiers navigateurs ne l'aient point mentionnée. Il est peu probable, sans doute, que son développement soit récent ou ait été précédé de la syphilis, d'après une opinion reçue. Quoi qu'il en soit, un grand nombre d'habitants en sont atteints, et on ne peut se dispenser de considérer l'origine de cette maladie comme découlant de plusieurs sources que nous croyons devoir attribuer à diverses causes :

1° L'ichthyophagie : cette nourriture porte son action sur la peau ; d'après des faits positifs, on est autorisé à regarder la lèpre comme plus fréquente chez les peuples pêcheurs. L'éléphantiasis n'est qu'une modification de la lèpre. et il n'est pas étonnant d'ailleurs que l'habitude de manger des poissons crus n'ait une action nuisible sur le système cutané.

2° L'habitude de coucher sur des nattes simplement jetées sur le sol, dans des cabanes non garanties des injures du temps par des murailles latérales. On s'accorde, en effet, à regarder l'humidité comme suffisante pour procurer aux nouveau-nés un endurcissement du tissu cellulaire, appelé plus particulièrement *sclérème*, et cette affection n'est pas sans analogie avec celle qui nous occupe. Le corps des naturels, par une atmosphère échauffée, est dans un état de moiteur habituelle que refroidit la fraîcheur du sol, pendant le sommeil, ou les averses de la saison pluvieuse ; et les chefs, pour s'en garantir, sont les seuls qui possèdent des lits élevés au-dessus du sol.

3° Le genre de nourriture, l'usage ordinaire des fruits farineux, et pour boisson le lait de coco, finissent par débiliter l'estomac.

4° Enfin, l'espèce de connexion qui existe entre cette affection, les scrofules et les maladies vénériennes intenses et invétérées. En effet, que la syphilis ait été importée ou non, anciennement ou à une époque moderne, toujours est-il vrai qu'elle paraît y avoir fait de grands ravages et qu'elle y a laissé des traces profondes. Il n'y aurait rien d'impossible que l'éléphantiasis, encore mal connu, ne dût sa fréquence ou ses progrès à une dégénérescence des individus issus de parents vénériens. Cependant, il faut avouer que peu de probabilité ne légitime essentiellement cette quatrième assertion.

L'éléphantiasis est tantôt général ou plus communément partiel. Il atteint également les membres supérieurs ou les inférieurs, un seul ou plusieurs. Aucun âge n'en est exempt; et, quoique les hommes un peu âgés présentent cet état morbide le plus ordinairement, on trouve des enfants en bas âge et des adolescents qui en sont atteints. Des Européens résidant depuis longtemps dans le pays l'ont également contracté; mais nous ignorons si les femmes échappent à ce genre de maladie; seulement, nous n'en avons rencontré aucun exemple.

Le début de l'éléphantiasis n'offre rien de particulier. Le gonflement du tissu cellulaire est lent dans son accroissement et successif dans sa marche que rien n'arrête. Il n'y a point de changement dans la couleur de la peau. Les malades ne ressentent point de douleur, mais seulement de la rigidité dans la partie lésée. Les extrémités inférieures sont plus communément affectées; alors, elles se déforment et finissent par offrir exactement l'aspect de la jambe grossière de l'éléphant. Le voisinage des articulations éprouve toujours, par la rigidité des tendons et des membranes qui les entourent, une plus grande tension. Aussi le tissu cellulaire supérieur, plus lâche, retombe en bourrelets saillants sur ces mêmes articulations qui paraissent alors étranglées. Le pied, par l'endurcissement du tissu qui forme une gaîne aux tendons, prend plus de largeur qu'il n'a de longueur, et il semble que les doigts du pied n'existent plus, parce qu'ils sont empâtés dans cette masse déformée. Nous avons rencontré plusieurs Taïtiens ayant un seul bras éléphantiasé. Ils jouissaient des mouvements de préhension avec une liberté aussi grande que celle du membre sain. Un grand nombre en étaient atteints aux deux jambes, ou à une seule. Ils marchaient avec aisance et grimpaient à bord aussi bien que les autres naturels. Le plus grand développement du gonflement se trouvait au pied

et diminuait successivement jusqu'aux genoux, ou un peu au-dessus. De nombreux bourrelets couvraient seulement leur surface dans l'état ordinaire, et la circonférence du membre avait de 18 à 20 pouces. La peau, dans les premiers temps, est lisse ou seulement écailleuse; mais lorsque l'éléphantiasis est parvenue à un état avancé, la surface se couvre de végétations charnues plus abondantes vers les orteils, ou ils imitent des paquets de verrues; souvent de larges ulcérations en couvraient divers points.

Nous avons vu, à Borabora, un jeune homme de seize ans, présentant l'éléphantiasis au *summum*. Il avait les jambes et les cuisses prises, et le gonflement du tissu cellulaire s'étendait jusqu'à l'abdomen. Les bras, jusqu'aux doigts, étaient également affectés; sa figure était boursouflée, son regard fixe était empreint d'idiotisme; jouissant et exerçant ses fonctions habituelles, ce sujet avait un grand appétit.

Nous avons eu également occasion de voir des enfants à la mamelle atteints d'endurcissement du tissu cellulaire, analogue à l'éléphantiasis, dont il est peut-être le premier symptôme. Cet état est généralement mortel, parce qu'il se complique d'obstructions des viscères. Un, entre autres, dévoré par le marasme, offrait ces divers états pathologiques parfaitement caractérisés.

Peut-être que cette maladie, prise au début, serait susceptible d'être guérie par une médication tonique et ïatraleptique, c'est-à-dire principalement par l'usage des fomentations diverses, aidées en même temps par des bandages roulés, bien faits. Les Taïtiens et les Boraboriens ont une sorte de vénération pour ceux qui sont atteints de cette maladie, qu'ils nomment *févée*. Ils semblent avoir une pitié raisonnée sur cet état que tous redoutent beaucoup et qu'ils ne cherchent point à combattre. Le seul moyen prophylactique que les vieillards emploient consiste à se *ficeler* la jambe,

en l'entourant de cordes, qui prennent aux chevilles et vont jusqu'au genou, en faisant une douzaine de circonvolutions. Ce procédé ne paraît pas devoir être très-efficace ; car rien n'empêche que les espaces libres ne puissent s'engorger.

Une autre maladie trop commune, relativement à sa gravité et aux infirmités qu'elle amène avec elle et qui tient de bien près à l'eléphantiasis, dont elle paraît descendre, est l'engorgement squirrheux des testicules, qui prennent un volume énorme et offrent toutes les apparences, sinon la réalité, d'un hydrosarcocèle démesuré.

M. Crook, missionnaire à Taïti, dans le district de Papiti, nous montra un cas de ce genre, très-curieux par l'immense développement que la tumeur avait pris. Depuis, nous en avons vu plusieurs cas, un, entre autres, sur la personne d'un Espagnol, nommé Antonia Pantoya, qui, prisonnier à bord d'un navire anglais, fut laissé dans l'île il y a une trentaine d'années. Sa maladie avait fait de rapides progrès, et le scrotum touchait presque le sol lorsqu'il marchait, ce qu'il faisait avec assez de facilité. M. Garnot devait donner l'observation relative à cet homme. Celui que nous avons visité présentait un état encore plus pitoyable : il se nommait *Ha-u-rao*, naturel d'O-taïti et habitant le voisinage de la pointe de Taoni.

Sa maladie datait de quatre années, le scrotum était distendu outre mesure ; le penis était enseveli dans la masse de la tumeur ; et l'ouverture sinueuse du canal de l'urètre aboutissait à sa portion centrale. Le diamètre transversal, mesuré exactement, donna cinq pieds six pouces dans la circonférence, et la tumeur avait, de sa base au pubis jusqu'au sommet, une longueur de deux pieds huit pouces six lignes, tandis que sa circonférence, à son pédicule, était de deux pieds et demi. Cette tuméfaction gigantesque était saine dans la plupart de ses points ; seulement des ulcérations

couvraient le rebord inférieur; des veines très-grosses sillonnaient la masse qui exhalait une odeur fétide. L'homme atteint de cette maladie était d'une constitution athlétique, et l'appareil gastrique jouissait de la plénitude de ses fonctions; seulement de temps à autre, il avait des mouvements fébriles légers, annoncés par des frissons. La maladie, lente dans sa marche, lors de son développement, faisait depuis des progrès rapides. Le sujet ne pouvait plus se lever de dessus sa natte, et pour montrer sa tumeur, il la soulevait en grand avec ses bras. Du reste, indifférent sur son état, attendant la mort comme le terme de ses souffrances, il plaisantait sur sa triste position.

Nous avons dessiné [1] cet état morbide, que les Taïtiens nomment *eoua;* mais ces cas remarquables ne sont pas rares dans cette île, et l'oncle du roi, *Méoré Fara Pomaré*, qui vint nous visiter dans sa pirogue, ne put en sortir, et y était placé par ses serviteurs, parce qu'il portait une tumeur de ce genre.

La petite-vérole règne parfois à O-taïti et à Borabora: MM. Wilson et Crook nous demandèrent du vaccin; mais nous eûmes le regret de ne pouvoir leur communiquer ce bienfaisant préservatif.

Une remarque que nous avons eu occasion de faire, montre combien le climat de Taïti est peu propre à la guérison des plaies. Un grand nombre de matelots, en marchant sur les coraux les pieds nus, se firent de légères blessures; d'autres, et surtout des officiers, en allant à la chasse, eurent les parties nues coupées par une herbe très-tranchante, analogue à nos carex, appelée *piripiri*. Toutes ces petites plaies qui intéressaient à peine le derme, et qui n'étaient

[1] Ce dessin est dans le portefeuille du professeur Broussais, l'ayant remis sur sa demande au docteur Gaubert, son parent.

que des égratignures, s'enflammèrent et suppurèrent, et n'étaient point encore guéries un mois après notre départ par des latitudes plus sud.

La maladie dont il nous reste à parler est la syphilis, nommée *etouna* par les Taïtiens et les Boraboriens. Il nous sera permis d'entrer dans quelques détails pour réfuter les assertions hasardées, consignées dans les voyages anglais qui souillent trop fréquemment leurs pages par des calomnies grossières, dont le silence ne doit pas toujours faire justice.

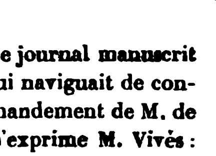
Ce terrible fléau, dont on attribue l'importation en Europe lors de la découverte de l'Amérique, a été l'objet de scandaleux litiges entre les navigateurs anglais et français, qui se reprochèrent, dans les ouvrages écrits, d'en avoir empoisonné les heureux insulaires des îles de la Société. Cook, plein de ces aveugles préventions nationales qui ternissent les plus beaux caractères, n'a pas craint d'attribuer au voyageur *Bougainville*, et par suite à la France, l'introduction à Taïti de la syphilis. Il est fort heureusement loin de nous le temps des ténèbres et de l'ignorance qui firent nommer et consacrer, par des nations rivales et haineuses, le nom de *morbus gallicus* à une infirmité nouvelle et terrible que l'armée française contracta, il est vrai, au siége de Naples, mais lorsque tout le midi en était déjà infecté!

Voici au reste ce qu'on lit dans le *Voyage autour du Monde* du capitaine Wallis (t. II, page 162 et suiv., coll. d'Hawkesworth) :

« Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la » maladie vénérienne ; comme ils eurent commerce avec un » grand nombre de femmes, il est extrêmement probable » qu'elle n'était pas répandue dans l'île. Cependant le capi» taine Cook, dans son voyage sur l'*Endeavour*, l'y trouva » établie. Le *Dauphin*, l'*Étoile* et la *Boudeuse*, commandés » par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux qui aient

» abordé à O-taïti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à » l'*Angleterre ou à la France* qu'il faut reprocher d'avoir » infecté, de cette peste terrible, une race de peuples heu- » reux. Mais j'ai la consolation de pouvoir disculper, » sur cet article, d'une manière évidente, et ma patrie et » moi [1]. »

Voilà une accusation qui est positive, et pour se défendre, M. Wallis ne craint pas d'étaler toutes les précautions qu'il a prises pour s'enquérir de ceux qui étaient atteints de syphilis. Il affirme que nul vénérien n'existait à bord; nous voulons bien l'en croire sur parole, mais il nous est permis de douter, connaissant parfaitement combien les marins sont philanthropes dans leurs écrits, mais très-peu dans la pratique. Le certificat que M. Wallis remit si pompeusement à l'amirauté aurait bien pu être dressé au retour



1 Nous sommes assez heureux pour trouver dans le journal manuscrit de M. Vivès, chirurgien-major de la flûte l'*Étoile* qui naviguait de conserve avec la *Boudeuse*, l'une et l'autre sous le commandement de M. de Bougainville, un passage formel sur ce sujet; ainsi s'exprime M. Vivès : « Les délices que nous avons goûtées dans cette île, la beauté des femmes » et leur facilité, nous portèrent à lui donner le nom de Nouvelle-Cy- » thère. Ce nom serait encore mieux appliqué, si les roses n'eussent été » entourées d'épines, que nous prétendons mal à propos devoir à Chris- » tophe Colomb. Quant aux prémices de cette *maladie*, il est *certain* » qu'ils n'ont pas été portés *par les Français* dans ce pays, où elle paraît » régner depuis longtemps. Je ne dis pas avoir ouï dire, mais j'ai vu » deux femmes qui m'en ont donné des preuves. Boutaveri, le sauvage » que nous avions à bord, nous en offrit qui lui étaient personnelles. Il » nous fit entendre que cette maladie était commune dans son pays, » mais que leurs médecins la guérissaient à l'aide de plantes. Dès les » huit premiers jours de notre arrivée, la flûte compta une douzaine et » la frégate une vingtaine de victimes. Je crois que l'on peut convenir » avec moi que dans tous les pays chauds, entre les tropiques, où la » polygamie est permise, cette maladie s'y contracte facilement. »

du capitaine Cook, qui dit dans son premier voyage, t. II, p. 510, édit. in-4° :

« Il est certain que le *Dauphin* (capitaine Wallis) et » l'*Endeavour*, et les deux vaisseaux commandés par M. de » Bougainville, sont les seuls bâtiments européens qui avaient » *abordé* à O-taïti, et ce sont les Anglais ou les Français qui » y ont apporté cette maladie. Le capitaine Wallis s'est *jus-* » *tifié* sur cet article, dans la relation de son voyage, et » il est sûr que lorsque nous arrivâmes dans l'île elle y avait » déjà fait les ravages les plus effrayants. Un de nos gens » l'y contracta cinq jours après notre débarquement, et nos » recherches à cet égard, lorsque nous entendîmes la langue » d'O-taïti, nous firent connaître que les insulaires en » étaient redevables aux vaisseaux qui avaient mouillé sur » la côte orientale de l'île *quinze mois* avant notre arri- » vée. »

Plus bas Cook dit : « Nous avons cependant lieu de croire » qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal ; pendant » notre séjour dans l'île, nous n'avons vu aucun O-taïtien » chez qui elle eût fait de grands progrès. »

D'après cet énoncé, si positif en apparence, ne serait-on pas porté à croire que les faits avancés par les deux marins anglais sont hors de doute? cependant sur quoi reposent-ils?

1° Sur ce que Wallis et de Bougainville sont les premiers qui aient abordé à Taïti?

Ce fait est inexact. Plusieurs marins espagnols partis de Lima même après Guiros, qui, le premier, découvrit Taïti, relâchèrent dans cette île; et quoique l'opinion universelle considère l'Amérique comme le berceau de la syphilis, on doit bien se garder d'en attribuer l'importation aux navigateurs espagnols.

2° faudra-t-il croire sur parole le capitaine Wallis, et le

récit de M. de Bougainville n'est-il pas aussi digne d'être cru lorsqu'il y dit, t. II, p. 16, deuxième édit. :

« C'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous ac- » cusent (les Anglais) d'avoir porté aux malheureux Taïtiens » la maladie que nous pourrions peut-être plus justement » soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de » M. Wallis. »

Plus loin, le navigateur français dit, p. 134 : « Dans le » même temps, il se déclara, sur les deux navires, plusieurs » maladies vénériennes prises à Taïti. Elles portaient tous » les symptômes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou, » il en était perdu ; mais il paraît que dans ce pays on s'in- » quiète peu de ce mal. »

3° Depuis la sortie du détroit de Magellan, des frégates françaises, en janvier 1768, jusqu'au 6 avril, qu'elles abordèrent à Taïti, les maladies vénériennes qui auraient existé à bord se seraient guéries d'elles-mêmes, par l'influence seule du temps et de la chaleur, à moins de complications graves, et il n'est pas probable qu'on n'y eût pas remédié immédiatement. Bougainville ne s'est jamais plaint, dans cette traversée, que de quatre scorbutiques qu'il eut en février.

4° L'assertion du capitaine Cook ne tombe-t-elle pas d'elle-même, lorsqu'il dit n'avoir vu aucun Taïtien chez qui elle ait fait de grands progrès et qu'il pensait qu'ils avaient trouvé un spécifique ? Comment concilier ce que l'on trouve dans le journal du lieutenant Walts du navire *Lady Penrhym*, qui avait fait partie de la troisième expédition de Cook, et retourna à Taïti en 1788 ? Il s'exprime ainsi : « Un grand » nombre de naturels avaient été emportés par la maladie » vénérienne, fruit de leur commerce avec les équipages » de la *Résolution* et de la *Découverte* : les femmes, sur-

» tout celles de la troisième classe, n'étaient pas encore » guéries, etc., etc. »

5° Le rapport des naturels qui dirent l'avoir reçue des navires mouillés dans l'est, ne dit point que c'est de telle ou telle nation. Les naturels sont aussi portés à attribuer aux Européens les épidémies qui les moissonnent de temps à autre, et M. Wilson nous a plusieurs fois dit qu'ils attribuaient à Vancouver l'importation de la dyssenterie qui y fit de grands ravages quelque temps après la passage de ce navigateur.

6° Enfin en laissant au lecteur à asseoir son jugement, en ne mettant sous ses yeux que des faits, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer la légèreté des rapports des voyageurs qui ne devraient pas adopter sans examen ces opinions extrêmes qu'on peut tolérer chez de vulgaires matelots, mais jamais chez des chefs d'expédition. Quelques voyageurs anglais [1] paraissent oublier que le premier devoir de l'historien est l'impartialité et la décence qu'on doit surtout conserver envers les nations et même envers les hommes. Aux yeux de l'humanité d'ailleurs, Cook, Wallis et autres se croyaient-ils exempts de tout reproche ?

Nous reviendrons sur ces allégations d'un patriotisme aveugle, en parlant de la petite-vérole, dont l'importation à la Nouvelle-Galles est attribuée à La Pérouse, etc., etc.

On serait tenté de considérer la maladie vénérienne comme indigène chez les Taïtiens, et comme le résultat de l'abus des jouissances chez un peuple sensuel et libidineux ; ce qui semblerait l'indiquer est le remède qu'ils ont trouvé immédiatement, remède fourni par une espèce de poivrier ; l'on sait que plusieurs plantes de ce genre sont usitées comme

[1] Barrow entre autres, le plus acharné ennemi du nom français.

sudorifiques en Amérique, aux Indes et dans plusieurs autres îles de la Polynésie.

Les missionnaires attribuent l'abâtardissement de la race taïtienne à la syphilis, qu'il assurent avoir été apportée par des navires européens. Les hommes sont encore cependant remarquables par la beauté de leurs formes et de leur physionomie. Les femmes seules perdent à avoir été trop flattées dans leur portrait; mais l'abus des jouissances, une maternité précoce, peuvent bien enlaidir leurs traits. Quant à l'éléphantiasis et aux scrofules, que les premiers voyageurs ne mentionnent point, ces deux infirmités ne nous paraissent pas dues à la dégénérescence vénérienne, et il est probable qu'on sacrifiait autrefois, sur les autels des *Moraïs*, les hommes qui en étaient atteints.

Malgré que la syphilis soit aujourd'hui commune à Taïti, personne à bord ne l'y contracta. Nous vîmes seulement quelques naturels qui en étaient atteints, et il est juste de dire que les craintes que leur inspirent les missionnaires ont mis un frein salutaire à la débauche qui caractérisait ce peuple. Les femmes converties au christianisme n'en sont pas plus chastes toutefois, car malgré une surveillance active des agents des missionnaires, elles se rendaient à bord pendant la nuit, en joignant la ruse et la dissimulation à leurs intrigues, et faisaient des lieues à la nage pour mieux voiler leurs amoureux projets.

Comme on a des preuves assez probantes de l'importation de la syphilis aux îles des Amis, Sandwich, Marquises, à la Nouvelle-Zélande, etc., etc., et qu'elle est due aux Européens, on doit être tenté alors de regarder cette maladie comme introduite à Taïti et à Borabora par la même voie. Ce n'est pas d'ailleurs l'unique fléau que ces peuplades, heureuses à leur manière, auront reçu des peuples civilisés.

Incapables d'apprécier les bienfaits d'une haute civilisation, elles n'en ont pris jusqu'à ce jour que des vices et des habitudes pernicieuses.

Aujourd'hui la syphilis ne fait point de ravages dans les îles de la Société, et notamment à Taïti. Le régime essentiellement doux des habitants qui ne vivent que de fruits et ne boivent que des émulsions de coco [1]; la fréquence des bains, la température également élevée du climat; l'indolence qui, chez eux, s'oppose à la fatigue, ajoutez à cela la possession d'un remède actif, en sont la médication la plus active et la plus efficace.

Les Taïtiens et les Boraboriens font en effet facilement disparaître les affections vénériennes, en employant une boisson aqueuse de racine d'ava, qui les enivre pendant vingt-quatre heures. A cette ivresse succèdent des sueurs abondantes et continues pendant trois jours. Pendant ce temps le malade borne ses soins à ne pas sortir de la cabane et à essuyer la transpiration qui ruisselle de son corps; quelques jours après cette première administration, il renouvelle ce moyen thérapeutique, et il est rare qu'il ne déracine pas le mal.

L'ava agit aussi puissamment que le gayac, la squine, la salsepareille, dans les climats qui les produisent, et qui aident leur effet, tandis que ces substances perdent de leur efficacité dans ceux que nous habitons. L'ava sert encore à purifier les Taïtiennes de leurs relations journalières avec les navires qui y relâchent.

[1] Nous avons cependant remarqué depuis que le lait de coco, dans les gonorrhées, occasionnait de vives cuissons dans le canal de l'urètre, lorsque l'écoulement n'en procurait plus depuis longtemps, et que celui-ci devenant plus abondant, acquérait la propriété de tacher fortement le linge en noir.

Par une analogie expérimentale fort remarquable, l'ava se retire à Taïti du *piper methysticum*, et on sait que des boissons usitées dans des cas analogues sont faites avec le *siriboa*, à Amboine; les *piper amalago* et *inæquale*, au Mexique; le *cubèbe*, à Java; le *piper nhandi*, à Cayenne, etc., etc., etc.

Pour obtenir l'ava on emploie seulement la racine de poivrier. Elle est d'un volume prononcé, ligneuse, grise à l'extérieur et très-blanche intérieurement, où les fibres forment un rayonnement du centre médullaire à la circonférence. Sa saveur est âcre, aromatique, se dissipant un peu par la vétusté. Les Taïtiens la font infuser dans l'eau, puis subir une légère fermentation avant de l'employer. Les Anglais, qui l'ont introduite dans leurs officines, la recherchent pour en faire des teintures alcooliques qu'ils estiment beaucoup pour la guérison des rhumatismes chroniques.

La fécule d'arrow-root se retire à Taïti du *pya* ou *tacca pinnatifida*. On lui reconnaît la propriété de substanter les organes affaiblis des personnes en convalescence, à la suite de maladies graves. Les Anglais estiment singulièrement la fécule de cette racine tubéreuse et la préfèrent au salep et au sagou; aussi les missionnaires ont-ils imposé pour tribut aux naturels une certaine quantité de cette matière, qu'on retire aux Indes et aux Antilles de la racine d'un *maranta;* tandis qu'à Taïti c'est une plante d'un autre genre, mais commune d'ailleurs dans toutes les îles de la mer du Sud et aux Moluques. La fécule de pya est très-blanche, onctueuse au toucher, et sert à faire des bouillies qu'on emploie surtout à la fin des dyssenteries chroniques.

Le *pouai* ou *convolvulus pes capræ* donne une résine purgative assez analogue au jalap. Cette plante est très-commune dans les deux îles, ainsi que le ricin (*ricinus palma-*

*christi*) et *l'aleurites tribola*, susceptibles d'être utilisés en médecine.

*La Coquille* quitta O-taïti sans avoir de maladies sérieuses parmi les hommes qui la montaient[1].

1 Je serai à l'avenir assez sobre de détails sur la partie médicale du voyage de *la Coquille*, pour laquelle j'ai publié un volume in-8° (Paris, 1829, Roret), sous le titre de *Voyage médical autour du monde*, etc.

Croirait-on que le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Pariset, ait oublié ce livre d'un membre correspondant de l'Académie, en imprimant, dans les instructions de M. Gaimard lues en séance publique, cette phrase textuelle : « A ce premier travail doit s'en joindre » un autre sur la conduite que doit tenir un médecin de la marine pour » la conservation des équipages, car il a été rédigé sur les documents et » presque sous la dictée d'un homme de génie et de cœur, M. Duperré, » qui, en qualité de commandant de la corvette *la Coquille*, a fait récem» ment le tour du monde, et a navigué trois années sans perdre un seul » homme. »

Je me suis vu souvent dépouillé de la faible part de mérite à laquelle je pouvais prétendre sans jamais réclamer, tant je dédaigne ce moyen si souvent pratiqué aujourd'hui à Paris ; mais je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que jamais M. Duperré n'a mis le pied dans l'entre-pont, une seule fois exceptée, pour visiter les malades; car il a toujours terminé ses lettres au ministre en disant qu'il n'avait jamais eu d'affections morbides (*) graves à bord. Les rapports de service médical ont cependant toujours été faits par écrit, et quant aux moyens hygiéniques à prendre durant notre campagne, je dois dire aussi que M. Duperré n'en voyant sans doute pas la nécessité, s'est le plus ordinairement opposé à ceux que je proposais, et je ne sache pas qu'il ait pris sur lui d'en prescrire un seul, autres que les distributions de café et de punch, dont j'ai parfois blâmé l'inopportunité. M. Duperré a trop de mérite en géographie, en hydrographie et en physique générale, pour qu'il ait songé à se targuer de connaissances qu'il n'a pu acquérir que depuis son retour et pendant son long séjour à Paris, et pour enlever à son chirurgien le mince avantage d'avoir prodigué à l'équipage de *la Coquille*, des soins éclairés.

(*) Voyez aussi la réclamation du docteur Garnot, insérée dans le *Journal des voyages*, t. XXVIII, p. 130.

# NOTE A.

## SUR LES BALSAS.

Nous avons parlé, page 130, des *balsas* usitées par les Chiliens. En voici la description fort complète qu'en a donnée le capitaine Hoff :

On donne le nom de *balsa* à une embarcation dont se servent les Indiens sur les côtes du Chili et du Pérou. Deux corps placés l'un à côté de l'autre, et unis par des liens, composent l'ensemble de ce bateau : chacun de ces corps est formé par un assemblage de peaux de loups marins. La grandeur varie, elle est, selon la convenance et les lieux, de 12 à 18 pieds ; on prépare ces peaux en les frottant avec des pierres, pendant un temps déterminé ; cette opération qui tient lieu de tannage, enlève toute les aspérités, on les enduit ensuite d'une huile composée à cet effet ; lorsqu'elles en sont suffisamment imprégnées, on les réunit par des coutures, en leur donnant la forme nécessaire, puis on leur applique extérieurement une espèce de composition faite avec de l'huile et une terre rougeâtre ; cet enduit acquiert de la dureté, et devient comme une écorce qui sert à garantir ces peaux contre le frottement des sables, lorsque le *balsa* aborde sur la plage. Ces deux outres allongées sont réunies par des morceaux de bois placés transversalement et attachés avec de fortes courroies. On rapproche les extrémités qui forment le devant de l'embarcation jusqu'à ce qu'elles se touchent, tandis que les deux extrémités opposées sont éloignées l'une de l'autre de trois pieds au moins, ce qui donne de l'aplomb à ce frêle bateau, dont la forme est celle d'un triangle isocèle ayant l'angle aigu peu ouvert ; à quelque distance de la partie inférieure de chacun de ces corps se trouve une ouverture terminée par une espèce de boyau ; c'est à l'aide de ce conduit qu'on parvient à introduire dans cette outre l'air qui doit la gonfler : lorsque cette opération est terminée, on dispose sur l'embarcation des nattes et des joncs marins qui forment un tillac d'environ quatre pieds de large sur huit de long.

Ce bateau est d'une extrême légèreté : à peine son poids total est-il de 30 ou 40 livres, cependant il peut porter une charge d'un millier, et même d'un millier et demi, mais avec un tel fardeau on

n'oserait faire un long trajet, car la force avec laquelle la mer repousse cette embarcation de sa surface, et la compression qu'un poids aussi considérable exerce sur toutes les parties du *balsa* l'exposeraient à crever, et il s'ensuivrait une submersion immédiate.

La personne qui manœuvre le *balsa* s'assied les jambes croisées, sur l'arrière, dans la position indiquée par la gravure ci-contre; elle nage avec un aviron qui a la forme d'un balancier, et dont chaque extrémité ressemble à une pagaie : l'embarcation vide, étant alors très-élevée sur la partie de derrière, occupe moins de surface dans l'eau, et un seul homme pourrait pendant quelque temps la faire filer quatre à cinq mille à l'heure.

Les Indiens se placent habituellement de la manière que je viens de décrire lorsqu'ils vont à la pêche. Leurs filets occupent le devant du *balsa;* lorsqu'ils transportent des passagers, ils les font asseoir derrière le rameur qui, dans ce cas, s'avance un peu vers le milieu. Vide, cette embarcation entre à peine dans l'eau, dont elle ne fait pour ainsi dire qu'effleurer la surface; chargée, elle y pénètre au plus de quatre à six pouces.

Dans ce dernier état on est obligé de veiller avec soin à ce que l'air contenu dans les outres ne s'échappe pas, et à faire de nouvelles *insufflations* pour remplacer l'air que la pression tend à chasser par d'imperceptibles ouvertures.

Il est facile de comprendre de quelle utilité est le *balsa* sur des côtes où les brisans de la mer interdisent tout moyen de communication autre que celui que je viens de décrire. C'est sur les *balsas* que se débarquent les articles de commerce destinés à l'intérieur du Chili et du Pérou; ils servent également à en rapporter les lingots d'or et d'argent et les piastres que l'on obtient en échange de ces marchandises. Le faible tirant d'eau de ces *balsas* leur permet de traverser avec confiance les brisans les plus redoutables, sans même que les objets qu'ils transportent soient mouillés, tandis que le canot le plus solide, et l'embarcation la plus légère seraient infailliblement engloutis, s'il tentaient de pareils voyages.

Les commerçants qui habitent ces parages sont tellement familiarisés avec ce genre de navigation, que jamais on ne conçoit la moindre crainte sur leur départ ou leur arrivée. Les ressauts que forme la mer qui rugit avec une horrible fureur sur ces brisans, glacent le voyageur d'un effroi involontaire, et, malgré l'intime conviction de l'absence de tout péril, l'homme le plus accoutumé à braver les dangers ne peut se défendre d'une émotion de terreur, surtout aux époques de la pleine lune, ou lorsqu'elle doit changer. Dans ces cas, on s'abstient cependant de charger les *balsas* de marchandises que l'humidité pourrait détériorer : mais comme cet état

dure de quatre à cinq jours, on ne peut communiquer qu'à l'aide du *balsa* avec le navire qui est sous la voile ou mouillé à quelque distance de la côte. Quand la mer déferle avec d'affreux mugissements les passagers se placent ordinairement sur un *balsa* attaché à un autre, sur lequel se trouvent deux rameurs qui nagent devant; par ce moyen, le *balsa* remorqueur reçoit le premier coup de mer qui élève cette embarcation au sommet de ses vagues, au milieu d'une atmosphère humide, tandis que celle qui est derrière reste presque à sec.

J'ai plusieurs fois essayé de passer, dans ces circonstances, soit de mon bord à la côte, soit de terre à mon navire, avec une embarcation légère construite à cet effet, et manœuvrée par mes plus habiles marins, mais j'ai dû y renoncer, car malgré de fréquentes tentatives et l'emploi de tous les moyens imaginables, je n'ai jamais pu aborder une seule fois sans que mon canot fût rempli par des coups de mer, quand il n'arrivait pas que contre tous nos efforts il fût chaviré ou jeté sur la côte. Sur les *balsas*, dans les mers les plus déferlantes, je n'éprouvais d'autres désagréments que celui d'être couvert par la rosée des vagues à travers lesquelles ils se dirigeaient.

Le *balsa* est donc véritablement un bateau insubmersible; sa légèreté, la facilité avec laquelle on le manœuvre, la charge considérable qu'il peut supporter, rendraient dans les naufrages cette embarcation extrêmement utile sur toutes les côtes d'Europe; ne sait-on pas que lorsqu'un navire se perd dans le voisinage de la terre, il arrive presque toujours, quand la mer est houleuse et déferlante, que l'équipage et les passagers périssent, parce que les canots ou les chaloupes dans lesquels il se jettent sont chavirés ou coulés par les lames.

Le *balsa* offre un moyen de sauvetage infaillible; manœuvré par des hommes habiles et courageux, il aurait une grande supériorité sur toutes les inventions créées pour secourir les naufragés. Sa construction ne présente aucune difficulté, et ne saurait être l'objet d'une forte dépense, tandis que son peu de volume permettrait d'en placer aisément plusieurs à bord des navires, et dans les corps-de-garde sur la côte de France.

Tant de braves exposent chaque jour leur vie, avec mille chances défavorables, pour arracher aux flots de nouvelles victimes, que ce serait véritablement bien mériter de l'humanité, que de leur fournir un moyen assuré de diminuer le nombre des malheureux que chaque année la mer engloutit dans ses abîmes.

FIN DU TOME PREMIER.



*Phalanger de Cook.* Phalangista Cookii.

Publié par Pourrat F. à Paris



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

## *ERRATA.*

---

Page 324, Chap. X, *lisez :* Chap. IX.
Page 359, Chap. XI, *lisez :* Chap. X.





